Revue anthropologique

FONDÉE PAR ABEL HOVELACQUE

PUBLIÉE PAR LES PROFESSEURS DE L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS



VINGT-SIXIÈME ANNÉE. — 1916

AVEC 51 FIGURES

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Revue anthropologique

COULOMMIERS
IMPRIMERIE PAUL BRODARD.

Revue anthropologique

FONDÉE PAR ABEL HOVELACQUE

PUBLIÉE PAR LES PROFESSEURS DE L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS



VINGT-SIXIÈME ANNÉE. — 1916

AVEC 51 FIGURES

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

ASSOCIATION POUR L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES

(*École d'Anthropologie*)

MEMBRES DE L'ASSOCIATION

MM. ALCAN (Félix), O. ✱, éditeur.

ANTHONY (Dr R.), directeur adjoint de Laboratoire à l'École des Hautes-Études, assistant au Muséum, professeur à l'École d'Anthropologie.

AULT DU MESNIL (G. d'), vice-président de la Commission des Monuments historiques (section préhistorique), ancien président de la Société d'Anthropologie.

BIANCHI (Mme).

BLANCHARD (Dr Raphaël), O. ✱, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, membre de l'Académie de Médecine.

CAPITAN (Dr L.), ✱, professeur au Collège de France et à l'École d'Anthropologie, membre de l'Académie de Médecine.

DRON (Dr G.), sénateur.

DASTRE (Dr A.), O. ✱, professeur à la Faculté des Sciences, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine.

ECHÉRAC (A. d'), ✱, ancien secrétaire général de l'Assistance Publique, ancien président de la Société d'Anthropologie.

GUYOT (Yves), ancien ministre des Travaux publics, ancien président de la Société d'Anthropologie, directeur de l'École d'Anthropologie.

HERVÉ (Dr Georges), homme de lettres, professeur à l'École d'Anthropologie, ancien président de la Société d'Anthropologie.

HOVELACQUE (Mme Abel).

HOVELACQUE (Dr André).

HUGUET (Dr J.), ✱, membre de l'Institut des recherches scientifiques marocaines.

LANESSAN (J.-L. de), ancien gouverneur général de l'Indo-Chine, ancien ministre de la Marine, professeur agrégé à la Faculté de Médecine.

LEFORT (J.), I. ✿, ancien avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation.

MAHOUDEAU (P.-G.), professeur à l'École d'Anthropologie, ancien président de la Société d'Anthropologie.

MANOUVRIER (Dr L.), ✱, directeur du Laboratoire d'Anthropologie de l'École des Hautes-Études, professeur à l'École d'Anthropologie, secrétaire général de la Société d'Anthropologie.

MORTILLET (Adrien de), président d'honneur de la Société Préhistorique de France, professeur à l'École d'Anthropologie.

PAPILLAULT (Dr G.), directeur adjoint du Laboratoire d'Anthropologie de l'École des Hautes-Études, professeur à l'École d'Anthropologie.

POZZI (Dr S.), G. O. ✻, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, membre de l'Académie de Médecine.

RATIER (Antony), sénateur, ancien ministre de la Justice.

ROCHE (Jules), G. C. ✠, député, ancien ministre du Commerce et des Colonies.

RONDEAU (Dr P.), chef adjoint honoraire des travaux de physiologie à la Faculté de Médecine de Paris, trésorier honoraire de l'École d'Anthropologie.

ROTHSCHILD (baron Edmond de), membre de l'Institut.

SCHRADER (F.), O. ✻, directeur du Bureau cartographique de la librairie Hachette, ancien président de la Commission centrale de la Société de Géographie, professeur à l'École d'Anthropologie.

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS. Délégués au Comité de l'École : MM. YVES GUYOT et JULIEN VINSON.

THULIÉ (Dr Henri), ✻, ancien président du Conseil Municipal de Paris et de la Société d'Anthropologie, vice-président du Conseil supérieur d'Assistance publique, directeur honoraire de l'École d'Anthropologie.

WEISGERBER (Mme Edouard).

WEISGERBER (Dr Henri), sous-directeur de l'École d'Anthropologie, ancien président de la Société d'Anthropologie.

WILSON (Daniel).

ZABOROWSKI (S.), professeur à l'École d'Anthropologie, ancien président de la Société d'Anthropologie.

CORRESPONDANTS

BALLIOT (L.), instituteur, à Jonchery (Haute-Marne).

BELLUCCI (Professeur G.), recteur de l'Université, à Pérouse (Italie).

BLIN (Charles), ✿, ethnographe, à Asnières (Seine).

BOILLEY (Émile), ✠, ✿, receveur des Finances, ancien vice-président du Conseil Général du Jura, à Arbois (Jura).

BOSSAVY, inspecteur des postes et télégraphes, à Versailles (Seine-et-Oise).

BOSTEAUX-PARIS (Pierre-Charles), I. ✿, président de la Société Archéologique champenoise, à Cernay-lès-Reims (Marne).

BREUIL (Abbé Henri), professeur d'ethnographie préhistorique à l'Institut de Paléontologie humaine, à Paris.

CASTELFRANCO (Pompeo), ✠, inspecteur des fouilles et des monuments de l'arrondissement de Milan, à Milan (Italie).

CHANTRE (Ernest), directeur honoraire du Muséum, à Lyon (Rhône).

COLLIN (Émile), I. ✿, philanthrope, à Paris.

COROT (Henry), archéologue, à Savoisy (Côte-d'Or).

Courty (Georges), I. ✿, professeur de géologie à l'École spéciale des Travaux publics, à Paris.

Danjou (Dr G.), ✻, vice-président du Comité départemental de l'Union des Sociétés de préparation militaire, à Nice (Alpes-Maritimes).

Delage (Franck), ✿, agrégé des lettres, professeur de Première au lycée, à Limoges (Haute-Vienne).

Delevoy (Léon), ✠, à Genval près Bruxelles (Belgique).

Devoir (A.), capitaine de frégate, à Brest (Finistère).

Dharvent (Isaïe), à Béthune (Pas-de-Calais).

Dubreuil-Chambardel (Dr Louis), à Tours (Indre-et-Loire).

Dubois (Dr Eugène), docteur ès sciences, professeur de géologie et de paléontologie à l'Université d'Amsterdam, à Haarlem (Hollande).

Dubus (Albert), ✿, économe honoraire des hospices du Havre, à Neufchâtel-en-Bray (Seine-Inférieure).

Engerrand, professeur au Muséum de Mexico, à Popotla (Mexique).

Favraud (Alexis), I. ✿, inspecteur primaire en retraite, à Angoulême (Charente).

Fournier (Joseph), I. ✿, archiviste départemental honoraire, archiviste-bibliothécaire de la Chambre de Commerce, secrétaire de la Société de Géographie, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

Gailly de Taurine, homme de lettres, à Paris.

Giraux (Louis), palethnologue, à Saint-Mandé (Seine).

Goby (Paul), ✿, vice-président de la Société Archéologique de Provence, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, à Grasse (Alpes-Maritimes).

Goldschmidt (Dr), à Paris.

Goy (de), à Bourges (Cher).

Holbé (Dr), à Saïgon (Cochinchine).

Hrdlicka (Dr Ales), sous-directeur du Laboratoire d'Anthropologie, U. S. Museum, à Washington (États-Unis).

Jacques (Dr V.), professeur à l'Université, à Bruxelles (Belgique).

Kromer (abbé H.), ancien missionnaire en Birmanie, à Grendelbruch (Alsace).

Landor (Henry Savage), explorateur, à Londres (Angleterre).

Laval (Dr Edouard), I. ✿, médecin de la maison de santé de Saint-Jean-de-Dieu, à Paris.

Loé (baron Alfred de), I. ✿, conservateur des Musées royaux du Cinquantenaire, à Bruxelles (Belgique).

Mac Curdy (G. Grant), professeur d'Anthropologie à l'Université de Yale, à Newhaven (États-Unis).

Magni (Dr M. Antonio), ✠, inspecteur royal des fouilles, à Milan (Italie).

Martin (Dr Henri), ✻, ancien président de la Société Préhistorique de France, à Paris.

Mascaraux (Félix), receveur des Contributions indirectes, à Saint-Martin-de-Seignaux (Landes).

Mercier (André), administrateur colonial.

Mortillet (Paul de), I. ✪, correspondant de la Commission des monuments historiques de Seine-et-Oise, ancien vice-président de la Société Préhistorique de France, à Paris.

Pauw (Louis-François), ✠, I. ✪, naturaliste, conservateur général des collections de l'Université libre, à Bruxelles (Belgique).

Peyrony (Denis), I. ✪, instituteur en congé, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, aux Eyzies (Dordogne).

Pierpont (Edouard de), ✠, président de la Société Archéologique de Namur, au château de Rivière, par Lustin (Belgique).

Pigorini (Louis), ✠, sénateur, professeur de palethnologie à l'Université, directeur du Musée préhistorique et ethnographique, à Rome (Italie).

Pittard (Eugène), docteur ès sciences, privat-docent à l'Université, conservateur du Musée ethnographique et directeur de l'Institut suisse d'anthropologie générale, à Genève (Suisse).

Reber (Burkhard), conservateur du Musée épigraphique, privat-docent à l'Université de Genève pour l'Archéologie préhistorique de la Suisse, à Genève (Suisse).

Rivaud (Albert), professeur à l'Université, à Poitiers (Vienne).

Romain (Georges), ✪, archéologue, le Havre (Seine-Inférieure).

Schmit (Émile), I. ✪, archéologue, correspondant pour le département de la Marne de la Commission des Monuments historiques (section préhistorique), à Châlons-sur-Marne (Marne).

Siegler, ingénieur en chef de la Compagnie des Chemins de fer de l'Est, à Paris.

Siffre (Dr Achille), ✻, I. ✪, directeur honoraire de l'École dentaire, vice-président de la Société d'Anthropologie, à Paris.

Taté (Louis), I. ✪, archéologue, ancien vice-président de la Société Préhistorique de France, à Paris.

Testut (Dr Léo), ✻, professeur d'anatomie à la Faculté de Médecine de Lyon, associé national de l'Académie de Médecine, à Lyon (Rhône).

Truchet (Florimond), ✻, I. ✪, pharmacien, président de la Société d'histoire et d'archéologie de la Maurienne, à Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie).

Van den Brœck (Ernest), ✠, ✻, conservateur au Musée royal d'Histoire naturelle de Belgique, ancien vice-président de la Société Géologique de France, à Bruxelles (Belgique).

Science française, Scolastique allemande

Par le Dr G. PAPILLAULT

I. — But et plan de cette étude.

J'ai l'intention d'apprécier, en ces quelques pages, la valeur scientifique de la pensée allemande telle que nous la révèlent ses principaux systèmes philosophiques et ses tendances générales les plus évidentes.

C'est une question de brûlante actualité, où il semble difficile de conserver la sérénité de pensée nécessaire en de pareils jugements. A l'heure où la France entière est debout pour défendre sa civilisation contre une attaque odieuse, et où chacun sent en soi frémir des énergies insoupçonnées, est-il possible de rester impartial, même dans le domaine des idées, surtout après le Factum des intellectuels allemands, où Kant est désigné comme un des principaux représentants de cette *Kultur* qu'on veut nous imposer par la force brutale?

A cette question préalable je puis répondre par un argument de fait : On peut bien rester juste envers la philosophie kantienne, puisqu'il est encore des Français qui prennent sa défense, croient à sa valeur et veulent en conserver l'enseignement dans nos lycées. Des publicistes distingués, des professeurs d'Université, ont répandu dans la presse des plaidoyers en sa faveur depuis quelques mois.

Mon opinion est bien différente. J'estime que la pensée allemande est en retard sur la nôtre de plusieurs siècles, dans ses grandes idées directrices. C'est un anachronisme surprenant d'imprégner encore l'esprit de notre jeunesse de conceptions aussi arriérées, dont la confusion et l'incompréhension sont les qualités dominantes, et ne peuvent qu'entraver notre développement intellectuel, compromettre la clarté admirable de notre langue philosophique, et émousser la pénétration et la sûreté des méthodes scientifiques que nos grands philosophes ont élaborées. Que notre enseignement rende un hommage mérité à nos grands devanciers de l'antiquité et de la

renaissance italiennes, c'est pure justice; qu'il complète la pensée française avec la patiente et prudente expérimentation anglaise, c'est tout profit pour nous. Mais qu'il aille chercher une direction chez des esprits mal préparés par une civilisation ambiante retardataire, empêtrés dans une langue restée primitive, déformés par une théologie à la fois subtile et grossièrement naïve; qu'il ne reconnaisse pas dans leurs systèmes, sous une érudition hâtive et mal digérée, les premiers essais et les premiers faux pas de notre propre philosophie, quand nous sortions à peine, au XIIe siècle, de la barbarie des invasions : C'est une pure et simple trahison envers nous-mêmes, la méconnaissance d'une civilisation dont la pureté, la perfection et l'originalité sont uniques dans les temps modernes.

Ce jugement n'est dicté, ni par un patriotisme exalté, ni par un sentiment de haine qui seraient d'ailleurs bien légitimes à l'heure actuelle; je l'ai exprimé maintes fois dans mes cours plusieurs années avant la guerre. L'Anthropologie, étudiant les caractères des groupes humains, constitue un excellent observatoire pour apprécier la valeur comparative de leurs développements éthologiques. L'examen des sentiments, qui servent de lien et de direction à ces groupes, revient logiquement à la bio-sociologie que j'enseigne ici. L'étude que j'entreprends n'est donc point due aux circonstances; c'est le résumé de plusieurs années d'enseignement. Ma conviction est mûrement réfléchie, et j'espère prouver au lecteur, par la nature de mes arguments, que je les ai choisis et pesés avec cette égalité d'esprit, cette équité, cette *metropatheia* que le vieux Sextus Empiricus exigeait de ses disciples, il y a déjà tant de siècles, dans la savante et policée Alexandrie.

*
* *

Il y a deux façons scientifiques d'étudier une philosophie. L'une regarde cette *philosophie comme un effet,* dont l'apparition chez un peuple est due à des causes psycho-sociales généralement fort nombreuses. Elle constitue un des caractères de ce peuple que l'Anthropologie peut essayer de dégager. C'est ce que j'ai fait, par exemple, dans un article paru ici même en février 1915, quand j'ai recherché les tendances psychologiques, religieuses et politiques qui se manifestaient dans les théories darwiniennes et lamarckiennes du trans-

formisme. Cette étude me paraît, en général, la plus méthodique et la plus féconde.

Mais il est possible d'envisager cette philosophie, non plus comme un effet, *mais comme une cause*, dont on peut dégager et suivre quelques conséquences importantes. C'est une méthode qu'il est difficile d'appliquer à un système contemporain, puisque les conséquences les mieux déduites restent presque toujours hypothétiques, sans contrôle suffisant; mais elle devient irréprochable quand le système a eu le temps d'exercer ses effets, et quand les connaissances ont suffisamment progressé pour qu'on puisse en comparer les résultats et les directions avec ceux que le philosophe avait formulés dans son œuvre.

Prenons un exemple loin de nous, pour bien me faire comprendre. On verra d'ailleurs qu'il a plus d'un rapport avec la question. Le mouvement philosophique athénien, qui part des sophistes pour aboutir à Aristote en passant par Socrate et Platon, a porté son principal effort[1] sur l'étude des catégories grammaticales, la nature de nos concepts et leur mode d'enchaînement. Il n'a pas été stérile. La Grammaire d'abord, puis des points très importants de la Psychologie, et enfin la Logique ont été, pour la première fois, posées comme sciences distinctes, et ces penseurs y ont appliqué cette prodigieuse pénétration qui nous frappe encore d'étonnement et d'admiration après 23 siècles.

Mais ils se sont laissé entraîner bien loin hors des limites de leurs observations; ils ont cru que le sentiment intuitif qui ordonne les mots d'une phrase, les termes d'un raisonnement ou les représentations d'un concept commandent également aux choses extérieures et les soumettent à des tendances finalistes qui les groupent et les ordonnent, comme nos désirs et nos intentions groupent et ordonnent nos états de conscience; ils ont cru que les formes grammati-

1. La tendance que j'indique ici n'a pas été la seule qui distingue la philosophie athénienne au milieu de la pensée grecque. Il ne faut jamais oublier que, malgré les apparences, Athènes était une démocratie mystique, pénétrée et souvent dominée par l'esprit des mystères d'Éleusis. Tous les systèmes qui ne pouvaient s'accorder avec cet esprit ont été repoussés avec une intolérance qui ne reculait ni devant l'exil, ni devant le meurtre. La science grecque n'a pu fleurir que loin d'elle, dans les Iles ou dans les colonies, à l'abri de son inquisition. — Il ne faudra pas s'étonner si cette philosophie des mystères d'Éleusis est devenue avec quelques adaptations faciles, la philosophie officielle des mystères chrétiens, et a dominé la philosophie mystique, piétiste, de Kant et de ses successeurs.

cales, conceptuelles et logiques avaient une réalité objective bien supérieure à celle du devenir confus, et que seules elles peuvent organiser en un kosmos harmonieux la matière indéterminée et chaotique[1]. Cette physique de la qualité, comme on l'a appelée, ce formalisme conceptuel et finaliste, a pesé lourdement sur notre philosophie du Moyen âge et encore plus lourdement, comme nous le verrons, sur la philosophie allemande. Il nous est facile maintenant de la comparer avec les découvertes les plus solides des Sciences physiques et naturelles et de constater que, dans sa partie métaphysique, elle était juste à contresens avec la direction prise, depuis, par ces dernières.

Or, il y a déjà un siècle que Kant et ses successeurs ont constitué leurs principaux systèmes. On a écrit assez sur eux pour qu'il soit facile d'en dégager, malgré leurs obscurités, les propositions fondamentales et l'esprit. Leur influence n'a point cessé de s'exercer, quoi qu'on en ait dit. Qu'on lise les dernières publications du chimiste Ostwald sur l'Énergie et sur les Grands hommes; ou qu'on aille à l'autre bout des sciences, pour ainsi dire, et qu'on approfondisse la psychologie ethnique de Wundt, si théorique, si formaliste, et en même temps si profondément volontariste; on s'apercevra facilement que Kant et son école pénètrent toujours profondément la pensée allemande dans ses replis les plus intimes.

Cependant, depuis l'apparition de cette philosophie, les sciences ont accompli d'immenses progrès; non seulement elles ont bouleversé nos connaissances dans presque tous les domaines, mais ces découvertes forment dès maintenant un tout assez cohérent pour qu'on puisse y deviner sans trop d'effort une unité de direction, de méthode, de tendance et d'explication.

Dès lors, on voit de suite quel plan s'impose à cette étude. Il me faut tout d'abord bien mettre en lumière, en un résumé aussi court, aussi substantiel et aussi clair que possible, cette unité qui se manifeste avec tant d'éclat, me semble-t-il, dans les sciences contemporaines. Ce ne sera tout de même pas la partie la plus facile de ma tâche. Quant au reste, ce sera un jeu, relativement... puisque je n'aurai plus qu'à mettre, en face, les idées directrices de la philosophie allemande, pour voir si elle était dans le bon sens, si elle a

1. Lire à ce sujet le beau livre d'Albert Rivaud : *Le Problème du Devenir et la Notion de la Matière dans la Philosophie grecque*, Paris, 1906, Alcan, éditeur.

préparé la révolution scientifique qui l'a suivie, ou si elle était à contre sens, comme la métaphysique de Platon prise plus haut comme exemple.

II. — Les processus de la découverte scientifique et leur unité.

La science est un bon classement. — L'unité des sciences ne me semble pas avoir été très bien comprise, bien qu'elle ait été admise par un très grand nombre de penseurs. Je laisse de côté, bien entendu, des systèmes tels que le Positivisme qui, sous un enchaînement général des sciences, admettait, entre chacune, des coupures que l'esprit humain n'avait pas le droit de franchir; la Chimie, par exemple, ne pouvant jamais se réduire à des phénomènes de Physique. Mais parmi ceux qui ont vraiment essayé d'avoir sur l'ensemble une vue cohérente, nous trouvons presque toujours une partie sacrifiée ou mal comprise. C'est ainsi que la plupart des penseurs anglais, depuis Hume, négligent, méconnaissent tout un côté de l'expérimentation, en imposant aux relations causales une contingence ou un probabilisme qui leur enlèvent leur portée principale et leur signification. De leur côté, les rationalistes, inspirés surtout de Descartes, ont une tendance manifeste à écarter ou négliger les domaines scientifiques que leur complexité ou leur apparente contingence éloignent encore trop des modes de démonstration habituels aux mathématiques.

Ces vues incomplètes aboutissent, en somme, à un rejet plus ou moins déguisé de toute une partie des connaissances scientifiques; leur unité n'est acquise qu'au prix d'une mutilation. Je suis convaincu, et j'espère entraîner par la suite la conviction du lecteur, que ces erreurs tiennent à un mauvais point de départ. On ne peut apprécier la légitimité et le degré de certitude des sciences physiques et naturelles qu'en les comparant aux sciences mathématiques qui nous apportent une évidence absolue. Mais cette comparaison ne peut être fructueuse que si nous avons une connaissance exacte et complète de ces dernières, et j'estime qu'on n'en trouve nulle part un bon exposé.

On n'a pas vu que les mathématiques constituent essentiellement *un classement parfait de nos connaissances*, patron idéal vers lequel doivent tendre toutes les autres sciences.

Les études n'ont pourtant pas manqué; mais on s'y laisse absorber par des questions d'école, très artificielles et dénuées de portée. Par exemple Mill, Bain, Poincaré et bien d'autres s'évertuent à prouver que les axiomes sont d'origine expérimentale. Ils semblent convaincus qu'ils ont de la sorte acquis sur la question une idée claire et efficace. Je réfléchis pourtant qu'on ne s'entend point en philosophie sur la définition du mot expérience, qui, dans son sens le plus large, devient presque synonyme d'événement mental quelconque; et, de plus, que cet acte mental implique un organe, le cerveau, qui a son hérédité, son éducation, ses instincts, ses tendances, ses besoins, ses émotions; qu'il serait nécessaire de faire la part de tout cela pour connaître quelque chose sur l'origine des axiomes; que le mot expérimental ne me l'apprend pas; et que toute cette discussion est purement verbale comme tant d'autres....

Évitons donc de nous attaquer à de pareilles questions, dont la solution, si on la trouve un jour, sera sans doute, comme il arrive presque toujours, complètement étrangère au point de vue qui absorbe actuellement; et essayons de voir nettement quelle est la nature des connaissances mathématiques.

Je répéterai ici volontiers le mot de Poincaré[1] : « Il nous faut chercher la pensée mathématique là où elle est restée pure, en arithmétique. » Je voudrais donc, après tant d'autres, aborder l'étude des nombres; mais avec l'espoir très ambitieux d'y appliquer quelques connaissances anthropologiques et psychologiques. Si nous arrivons à bien les comprendre, le reste sera facile.

Le type idéal du classement scientifique parfait est le concept de nombre. — Les nombres ont une nature concrète que la psychologie ethnique a mise en parfaite évidence. Nos doigts ont constitué nos premiers nombres; leur présence constante devant nos yeux nous a permis d'en avoir une intuition immédiate indéfiniment répétée. Ils ont pu, de la sorte, se placer entre les objets et nous et devenir les symboles de leur pluralité; et l'on signale partout des peuples qui n'ont guère dépassé la notion de dix ou de deux mains. Les noms des doigts sont devenus ainsi les noms des nombres et c'est encore eux qui ont servi, comme on le sait, d'échantillons aux sym-

1. *Science et Hypothèse*, p. 14.

boles écrits; le mot « digit » ne désigne-t-il pas encore en anglais le doigt et aussi le chiffre, suivant le contexte de la phrase?

Les concepts des nombres, suggérés ainsi dans notre pensée par un signe verbal ou graphique, ont perdu chez le civilisé presque tout leur caractère concret : que sont-ils devenus?

Examinons d'abord *l'unité*. C'est bien le type de la monade absolue telle que la rêvaient les métaphysiciens, le résidu uniformisé de toutes les unités ou pseudo-unités que nos sens nous permettent d'observer. Nous pouvons, pour nous en servir, prendre encore des exemples concrets, des images empruntées à l'expérience externe, un point, par exemple, sur le tableau noir; mais nous savons que c'est un simple échantillon, un diagramme, un symbole. Notre concept de l'unité est, dans toute sa perfection, une idée générale, l'*idée d'une espèce*, tout comme celle qui désigne une pierre, un arbre ou un cheval. Seulement l'idée d'arbre s'étend à des individus très différents les uns des autres, tandis que tous les *individus de l'espèce unité* sont absolument identiques les uns aux autres : *un* est *un*, ou $1 = 1$ et, mieux encore, n'importe quel $1 = 1$. C'est l'application parfaite, sans le moindre doute possible, du principe d'identité, fondement de la connaissance. Pour douter que *un* soit *un*, il faudrait mettre en doute ma propre identité, ma propre persistance quand je passe d'un terme à l'autre; il faudrait nier ma pensée, mon moi lui-même. J'insiste un peu, parce que cette identité, sans conteste possible, a tellement fusionné dans notre pensée toutes les unités, c'est-à-dire tous les individus de l'espèce *un*, qu'on regarde le mot *un* comme une sorte de nom propre[1]. C'est bien un nom commun, désignant un concept qui contient dans son extension le groupe infini des unités. Mais c'est *un concept parfait* parce que tous les individus qu'il représente, ces unités, sont absolument identiques les uns aux autres, de sorte que le *raisonnement qui s'applique à l'un d'entre eux s'appliquera également à chacun des autres, et me procurera une absolue certitude*. Tandis que dans les concepts ordinaires, les individus de même espèce ne sont jamais identiques; l'idée, comme disait la philosophie athénienne, ne se réalise jamais complètement dans les individus, et, par suite, je ne

1. C'est E. Clay, qui signale cette erreur, dans son livre *L'Alternative*, 2e éd., Alcan, Paris; un livre étrange où la perspicacité de l'introspection étonne presque autant que la naïveté de certains raisonnements.

puis jamais raisonner avec certitude sur l'un ou sur l'autre indifféremment.

Si je sais, de toute certitude, que tous les individus de l'espèce que j'appelle *un* sont identiques, je sais, avec la même évidence, que *un* plus *un* font *deux* ou $1 + 1 = 2$. Leibniz a voulu démontrer la légitimité de l'addition. C'est bien inutile, puisque j'en ai l'intuition absolument claire, et que je ne peux, par conséquent, la rattacher à une intuition plus claire. C'est un artifice de logicien. Le concept numérique *deux* a les mêmes qualités que nous avons signalées dans l'unité. C'est une nouvelle espèce, appelée *deux*, dont tous les individus sont absolument identiques entre eux; c'est une espèce parfaite, comme la précédente.

Je ne pourrais que répéter les mêmes remarques à propos de chaque espèce nouvelle de nombres obtenus en ajoutant l'unité à l'espèce précédente.

J'obtiens ainsi, dans le *concept de genre qu'on appelle nombre*, une série indéfinie de concepts d'espèces dont nous venons d'analyser les caractères distinctifs, essentiels, comme on dit en logique : l'ensemble forme un concept parfait, puisque tous les individus d'une même espèce sont absolument identiques. Il est également parfait en ce sens que chaque espèce se distingue des deux espèces qui en sont le plus voisines (le nombre précédent et le nombre suivant) par un caractère absolument connu, la quantité un. Chaque espèce se trouve donc absolument *définie*.

Le genre nombre comprend donc une série régulière et graduelle d'espèces plurales parfaitement connues, la place et la valeur de chaque espèce étant absolument déterminées par sa définition même. Il constitue le type de la *classification* absolument parfaite. L'*ordre logique* et l'*ordre naturel* s'y superposent exactement.

Ces concepts numériques ont encore une propriété que je dois mettre en évidence. Les premiers dans la série sont absolument clairs et transparents à mon intuition immédiate. J'ai l'intuition de 3 sans avoir besoin d'*aucune explication*. Cette série, quoi qu'on en ait dit, s'élève au moins jusqu'à 10. Peut-être que le sens visuel ne sait pas partout distinguer 9 objets, mais avec la perception cœnesthésique de nos mains et de leurs doigts, je sais absolument distinguer les diverses espèces de pluralités jusqu'à deux mains ou

dizaine. Plus loin, dans la série, les pluralités deviennent de plus en plus confuses devant mon intuition. Mais la classification numérique me permet de les apprécier. J'ai groupé mes espèces numériques en *sous-genres*, présentant entre eux des différences absolument identiques que j'appelle dizaine, centaine, etc., et je puis, de la sorte, avoir à nouveau une intuition plus complexe, mais toute aussi certaine d'elle-même, des espèces numériques les plus grandes.

Enfin ces nombres s'engendrent les uns les autres, et j'aborde ici leur qualité la plus merveilleuse; j'entends par là celle qui reste éternellement le patron idéal DU PROGRÈS SCIENTIFIQUE sur lequel il faudra modeler NOTRE CONQUÊTE RATIONNELLE du monde concret. Si j'analyse une espèce numérique, 36, par exemple, j'arrive facilement à découvrir que trois neuvaines suffisent absolument pour *la causer*, *la déterminer*, *c'est-à-dire l'expliquer*, et, réciproquement, si j'ai 3 et 9, je puis trouver leur effet 36 avec une certitude absolue. Ainsi *les rapports de séquences* entre ces espèces sont d'une clarté absolue; je puis passer des effets aux causes et des causes aux effets avec une évidence parfaite. Grâce à la perfection de leur classification numérique, et avec l'aide de quelques artifices, d'opérations dites arithmétiques, qui sont au fond du même ordre que la numération elle-même, je puis ainsi découvrir en toute certitude les causes ou facteurs de n'importe quelle espèce numérique, et calculer les produits, les effets de n'importe quels nombres [1]. Pour ne pas recommencer toujours les mêmes recherches, je fais déjà comme je ferai plus tard dans les sciences physiques, j'écris ou je retiens *les formules de ces séquences, de ces lois*, et c'est ce qu'on appelle les tables de multiplication, de division, de logarithmes, etc.

Je pourrai ensuite simplifier ces formules en les représentant par des signes algébriques; je pourrai de même diviser mes espèces en sous-espèces de même nature, c'est-à-dire en fractions; je pourrai multiplier ce fractionnement jusqu'à me donner l'impression du continu dans ma série; je rendrai ainsi ma conception numérique

1. Cette assimilation que je fais ici, en accord avec ma démonstration ultérieure, entre les produits numériques et les séquences causales, n'avait point échappé au sens populaire. On a souvent reproché à la langue française de dire 2 fois 2 *font* 4 au lieu de *sont* 4. Il est évident qu'on entend, et fort justement, l'opération dans le même sens que : deux morceaux de bois *font* de la chaleur en se frottant. La langue vulgaire a reconnu dans ce pur rapport numérique la *cause efficace* que nous étudierons plus loin.

plus vaste, plus souple, je me créerai un instrument mieux adapté à toutes mes recherches, mais je ne modifierai en rien les caractères essentiels que nous venons de lui fixer. Résumons-les en quelques lignes :

1° Les *espèces* du genre nombre *sont des espèces parfaites* puisque tous les individus d'une même espèce sont absolument identiques.

2° La *classification de ces espèces* est parfaite, puisque leur nature et leur valeur sont absolument définies par la place qu'elles occupent dans cette classification.

3° Les *rapports de séquence*, qu'on peut observer entre les individus numériques qui composent chacune de ces espèces, sont exactement déterminables. Entre des facteurs et leur produit (entre cause et effet), on peut établir une *assimilation absolue* ; et l'on peut *donner de cette identité une explication parfaite* par la valeur des termes en présence, c'est-à-dire par la place qu'ils occupent dans la classification numérique.

La science des nombres est bien le règne de « l'ordre et de la mesure », comme le voulait Descartes. Elle comprend déjà, et à l'état de perfection, les deux composantes essentielles et corrélatives de toute science humaine :

1° l'enregistrement, le *classement* cohérent de nos connaissances ;

2° les *formules* les plus adéquates pour exprimer nos explications, nos *assimilations* de ces connaissances.

Les concepts ordinaires constituent un classement très imparfait. — Comme notre raison serait souveraine s'il pouvait en être de même pour tous les autres concepts que nous avons tirés de nos expériences; si les classifications que nous essayons d'en faire expliquaient la nature et la valeur des objets individuels qu'ils représentent; si leurs enchaînements reflétaient, ou plutôt dominaient et nous faisaient comprendre sans la moindre obscurité les enchaînements des choses que nous percevons! Nous avons vu plus haut que ce fut le rêve absurde, naïf, et pourtant grandiose en son orgueil humain, de la Philosophie scolastique athénienne. Nos concepts formeraient un monde lumineux et divin, le seul vrai et le seul réel, auquel les objets individuels s'efforceraient de participer dans la mesure restreinte que leur permet le devenir obscur et chaotique qui les constitue. Mais nous savons qu'il n'en est rien.

Nos concepts n'habitent point un monde supra-sensible; ils ne sont que le reflet ou l'effet de ce monde-ci. Un concept comprend essentiellement les traces mnémoniques de nos perceptions sensibles le plus semblables entre elles, mêlées aux émotions qui peuvent s'y rattacher. Cet ensemble très confus, *ce complexe mental concret* comprend donc des *perceptions de qualités très diverses*, reflets variés et multicolores de nos expériences passées. Il dort le plus souvent en nous à l'état inconscient, suivant une modalité que nous ignorons et que nous appelons État potentiel, parce qu'il peut se réveiller quand nous en avons besoin, surtout quand nous l'évoquons, pour ainsi dire, avec un ensemble de signes, verbaux ou autres, qui forment ce que j'ai appelé son *complexe sématique*, assez étroitement lié au complexe concret.

Telle est la nature de nos concepts ordinaires, ceux de pierre, d'arbre, de cheval, de lumière, de couleur, etc. Chacune des perceptions qui a concouru à la formation de l'un d'entre eux est, à proprement parler, essentiellement *individuelle;* j'entends par là qu'elle représente un objet, un individu, qui ne peut être complètement assimilé à aucun autre de ceux que connote le concept, c'est-à-dire à aucun autre appartenant au même genre, à la même espèce, qui les groupe. Ils ont des similitudes, ils n'ont point d'identité entre eux. Je possède ainsi dans ma conscience sous forme de concepts ou idées générales, des genres, des sous-genres et des espèces de nature confuse, dont je ne puis assimiler complètement les divers individus; il en résulte que je ne puis jamais raisonner ou agir sur l'un d'entre eux ou sur un autre quelconque, indifféremment. La connaissance que j'ai de l'un ne peut s'appliquer avec certitude aux autres. Le classement intérieur de ces concepts est forcément confus; l'enchaînement des individus, des espèces et des genres ne peut déterminer sûrement la nature d'aucun d'entre eux; et les rapports qu'ils peuvent me suggérer ne m'apportent aucune certitude. Je m'en sers à chaque instant de ma vie, parce que je ne puis faire autrement, mais avec l'angoisse, trop légitimée par mes expériences passées, de me tromper lourdement dans mes inférences et dans mes actes.

Nous voilà donc en face de *deux types bien différents de concepts :* le *concept parfait* dont les individus formant une même espèce sont

absolument assimilables et me donnent, par suite, une certitude absolue; le *concept imparfait* dont aucun individu n'est assimilable, et ne m'offre que des rapports confus, susceptibles d'opinions incertaines. Or ces derniers remplissent toute ma pensée, constituent ma vie; ils représentent tous les êtres qui m'intéressent pour m'aider et m'être agréable, ou pour me nuire et me faire souffrir. Tandis que mes concepts numériques ne désignent aucun objet qui m'intéresse; si mes doigts m'ont servi, au début, de supports, je les ai oubliés; et les unités qu'ils représentent ont pour principale qualité d'être des individus absolument identiques entre eux. Ne pourrai-je jamais passer d'un type à l'autre? Dans la foule infinie de mes concepts concrets ne pourrais-je pas en découvrir qui puissent se modeler, sans grand effort, sur le type idéal et parfait qui me satisfait tant? — Sans doute, puisque c'est là toute la science.

Disons de suite que cette recherche n'a pas été faite, un jour, par un savant, qui, ayant posé le problème comme je puis le faire maintenant après coup, a fouillé dans sa conscience, analysé ses concepts, et distingué parmi eux les plus susceptibles de ce perfectionnement. L'homme a simplement continué la méthode très concrète qui lui avait fait découvrir les nombres. Il avait précisé un sentiment de pluralité confuse et distingué les premiers nombres avec ses doigts. Il a de même *découvert les concepts géométriques* en portant son attention sur des concepts très familiers, construits dans son esprit par la pratique journalière. Pythagore n'avait point découvert les nombres, mais il fit la première théorie sur eux. De même Euclide n'inventa point la géométrie; les concepts fondamentaux de cette science avaient été lentement différenciés par les vieilles civilisations, dont a hérité le génie grec; mais il sut y mettre de l'ordre et faire un classement à peu près définitif; cela suffit à sa gloire.

Les concepts et classements géométriques participent à la perfection des classements numériques. — Le *concept d'espace*, impliqué par la géométrie, a une origine complexe qui est longuement exposée par une foule de psychologues et je ne m'y attarderai pas. Je veux rappeler seulement que, chez un adulte instruit, il est tellement élaboré, tellement unifié, qu'on méconnaît sa nature réelle. Or il ne faut pas oublier que les expériences individuelles qui composent cette idée générale, ce genre, présentent dans leur réalité concrète et dans

leurs représentations, une diversité infinie d'espèces. Nous avons pris contact, dans nos expériences passées, avec une foule d'espaces dont pas un n'est identique à l'autre. Il y a de simples nuances distinctives entre certains, et de grosses différences entre les autres. Par exemple il en est qui sont pratiquement vides et d'autres qui sont pleins et résistants, d'autres qui ne sont ni l'un ni l'autre, fluides, mous; ces derniers ont longtemps inquiété l'humanité. Poincaré remarque que s'il n'y avait eu que des corps fluides, il n'y aurait pas eu de géométrie. Je n'en sais rien, mais elle eût été au moins fort différente. Or je dois me mouvoir en ces espaces vides, tandis que, devant ces espaces durs, j'ai, à chaque minute, besoin de comparer les espaces vides qui les séparent. *Cette distance* est une des notions les plus familières et les plus indispensables à mon activité; mon œil a des muscles pour *l'apprécier*, et j'ai des jambes *pour la mesurer*. Souvent elle seule m'intéresse parmi les espaces infiniment variés; je sais négliger le reste, qui m'est indifférent, pour la discerner et l'apprécier, car ma vie peut dépendre de sa grandeur : un ennemi ou une proie n'intéressent que par leur proximité. Le plus humble cerveau humain sait quelle est la vraie distance la plus courte : c'est celle qui évite les détours, celle qui est droite. Une expérience indéfiniment répétée la lui a révélée, comme elle lui a appris à la mesurer en la comparant avec la distance de ses deux pieds écartés, ou de ses deux mains, ou la distance entre les deux extrémités de son pied, de son pouce, ou d'un bâton régulier. Pour sa pensée, aiguisée par ses besoins, la distance devient ainsi *une chose homogène* dont une partie connue, une longueur déterminée, devient l'unité. Toutes ces unités seront identiques, et il pourra raisonner sur elles comme il a raisonné avec les nombres, et aussi sûrement. Toutes les distances, toutes les dimensions en lignes droites sont, de la sorte, comparables; on peut les classer comme les nombres en espèces numériques dont tous les individus ayant même grandeur, même nombre d'unités, donneront un concept parfait, susceptible de toute certitude. Deux distances, par exemple, entrant dans une même espèce numérique, c'est-à-dire ayant le même nombre de pieds ou de pas, impliqueront une foule d'actes et de prévisions identiques et sûres.

Voilà une première conquête faite par « l'ordre et la mesure »

dans le domaine des concepts concrets. Elle nous indique le chemin de toutes les autres.

Un briquetier de Chaldée savait façonner des briques très régulières en forme de carré parfait. Il observa facilement que, s'il plaçait douze briques bien régulièrement les unes à côté des autres et s'il faisait douze séries égales rangées les unes à côté des autres, il formerait une figure exactement semblable, en plus grand, à celle de sa brique prise isolément. Réciproquement, quand un arrangement de ses briques réalisait une figure carrée, régulière comme ses briques, il remarqua que toutes ces rangées étaient identiques, et que le nombre de rangées était égal au nombre de briques dans une seule rangée. Il le reconnaissait en comptant les briques dans une direction, et en comptant les rangées dans la direction perpendiculaire à la première. Tout cela était clair devant ses yeux : il le comprenait d'un seul coup par *une intuition immédiate*. Tous les carrés formaient ainsi un genre, comprenant une série indéfinie d'espèces numériques aussi parfaites que celle des nombres eux-mêmes, dont tous les individus de même grandeur sont absolument identiques, et toujours réductibles, par les artifices d'arithmétique, de numération, à des intuitions absolument certaines. *Le concept de carré est un nouveau concept parfait.*

Si j'insiste un peu sur ces points de départ très humbles et très simples, c'est qu'ils nous donnent la clé de toutes les conquêtes futures, et qu'on ne les a point assez observés dans leur processus. On aurait ainsi évité bien des divagations sur les méthodes scientifiques. J'appelle maintenant l'attention sur un autre progrès également humble, mais qui représente, en son humilité, l'essence des méthodes les plus compliquées.

Notre briquetier symbolique remarqua que ses briques, ordonnées en rangées régulières comme ci-dessus, pouvaient former d'autres figures presque aussi régulières que des carrés : des carrés plus ou moins longs, comme on dit en langue vulgaire, c'est-à-dire des rectangles de toutes les dimensions. Et il sut tout de suite calculer le nombre de ses briques dans un de ces rectangles. Il comptait les briques d'une rangée; puis, dans *l'autre sens*, il comptait les rangées : une addition répétée ou une multiplication lui donnait le compte exact. Cette méthode n'avait point besoin d'être vérifiée expéri-

mentalement en comptant toutes les briques les unes après les autres. *Il en voyait la vérité d'une façon immédiate, en une seule intuition*, aussi sûre que celle des carrés. Cette découverte lui procura d'ailleurs des avantages considérables : il sut prévoir la quantité de briques nécessaires pour paver la plupart des maisons de sa clientèle. Il portait la dimension de ses briques sur un côté de la chambre à paver ; puis il la reportait sur l'autre côté. Quand il avait de la sorte mesuré les deux dimensions, il savait quel était le nombre des briques nécessaires.

Transposons maintenant en termes psychologiques et logiques ce que vient de faire notre industrieux artisan. Il avait acquis par expérience une foule de représentations de surfaces rectangulaires. Le concept ou genre rectangle connotait, comme nos autres concepts expérimentaux, concrets, une foule très confuse d'espèces et d'individus auxquels un même nom imposait une unité factice, qui n'avait aucune application dans la pratique ; on ne savait pas les comparer les uns aux auxtres, ni les classer. Les découvertes précédentes ont tout changé : tout d'abord les carrés ont formé un genre à part qui a constitué un concept parfait, dont toutes les espèces et sous-espèces sont classées à leur place dans une série régulière et logique comme celle des nombres.

Mais ce premier pas, cette première acquisition s'est enrichie d'une conquête inespérée : l'infinie diversité des autres rectangles avait été d'abord remarquée plus ou moins nettement. On y avait distingué des *espèces définies par des qualités* d'étroitesse et de longueur très différentes. Or toutes ces qualités spécifiques ont pu être *assimilées* au carré. Tous les rectangles peuvent être découpés, *analysés* en carrés et, réciproquement des carrés en certain nombre *font* tous les autres rectangles. Ici encore, comme nous avons vu plus haut, à propos des nombres, notre langue ne dit pas que tels carrés, en certain nombre, *sont* tels rectangles, bien qu'il y ait un rapport d'identité parfait entre les deux termes ; elle ne dit pas non plus que ces carrés *causent* ce rectangle, parce qu'elle réservera ce mot, ce sentiment, à des rapports d'identité plus obscurs, comme nous le verrons plus loin ; mais, cependant, elle saura montrer qu'elle a toute la subtilité des grands maîtres qui l'ont formée, les scolastiques d'Athènes et ceux de Paris, au Moyen âge, et elle tiendra à marquer par une nuance (le terme *faire*) qu'il y a dans ce rapport d'identité

un acte de pensée essentiellement actif et utile, un *effort efficace d'assimilation.*

Le lecteur pourra faire un raisonnement identique dans le domaine des volumes. Le briquetier savait faire des briques très régulièrement cubiques. Il savait faire avec elles des carrés parfaits ayant des rangées de 12 briques, par exemple. Il remarqua que douze carrés superposés faisaient un cube parfait. Et il apprit de la même façon à calculer le nombre de ses briques en multipliant chaque carré par 12, puis en remarquant que tout cube parfait a le même nombre de briques dans ses *trois dimensions perpendiculaires les unes aux autres.*

A ce concept parfait, comme celui des carrés, il apprit à assimiler par la même méthode tous les volumes à six faces absolument rectangulaires. Tous ces espaces, tous ces corps sont analysables en un certain nombre de cubes, et avec des cubes on peut *faire* toutes sortes d'espaces ainsi limités. C'est un peu plus compliqué que pour le carré et les rectangles, mais on peut encore en avoir une intuition immédiate et sûre.

Nous possédons donc trois concepts : la distance en ligne droite, les carrés, et les cubes, qui sont aussi parfaits que les concepts numériques eux-mêmes. Nous connaissons leur exactitude, leur perfection et celle du classement qu'on peut faire avec leurs espèces par intuition claire, source d'une certitude absolue, et nous leur avons assimilé, par une intuition aussi certaine, une foule d'autres concepts, concernant des surfaces et des volumes rectangulaires.

Ces découvertes constituaient un grand progrès, dont notre briquetier chaldéen pouvait justement s'enorgueillir; il pouvait calculer, dans les maisons ordinaires, la surface des planchers qu'il avait à carreler et le volume des murs qu'il devait construire, car il savait désormais classer tout individu du genre rectangle dans l'espèce numérique qui la représente et en faire autant pour le genre de volume envisagé. Mais il avait bien des déboires; s'il devait paver une tour ou bâtir une colonne ou une pyramide, il ne pouvait plus prévoir le nombre de briques nécessaires. Dès que *les deux dimensions de ses surfaces et les trois dimensions de ses volumes n'étaient plus perpendiculaires entre elles, il ne voyait plus par intuition directe*

le moyen de les classer, de les mesurer. C'étaient des formes confuses irrégulières et incommensurables.

Premier effort d'assimilation scientifique. — C'est alors que le géomètre apparut et put tenir à notre homme-symbole le langage suivant : « Briquetier, je viens à ton aide. Je n'ai point une intuition supérieure à la tienne. L'intelligence humaine est très médiocre de ce côté, quoi qu'en pensent certains mystiques, assez mal équilibrés d'ailleurs. Je vois par intuition la mesure et le classement des mêmes figures que toi, et je n'en vois pas d'autres. Dès que les dimensions ne sont plus rectangulaires, comme dans les carrés et les cubes, je ne saisis plus, je perds toute certitude. Tes concepts parfaits sont les miens pour les mêmes raisons; seulement j'ai réfléchi sur une foule d'autres figures et je vais, par des rapports très simples, absolument évidents, *les réduire, les assimiler aux seuls types que nous connaissons immédiatement.* Ma méthode est toujours celle que tu as employée toi-même pour assimiler tous les rectangles à tes carrés. Je *coupe,* j'*analyse* les images, les idées des figures plus compliquées, je m'efforce d'y retrouver les éléments des figures simples et je les fais ainsi rentrer dans nos concepts parfaits intuitifs. J'identifie, par cette méthode, tous les triangles droits à tes rectangles et, par eux, à tes carrés, puis tous les triangles à des triangles droits, puis les cercles eux-mêmes à de petits triangles, puis les pyramides à tes cubes, les sphères à tes pyramides, puis je continuerai, et j'assimilerai tant de figures, et tant de courbes et tant d'espèces de volumes que pratiquement tu pourras comprendre, c'est-à-dire assimiler à tes premiers concepts intuitifs et parfaits toutes les figures les plus compliquées des choses. Une fois la démonstration comprise, tu n'auras plus qu'à en retenir *la formule la plus simple*, la plus économe de ton travail mental, de ton effort, et tu auras de la sorte la clé de toutes les formes naturelles, en une suite de théorèmes ou de formules géométriques ou algébriques logiquement classés les uns par rapport aux autres. »

Mais qu'on ne s'y trompe pas, la science ne réside point uniquement, comme on le croit si souvent dans ces formules, à la fois pratiques et subjectives, même quand on leur donne le noble titre de *lois scientifiques.* Le progrès réel des sciences réside dans l'œuvre

d'assimilation que chacune, avec des techniques diverses, s'efforce d'établir entre des espèces ou concepts bien connus et des espèces moins connues, plus confuses.

Tel est le travail énorme qui a été accompli pour comprendre *les espaces* les plus variés par l'assimilation progressive que je viens d'exposer. Poincaré a écrit : « Nous ne nous représentons pas les corps extérieurs dans l'espace géométrique, mais nous raisonnons sur les corps comme s'ils étaient situés dans l'espace géométrique[1]. » Il est manifeste que les deux propositions de cette phrase sont peu cohérentes entre elles. C'est pourquoi leur auteur admet un peu plus loin qu'on pourrait se représenter, avec quelques efforts, l'espace à quatre dimensions de Riemann, ce qui implique nécessairement que nous nous représentons les corps dans l'espace à trois dimensions.

Je trouve autrement exacte et profonde la phrase d'Ed. Clay[2] : « L'apparence qu'ils (les géomètres) nomment espace n'est que l'attribut par nous appelé la commensurabilité par rapport à l'espace. » La pensée est trop condensée, mais mon exposition précédente en montre la justesse. Le seul espace dont j'aie un concept parfait, c'est-à-dire dont toutes les espèces sont classables et absolument comparables, par une compréhension intuitive immédiate et certaine, est l'espace dont la forme se confond avec les trois dimensions perpendiculaires entre elles. Tous les autres, sans exception, ont besoin, pour être compris, d'être ramenés à celui-là. Les figures que l'expérience m'apporte ont parfois des centaines de dimensions dans les directions les plus variées; je me les imagine fort bien, quoi qu'en pense H. Poincaré, car mon espace concret a des milliers de dimensions, mais je n'en comprends pas intuitivement la valeur. Riemann peut faire une géométrie à quatre dimensions très cohérente, mais elle est absurde, puisqu'elle assimile les espaces à des concepts de mesure que je ne puis saisir. C'est, dans toute la force du terme, une absurdité scientifique, un bel exemple de ces *incompréhensions méthodiques* si fréquentes chez les Allemands qui travaillent congrument, avec des formules précises, mais dont ils ne voient encore ni le but ni la signification.

1. *Science et hypothèses*, p. 75.
2. *L'Alternative*, p. 319.

Les concepts de mouvements uniformes participent à la perfection des concepts géométriques précédents. — Les *concepts géométriques* que nous venons de passer en revue comprennent des espèces qui forment, pour les raisons exposées plus haut, *des classements parfaits*, c'est-à-dire *des séries d'espèces parfaitement régulières*, des séries dont les termes successifs bien connus et définis, offrent entre eux *des rapports de séquences absolument prévisibles parce qu'ils sont réguliers et complètement connus.* Ils forment donc un cadre parfait pour assimiler une autre *série*, *également continue et régulière*, *qu'on appelle un mouvement uniforme.*

Le concept de mouvements était d'ailleurs intimement associé aux précédents. On ne peut connaître la distance sans le mouvement, et on ne peut connaître le mouvement sans la distance, sans l'étendue dans laquelle s'est placée la série continue qu'il représente. Ce mouvement, s'il est un peu rapide, a une forme que je perçois directement, car le *présent* n'est pas un point dans ma conscience, il a une durée très appréciable, c'est-à-dire qu'il connote un mouvement continu perçu dans sa forme[1]; de sorte que les formes géométriques et le mouvement peuvent se superposer exactement. Un mouvement régulier et continu constitue donc un concept aussi parfait que les autres concepts géométriques et dont toutes les espèces homogènes se classeront dans un ordre numérique parfait, et l'immense variété de ses formes pourra subir le même travail d'assimilation que nous connaissons maintenant. On peut faciliter ce travail par des artifices de toutes sortes, mais son caractère essentiel ne varie pas. « Les trois grandes innovations, dit Cournot[2], qui ont successivement étendu, pour les modernes, le domaine du calcul, le système de la mensuration décimale, la théorie des courbes de Descartes, et l'algorithme infinitésimal de Leibniz ne sont, au fond, que trois grands pas faits dans l'art d'appliquer des signes conventionnels à l'expression des rapports mathématiques régis par la loi de continuité. »

Comment la science a continué de perfectionner nos concepts. — J'ai longuement insisté sur les premiers stades des sciences pour

1. Lire à ce propos : W. James, *Psychologie*, p. 365, le chapitre consacré à la perception du temps.
2. Cournot. Article *quantité. Dict. des Sciences philosophiques.*

faire disparaître des obscurités qui ont masqué l'unité réelle de leur méthode et la continuité de leur progrès. Nos concepts mathématiques sont, comme tous les autres, le produit de nos perceptions, par conséquent, à la fois, le résultat de nos expériences et de notre constitution mentale. Comme tous les concepts, ils comprennent un genre, des espèces, et des individus, c'est-à-dire des perceptions ou groupes de perceptions individuelles. Comme tous les autres concepts, ils connotent des qualités, sans quoi ils n'existeraient pas. Seulement, dans ces genres qu'on appelle distance, carrés, cubes, mouvement uniforme, je sais que tous les individus que l'expérience me fera concevoir seront absolument comparables à ceux que je connais déjà et trouveront, par conséquent, une classe spécifique pour les recevoir. Je le sais, parce que je connais toutes leurs qualités. Je les vois dans une intuition directe, comme en un pur cristal qui ne déformerait rien.

D'autres concepts, tout voisins, sont moins clairs à ma vue, mais suffisamment encore pour que je puisse, en des rapports tout à fait évidents, les assimiler aux précédents. Ce rapport constitue une identité absolue, et s'applique à tous les individus possibles, puisque je sais que tous les individus d'une même espèce sont absolument identiques.

Si je pouvais continuer cette assimilation de proche en proche, faire l'analyse de mes concepts ou des phénomènes qu'ils représentent, et les réduire progressivement à ceux que je connais si bien, je ferais la conquête de tous mes concepts, de toutes mes expériences, c'est-à-dire de tout ce qui intéresse mon organisme, de ce qui constitue l'univers pour moi. Mais, hélas! j'en suis fort loin. Tel concept, très simple, de couleur rouge, par exemple, comprend une infinité d'espèces, que je n'ai aucun moyen raisonnable d'assimiler les unes aux autres en des rapports précis; les individus eux-mêmes, qui constituent une espèce de rouge, ne sont jamais complètement identiques. J'ai bien donné à ces diverses espèces un nom commun, générique, identique pour toutes, et qui me fait souvent illusion. Je parle souvent du rouge comme si tous les rouges perçus se ressemblaient, comme si c'était partout le même individu phénoménal que je rencontre, et cette illusion[1] conduit les « verbaux » à

1. Cette illusion avait été renforcée par les études grammaticales si en honneur pendant toute l'antiquité et le moyen âge. La simplicité et le petit nombre

une véritable mythologie où chaque mot est une entité constante, qui agit par elle-même comme une puissance réelle, et n'a plus rien de commun avec sa nature sématique connotant simplement des perceptions concrètes. Mais un peu de réflexion me montre clairement que ces concepts représentent des *classements provisoires très défectueux*; je ne puis actuellement les réduire à mes concepts parfaits sur lesquels je raisonne avec tant de sûreté.

Allons-nous renoncer à cette œuvre d'assimilation? Ce serait abandonner un des espoirs les plus tenaces de l'humanité pensante. Tous ceux qui ont affirmé l'unité de l'univers n'affirmaient-ils point implicitement son intelligibilité? Tous ceux qui ont confié la direction de son harmonie à une intelligence divine n'ont-ils point objectivé la même croyance? L'idée que tout est nombre, formulée par Pythagore aux premiers pas de la Science, ne traduit-elle pas la même espérance? Et Descartes, entreprenant le premier, avec une magnifique confiance, d'expliquer l'univers avec ses seuls principes mécaniques, que faisait-il, sinon de réaliser le même sentiment? Le succès partiel de son entreprise, les découvertes qu'il a faites, ont pourtant marqué une voie féconde, et les dernières vues sur la matière, analysant l'atome en un mouvement circulaire, prodigieusement rapide, de corpuscules électriques, ne viennent-elles pas donner à toute son œuvre, si hardie dans son assimilation rationnelle des phénomènes, une confirmation éclatante?

Ce n'est vraiment pas le moment de désespérer, mais il faut prendre la bonne voie, en nous modelant sur ceux qui ont réussi et ont fait de véritables découvertes. Or, si l'on oppose brutalement aux classements parfaits des concepts mathématiques nos concepts les plus confus, connotant des sentiments difficiles à définir, ou embrassant des phénomènes mal discriminés, on créera une de ces antithèses stériles, chères au génie allemand, parce que leur grossièretés les rend faciles à saisir. L'œil de la pensée ne pourra plus discerner les nuances délicates du progrès scientifique. Les concepts parfaits sembleront de pures abstractions quantitatives, dépouillées, par je ne sais quel artifice, de toute qualité, et l'on sera tenté d'opposer après tant d'autres, en un contraste aussi faux que

des catégories grammaticales tendaient à faire croire que l'unification réelle de nos connaissances était aussi avancée que leur expression verbale. Là gît l'erreur fondamentale de toute la métaphysique « qualitative » d'Aristote et de la scolastique moderne.

violent, la quantité et la qualité, comme deux entités ou deux catégories inassimilables de l'entendement. Ensuite Cournot pourra venir nous affirmer « que l'esprit humain tend, autant qu'il dépend de lui, à ramener à une variation de quantité toute variation dans la qualité des choses »; il pourra même affirmer que « la *quantité* peut être conçue comme *la cause ou comme l'effet d'une variation en qualité* », nous pourrons le croire, mais nous ne le comprendrons point vraiment, parce que nulle part, dans nos perceptions, ni dans nos concepts, ces entités n'existent à l'état pur. Tout concept implique des qualités, comme nous l'avons prouvé, mais il en est, parmi elles, dont nous avons une intuition absolument claire; d'autres le sont un peu moins, mais que nous pouvons assimiler facilement aux premières; d'autres sont si difficiles à assimiler qu'il a fallu le génie de quelques grands géomètres pour l'accomplir; d'autres enfin sont actuellement inassimilables en des concepts parfaits. Il n'y a donc point de limite tranchée comme un abîme, c'est au contraire une limite qui se déplace sans cesse devant l'effort de l'homme. Seulement elle se déplace trop lentement au gré de nos besoins, et c'est pourquoi, au lieu de nous en tenir à la voie régulière et *continue* d'assimilation mathématique, qui ne laisse derrière elle aucune ombre, aucun doute, *nous faisons dans le monde encore obscur qui entoure cet îlot lumineux de connaissances parfaites, des incursions extrêmement utiles. Nous y faisons des assimilations partielles entre des phénomènes confus et d'autres phénomènes mieux connus*, plus familiers, et constituant des concepts encore inassimilables aux mathématiques, mais suffisamment clairs pour nous permettre d'agir et de prévoir en des classements suffisamment précis.

La mécanique nous fournit quelques exemples qui vont nous montrer comment se poursuit *l'œuvre d'assimilation, tantôt continue, tantôt discontinue et par suite provisoire*, dont se composent les conquêtes scientifiques.

Concepts mécaniques. — Le mouvement uniforme et régulier constitue, comme nous l'avons vu, un des concepts parfaits, mathématiques, dont toutes les espèces sont classables et comparables entre elles. Si on prend comme unité un mouvement que toutes les expériences concordent à trouver régulier, et si on en fait cette *unité sériaire qu'on appelle le temps*, on peut lui assimiler une foule

d'autres mouvements par des rapports numériques. On peut aller plus loin et classer par ce moyen un autre genre de mouvements, les mouvements accélérés. Or l'étude de ces derniers conduit à des concepts extrêmement importants mais inassimilables aux concepts mathématiques, et qui doivent retenir longuement notre attention, car ils nous permettront de comprendre le rôle exact de cette *assimilation discontinue* à laquelle je fais allusion plus haut.

Notons d'abord une grande division qu'on a faite des choses, rappelant un peu les genres suprêmes ou catégories d'Aristote. Son importance dans l'histoire de la pensée est considérable, bien que la science, en ces dernières années, ait démontré qu'elle était superficielle et provisoire, comme tant d'autres classements. En effet, il y a une classe de complexes phénoménaux tels que les lumières, les couleurs, les sons, les chaleurs, les courants électriques, qui *sont impondéraux*; d'autres complexes, auxquels on réserve particulièrement le nom de *corps*, *sont pesants*.

Ce concept de corps pesants a joué un rôle presque aussi important que les concepts mathématiques. En prenant l'un d'entre eux comme unité de poids il a été possible de classer ce genre immense en espèces définies, et de le préciser jusqu'à déterminer leurs densités et leurs poids atomiques. Ce classement n'est point parfait, car je n'ai aucun moyen d'assimiler les espèces les unes aux autres : eur situation dans le classement n'explique ni leur nature ni leur valeur. Je devais bien m'y attendre, car même ses espèces les plus simples contiennent encore une partie incompréhensible à mon ntuition. Je n'ai point d'intuition claire de n'importe quel objet pesant; j'en ai une expérience journalière, mais elle n'a point cette transparence absolue des concepts intuitifs, principes des mathématiques; et, d'un autre côté, aucun effort n'a pu encore la réduire, par des rapports certains, à ces principes. Cependant il y a un commencement d'assimilation : ces corps livrés à eux-mêmes, dans des conditions déterminables, tombent et prennent un mouvement régulièrement accéléré, dont les mesures sont assimilables aux principes mathématiques.

Tant que ce mouvement continue, je puis le suivre, le mesurer, le classer mathématiquement. Mais il subit de brusques arrêts ou des variations qui déconcertent toutes mes tentatives de classement régulier. Par exemple, je puis, par mes *propres forces*, dont il me

semble avoir un sentiment direct, arrêter cette chute, et j'ai même là un moyen, vieux comme le monde humain, de comparer avec des poids les forces différentes des individus. Ce poids lui-même, pour être soulevé, vaincu, demandant un très grand effort, un déploiement de force, il était naturel, c'est-à-dire conforme à nos tendances mentales, de l'appeler aussi une force, et d'appeler également force tout ce qui peut vaincre cette pesanteur et causer le même effet, c'est-à-dire un mouvement accéléré. C'est en somme la définition que Legendre donne de la Force.

Ici encore je viens d'introduire un concept extrêmement confus, celui d'effort et de force organique, qui va prêter à toutes les ambiguïtés. Cependant, si je ne perds point de vue son origine objective, le poids, je pourrai encore assimiler et classer une très grande quantité de phénomènes et établir avec le volume, le poids et l'accélération, de nombreux classements numériques qui exprimeront toutes les variétés de forces, et constituent une grande partie de la Mécanique.

Remarquons en passant que si le mouvement accéléré est inhérent aux corps pesants, certains corps ont semblé pendant longtemps faire exception : ce sont les corps planétaires, qui conservent éternellement un mouvement uniforme. C'est, comme on sait, Newton qui a su faire disparaître cette exception et prouver que les mouvements réguliers des corps célestes forment une simple espèce du genre de mouvements inhérents à tous les corps pesants. Sa fameuse loi est uniquement la formule d'assimilation qui a permis ce reclassement.

(*A suivre.*)

La Race germanique
et sa prétendue supériorité

Par G. POISSON,
Membre de la Société Préhistorique Française.

La guerre gigantesque qui ensanglante actuellement l'Europe présente des aspects tout nouveaux dans l'histoire moderne, non seulement au point de vue matériel, mais plus visiblement encore dans son caractère moral, philosophique et social. Si elle use des moyens de destruction les plus efficaces, et des ressources les plus récentes de la science, et si elle acquiert ainsi une perfection technique qui n'avait jamais été atteinte, nos adversaires lui ont aussi donné, dans ses causes originelles, dans son but avoué, dans ses principes directeurs et dans sa conduite pratique, un caractère déplorable de régression vers les premiers âges de l'humanité. Ce n'est plus, comme tant de guerres de ces derniers siècles, une lutte plus ou moins violente, mais toujours courtoise, entre des nations qui, malgré leurs différends passagers, se sentent de même essence et de valeur comparable, et qui cherchent simplement à s'arracher l'une à l'autre quelque avantage matériel ou moral, sans menacer sérieusement leurs intérêts fondamentaux et leur existence même. Aujourd'hui c'est une guerre de races, où d'un côté l'on poursuit ouvertement l'anéantissement de l'adversaire, au nom d'une civilisation prétendue supérieure, et de droits qu'on appuie avant tout sur la force, sauf à les faire ratifier par un dieu complaisant. Un peuple veut établir sur tous les autres non seulement son hégémonie, mais son emprise directe, soit sous la forme brutale de la conquête définitive, soit sous celle de l'exploitation économique. Il prétend imposer partout sa civilisation et, sous ce nom, sa suprématie morale et matérielle. Il veut en définitive créer un état de choses où tous les droits et les avantages lui seraient réservés à titre de privilèges légaux, et où les autres peuples auraient une situation subordonnée et humiliée; ce serait en quelque sorte l'institution en Europe d'un système de castes fermées qui perpétuerait indéfiniment la gloire du vainqueur et l'exploitation du vaincu.

Pour retrouver une pareille conception, il faut remonter aux invasions des barbares, et même aux grands empires asiatiques des premiers âges du monde. On pouvait croire ces temps abolis, et que l'humanité substi-

tuerait peu à peu la notion d'un droit international à la grossière intervention de la force, et à ses conséquences les plus brutales. Il n'en est rien, et nous nous trouvons aujourd'hui comme il y a deux mille ans devant la menace d'une puissance qui n'a d'autre limite morale que sa volonté, et d'une volonté qui ne voit d'autre frein à son ambition insatiable que les forces dont elle dispose.

Seulement tandis qu'autrefois on se sentait en face d'une force aveugle de la nature, irraisonnée et inconsciente, avec laquelle on n'avait pas à discuter, mais à lutter, on assiste aujourd'hui à des tentatives singulières de l'ennemi pour justifier scientifiquement son action, et la glorifier comme une évolution admirable du progrès humain. Bien que la discussion avec un pareil adversaire soit peine perdue, nous nous devons à nous-mêmes de ne pas laisser déprécier ainsi devant l'humanité notre cause, et les principes qu'elle représente. Tout en opposant à nos ennemis les seuls arguments matériels auxquels ils soient sensibles, nous devons répondre devant le monde civilisé à la thèse spécieuse par laquelle ils prétendent justifier leurs pires violences.

Cette thèse s'appuie sur les trois arguments suivants :

En premier lieu, une théorie philosophique du droit et du progrès qui, élaborée par Hégel, formulée par Fichte, exagérée par Nietsche, a conduit aux conséquences pratiques les plus brutales sous la plume d'écrivains militaires tels que les Clausewitz et les Bernhardi, et d'historiens tels que les Treitschke. Elle a pour objet de légitimer toutes les entreprises de ceux qui possèdent la force, la supériorité du nombre et des moyens d'action.

En second lieu, une étude économique et sociale tendant à démontrer que les Allemands possèdent effectivement cette supériorité universelle qui confère tous les droits, qu'ils l'emportent sur toutes les nations et dans tous les domaines de l'activité humaine par les résultats acquis, et les aptitudes à en acquérir de nouveaux.

Enfin, en dernier lieu, les Allemands ont édifié une théorie ethnologique pour expliquer cette supériorité de fait qu'ils s'attribuent par la valeur propre de leur race, considérée comme d'une essence plus noble que les autres, et comme marquée du sceau de la prédestination divine.

Nous laissons aux philosophes le soin de réfuter le premier argument, ainsi que s'en est déjà chargé M. Boutroux[1].

Les historiens, les économistes diront de leur côté si la *Kultur* des Allemands, leurs qualités propres, et leurs œuvres personnelles sont marquées de ce caractère de supériorité colossale qu'ils aiment à s'attribuer.

Je me contenterai dans ces quelques pages de dire un mot sur la question ethnologique, sur cette supériorité de race qui semble indiscutable aux Allemands, qui est le *leit-motiv* de leurs discussions, et qui forme pour nous le côté le plus révoltant, le plus humiliant de leurs prétentions

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1914.

à l'empire universel. C'est qu'en effet si nous pouvons admettre à la rigueur que nous soyons pour le moment moins forts et même moins bien organisés que les Allemands, ce sont là des circonstances passagères dont il nous est toujours permis d'espérer la modification à notre avantage, tandis qu'une infériorité ethnique est une tare originelle dont nous ne pourrions jamais nous libérer et qui, avec les conséquences qu'en tirent les Allemands, pèserait éternellement sur nos têtes comme une malédiction de Dieu.

Voyons donc ce qu'il y a de vrai dans l'affirmation arbitraire des Allemands au sujet de la pureté et de la supériorité de leur race.

*
* *

Le peuple allemand n'a pas toujours eu l'opinion extravagante qu'il étale aujourd'hui de sa prétendue supériorité. Certes les Germains primitifs se croyaient, comme tous les peuples barbares, au-dessus de leurs ennemis. Mais la race, divisée entre cent peuples divers, rivaux et parfois ennemis, au sang plus ou moins pur, n'avait pas un sentiment bien net de son unité ethnique, et ne pouvait en tirer vanité. A l'époque des grandes invasions, ils dépecèrent l'empire romain sans prétendre contribuer ainsi au progrès de l'humanité. Ils laissèrent à Attila l'illusion de se croire l'élu de Dieu. S'ils ne doutaient pas de leur supériorité militaire sur les peuples latins, ils leur reconnaissaient une civilisation plus élevée, et ils ne rougirent pas de se mettre à leur école. Ils relevèrent pour leurs princes les titres et dignités des Césars romains, et se flattèrent de continuer à leur propre compte les traditions politiques de l'empire déchu. Ils renoncèrent même à ce qu'un peuple a de plus cher, ses croyances religieuses, pour adopter celles des vaincus; beaucoup d'entre eux oublièrent jusqu'à leur langue. Rien ne révéla alors chez eux ce farouche orgueil national, cette résistance obstinée à toute influence extérieure qui ont animé parfois d'autres peuples et notamment les Juifs.

Au Moyen âge, des rêves de domination universelle se cristallisèrent à certains moments dans l'âme allemande autour du nom du Saint-Empire romain germanique, mais les perpétuels avortements de ces ambitions accoutumèrent les peuples d'outre-Rhin à plus de modestie. Et puis, à rêver l'Empire universel, on avait oublié de constituer une véritable nation allemande. Le régime féodal avait achevé de dissocier les nationalités, et l'Allemagne en avait souffert plus que tout autre. La Réforme, qui aurait pu fonder une unité nouvelle si elle s'était étendue à tout le corps germanique, le scinda au contraire en deux. « Les luttes religieuses que la guerre de Trente ans poussa au paroxysme aggravèrent cette scission, à un degré tel que le pays fut littéralement mis en pièces, tant au point de vue intellectuel ou moral qu'au point de vue matériel.

« Le recul de la civilisation est complet au XVIIe siècle, et relâche, dans les petites patries elles-mêmes, le lien social. Le peuple parle des patois allemands, les classes élevées parlent français; les érudits écrivent en

latin. Comment y aurait-il un esprit public quand il n'y a plus même de langue commune [1]. »

Le retard de la civilisation allemande est si grand que tout le XVIIIe siècle sera employé à le regagner. L'effort allemand, pendant cette période, fut d'abord un travail d'imitation et d'assimilation. Les plus hardis, Lessing, Herder, Klopstock, etc., cherchèrent tout au plus à éviter l'ornière des imitations serviles, à se dégager peu à peu de l'influence française pour tirer du tréfonds germanique une inspiration originale. On se contentait encore de réclamer l'égalité des aptitudes, sans se prétendre mieux doué que le voisin, et sans chercher à lui imposer sa maîtrise. La Prusse avait déjà, il est vrai, d'autres ambitions pour elle et pour l'Allemagne, mais elle les tenait encore secrètes.

C'est seulement au début du XIXe siècle que l'Allemagne, exaltée par la lutte soutenue pour son indépendance, prit une plus haute conscience de sa valeur. Ses philosophes, ses écrivains, ses poètes commencèrent à lui répéter qu'elle n'avait pas eu jusqu'alors le rôle qu'elle méritait, qu'elle était riche en forces insoupçonnées, et qu'elle devait les mettre à profit, ne plus rien devoir à personne, mais au contraire s'imposer au respect et même à l'admiration des étrangers.

De là à revendiquer une supériorité originelle de race, une essence particulièrement fine qui créerait pour toujours une démarcation infranchissable entre l'Allemand et les autres peuples, il y avait encore beaucoup de chemin. Au contraire il naissait précisément à cette époque, spécialement en Allemagne, une science nouvelle qui conduisait à des conclusions opposées. La philologie comparée, par l'organe de Bopp, Grimm, Burnouf, Max Muller et tant d'autres, venait de révéler les rapports étroits, et par suite la communauté d'origine des langues dites indo-européennes, c'est-à-dire celles de presque tous les peuples civilisés. On en avait déduit, par une extension aujourd'hui critiquée, mais alors indiscutée, que tous les peuples parlant ces langues étaient étroitement liés par le sang, et qu'ils étaient les membres dispersés d'un groupe primitif homogène. C'est ce qu'on a appelé la théorie aryenne. On n'hésitait pas à faire revivre le vieux peuple aryen, encore groupé en une seule nation, possesseur d'un langage primitif unique et d'une première civilisation uniforme ; on décrivait sa dislocation, les migrations de ses diverses tribus, leur individualisation par un développement particulier du langage et de la civilisation commune, et l'on retrouvait sous ces variations locales le même substratum général qui témoignait de l'unité de la race. Tous les peuples aryens se présentaient ainsi comme des frères entre lesquels il était bien difficile de distinguer ceux qui se rapprochaient le plus du type originel, d'ailleurs lui-même indéterminé. Comme d'autre part l'insuffisance des connaissances anthropologiques et ethnologiques à cette époque ne permettait pas de bien caractériser les races humaines, on laissa pendant longtemps dans l'obscurité la composition ethnique

1. J. Flach, *Essai sur la formation de l'esprit public allemand*, p. 42.

des peuples aryens, en y admettant seulement quelques variations sans importance fondamentale. L'orgueil ethnique se reportait à ce moment sur toute la race aryenne, supposée plus noble, plus perfectible que les autres.

La théorie aryenne a été battue en brèche vers le milieu du XIXe siècle, dès que la constitution de la science anthropologique fut venue apporter des idées plus saines sur les races humaines.

On fit remarquer que l'unité de langage ne supposait pas l'unité de race, et qu'un peuple pouvait adopter le langage de ses vainqueurs sans être modifié ethniquement par eux. Puis on fit ressortir les différences considérables que présentent les types physiques des nations aryennes, leur complexité et leurs variations. Il n'était évidemment pas permis de les considérer comme les membres d'une race homogène.

Mais, a-t-on dit, s'il n'est pas douteux que le groupe de peuples parlant des langues indo-européennes ait englobé une forte proportion d'éléments ethniques variés, ne peut-on pas attribuer à l'un de ces éléments une prédominance anthropologique, sociale et linguistique qui en ferait le véritable Aryen, celui qui a imposé sa personnalité aux représentants des autres races? Le problème des origines aryennes reviendrait donc à trouver le point de départ et à suivre l'expansion de cet élément principal.

Dans cette voie, on n'a pas hésité à donner le rôle prédominant au type dolichocéphale blond, de haute taille, qui se retrouve dans toutes les nations aryennes, et qui leur donne leurs traits les plus caractéristiques. Ce type, appelé en anthropologie *Nordique*, ou *Homo Europæus*, fut considéré comme l'Aryen spécifique.

Le premier qui développa cette hypothèse dans toutes ses conséquences fut un Français, le comte de Gobineau, qui publia de 1854 à 1884 un *Essai sur l'inégalité des races humaines*, appelé à plus de succès en Allemagne qu'en France. Le comte de Gobineau prétendait descendre d'un des chefs des Wikings venus de Scandinavie pour conquérir la Normandie. Aussi attribuait-il toutes les supériorités à la race blanche du Nord, et il déplorait sa dégénérescence par son mélange croissant avec les races jaunes et noires. Gobineau est resté presque inconnu en France, mais sa doctrine, le *gobinisme*, a fait fortune en Allemagne, sur le terrain des spéculations pangermanistes.

Gobineau faisait encore sortir la race blanche du centre de l'Asie. Mais si l'on regarde comme le véritable Aryen le grand dolichocéphale blond, il est beaucoup plus rationnel de chercher son berceau là où ce type anthropologique a été de tous temps et est encore le plus répandu, c'est-à-dire dans le nord de l'Europe. Cette conséquence fut exposée pour la première fois par un Anglais, Latham, en 1862.

La théorie ainsi constituée devait plaire aux Allemands, surtout après ce développement si excessif de leur orgueil national qui suivit leurs victoires de 1870. De nombreux philologues allemands se rallièrent à l'idée de placer le berceau des Aryens en Europe, et surtout en Allemagne. Mais ce sont principalement les préhistoriens et les anthropologistes qui on

donné tout son développement à cette thèse. Pœsche, Penka, Wilser, et bien d'autres, déclarèrent incontestables les deux principes suivants : identité de la race aryenne avec la race nord-germanique ; berceau de cette race et de la civilisation aryenne dans la Scandinavie où le type nordique est le plus pur, ou tout au moins en Allemagne. Cette théorie a été soutenue comme un dogme par MM. Much [1] et Kossinna [2].

Elle a été développée dans ses conséquences pratiques par ce qu'on appelle l'Anthroposociologie, œuvre d'Ammon [3] en Allemagne, et de M. Vacher de Lapouge [4] en France. Ce dernier a montré dans ses ouvrages tout ce qu'on pouvait tirer de la nouvelle science pour envenimer les querelles des hommes, aussi bien dans la politique intérieure que dans les relations avec l'étranger. Il nous a fourni de nouveaux arguments pour nous entre-déchirer entre Français, et il est heureux que les partis politiques n'aient pas relevé cette arme empoisonnée, probablement parce qu'elle est à deux tranchants. M. de Lapouge a malheureusement aussi fourni des armes contre nous aux Allemands, et si nos ennemis n'en avaient pas besoin pour compléter leur arsenal trop bien garni, ils n'en ont pas moins apprécié cette adhésion venue de notre côté. D'ailleurs d'une façon générale, la science française n'a pas su se dégager nettement des influences allemandes sur cette question des origines aryennes. Au contraire à l'étranger, Taylor [5] en Angleterre, Ripley [6] en Amérique, Modestov [7] en Russie, Sergi [8] et de Michelis [9] en Italie, ont combattu vivement la thèse allemande, et montré que le développement de la civilisation aryenne devrait être attribué de préférence à des populations brachycéphales de la partie orientale de l'Europe, groupées probablement dans le bassin inférieur du Danube.

Fait curieux, un savant allemand, M. Feist [10], vient tout récemment de se rallier à cette opinion, sauf qu'il reporte le centre d'expansion en Asie. Il insiste d'une façon toute spéciale sur ce que la race blonde, qu'il regarde comme celle des Germains, loin d'avoir élaboré la civilisation aryenne, a dû la recevoir toute formée des nations voisines, et a été, en un mot, aryanisée. Il en voit une preuve philologique capitale, dont l'importance a été méconnue jusqu'à présent, dans la profonde altération que les langues

1. M. Much, *Die Kupferzeit in Europa und ihr Verhältnis zur Kultur der Indogermanen*, 1890.
2. G. Kossinna, *Der Ursprung der Urfinnen und der Urindogermanen und ihre Ausbreitung nach dem Osten*, Mannus, I et II.
3. Ammon, *Zur Anthropologie der Badener*, 1899. — *Fortschrifte der Anthropologie und Sozial-Anthropologie* (*Naturwiss. Wochenschrift*, B. XI, n° 20).
4. Vacher de Lapouge, *Les sélections sociales*, 1888-89. — *L'Aryen, son rôle social*, 1899.
5. I. Taylor, *L'origine des Aryens*, trad. par de Varigny, 1895.
6. Ripley, *The races of Europe*, 1900.
7. Modestov, *Introduction à l'histoire romaine*, trad. par Delines, 1907.
8. Sergi, *Arii e Italici*, 1898.
9. E. de Michelis, *L'origine de gli Indo-Europei*, 1903.
10. S. Feist, *Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen*, 1913. — *Indogerman undne Germanen*, 1914.

germaniques font subir au système des consonnes indo-européennes. On sait comment la prononciation allemande dénature certaines de nos consonnes, le *b*, le *d* et le *g*. Les ancêtres des Germains ont traité de même les mots du langage primitif de la communauté aryenne, par ce que Grimm a appelé la *Lautverschiebung*. C'est donc qu'il n'ont pas créé ces mots, et les ont reçus d'une bouche étrangère. C'est là un fait indiscutable dont on ne saurait s'exagérer les conséquences.

Cette observation philologique, jointe aux résultats fournis par les études préhistoriques dans ces dernières années, permettra bientôt d'asseoir une théorie des origines aryennes toute nouvelle.

Il ne m'appartient pas de traiter à fond ce problème si important et si délicat, et je ne pourrais donner ici à une pareille œuvre toute l'ampleur qu'elle comporte. Je me propose seulement de faire ressortir le peu de fondement de la thèse ethnologique des Allemands, et de montrer que la pureté de race dont ils se targuent est une pure illusion. Je me permettrai dans ce but d'invoquer quelques idées personnelles que j'ai exposées dans d'autres travaux et qui ne sont d'ailleurs que le développement de théories connues.

*
* *

J'ai exposé, dans une précédente étude [1], que les peuples aryens comprenaient trois éléments ethniques principaux, à savoir :

Une race dolichocéphale, grande et blonde ; c'est la race *Nordique*, ou *Homo Europæus*.

Une race dolichocéphale, petite et brune ; c'est la race *Méditerranéenne*, ou *Homo Meridionalis*.

Une race brachycéphale, petite et moyennement brune ; c'est la race *Occidentale*, ou *Homo Alpinus*.

Certes, on peut distinguer d'autres types en Europe, et des classifications détaillées comme celle de M. Deniker [2] en relèvent un bien plus grand nombre. Mais une discussion plus approfondie permet de voir dans les autres, soit des types peu répandus, soit des mélanges des premiers. La réduction définitive à trois types principaux est l'aboutissement d'études très sérieuses, telles que celles de M. Ripley [3], et c'est surtout sur son œuvre que je m'appuie.

De ces trois types, M. Ripley se demande si les deux premiers n'ont pas quelque chose de commun. S'ils se distinguent très nettement aujourd'hui par la taille et la couleur des téguments, l'identité de conformation cranienne les rapproche particulièrement aux yeux de l'anthropologiste, parce que ce caractère somatique est beaucoup plus stable que la taille et la coloration, qu'influencent notablement les conditions de vie et

1. G. Poisson, *L'origine celtique de la légende de Lohengrin*, extrait de la *Revue Celtique* suivi de notes additionnelles, 1913. H. Champion, Paris (Voir note E).
2. Deniker, *Races et peuples de la terre*.
3. *Loc. cit.*

d'habitat. Aussi M. Ripley finit-il par croire possible que le grand blond du Nord ne soit que le Méditerranéen blanchi par un long séjour sous un climat polaire.

Cette opinion, déjà soutenue par M. Sergi [1], a généralement paru trop hardie. Je n'en retiendrai qu'une partie, l'existence dans la race nordique de caractères anatomiques communs à la race méditerranéenne.

Dans une étude en cours de publication sur les *Migrations néolithiques* [2], j'ai cherché à expliquer cette ressemblance des deux races par les migrations que nous révèlent les découvertes préhistoriques. La migration la plus inattendue, et cependant la mieux établie par les fouilles, est celle qui, dès le commencement de l'époque néolithique, porte la population des rives de la Méditerranée, du type dit Méditerranéen, vers le milieu de l'Europe et même très avant dans le Nord. On suit cette migration par les tombes qu'elle a laissées, et que caractérisent le type anthropologique des squelettes, petits et dolichocéphales, la disposition des corps dans une fosse plate en position repliée ou accroupie, le matériel placé près du corps, silex, coquilles méditerranéennes et poterie à décoration géométrique incisée.

Il semble qu'il y aurait là une démonstration éclatante de l'hypothèse de M. Ripley sur la transformation des Méditerranéens en Nordiques. Mais une étude plus complète des documents préhistoriques montre que les Méditerranéens parvenus dans l'Allemagne centrale s'y heurtèrent à une population différente, celle qui a construit les monuments mégalithiques du groupe septentrional. On sait que ce groupe, très nettement séparé des autres régions mégalithiques de l'Ouest et du Sud, est limité au Sud par une ligne allant de l'embouchure du Rhin aux montagnes du Harz et à l'Oder moyen. Un savant suédois, Serjna [3], a mis en évidence le changement de civilisation qui se révèle à cette limite sud de la région mégalithique. Il a montré d'autre part que cette limite a reculé peu à peu vers le nord, attestant ainsi la conquête progressive des envahisseurs méridionaux qui ont fini par recouvrir entièrement le domaine mégalithique, ainsi que le prouve la substitution aux vrais monuments en gros blocs des cistes en pierres plates. Les cistes, considérées d'ordinaire comme la dernière évolution des tombes mégalithiques, rappellent beaucoup plus les tombes plates des Méditerranéens, et contiennent généralement comme elles des corps repliés, tandis que les vraies tombes mégalithiques sont faites pour des corps étendus.

Le type du peuple mégalithique ainsi soumis n'est pas très nettement déterminé; il est plus grand, plus fort et plus grossier que le type méditerranéen; sa dolichocéphalie est moins prononcée, son crâne plus bas et sa figure plus large. Il se rapproche en général de ce qu'on appelle le

1. Sergi, Ueber den sogenannten Reihengrabertypus, *Cent. für Anthr.*, 1898.
2. Dans la *Revue d'Auvergne*, 1915.
3. Knut Serjna, Les groupes de civilisation en Scandinavie à l'époque des sépultures à galerie, *L'Anthropologie*, 1910.

type de Borreby, d'une station danoise où il est bien caractérisé, mais il se rattache aussi au type plus primitif des Kjœkkenmœddings, et peut-être même à celui des vieilles populations paléolithiques, homme de Néanderthal et Aurignacien. Ce serait, semble-t-il, un résidu des populations primitives de l'Europe, montées ou poussées vers le Nord à la fin de la période glaciaire. On en trouve encore des traces aujourd'hui dans les populations germaniques ou scandinaves. M. Steensby, dans ses études sur les races du Danemark; constate à côté des deux types Nordique et Alpin un type spécial et dominant caractérisé surtout par sa haute taille, son front fuyant, son occiput conique, ses arcades sourcilières proéminentes, ses lignes temporales très marquées. Ces caractères, suivant l'auteur, sont ceux de la race de Néanderthal. En réalité le type néanderthaloïde, si barbare, ne se retrouve aujourd'hui qu'à l'état de survivance, mais il a dû exercer une influence sur la formation de ce type grossier qu'on trouve partout dans le Nord à côté de l'*Europæus* normal.

Les données fournies par les découvertes préhistoriques concordent donc avec celle de l'ethnographie actuelle pour établir l'existence de deux types nordiques, l'un plus grossier qui serait le type primitif, le véritable nordique, l'autre plus fin, qui serait une évolution du précédent sous l'influence du sang des immigrants méditerranéens.

La population mégalithique ne s'est pas complètement soumise aux conquérants méridionaux. Une partie a dû émigrer vers l'est et vers l'ouest, et M. Kossinna[1] a pu établir la réalité de ces deux migrations au moyen des découvertes archéologiques. La migration orientale notamment peut se suivre jusque dans les steppes de la Russie, où elle paraît avoir donné naissance à ce qu'on appelle le peuple des Kourganes, du nom de ses tombes tumuliformes qui se rattachent par certains détails aux tombes mégalithiques. Les plaines de Russie étaient occupées à l'époque historique par les Scythes qui se distinguent sur bien des points du peuple des Kourganes; mais ils reconnaissaient eux-mêmes, nous dit Hérodote, qu'ils avaient été précédés dans ces régions par les Cimmériens, alors réduits à un petit territoire autour du Palus Méotide. Ce nom fabuleux des Cimmériens conviendrait donc bien à la vieille population mégalithique du nord de l'Europe. Ce seraient les premiers occupants de ces régions nébuleuses qui sont associées à leur nom dans les traditions grecques.

Pendant l'époque néolithique, il n'y eut guère dans l'Allemagne que des Mégalithiques et des Méditerranéens. C'est à peine si l'on y constate quelques éléments brachycéphales encore clairsemés, sauf aux abords des Alpes où s'était déjà introduit en grand nombre le peuple dit des Palafittes. A la fin du Néolithique, il règne, du Rhin à la Russie, et des mers du Nord à la Bohême, une civilisation très uniforme, celle de la céramique cordée, qui a dû correspondre au développement d'un grand peuple à peu près homogène et formant peut-être un seul empire. Mais

1. *Der Ursprung der Urfinnen und der Urindogermanen.*

pendant l'âge du bronze cette société puissante se désagrégea, sous l'influence d'une nouvelle race d'immigrants, porteurs d'une civilisation mieux outillée.

M. Kossinna[1] explique cette révolution comme il suit. Les Néolithiques de l'Allemagne, qui représentent pour lui les Indogermains primitifs, auraient quitté le pays en émigrant, les uns à l'ouest, et les autres vers le sud-est, sauf un groupe central qui serait remonté vers les régions scandinaves pour former le futur noyau des peuplades germaines. Dans l'Allemagne presque vidée seraient entrés deux groupes d'immigrants venus du sud, à savoir : dans la partie sud-ouest, du Rhin à l'Elbe, les Celtes sortis de la Bohême, et un peu plus tard dans la partie orientale de l'Oder à la Vistule, une population caractérisée par la civilisation dite *Lusacienne*[2]. Ce dernier courant est parti probablement de la région des Carpathes où sont apparus pour la première fois en Europe centrale certains usages nouveaux : emploi du cuivre, de la céramique peinte et de la céramique à mamelons, incinération des corps, cimetières d'urnes, fortifications, etc. Il s'est propagé vers le nord jusqu'à la Baltique, et vers l'ouest en Bohême, en Autriche et en Bavière. Le peuple porteur de cette civilisation paraît avoir été brachycéphale, autant que l'usage de l'incinération qu'il apporte avec lui permet de le vérifier. D'après Kossinna, il se maintint indépendant dans l'Allemagne orientale jusqu'à l'âge du fer, et il fut finalement soumis ou chassé par les peuples germaniques revenus en force des régions scandinaves.

L'exposé de M. Kossinna contient, à côté de faits exacts, des interprétations discutables. Il n'est pas certain que le territoire allemand ait été abandonné par ses précédents occupants avant d'être envahi par les Celtes et les Lusaciens. Les nouveaux arrivants ont aussi bien pu soumettre l'ancienne population, mêler leur sang avec elle et lui imposer de nouveaux usages. Seul un petit groupe central aurait échappé à la domination étrangère, mais non à l'influence de la civilisation nouvelle dont on retrouve les traces jusqu'en Suède. C'est lui toutefois qui reprit plus tard assez de force pour soumettre ou refouler les envahisseurs. Il repoussa peu à peu les Celtes vers le Rhin, et les Lusaciens vers la Vistule dans le bassin de laquelle ils paraissent avoir donné naissance aux peuples Lettons, et avoir contribué également à la formation des Slaves. Beaucoup d'entre eux durent être englobés dans les populations germaniques, et y apportèrent cet élément brachycéphale qu'on y retrouve aujourd'hui en si forte proportion. Ils y introduisirent aussi leur civilisation supérieure, car à partir de ce moment les Germains adoptèrent le rite de l'incinération qui les distingua pendant longtemps de leurs voisins de l'ouest, les Gaulois, restés fidèles au rite de l'inhumation.

L'invasion des Celtes dans une grande partie de l'Allemagne de l'Ouest,

1. Kossinna, *Die Herkunft der Germanen*. Mannus-Bibliothek, n° 6.
2. Ainsi nommée parce qu'on l'a reconnue d'abord en Lusace, et qu'elle y est bien caractérisée, mais rien ne prouve qu'elle y ait pris naissance.

et leur longue suprématie sur les Germains sont admises par de nombreux savants. On en a donné des preuves philologiques très sérieuses dans les noms de lieux d'origine celtique qu'on retrouve en Allemagne, et dans les mots empruntés aux Celtes par les Germains avant que leur langue ait subi cette transformation des consonnes qu'on appelle la *Lautverschiebung*[1]. C'est ce qu'a démontré d'Arbois de Jubainville, et ce qu'admet aussi M. Feist dans ses ouvrages tout récents. C'est également ce que nous rapporte César, et ce que rappelle la légende de Sigovèse recueillie par Tite Live. Mais les historiens et les linguistes ne datent cette invasion des Celtes que du ve siècle avant Jésus-Christ. Déchelette, qui identifie la civilisation de Hallstatt à celle des Celtes, limite leur expansion à la partie sud de l'Allemagne, et ne la fait pas remonter à une date aussi reculée que M. Kossinna. Il subsiste donc un doute sur l'étendue et la date de cette pénétration des Celtes dans le domaine germanique, mais le fait lui-même est indiscutable. Toutefois, les Gaulois proprement dits différant peu des Germains, leur influence ethnique a dû être assez faible. Il n'en fut pas de même de celle des Lusaciens, race tout à fait différente, qui introduisit dans la population déjà hétérogène du territoire allemand un élément brachycéphale très important par le nombre comme par la qualité.

En résumé, l'histoire primitive des régions du Nord nous montre un tout autre tableau que ne le supposent les pangermanistes. Nous n'y voyons pas, comme eux, une population homogène qui s'y développe sur place par ses propres moyens, en conservant la pureté de son type, et l'originalité de sa culture, et qui essaime ensuite tout autour d'elle l'excédent de ses enfants, en propageant ainsi sa race et sa civilisation sous le nom des Aryens.

En réalité, la véritable race nordique, grande et blonde, est une race primitive assez grossière qui n'a pas su défendre sa personnalité ni son territoire. Après avoir développé, nous ne savons sous quelles influences, une civilisation particulière assez originale, celle des Mégalithes, elle a subi la loi et l'influence d'immigrants venus du Midi. De ce mélange est né un type nouveau, plus perfectionné, qui est l'Europæus normal, et avec lui une seconde civilisation, celle de la céramique cordée. Mais à l'âge du bronze une seconde invasion du sud est venue introduire dans la zone nordique une population brachycéphale qui, si elle ne paraît pas avoir été définitivement victorieuse, a fortement imprégné la population locale, et lui a transmis une nouvelle civilisation, celle du bronze.

Sur les trois races qui ont ainsi contribué dans des proportions peu différentes à la formation des peuples germaniques, quelle est celle qui peut revendiquer le titre d'aryenne?

Il serait difficile de le dire dans l'état actuel de la science. Aussi, dans

1. D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, t. II, p. 330 et suiv.

une précédente étude[1], j'ai proposé de laisser pour le moment cette question sans réponse, et d'admettre que les trois races ont eu chacune leur part d'influence dans la formation de la langue et de la civilisation primitive des Aryens; ce n'est que lorsqu'on aura déterminé peu à peu la part de chacune d'elles qu'on pourra rechercher utilement quelle est celle qui a imposé sa personnalité aux autres.

Toutefois il est permis dès maintenant de contester que le Germain, considéré comme le type de la race nordique, soit l'inventeur de la langue mère indo-européenne, et puisse revendiquer de ce chef le titre de véritable Aryen. En effet, j'ai indiqué ci-dessus, d'après M. Feist, que les langues germaniques font subir aux consonnes indo-européennes primitives un traitement qu'on ne retrouve que dans l'arménien. Cette transformation, nous dit M. Feist, est le fait d'un peuple qui ne distingue pas les consonnes sourdes p, t, k des sonores b, d, g, défaut que nous retrouvons encore dans la prononciation actuelle des Allemands dès qu'ils veulent parler une langue étrangère. Les langues germaniques se séparent également de la plupart des autres langues aryennes par la substitution d'un accent d'intensité sur la syllabe radicale au ton indo-européen, et par la chute de la plupart des flexions. Toutes ces anomalies montrent d'une façon irréfutable que les Germains n'ont pu créer la langue aryenne primitive, mais l'ont reçue toute formée, et l'ont adaptée à leurs habitudes linguistiques, dont on ne retrouve l'équivalent en Europe que dans les langues finnoise et étrusque.

Nous disons donc, avec M. Feist, que si le berceau des peuples aryens et de leurs langages est encore indéterminé, il ne peut être question, en tout cas, de le chercher dans le domaine primitif des peuples germaniques. Ainsi tombent toutes les prétentions des Allemands non seulement sur la pureté de leur race, mais aussi sur son rôle d'initiatrice dans le développement de la civilisation.

* * *

Les indications que les découvertes préhistoriques nous ont fournies sur la complexité de la race germanique sont confirmées dans une certaine mesure par les traditions mythologiques des peuples du Nord, telles que nous les trouvons dans l'*Edda* et dans les *Sagas* scandinaves. Certes il peut paraître peu scientifique de s'adresser à une pareille source d'informations. Que peuvent avoir à faire avec l'histoire, dira-t-on, les rêveries et les divagations par lesquelles se sont traduits les premiers sentiments religieux des peuples du Nord? Mais, répondrai-je, n'est-il pas trop exclusif de ne voir dans toutes les créations de l'esprit religieux que de purs faits psychiques, et, sans tomber dans un grossier evhémérisme, ne peut-on pas admettre que le milieu humain et ses variations historiques aient laissé des traces dans les religions qui s'y sont développées?

1. G. Poisson, *L'origine celtique de la légende de Lohengrin*. Note additionnelle E.

Aux premiers âges du monde, la religion apparaît comme la seule manifestation intellectuelle de l'homme; il y rattachait toutes les notions qu'il acquérait peu à peu, et l'on a dit avec raison que la religion était toute la science du primitif. Elle a donc pu conserver les vagues souvenirs historiques restés dans l'âme des peuples, sauf à les traduire par des légendes et des mythes dont le sens s'est trop souvent perdu à travers les âges. La déformation la plus fréquente dans cette matière consiste à personnifier la nation par ses dieux, à les faire agir en son nom soit pour introduire une coutume, effectuer une grande œuvre, entreprendre une expédition ou faire une guerre. *Gesta Dei per Francos*, disait-on au moyen âge. Les religions primitives, elles aussi, voyaient dans l'activité des peuples la main des dieux, leur œuvre propre, et la leur attribuait exclusivement, dans un oubli des réalités qui transformait les événements primitifs en aventures fabuleuses. Il suffit souvent de tenir compte de cette transposition des actions humaines en gestes divins pour retrouver dans une mythologie la trace d'anciens événements historiques. C'est ce que j'essaierai de faire pour les vieilles légendes germaniques.

Nous avons vu précédemment que les premières populations septentrionales de l'Europe, du type Nordique, devaient porter un nom dont nous trouvons l'écho dans les Cimmériens d'Homère, et qui probablement se retrouve aussi dans celui des Cimbres historiques. D'Arbois de Jubainville, qui s'est vivement élevé contre l'assimilation des Cimbres aux Cimmériens, a fait remarquer que, d'après les lois de la philologie indo-européenne, le nom germanique correspondant à celui de Cimmériens aurait dû commencer par un *h* au lieu d'un *c*[1]. Il en conclut que les Cimbres, qu'il considérait comme incontestablement germains, ne pouvaient avoir emprunté leur nom aux Cimmériens. Mais en réalité les Cimbres n'étaient probablement pas de vrais Germains et se rapprochaient des Celtes sous bien des rapports, de sorte que l'objection de d'Arbois de Jubainville contre l'origine de leur nom et leur parenté avec les Cimmériens n'est pas absolument probante. Quoi qu'il en soit, il est certain que le nom des Cimmériens ne peut se retrouver dans les langues germaniques que sous une forme présentant un *h* initial.

Or, nous trouvons dans la mythologie scandinave un géant nommé Hymir, qui a le caractère d'une vieille divinité étrangère aux Ases; c'est le dieu du froid, de la glace et des brouillards; il est le souverain de la mer glacée du nord, tandis qu'Œgir, autre géant, est le dieu de la mer libre. Une *saga* nous raconte la visite que lui firent les dieux Thor et Tyr pour lui emprunter son chaudron merveilleux, profond d'une lieue. Dans ce poème son nom est parfois orthographié Ymir sans *h* initial. Il semble donc se confondre avec le géant Ymir qui, dans la cosmogonie scandinave, est le premier être apparu dans l'univers quand ce dernier sortit du chaos. C'est, nous dit-on, l'ancêtre de tous les géants, et il est antérieur à la naissance des dieux. Ceux-ci le tuèrent plus tard, noyèrent dans son

1. D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, p. 258.

sang la race des géants à l'exception d'un seul couple, et formèrent de son corps la terre, les mers et le ciel.

Ce récit dissimule, à notre avis, une vague tradition historique. Hymir ou Ymir serait l'éponyme de la race cimmérienne qui occupa la première les régions glacées et nébuleuses du Nord. Cette race a été soumise ou dispersée par d'autres peuples symbolisés par leurs dieux, Odin et ses frères; mais c'est de sa substance même, plus ou moins pétrie et modifiée par des influences extérieures, que furent formés les grands peuples du nord de l'Europe, Germains, Scandinaves, Celtes et Slaves. Certains groupes de cette race ont même dû conserver leur indépendance ainsi que le prouve la mention des géants échappés au massacre et que nous retrouvons plus tard en lutte avec les dieux; les Cimbres de l'histoire notamment seraient un de ces rejetons du vieil arbre, et l'on s'expliquerait ainsi leur caractère indécis, à moitié Germain, et à moitié Gaulois. Notons en passant que le chaudron merveilleux d'Hymir rappelle le chaudron sacré qui, d'après Strabon, jouait un si grand rôle dans les rites des Cimbres.

Après le règne d'Ymir apparurent les Dieux. Leur naissance est bizarre. Une vache dont le lait nourrit Ymir lèche des pierres salées qui se transforment en un être à figure humaine nommé Bure. Il eut un fils appelé Bor qui se maria avec la fille d'un géant et devint père de trois fils, Odin, Vil et Vé. Ces fils de Bor tuent Ymir comme nous l'avons vu; ils achèvent d'organiser le monde et créent les hommes. Ils se construisent pour eux-mêmes et leurs descendants un palais céleste, Asgard ou Valhalla.

Odin tua ses frères, on ne sait pourquoi. Lui et ses fils sont appelés les Ases, les premiers des Dieux. Mais ils ne règnent pas seuls dans le palais céleste. Ils admettent dans leur société d'autres dieux, les Vanes et les Alfes. Les trois noms sont généralement associés, à peu près sur le pied de l'égalité. Au festin d'Œgir nous voyons attablés ensemble les Ases, les Vanes et les Alfes. Dans le Skirnismal, Gerdr demande à Skirnir qui il est, s'il appartient aux Alfes, aux Ases ou aux Vanes. Mais à d'autres moments, l'*Edda* distingue très nettement des Ases les Vanes et les Alfes et leur attribue des demeures séparées, *Vanaheim* et *Alfheim*. Que représentent donc ces groupes de divinités?

Pour les Vanes, les mythologues n'ont pas hésité à les regarder comme les représentants d'un culte différent de celui des Ases. Les vieux poèmes nordiques nous rapportent en effet que les Ases et les Vanes ont été en guerre et qu'il a fallu une paix, un accord entre eux pour les mettre sur le pied d'égalité où nous les voyons. Cette guerre nous est décrite dans l'*Ynglinga saga*, chap. IV. Les Ases avec Odin à leur tête veulent conquérir Gullfège [1], la Vierge d'or, qui appartient aux Vanes et leur sert de palla-

1. Dans cette vierge « brillante comme l'or » on doit peut-être reconnaître l'*ambre*, cette substance si recherchée à l'époque préhistorique qui provenait des bords de la Baltique, et qui, d'après Déchelette, y attira les commerçants du Midi. Serjna (*loc. cit.*) voit dans le désir de s'emparer de cette source de richesse la raison de la guerre faite aux Mégalithiques du Nord par le peuple venu du Sud.

dium. Ils marchèrent contre les Vanes qui défendirent leur pays et furent souvent vainqueurs. Après que les deux partis se furent fait une longue guerre, ils se réconcilièrent; une paix fut conclue et des otages échangés. Les chefs des Vanes, Niord, Freyr et Freya s'assirent à côté des Ases dans le Valhalla, et partagèrent avec eux les hommages des hommes.

Cette même lutte prend un caractère plus historique dans le chapitre V de l'*Ynglinga saga* qui nous raconte la migration des Ases en Suède. Venus du pays des Saxons avec Odin à leur tête, ils occupent d'abord Eiland dans le Danemark; puis attirés par l'excellence des terrains de culture de la Suède, ils envahissent ce pays, et luttent contre son roi Gylfi. Odin finit par s'établir à Sigtun où il fait construire une grande place de sacrifice suivant la coutume des Ases, mais il laisse la vieille ville d'Upsala aux dieux Vanes.

La comparaison de ces deux récits montre bien que la guerre des deux groupes divins symbolise une lutte terrestre entre les sectateurs de ces divinités. W. Golther[1] y voit le souvenir d'une guerre religieuse entre les tenants d'une vieille croyance locale et les introducteurs d'une nouvelle religion venue de l'étranger. D'autres mythologues y ont vu une guerre entre des peuples distincts non seulement par leur religion mais aussi par leur nationalité.

J. Grimm[2], s'appuyant sur le fait qu'en finnois on appelle les Russes *Venælœinen*, en esthonien *Wenelane*, et invoquant aussi le nom de Vendes, verrait volontiers dans les Vanes des divinités d'origine slave.

Pour Simrock[3], il s'agit de deux groupes germaniques; les Vanes seraient les tribus germaniques de l'est et du nord, Ingévons et Gots de la Suède; les Ases seraient les tribus du centre de l'Allemagne.

M. L. Pineau[4] préfère voir dans les Vanes des divinités de l'époque celtique, d'où l'on conclurait que leurs adorateurs furent les premiers habitants celtiques des régions du Nord.

Je crois possible d'arriver à une interprétation plus certaine en rappelant les faits préhistoriques qui ont été exposés ci-dessus. Les Vanes seraient, en assimilant les dieux à leurs adorateurs, le peuple de la zone mégalithique du nord. Les Ases personnifieraient le peuple venu du sud qui a refoulé peu à peu et soumis les Mégalithiques.

Dans cette hypothèse, les Ases et les Vanes représenteraient deux peuples constitués par un fonds primitif de cette population nordique que nous avons appelé les Cimmériens. Mais tandis que les Vanes correspondraient à la partie de cette race demeurée à peu près pure avec la civilisation dite mégalithique, les Ases personnifieraient le nouveau peuple constitué par le mélange d'une partie de la race autochtone avec les immigrants méditerranéens. Ce peuple a fini par absorber complètement

1. W. Golther, *Handbuch der Germanische Mythologie*, 1895.
2. J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, I, p. 180.
3. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie*, p. 161.
4. L. Pineau, *Les vieux chants populaires scandinaves*, 1901, t. II, p. 90.

les Mégalithiques, mais en les admettant dans sa société, à un rang un peu inférieur, quoique honorable.

Si cette supposition est exacte, les Vanes appartiendraient seuls à la véritable race nordique. On retrouverait leurs traces d'un côté chez les Slaves, comme il a été dit ci-dessus, dans les noms des Venœlœinen, des Vendes, et peut-être même des Vandales et des Antes; de l'autre côté chez les Celtes dans les noms des Venèdes bretons, de la Vénédotie galloise, et peut-être même des Fênes irlandais.

La victoire des Ases atteste la suprématie de l'élément méditerranéen dans la nouvelle société nordique. Cette opinion peut sembler étrange à ceux qui considèrent ces dieux comme le symbole de la race germanique, mais on sait que l'*Edda* les fait venir des régions du Sud et place Asgard, leur cité légendaire, vers l'Orient. Snorri, l'auteur de l'*Edda* en prose, a même identifié Asgard avec Troie, évidemment sous l'influence de souvenirs classiques. En dépouillant cette tradition de sa précision arbitraire, on y retrouve un écho indiscutable des rapports lointains des Ases avec les peuples primitifs du Midi et de l'Orient. On a également rapproché leur nom de celui de l'Asie; rappelons à ce sujet que les traces les plus anciennes de ce dernier nom sont non pas sur le continent asiatique, mais dans la Méditerranée où l'île de Chypre s'est appelée *Asi*. On a encore comparé le nom des fils d'Odin au mot qui signifiait dieu en étrusque, *ais*, *aisar*. Or les Étrusques sont le dernier tronçon de la race méditerranéenne qui ait gardé son indépendance; c'est par lui que nous pouvons avoir quelques renseignements sur la civilisation de cette grande race à laquelle notre hypothèse rattache l'origine des Ases. Précisément plusieurs savants allemands[1] ont déjà accepté l'idée d'un rapport entre les Étrusques et la race germanique, mais c'était pour faire venir ce peuple du Nord à travers les Alpes rhétiques, où l'on retrouvait dans le nom des Rhètes le nom national des Étrusques, *Rasenna*. Peut-être faut-il maintenant renverser ce rapport, en admettant dans la formation des peuples germaniques une influence ethnique et civilisatrice, non pas des Étrusques eux-mêmes, mais de la vieille race méditerranéenne, dont ils constituaient les derniers débris indépendants.

Le troisième groupe des habitants du Valhalla, celui des Alfes, n'est pas aussi bien défini par l'*Edda* que les deux autres. La vieille épopée ne nous donne pas les noms de ses chefs, et ne nous raconte pas ses luttes avec les Ases. Nous savons seulement que ce sont des esprits de la nature, d'un caractère assez vague; les uns, *liosalfar*, sont lumineux, plus brillants que le soleil, et habitent la région céleste, dans *Alfheim*; les autres, *dokkalfar*, habitent le monde souterrain, le *Hel*.

On sait que sous le nom d'Elfes ils ont continué à jouer un rôle dans les superstitions des peuples du nord; ils sont devenus un peuple de nains, tantôt ennemis, tantôt amis des hommes, possesseurs de secrets et de richesses. Ils présentent déjà ce caractère dans l'*Edda*; ils ont une langue

1. Niebuhr, J. Grimm, Mommsen.

particulière; ils connaissent l'avenir et prophétisent; leur habileté dans tous les arts surpasse toute imagination, et les dieux eux-mêmes ne peuvent les égaler.

Il est permis de reconnaître dans cette création mythologique le souvenir d'un peuple étranger aux adorateurs des Ases et des Vanes, caractérisé physiquement par une petite taille et des traits grossiers, mais possédant une civilisation plus avancée, peuple dont une partie a été admise, nous ne savons comment, à vivre avec les deux autres races, et dont le reste, les Alfes noirs, sont restés indépendants

Le nom des Alfes qui est en gothique *Albi-*, est précisément le radical qu'on trouve dans tant de noms de lieux et de peuples anciens, particulièrement dans des contrées et à des époques où il a été vraisemblablement apporté par des populations se rattachant au courant d'émigration brachycéphale venu de l'Asie. On le trouve d'abord dans le Caucase, lieu de passage de cette migration, dans le nom des *Albani*. On a également des *Albani* dans la presqu'île des Balkans où dominent les brachycéphales, et jusqu'en Écosse. En Italie il existe plusieurs *Alba* ou *Album*, dont six dans les provinces ligures d'Italie et de France, c'est-à dire dans le domaine d'une race où domine l'*Homo Alpinus*. On connaît les fleuves *Albis* (l'Elbe), *Albula* (ancien nom du Tibre), *Albinia* en Étrurie, *Alba* en Espagne; les montagnes *Alba*, *Albius*, en Allemagne, *Alburnus* en Italie.

« Il est possible, dit Modestov[1], que plusieurs de ces noms aient un lien étymologique avec *albus*, blanc, mais tout philologue comprend que les noms des localités liguriennes et caucasiennes dont la racine n'est pas latine n'ont aucune relation avec l'idée de blancheur. »

On a voulu y voir, il est vrai, un radical *alp*, non indo-européen, signifiant montagne, plusieurs des villes du nom d'*Albu* étant situées sur des hauteurs; mais ce n'est pas vrai pour toutes, et comment expliquer ainsi les noms de rivières? Je croirais plutôt que les Alpes ont pris leur nom du peuple brachycéphale qui y apparaît dès les premiers âges, et dont les descendants y dominent encore au point que le nom d'*Alpinus* désigne leur type anthropologique.

Nous sommes amenés ainsi à reconnaître dans les Alfes de l'*Edda* le peuple brachycéphale qui introduisit en Allemagne la civilisation dite *lusacienne*, et qui fit connaître aux habitants du Nord des inventions capitales, telles que le travail du bronze et des rites nouveaux tels que l'incinération.

En résumé, nous constatons chez les habitants de l'Olympe septentrional une différence d'origine et de nature qui révèle une complexité semblable dans la composition des nations germaniques. Aux trois groupes de dieux qui restent distincts tout en constituant une seule société divine, devaient correspondre trois groupes humains de races différentes fusionnés en un seul corps de nation. Certes il serait hardi de tirer cette conclusion de la seule étude des traditions scandinaves, mais elle acquiert une pro-

1. *Loc. cit.*, p. 274.

babilité suffisante du fait que les recherches préhistoriques ont établi l'existence de trois types humains principaux dans les premières populations du Nord. Nous avons vu que les traits caractéristiques de ces races, leurs origines et leurs migrations probables, expliquent différentes particularités des récits mythologiques de l'*Edda*. Cette comparaison confirme donc les résultats de notre étude préhistorique, et elle y apporte une vision plus profonde du caractère et du rôle des trois éléments ethniques reconnus. Nous y voyons l'importance sociale de l'élément méditerranéen qui n'a pas été seulement civilisateur, mais aussi conquérant, et dont la prédominance s'est affirmée dans le domaine religieux par l'institution du culte des Ases.

*
* *

Le seul but que je me sois proposé dans la présente étude était de démontrer que les peuples germaniques ont une composition ethnique aussi complexe que toutes les autres nations de l'Europe, et ne peuvent prétendre constituer une race pure. Nous avons retrouvé chez eux les mêmes races principales qui se rencontrent partout en Europe, et dont le mélange paraît avoir constitué la famille des peuples aryens, sans qu'on sache bien quelle est celle qui a imposé sa langue et sa civilisation aux autres. Certes, nos adversaires soutiendront que, même en admettant chez eux un certain métissage, il n'en est pas moins vrai que l'élément prédominant y est formé par la race nordique qui, à leur avis, constitue le véritable Aryen et surtout le véritable Germain. Nous avons répondu à cette prétention en établissant que le type défini généralement comme l'*Europæus* normal, le Germain pur, réunit à la fois les caractères de la race méditerranéenne et d'une race plus grossière qui serait le véritable Nordique. Cette hypothèse, encore récente dans la science, est justifiée par les découvertes préhistoriques qui nous révèlent une migration des Méditerranéens vers le nord, au milieu de la population primitive avec laquelle ils se sont fusionnés en produisant un nouveau type humain. Ce type, que les Allemands revendiquent comme purement germanique, serait donc un produit mixte qui devrait beaucoup à cette race méridionale, si souvent dédaignée par eux.

A ces premiers éléments s'est ajoutée, à l'âge du bronze, une population brachycéphale qui ne consiste nullement, comme voudraient le faire croire les Allemands, en des débris de races primitives et incultes, mais qui jouissait au contraire d'une civilisation supérieure qu'elle a transmise aux peuples au sein desquels elle s'est fondue. Au point de vue du sang comme de la civilisation, son apport dans la formation des Germains n'est pas inférieur à celui des deux autres races; peut-être même est-ce elle qui a apporté dans le Nord la langue aryenne. Ce qui est certain, c'est que cette langue a été en Allemagne une importation étrangère, étant donné le traitement si particulier que subissent dans les langues germaniques la plupart des consonnes de la langue mère indo-européenne.

Nous avons vu d'autre part que la mythologie septentrionale traduit elle aussi dans la multiplicité de ses groupes divins, et dans leurs luttes, la complexité des nations qui ont élaboré cette religion.

En somme les Allemands ne peuvent rien revendiquer de purement germanique, *echt germanisch*, comme ils disent avec orgueil. Leur race, leur langue, leur mythologie, sans compter toute leur civilisation matérielle, tout, dès les premiers temps, est complexe, formé d'éléments de provenance diverses, enrichi d'emprunts, imprégné d'influences étrangères. Rien ne les distingue à ces points de vue des autres nations aryennes, et surtout rien ne leur confère la prééminence parmi celles-ci. Il en est de leur race comme de leur *Kultur* actuelle, dont ils n'arrivent pas à établir je ne dis pas la supériorité, mais même la différence spécifique avec la civilisation européenne générale. Ils n'ont de particulier, semble-t-il, que cette manie de se croire différents des autres, et supérieurs à tous. Voilà ce qu'ils ont d'*echt germanisch*, et ce que nous ne leur envions pas. En réalité, ni la valeur propre de leur *Kultur*, ni la supériorité de leur race ne leur permettent de traiter leur voisins comme des nègres, si tant est qu'on ait jamais le droit d'appliquer aux nègres eux-mêmes les procédés civilisateurs des Allemands. Mais comme ces idées de supériorité leur ont été inculquées depuis de longues années, et qu'elles ont engendré chez eux le monstrueux état d'esprit qui les enivre aujourd'hui et qui les pousse à des actes inconcevables, à des ambitions d'un autre âge, il importe de s'attaquer à ces idées mêmes, à ces prétentions érigées en axiomes, et de montrer qu'elles n'ont pas de base historique, qu'elles sont de pures illusions. C'est de cette façon que la science peut travailler efficacement, à côté de nos armées, à rétablir dans le monde la paix et le travail, en marquant à chacun sa place, en dénonçant les prétentions abusives, et en proclamant au contraire le respect des droits légitimes.

ERRATUM

Dans le numéro de janvier 1915 de la *Revue anthropologique* :

Page 6, ligne 11, *au lieu de* : « à travers la préhistoire », *lire* : « à travers la préhistoire et l'histoire »;

Page 12, lignes avant-dernière et dernière, page 13, lignes 1, 2 et 3, *rétablir ainsi le texte* : « Que la concurrence soit ainsi remplacée dans ses projets par l'égalité inférieure du reste des hommes sous son niveau supérieur et dominateur, faisons-y bien attention, c'est une forme virulente des pires défauts de l'Europe et de l'Asie antiques, au seuil d'une période nouvelle de l'histoire ».

BIBLIOGRAPHIE

Canada, department of Mines, Geological Survey, Ottawa, 1914. Anthropological series.

Memoir 42. — *The double-curve motive in Northeastern Algonkian art*, par Franck G. Speck.

Ce mémoire décrit et représente, avec un véritable luxe d'illustrations photographiques, les variétés principales d'un motif ornemental fréquemment employé par des tribus indigènes des rives nord et sud du Saint-Laurent, particulièrement par les Algonquins. Ce motif consiste dans l'emploi d'une courbe symétrique et double, analogue à deux rameaux disposés comme deux C majuscules se faisant face à droite et à gauche d'une ligne médiane. L'auteur se demande si l'origine de ce motif est symbolique ou simplement décorative, et s'arrête plutôt à cette deuxième opinion, considérant les innombrables variétés de double courbe comme la stylisation d'une forme florale originelle qui n'aurait pris une valeur symbolique que dans des cas assez rares. Une carte sommaire indique la répartition des interprétations variables données à ce motif ornemental chez les différentes tribus, et en montre la dispersion sur une aire fort étendue, depuis la baie Delaware au sud-est et la pointe du Labrador au nord-est jusqu'aux sources de la Saskatchewan à l'ouest, c'est-à-dire sur une étendue égale à la moitié de l'Europe, et prolongée surtout de l'est à l'ouest. Les illustrations indiquent que l'ornementation à double courbe est employée comme motif préféré pour toutes sortes d'objets, vêtements, meubles, objets de luxe, étoffes, etc., et fournit un élément d'art très caractéristique.

F. S.

Anthropological papers of the American Museum of Natural History, vol. XVII, part. II, New-York, 1915.

Costumes of the plains Indians, par Clark Wissler (formes diverses selon les tribus; nombreuses illustrations).

The Museum Journal, Philadelphie; vol. VI, n° 2, juin 1915.

The Eckley B. Coxe Egyptian expedition. (Résumé des fouilles faites par M. Clarence S. Fischer au commencement de 1915, dans un vaste cimetière environnant les pyramides de Gizeh; tombes de rois et de hauts personnages des 4ᵉ et 5ᵉ dynasties. Belles photographies.)

Le Directeur de la Revue,
G. Hervé.

Le Gérant,
Félix Alcan.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

COURS DE LINGUISTIQUE

L'origine du langage

Les animaux

La science allemande et la méthode

Par Julien VINSON

La question de l'origine du langage a été traitée dans de gros volumes, dans de petites brochures et dans un nombre considérable de journaux et de revues. Des solutions ont été présentées, des théories ont été formulées, des hypothèses ont été émises, mais elles pèchent toutes par la base, par une erreur d'observation et de méthode. Avant de chercher l'origine du langage, il faut savoir ce qu'il est exactement et comment il se comporte. La vieille définition : « Le langage est l'expression de la pensée » est exacte, mais la pensée est quelque chose de complexe, une sensation, une conception, une intuition qui se traduit sous la forme d'une proposition, c'est-à-dire d'une phrase où se distinguent deux éléments principaux : l'indication d'un être ou d'un objet, l'affirmation d'un état ou d'une action ; souvent un troisième élément moins essentiel s'y joint, un être ou une chose qui est le but de l'action ou qui précise l'état. Ces trois éléments sont ce que les grammairiens nomment : sujet, verbe et attribut ou complément. Chacun d'eux est représenté dans le langage, au moins par un mot particulier; mais, si nous étudions ces mots en eux-mêmes et en les comparant, quant à leur forme, à d'autres mots, on remarque bien vite qu'ils ont des parties communes dont on peut former des listes, des séries distinctes. Prenons par exemple les mots : marche, marchai, marcherons, marchèrent, marcherez, marchant; partons, chantons, écrivons, parlons, nous constaterons que dans la première série les cinq lettres *march* ont la signification d'un mouvement et que dans la seconde la syllabe *ons*

marque la première personne du pluriel; d'autres observations nous feraient trouver dans des mots plus longs d'autres composants qui expriment des idées ou des circonstances spéciales. Ces diverses parties des mots se ramèneront le plus souvent à des monosyllabes qui constituent ce que les grammairiens appellent des *radicaux*, et ces radicaux simplifiés eux-mêmes donneront des *racines* dont la signification, de plus en plus vague et générale, exprimera soit une action, un mouvement, soit un état, un repos, une inertie. Toutes les langues, en dernière analyse, nous apparaissent comme formées originairement de syllabes très courtes, de véritables cris ou interjections vocales. On a prétendu que l'homme n'avait jamais pu parler par racines, mais par propositions complètes. Cette objection ne prévaut pas contre les faits, contre les résultats de l'observation et de l'analyse. L'enfant, le sauvage, l'homme sans instruction simplifie naturellement son langage : un mot, un geste même, lui suffit quelquefois pour rendre toute une pensée. Qui n'a vu des enfants, poussant un cri sans signification précise tendre la main vers un objet qu'ils désirent? parfois sans rien dire ils vont se placer devant une armoire par exemple, où se trouve l'objet de leur convoitise et attendent qu'on vienne le leur donner. A un âge un peu plus avancé, et ici il agit comme les hommes des races les plus inférieures, il dira en prononçant les mots à sa manière : « pain, promener, dormir, poupée, etc. ». Je me souviens d'un élève de l'école de garçons européens de Karikal, qui, chargé par son maître d'aller demander au directeur la clé d'un placard qui renfermait les fournitures scolaires, se présenta devant lui et dit d'un ton impératif : « Clé! », ce dont il fut d'ailleurs sévèrement blâmé. Certains sentiments et certaines expressions se résument chez ceux qu'on peut appeler des primitifs par des cris, des interjections, des onomatopées.

On a dit avec raison que le langage, et surtout le langage articulé, est la caractéristique distinctive de l'homme; cependant on trouve chez les animaux supérieurs des exemples d'un langage rudimentaire, ils expriment par des cris variés leur joie, leur douleur, leurs besoins, ils appellent au secours, ils se répondent les uns aux autres. La poule, par un gloussement spécial, appelle ses poussins autour d'elle quand un danger les menace. Les animaux domestiques, par la force de l'habitude et sans doute par l'observation, en arrivent à com-

prendre la parole humaine : le chien connaît son nom, celui de ses compagnons, et même des enfants, des personnes de la maison ; il s'en inquiète lorsqu'on les nomme devant lui et peut aller à leur recherche. Des perroquets auxquels on apporte leur nourriture en leur demandant suivant la formule habituelle : as-tu déjeuné Jacquot? associent ces paroles à l'acte qui les accompagne et, lorsqu'on les oublie ou lorsqu'ils ont faim, ils répètent la phrase avec insistance.

Je puis citer un exemple plus caractéristique encore : nous avions ramené de l'Inde une jeune perruche qui fut élevée avec un chien qu'on appelait Piter, abréviation de Jupiter (il avait été ainsi nommé parce qu'à l'époque où on nous l'apporta, la planète Jupiter, très élevée sur l'horizon, brillait d'un éclat particulier). La perruche apprit vite le nom du chien qu'on prononçait sans cesse devant elle et elle le mêlait toujours à ses conversations désordonnées. Le chien mourut et comme nous ne l'appelions plus, la perruche cessa de répéter son nom; mais, quelques mois après, un nouveau chien nous fut donné; la première fois qu'il entra dans la pièce où la perruche se tenait sur son perchoir, elle s'agita vivement, battit des ailes et cria plusieurs fois de suite : « Piter ! Piter ! » Ces deux syllabes avaient donc distinctement pour elle la signification de « chien ». Je me borne à rappeler à ce propos les cris divers et les chants si variés des oiseaux, qui expriment tant de sentiments et d'impressions.

Ces faits, et beaucoup d'autres qu'on pourrait citer, montrent qu'entre l'homme et l'animal les différences de langage et de pensée sont principalement qualitatives et quantitatives. Ce serait ici le cas de remémorer toutes les discussions qui ont eu lieu sur l'âme ou l'intelligence des bêtes; les vieux philosophes la refusaient aux animaux et il y a même eu un concile, tenu à Mâcon, qui ne voulait pas admettre que les femmes eussent une âme, mais ce n'est au fond qu'une affaire de mots. On consentait à accorder aux animaux l'instinct, c'est-à-dire la possibilité de faire certaines choses pour ainsi dire automatiquement par une intuition ou une impulsion inconsciente.

Il est pourtant incontestable que beaucoup d'animaux observent, réfléchissent et raisonnent. Un chien qui suit son maître sur une route et qui l'a perdu de vue arrive à un carrefour d'où partent trois chemins différents : après avoir flairé les deux premiers, il se lance sans hésiter sur le troisième, donnant ainsi l'exemple d'un syllo-

gisme parfait. Un chien errant qui avait eu la patte cassée avait été recueilli et soigné dans une maison de campagne; quand il fut guéri il s'échappa et reprit sa vie aventureuse, mais au bout de quelques jours, il revint amenant un compagnon dont la patte était brisée. M. Cunisset-Carnot, dans ses si intéressants articles du *Temps*, raconte comment un chien ne pouvant se consoler de la mort de son maître se suicida avec une résolution que beaucoup d'hommes n'auraient pas eue: il alla sur la voie du chemin de fer quelques minutes avant le passage d'un train rapide et s'y étendit, posant son cou sur le rail afin d'être décapité, ce qui arriva en effet. Les chiens, quand ils trouvent la porte de la maison fermée, vont aux autres issues, s'il y en a, et quelquefois sautent par la fenêtre[1]. Les chiens et les chats savent retrouver leur chemin et revenir à la maison de très loin, même quand on les a fait voyager la nuit en chemin de fer ou en voiture et qu'ils n'ont pas de points de repère; on sait à ce propos combien les pigeons et les oiseaux migrateurs ont le sens de l'orientation.

Les chiens et les chats ont presque toutes les qualités et les défauts des hommes, ils sont affectueux, reconnaissants et rancuniers; ils boudent quelquefois et montrent de la jalousie; et on sent qu'ils ont honte de leurs fautes; une chatte âgée, qui était profondément égoïste, avait mis bas en même temps que sa fille mais, lassée des fatigues de la maternité, elle porta ses petits dans la corbeille où sa fille était avec les siens et, la conscience tranquille, reprit ses promenades vagabondes. En revanche, je citerai le cas de cette chienne qui, étant mère, s'absentait régulièrement deux fois par jour; on la suivit : elle s'était fait nourrice de petits chats qu'elle avait découverts abandonnés dans un grenier.

D'autres animaux donnent des exemples non moins remarquables : on connait l'histoire de l'éléphant de Pondichéry qu'on conduisait tous les jours à un étang en le faisant passer devant l'échoppe d'un savetier indigène; celui-ci prit l'habitude de piquer de son alène l'animal au passage; longtemps la bête supporta ces tracasseries,

1. Mlle E. Moreau, de Loos, raconte que pendant l'occupation allemande de ce village, un chien que ses parents avaient recueilli et qui souffrait de la faim comme eux, eut spontanément l'idée d'aller rôder autour des soldats et de leur dérober des vivres qu'il rapportait à ses maîtres. Auparavant on avait pu lui faire comprendre d'aller porter une gourde d'eau à un soldat français blessé, tombé dans un endroit dangereux.

mais un jour, impatientée, elle voulut se venger : l'éléphant remplit sa trompe d'eau et au retour la déversa sur le méchant homme. Des voyageurs rapportent que des singes d'une forêt du sud de l'Inde ont appris à ouvrir des ombrelles et à s'en protéger contre le soleil. Dans ce pays où les insectes abondent, les lits, les buffets et les tables ont leurs pieds posés sur des petits plateaux de bois entourés d'eau que lès fourmis notamment ne peuvent franchir. Or, dans une maison européenne, un jour qu'un domestique insouciant avait laissé sur une table un sucrier découvert, on le trouva quelques heures après plein de fourmis et l'on s'aperçut que ces intelligentes petites bêtes montaient au plafond et de là se laissaient tomber dans le sucrier. Au commencement du XVIII[e] siècle, un médecin embarqué sur un navire de la Compagnie des Indes avait dans sa chambre un baril plein d'œufs, qu'il réservait aux malades éventuels; il s'aperçut bientôt que le nombre en diminuait sensiblement; soupçonnant quelque mousse d'être l'auteur du larcin il se mit en observation et vit venir trois gros rats qui montèrent dans le baril; l'un d'eux se coucha sur le dos et prit un œuf entre ses pattes; les deux autres le poussant et le tirant par la queue l'aidèrent à redescendre et l'emmenèrent avec son butin.

On n'en finirait pas de raconter les traits d'intelligence et d'ingéniosité de certains animaux, mais il faut rappeler qu'ils sont capables d'affection ou de haine et qu'ils ont une mémoire souvent très développée. Tout le monde a lu l'histoire du chien d'Aubry qui fit arrêter l'assassin de son maître. Lorsque Ulysse revint dans sa patrie après vingt ans d'absence, il ne fut reconnu que par sa vieille nourrice Euryclée à cause d'une blessure cicatrisée qu'il s'était faite dans son enfance et par son chien Argos qui, étendu mourant sur un tas de fumier, agita la queue et remua les oreilles à son approche.

— Οὐρῇ μὲν ῥ'ὅγ' ἔσηνε καὶ οὔατα κάββαλεν ἄμφω.

Les animaux sont-ils capables de distinguer les diverses langues humaines? On raconte qu'un cheval, nommé Domino, pris par les Prussiens aux environs de Metz, avait été par eux roué de coups parce qu'il était aveugle. Il ne pouvait entendre parler allemand sans entrer en fureur. Un jour qu'on lui avait fait un boxe provisoire au fond d'un large couloir à l'aide d'un lourd panneau de bois, deux soldats ennemis en maraude vinrent se réfugier de l'autre côté de

la cloison. Domino les reconnut à leur accent et se démena si bien qu'il fit tomber sur eux la cloison sous laquelle ils furent écrasés.

Les sauvages n'ont aucune répugnance pour admettre l'existence d'un langage humain, si j'ose m'exprimer ainsi, chez les animaux ; ils affirment que si l'orang-outang et le gorille ne parlent pas, c'est de peur qu'on ne les fasse travailler. Dans le folk-lore populaire les animaux parlent et pensent comme l'homme, d'ordinaire même plus sagement. Tout le monde connaît le discours de Xanthus, le cheval d'Achille dans l'*Iliade*, et les plaintes de l'ânesse de Balaam sont devenues légendaires.

Des actes raisonnables peuvent être observés tous les jours chez des animaux auxquels on n'attribue qu'une intelligence très limitée. Un jeune coq, dans notre maison de campagne, avait eu la patte cassée ; on le retira de la basse-cour et on le porta dans la cuisine au premier étage. Dès qu'il put marcher, il vint à la salle à manger qui était à côté de la cuisine; il assistait à notre déjeuner et il picotait sous la table les miettes de pain qu'on y laissait tomber à dessein. Quand il fut tout à fait guéri, on le ramena un matin à ses anciens compagnons qu'il parut heureux de retrouver, avec lesquels il se promena jusque vers midi; mais à ce moment, c'est-à-dire à l'heure du déjeuner, il les quitta, se rapprocha de la maison, monta l'escalier extérieur et revint prendre sa part du repas, après quoi il redescendit. Le soir, il se refusa à entrer dans le poulailler et revint à la cuisine chercher son coin et son panier habituels.

Un canard, qui avait survécu à toute sa couvée, dédaignait les jeunes générations et vivait seul, tout autour de la maison. Quand nous descendions, il venait à nous, nous saluait de la tête en allongeant le cou d'une façon comique et nous suivait, comme un chien, dans le jardin et dans les vignes. On l'avait appelé *canet*, et il répondait sans hésiter à ce nom. Il passait les nuits dans une petite niche en bois, sous l'escalier, où il se rendait de lui-même ; mais, un soir, il s'avisa de se faire chercher et se cacha dans un fourré et s'y tint coi, ne répondant point aux appels. Au bout d'un quart d'heure environ, jugeant que la plaisanterie avait assez duré, il révéla sa présence par un joyeux *coin-coin* qui avait l'air de dire « quel bon tour je vous ai joué » et depuis il renouvela cette petite malice, en se cachant dans des endroits différents.

Ces faits qui prouvent l'intelligence n'impliquent pourtant pas la

possession d'un vrai langage. Il en est tout autrement des animaux « travailleurs », les castors, les abeilles, les fourmis, etc. Ils vivent en sociétés et sont soumis à une discipline rigoureuse qui nécessite un échange d'idées, des ordres transmis et exécutés, c'est-à-dire un langage. Qui n'a vu une fourmi en excursion rencontrer un objet d'alimentation, une bestiole morte; elle s'en approche, l'examine, en fait le tour et semble en prendre les mesures. Puis elle revient sur ses pas et, au bout de quelque temps, on la voit reparaître, avec d'autres fourmis en groupe proportionné au poids et aux dimensions de la proie convoitée. Les industrieuses petites bêtes se rangent autour de l'objet et d'un commun accord, le soulèvent et l'emportent, comme ferait une escouade de soldats ou une équipe d'ouvriers bien dressés.

L'homme primitif, le sauvage, a conscience que la différence entre l'animal et lui est purement relative. La première distinction générique qu'on observe dans le langage est celle entre l'homme et les êtres anthropomorphes d'une part et de l'autre tout le reste. Puis vient, dans la première catégorie, la séparation du masculin et du féminin, et alors l'appellation de « neutre » en distingue l'autre catégorie. Or, dans beaucoup de langues, en dravidien par exemple, les noms d'enfants sont toujours neutres et ceux de femmes le sont quelquefois. Ainsi, en tamoul, le mot *Kutti* « petite fille » sert à distinguer les petits de beaucoup d'animaux, et *piller* (prononcez *poullé*) qui est le terme général pour « enfant » s'applique au perroquet, à l'écureuil, à la mangouste et même à certains jeunes arbres, par exemple à l'aréquier. L'hindoustani, qui est une langue supérieure, ne dit pas « le coq a chanté », mais « le coq parla », *murg bôlâ.*

On a dit que les poules comptent leurs poussins et qu'elles en savent le nombre; lorsqu'il en manque un, elles s'inquiètent, l'appellent, le cherchent; mais comptent-elles vraiment? je ne crois pas que les animaux, les sauvages et les enfants aient le sens du nombre. Les sauvages, pour la plupart, ne comptent pas au delà de trois ou quatre; beaucoup ne connaissent rien au delà de deux; quelques-uns, n'ont aucune expression numérique. Les enfants commencent par distinguer un, deux, trois et ils emploient les nombres supérieurs un peu au hasard; n'employons-nous pas nous-mêmes d'une façon indéfinie les nombres sept, quinze, vingt, trente-six, cent, et quelques autres? Lorsque le sauvage veut faire une énumération, il

aligne sur le sol des cailloux ou de menus objets, chacun d'eux représente un individu ou un objet dans la collectivité ; et il les voit dans l'ensemble, de sorte que l'absence de l'un d'eux est comme un trou dans un mur de briques ou comme un arbre abattu dans une forêt. On peut dire qu'ils ne comptent pas proprement mais qu'ils se souviennent et qu'ils voient.

Le nombre grammatical et le nombre arithmétique procèdent de la même observation, la distinction entre celui qui parle et tout ce qui n'est pas lui ; puis dans la masse objective s'observent encore des distinctions d'âge, de force, de taille, de sexe ; de sorte que la première conception du nombre est celle de l'unité et la collectivité, du singulier et du pluriel indéfini bien vite partagé en duel et pluriel défini. Plus tard, s'ajouteront les nuances d'inclusif et d'exclusif : moi et toi, moi et lui, toi et lui, moi, toi et eux, moi et eux, etc... Quand les progrès de la civilisation seront très avancés, on aura le nombre majestatique, honorifique, ou respecteux qui sera d'abord le pluriel, parce qu'une personne respectable est considérée comme en valant plusieurs autres et ensuite, la troisième personne parce qu'elle sera mise en dehors des relations courantes. Dans la conception du nombre, la constatation du sexe, du genre grammatical, est un élément important d'observation mais elle ne s'applique au début qu'à l'espece humaine, d'où les trois genres masculin, féminin et neutre, en rapport évident avec le nombre trois. Ces deux grandes catégories conduisent à la formation des pronoms personnels et démonstratifs.

C'est probablement par ces diverses opérations de l'esprit que s'est développée la numération ; après les cailloux sur le sol, on a compté sur les doigts de la main et peut-être au delà a-t-on recommencé en partant du même doigt où l'on s'était arrêté ; et c'est pourquoi sans doute dans l'ensemble des races humaines on ne trouve que quatre systèmes de numération, binaire, quinaire, décimal et vigésimal. Faut-il faire remarquer que partout « cent » et « mille » sont des mots d'emprunt ou de formation récente, en indo-européen même.

*
* *

L'indécision a donc toujours précédé la notion exacte. Les calculateurs habiles, les prodiges qu'on montre dans les foires comme

Jacques Inaudi, ne font pas de calculs arithmétiques, ils voient les chiffres ou plutôt les nombres dans leur esprit et, s'il m'était permis de le dire, ils jonglent avec eux. Ont-ils par exemple à extraire la racine cubique d'un nombre de neuf chiffres, ils savent que cette racine doit avoir quatre chiffres, ils connaissent les cubes des neuf premiers nombres et l'effet qui résulte d'une addition de zéros ; en outre l'habitude et la limitation forcée des quantités qu'on leur propose leur ont appris d'avance certains résultats ; aussi procèdent-ils par éliminations successives et arrivent-ils, sans trop de peine, mais au bout d'un temps assez long, à la solution exacte.

J'ai parlé tout à l'heure du genre grammatical, expression originaire de la sexualité ; les animaux en ont conscience et même nous voyons quelques-uns d'entre eux faire des actes qui témoignent d'une intelligence supérieure et d'un sentiment que n'ont pas tous les peuples civilisés. Tout le monde a pu remarquer que les chiens ont pour les chiennes des égards particuliers : ils s'effacent devant elles dans les passages étroits et les laissent passer les premières ; quand on leur sert leur pâtée, ils ne commencent pas à manger avant elles et si, gloutonnes elles ont fini très vite et qu'elles viennent vers l'écuelle de leurs compagnons, ils se retirent et leur cèdent la place.

Il résulte de tout ce qui précède que le langage et la pensée vont toujours ensemble et que le langage de l'homme n'est que la continuation, le développement, que le perfectionnement du cri spontané de l'animal, qui d'ailleurs pense et réfléchit d'une manière plus ou moins complète. Il est donc oiseux de poser la question de l'origine du langage ; c'est un fait naturel concomitant à l'existence de l'espèce humaine. Ceux qui se sont préoccupés de cette question sont tombés dans la même erreur que beaucoup de savants contemporains, pour qui la linguistique est une science historique ou sociale, alors qu'elle est en réalité une science naturelle et d'observation. Elle est du reste toute moderne puisqu'elle date à peine d'un siècle ; auparavant on n'étudiait les langues qu'au point de vue de leur intérêt pratique, mais aujourd'hui on y cherche l'histoire et les manifestations de la pensée, chez les diverses races du globe et à des époques différentes. On a constaté qu'à chaque race correspond une langue différente, que cette langue a évolué et s'est divisée en un grand nombre de dialectes et de patois où se retrouvent dispersés les élé-

ments du langage primitif. Ceux auxquels je faisais allusion tout à l'heure prennent pour base de leurs études le langage contemporain, tout formé, expression de la pensée complexe des hommes civilisés. Ils veulent bien reconstituer par l'analyse et la comparaison l'état ancien d'un idiome, arrivé à son plein développement et qui ne pouvait plus que s'altérer et dépérir; mais ils ne veulent pas aller au delà. C'est comme si des voyageurs arrivés au sommet d'une montagne se refusaient à descendre de l'autre côté, ou comme si un chimiste, après avoir constaté qu'un corps organisé est formé de beaucoup d'éléments combinés, se refusait à séparer et à distinguer ces éléments.

Depuis une quarantaine d'années il s'est formé en Allemagne une école de linguistes qui s'est proposé de refaire la grammaire générale indo-européenne, indo-germanique comme ils disent par un sentiment d'orgueil aussi ridicule qu'injustifié. Je leur reprocherai d'abord de se cantonner exclusivement dans le domaine indo-européen; c'est à peine s'ils jettent un coup d'œil sympathique sur les langues sémitiques, mais ils affectent le plus grand mépris pour les innombrables idiomes de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie et de l'Amérique, où nous pouvons découvrir les traces certaines des progrès de la pensée et les étapes de la mentalité humaine ; ils ont encore un autre défaut, celui d'accorder la même valeur à des langues relativement modernes, comme l'arménien, et à d'autres dont l'antiquité est très reculée comme le grec et le sanskrit. Enfin, ils ont évidemment, sans vouloir en convenir, des préjugés métaphysiques et des habitudes *d'a priori*. Déjà ces tendances fâcheuses viciaient les travaux de plusieurs savants de mérite. L'auteur de la grammaire comparée des langues dravidiennes, l'évêque anglican Caldwell, a constamment la préoccupation d'établir la parenté du tamoul et de ses congénères avec ce qu'il appelle les langues scythes, c'est-à-dire le touranien de Max Müller, un linguiste allemand dont la réputation a été d'ailleurs surfaite.

La langue basque a été l'objet de patientes et minutieuses études de la part du prince Louis-Lucien Bonaparte; c'était un observateur très exact et très consciencieux, mais son esprit confus et trop soucieux d'abstractions confondait souvent la synthèse et l'analyse. Il admettait bien que la langue moderne vient d'une langue plus ancienne dont elle est une réduction ou une simplification; mais

il n'avait pas remarqué qu'il y a dans la vie des langues deux périodes successives : celle du développement formel, où la dérivation s'opère par des racines, et celle de la décadence, où les mots ainsi formés s'altèrent et se transforment, mais où par compensation il se produit beaucoup d'expressions nouvelles composées, non plus de racines, mais de mots. Le basque contemporain en est là : pour le prince Bonaparte, toutes les formes un peu longues sont anciennes et il croit qu'on doit retrouver dans les dialectes d'aujourd'hui le type exact du vieux langage ; lorsqu'il conclut d'un rapprochement de faits à un état antérieur il raisonne parfois très mal, par une observation irréfléchie. Ainsi, il a reconnu que le *n* final des imparfaits est adventice mais ce qui le lui fait croire, c'est que, dans deux variétés peu importantes, on dit, par exemple *nue* « je l'avais », et *zue* « il l'avait » ; mais il n'a pas pris garde que l'*e* final y est lui-même adventice et que par conséquent ces deux exemples prouvent au contraire que les deux variétés en question ont eu elles-mêmes le *n* final ; la forme originale authentique est établie par les dérivés *banu* « si je l'avais », *nuke* « je l'aurais ». Par une méprise du même genre, il veut que la phonétique primitive du basque ait compris les cinquante-quatre voyelles et consonnes qu'il trouve dans l'ensemble des dialectes d'aujourd'hui ; quelques-uns sont certainement d'origine toute récente, *u* et *j* français, *jota* espagnol, *l* et *t* mouillés, etc. Pour le vocabulaire il ne s'est pas moins trompé et m'a accusé d'inconséquence, alors que c'est lui qui ne se rend pas compte des faits. J'ai dit que le vocabulaire basque était très pauvre, huit mots sur dix en effet étant empruntés et les expressions abstraites manquant, mais que nos mots y ont quelquefois chacun plusieurs pour correspondants ; ainsi le basque ne dit pas « arbre » ou « animal » mais il a des termes différents pour « sœur d'un homme », « sœur d'une femme », « frère d'un homme », « frère d'une femme » ; « enfant » peut se traduire de trois façons d'après les âges ; d'autre part, on y trouve un mot que nous devons traduire « consanguin », c'est-à-dire frère ou sœur, dans le sens du magyare *testver*. Ce sont là des signes évidents d'une mentalité inférieure, d'une pauvreté d'idées et de toute absence de généralisation.

Je pourrais encore, à bon droit, critiquer les conclusions du même savant relativement à la conjugaison basque : il n'a jamais voulu

admettre que la périphrase, la combinaison de noms verbaux ou de participes avec des auxiliaires, n'est pas très ancienne et que les auxiliaires étant conjugués simplement et directement, la conjugaison antique devait être toujours simple et directe.

L'école des néo-grammairiens allemands, dont j'ai parlé plus haut, tombe dans les mêmes défauts. S'ils se défendent de vouloir reconstituer l'état primitif de l'indo-européen commun, c'est pourtant l'objet principal de toute étude linguistique, car c'est une science naturelle qui doit rechercher les éléments primordiaux, mais ils affirment vouloir reconstituer un état antique de la langue à une époque indéterminée. Au point de vue phonétique, ils raisonnent comme le prince Bonaparte et donnent au vieil aryen des voyelles et des consonnes aussi nombreuses qu'imprononçables, des *n* et des *m* vocaliques par exemple. Quant aux formes grammaticales, il me suffira d'un exemple pour faire voir combien ils se trompent : ils disent que « je porte » était *bhero*, mais je nie absolument cette restitution ; d'abord en phonétique générale *e* est un affaiblissement de *a* et se renforce très rarement en cette voyelle fondamentale. Puis dans *bhero*, rien ne représente le pronom personnel sujet qui est *m* dans les langues de cette famille et qu'on retrouve dans le sanskrit *asmi* et le perse *ahmi*, le grec *eimi*, « je suis » le latin *sum* et *inquam*, les verbes grecs en *mi* et tous les optatifs en *oimi*, les passés et les futurs latins en *m*, les verbes gotiques, etc. Le primitif devait donc être *bharami* ; l'imparfait supprimait la voyelle finale et la compensait par la préfixation de l'augment ; le parfait à son tour supprimait le *m* et avait recours au redoublement ; la gradation est évidente : *bharami* « je porte », *abharam* « je portais », *babhara* « j'ai porté ». Cette conclusion et beaucoup d'autres étaient celles de Schleicher adoptées par Frédéric Müller, par Chavée, Hovelacque et par beaucoup d'autres linguistes de premier ordre ; Schleicher avait repris et complété les travaux de Bopp, sa méthode était toute positive et quoique Allemand il se moquait volontiers des dissertations sur des pointes d'aiguilles et des étymologies dans le bleu du ciel ; mais on a changé tout cela et du Rhin à la Sprée on ne jure que par les abstracteurs de quintessence qui, à la fois timides et audacieux, surchargent la toile de Pénélope de boucles et de nœuds inextricables.

Ce qu'il y a de plus lamentable, c'est que ces théories et ces con-

ceptions ont été adoptées d'enthousiasme et propagées ardemment en France par des hommes qui ont trop oublié que la linguistique n'est pas née en Allemagne, mais en France et en Angleterre; et ils apprennent à leurs élèves à s'en rapporter aveuglément aux métaphysiciens germaniques et à leurs subtilités nuageuses, alors qu'ils leur laissent ignorer les grands noms des Champollion, des Rémusat, des Eugène Burnouf, Chavée, Hovelacque, Paul Regnaud, etc.

Des étudiants, formés au Collège de France et à l'École des Hautes Études, se sont jetés éperdument dans cette voie, ils se cantonnent exclusivement dans le domaine indo-européen. Ils ont adopté le style nébuleux et les raisonnements compliqués de leurs modèles, et leurs écrits sont le plus habituellement conçus dans le silence du cabinet, en dehors de toute observation directe. Dans un ouvrage qui a paru récemment, la prononciation de certaines consonnes d'un dialecte populaire arabe est indiquée avec des nuances si subtiles qu'on a peine à les admettre, d'autant plus qu'elles sont exprimées par des combinaisons d'adjectifs bizarres : occlusives, vélaires, spirantes, cacuminales, affriquées, sourdes, sonores, avec explosion et implosion, etc.

Je défie qui que ce soit de comprendre et d'exécuter les mouvements ainsi décrits. Ces gens d'ailleurs se donnent beaucoup de mal sans grand profit pour la science, ils se traînent péniblement dans les ornières creusées par leurs devanciers, s'attardent dans les détails, se perdent dans les minuties et n'ont d'ordinaire ni initiative ni originalité.

Je suis loin de méconnaître les services que l'Allemagne a rendus à la science et surtout à la linguistique; aux noms de Bopp, de Schleicher, de Fr. Muller, que j'ai cités plus haut, il faudrait en ajouter beaucoup d'autres, ceux notamment de Guillaume de Humboldt, de Zeuss, de Lassen, de Diez et même d'Oppert qui, quoique naturalisé français, était resté allemand d'esprit, d'allures et de tempérament; mais tous ces savants sont du XIX[e] siècle et la plupart d'entre eux avaient commencé leurs études à Paris. C'est à Paris en effet, que furent fondées, en 1816, au Collège de France, les deux premières chaires de sanskrit et de chinois qui ont existé en Europe; déjà en 1795 avait été créée par la Convention, l'École des Langues orientales vivantes.

C'est par la découverte du sanskrit que l'étude des langues a cessé d'être empirique et par la comparaison, la recherche des parentés, l'analyse méthodique est devenue une science véritable. Auparavant, on se contentait de théories vagues basées sur l'unité originelle du langage, affirmée *a priori* par les théologiens. On distinguait deux groupes, celui des langues classiques, grec, latin, etc. et celui des langues orientales, arabe, persan turc, qu'on rattachait à l'hébreu, langue sacrée, langue mère par excellence. Mais, dès le XVI[e] siècle, quelques voyageurs avaient signalé les ressemblances étonnantes entre des mots indiens et des expressions verbales avec des formes grecques et latines; au comencement du siècle suivant, des missionnaires jésuites, italiens et portugais, des pasteurs hollandais et, cent ans plus tard, des jésuites français apprirent sur place les langues du sud de l'Inde. Plusieurs d'entre eux furent initiés à la connaissance de la langue sacrée du pays qu'on appelait *grantham*, mais dont le nom propre était *sanskrit*. Dans une lettre du père Cœurdoux, supérieur de la Mission de Pondichéry à Anquetil du Perron, écrite en 1768, était indiquée la parenté probable du sanskrit, du grec et du latin; l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'occupa de la question, mais bientôt les Anglais du Bengale donnèrent à cette étude un développement considérable et c'est ainsi qu'on fut amené à remplacer l'empirisme traditionnel de la grammaire classique par une méthode plus exacte fondée sur l'observation et la comparaison des différentes langues. Les grammairiens sanskrits étaient à ce point de vue très supérieurs à leurs collègues d'Europe : leur langue étant en quelque sorte un arrangement raisonné du langage populaire, ils mirent dans leur système didactique un esprit véritablement scientifique, une classification plus exacte et ils furent conduits à la théorie des racines primitives.

C'est dans cet esprit que travaillèrent les savants, surtout en France et en Angleterre; on ne peut citer tous les ouvrages qui furent publiés ni tous les noms de leurs auteurs, mais une mention particulière doit être faite de la Société Royale de Londres, de la Société Asiatique de Calcutta, de H. Wilson et de William Jones. Un écho de ces travaux se retrouve dans la *Chaumière Indienne*, de Bernardin de Saint-Pierre, où, malgré certaines erreurs et certaines confusions assez excusables, se laisse voir le sentiment exact des choses de l'Inde; et cependant B. de Saint-Pierre n'était pas allé

dans l'Inde. On abandonna les vieilles habitudes, les étymologies fantaisistes dont Voltaire s'était tant moqué. Un des premiers missionnaires français qui ait connu le sanskrit, le père de Bourses, rapproche le *sandjîvî*, « panacée » de l'Inde, du *ginseng* chinois dont il serait une inversion. Un autre Jésuite voyait dans le nom local du cap Comorin, *kanyâ kumâri* « la vierge fille », une altération de *kanyáka Mâri* « la vierge Marie » et il en tirait toutes sortes de conclusions singulières sur les rapports du christianisme avec l'Inde méridionale. C'est de la même manière que le père Larramendi apparentait le basque *idor* « sec » avec le grec *hydor* « eau » par antithèse. Ce dernier exemple peut servir à montrer l'importance de la méthode nouvelle qui constate l'évolution du langage. Les langues modernes dérivent des anciennes à la fois par des modifications grammaticales, des développements de sons et de mots et par des changements de prononciation. Personne n'oserait plus soutenir aujourd'hui que les Latins avaient notre prononciation classique et que les Grecs anciens parlaient comme ceux d'aujourd'hui. Le grec moderne confond cinq ou six lettres simples ou composées sous la même prononciation *i*; et il en résulterait, par exemple, que les moutons d'il y a vingt siècles ne bêlaient pas *bê bê* comme l'écrit le poète Cratinus, mais *vî vî* comme il faudrait prononcer à la moderne.

Il est bon de rappeler en passant que le premier Européen qui ait su et écrit le sanskrit était un jésuite italien, le père de 'Nobili, neveu du cardinal Bellarmin ; il a composé un ouvrage de propagande chrétienne qui, sous le nom d'Ezour-Vêdam, a été traduit en français à Pondichéry, à la fin du XVIIIe siècle. Le premier texte des Vêdas indiens qui ait été envoyé en Europe avait été recueilli dans le pays telinga, au nord-ouest de Madras, par un Français, le père Calmette ; il arriva à la Bibliothèque nationale, alors royale, en 1737.

C'est sous l'empire des idées nouvelles que Champollion reconstitua la vieille langue égyptienne, non point de toutes pièces comme on l'a cru trop souvent, mais en partant d'une inscription bilingue et en s'aidant du copte qui en était une forme plus moderne, morte elle aussi, mais conservée dans des documents écrits, dont la lecture était certaine et dont on connaissait le sens exact.

Par des observations analogues, au moyen du sanskrit, du zend

et du persan moderne, Eugène Burnouf et d'autres purent rétablir la langue antique de la Perse, d'après la grande inscription cunéiforme de Behistoun, où se voient les figures de Darius et des rois qu'il a vaincus, où Diodore croyait voir le portrait de Semiramis, où des voyageurs plus modernes prétendaient découvrir le Christ et ses disciples au milieu d'arabesques fantaisistes.

Le zend avait été également étudié par Eugène Burnouf qui avait repris les travaux d'Anquetil. Le frère du célèbre historien, qui était allé dans l'Inde chercher les monuments de la langue et de la religion des Mages, avait eu la patience d'écrire sous la dictée de son professeur parsi, non seulement la traduction mais encore la prononciation de tous les mots des manuscrits qu'il rapportait; il donnait donc lui-même le moyen de contrôler son œuvre. Dans la même période, les Français de Guignes et Abel Rémusat travaillèrent le chinois, étudié avant eux par les pères Duhalde, Varo, etc.

La grammaire sémitique, c'est-à-dire arabe et hébraïque, resta cependant en dehors de cette rénovation pour deux raisons qu'il est intéressant de préciser; d'abord elles avaient été étudiées depuis longtemps avec des préoccupations religieuses qui les rendaient particulièrement respectables et on n'osait rompre avec une tradition de plusieurs siècles; ensuite ces langues avaient un caractère tout spécial et leur grammaire, il faut le reconnaitre, était plus scientifique que celle adoptée dans nos écoles pour toutes les autres langues; ainsi, elle avait ramené le vocabulaire aux racines fondamentales, mais elle avait le très grand défaut de considérer l'écriture comme la base essentielle de toute étude; elle avait adopté une logomachie bizarre dont on commence à se débarrasser aujourd'hui : lettres mobiles et quiescentes, mutations des points, état construit, pluriels brisés, verbes concaves, etc.; ces formules ne se comprenaient pas facilement : l'état construit est simplement la position du déterminant après le déterminé, comme dans les noms *Ab-salom* « le père de la paix », *Salam-bo* pour *Salam Baal* « image de Baal ». Les pluriels brisés seraient mieux appelés pluriels brisants [1], parce que dans leur formation la racine ou plutôt le radical trilittère est altéré; ce sont en réalité des collectifs qui, empruntés par d'autres

1. Une erreur de même nature a été commise quand on a adopté l'expression de grammaire comparée; on a voulu traduire ainsi le *vergleichendes grammatik* qui veut dire proprement grammaire comparante, qui a un sens exact et précis.

idiomes, y sont devenus des singuliers : *nawâb* pluriel de *nâib* « chef », a pris dans l'Inde le sens de roi, prince, et nous l'avons transcrit *Nabab*.

*
* *

La plupart des grammaires modernes ont été faites sur le cadre indo-européen qui ne leur convenait nullement. Du reste, en cette matière comme ailleurs, les Allemands ont manqué d'originalité; leur littérature est relativement moderne et assez pauvre. A part le poème barbare des *Nibelungen* et quelques chants du moyen âge, on ne compte en Allemagne que peu d'ouvrages antérieurs au XVIIIe siècle et ceux qui ont été publiés depuis sont souvent inspirés par des influences étrangères et n'offrent rien de particulier. On a dit que Gœthe était le poète allemand par excellence et que son œuvre était le type exact de la mentalité germanique, mais c'est une erreur évidente. Gœthe appartient à l'humanité tout entière comme Dante, comme Cervantès, comme Shakespeare, comme notre Rabelais.

Ni Werther, ni Faust, ni Marguerite ne sont allemands. Werther, c'est l'esprit inquiet qui rêve toujours l'impossible, qui se butte aux obstacles et préfère disparaître plutôt que rentrer dans la vie normale. Faust, c'est l'homme avide de sensations nouvelles qui n'est jamais satisfait du présent et qui s'épuise en efforts infructueux vers un idéal qui lui échappe sans cesse. Quant à Marguerite, c'est la jeune fille simple et ignorante qui cède à l'entraînement des sens et se laisse séduire dans la naïveté de ses illusions. Ce n'est pas là le véritable amour allemand; pour en donner une idée il suffira de citer un fait caractéristique. Un des professeurs les plus distingués de nos facultés de province racontait naguère que, pour se perfectionner dans certaines études, il était allé suivre les cours d'une Université allemande. Suivant l'usage du pays il avait pris logement dans une famille bourgeoise où les jeunes filles de la maison aidaient au service. Il lui arriva plus d'une fois, en reprenant ses chaussures qu'il avait laissées à la porte de sa chambre, d'y trouver des fleurs de myosotis, *vergies mein nicht*, pensez à moi : fleurs et cirage, sentiment et vulgarité, voilà l'amour allemand.

Emile Deschamps écrivait à un jeune poète dont l'imagination l'effrayait : « Pourquoi vous perdre dans ces doutes? suivez donc le chemin du réel, en semant sur les bords la fleur de poésie. » —

Mais cette fleur ne lui apparaissait pas sous la forme d'une botte ou d'un cothurne.

On a fait remarquer du reste que l'allemand n'est pas la langue des expressions affecteuses; si dans les romans du XVIe siècle tout se disait tendrement, même je vous hais, dans l'idiome parlé au delà du Rhin, tout est dur et désagréable. « Je vous aime » s'exprime par *Ich liebe Ihnen* qui manque un peu de douceur et d'harmonie. J'ai eu occasion de voir à Strasbourg une lettre d'amour écrite par un élève de l'École de Santé militaire; la suscription était ainsi conçue : *an meinen lieben Carolinenschen*[1]; elle nous parut extrêmement dure par rapport à ce qu'elle voulait dire : à ma chère petite Caroline. Si c'est là de l'originalité, les Allemands n'en ont guère d'autres et il convient de rappeler une fois de plus qu'ils n'ont rien inventé, rien produit, rien découvert. La machine à vapeur, la boussole, le télégraphe, l'éclairage au gaz, les métiers à tisser et mille autres progrès de l'industrie ou des arts ont été réalisés dans l'Europe latine. Le grand mouvement des croisades qui devait avoir une répercussion immense sur le développement de la société moderne, l'expansion coloniale n'ont pas beaucoup préoccupé l'Allemagne. Luther est bien inférieur à Calvin et aux savants ministres de la Rochelle et de Genève. Il n'y a ni navigateurs, ni explorateurs, ni colonisateurs allemands, avant le XIXe siècle; une seule découverte a pu être revendiquée par l'Allemagne, celle de la poudre à canon, mais il paraît établi aujourd'hui que les anciens employaient une composition analogue dans les fêtes publiques sous la forme de feux d'artifice et que les Chinois avaient depuis de longs siècles des machines de guerre qu'ils chargeaient avec des poudres explosives.

N'oublions pas que, selon la légende, l'inventeur allemand de la

1. On aura remarqué que le diminutif allemand de tendresse, *Carolinenschen*, est du genre neutre. Les Latins et les Grecs faisaient ainsi neutres les noms des femmes aimées : *Glycerium* par exemple, ou *Lycenion*, comme Longus appelle l'éducatrice de Daphnis. En français, faute de neutre, nous avons des formes masculines : Marion, Nanon, Fanchon, Toinon, employées quelquefois avec une nuance péjorative. On serait tenté de voir là une familiarité dédaigneuse, un signe de prise de possession, l'indice d'une domination acceptée. Mais je crois que cette abstraction du sexe vient d'un motif plus élevé et a une cause plus noble : l'épuration et la généralisation des sentiments affectueux, dégagés de tout attrait matériel. C'est dans un tout autre ordre d'idées que les mères traitent souvent leurs petits garçons comme des petites filles; elles constatent ainsi une faiblesse et une délicatesse qui demandent leur protection constante et provoquent leur sollicitude inquiète. Dans beaucoup de langues, les féminins servent aussi de diminutifs.

poudre en aurait été la première victime, comme l'Allemagne moderne sera victime de son ambition démesurée et de son incommensurable orgueil. Cet orgueil et cette ambition, qui ont atteint jusqu'aux hommes de science et d'études, ceux qu'on appelle les intellectuels, sont avec le militarisme et l'esprit mystique les signes du mal dont souffre l'Allemagne contemporaine et dont il faut la guérir. Nous ne sommes pas en effet de ceux qui voudraient supprimer une race de 70 millions d'hommes; on ne supprime pas un peuple d'une importance aussi grande, qui peut et doit jouer son rôle dans l'évolution du monde. Pour le guérir il n'est qu'un remède, la liberté. Il faut le débarrasser de cet empire autoritaire et de cet empereur attardé, dont la signature ne peut plus offrir aucune garantie de loyauté et de bonne foi. La fin est peut-être plus proche et plus décisive qu'on ne le croit.

Il existe un tableau que tout le monde connaît et qui frappe à la fois par sa simplicité et par sa grandeur. Il représente Napoléon le soir de la bataille de Waterloo : l'horizon est sombre, chargé de lourds nuages, la plaine est nue et silencieuse; sur la route déserte, l'empereur s'avance, la tête basse, la main droite passée dans l'ouverture de sa redingote, la gauche tient la bride de son cheval qui le suit docile et résigné.

Je m'imagine l'empereur Guillaume II allant ainsi à l'aventure, le long d'un sentier perdu, à quelque distance du Rhin. Il marche lentement, absorbé dans sa pensée incertaine et confuse; tout à coup il trébuche, il tressaille, son pied a heurté une pierre tombée d'une ferme que les obus ont incendiée et qui brûle encore. Pour échapper à ce spectacle qui lui rappelle Louvain, Malines, Termonde et toutes les villes détruites par ses ordres, il prend à droite pour chercher un peu de calme et de fraîcheur au bord du grand fleuve. Mais arrivé là il s'arrête, il hésite; le flot qui passe n'est pas de l'eau, non c'est plus lent, plus épais, c'est rouge, c'est du sang, tout le sang qui a été versé depuis de longs mois. Plein d'une indicible terreur, il court se réfugier dans une chapelle entr'ouverte où il pense trouver un peu de réconfort auprès de ce Dieu, dont il a voulu faire son complice, mais à peine entré dans l'enceinte sacrée, il recule épouvanté; il lui a semblé que le Christ sur l'autel a fermé les yeux, a détourné la tête et, arrachant ses bras à leur supplice

séculaire, lui a montré la porte d'un geste impérieux et irrésistible. Il sort éperdu, à bout de forces et tombe sur le seuil en proie au sommeil lourd et pénible des grands criminels; mais alors un horrible cauchemar l'étreint. Il voit se lever de tous les points de l'horizon des ombres sanglantes qui marchent vers lui; ils viennent par groupes, ils sont vingt, ils sont cinquante, ils sont cent, ils sont mille, ils sont des milliers, que dis-je, ils sont des millions; ce sont des soldats morts dans cette guerre impie et derrière eux apparaissent menaçantes les figures des mères, des femmes, des enfants, des vieillards qui ont été victimes de la férocité et de la lubricité de ses soldats; il s'éveille dans l'agonie d'une angoisse suprême, il sent que sa vanité colossale, son ambition toujours inassouvie, sa volonté jamais contrariée n'ont abouti qu'à la ruine, au remords, au désespoir, au désespoir absolu, sans trêve, sans repos, sans lendemain; et il comprend pour la première fois de sa vie qu'il y a quelque chose de plus grand que le pouvoir, de plus absolu que le despotisme, de plus vrai que la domination universelle : l'éternité du droit, l'infaillibilité de la justice et la conscience de l'humanité

Science française,
Scolastique allemande

Par le Dr G. PAPILLAULT

(*Suite*[1])

Origine et rôle du concept de cause efficace. — Maintenant nous abordons, toujours dans le domaine des mouvements et des forces, d'autres exceptions, infiniment nombreuses, d'expérience journalière, et qui viennent brusquement interrompre le classement mécanique que je viens d'esquisser brièvement dans ses caractères essentiels. Une foule de mouvements et en particulier ceux, précisément, qui caractérisent la chute des corps, s'arrêtent brusquement et semblent s'anéantir; dans des cas moins tranchés, l'accélération diminue ou change de sens. Le corps pesant est toujours là, mais qu'est devenue son accélération? Ma propre force organique présente d'ailleurs des phénomènes identiques; tantôt elle détermine du mouvement, tantôt elle s'épuise sans effet apparent. Or, chose curieuse, ce poids, cette force, cette accélération si intimement liés aux corps pesants, engendrent souvent cette catégorie de phénomènes que j'avais, grâce à mon expérience sensible, si soigneusement séparés et classés en phénomènes impondérables : chaleur, électricité, lumière. Ces *faits*, ces *séquences* sont d'une expérience facile, évidente : les sauvages les plus primitifs savent que des mouvements contrariés causent de la chaleur, puis de la lumière.

Devant cette très curieuse succession de phénomènes si différents, l'humanité a longuement réfléchi. Les idées les plus absurdes de magie, de miracle, de divinité lui sont venues, et je les passe. Mais l'expérience et la pratique lui en ont suggéré d'autres moins stériles. L'homme avait d'abord constaté que sa force, son énergie, son moi, pouvaient créer du mouvement, d'abord dans ses propres membres, puis dans des objets pesants; il avait comme un sentiment direct de sa propre efficacité; il lui semblait transmettre dans ces objets quelque chose de lui-même. Et ce sentiment était encore

1. Voir *Revue* de janvier, p. 1.

renforcé par une expérience courante : cette efficacité s'usait dans la fatigue, s'épuisait, comme on épuise un vase qu'on verse dans un autre. Vraiment il lui semblait qu'il passait quelque chose de son moi dans ses membres et de ses membres dans les objets. *Son concept de cause efficace, de force qui passe en d'autres objets* s'est ainsi formé, est devenu absolument commun à tous les hommes, et a constitué une croyance si profonde qu'elle résiste, quoi qu'on fasse, à toutes les critiques. On peut la nier théoriquement, mais, devant le premier acte intentionnel, elle reparaît : je veux ce mouvement, j'en suis la cause efficace.

Tous les cas analogues ont été, comme c'est la loi de notre pensée, assimilés à celui qui nous était le plus familier. Partout où l'on avait placé une force, on la regarda comme une cause efficace, et dans le cas particulier qui nous occupait, on ne manqua pas de dire : Le mouvement ou la force qu'il manifeste est cause efficace de la chaleur; l'énergie qui résidait dans le corps pesant en mouvement, dans sa masse, a passé dans ce corps immobile, et est la cause des nouveaux phénomènes que j'y perçois maintenant

Je ne puis passer en revue toutes les explications de magie, de phlogistique, inventées à ce propos, puis toutes les recherches de la thermodynamique, et c'est d'ailleurs inutile pour ma démonstration; il me suffit de rappeler la conclusion de cette science : entre les deux termes de cette séquence causale, mouvement et chaleur, il y a égalité absolue. Elle a su assimiler le mouvement moléculaire, que l'on appelle chaleur, au mouvement de translation que nos sens perçoivent sous des formes si différentes.

Tout rapport précis de causalité est une assimilation en puissance. — Nous voilà enfin devant un des problèmes qui a soulevé peut-être le plus de discussions en philosophie. Quelle est la nature du rapport causal? Constitue-t-il une explication, un succédané de la raison suffisante? — Est-ce un moyen pratique, comme le pensait F. Bacon, de dominer la nature? — Est-ce une relation inintelligible et même, au fond, accidentelle, comme le soutiennent les positivistes anglais? — Ou est-ce avant tout, comme nous le pensons, un simple moyen technique employé par la science dans son œuvre d'assimilation?

Analysons donc bien ce concept de cause que nous avions rencontré seulement à l'état de trace, dans les mathématiques, un peu

à l'encontre des idées philosophiques régnantes. C'était le sens commun qui avait imposé, comme nous l'avons vu, des locutions trahissant dans les séquences mathématiques le sentiment de cause efficace, et les spécialistes s'en servent encore, mais avec répugnance, sans comprendre la nuance logique très délicate qu'elles traduisent. Nous sommes arrivés maintenant devant un exemple typique, car nul autre n'est plus précis, plus déterminé, et la science moderne nous permet d'en prendre une connaissance approfondie.

Examinons d'abord notre rapport avant qu'il eût subi le travail d'assimilation de la thermo-dynamique. On savait que le mouvement était cause pratique de chaleur; en maintes occasions, on avait pu faire la preuve baconienne de leur séquence nécessaire. Il était loisible à chacun « de faire comparaître, comme dit l'illustre Bacon, les exemples ou faits devant l'entendement dans les tables *d'absence, de présence et de degré* ». Mais il ne faut pas croire que la constatation de cette constance entre la cause et l'effet constitue tout le rapport causal. Réduite à cette conception, la séquence a une simple portée pratique, et c'est peut-être pourquoi tant de mathématiciens purs en ont méconnu la portée. Bacon, d'ailleurs, l'avait parfaitement deviné : il cherche la cause vraie, formelle selon lui, pour dominer la nature et, au fond, pour transmuter les métaux. Mais il est bien trop pratique pour se contenter de mots et de formules, comme les alchimistes de son temps; il veut arracher à la nature le secret de ses formes essentielles : en les posant, il sera sûr de poser l'effet qu'il désire tant atteindre.

Bien différente est la conception que nous avons laissé entrevoir et que la science démontre dans le cas type que nous avons choisi; analysons le bien. Une longue suite d'expériences nous ont autrefois permis de discriminer deux genres de perceptions ou de complexes phénoménaux dont nous avons formé séparément le concept de masse en mouvement et le concept de chaleur. Le premier présente, comme nous l'avons vu, un classement très perfectionné qui le fait rentrer en grande partie dans les concepts mathématiques. Le second a connoté longtemps des perceptions, très utiles à la vie pratique, mais mal connues; leur classement est très confus, leurs espèces mal fixées, leurs limites douteuses : il y a des chaleurs qui sont trop faibles ou trop fortes pour être senties, et je ne sais plus même ce que c'est. Cependant j'établis d'abord expérimentalement

un rapport constant de séquence entre les deux types de phénomènes; puis des études me permettent de mieux connaître le concept chaleur; je sais maintenant que c'est un sous-genre du premier. Le classement qu'ils forment, dès lors, tend à devenir parfait, de telle sorte qu'entre une espèce quelconque du genre : mouvement de translation et une espèce du sous-genre : mouvement calorique, je puis établir des séquences impliquant, comme en mathématiques, des identités rigoureuses.

En d'autres termes, *un rapport causal est une assimilation en puissance qu'il s'agira de dégager*. C'est une équation qui se pose devant nous; son identité est d'abord voilée à nos yeux, mais des opérations successives la réduiront progressivement à une identité saisissable immédiatement à notre intuition.

Or, il est à remarquer qu'ici encore le sens commun a fixé depuis longtemps dans le langage des distinctions que les logiciens n'ont pas comprises, ayant perdu trop souvent tout rapport direct avec la réalité concrète. Il y a des rapports de séquence constante où le premier terme est appelé *cause*; il en est d'autres où on leur donne des noms variés : *conditions*, *circonstances*, *facteurs*, traduisant, sans conteste, un sentiment de répugnance à se servir du terme de causalité. Le lecteur trouvera facilement de nombreux exemples, et il pourra constater que l'on a imposé le nom de cause aux cas où l'on avait le sentiment, erroné sans doute quelquefois, mais toujours évident, que cette cause, jugée efficace, devait être de même nature que l'effet, qu'elle se prolongeait dans l'effet. On a employé les autres mots quand cette assimilation paraissait impossible. Le sens commun a des intuitions que les Logiciens ont tort de dédaigner.

Je citerai cependant un exemple qui n'est pas seulement destiné à illustrer la thèse précédente, mais qui me servira à faire la critique du Probabilisme, très en honneur actuellement. Du même coup je pourrai mieux préciser notre concept de cause. Il s'agit de la pression des gaz. On sait que Boyle, puis Mariotte ont prouvé que les *facteurs* ou *conditions* de cette pression sont, d'une part, la densité, c'est-à-dire, en dernière analyse, le poids et le volume, et d'autre part la température. Toute variation, par exemple, de cette dernière retentit sur la pression dans des rapports qui ont pu être fixés. Or mon expérience journalière a créé entre les concepts de chaleur et ceux de pression une telle distinction que je répugne à

désigner la chaleur comme *cause* de la pression, et j'emploie les termes soulignés plus haut, qui traduisent ce sentiment. Mais la théorie cinétique est venue me démontrer que « chaleur et agitation moléculaire sont en définitive la même réalité, examinée à des grossissements différents[1] », que chaque molécule, lancée avec « la vitesse d'une balle de fusil », exerce des milliards de chocs par seconde; je comprends dès lors fort bien les relations qu'il peut y avoir entre cette agitation, avec son nombre infini de chocs, et la pression générale; chocs et pressions sont du même ordre, et forment désormais, à mes yeux, une relation causale. Il y a eu entre les deux termes, entre mes deux concepts, un tel progrès d'assimilation que je n'hésite plus à croire que la chaleur, c'est-à-dire l'agitation moléculaire, soit cause de la pression. Je vais même plus loin maintenant; j'entrevois la possibilité de transformer ce rapport causal en un rapport d'identité parfait : la pression est la somme de tel nombre de masses moléculaires douées de telles vitesses. L'assimilation, c'est-à-dire la compréhension, sera complète : pression et chaleur rentrent dans un même genre, dans un même concept très perfectionné.

Ces exemples nous prouvent bien qu'une séquence constante ne constitue point tout ce qu'implique le rapport de causalité. La preuve baconienne de cette séquence n'est pas un point d'arrivée ni la solution définitive du problème; bien loin de là, ce n'est qu'un bon point de départ, un problème mieux posé, une équation à résoudre, comme je disais plus haut.

De plus cette discussion, et en particulier la théorie de la pression des gaz, ont bien mis en relief l'origine même de ce processus d'assimilation. En premier lieu, mon incompréhension tenait à la nature même de mes concepts. J'avais fort bien classé, dans chacun d'eux, des perceptions analogues; mais les deux groupes génériques, chaleurs et pressions, me paraissaient très différents. Cette erreur tenait elle-même à la nature de mes impressions.

Mes organes sensoriels sont des instruments pratiques; ils ne m'avertissent que des événements qui intéressent immédiatement la conservation de mon organisme. Des milliards de corpuscules

1. Perrin, *Les Atomes*, Alcan, édit., p. 86.

électriques peuvent me traverser sans que je m'en doute; mais une pression infime, un bruit léger, pouvant me signaler la présence d'un ennemi dangereux, éveillent ma conscience. Mes sens sont comme ces sifflets d'alarme, dans les locomotives, qui ne fonctionnent que pour avertir que la pression de la vapeur atteint une limite dangereuse; ils se taisent le reste du temps. Il en résulte qu'il y a des silences prolongés dans mes avertisseurs, des discontinuités énormes entre mes impressions. Forcément les concepts, qui totalisent ces perceptions, sont aussi discontinus qu'elles-mêmes; ils ne découpent pas la réalité, suivant une expression chère à nos anti-intellectualistes modernes, parce qu'ils sont des concepts, des idées, des symboles, comme ils le prétendent; mais parce que nos intuitions sensibles sont elles-mêmes extrêmement discontinues. Si mes sens étaient infiniment plus justes et plus puissants, une foule de relations causales se résoudraient d'elles-mêmes: je suivrais des yeux les phénomènes dans leur transition, comme je suis des cavaliers qui franchissent un obstacle; je n'ai point à les identifier avec peine, sous des habits différents, avant et après l'obstacle ; je les vois sans interruption pendant tout le trajet.

En résumé, un pur rapport de séquence, bien observé, bien contrôlé, reconnu constant dans toutes les expériences, n'explique rien et ne nous donne pas, comme on l'a souvent remarqué, le sentiment de nécessité. La découverte d'une cause efficace est un premier pas dans l'assimilation; on a le sentiment confus et parfois erroné d'ailleurs, qu'elle est déjà possible, et le sentiment de nécessité grandit. Enfin tout progrès ultérieur ne peut se faire que par une analyse plus exacte des phénomènes en rapport; les concepts que nous en avons se précisent, se perfectionnent, se transforment ou se décomposent en concepts plus exacts, et enfin nous finissons par concevoir dans le complexe confus que nous appelions antécédent, et dans le complexe confus que nous appelions conséquent, deux *concepts concrets de phénomènes précis dont l'un est la vraie cause, et l'autre son unique effet possible, et qui ne constituent plus que des espèces parfaitement classables d'un même genre qui les englobe et les unifie réellement et légitimement sous une même appellation, dans une même idée générale.*

Dans l'exemple choisi plus haut, la science nous a montré la nature exacte du frottement et de la chaleur. Notre intelligence

saisit cette découverte sous la forme suivante : l'espèce chaleurs et l'espèce frottements sont deux espèces du même genre mouvements.

Ce classement n'a pas encore la perfection ni la clarté intuitive des classements mathématiques; mais il s'en rapproche à chaque nouvelle découverte sur la constitution de la matière, et il nous permet déjà, dans la pratique, d'établir entre les deux espèces des équations admirablement précises.

Le Probabilisme confond la causalité assimilatrice avec des rapports de corrélation entre concepts inassimilables. — La théorie de la connaissance, que nous venons d'exposer, nous paraît, une fois comprise, porter avec elle un cachet d'évidence qui ne trompe guère. Pourtant le Probabilisme moderne nous apporte une conception assez différente. Nous la trouvons exposée avec toutes ses conséquences dans l'ouvrage de Karl Pearson intitulé *The Grammar of Science.* Je crois pouvoir en donner un résumé fidèle avec tous les points essentiels : Le rapport de causalité n'a qu'une valeur pratique, mais au fond il est indémontrâble. Deux faits ne s nt jamais identiques dans l'univers; ce que vous avez observé sur l'un ne pourra jamais être affirmé de l'autre. Admettant que le premier ait été réellement cause d'un effet donné, vous ne pourrez, en rencontrant un fait semblable à votre cause, mais non identique, affirmer qu'il sera suivi du même effet. « L'univers est fait d'un nombre infini d'êtres (entities) dont chacun est probablement individuel et non permanent. Tout ce qu'on peut faire est de mesurer et d'observer les caractères de ces êtres pour les classer en classes d'individus *semblables* (*like*). Dans ces classes une variation peut être notée; et le problème fondamental de la science est de découvrir dans quelle proportion la variation d'une classe est en corrélation avec la variation dans une seconde classe, ou de démontrer qu'il y a entre elles pure contingence [1]. » La recherche des causes revient ainsi à un simple *calcul de probabilité.*

On comprend que je ne puisse pas aborder la critique générale de cette théorie des Probabilités, qui est devenue presque une Philosophie. Les ouvrages entiers de Cournot, les œuvres dernièrement

1. Karl Pearson, *The Grammar of Science*, London, 1911, p. 165. Voir également ch. IV : Cause and effect. probability, et le chap. V : Contingency and correlation. The insufficiency of causation.

parues de Borel[1], de G. Udny Yule[2] et les œuvres de Pearson[3] ne s'analysent pas en quelques pages. Je renvoie particulièrement à la critique si aiguë qu'en a faite H. Poincaré[4] mettant à nu les *conventions* sur lesquelles repose tout calcul des probabilités. Or c'est précisément une de ces *conventions préalables* qui réduit singulièrement la portée de ces recherches et nous en montre mieux l'étroite limite. Elle est parfaitement et involontairement indiquée dans la citation précédente de Pearson : On classe, dit-il, les individus semblables, on note leurs variations, *puis* on fait ses calculs. Donc toute investigation sur les corrélations implique auparavant l'*élaboration du classement*. Quand nos classes de phénomènes sont établies, ou (en d'autres termes exactement correspondants) quand nos concepts sont organisés, nous pouvons commencer, mais seulement alors. C'est la condition préalable et nécessaire de tout calcul, la *convention* exigée.

Pearson a fait de cette méthode une large application. Entre l'*intelligence* et la *dégénérescence physique*, entre l'*alcoolisme* et le *travail*, entre les *sentiments sociaux des enfants* et ceux *des parents*, etc., il a fixé des corrélations qu'il a calculées jusqu'à la deuxième décimale. C'est une exactitude d'autant plus admirable que mes concepts d'intelligence, de dégénérescence, d'alcoolisme, de travail, et de sentiment social sont affreusement confus. Si je devais, par exemple, comparer seulement entres elles les variations de l'intelligence, c'est-à-dire les espèces du genre intelligence, je serais l'homme le plus embarrassé du monde. Je vois en elles des qualités spécifiques si différentes que je ne puis rien comparer. C'est, en d'autres termes, un concept extrêmement imparfait qui connote et confond encore de nombreux genres qu'il nous faudrait analyser et isoler. Le concept de dégénérescence a la même nature; un indice mathématique entre deux valeurs aussi incertaines représente bien peu de chose à ma pensée.

Mais, dira Pearson, refaites-en l'analyse, et je referai mon calcul sur des genres plus précis. Je répondrai que ce reclassement ne

1. Borel, *Eléments de la théorie des probabilités*, chez A. Hermann, Paris, 1909, surtout le chap. XIII : détermination des causes.

2. G. Udny Yule, *An introduction to the theory of statistics*, chez Griffin, London, 1911, surtout ch. V : Manifold classification et chap. VI : The frequency distribution.

3. Outre la *Grammar of Science*, déjà citée, voir sa « *Technical series de Mémoires* », chez Dulau, London.

4. Poincaré, *La Science et l'Hypothèse*, chap. XI, surtout p. 240-243.

constitue point un acte à part; c'est précisément en recherchant *les vraies causes et les vrais effets* que je fais cette analyse! Je suis obligé, pour faire cette détermination, d'employer la *méthode des résidus*, comme dit St. Mill, laquelle tend à éliminer tous les phénomènes qu ne rentrent pas dans mon rapport précis de causalité, c'est-à-dire, comme nous le savons maintenant, tous les phénomènes qui accompagnent plus ou moins accidentellement un des deux termes assimilables. La recherche de la cause vraie, l'analyse des phénomènes en présence, et la précision toujours plus parfaite de mes concepts et de leurs espèces, forment des actes de connaissance inséparables. M. Pearson, en les séparant, a cru découvrir « le problème fondamental des Sciences »; il en a tout simplement méconnu le caractère essentiel. Un dernier exemple mettra son erreur en pleine lumière.

Tout le monde connaît la discussion de Pouchet et de Pasteur sur la génération spontanée des fermentations. Pasteur apportait des tubes d'eau bouillie sans fermentation, Pouchet en apportait présentant des exemples de fermentations spontanées. Qu'aurait-on fait avec la méthode des corrélations? On aurait noté sur ses tables les cas d'infection et les cas de non infection; on aurait même pu classer les premiers suivant l'intensité de leur infection et on aurait établi un indice de corrélation entre cette infection et l'eau bouillie des tubes. Cet indice nous aurait fait connaître la probabilité de la génération spontanée. Qui ne voit la vanité d'un tel calcul?

En réalité, le concept de ferment ou de fermentation était encore extrêmement confus, et la recherche mathématique de ses corrélations aurait toujours participé de sa confusion. Seule, la découverte de la cause efficace des fermentations, le germe vivant, pouvait préciser ce concept, délimiter les diverses espèces de fermentations qu'il contient, et nous conduire à une classification méthodique des espèces microbiennes. Ce fut la gloire de Pasteur.

Devons-nous conclure que les travaux de Pearson sont complètement stériles et que sa recherche des corrélations est condamnée? C'est bien loin de ma pensée; si loin, que j'ai exposé et défendu ses méthodes dans mes cours, dans des écrits, dans des discussions à la Société Eugénique. Voici pourquoi : nous avons encore dans le domaine des Sciences biologiques et sociales une foule de concepts extrêmement imparfaits; les phénomènes sont tellement mal discriminés que nous ne pouvons même pas faire d'hypothèses

raisonnables sur leurs relations causales réelles. Cette obscurité n'empêche point certains esprits d'en donner des explications purement verbales qui ont la prétention de tout éclairer[1]; mais l'œuvre de science ne s'accomplit point avec des mots. On pourrait, il est vrai, attaquer l'analyse de ces concepts par la base, pourrait-on dire, en recherchant les séquences causales parmi les mieux connus et en gagnant de proche en proche. Pasteur et Cl. Bernard nous donnent maint exemple significatif de cette œuvre d'approche.

Mais cette méthode, qui est la plus sûre, est aussi la plus lente. Elle laisserait inexploré, pendant des siècles, tout un domaine dans lequel la plus faible lumière nous est infiniment précieuse pour nous diriger dans la vie. C'est pourquoi on peut aussi se jeter en pleine mêlée, pour ainsi dire, prendre nos concepts psychologiques, éthiques, sociaux, tels qu'ils sont, et rechercher ceux qui présentent entre eux quelque corrélation. Le calcul de cette dernière, malgré l'appareil impressionnant des chiffres, sera toujours extrêmement vague et approximatif, en réalité, car il repose forcément sur des conventions très douteuses, *mais c'est une indication. Cette corrélation nous prouve qu'il y a dans cet ensemble un couple de phénomènes à dégager* qui sont liés entre eux par un rapport de causalité. J'ai dit plus haut qu'une séquence causale est un rapport d'identité en puissance. A un degré moindre de connaissance, je puis dire de même qu'un *rapport de corrélation est à son tour un rapport de causalité en puissance*. Ce n'est point le problème fondamental des sciences expérimentales, comme le rêvait Pearson; c'en est seulement le premier pas, et, à ce titre, il n'est point méprisable.

Le Probabilisme exagère donc beaucoup l'importance de ses calculs : il admet, en plus, une contingence qui n'existe que par l'imperfection des concepts qu'il utilise; enfin il est dangereux, parce qu'il tend à maintenir ces concepts et leurs classements dans l'état empirique où ils lui servent. Il voisine ainsi avec l'erreur fondamentale des scolastiques athéniens et médiévaux. Mais, quand il est manié par un esprit positif, comme Galton, il est capable d'opérer un premier triage très utile à la pratique immédiate et aux progrès futurs des sciences.

(*A suivre.*)

1. Voir mon article paru ici même, février 1913, sur les « explicateurs » et intitulé : Conditions d'une enquête sur les criminels.

Les caractères d'infériorité morbide des Austro-Allemands

(1[re] leçon du Cours d'Anthropologie préhistorique de 1915-16)

Par le Dr CAPITAN

Je voudrais encore, au début du cours de cette année et ainsi que je l'ai fait il y a juste un an, vous parler de nos ennemis les Austro-Allemands et essayer de vous montrer une fois de plus les caractères d'infériorité morbide de cette race maudite.

Notre conclusion de l'année dernière a été la suivante : les Allemands sont des alcooliques, mégalomanes, fous et criminels.

J'ai développé devant vous chacun de ces points. Je vous ai montré l'anomalie de ces cerveaux extrêmement développés en certains points (matériel, mécanique, industriel), très peu à d'autres et atrophiés pour tout ce qui est noble, élevé (hauts sentiments, délicatesse, valeur morale) ; tout ce qui est grand, qui fait de l'homme civilisé et évolué un être spécial, gardien de tout ce qui constitue sa supériorité sur la brute.

Tout cela, les Austro-Allemands l'ignorent; c'est atrophié chez eux. Ce sont des brutes, sans cœur, presque sans esprit, mais remarquablement organisées au point de vue mécanique et surtout animées des plus mauvaises passions de domination et d'oppression.

Ces sortes de monstres psychiques prêtent à de saisissantes comparaisons; c'est ce qu'a fait notre ami, l'éminent professeur Boule, dans le journal l'*Anthropologie*[1].

Il s'exprime ainsi : « Il est non moins certain qu'il s'agit ici d'un accroissement anormal de la puissance intellectuelle allemande, employée presque exclusivement à forger un instrument de domination et d'oppression vis-à-vis des autres peuples, et que cette sorte d'hypertrophie a été accompagnée d'une atrophie correspondante d'une autre catégorie des manifestations de l'intelligence. L'exacerbation des tendances purement utilitaires a été balancée par l'annihilation presque totale d'autres tendances plus nobles : culte de la science désintéressée qui seule conduit à la *vérité*, laquelle amène à une forte conception du *droit*, à l'amour de la *justice*, au sentiment de la *beauté morale*, à tout ce qui répond à notre aspiration vers l'idéal.

1. Tome XXV, nos 5-6, Septembre-Décembre 1914, p. 577.

« L'évolution allemande présente donc deux aspects : un aspect progressif d'ordre purement matériel, un aspect régressif d'ordre spirituel et moral. Ce dernier correspond à un retour, à une chute vers la sauvagerie des origines. La collectivité qui nous en donne le triste spectacle doit être mise au ban de tous les peuples réellement civilisés. Elle ne mérite pas de conserver le beau nom d'*Homo sapiens*; elle s'est ramenée elle-même au rang des *Homo ferus* primitifs.

« L'évolution germanique a donc péché par un défaut d'équilibre. Or, la biologie nous apprend qu'un tel phénomène, en enlevant aux organismes qui le présentent toutes facilités d'adaptation à des changements de milieu, à des conditions nouvelles d'existence, les place dans un état de moindre résistance. La faiblesse générale qui en résulte livre ces organismes sans défense à l'action des éléments destructeurs toujours en éveil. Il faut y voir un signe précurseur de la mort... Ce que nous apprend la Biologie est magnifiquement confirmé par la Paléontologie ou Biologie du passé. On pourrait même dire que cette science est faite d'exemples de disparitions rapides d'êtres tombés victimes de leur gigantisme ou de leur spécialisation exagérée dans une seule direction.

« C'est au moment où la plupart des créatures d'autrefois sont devenues les géants de leur groupe, où elles semblent avoir atteint le summum de leur puissance physique, qu'elles succombent brusquement, parce qu'une rupture d'équilibre dans leurs facultés leur a fait perdre cette plasticité primitive qui leur avait permis jusque-là d'adapter leur évolution à toutes les circonstances nouvelles...

« L'évolution allemande s'est faite, elle aussi, plutôt dans le sens qui tue que dans celui qui vivifie. « La Kultur » qui en est résultée doit périr, victime d'une spécialisation exclusive, du gigantisme de sa force matérielle, de l'atrophie de son sens moral. »

Dans ce lumineux exposé, notre éminent ami, le professeur Boule montre donc que, dans l'évolution biologique, les êtres anormalement développés et non de façon harmonique sont près de la disparition. Raisonnant en biologiste et paléontologiste, Boule est arrivé précisément à la même conclusion que celle formulée dans ma première leçon du 12 novembre 1914 et qui était celle d'un pathologiste général et d'un médecin, ainsi d'ailleurs que très aimablement il l'a fait remarquer en analysant cette leçon dans l'*Anthropologie* [1].

J'avais cherché à établir alors que ces monstres psycho-physiologiques, les Austro-Allemands, sont aussi pathologiques.

J'avais essayé de montrer que cette monstruosité psychologique se caractérisant entre autres par une mégalomanie folle, peut s'expliquer par l'alcoolisme.

Je ne rappellerai pas les observations multiples que j'ai rapportées pour établir ce fait. En voici encore une bien typique que m'a commu-

1. Tome XXVI, n° 3, mai-juin 1915, p. 298.

niquée mon excellent ami, M. Commont, le distingué préhistorien d'Amiens.

« Dans la nuit du 12 au 13 septembre 1914, un parti de 150 Allemands s'était attardé à festoyer dans le château d'Allonville, à 8 kilomètres d'Amiens. Il a été possible d'établir ce que ces goinfres ont mangé et bu dans la journée du samedi et la nuit suivante. Si on peut admettre que 150 soldats et officiers ont absorbé une vache, 400 œufs, 35 kilog. de beurre, 60 pots de confiture, etc., il leur a fallu une capacité stomacale peu ordinaire (celle d'effroyables alcooliques entraînés depuis longtemps à ce genre de sport) pour boire : deux fûts de bière, 100 bouteilles de cidre pur jus, 225 bouteilles de vin blanc, 48 bouteilles de vins fins, 30 litres de malaga, 10 litres de madère, 6 litres de muscat, 5 litres de vermouth, 12 litres de cognac, 15 litres de fine Champagne, 12 litres de Calvados, 8 litres de rhum, 6 litres de cassis, 4 litres de liqueurs diverses.

« On comprend que tous étaient ivre-morts et qu'ils furent tous faits prisonniers dans le château qu'ils n'avaient pu quitter. »

Ce récit scrupuleusement exact est bien typique. Il montre à quel degré d'entraînement alcoolique sont arrivés les soldats allemands et par suite les Allemands en général, puisque les soldats professionnels ne constituent que l'infime minorité de toutes les armées en lutte actuellement. Il y en a là une preuve bien évidente.

Mais si nous avons vu que la psychologie alcoolique peut expliquer bien des faits étranges, anormaux, de la conduite des Allemands, il est au contraire nombre de ces faits qui ne peuvent s'expliquer ainsi. Un alcoolique peut tuer dans un accès de délire ou même de rage furieuse, il ne commettra pas les horreurs raffinées dont sont coutumiers les Allemands. Certes l'alcoolisme ne peut expliquer les crimes officiels, tels l'assassinat *par ordre* tout récent de miss Edith Cavell et, hier encore, de nouveaux assassinats commandés à Liége et constamment le torpillage par les sous-marins de navires à passagers. Tout ceci, c'est du crime que jamais les arguties allemandes de nécessités d'une répression terrifiante ne pourront ni expliquer, ni excuser.

On peut donc en toute exactitude dire : les Austro-Allemands sont des aliénés certes, mais des criminels aussi et de plus en plus criminels au fur et à mesure que la guerre se prolonge.

Il est enfin un point de détail, curieux et bien typique, montrant un de leurs caractères d'infériorité. C'est la bromhydrose fétide (sueur fétide).

Et en effet les Allemands *puent*. Interrogez tous ceux qui ont, à l'armée, été en rapport avec eux, par exemple : médecins, infirmières... Ils sont unanimes.

En ce moment même, il suffit d'entrer à l'hôpital militaire Bégin, dans la salle du service de chirurgie de notre ami Demoulin, où l'on a réuni une trentaine d'Allemands blessés. Quand les fenêtres sont restées fermées pendant quelque temps, l'odeur en entrant dans la salle est épouvantable : elle rappelle celle de la cage d'un animal carnassier ; et

notez-le, ces malades sont très bien soignés et tenus avec la plus extrême propreté... C'est leur odeur spéciale, c'est la bromhydrose fétide.

Mais il y a plus. Le Dr Bérillon vient dans une importante communication à la Société de Médecine de Paris, d'étudier avec son ingéniosité ordinaire un caractère très spécial à la race allemande : c'est la *polychésie* ou manifestation d'une suractivité anormale de la fonction intestinale se traduisant par une abondance anormale de la défécation et surtout un usage extraordinairement ignoble et fou de ses produits. La polychésie est une des particularités les plus marquées de la race allemande. M. Bérillon en cite de nombreux exemples, en voici un des plus typiques :

Dans un grand nombre de localités serbes, on a été surpris de l'énormité des déjections intestinales laissées par les troupes allemandes. En certains endroits, les couloirs des maisons, les cours, les ruelles, les maisons elles-mêmes en étaient remplies jusqu'à 1 mètre de hauteur. Les mêmes constatations ont été faites en Serbie partout où des localités furent occupées par des Autrichiens de race allemande. A Valyevo, d'après le Dr Petrowitch, les Autrichiens avaient rempli les rues de monceaux de matières fécales s'élevant à une hauteur à peine croyable ; ces amas dégageaient une odeur intolérable. Or, leur accumulation avait été progressive et pourtant la ville avait été occupée principalement par des officiers supérieurs et par les services de l'état-major autrichien. Les Serbes ne purent jamais s'expliquer comment tous ces officiers avaient pu circuler pendant plusieurs semaines en piétinant ces immondices, ni surtout comment ils avaient pu supporter la puanteur qui s'en dégageait.

Ici il s'agit donc d'une malpropreté, d'une négligence et d'une indifférence complètes à ce qui fait horreur à tous les hommes civilisés. C'est une anomalie psycho-physiologique, c'est un fait de dégénérescence rétrograde par retour à la saleté, à la malpropreté extrême des primitifs quaternaires qui, nous le savons du reste par nos études, vivaient au milieu de la puanteur que devaient dégager les foyers sur lesquels et au milieu desquels ils habitaient.

Mais il y a plus : dans une foule de circonstances, la malpropreté fécaloïde est devenue un procédé de nocivité et de détérioration appliqué à des objets ou locaux appartenant à l'ennemi. Là ce n'est plus un acte psychopathologique, c'est un acte d'ignoble malfaiteur.

M. Bérillon a réuni également un nombre considérable de faits de ce genre. En voici quelques-uns des plus typiques où le raffinement de saleté ordurière le dispute à l'ineptie de l'acte criminel :

A Albert (Somme), dans une maison bourgeoise, les Allemands trouvèrent une ample provision de confitures dans des pots soigneusement rangés. Lorsque les Allemands eurent évacué la ville, la propriétaire revenue trouva les pots toujours très régulièrement rangés, mais... copieusement remplis de matières fécales.

A Saint-Dié, chez un magistrat, les armoires étaient remplies de linges variés méticuleusement rangés et artistement pliés. Après le départ des Allemands, le linge fut retrouvé rangé de la même façon et aussi bien

plié. Or, en dépliant successivement les diverses pièces de linge, on constata que toutes avaient été souillées de matière fécale et ensuite repliées soigneusement. Bien plus, robes, chapeaux, tout avait été traité de même.

Au château de Bellevue, près Château-Thierry, même observation. Les faits de vaisselle de table, de verres remplis de matière fécale et laissés sur la table ne se comptent plus.

Les livres mêmes, en beaucoup d'endroits, étaient tachés de même, puis consciencieusement replacés dans les bibliothèques.

Ces faits ont été constatés un grand nombre de fois. C'est en somme ce que l'on observe fréquemment chez les malfaiteurs ordinaires qui se comportent de même après avoir dévalisé une maison : œuvre de bandits dégénérés.

On peut donc avec Bérillon conclure de tous ces faits que la polychésie de la race allemande est un vrai caractère ethnique. — Elle se rattache à la gloutonnerie et à la polyphagie de cette race de goinfres. — Elle peut être considérée comme un symptôme de dégénérescence mentale héréditaire. — Elle offre la plus grande ressemblance avec la pratique de nombre de malfaiteurs à impulsions ordurières. — C'est enfin la démonstration d'un état d'infériorité physiologique et psychologique.

Donc tout cela corrobore ce que nous avons cherché à établir, et ce que les faits montrent tous les jours de plus en plus nettement : *les Allemands actuels sont des aliénés criminels* et j'ajouterai même : au fur et à mesure que marchent les événements, *plus encore criminels qu'aliénés.*

Il semble en effet que, plus compliquée devient la lutte, plus perfectionnés sont leurs moyens de défense, plus savamment élaborés sont leurs procédés d'attaque ; mais, du même coup, plus odieuse, plus sanguinaire, plus cruelle et plus lâche, plus dégénérée en un mot, devient leur psychologie sensitive.

Ces êtres remarquablement intelligents dans leurs moyens mécaniques de faire la guerre, deviennent de plus en plus d'odieux assassins, pillards émérites, tortionnaires ingénieux, bandits ne respectant rien et ce, du haut en bas de l'échelle hiérarchique.

Effroyable exemple de l'hybride monstrueux résultant de l'accouplement de la civilisation la plus moderne avec la mentalité du primitif quaternaire le plus sauvage, le plus bestial.

Cet être d'un autre âge se tenait au fond de tout Allemand, où sa fourberie native l'y cachait soigneusement à nos regards trop naïfs et surtout trop honnêtes, jusqu'au jour où la guerre actuelle a fait sortir de son repaire la bête sauvage et méchante qu'est le Germain.

Tout ceci, nous tenions à le dire bien haut ici au début de cette année, accentuant nos sentiments de haine contre des ennemis si vils, si indignes, si cruels, qu'ils nous forcent, nous jadis hommes de paix et de science, d'ordinaire si indulgents, de les haïr ainsi,

Et que l'on ne vienne pas, comme l'ont fait quelques amis pacifistes, nous parler d'exception, nous demander de considérer comme neutres et le domaine scientifique et ceux qui s'y tiennent et d'imaginer que nombre de savants allemands n'approuvent ni leur empereur, ni la guerre odieuse qu'il fait à toute l'Europe civilisée, ni les horreurs que commet l'armée allemande. Il est en effet facile de répondre à cette objection : supposer un tel état d'âme chez des savants austro-allemands, c'est bien mal connaître l'âme allemande. Quelle que soit sa pensée intime, l'Allemand (qui d'ailleurs ne connaît les faits qu'à travers le prisme mensonger des fausses nouvelles de l'agence Wolff) pensera toujours comme son souverain et approuvera toujours son armée. D'ailleurs, agirait-il autrement que ce serait un traître à son pays et cela on ne peut le supposer. Et alors nous ne pouvons considérer comme ayant une autre psychologie aucun savant austro-allemand. D'ailleurs la science allemande a joué un trop grand rôle dans la production de la mégalomanie pathologique et criminelle de l'Allemagne actuelle, pour que nous ne soyons pas en droit d'englober tous ses représentants dans la même haine que nous portons à tous les Austro-Allemands.

Nos ex-amis de ces pays... nous ne les connaissons plus ! !

8 novembre 1915.

Les flèches empoisonnées

Analyses de Poisons

Par le Dr L. REUTTER
Privat-docent de l'Université de Genève.

III. — FLÈCHES DE SUMATRA.

Dans la région de la péninsule et des îles malaises, qui possèdent une flore à peu près uniforme, riche en plantes vénéneuses, les indigènes sont experts dans l'art de préparer de diverses manières les poisons sagittaires. Aussi Rumphius distinguait déjà deux sortes de poisons sagittaires qu'il dénomme *poison femelle*, peu dangereux, et *poison mâle*, très toxique; le premier renfermant l'extrait végétal de l'*Antiaris innoxia*, le second celui de l'*Antiaris toxicaria*, qui croissent à Sumatra, Bornéo, Célèbes, etc. Kaempfer[1] ajoute que le suc qui s'écoule de cet arbre est très toxique. Leschenault de la Tour, témoin oculaire de la préparation de l'ipoh, divise ces poisons en *upas antiar* et en *upas tieute* provenant du suc végétal, soit de l'*Antiaris toxicaria*, soit du *Strychnos Tieute*, additionné d'ingrédients tels que fruits de *Capsicum fructicosum*, racines de *Kampferia galanga*, de *Maranta*; selon cet auteur, les graines de *Capsicum* produisent une légère fermentation toutes les fois qu'elles apparaissent à la surface du liquide ou en disparaissent.

Virey[2] nous apprend (1841) que ce poison sagittaire était composé par du suc de racines et d'écorces d'ipoh de tuba (*Menispermum flavescens*) additionné de varangan (soufre rouge d'arsenic) dissous dans du suc de limons. Newbold distingue trois sortes de poisons chez les Orang-Dyakouns de la péninsule malaise : l'ipo Krohi, l'ipo Tennik et l'ipo Mallaye. Enfin, parmi les nombreuses plantes signalées par les explorateurs et les savants, citons l'*Allium sativum*, l'*Alpinia galanga*, l'*Amomum spec.*, l'*Antiaris toxicaria*, les divers *Capsicum*, les divers *Coccubus*, le *Costus arabicus*, la *Denis elliptica*, les divers *Strychnos* (ipo), le *Zingiber spec.*, etc. On en prépare des décoctions aqueuses que l'on évapore à la consistance d'un sirop; celui-ci, passé à travers du coton, est conservé dans des tubes en bambou hermétiquement fermés, dans lesquels il s'épaissit avec le temps.

Notons encore que l'*Antiaris toxicaria* est la plante la plus vénéneuse du monde, car elle renferme de l'Antiarine (glucoside) et des alcaloïdes toxiques, tels que l'ipohine, la toxicarine, etc., dont les effets physiolo-

1. Perrot.
2. *Nouveaux éclaircissements sur la préparation du poison ipo des Malais* (*Journal de Pharm. et de Chir.*, 1841, p. 243).

giques agissent comme des cardiaques violents, tandis que les alcaloïdes des Strychnos exercent une action tétanisante, raidissant les muscles du tronc et des membres avec action prédominante de la contraction dans les extenseurs; la poitrine immobilisée ne permet plus la respiration et la mort survient par asphyxie. Le poison du *Denis* est un stupéfiant, tandis que l'addition des condiments doit, selon les idées des Malais, renforcer l'action des toxiques.

Nous ne pouvons entreprendre ici l'étude détaillée de toutes ces différents ingrédients. Mais nous remarquerons que peu d'analyses chimiques sur les poisons de flèches de Sumatra ont été jusqu'ici entreprises, car Perrot, ne mentionne pas les poisons employés aux îles Pagheh.

Analyse.

Ces flèches, de 0 m. 75 de long, sont préparées à l'aide d'un long morceau de bois très dur, très pointu à son extrémité supérieure, et d'un long roseau creusé à sa partie supérieure, qui supporte la partie inférieure du morceau de bois précité. Leur extrémité supérieure est recouverte d'un enduit brunâtre, en majeure partie soluble dans l'eau bouillante, dans l'alcool, et dans l'éther, qui abandonnent un petit dépôt constitué par des parties végétales insolubles, telles que poils tecteurs des graines des Logoniacées et des Apocynées ou testes de celles-ci. Traitant successivement cet enduit sagittaire par de l'éther, par de l'alcool, et par de l'eau bouillante, nous obtenons des solutions renfermant :

1. Quant à la solution *éthérée*, du benjoin et du sang de dragon. Car cette solution éthérée agitée avec une solution aqueuse de carbonate d'ammonium lui cède de l'acide cinnamique, avec une solution aqueuse de carbonate de soude de l'acide benzoïque, qui proviennent du benjoin renfermant aussi les benzrésinotannols décelés dans cette solution éthérée. Cette solution éthérée, additionnée d'alcool, précipite un dépôt blanc de dracoalbane, provenant de sang de dragon; additionnée d'acide sulfurique ou d'acide nitrique, elle donne toutes les réactions caractéristiques au benjoin.

2. Sa solution *alcoolique* renferme :

a) Des corps résineux renfermant des résinotannols se précipitant en des dépôts jaunes brunâtres par addition de perchlorure de fer, jaunâtres par celle d'acétate de plomb, et brunâtres par celle de bichromate de potasse.

b) Des glucosides, car, évaporée, elle abandonne un résidu en partie soluble dans l'eau, le benzène et le chloroforme. Ses solutions benzéniques, évaporées, abandonnent des résidus se colorant en vert, en rouge brunâtre par addition d'acide sulfurique, en jaune orange puis en rouge par celle d'acide nitrique, en jaune orange par celle d'acide sulfurique additionné d'un petit cristal de bichromate de potasse. Ses solutions aqueuses réduisent à chaud la solution de Fehling et se colorent en vert par addition d'acide sulfurique et d'une goutte de perchlorure de fer;

donc Strophantine, dont toutes les autres réactions spécifiques sont positives.

Ce résidu, traité par du *chloroforme*, lui abandonne de la picrotoxine qui se dissout avec une coloration orange dans l'acide sulfurique, coloration passant ensuite au violet par addition d'un petit cristal de bichromate de potasse, et au brun en présence d'une plus grande quantité de ce sel (réduction des solutions de nitrate d'argent et de Fehling, etc.).

c) Des alcaloïdes.

Cette solution alcoolique évaporée abandonne un résidu qui, repris par de l'eau acidulée, donne une solution que l'on mélange à celle obtenue en traitant ce poison sagittaire par de l'eau, après l'avoir extrait par de l'éther et par de l'alcool.

Ces solutions aqueuses, additionnées de lessive de soude diluée, et agitées successivement avec de l'éther de pétrole, du benzène et du chloroforme, leur abandonnent leurs alcaloïdes. Le résidu obtenu en évaporant la solution d'éther de pétrole renferme de la brucine, soluble dans l'eau et pouvant sublimer si on la chauffe modérément et lentement; elle se dissout avec une coloration rouge dans l'acide sulfurique additionné d'un petit cristal de chlorate de potasse, rouge orange puis jaune dans l'acide sulfurique additionné de permanganate de potasse, rouge dans l'acide sulfurique additionné d'acide nitrique. Ce résidu donne en un mot toutes les réactions caractéristiques à la brucine. Le résidu obtenu en évaporant la solution benzénique donne par contre toutes les réactions caractéristiques à la strychnine. La solution chloroformique, évaporée, abandonne un résidu se dissolvant sans se colorer dans l'acide sulfurique et dans l'acide nitrique, mais ses solutions aqueuses et acides, donnent toutes les réactions caractéristiques aux alcaloïdes. Il se dissout avec une coloration jaune orange dans l'acide sulfurique additionné d'un petit cristal de bichromate de potasse, jaune orange dans l'acide nitrique additionné d'une goutte de perchlorure de fer, jaunâtre puis jaune brunâtre dans le réactif d'Erdmann, jaune brunâtre dans celui de Froehde, etc. Nous ne parvenons pas à définir la nature chimique de cet alcaloïde.

Conclusions.

L'extrait végétal ayant servi aux indigènes de Sumatra à préparer ce poison sagittaire doit en conséquence être constitué à l'aide de Coques du Levant (Picrotoxine), de graines de Strophantus (Strophantine), de racines ou de graines de diverses Logoniacées (Strychnine, Brucine), et d'autres végétaux, outre des matières résineuses : Benjoin (acide cinnamique, acide benzoïque, résinotannols) et Sang de Dragon (dracoalbane).

LE DOCTEUR H. THULIÉ

Le numéro de janvier de la *Revue anthropologique* était déjà sous presse quand nous est parvenue la triste nouvelle de la mort du Dr H. Thulié, président d'honneur de notre Association, ancien directeur de l'École d'Anthropologie.

Le Dr Thulié est décédé le 16 du mois dernier, dans sa 84e année. Sa longue vie, dont les émotions patriotiques que la France traverse ont assombri le terme, a été consacrée tout entière au bien, à la défense ardente de la liberté sous toutes ses formes, au désir d'une humanité meilleure, à ces deux causes enfin qu'il jugeait inséparables, le culte du progrès moral et le culte du progrès scientifique.

Par ces quelques lignes, destinées à informer nos lecteurs, nous renouvelons à Madame Thulié et à sa famille les douloureux regrets avec lesquels l'École d'Anthropologie, unanimement, s'associe à leur deuil.

Mais ces lignes ne sauraient suffire à acquitter, envers la mémoire de l'ami vénéré qui nous restera cher à tant de titres, notre dette de profonde, d'inaltérable gratitude. Nous publierons dans un de nos prochains numéros une notice où seront du moins rappelés les principaux traits de l'existence qui vient de s'éteindre, — noble existence, entourée du respect de tous, et à laquelle a fait cortège la vive et constante affection de ceux qui ont eu, comme nous, le bonheur d'en connaître de près l'intimité.

G. HERVÉ.

M. Yves Guyot, directeur de l'École d'Anthropologie, a adressé à Mme Thulié la lettre suivante :

18 janvier 1916.

« Madame,

« Obligé de partir pour Londres demain matin, j'ai l'honneur de vous prier d'agréer toutes mes excuses pour mon absence aux obsèques du Dr Thulié, en même temps que l'expression de la profonde sympathie que j'éprouvais pour lui.

« Je l'avais connu presque aussitôt après mon arrivée à Paris, il y a plus de cinquante ans. Il faisait partie d'un groupe de libres esprits qui ont eu une influence considérable sur le mouvement intellectuel de la fin de l'Empire. Il avait déjà acquis une large notoriété par ses ouvrages sur la folie, et lui, médecin aliéniste, il avait osé réclamer, en faveur des personnes suspectes d'aliénation mentale et des aliénés, des garanties que ne donne pas la loi de 1838, toujours en vigueur. Cette défense des droits individuels avait établi entre nous des liens d'amitié.

« Nous étions collaborateurs d'un petit organe, la *Pensée nouvelle*, dont la collection est précieuse. On y trouve de remarquables études du Dr Thulié, écrites avec autant de verve que de puissance démonstrative.

« Au lendemain de la guerre, nous nous sommes retrouvés au Conseil municipal de Paris dont il a été deux fois président, et en même temps à la fondation de l'Ecole d'Anthropologie. Notre action commune s'y est maintenue jusqu'au jour où le Dr Thulié crut devoir renoncer à sa direction. La confiance de nos amis a bien voulu me confier la charge de lui succéder dans cette importante fonction. Si je ne puis le remplacer, j'ai du moins, comme lui, la conviction que cette œuvre est d'une haute utilité scientifique et qu'il est nécessaire de la maintenir et de la développer dans l'esprit qui a présidé à sa fondation.

« Veuillez recevoir, Madame, l'assurance de mon profond respect.

« YVES GUYOT. »

Le Directeur de la Revue,
G. HERVÉ.

Le Gérant,
FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp PAUL BRODARD

Conclusions générales sur l'Anthropologie des sexes et applications sociales

Par L. MANOUVRIER

IV

Dans les trois premières parties de cette étude, publiées à de longs intervalles[1], j'ai envisagé la nature, la genèse et l'évolution du mouvement féministe en vüe d'apprécier justement sa valeur morale et sa portée sociale. L'ayant classé comme portion du mouvement socialiste, j'ai été conduit à jeter un coup d'œil plus général sur l'ensemble du socialisme et sur les applications de la science à la direction de l'art politique, m'efforçant de montrer que ces applications, qui sont elles-mêmes du domaine de l'art, ne sont nullement garanties par l'exactitude des données scientifiques que l'on se propose d'appliquer.

Il n'en reste pas moins certain que ces données doivent être utilisées dans la direction des sociétés comme dans celle des individus. Elles peuvent réussir à rectifier la conduite en rectifiant les opinions. Je ne voudrais certes pas amoindrir le rôle utilitaire de l'Anthropologie après en avoir montré il y a longtemps toute la grandeur en mettant en évidence la place logique et nécessaire des connaissances anthropologiques dans la technologie des différents arts (Médecine et Hygiène, Morale, Education, Droit, Politique, etc.) qui ont pour but la direction des hommes et des sociétés humaines. Mais il m'a paru nécessaire de signaler, dans les précédents chapitres, des déviations de besoins légitimes, dangereuses pour la satisfaction de ces besoins eux-mêmes et par conséquent périlleuses pour le progrès ainsi que pour l'ordre social. — Il s'agit ici, naturellement, du *bon ordre*, conforme à la justice, et celui-ci, autant qu'on peut s'en faire une idée positive, doit être conforme à la nature des choses, nature

1. *Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, n°s de déc. 1903, août 1906 et février 1909.

qui existe pour les sociétés comme pour les individus qui les composent, et qui ne peut être violée sans préjudice pour la vie ou la santé sociales comme pour la vie ou la santé individuelles.

L'Anthropologie, qui étudie les êtres humains et leurs caractères différentiels, anatomiques, physiologiques et psychologiques, est ainsi apte à fournir des données capitales au sujet de la distinction du bon ordre social.

Si les répartitions sociales sont clairement commandées par la nature, c'est surtout en ce qui concerne les sexes. Il a fallu, comme je l'ai montré précédemment (paragr. 1), l'intervention d'un véritable désordre moral pour que des femmes, réduites à l'impossibilité de remplir dignement leur rôle naturel et obligées de travailler en concurrence avec les hommes, parussent se révolter contre l'ordre naturel, alors que celui-ci se trouvait au contraire troublé à leur détriment et qu'elles cherchaient simplement à s'adapter aux nécessités déplorables résultant de ce trouble.

Je crois avoir montré aussi que, dans le mouvement féministe, il importe d'envisager séparément ces efforts d'adaptation individuelle à des conditions sociales pathologiques, dont ils constituent au point de vue sociologique un symptôme. Ils sont légitimes et respectables en eux-mêmes, étant moralement justifiés par une nécessité impérieuse, puisqu'il faut bien que les femmes vivent d'un travail quelconque si le travail maternel et familial n'assure pas leur existence. Mais la réussite d'une telle adaptation à un mal social tend à consolider celui-ci en le dissimulant, et à l'étendre, en présentant aux femmes comme réguliers des débouchés tentateurs vers un genre de vie où miroite soit l'indépendance du célibataire, soit « l'émancipation » dans l'association conjugale.

Mais nous avons suffisamment insisté dans les chapitres précédents sur la signification, la légitimité et les écarts du mouvement féministe, ainsi que sur la nécessité de réagir contre ces écarts par la recherche rationnelle, et autant que possible scientifique, d'une répartition des rôles sociaux masculin et féminin qui puisse donner satisfaction aux besoins et aspirations légitimes des femmes sans porter atteinte à l'idéal traditionnel qui est commun aux deux sexes. Cet idéal résulte de l'action des faits naturels sur les sentiments humains à travers les siècles. Il indique plus sûrement que les théories et systèmes accidentellement conçus la direction à suivre

dans l'effort vers le progrès moral, pour l'acquisition de la plus grande somme de bonheur commun.

Il est intéressant d'étudier à ce point de vue les classes, les castes et aussi beaucoup d'autres catégories sociales. En ce qui concerne les sexes, il est bien évident que leurs rapports mutuels dans la famille et dans la société sont des résultats de différences d'ordre biologique données par la nature, dominant toute volonté d'organisation systématique et ayant donné lieu psychologiquement, dans toutes les sociétés, à des accommodations familiales ou sociales forcément semblables au fond. Elles peuvent différer suivant le degré de culture intellectuelle et morale; mais les changements légaux ne peuvent être considérés comme progrès que s'ils ne sont pas en désaccord avec les faits dominateurs qu'il n'est au pouvoir de personne de supprimer ou de modifier, et ce sont ces faits qu'il nous reste à exposer. Nous ne pouvons le faire ici que sommairement, mais leur ensemble n'en sera pas moins propre à montrer clairement leur signification et leur portée pratique.

*
* *

Les différences sexuelles ont été justement divisées en primaires et secondaires, les caractères primaires étant ceux qui sont directement en rapport avec la fonction de reproduction tandis que les autres, tout en étant plus ou moins constants dans chaque sexe et plus ou moins étroitement liés aux plus importants, de façon à rendre facile la distinction du sexe dans la plupart des espèces en dehors de l'observation de l'appareil génital et de ses annexes, sont étrangers à la fonction de reproduction proprement dite. Ces caractères secondaires peuvent affecter les parties du corps les plus diverses et différencier parfois les deux sexes à un tel point que, dans certains cas, le mâle et la femelle sembleraient appartenir à des espèces très éloignées l'une de l'autre, tandis que dans d'autres espèces il faut un œil exercé pour faire avec sûreté à quelque distance le diagnostic du sexe, même chez un animal adulte. Dans l'espèce humaine la différenciation dite secondaire est des mieux caractérisées aux points de vue anatomique, physiologique et psychologique.

Si nous examinons, dans cette espèce plus particulièrement, la possibilité de pousser la classification des caractères sexuels plus

loin que la division ci-dessus, nous trouvons là matière à distinctions pouvant suggérer d'introduire des subdivisions dans le groupe des caractères secondaires. On peut considérer notamment le degré d'importance physiologique, la corrélation plus ou moins étroite avec les caractères primaires ou avec des caractères secondaires relativement dominateurs, l'intervention plus ou moins large du genre de vie imposé aux femmes par leurs attributs principaux, l'effet de la sélection naturelle et de la sélection sexuelle, le degré de généralité, de fixité, d'ancienneté. Mais aucune de ces considérations, dont chacune a son importance et qui interviennent dans l'interprétation des divers caractères sexuels, ne me paraît motiver suffisamment l'addition aux deux classes de caractères sexuels, d'une troisième classe de même rang taxinomique. La classe des caractères secondaires peut comporter des divisions, mais le mot *secondaire* désigne suffisamment et en totalité tous les caractères sexuels qui n'ont pas directement trait à la fonction de reproduction, tout en étant subordonnés dans leur apparition à la différenciation sexuelle essentielle constituée par les caractères primaires.

Il n'en est pas moins vrai que, parmi les caractères sexuels secondaires, il en est qui jouent par rapport à d'autres le rôle de caractères dominateurs. C'est ainsi que l'on peut distinguer une catégorie très nombreuse de caractères directement *dérivés par dépendance ou corrélation morphologique* de ce caractère secondaire, si prononcé dans l'espèce humaine, qui est l'exiguïté relative de la masse squelettique et musculaire dans le sexe féminin.

Cette infériorité féminine, qui n'est pas particulière à l'espèce humaine, est certainement le plus important de tous les caractères sexuels secondaires à tous les points de vue indiqués plus haut et il semble être en corrélation étroite, dans son origine, avec les nécessités du rôle nourricier maternel pendant la gestation et pendant l'allaitement, puis accentué par la différenciation consécutive du travail et du genre de vie du mâle et de la femelle. Sa dérivation primitive de caractères sexuels primaires n'empêche pas qu'il doive être classé comme secondaire, car il faut bien que les caractères secondaires dérivent en dernière analyse des caractères primaires. Or j'ai démontré que de ce seul caractère résultent directement, comme simples conséquences anatomiques, une foule d'autres différences sexuelles secondaires qui caractérisent le plus fortement la

forme féminine et la forme masculine, notamment en ce qui concerne la tête.

Le développement cérébral en rapport avec l'intelligence n'étant pas amoindri chez la femme tandis que la masse musculo-squelettique l'est beaucoup, il en résulte premièrement une supériorité relative considérable du volume du cerveau que j'ai mise en évidence en 1880, contrairement à la doctrine alors admise.

Or, cette supériorité de la masse encéphalique par rapport à la masse squelettique et musculaire chez la femme entraîne, comme je l'ai également montré, de nombreux caractères sexuels secondaires assez tranchés pour permettre de diagnostiquer dans la plupart des cas sur une tête complètement décharnée le sexe de l'individu, presque aussi sûrement et rapidement qu'on le ferait d'après l'examen du bassin lui-même.

Dans les cas douteux, l'atténuation des différences résulte de ce que certaines femmes parviennent à atteindre beaucoup d'hommes sous le rapport de la masse squelettique et se trouvent alors, crâniologiquement, dans les mêmes conditions que des hommes faiblement charpentés dont les caractères crâniens s'éloignent plus ou moins par ce fait de la moyenne de leur sexe et, *a fortiori*, de la moyenne des hommes de forte taille. Si le cerveau s'agrandit chez l'homme par relation avec le développement intellectuel indépendamment de la taille, sa morphologie crânienne tend à se rapprocher alors de la féminine, tandis que chez la femme la forme féminine du crâne est accentuée en pareil cas et se rapproche encore plus de la forme enfantine, où se manifeste au maximum l'influence morphologique de la supériorité relative du volume de l'encéphale.

Cette supériorité entraîne celle du volume du crâne relativement au volume de la face, celle du développement de la voûte par rapport à la base du crâne, enfin une supériorité du poids du crâne relativement à celui des maxillaires ainsi que du squelette des membres.

Du moindre développement squelettique et musculaire résultent d'autres caractères du crâne féminin, tels que la moindre épaisseur des parois, l'absence ou la petitesse des sinus frontaux et des saillies de la portion inférieure de l'os frontal, la minceur des apophyses, crêtes et rugosités auxquelles s'attachent des muscles, l'effacement de la glabelle, des bosses sourcilières, la minceur du rebord orbitaire supérieur, le faible prognathisme de la région nasale.

Ainsi donc tous ces caractères crâniens, qui sont bien des caractères sexuels secondaires, sont dérivés directement et résultent par corrélation anatomique d'un caractère également secondaire, mais largement dominateur, qui est l'exiguïté du développement musculo-squelettique. Chez la femme. ce dernier caractère semble balancer la supériorité anabolique maternelle. Il est connexe anatomiquement avec ce caractère sexuel primaire, de sorte que nous sommes conduits à voir, depuis les caractères sexuels du crâne jusqu'à la différence sexuelle capitale, une série de corrélations étroitement enchaînées anatomiquement. Tous ces caractères sont commandés par la différenciation primordiale du sexe, et cette commune subordination les range à juste titre, quels qu'ils soient, à quelque système ou appareil qu'ils appartiennent, dans une même classe *secondairement* sexuelle. Cette classe peut comprendre toutes les différences quelconques, anatomiques, physiologiques, psychologiques reconnues comme accompagnant les attributs essentiels du sexe quel que puisse être le déterminisme de leur production. Dans ce déterminisme peuvent intervenir des influences extérieures très variées et entremêlées avec les corrélations anatomiques, de telle sorte que l'appréciation de chaque influence est une base peu sûre pour la subdivision de ces différences et que la meilleure subdivision nous paraît devoir être simplement, anatomique et physiologique.

Toujours est-il que, dans leur ensemble, les caractères sexuels secondaires sont fixés dans chaque espèce et dans chaque race non moins solidement que les caractères spécifiques ou ethniques, sinon plus, car dans l'espèce humaine on les trouve tous réunis au complet dans toutes les races sans excepter les moins importants; et ce fait, joint à leur examen chez les anthropoïdes, porte à croire que les plus importants existaient dans la souche humaine au même degré que dans l'humanité actuelle. Chez les gorilles, dont j'ai pu le mieux étudier comparativement les caractères squelettiques des membres et de la tête dans les deux sexes, les différences sexuelles secondaires concernant la masse squelettique et musculaire seraient même plus prononcées que chez nous. Les caractères crânio-faciaux sont très accusés, d'autant plus que les énormes canines de combat du mâle accroissent encore la différence sexuelle et entrainent pour une forte part la formation du cimier sagittal absent chez la femelle.

L'état glabre de la peau est un caractère sexuel particulier à

l'espèce humaine, mais il ne faut pas oublier que c'est la simple accentuation d'un caractère spécifique. Ce caractère féminin représente en outre un état commun aux deux sexes jusqu'à la puberté et persistant encore chez le jeune homme assez longtemps après l'apparition des poils au pubis. Chez beaucoup d'Européens, la barbe peut être abondante sans que la poitrine, le dos et les membres soient velus et il ne semble pas que cette diminution relative soit très étroitement en rapport avec la puissance musculaire dans les races ou chez les individus. Je l'ai constaté chez des athlètes admirables dont la peau n'était pas pour cela, toutefois, aussi lisse et fine que chez la plupart des femmes. L'ensemble du corps est velu par contre chez des hommes faiblement constitués et l'on sait que la vieillesse provoque assez ordinairement l'allongement et l'apparition des poils sur diverses parties du corps dans les deux sexes. En définitive, l'état glabre de la peau à l'âge d'adulte peut être légitimement considéré comme étant la persistance d'un caractère de jeunesse sans que l'on en puisse induire que, chez la femme, ce caractère si accusé dénote plus que chez les hommes peu velus une imperfection du développement. Il convient d'apprécier celui-ci selon sa valeur physiologique pour chaque organe ou fonction séparément.

Il y a quelque chose de sacrifié réellement au point de vue physiologique dans l'organisme féminin : c'est la puissance musculaire; et l'on voit la différenciation sexuelle, sous ce rapport, coïncider avec la maturation génitale qui implique pour la femme une préparation coûteuse en faveur de la maternité. Mais l'arrêt relatif de la croissance musculo-squelettique répond à un mode de développement déjà décidé pendant la vie embryonnaire et dans lequel est prévu, en même temps que cet arrêt, un surcroît de puissance nutritive et le parachèvement d'une accommodation fonctionnelle toute spéciale.

L'arrêt en question ne retentit sur le développement du cerveau que dans la mesure des rapports de celui-ci avec la puissance motrice. L'infériorité du poids de l'encéphale féminin n'a pas d'autre signification. Cette corrélation apparaît, elle aussi, dès la période fœtale, car déjà à la naissance la supériorité future de la masse du corps chez le mâle est annoncée par une supériorité du poids général et par une supériorité absolue du volume de la tête. L'ensemble du développement à atteindre comporte déjà la réalisation future d'une certaine supériorité de masse cérébrale

correspondant à une certaine supériorité de la masse du soma, chez le mâle et de même chez la femme, de sorte qu'il faut admettre un développement masculin et un développement féminin différents l'un de l'autre et non pas prendre le premier comme norme par rapport au second. Cela n'empêche pas d'apprécier comparativement la valeur de l'organisation masculine et de la féminine dans leur ensemble et dans leurs détails.

Une remarque à faire ici au sujet du cerveau, c'est que. si l'infériorité musculo-squelettique de la femme se manifeste surtout à un âge auquel les systèmes osseux et musculaire de l'homme présentent un accroissement considérable, qui se maintient longtemps après la puberté, l'arrêt relatif de la croissance féminine sous ce rapport n'autorise pas à soupçonner l'existence d'un arrêt semblable du cerveau d'où résulterait, pour la femme, l'impossibilité d'atteindre le degré de développement cérébral qui se réalise chez l'homme dans le cours de sa longue croissance post-pubertaire. Une raison topique se joint ici à la raison générale exposée ci-dessus. D'une part, en effet, on connaît la précocité remarquable de la croissance du cerveau qui, d'après les moyennes pondérales, atteindrait sa limite héréditaire chez l'homme plus tôt que la croissance musculo-squelettique et précisément vers l'âge auquel s'arrête la croissance générale de la femme. D'autre part le soupçon ci-dessus est d'autant moins justifié que, dans des cas assez nombreux où la masse musculo-squelettique se trouve véritablement arrêtée dans son développement héréditaire par une cause pathologique, le cerveau n'en présente pas moins un volume ordinaire et une puissance physiologique normale. Enfin l'on voit persister la croissance du cerveau chez les enfants du premier âge en dépit d'un arrêt et d'une diminution du poids total, comme je l'ai noté d'après les chiffres de Parrot concernant les premières semaines et comme l'a remarqué Variot chez les « hypotrophiques ». Il n'y a donc pas lieu de conclure même d'un arrêt véritable du développement musculo-squelettique à un arrêt corrélatif du développement cérébral susceptible d'intéresser le fonctionnement intellectuel.

A supposer que le développement cérébral de la femme ne soit pas encore achevé lorsque s'arrête sa croissance musculaire, supposition que la précocité et la rapidité de ce développement rendent peu vraisemblable, rien n'autorise à croire que le parachèvement ultérieur

se trouve compromis. Le crâne féminin se prête à l'accroissement du cerveau tout aussi bien que le crâne masculin. C'est seulement l'épaisseur des parois crâniennes qui se trouve amoindrie par une corrélation de croissance squelettique véritable, et nous avons déjà parlé des nombreux caractères morphologiques du crâne résultant, chez la femme, de la supériorité de son volume cérébral comparativement à sa masse squelettique.

Ces caractères, avons-nous dit, sont des caractères de jeunesse en même temps que des caractères sexuels. Ajoutons ici que l'infériorité cérébrale *réelle* chez une femme de moyenne taille tend à atténuer et à effacer ces caractères féminins du crâne, tandis que la supériorité du développement cérébral chez un homme, si elle ne s'accompagne pas d'un surcroît de masse squelettique, tend au contraire à rapprocher la forme générale de son crâne de la forme féminine. Pour des raisons anatomiques de même ordre, la forme masculine du crâne, en s'accentuant, tend à se rapprocher de la forme bestiale. Cette conséquence morphologique n'implique du reste aucune infériorité physiologique, car elle résulte simplement, comme nous l'avons déjà dit, du fait que l'accroissement de la masse musculo-squelettique entraîne normalement un accroissement non proportionnel de la masse encéphalique, tend par suite à diminuer le poids relatif encéphalique et à le rapprocher de celui des bêtes, tandis que l'amoindrissement de taille sans variation du développement intellectuel élève la proportion du poids encéphalique par rapport à la masse du corps.

Ce dernier cas est celui de la femme en vertu de l'arrêt de la croissance musculo-squelettique de celle-ci à un point très éloigné de celui qui est atteint par l'homme adulte. La femme adulte ne dépasse guère en moyenne, sous ce rapport, le jeune homme d'une quinzaine d'années, d'après mes calculs dont l'imprécision ne comporte pas une erreur importante.

Un pareil écart semble bien motiver très largement l'affirmation d'un arrêt du développement, car il représenterait assurément un arrêt chez un adolescent mâle. Mais il correspond chez la femme à un développement compensateur : celui qui accommode son organisme au travail complexe de la maternité.

La différenciation sexuelle semblerait être suspendue pendant l'enfance jusqu'à la puberté si l'on ne considérait que la marche de

la croissance pendant cette longue période où la progression de la taille et du poids l'emporte souvent chez la petite fille, si bien que la différence sexuelle moyenne, bien marquée à la naissance, arrive à disparaître au moment où va commencer la nouvelle avance définitive du garçon. Cette égalité momentanée porte à considérer la fille comme ayant eu pendant un certain nombre d'années un développement identique à celui du garçon. Mais ce croisement des courbes sexuelles qui représentent la marche du poids et de la taille est au contraire un indice de leur différenciation continue, chaque sexe possédant sa courbe particulière caractérisée notamment pour le sexe féminin par un parcours plus rapide, lequel peut correspondre à la supériorité anabolique. Ce caractère sexuel fondamental, en effet, n'est pas sans se manifester pendant l'enfance où un examen attentif permet d'en constater les effets dans la constitution moins sèche et dans la moindre exubérance motrice des fillettes.

A la puberté, l'excès anabolique féminin se manifeste plus clairement dans le sens de sa destination génitale comportant la nutrition d'un produit qui devra atteindre aux dépens de l'organisme maternel, à partir de la conception, un poids égal au sixième environ de celui-ci. Le poids d'un enfant d'un an (9 kil.) auquel il convient d'ajouter le poids du placenta et des annexes (540 gr.) et de l'utérus au terme de la gestation, cela représente une dizaine de kilogrammes c'est-à-dire ce qui manque au poids moyen de la femme adulte pour atteindre le poids moyen de l'homme. Il s'ensuit que l'on peut établir l'équation : Femme + enfant = homme. Mais cette équation ne représente que très imparfaitement le coût de la maternité pour l'organisme féminin, car dans le poids de la femme figurent pour une part considérable un surcroît de tissu adipeux, et un surcroît de développement des viscères abdominaux. Le premier surcroît peut être interprété comme constituant une provision maternelle, le second, en partie, comme moyen de pourvoir à cette provision et plus généralement aux besoins de la maternité. Ainsi toutes ces différences peuvent être interprétées comme étant le coût de l'aptitude à entretenir la vie parasitaire du nourrisson.

Le surcroît viscéral est corrélatif pour une part à la faible taille de la femme. Mais à masse égale de l'ensemble du corps, l'organisme féminin présente une prédominance viscérale relativement à l'organisme masculin au détriment de la masse musculo-squelettique.

L'interprétation ci-dessus reste donc justifiée pour l'ensemble de ces différences sexuelles.

Il s'agit là de différences sexuelles si étroitement liées, comme aussi la fonction mammaire, à l'exercice féminin complet de la fonction de reproduction, qu'on peut légitimement hésiter à qualifier de *secondaires* de pareils caractères féminins, puisqu'ils représentent la supériorité anabolique considérée comme la caractéristique primordiale du sexe femelle et des conditions de nutrition indispensables à la vie du fœtus et du nouveau-né. Une telle qualification ne trouverait qu'un prétexte insuffisant dans la limitation conventionnelle des caractères sexuels primaires à l'appareil génital défini anatomiquement. La formation du groupe des caractères sexuels primaires se trouve facilitée dans une certaine mesure si on les envisage aussi physiologiquement. Le groupe peut alors comprendre, outre les différences sexuelles se rapportant à l'ovulation, à la fécondation, à la gestation, à la parturition, à l'allaitement, à la menstruation, la prédominance anabolique et viscérale.

Un autre caractère qui nous semble mériter d'être noté à ce point de vue chez la femme, c'est cette souplesse particulière qui lui permet de subir pendant le cours de la gestation, des modifications aussi énormes que l'hypertrophie de l'utérus, l'augmentation du calibre de beaucoup de vaisseaux, l'hypertrophie du cœur, des migrations du rein, etc., le tout se produisant dans un court espace de temps sans que la patiente, bien souvent, s'en trouve obligée de suspendre ses occupations et même un travail assez dur, — puis de se « rétablir » rapidement. La femme est sujette ainsi à des changements considérables qui peuvent se répéter un certain nombre de fois sans que ni sa santé, ni sa longévité, en moyenne, soient pour cela inférieures à celles de l'homme.

Ces changements d'état sont normaux et possèdent un rôle physiologique, ou bien sont des adaptations indirectes à ce rôle; mais c'est précisément pour cela que nous voyons dans cette facilité d'adaptation et de réparation qui dépasse beaucoup les limites de l'appareil génital un caractère sexuel particulier, dont la portée nous paraît en outre dépasser les besoins spéciaux de l'adaptation et de la réparation puerpérales.

(*A suivre.*)

La politique nationale allemande

Par M. Jules ROCHE

Président d'honneur de l'Association pour l'enseignement des Sciences Anthropologiques.

I. — L'Empire du monde. — La nation secondaire.

Les renseignements les plus précis nous apprennent que la propagande allemande la plus acharnée redouble de toutes parts pour persuader au monde, — notamment aux peuples neutres, Suisse, Hollande, Italie, etc., — que c'est l'Allemagne qui est la victime et la France l'agresseur.

Il est plus nécessaire qu'on ne pense de combattre cette campagne aussi dangereuse qu'absurde et mensongère, — ce qui est beaucoup dire. Les démonstrations du contraire des affirmations allemandes abondent; parmi les documents les plus décisifs, on n'a que l'embarras du choix. Il faut en donner encore; il faut poursuivre infatigablement, de tranchée en tranchée, les effrontés mensonges teutoniques. On trouvera ci-après quelques lignes authentiques singulièrement décisives, puisqu'elles sont extraites de rapports officiels allemands.

En effet, ce ne sont pas des Français qui ont écrit certaines des pages qu'on va lire : ce sont des Allemands!

Toutefois, il est bon, auparavant, de rappeler un passage particulièrement important du rapport officiel que le colonel Pellé, notre attaché militaire à Berlin, adressait à Paris, en mars 1912.

Rapport du colonel Pellé.

« Le ressentiment éprouvé dans toutes les parties du pays est le même. Tous les Allemands, jusqu'aux socialistes, nous en veulent de leur avoir pris leur part au Maroc.

« Il semblait, il y a un ou deux ans, que *les Allemands fussent partis à la conquête du monde.* Ils s'estimaient *assez forts pour que personne n'osât entamer la lutte contre eux.* Des possibilités indéfinies s'ouvraient à l'industrie allemande, au commerce allemand, à l'expansion allemande.

« Naturellement, ces idées et ces ambitions n'ont pas disparu aujourd'hui. Les Allemands ont toujours besoin de débouchés, d'expansion

économique et coloniale. Ils estiment qu'ils y ont droit parce qu'ils grandissent tous les jours, parce que *l'avenir leur appartient*. Ils nous regardent, avec nos 40 millions d'habitants, comme une *nation secondaire*.

« Dans la crise de 1911, cette nation secondaire leur a tenu tête, et l'empereur et le gouvernement ont cédé. *L'opinion publique ne l'a pardonné ni à eux, ni à nous. Elle ne veut pas qu'un pareil fait puisse se reproduire.* »

On comprend aisément l'importance de ces observations du clairvoyant officier français, dont le langage rappelle celui si vainement tenu par le colonel Stoffel, en 1869 et en 1870.

Les Allemands sont « partis à la conquête du monde ». C'est l'esprit de l'Ordre Teutonique qui s'est réveillé et s'empare de jour en jour davantage de « l'opinion publique ». Elle ne « pardonne pas » que l'Empire n'ait pas déclaré la guerre à la France en 1911. Il faut que cette « nation secondaire » cède, humble et soumise, à la nation supérieure qui doit régner sur le monde !

Et ces sentiments populaires de l'année 1912, notre attaché militaire à Berlin de 1913, le colonel Serret, les confirme comme grandissant, le 15 mars 1913 : « On enrage... On est furieux... Nous mettre définitivement hors de course, c'est cela » que poursuivent, bon gré mal gré, les Teutoniques, fidèles héritiers de la grande pensée des « Grands Maîtres » du XIIIe et du XIVe siècle, Hermann de Salza et Sigefroi de Feutchtwangen.

Passons maintenant aux déclarations directes des Allemands eux-mêmes, et jetons les yeux au hasard sur le *Rapport officiel et secret* rédigé par le Grand État-Major, à Berlin, le 19 mars 1913.

But et devoir de la politique nationale allemande.

. . . .

« Ni les ridicules criailleries de revanche des chauvinistes français, ni les grincements de dents des Anglais, ni les gestes désordonnés des Slaves ne nous détourneront de notre but, qui est de fortifier et d'étendre le Deutschthum (puissance germanique) *dans le monde entier*.

. . . .

« Notre nouvelle loi militaire n'est qu'une extension de l'œuvre d'éducation militaire du peuple allemand. Nos ancêtres de 1813 ont fait de plus gros sacrifices. C'est notre devoir sacré d'aiguiser l'épée que l'on nous a mise en main, et de la tenir prête pour nous défendre comme pour *porter des coups à notre ennemi*. Il faut faire pénétrer dans le peuple l'idée que nos armements sont une réponse aux armements et à la politique française. Il faut l'habituer à penser qu'une *guerre offensive de notre*

part est une nécessité pour combattre les provocations de l'adversaire. Il faudra agir avec prudence pour n'éveiller aucun soupçon, et éviter les crises qui pourraient nuire à notre vie économique. Il faut mener les affaires de telle façon que, sous la pesante impression d'armements puissants, de sacrifices considérables, et d'une situation politique tendue, un déchaînement (Losschlagen) soit considéré comme une délivrance, parce qu'après lui viendraient des décades de paix et de prospérité comme après 1870. *Il faut préparer la guerre au point de vue financier*; il y a beaucoup à faire de ce côté-là. Il ne faut pas éveiller la méfiance de nos financiers, mais bien des choses cependant ne pourront être cachées. »

Voilà bien le programme :

« Étendre le *Deuchsthum* dans le monde entier!... »

Et voilà bien la méthode :

« Faire pénétrer dans le peuple l'idée que les armements de l'Allemagne sont une réponse aux armements de la France », afin de pouvoir ensuite « prendre l'offensive » devenue une « nécessité ».

Ces déclarations audacieuses, cette politique de violence et de ruse, de mensonge grossier et sans pudeur, tel est en quatre lignes officielles le *But et le devoir de la politique nationale allemande* nettement exposés à Berlin, à l'heure même où jamais il n'avait été plus faux de présenter au peuple allemand la « nation secondaire » comme l'ayant forcé par ses armements à une guerre offensive et comme se préparant à le provoquer! Mais cela vaut quelques précisions de *fait*, en réponse à ces prodigieuses « menteries ».

II. — L'Allemagne contre les neutres. Le Code de la trahison.

Non seulement l'Allemagne a seule l'entière responsabilité de la guerre, l'a voulue, mais elle veut infliger à bien d'autres populations le sort qu'elle fait subir à la Belgique. Ce projet fait partie essentielle du *programme teutonique*, officiellement exposé à diverses reprises, en dehors des campagnes officieuses ou spontanées de la presse et des sociétés pangermanistes.

Un des documents officiels les plus décisifs est à coup sûr le « Rapport secret » rédigé sur le renforcement de l'armée allemande, dont nous avons publié quelques passages. C'est encore lui qui va dévoiler aujourd'hui aux « petits États » les intentions profondes des Allemands, si habiles à les cacher sous les apparences de la plus cordiale bonhomie. — Lisons donc le texte lui-même.

Rapport officiel secret du 2 avril 1913 au Gouvernement Allemand.

L'espionnage.

« Il faudra susciter des troubles dans le nord de l'Afrique et en Russie. C'est un moyen d'absorber des forces de l'adversaire. Il est donc absolument nécessaire que *nous nous mettions en relations, par des organes bien choisis, avec des gens influents*, pour préparer les mesures nécessaires en cas de guerre européenne. Bien entendu, en cas de guerre, on reconnaîtrait ouvertement ces alliés secrets; et on leur assurerait, à la conclusion de la paix, la conservation des avantages conquis. On peut réaliser ces desiderata. Un premier essai, qui a été fait il y a quelques années, nous avait procuré le contact voulu. Malheureusement, on n'a pas consolidé suffisamment les relations obtenues. Bon gré mal gré, il faudra en venir à des préparatifs de ce genre, pour mener rapidement à sa fin une campagne.

« Les *soulèvements provoqués en temps de guerre par des agents politiques*, demandent à être soigneusement préparés, et par *des moyens matériels.* Ils doivent éclater simultanément avec la destruction des moyens de communication; ils doivent avoir une tête dirigeante que l'on peut trouver dans des *chefs influents.* »

Les annexions nécessaires.

. . . .

« Quoi qu'il en soit, nous devons être forts *pour pouvoir anéantir d'un puissant élan nos ennemis de l'Est et de l'Ouest.* Mais dans la prochaine guerre européenne, il faudra aussi que *les petits États soient contraints à nous suivre, ou soient domptés.* Dans certaines conditions, leurs armées et leurs places fortes peuvent être rapidement vaincues ou neutralisées, *ce qui pourrait être vraisemblablement le cas pour la Belgique et la Hollande*, afin d'interdire à notre ennemi de l'Ouest un territoire qui pourrait lui servir de base d'opération dans notre flanc.

. . . .

« Dans *les petits États de notre frontière Nord-Ouest* (ce sera pour nous une question vitale), le but vers lequel il faut tendre, c'est *de prendre l'offensive avec une grande supériorité dès les premiers jours.*

« Pour cela, il faudra concentrer une grande armée, suivie de fortes formations de landwehr, qui détermineront les armées des petits États à nous suivre, ou tout au moins à rester inactives sur le théâtre de la guerre, *et qui les écraseraient en cas de résistance armée.*

. . . .

« *Tels sont les devoirs qui incombent à notre armée*, et qui exigent un effectif élevé. Si l'ennemi nous attaque, ou si nous voulons le dompter, nous ferons comme nos frères d'il y a cent ans : l'aigle provoqué prendra son vol, saisira l'ennemi dans ses serres acérées, et le rendra inoffensif. *Nous nous souviendrons alors que les provinces de l'ancien empire allemand :*

Comté de Bourgogne et une belle part de la Lorraine, sont encore aux mains des Francs; que des milliers de frères allemands des provinces baltiques gémissent sous le joug slave. *C'est une question nationale de rendre à l'Allemagne ce qu'elle a autrefois possédé.* »

Il est difficile d'imaginer deux témoignages plus éclatants de la bassesse morale et de l'avidité monstrueuse des « Teutoniques »; d'une part, un programme d'espionnage systématique, combiné avec la plus abjecte des trahisons; d'autre part, une ambition frénétique, portée jusqu'à la démence.

Ce n'est point, en effet, l'espionnage historique et traditionnel qui caractérise la politique allemande, c'est bien la trahison, le plus ignominieux des crimes! Rien d'aussi faux que de confondre les deux actes. L'espion proprement dit peut être quelquefois un héros. Homère a rendu immortelle la gloire d'Ulysse et de Diomède pénétrant la nuit, parmi cent risques de mort, dans le camp des Troyens, afin de sauver l'armée grecque; mais Donon leur révélant la situation des troupes troyennes et les projets de leur chef était un traître. Alfred le Grand, pour délivrer son royaume de l'invasion danoise, s'en va au péril de sa vie, déguisé en berger troubadour et la harpe à la main, saisir dans ses rangs les secrets de l'ennemi, et sauve ainsi l'Angleterre.

Ces stratagèmes de l'ennemi chez l'ennemi, où la vie à chaque minute se joue pour la patrie, ne sont point la « méthode » classique allemande : c'est par la corruption qu'ils procèdent; c'est la « Kultur des Judas » à laquelle ils s'adonnent; — le Rapport secret du 2 avril 1913 le proclame sur un ton d'orgueil. Relisez, faites lire, faites relire ces axiomes odieux de la politique pangermaniste sur la « nécessité » pour l'Allemagne de « choisir » dans les autres pays des « agents politiques », des « chefs influents », afin que ces agents trahissent d'avance leur patrie en préparant sa ruine pour le jour où se déclarerait ouvertement la guerre.

De tels êtres ne sont point des « espions » à la façon d'Ulysse et d'Alfred le Grand; ils n'ont plus rien d'humain. Ce n'est même point la mort par les armes, comme celle des héros, qui doit être leur châtiment, mais le supplice infâme qui attache pour jamais la honte au nom du misérable auquel il arrache la vie.

Et voilà, révélé dans une foudroyante lumière, le secret, — (non plus seulement d'un Rapport Officiel qui est tout un monde), —

mais de bien d'inexplicables incidents ayant marqué depuis des années l'histoire des « adversaires » chez qui la « politique allemande » exigeait l'organisation d' « agents politiques » et de « chefs influents », généreusement fournis de puissants « moyens matériels ».

Il manquait un objet au musée des horreurs ; le Rapport Officiel secret du 2 avril 1913 l'y a porté : c'est le code de la trahison !

III. — Le programme teutonique.

Après les révélations du Rapport Officiel secret adressé le 2 avril 1913 au gouvernement allemand, il n'est plus permis à personne de conserver la moindre illusion sur les périls que les Teutoniques font courir au monde entier, particulièrement aux pays neutres qui firent jadis partie de l'Empire germanique. Le sort qui les attend le lendemain de la victoire allemande, — si jamais elle était remportée, — est dès à présent connu, proclamé par les vainqueurs éventuels eux-mêmes : « C'est une question nationale pour l'Allemagne *de reprendre tout ce qu'elle a autrefois possédé.* »

Tel est l'arrêt !... — Il ne m'a pas surpris. Dès 1895, j'avais signalé à la Chambre les dangers et les menaces de cette prodigieuse doctrine. Au cours de la discussion du budget, comme rapporteur du budget de la guerre, j'avais exposé aussi exactement que possible les progrès formidables accomplis par l'Allemagne dans l'organisation de ses forces militaires ; prouvé, par des documents officiels, que le grand état-major érigeait en dogme la nécessité de l'offensive en cas de guerre ; l'urgence, pour nous, de mesures correspondant à celles de nos rivaux ; je conclus enfin en citant le langage très net par lequel un organe officieux de Berlin venait de préciser ainsi le programme teutonique :

« Nous avons le droit de nous assurer la tranquillité ; *il faut remettre les choses dans l'état où elles étaient avant l'époque de François Ier ;* entre nous et les Français il n'y a *qu'une frontière légitime* au point de vue du droit international, c'est celle qui jadis a séparé l'Austrasie de la Neustrie, sans parler de la Flandre.

« En un mot, *il faut rétablir la frontière de l'empire allemand telle qu'elle était sous l'Empereur Charles-Quint.* Après une nouvelle *guerre victorieuse, nous prendrons sept départements à la France :* le *Nord*, la *Meuse*, la *Meurthe*, les *Vosges*, la *Haute-Saône*, le *Doubs* et le *Jura*. La population de ces territoires est de sang allemand, bien qu'elle ait adopté depuis le moyen âge les mœurs welches. »

L'esprit regrettable qui régnait alors dans les milieux politiques empêcha qu'il fût tenu compte, comme il l'eût fallu, des actes du gouvernement allemand et des doctrines du grand parti qui répandait partout, avec une « activité dévorante », la thèse de l'Empire germanique intégral. Aujourd'hui, c'est dans un document officiel que nous la retrouvons, plus accusée encore en 1913 qu'en 1895.

En 1895, il s'agissait seulement de « rétablir la frontière de l'Empire allemand telle qu'elle était sous Charles-Quint », — et de « prendre sept départements à la France », — sans parler des autres territoires; en 1913, il s'agit de « reprendre tout ce que l'Allemagne a autrefois possédé !... »

Voilà un « autrefois » qui va loin! Il est indispensable de le suivre, si nous voulons conjurer de périlleuses surprises.

Cet « autrefois » ne menace pas seulement la France de dépasser de beaucoup les sept départements catalogués dans le registre des annexions allemandes nécessaires; il comprend bien d'autres conquêtes et d'autres populations qui ne s'en doutent pas! Il n'est pas trop tôt pour avertir ceux qui resteraient sourds et aveugles.

On ne connaît pas assez, chez nous et ailleurs, le rôle politique que « l'histoire » joue dans l'opinion allemande. Parce que nous oublions systématiquement notre passé national, sinon pour le dénaturer; parce que nous formons nos projets, nous fixons nos résolutions uniquement d'après nos impressions immédiates, en ne considérant que les circonstances actuelles, sans même songer aux faits qui les ont produites, nous croyons que les autres peuples ne se souviennent pas plus que nous : — il en est tout autrement dans l'âme germanique. Elle est profondément traditionaliste; les événements les plus lointains la touchent d'une façon plus pénétrante que ceux de l'heure présente.

Les exploits sanglants d'Arminius dans le *Teutoburgiensis saltus*, il y a plus de dix-neuf cents ans; les rivalités de Frédéric Barberousse contre Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion, aux champs lointains de la troisième croisade; la condamnation à mort du *Kronprinz* Conradin, en 1268, par les juges de Charles d'Anjou, comptent davantage dans l'état d'esprit d'un Allemand *kulturé* que tous les incidents contemporains de la Ville et de la Cour.

En France, qu'un candidat se fût avisé — (jusqu'à présent du

moins) — en ses tournées électorales, de présenter aux clients des délégués préfectoraux des considérations, même les plus importantes, tirées de certains événements de notre passé seulement deux fois séculaire, ou des conditions de notre formation historique, il eût pesé d'un bien faible poids devant un concurrent très moderne, imbu des fécondes doctrines mères du succès !

Qu'on se garde donc de prendre à la légère les revendications « historiques » des Impériaux allemands et du Rapport officiel secret du 2 avril ! — Seule, la victoire des Alliés peut en préserver le monde, et personne, plus que les « neutres » provisoires, n'a intérêt à s'efforcer de les faire échouer.

Quelle serait, en effet, cette « unique frontière légitime » de l'Empire Allemand « avant François Ier » ?

Quel serait, mieux encore, le domaine « nécessaire » à l'Allemagne pour qu'elle eût repris « tout ce qu'elle a autrefois possédé » ?

Que la Hollande, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, etc., examinent la portée de ces questions ; — les réponses que ces pays se feront eux-mêmes ne les rassureront probablement pas davantage que s'ils s'appelaient l'Alsace-Lorraine.

IV. — Le Grand Projet teutonique et les Neutres menacés.

On peut dire des formules du Rapport secret, comme de celles des journaux officieux allemands de 1894, qu'elles se définissent elles-mêmes de la manière la plus claire. — Rien n'empêche de les compléter.

Au contraire : plus on montrera à l'opinion publique les détails du programme des Teutons, plus les populations qu'il menace pourront comprendre l'intensité du péril auquel elles sont exposées, quelque chimérique qu'il leur paraisse au premier abord.

Sans doute, on est porté à considérer comme invraisemblable l'idée que l'Allemagne puisse sérieusement penser en 1915 à « reprendre tout ce qu'elle a autrefois possédé » ! — Mais une telle intention apparaît comme singulièrement sérieuse, dans l'esprit des Pangermanistes qu'elle hante, lorsqu'on s'aperçoit, par un simple regard en arrière, qu'elle n'a pas cessé depuis des siècles d'être leur dogme essentiel, inspirateur dirigeant de toute leur politique.

Vers la fin de 1842, Edgar Quinet revenant d'un voyage assez long

en Allemagne écrivait, dans sa remarquable étude sur l'Allemagne et l'Italie, sous le titre particulier *La Teutomanie*, les lignes suivantes :

« ... Nos confrères d'outre-Rhin se hérissent de nouveau; ils redoublent de fureur; ils déterrent, ils brandissent contre l'Occident l'épée d'Arminius; les rois de Prusse et de Bavière marchent contre nous, lance haute, à leur secours; le premier change la cathédrale de Cologne en un blockaus contre les Gaulois; *Post Franco Gallorum invasionem*, — c'est l'inscription de guerre qu'il vient d'enfouir sous le porche. Le second proscrit, dit-on, l'étude de la langue française comme mère d'hérésie!...

« ... Il exhume les reliques d'Alaric, de Genséric, d'Odoacre, de Totila, tous bons chrétiens, excellents catholiques, vrais prêcheurs d'aumônes, parfaits teutomanes, qu'il canonise dans son Walhalla, à notre éternelle épouvante...

« Comme je voyageais, il y a quelques jours, sur le Rhin avec un Allemand fort distingué, écrivain comme ils le sont tous, homme d'ailleurs plein de modération, je me hasardai à lui demander quel était, selon lui et ses amis, le but politique vers lequel tendait l'Allemagne : à quoi il me répondit du plus grand sang-froid du monde : « *Nous voulons revenir au traité de Verdun entre les fils de Louis le-Débonnaire.* »

On le voit : la *Teutomanie* de 1914 et de 1915 n'est que la fidèle continuation de celle de 1895, — qui n'était elle-même que celle de 1842, — qui n'était elle-même que celle de longs siècles précédents.

« L'empire du monde » résume plus clairement encore que toutes les autres formules le programme politique teuton.

Quatre cents ans avant le rapport secret proclamant qu'il faut « étendre au monde entier la puissance germanique », le fils de cet empereur Maximilien Ier qui rêvait la Monarchie Universelle, Charles-Quint, avait pris pour image symbolique les Colonnes d'Hercule avec cette devise : « Plus ultrà ! »

Vainement les Colonnes d'Hercule symbolisaient le bout du monde, la doctrine teutonique criait : « Encore plus loin !... »

La voilà tout entière : telle qu'elle fut toujours, telle qu'elle est restée, telle qu'elle restera tant que la Teutomanie sera, — et la Teutomanie sera tant que la race qui en est fatalement génératrice sera. Il est impossible au Teutonique de n'être pas Teutomane, comme au Nègre de n'être pas noir.

Le problème à résoudre, pour les autres peuples, les autres races qui ne veulent pas être courbés sous « la main de fer » de l'Allemagne, consiste donc non point à s'allier avec elle, mais à la mettre

dans l'impossibilité matérielle de faire peser « sur leur nuque » cette main de fer, — comme dit la *Gazette de Cologne*.

Les « petits États » assez aveuglés pour croire qu'ils peuvent trouver profit à être les alliés, ou protégés de l'Allemagne, ne tarderaient pas à s'apercevoir que l'esprit teutonique est impénétrable à la notion d'alliance ou de protection, et ne comporte absolument que la domination sous la forme la plus brutale. Les Habsbourg doivent commencer à le sentir !

Les Teutoniques sont par essence des féodaux souverains, incapables de connaître ni égaux, ni alliés, mais uniquement des vassaux du plus humble degré ; — et c'est le « monde entier » qui doit subir cette vassalité, pour ne pas dire ce servage.

« *Nec pluribus impar!* » — « Inférieur à personne » ; — cette devise suffisait à la vanité du Grand Roi français, et il choisissait pour image symbolique le soleil, source bienfaisante de lumière, de chaleur et de vie pour tous les hommes.

« *Plus ultrà !* » — « Plus loin que le bout du monde » traduit à peine le monstrueux programme des Teutoniques, dont l'idéal, — loin de la lumière féconde versant sur tous la joie vivante, — est tout entier dans une « force » capable de tout asservir ou détruire.

Entre les conceptions exprimées par les deux devises, les deux symboles, si contraires, il y a un abîme ; il est le même entre les deux races qui furent représentées par leurs Monarques dans ces choix héraldiques. Les petits, ou grands, ou moyens États encore neutres risquent d'être bientôt — s'ils ne le sont déjà virtuellement — presque forcés de changer au moins d'attitude.

Quelque dorés (en toc) que semblent être les anneaux de mariage présentés à cette heure à leur cœur par le Maître, c'est entre leur noble indépendance et leur plus dur esclavage qu'ils ont à choisir.

Science française,
Scolastique allemande

Par le Dr G. PAPILLAULT

(*Suite*[1])

Résumé sur le perfectionnement progressif de nos concepts. — Nous pouvons maintenant mettre en pleine lumière l'unité et la continuité de nos moyens de connaître. Nos sens nous apportent constamment des impressions qui sont à la fois extrêmement confuses et extrêmement complexes. Ces impressions représentent déjà un premier travail d'unification portant sur des impressions élémentaires en nombre infini, et suivant un processus qui nous est encore inconnu. Telles qu'elles sont et nous arrivent dans le champ de la conscience, elles subissent un travail de discrimination qui isole certaines perceptions et les classe d'après leurs analogies, en concepts. Nous sommes considérablement aidés dans ce classement par le langage, qui nous apporte des cadres déjà préparés par les expériences ancestrales. (Et, soit dit en passant, quelle économie d'effort, quelle supériorité ne devons-nous pas à ceux qui nous ont transmis un classeur aussi parfait que la langue française!) Ce premier travail d'assimilation avec le classement pratique qui en est le résultat, nous permet déjà une vie sociale très complexe; grâce à lui, nous distinguons entre nos concepts génériques, et entre les espèces qui forment ces genres, des relations dont la constance relative offre des voies stables à nos actes journaliers. Mais quelles solutions de continuité, quels abîmes, laissent entre elles nos perceptions! quelle approximation grossière dans leur classement! quelles variations dans leurs relations!

C'est alors que commence le reclassement méthodique de nos perceptions : recherche de corrélations montrant que certaines sont les conditions ou les circonstances de certaines autres; détermina-

1. Voir *Revue* de janvier et février 1916.

tion aussi exacte que possible du degré de corrélation; analyse des complexes en présence, et recherche des éléments qui présentent entre eux des rapports précis de causalité; analyse nouvelle et assimilation progressive de ces deux termes qui deviennent les espèces d'un même genre scientifiquement organisé; enfin assimilation progressive de ces concepts déjà très perfectionnés aux concepts parfaits d'ordre mathématique dont nous avons une compréhension complète par une intuition immédiate. Chaque pas se fait dans le même sens; chaque progrès en prépare un autre; c'est comme une immense usine où chaque pièce, d'abord grossièrement découpée, est reprise dans chaque atelier, jusqu'à sa perfection finale.

Phénomènes actuellement inassimilables. — Tous ces concepts sont, ou auraient pu être les produits de ma conscience; l'atelier où ils se dégrossissent progressivement aurait pu résider en moi, bien que le travail soit souvent fait par d'autres.

Mais une question se pose maintenant, dont la gravité n'échappera point au lecteur. L'ensemble des perceptions, dont l'organisation en concepts sans cesse perfectionnés constitue l'œuvre scientifique, épuise-t-il tout le contenu de nos connaissances? — Une foule de personnes se piquant d'avoir un esprit positif répondent par l'affirmative : nous sommes enfermés dans nos sensations; nous ne connaissons les objets que par les impressions qu'ils nous donnent; un objet n'est qu'une somme, une concomitance de perceptions inséparables. Supprimez-les, et tout s'évanouit pour nous; si vous y mettez autre chose, vous faites une hypothèse à jamais invérifiable, puisqu'elle est étrangère à vos perceptions, c'est-à-dire à votre expérience. — Tout cela est fort exact. Voici par exemple un bistouri. Tout ce que j'en connais est le fruit de mes perceptions, ou de celles que je puis en avoir. Cependant je ne puis raisonnablement lui refuser une puissance que je ne percevrai jamais, ou dont je ne pourrai jamais faire *une expérience profitable,* et dont l'évidence est pourtant aussi forte pour moi que l'existence de bien des objets : je sais que, manié par une main experte, cet objet pourra pénétrer dans mon système nerveux et retrancher de ma conscience tel ou tel ordre de perceptions ou de mémoires; et je ne percevrai pour ainsi dire rien, sinon l'écroulement d'une partie de mon *moi. C'est une puissance qui peut atteindre ma puissance* dans son intimité, ma

puissance de percevoir, d'agir, d'associer des idées, de penser, en un mot.

Je fais intervenir ici des expériences que je ne puis vérifier directement; elles ont dû être éprouvées par une autre conscience que la mienne, et je ne puis en inférer les états de conscience que par des signes extérieurs toujours douteux. On sait que Paulow et Bechterew ont fait dans ces dernières années des expériences fort intéressantes sur la délicatesse de perception auditive des chiens. Mais ne nous méprenons pas sur le sens exact de leurs découvertes : ils ont montré que l'appareil nerveux du chien réagit à telle excitation sonore; ils ne m'ont rien appris sur l'état de conscience qui y répond; il y a peut-être des réactions complètement inconscientes. Je n'en sais rien. Chez les hommes eux-mêmes, les mêmes gestes, les mêmes paroles ne répondent pas toujours au même état de conscience; quelquefois ils sont tout à fait inconscients. Si nous sommes deux à regarder le même rouge, je ne suis pas sûr du tout que nous ayons la même perception, et je n'ai aucun moyen *actuellement concevable* de le vérifier.

Ici nous rencontrons vraiment une scissure dans le domaine de nos connaissances. Avouons-le franchement, *il y a dualisme.* Descartes a eu tort de le creuser encore en lui donnant une valeur métaphysique dont il a été le premier, d'ailleurs, à ne pas tenir compte. Mais il a eu une vue de génie en exigeant qu'on étudiât les êtres vivants comme des machines. C'était le domaine de la physiologie cérébrale qu'il marquait de la sorte (psycho-physiologie, psychologie objective modernes). Et là s'arrête encore actuellement la science expérimentale. Au delà vient le règne de la conjecture ou bien de l'introspection rigoureusement individuelle.

Il ne faut pas confondre, bien entendu, les êtres vivants avec les êtres conscients. Le concept d'êtres vivants compte de nombreux genres et espèces, comme on sait, et on a reconnu qu'on ne pouvait perfectionner le classement de ces *objets*, comme de bien d'autres d'ailleurs, qu'en suivant pas à pas les longues suites sériaires que forment ces êtres dans la durée. C'est ce qu'on appelle les recherches du Transformisme.

Le concept d'êtres conscients ou de *sujets* ne concorde nullement avec le précédent. Les hommes comme moi ont des consciences sans

doute très voisines de la mienne. D'autres êtres, moins semblables à moi, ont presque sûrement des états de conscience qui rappellent un peu les miens. Mais où s'arrête cette inférence? Quelles sont les limites exactes ou même approximatives du genre que forment les êtres conscients? Je n'en sais rien, et ces espèces sont toujours, strictement parlant, inférentielles et hypothétiques.

En fait nous plaçons une conscience là où nous plaçons des actes intentionnels. Ma conscience, en effet, telle que me la révèle mon introspection, est le règne de la finalité, de l'attraction spirituelle. Le besoin, le désir, l'intention m'y semblent tout-puissants. Ils ne sont point seulement des directeurs très évidents, ils semblent être des créateurs. A leur appel surgissent de l'inconscient, sorte de néant, la foule infinie des images individuelles et de leurs groupes conceptuels. L'acte le plus conscient, que j'appelle volontaire, implique une *délibération, une sorte d'hésitation* qui me le fait reconnaître chez mes semblables, surtout si j'observe dans leurs actes une ligne arrêtée, un dessin qui me semble, d'après mon expérience intime, manifester une intention.

Ce double critérium est très incertain; aussi voyons-nous le concept d'êtres conscients varier énormément dans la pensée des hommes. C'était pour eux un classement d'une importance capitale; car les êtres capables d'actes intentionnels sont de beaucoup les plus dangereux, les plus menaçants pour notre propre existence. Qui en douterait à l'époque de tuerie que nous traversons? Un danger matériel leur paraissait tout de suite plus redoutable, et à juste titre, s'ils croyaient y deviner une intention révélant une conscience cachée.

Il ne faut donc point s'étonner si le genre a été trop élargi. On a prêté des intentions, une finalité consciente à une foule de phénomènes qui n'en comportaient point. On a peuplé le monde de consciences (âmes, démons, divinités), qui représentaient de fausses inférences. La *science a fait rentrer la plupart de ces phénomènes dans la chaîne de ses classements.*

Mais tous n'y rentrent point; notre dualisme n'a point disparu; il s'est seulement précisé. L'observation la plus méthodique n'a pu constater d'*actes intentionnels que chez des organismes vivants*, offrant un certain degré de complication et se rattachant au règne animal. On n'en a jamais constaté sérieusement en dehors de ce groupe,

très restreint en somme. La détermination à peu près exacte de ce classement, mal délimité seulement dans les espèces inférieures, représente une des conquêtes les plus difficiles et les plus importantes de l'esprit humain. Il y a gagné tout de suite dans ses prévisions et dans ses actes une sûreté incomparable; car une foule d'êtres et de phénomènes dont il essayait auparavant de deviner ou d'influencer les intentions, ont été rattachés à des causes connues et sont tombés du même coup dans ses classements scientifiques et sous son pouvoir direct.

Mais je ne saurais trop le répéter, *notre dualisme persiste toujours.* On peut le nier tout simplement en affirmant l'universalité de l'un des termes en présence : soit que la matière ou le mécanisme explique tout; soit que la volonté est la cause de tout phénomène; soit que ma représentation crée ce phénomène. Mais il est évident que c'est là un simple cas et un bel exemple de cette unification verbale que nous avons analysée plus haut : on donne un nom commun à des espèces complètement inassimilables, et on prend pour réelle cette fausse unité. *Tout monisme est du psittacisme.*

On peut en dire autant de ces transpositions verbales qui jouent le rôle d'une explication. Par exemple : espace et pensée sont les deux attributs d'un seul et même être inconnaissable. C'est toujours le dualisme, quoi qu'en pensent Spinoza et les autres panthéistes; car de nouveaux noms ne suffisent pas pour modifier la nature foncièrement inassimilable de nos deux concepts. Reste enfin une théorie très en vogue dans le monde savant : la conscience est *épiphénoménale.* Il est évident que le dualisme y persiste tout entier; l'épiphénomène constitue toujours un genre à part. Mais on espère sans doute, par un nom composé où s'étale le mot phénomène, opérer quelque assimilation sur ce genre si embarrassant...

Il faut affirmer le dualisme, pour le vaincre scientifiquement. — Toutes ces tentatives, *monisme verbal ou dualisme dissimulé, sont donc de simples escamotages.* Elles satisfont artificiellement ce sentiment de *convenientia* qui constitue comme la base émotive de notre action logique[1], ce *besoin d'assimilation* entre nos perceptions qui n'est pas seulement le procédé universel de l'intelligence, mais qui

1. Voir sur ce sujet Van Ginneken, *Principes de Linguistique psychologique. Essai de Synthèse*, Paris, 1907, p. 167-180.

est, comme le remarque H. Spencer en un langage trop ontologique, d'ailleurs, le principe de toute adaptation vitale, le registre interne organique des dissemblances et ressemblances externes[1].

Elles le satisfont comme on calme sa faim avec un stupéfiant : ce sont des poisons de l'intelligence, qui endorment ce désir vital de connaître, cette belle inquiétude, source de toute découverte. Mieux vaut poser brutalement le problème : affirmer le dualisme que nous ne pouvons vaincre actuellement, et rechercher sincèrement si nous pouvons entrevoir déjà quelque possibilité d'unification, non verbale mais réelle, entre nos deux groupes concrets si nettement séparés : le genre des êtres conscients et le genre des êtres inconscients. C'est la dernière question qui nous reste à examiner.

Remarquons d'abord qu'il existe, entre les deux, un nombre presque infini de corrélations. *Certains facteurs ou conditions* d'un acte conscient, d'une perception par exemple, sont déjà connus avec précision. Mais il y a loin, c'est entendu, entre *ces circonstances générales, ces antécédents éloignés et les causes efficaces, réelles*, qui laisseraient entrevoir une assimilation possible entre les termes extrêmes, c'est-à-dire une réalisation du monisme dans nos connaissances.

Cependant notre ignorance n'est point absolue. Nous savons positivement qu'entre ces conditions extérieures et les centres cérébraux il y a toute une chaîne ganglionnaire qui contribue sûrement à élaborer nos impressions. La multiplicité même de tous ces éléments nous prouve qu'il y a des analyses extrêmement longues à exécuter au préalable, et que la perception ressemble sans doute à cette pression des gaz dont la simplicité apparente n'était que la moyenne de milliards de chocs moléculaires. Entre l'objet extérieur et l'état de conscience, nous entrevoyons donc dès maintenant une longue série de séquences causales qui sont encore trop confuses pour que nous puissions en tirer actuellement quelque assimilation, mais dont la détermination est, nous le savons d'autre part, absolument indispensable au progrès de notre connaissance. La recherche de toutes ces séries de séquences causales réussira-t-elle? Je n'en sais rien et personne, affirmons-le bien haut, ne peut donner à l'avance aucune solution, ni marquer aucune barrière. Toute affirmation en ces matières, toute thèse sur cet inconnu implique toujours le même

1. H. Spencer, *Psychologie*, II, 310-313, Alcan, éditeur.

sophisme grossier que je désire bien mettre en relief pour terminer cet exposé.

Nous avons vu précédemment que notre concept, connotant le genre : êtres conscients, a une origine nettement pratique. Les individus conscients sont avant tout des ennemis très dangereux ou des associés fort utiles. La réaction intentionnelle de leur conscience intéresse notre existence même.

Or bien des exemples, examinés précédemment, nous ont appris combien ces concepts pratiques nous offrent un classement provisoire, et quel bouleversement la science y vient apporter infailliblement.

La physique moderne nous en offre un exemple très significatif et que je désire analyser parce qu'il nous fournira quelques indications, par pure analogie, sur le mode de solution que l'avenir réserverait peut-être à notre dualisme.

De toutes les manifestations naturelles de l'électricité, une seule était menaçante pour l'homme, c'était la foudre. Il s'en était fait un concept très étroit, difficile à rattacher à ses autres connaissances. Le plus souvent il y vit l'acte intentionnel d'une conscience mystérieuse et hostile. Les premières observations scientifiques détruisirent cette inférence, mais ne modifièrent pas essentiellement la nature du concept. L'électricité constituait, elle aussi, comme une sorte d'épiphénomène, un accident curieux et toujours un peu inquiétant survenant dans la matière, un agent, un fluide que des frottements ou certaines opérations chimiques dégageaient. Puis on découvrit que cette entité, ce « fluide » était extrêmement répandu dans la nature, à l'égal de la chaleur et de la lumière ; et, dès lors, l'on pouvait se demander pourquoi nous n'avons aucun sens particulier pour percevoir un phénomène aussi universel. Or la physique moderne est venue nous faire la révélation la plus stupéfiante que jamais la science nous ait encore réservée. C'est que tous nos sens, à part peut-être l'audition, nous éclairent uniquement sur des modalités différentes de l'électricité.

Par exemple, nos sensations de lumière, de pression, nos perceptions olfactives des qualités chimiques, nous étaient données comme des qualités irréductibles absolument les unes aux autres ; les concepts que nous en avions formés étaient séparés par des abîmes. De même les concepts de masse, de force, dont nous avons

vu plus haut la formation si pénible, restaient également inassimilables.

Or les uns et les autres nous apparaissent maintenant avec une tout autre signification. Ce n'étaient que des concepts pratiques exigés par notre défense et imposés par notre constitution organique. Pour nous avertir dans le péril, pour frapper notre attention, si débile, si incertaine et comme endormie devant les mille dangers dont nous menace le milieu extérieur, nos sens ont intensifié des différences superficielles et créé même de violents contrastes là où il n'y avait, en réalité, que des modalités diverses d'un même mouvement. Qu'il s'agisse de masses atomiques, de valences chimiques, de résistance physique, ou qu'il s'agisse de lumière, c'est toujours de l'électricité, soit dans sa forme magnétique, soit dans le tourbillonnement vertigineux de ses électrons.

Par analogie, n'est-on pas en droit de supposer que notre concept de consciences ou d'êtres sensibles, dont nous avons vu, comme chez les précédents, l'origine essentiellement utilitaire et préservatrice, subira forcément, devant la science, des changements aussi profonds? L'abîme que nous plaçons actuellement entre *l'objet* matériel et le *sujet* conscient n'aura-t-il pas le sort de cet abîme que nous avons si longtemps maintenu entre certaines « forces actives » de l'univers et « l'inertie de la matière », cette inertie qui révèle seulement notre façon si étrange de percevoir les milliards de révolutions exécutées en une seconde par les corpuscules intra-atomiques. De même encore, cette conscience, que nous localisons seulement chez des êtres assez voisins de nous par leur structure, n'a-t-elle pas plutôt une signification universelle, tout comme cette matière électrique qui forme notre cerveau lui-même? Si les atomes sont bien, comme le veut Perrin, une sorte de système solaire infiniment petit, dont les électrons seraient les planètes, ne peut-on pas concevoir que tous ces systèmes, depuis le plus immense jusqu'au plus infime, depuis le plus éphémère, comme nos molécules nerveuses, jusqu'aux plus éternels en apparence, comme les mondes stellaires, ne sont au fond que des individualisations plus ou moins passagères et multiformes d'une sensibilité infinie... comme l'éther, par exemple.

Ce sont là de simples analogies, je le répète; mais nous y sommes un peu poussés par le spectacle que nous a donné cette rapide

revue des processus scientifiques. Tant de classements interrompus, formant des contrastes violents, inconciliables, se sont déjà évanouis devant nous! Sciences mathématiques et sciences expérimentales, concepts quantitatifs et concepts qualitatifs, déduction et induction, nécessité et causalité, activité de la vie et inertie de la matière, autant de concepts très arrêtés qui n'avaient qu'une valeur d'attente, et qui ont dû céder devant des classements plus compréhensifs, plus nuancés, devant des assimilations plus profondes. Ce n'est donc point s'aventurer beaucoup que de prédire le même sort à des contrastes encore persistants, comme le conscient et l'inconscient, la pensée et la matière, la vie et la mort aussi, peut-être.

En résumé, je n'ai employé ces analogies que pour mettre davantage en lumière la valeur purement provisoire des concepts pratiques les plus importants dans notre vie mentale journalière. Leur unification verbale ne doit jamais nous faire illusion ; leur unification réelle, celle qui porte sur les éléments de leurs complexes concrets, ne peut se faire qu'en suivant pas à pas les étapes successives de la technique scientifique. Chacune d'elles est la préparation indispensable de l'étape qui suit ; si on en brûle une seule, on retombe dans les plus grossiers sophismes, ou dans un pur verbiage. Le dualisme et, à un moindre degré, tous les autres contrastes et interruptions qui persistent dans nos classements, ne pourront se résoudre ou du moins s'atténuer qu'en subissant cette lente trituration, *à la fois rationnelle et expérimentale*. C'est elle qui reçoit, d'un côté, des concepts confus, œuvres de perceptions sensibles disparates, toutes troublées encore par des émotions et des perceptions corrélatives de mouvements et d'impulsions organiques, et qui les rapproche lentement des concepts parfaits, patron idéal du type de connaissance que nous pouvons réaliser.

(*A suivre dans un des prochains numéros.*)

Livres et Revues

Henri Brenier. — *Essai d'atlas statistique de l'Indo-Chine française.* — Hanoï, Haïphong, 1914.

Certains hommes d'étude regrettent parfois l'infériorité des études officielles relatives à certaines colonies françaises, comparées à celles de telles colonies étrangères. Soyons justes; là comme dans bien d'autres domaines de la vie nationale, le progrès de la génération actuelle sur les générations antérieures a été tel, que s'il continue, nous n'aurons plus lieu dans quelques années de faire de pareilles constatations. Ouvrons par exemple l'*Atlas statistique de l'Indo-Chine française*, par M. Henri Brenier, et demandons-lui ce qu'il peut nous apprendre sur notre grande colonie d'entre Chine et Inde; nous verrons que nul pays colonisateur ne peut présenter une œuvre plus sérieuse, plus fouillée, et plus sincèrement puisée aux sources. Peut-être, après cet examen, reviendrons-nous sur le jugement trop sévère que je viens de mentionner, ou chercherons-nous ailleurs les raisons du préjugé si répandu qui nous fait considérer comme inattentifs aux choses coloniales de France.

Je n'ai besoin, du moins je l'espère, d'apprendre à personne ce qu'est M. Brenier. Tout le monde connaît ou doit connaître l'histoire de la mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine, dont il fut le conducteur et qui forme une des plus honorables pages de l'histoire commerciale, non seulement de la France mais de l'Europe contemporaine.

Fixé en Indo-Chine depuis la fin de cette grande œuvre, M. Brenier ne s'est pas reposé. Il a pris au sérieux son poste de « Chef du service des Affaires économiques au Gouvernement général ». Et il nous donne aujourd'hui le résultat de ses travaux et de ses investigations, résultat que je me permettrai d'appeler colossal, puique cet adjectif (commençant par un c), est le seul qui réponde exactement à ma pensée.

D'abord, qu'est l'Indo-Chine? C'est un « entre-deux », pour employer une expression de travail féminin qui rend très justement ce que je veux dire. L'Inde à l'ouest, la Chine à l'est; chacune avec 300 ou 400 millions d'habitants; chacune séparée de l'autre par le nœud serré, hérissé de montagnes et zébré de fleuves, qui va s'inclinant du Tibet vers le sud-est, divisé en lanières longitudinales d'eaux courantes et de crêtes neigeuses, et qui forme le système de tranchées et de remparts le plus énorme de la terre entière. Pour passer de l'un à l'autre pays, aujourd'hui comme au temps de Marco-Polo, on a aussi vite fait de traverser le Tibet ou de prendre la mer. Mais cet éventail de monts et de fleuves s'évase largement

en s'abaissant vers la pointe sud-est d'Asie, vers l'arête terminale de Malacca, qui rejoint l'archipel de la Sonde et sépare l'océan Indien du Pacifique; un des futurs nœuds du monde, comme d'autres que nous s'en sont déjà aperçus, sans le dire, mais en le laissant deviner.

Entre les 700 millions d'hommes blancs, bruns, noirs, jaunes, de droite et de gauche, qui constituent la moitié au moins de l'espèce humaine, l'Indo-Chine, l' « entre Inde et Chine » nourrit 30 millions d'hommes peut-être dans son triangle de montagnes, de fleuves et de plaines. Le nœud qui l'obstrue en amont, vers le Tibet, n'a pas laissé passer les migrations du centre asiatique, comme l'ont fait les larges trouées qui s'ouvraient vers le sud et vers l'est, vers l'Inde et vers la Chine. C'est par infiltration seulement que l'Indo-Chine s'est civilisée, métissée, teintée d'Inde au voisinage des Hindous, de Chine au voisinage des Chinois, de l'un et de l'autre un peu partout. Son nom, définition purement géographique due à Malte-Brun, dit très exactement ce qu'elle est; et nul autre ne pouvait mieux le dire. Il résulte de cette situation qu'elle n'est pas à proprement parler une région, mais l'intervalle entre deux régions, ou pour mieux dire encore, entre trois; car, de son ultime pointe de Malacca, l'archipel Malais va se prolongeant et se ramifiant vers l'est, presque lié à la longue presqu'île continentale, et le Malais s'infiltre par le détroit du sud-est, entre les deux autres infiltrations d'Inde et de Chine. Voilà le site, terrestre et humain.

Au point de vue terrestre, nous venons de le dire, il ne pouvait recevoir ni les fortes influences, ni les innombrables multitudes, ni les immenses richesses, par le sommet d'où lui venaient pourtant les grands fleuves échappés par d'étroites fentes des flancs du Tibet : Irraouaddy, presque égal au Brahmapoutra de l'Inde; Mé-Kong, à peine inférieur au Yang-tsé de Chine.

Pour que ces fleuves, une fois épanouis dans la grande plaine du sud, pussent transformer leur eau en richesse ou en civilisation, il leur eût fallu des peuples capables de les « humaniser », et ces peuples manquaient, ou ne venaient du dehors qu'en nombre insuffisant, faute de larges entrées. C'est par les plaines de droite et de gauche, ou par les côtes maritimes déjà près des deltas de fleuves, que les hommes pouvaient s'assembler par millions. Cela pouvait suffire pour faire des Égyptes de huit ou dix millions d'hommes, mais pas de Chine ou d'Inde, rassemblant ces millions par centaines. Barmans, Siamois, Chinois, Cambodgiens, Annamites, Malais de la péninsule et des rivages orientaux, pouvaient fonder des royaumes, mais pas des humanités entières, comme dans les deux mondes voisins, faute d'aliments suffisants. De là, et de là seulement, l'infériorité de l'Indo-Chine à l'égard de ses deux puissantes voisines. De là aussi sa faible originalité, ou sa dualité d'emprunt, à l'ouest tout imprégnée de l'Inde, dans la Birmanie ou Barmanie; à l'est, imprégnée de Chine dans le Tonkin ou l'Annam: au centre seulement, entre Irraouady et Mékong, à demi originale dans le Siam ou le Cambodge, bien que toujours dépendante de l'art ou des civilisations du pour-

tour ; l'Indo-Chine n'avait pas sa source en elle-même. Sans doute, entre le VIe et le XIIe siècles de notre ère, l'empire Khmer, dont les despotes se vantaient de commander à 5 millions de soldats, put élever dans la grande plaine centrale du grand lac (Tonlé-Sap) des cités et des temples dont les ruines nous surprennent, mais là encore, l'emprunt domine l'invention.

Aux temps modernes, l'histoire de l'Indo-Chine se résume principalement dans ses rapports avec l'Europe, et dans l'influence européenne sur les populations indigènes.

C'est le développement de cette influence que M. Brenier a étudié dans la partie soumise à la direction de la France. Il a ainsi comblé une regrettable lacune.

L'ouvrage copieux que nous allons analyser porte modestement le titre d' « essai ». Les raisons de l'auteur pour ne pas adopter un titre de caractère plus définitif résident, non dans le travail en lui-même, mais dans la nature incertaine ou incomplète de certaines des données qui lui servent de base. Par exemple, les études relatives à la population ne reposent pas sur un « recensement » véritable, mais seulement sur des « estimations », ce qui met l'Indo-Chine française bien en arrière de l'Inde anglaise, dont le census décennal pourrait servir de modèle aux recensements de bien des nations d'Europe ou d'Amérique ; ou même des Philippines, devenues si récemment américaines, et dotées cependant déjà de recensements réguliers.

On peut en dire autant du cadastre, qui n'existe encore qu'en Cochinchine, et qui vient d'être entrepris au Tonkin ; du cadastre, sans lequel un pays de productions surtout agricoles ne pourra jamais se développer normalement, à tel point que l'absence d'un livre cadastral complet ressemble à la suppression, par motif d'économie, de la semence dans un champ de blé. Ces pratiques de parcimonie mal entendue ne permettent pas à l'auteur de rendre compte de la production réelle, mais seulement de l'exportation, sauf toutefois pour le riz, dont, grâce à l'impôt, le produit a pu être estimé approximativement.

M. Brenier estime en outre que son œuvre offre le caractère personnel à un trop haut degré pour qu'il ose lui donner un nom plus définitif. Peut-être en cela est-il trop modeste car, si les nombreux calculs qui constituent son Atlas sont bien son œuvre et celle de ses collaborateurs, les éléments sur lesquels il s'appuie ont été obtenus par lui des divers services de la colonie.

Un seul, nous semble-t-il, lui a opposé un refus motivé, sinon tout à fait justifié, le service géologique. Le motif invoqué aurait été l'intention de publier par les soins mêmes de l'administration un travail complètement étudié [1]. Peut-être est-il permis de regretter que la géologie,

1. Ce n'est pas un prétexte. La belle publication (cartes, texte et diagrammes) des mémoires du Service géologique de l'Indo-Chine, par MM. J. Deprat et H. Mauduy, ne permet pas de faire sous ce rapport de reproche au Service géologique ; bien au contraire, les 4 fascicules et l'Atlas du 1er volume, publiés en

dans l'*Atlas statistique*, n'occupe pas sa place naturelle à côté de la géographie, dont les services se sont montrés plus généreux, autant que nous pouvons nous en rendre compte.

Si M. Brenier s'excuse de son titre provisoire par l'aveu modeste, que des « inadvertances ou quelques erreurs » ont pu se glisser dans la mise en œuvre des données officielles, connaît-il beaucoup de travaux administratifs d'où les inadvertances ou les erreurs soient absentes? En réalité, comme tous les grands travailleurs consciencieux, M. Brenier craint de n'avoir pas complètement réalisé l'idéal qu'il s'était proposé. On peut le tranquilliser à cet égard, après avoir examiné et parcouru son ouvrage.

Il serait trop ambitieux de vouloir l'étudier à fond à cette place, et cette étude déborderait le cadre de notre *Revue*. L'*Atlas* en effet comprend 38 cartes, 83 graphiques et 256 pages de grand in-folio; mais sur ce nombre, la majorité traite de l'administration plus que de l'anthropologie ou de la géographie proprement dite. Bornons-nous donc ici à quelques chapitres spéciaux.

C'est au début de l'œuvre que se présentent surtout les cartes ou diagrammes physiques ou ethnographiques; la disposition du sol et la répartition des hommes. C'est d'abord l'hysométrie générale, le nœud des montagnes d'où s'échappent le Mé-Kong et le fleuve Rouge, puis l'hémicycle des monts d'Annam, encerclant la plaine du Tonlé-Sap, du grand lac central de la péninsule. Sera-ce un jour, avec le Siam voisin, le site d'une civilisation de 100 millions d'hommes, que l'admirable richesse du sol nourrirait sans peine? Cela dépend en partie de nous, si nous voulons sérieusement voir dans la colonisation une œuvre de fusion humaine et non pas seulement de lucre.

Suivent la carte de la pluviométrie et celle de la population, l'une avec son caractère semi-tropical ou tropical, ses chutes annuelles de 1 à 3 m. de pluie et au delà; l'autre avec le peuplement débordant de ses deux grands deltas et les régions forestières quasi désertes, de la plaine et des montagnes. Cette répartition suffit pour rendre évidents les résultats de l'isolement de ces pays fertiles au milieu de leur prison de hautes chaînes, entre les deux plus grandes agglomérations d'Asie et les deux océans d'Inde et d'Océanie.

Naturellement, l'esquisse ethnographique de M. Brenier est très sommaire, comme les notions sur lesquelles elle peut s'appuyer. Autre chose est d'écrire, autre chose de dessiner. Le géographe écrivain peut envelopper dans une phrase diplomatique l'insuffisance des renseignements, le dessinateur est forcé de la proclamer : c'est ce que montrent en toute sincérité les contours mous et flottants des teintes de la carte ethnographique.

1912, sont une œuvre des plus remarquables. Mais le service géographique, lui aussi, publie de fort beaux travaux, ce qui n'a pas empêché l'ouvrage de M. Brenier d'en recevoir et d'en publier un compte rendu (carte n° XX et texte).

Il en ressort cependant déjà des faits d'un haut intérêt. Le premier, c'est que les peuples dont l'influence s'exerce avec le plus de puissance dans la demi-péninsule orientale d'Indo-Chine, sont précisément ceux qui occupent le moins de place sur la carte. De même dans la partie ouest, ce ne seraient ni les Anglais ni les Hindous qui occuperaient les plus vastes espaces de Barmanie et d'Annam. Ainsi encore, dans la partie chinoise de l'Indo-Chine, les Chinois tiennent moins de place que les peuplades indigènes qui pénètrent, par les monts, jusqu'en pleine civilisation chinoise, les tribus cambodgiennes occupant, par exemple, la majeure partie du Kouang-si. Quant aux fils de Han, ils ne forment que des îlots dans le delta supérieur du fleuve Rouge, de plus en plus disséminés vers le delta moyen, absents dans le delta inférieur où règne la race annamite. Celle-ci dessine un long liséré continu, mais étroit, sur le rivage du Pacifique, de la baie d'Along, au nord, jusqu'au delà du delta du Mékong, au sud, entre 9° et 20° de latitude nord. Mais, chose étrange, c'est derrière eux, formant une épaisse bande orientée également nord-sud, et sans aucun contact direct avec le rivage maritime, qu'apparaît une masse compacte de souche indonésienne, venue de la mer, par conséquent (Khas, Moï, P'nong).

C'est à l'ouest encore de ceux-là, du golfe de Siam aux pentes du Tibet, que le pays est peuplé par la souche cambodgienne, la plus étendue, sinon la plus nombreuse. Au sud, des îlots épars d'Indonésiens, d'autres, au nord, qui vont rejoindre les tribus de Lolos et de Hounis des montagnes, puis, entremêlés sur le fleuve Rouge, une poussière de Meos ou de Miao; voilà le schéma de ce fouillis de groupes hétérogènes qui peuple notre Indo-Chine orientale et qui, par son manque de cohésion, a grandement facilité l'occupation française du pays, d'autant qu'à la diversité des origines correspond la variété des idiomes.

La notice consacrée à ce double sujet est une des plus développées de l'œuvre de M. Brenier. Il ne saurait être question de l'analyser ici en détail, nous devons nous contenter d'y renvoyer le lecteur désireux de juger en connaissance de cause ce résumé d'histoire et d'ethnographie. M. C. Madrolle avait déjà tenté, en 1906 (*Revue indochinoise*), un essai de généralisation. M. Brenier le reprend et le développe en divisant les populations indo-chinoises en dix groupes ethniques, le mot de *races* lui paraissant trop net et trop affirmatif pour être employé dans le cas présent, à cause des métissages séculaires, qui les rendent difficiles à distinguer actuellement, et du faible nombre d'observations purement authropométriques effectuées dans la plupart de ces groupes.

Le premier groupe comprend les Negritos, bien que l'existence du negrito pur ne se constate plus de façon évidente en Indo-Chine française. Mais il semble difficile de ne pas y admettre la présence de cette race aux époques anciennes de l'histoire, alors que les presqu'îles et les archipels voisins la montrent nettement, ainsi que la Perse et la Chine occidentale, d'après MM. de Morgan et Legendre. Certaines descriptions

de Khmers *à cheveux frisés* dans la région du bas Mékong (p. 17), d'après M. Pelliot, sembleraient également indiquer des vestiges du sang negrito.

Le deuxième groupe est celui des Indonésiens, dont le nombre total serait estimé à 600 000. Ces immigrés, relégués plus tard par d'autres envahisseurs sur les croupes montagneuses ou les plateaux d'accès difficile, portent des noms locaux dont la signification originelle est le plus souvent celle de « sauvage ». Tous les groupes classés dans cette catégorie se rapprochent les uns des autres par leur passion de la chasse et de la guerre, par leur faible développement intellectuel, leur industrie rudimentaire (MM. Aymonnier, Maître, Cabaton, Dr Noël Bernard, etc.), ainsi que par leurs pratiques animistes et leurs tabous compliqués, dont l'étude prompte s'impose, si on ne veut pas qu'elle reste à tout jamais incomplète.

Les Malais et les Chams de langue malayo-polynésienne forment le troisième groupe, qui comprendrait de 60 à 80 000 individus, restes d'une agrégation de nations plus puissantes. Découvertes par notre collègue Aymonier, étudiées par Bergaigne et par notre École d'Extrême-Orient dans leurs langues et leur architecture, tout récemment encore par Maspero, ces nations musulmanes, jadis envahissantes, ne sont plus aujourd'hui que l'ombre d'elles-mêmes.

Tout autre est le rôle actuel du quatrième groupe, Annamite et Muong, qui comprend plus des quatre cinquièmes de la population totale de la colonie, et qui, parti du nord, s'est avancé graduellement vers le sud en suivant et en occupant graduellement toute la côte maritime, suivant des itinéraires étudiés surtout par Aymonier. Tout récemment (1912) M. H. Maspero a apporté une contribution à l'étude difficile des origines annamites, dans les *Bulletins* de l'École d'Extrême-Orient.

Les Thaïs (cinquième groupe), 15 à 16 millions à peu près, qui forment après les Annamites l'élément le plus nombreux de la péninsule, paraîtraient être descendus du nord; une stèle étudiée par G. Maspero fournirait pour cet événement une date postérieure au XIIe siècle de notre ère. Ils auraient ainsi refoulé les Khmers (sixième groupe) qui ne seraient plus représentés que par 1 500 000 individus, après avoir été la puissance dominante du centre de la péninsule. Les admirables temples dus à ce peuple, sous l'action d'une influence hindoue postérieure au VIe siècle de l'ère chrétienne et qui aurait brusquement disparu au XIIe, montrent l'éclat et la courte durée de cette civilisation, brahmaniste jadis, et dont les restes aujourd'hui sont surtout bouddhistes.

Le septième groupe (Thibétains et Lolos, descendus récemment par le nœud de montagnes et de fleuves de l'angle nord); le huitième (Méo ou Miao, poussés vers le sud à la même époque par les massacres du sud de la Chine, au milieu du XIXe siècle); le neuvième (Man ou Yao venus plutôt de l'est de la Chine), termineraient la classification ethnique de l'atlas, si les Chinois ne jouaient, malgré leur très petit nombre (300 000 environ), un rôle important dans la vie sociale de la péninsule. Le commerce et l'industrie, comme on le sait, sont presque exclusivement

entre leurs mains, et leur influence intellectuelle est pour ainsi dire prédominante, même à côté de celle de la France.

Cet aperçu, avec sa carte, bien que naturellement encore très élémentaire, donne déjà une idée bien nette et vraiment graphique des forces et des pressions qui ont agi sur les noyaux de population primitifs de la presqu'île indo-chinoise. Il semble que, si cette étude des groupes ethniques se continue encore quelque temps avec persévérance, un jour viendra, prochain peut-être, où il sera possible de représenter sur l'écran du cinématographe le mouvement de ces courants humains, comme on y montrerait l'écoulement et le mélange ou la superposition de liquides de couleurs variées. Ainsi se verrait, sous l'apparence d'un phénomène matériel, l'histoire de cette invasion complexe de l'Indo-Chine par les peuples qui l'habitent aujourd'hui et qui, comme nous le disions plus haut en nous appuyant sur la contexture géographique de la péninsule, n'ont pu jusqu'à présent y constituer aucun corps de peuple comparable à la Chine, ou même à l'Inde, ses deux voisins de l'est et de l'ouest.

Le cadre de notre *Revue* nous limite, et nous en sortirions si nous voulions étudier les chapitres consacrés dans l'ouvrage statistique de M. Brenier, à l'administration des hommes et des richesses, aux services techniques, au commerce (productions, échanges), à la colonisation européenne, aux voies de communication, etc. (Cette énumération suffit pour montrer la variété des sujets étudiés dans cette remarquable publication.)

Disons cependant quelques mots des produits du sol, si intimement liés à la vie même des populations, et dont les rapports avec l'humanité constituent certainement la plus grande impulsion directrice des civilisations humaines. Les forêts ou les savanes, qui favorisent surtout la chasse; les déserts, qui impliquent la vie nomade; les plaines arrosées, les régions fluviales ou les deltas, sites prédestinés à l'agriculture et aux civilisations sédentaires, sont, particulièrement en Asie, les zones incitatrices ou directrices du développement social et de l'histoire.

C'est autour du levé géographique du pays, confié en Indo-Chine à un service remarquablement dirigé par l'éminent et infatigable colonel Friquegnon, que se groupent naturellement les études de détail relatives aux diverses possibilités d'association entre la Terre et l'Homme.

Les déserts véritables (est-il besoin de le dire?) sont complètement absents dans une région si copieusement arrosée par le ciel ou par les eaux courantes; des pentes montagneuses et des plateaux, la forêt tropicale ou semi-tropicale, longtemps préservée de la destruction par la faible densité de peuplement, descend jusqu'aux parties de plaines qui, dans l'Inde ou en Chine, seraient depuis longtemps envahies par les cultures.

C'est donc plutôt dans les vallées proprement dites et surtout dans les deux grands deltas du Song-Koï et du Mé-Kong, que la culture des produits nutritifs ou industriels s'est étendue, entraînant avec elle la densité croissante de la population.

Deux cartes sont spécialement consacrées aux forêts, dans l'ouvrage que nous analysons ; plusieurs sont consacrées aux cultures.

On peut dire que la forêt couvre à l'époque actuelle la presque totalité de l'Indo-Chine française : forêt dense, tropicale, autour du bas Mé-Kong et du grand Lac cambodgien ; puis moins serrée à mesure qu'on avance vers le nord, et se transformant en forêt de conifères sur les montagnes, jusqu'à disparition complète aux approches de la Chine méridionale. Les vallées du Song-Koï, du Song-Ka, du moyen Mé-kong, et les deux grands deltas, ouvrent de larges clairières dans cette zone arborescente.

Dans la partie nord, la gomme-laque (si singulièrement désignée comme *sticklac* par la légende et la notice), dans la région sud les différentes sortes de diptérocarpées, avec leurs produits oléagineux, puis le caoutchouc dans la région médiane, ajoutent des richesses spéciales à cette « richesse » générale des forêts, qui n'existe trop souvent qu'au moment et en raison même de sa destruction sans remplacement. C'est pourquoi la représentation cartographique ou la description des régions forestières appelle un correctif, c'est l'étude d'un service forestier, partout où ce service forestier existe.

Il existe en Indo-Chine ; il y fonctionne même, dans certaines régions ; mais il y a lieu de remarquer que ces régions sont surtout celles qui ne possèdent aucune forêt, c'est-à-dire les deux deltas principaux. C'est assez dire que là comme presque partout, l'aménagement forestier se montre simplement palliatif, au lieu d'être conservateur ou créateur.

Cependant, soyons juste : il suffit de constater la création d'un certain nombre de plantations de caoutchouc, pour espérer un avenir meilleur, puisque nous en voyons poindre les germes.

Quant aux cultures alimentaires ou textiles, elles sont traitées avec un luxe de détails plus statistique qu'anthropologique, et que nous ne suivrons pas ici. Il va sans dire que le riz y occupe de beaucoup la plus grande place, tant pour la consommation que pour le commerce, et il est réjouissant de constater que les chiffres, quoique provisoires, semblent indiquer un accroissement rapide pour l'exportation en Europe. En passant, exprimons le regret de voir encore la régie du raki, c'est-à-dire l'incitation à l'alcoolisme, figurer parmi les ressources de la colonie, à côté du fermage de l'opium.

Il faudrait un article spécial pour traiter des chapitres relatifs aux questions d'administration et d'enseignement, c'est-à-dire aux rapports entre les deux ordres sociaux et les deux esprits, ou les deux génies si l'on préfère, de la métropole et de la colonie. Là est le véritable problème et le secret de l'avenir. Mais comment oser traiter cette matière en quelques pages et sans une longue préparation, alors surtout que nous sommes fiers de compter, parmi les anciens gouverneurs généraux de l'Indo-Chine, le Président de notre Association pour l'enseignement des Sciences anthropologiques?

Restons dans les limites que nous nous sommes imposées, et qui sont celles d'un compte rendu critique. Nous pensons avoir fait sentir la

valeur de l'étude synoptique publiée par M. Brenier. En terminant, nous lui emprunterons la conclusion par laquelle il termine son œuvre, en exprimant le vœu que l'ébranlement actuel du monde entier confirme les espérances contenues dans ces dernières lignes.

« Tous ces faits, toutes ces réalités incitent à la confiance en même temps qu'ils permettent de concevoir une fierté légitime de l'effort accompli, qu'il s'agisse de l'administration ou de l'initiative privée. Cet effort se continuera avec d'autant plus de succès qu'on le distribuera et qu'on l'échelonnera suivant un plan d'ensemble... la réussite dépendra de la stabilité dans la direction.

« Ainsi pourront se développer... les œuvres les plus hautes de génie français... en harmonie de l'individualisme européen avec l'instinct et la tradition communautaires extrême-orientaux; du régime démocratique avec l'oligarchie de lettrés et de riches paysans de l'ancien Annam; de l'énergie française, dont nous avons cherché à présenter le tableau, avec le détachement du bouddhisme cambodgien et laotien; de la science moderne, qui vit de l'esprit d'observation, avec l'esprit purement livresque d'un confucianisme millénaire.

« Là aussi le succès nous attend si nous ne négligeons, en même temps que nous répandrons les bienfaits d'un mieux-être matériel, aucune des forces morales de notre civilisation. »

F. SCHRADER.

G. ELLIOT SMITH, prof. d'anatomie à l'Université de Manchester. — *The influence of racial admixture in Egypt.* (*The Eugenics Review*, Londres, octobre 1914.)

Le prof. El. Smith a mis à profit son séjour au Caire, il y a huit ans environ, pour étudier les documents humains recueillis par le Survey Department dans les nombreux cimetières de l'Égypte. Il a tiré de ses observations deux ordres de conclusions; l'une purement anthropologique, l'autre eugénique, sur l'évolution des Égyptiens à travers les siècles, et c'est à ce titre que l'*Eugenics Review* publie cet article.

A l'époque la plus reculée, que l'on peut faire remonter à environ 6 000 ans, l'Egypte était habitée par une population à teint basané, à tête étroite, cheveux noirs et de petite taille, qui devait probablement être originaire du nord-est de l'Afrique pour, de là, se répandre sur tout le littoral de la Méditerranée et le sud du continent asiatique, au moins jusqu'aux Indes.

Cette race se subdivisa en deux branches, la Méditerranéenne et l'Éthiopienne. Le prof. Giuffrida-Ruggeri en fait deux races indépendantes.

Les Proto-Égyptiens, à cause de leur situation géographique, entrèrent en contact avec les étrangers il y a environ 54 siècles, par le nord avec des populations de race blanche, et par le sud avec les nègres. Les deux éléments influencèrent différemment les habitants du pays.

L'art de faire des ouvrages en poterie, de travailler la pierre, et probablement l'art de tisser et de fondre des perles en or ou en cuivre, furent connus de bonne heure, sans que les Proto-Égyptiens aient développé ces découvertes. Le climat, la fertilité du sol, la sécurité dans laquelle ils vivaient, n'exigeaient que de faibles efforts pour se nourrir, se vêtir, se loger; ces industries primitives restèrent sans progresser jusqu'au moment où les étrangers pénétrèrent par le nord.

Le type de ces derniers, on peut le constater par les sculptures de l'époque, contraste avec le type efféminé des Proto-Égyptiens. Ces étrangers étaient plus robustes, plus musclés, leur crâne était plus large, le cerveau plus développé et comparable aux cerveaux de l'Europe moderne. L'occiput était moins saillant, le front plus fuyant, les arcades sourcilières plus développées, le nez plus mince et plus saillant, les orbites plus grandes et d'une forme bien différente, enfin la mâchoire était plus forte. On a pu constater que ces nouveaux caractères étaient bien plus accentués dans la classe aristocratique que dans le peuple.

Ces étrangers n'apportèrent pas à la civilisation des Proto-Égyptiens de nouveaux éléments, mais donnèrent une impulsion au développement des arts existants, qui gagnèrent progressivement les provinces du sud. M. El. Smith qualifie ces étrangers d'Arménoïdes du sud, ou marins.

Mais, après l'action progressiste venue du nord, l'influence nègre venue du sud se fit aussi sentir, mais d'une façon régressive. L'industrie que l'on a constatée dans les tombes prouve qu'il y eut ainsi des fluctuations dues à ces deux influences contraires, fluctuations que l'on retrouve dans l'histoire de la civilisation égyptienne. L'évolution des Égyptiens serait donc principalement due aux influences des éléments étrangers agissant, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre.

Dans les temps modernes, l'Égyptien reviendrait au prototype, mais où domine l'élément nègre; c'est ce qui explique la mentalité actuelle de la population égyptienne.

De ces observations, M. El. Smith conclut que le croisement des races joue un rôle important, non seulement pour le développement de la civilisation, pour l'évolution, mais aussi dans l'histoire des peuples.

H. W.

DÉMISSION. — Notre collègue de la Société d'Anthropologie, M. le Dr Émile Rivière, nous prie d'annoncer qu'il a également envoyé à Vienne, à la date du 22 septembre 1914, sa démission de membre correspondant de la Société d'Anthropologie de cette ville.

Le Directeur de la Revue,
G. Hervé

Le Gérant
Félix Alcan

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

Le Germanisme et la Théorie de la Force[1]

Par J.-L. DE LANESSAN
Président de l'Association pour l'enseignement des Sciences anthropologiques.

Mesdames, Messieurs,

C'est un très grand honneur pour moi d'avoir été choisi par les professeurs de l'École d'Anthropologie pour célébrer aujourd'hui avec vous le 40e anniversaire de sa fondation.

Je n'ai pas besoin de dire — vous le savez mieux que moi, vous qui suivez ses cours — quels services considérables l'École d'Anthropologie a rendus à la science.

Elle m'a prié, aujourd'hui, de vous entretenir d'un sujet que les circonstances rendent très impressionnant et que, cependant, je voudrais traiter uniquement au point de vue scientifique : le germanisme et la théorie de la force.

Pour bien vous faire saisir ma pensée, je me reporterai à une époque fort lointaine, car ce n'est pas d'hier que les hommes ont commencé à penser — on l'oublie quelquefois un peu trop, surtout parmi les jeunes, — à une époque antérieure à celle où l'on a commencé à faire de la métaphysique, et vous parler d'abord des Grecs, ces observateurs incomparables de la nature.

Il y a eu, et il y a encore, une mentalité hellénique, dont ils sont les pères, les créateurs, qui s'est répandue à travers le monde entier et qui, aujourd'hui, est en lutte avec une mentalité nouvelle, tout à fait différente : la mentalité germanique.

Qu'est-ce qui sépare ces deux formes de l'esprit humain? Est-ce, comme je l'entends dire et comme je le lis tous les jours, parce que

1. Conférence faite à l'École d'Anthropologie, le 9 décembre 1915.

les Grecs avaient une idée métaphysique du Droit, de la Justice, de la Morale qu'on pourrait opposer à l'idée matérialiste germanique d'après laquelle la force serait la reine du monde?...

Non!... D'abord, les anciens Grecs n'étaient pas du tout des métaphysiciens; ils n'avaient même pas de mot pour exprimer l'idée métaphysique du « droit »; ils regardaient la nature, ils observaient les animaux; ils ont eu l'un des plus illustres, peut-être même le plus illustre des naturalistes que le monde ait jamais connu : Aristote, et ils ont eu des penseurs qui, même dans les moments où ils cédaient à quelque tendance métaphysique, n'en observaient pas moins la nature. Ainsi, je ne connais pas de description plus parfaite de la sélection artificielle que celle qu'en a donné Platon qui, cependant, ne passe pas, aux yeux de la foule, pour être particulièrement observateur de la nature. Lisez, dans sa *République*, son dialogue relatif à la manière de choisir et d'élever les animaux et vous y trouverez un tableau si parfait de la sélection artificielle que ni Buffon, dans son histoire des pigeons, ni Darwin, dans sa longue théorie de la sélection et de l'évolution des espèces, n'ont pu le surpasser.

Ce qui caractérise, à mon avis, cette mentalité hellénique — ainsi que je l'appellerai si vous le voulez bien — c'est son observation de la nature; elle regarde, elle cherche à se rendre compte des relations qui existent entre les êtres vivants, entre ces êtres et l'homme et entre les hommes des diverses parties du globe. Elle en arrive à cette idée que si l'homme veut être heureux, il faut que chaque individu contribue au bonheur de son semblable, que les hommes sont faits pour vivre ensemble, qu'ils ne sont pas isolés des autres êtres, qu'ils ne sont pas des maîtres, des despotes régnant sur tous les autres êtres, mais qu'ils sont en relations avec eux d'une façon si étroite qu'ils ont intérêt à ce que le monde vivant tout entier soit heureux, si je puis dire, afin que chaque homme le devienne à son tour. Voilà l'hellénisme tout pur. C'est la morale d'Épicure comme celle de Zénon, celle de Socrate, celle de Sénèque et de Marc-Aurèle, c'est celle qui, à travers les temps, est arrivée jusqu'à notre XVIII[e] siècle pour s'y épanouir.

Il n'y a pas du tout de métaphysique dans cette morale. Ce n'est pas en vertu d'une conception métaphysique du bien ou du mal, de la justice ou du droit, que je serai bon envers mes semblables, que

je serai bienveillant pour eux, c'est tout simplement afin qu'eux-mêmes soient bons et bienveillants avec moi.

Permettez-moi de vous citer quelques lignes de ces vieux philosophes. Nous les opposerons ensuite à la théorie du germanisme qui prétend être la seule théorie scientifique, et vous verrez de quel côté sont la science et l'observation.

Écoutez Épicure :

« Le droit naturel, dit-il, n'est autre chose qu'un pacte d'utilité dont l'objet est que nous ne nous lésions pas réciproquement et que nous ne soyons pas lésés. »

C'est, vous le voyez, la base de toute la morale utilitaire du XVIIIe siècle, en Angleterre et en France.

Voici ce que dit Marc-Aurèle, à une période déjà plus rapprochée de nous de l'histoire de l'humanité. La pensée s'était développée, elle avait pris une forme plus précise :

« Nous sommes certainement faits, dit le vieux souverain philosophe, pour vivre en commun. Notre société ressemble à une voûte qui tomberait si ses diverses parties ne se prêtaient pas un support mutuel.

« Les êtres raisonnables existent les uns pour les autres. Le premier attribut de la condition humaine, c'est donc la sociabilité.

« N'aie qu'un but unique : régler ton mouvement et ton repos conformément au bien de la société. Tout désir, toute action ne doit avoir d'autre but que le bien de la société ; c'est là ce qui est conforme à la nature.

« J'ai fait quelque chose d'utile à la société, j'ai donc fait ce qui m'est utile. Aie toujours cette vérité présente à ton esprit ; ne cesse jamais de la mettre en pratique. »

Puis, les siècles marchent, l'idée se développe, prend une forme plus scientifique avec Buffon :

« L'homme a d'abord mesuré sa force et sa faiblesse, dit-il ; il a comparé son ignorance et sa curiosité, il a senti que, seul, il ne pouvait suffire ni satisfaire par lui-même à la multiplicité de ses besoins, il a reconnu l'avantage qu'il aurait à renoncer à l'usage illimité de sa volonté (c'est-à-dire de sa force), pour acquérir un droit sur la volonté des autres. Il a vu que la solitude n'était pour lui qu'un état de danger et de guerre, il a cherché la sûreté et la paix dans la société.

« Il n'est tranquille, il n'est fort, il n'est grand, il ne commande à

l'univers que parce qu'il a su se commander à lui-même, se dompter, se soumettre et s'imposer des lois. L'homme, en un mot, n'est homme que parce qu'il a su se réunir à l'homme. »

A côté de ce savant, du plus grand naturaliste, sans aucun doute, avec Aristote et au-dessus d'Aristote, — car il est venu à une époque où la pensée pouvait s'élever plus haut que dans la vieille Grèce, — écoutez Diderot. Celui-là est plus hardi ; il va nous donner la philosophie de la doctrine :

« Ne savez-vous pas, nous dit-il, que vous voulez être heureux, que les autres ont le même désir que vous, qu'il n'y a de félicité vraie, pour vous, que par le besoin que vous avez les uns des autres et que par les secours que vous espérez de vos semblables et qu'ils attendent de vous, que si vous n'êtes pas aimé, estimé, considéré, vous serez méprisé et haï et que l'amour, la considération, l'estime, sont attachées à la bienfaisance?...

« Soyez donc bienfaisants tandis que vous êtes, et endormez-vous du dernier sommeil, aussi tranquilles sur ce que vous deviendriez que vous l'êtes sur ce que vous étiez il y a quelques centaines d'années. » Voilà toute la philosophie hellénique, et il n'y a là aucune métaphysique, aucune idée puisée en dehors de l'observation de la nature : les hommes sont destinés à vivre les uns avec les autres, en société, chacun a intérêt — vous voyez que j'évite d'employer le mot « devoir » — chacun a intérêt à être bienveillant, à être bon, généreux envers ses semblables afin que ses semblables soient bons et généreux envers lui. Observez cette règle et ne vous préoccupez pas de ce que la métaphysique a pu imaginer, vous serez aussi tranquilles quand vous aurez disparu de cette terre que vous l'étiez avant d'y apparaître.

C'est l'hellénisme pur, vrai, dégagé de tout ce qu'on a pu, à la suite des siècles, y ajouter de métaphysique. C'est aussi la nature et tout à l'heure nous verrons que ceux qui vont à l'encontre de la nature sont précisément ceux qui prétendent s'appuyer sur la science, agir au nom de la science et d'après des principes scientifiques (*Vifs applaudissements.*)

*
* *

Tandis que ces idées se répandaient à travers la Grèce, l'Italie, la France, l'Angleterre, c'est-à-dire dans toutes les nations qui, les

unes après les autres et en s'assistant réciproquement dans cette ascension, arrivaient à des degrés de plus en plus élevés de civilisation, il y avait, au centre de l'Europe, un peuple encore barbare et destiné à le rester.

Les souverains de ce pays étaient très nombreux : trois cent cinquante ou quatre cents, si je ne me trompe, même à la veille de la Révolution française. Chacun d'eux est un petit despote. Le régime de la propriété est celui de notre moyen âge le plus reculé ; les sujets sont des bêtes obéissantes que l'on vend pour s'enrichir afin qu'ils aillent faire la guerre au profit de gens qui ne veulent pas verser leur propre sang.

Oh ! soldats excellents, très disciplinés, si disciplinés que, d'après Montluc, même lorsqu'il était ivre un soldat allemand trouvait toujours le chemin de la caserne (*Rires et applaudissements*). Mais ce sont aussi des soldats violents, massacreurs, pillards, toujours prêts à égorger et à voler.

Ce peuple, lorsque survient notre Révolution, c'est-à-dire lorsque s'épanouissent dans l'action toutes les idées de nos ancêtres, est presque encore à l'état où nous étions nous-mêmes au premier moyen âge, et même beaucoup plus bas. Il n'a qu'un instinct : user de la force, et il n'a qu'une volonté : dominer les autres.

Il compte, comme tous les peuples, une poignée d'intellectuels, mais ce sont des mystiques. Vous connaissez la littérature allemande : depuis hier jusqu'à aujourd'hui, ce sont toujours des légendes nébuleuses auxquelles nous avons eu la sottise d'applaudir dans ces dernières années (*Applaudissements*), ce sont des rêveries mystiques et je puis dire, sans sortir des limites de la vérité, que le plus illustre, celui que je considère comme le plus parfait de la race — j'ai nommé Gœthe — nous en a fourni lui-même de merveilleux exemples. Demandez-vous si jamais un cerveau français aurait pu concevoir son *Faust* ?... Oh ! vous l'avez tous admiré ; on a essayé de me le faire également admirer, mais il est probable que j'étais atteint de quelque vice rédhibitoire, car je n'ai jamais pu m'y résoudre.

Lisez *Faust* avec attention et vous verrez qu'il manque précisément — c'est la caractéristique de toute l'œuvre allemande — de cette observation sincère, loyale de la nature, qui fait que l'homme qui écrit doit le faire pour traduire des vérités et non pour répandre à travers la foule des rêveries qui risquent de l'affoler (*Vifs applaudissements*).

Il y a deux périodes dans l'histoire de ces intellectuels allemands. Jusque vers le milieu du XIXe siècle, ils se montrent imprégnés, dans une certaine mesure, des idées de liberté qui régnaient autour d'eux ; ils ont emprunté quelque peu à la Grèce, à Rome, à la France, à l'Italie, à l'Angleterre et si l'on envisage l'enseignement donné au peuple pendant la première moitié du XIXe siècle, on le trouve incontestablement libéral. Il est même si libéral qu'il fait surgir une jeunesse désireuse de conquérir quelque liberté, de se soustraire à ce despotisme accepté par ses ancêtres, à cette autocratie brutale que les Hohenzollern caractérisent si bien : autocratie d'avares, d'ivrognes, de soldats toujours prêts à verser dans tous les vices et dans tous les crimes, Frédéric II lui-même — pour qui nous devons avoir quelque complaisance en raison de l'amitié qu'il avait pour les nôtres — ne fut un modèle de vertu en aucune manière quoiqu'il se prétendît le représentant de Dieu sur la terre.

Pendant la première moitié du XIXe siècle, l'enseignement des universités allemandes est si libéral qu'en 1848, lorsque nous donnons l'exemple d'un peuple qui se révolte pour conquérir sa liberté, nous sommes imités en Allemagne.

On a raillé la Révolution de 1848 en Prusse et on a eu quelque peu raison ; mais enfin, on voit le peuple, surtout la jeunesse des écoles, obliger le souverain, Frédéric-Guillaume IV, à descendre sur la porte de son palais pour saluer les cadavres des soldats tués la veille par le peuple. Il y a là une période de liberté, ou plutôt d'aspiration à la liberté, complétée par quelque chose que je ne saurais, quant à moi, blâmer : les grands penseurs allemands avaient l'idée de rapprocher en un seul peuple, en une seule nation, toutes les populations soumises à des autocrates infiniment nombreux, de les unir et de leur inculquer un certain nombre d'idées communes pour arriver à en faire une nation.

Cet effort est digne d'éloges et tout penseur sérieux doit rendre hommage à ces premiers initiateurs de l'unification de l'Allemagne. S'ils étaient des métaphysiciens et des mystiques, ils travaillaient sur un terrain qui n'avait rien de dangereux pour l'humanité.

Il eût été possible, si l'on avait suivi leurs directions, que l'Allemagne se développât dans un sens libéral et arrivât à former une très grande nation imprégnée, comme celles qui l'avait précédée, des idées de liberté et du désir de respecter les autres pour être respectée elle-même.

Malheureusement, le peuple n'était pas encore assez avancé pour comprendre ces idées et ceux qui les professaient n'avaient pas assez d'esprit d'indépendance pour pouvoir résister à l'opposition qui leur était faite.

Nous assistons alors, vers le milieu du siècle dernier, à un spectacle qui est certainement unique dans l'histoire de l'humanité.

Deux hommes arrivent au pouvoir en Prusse. L'un est Guillaume Ier, dont toute la vie a été celle d'un soldat, honnête du reste, loyal, mais purement soldat, ce que nous appelons en France « une culotte de peau ». A côté de lui, se trouve un homme qui a gardé tout l'esprit du moyen âge, qui l'a appliqué dans toutes les situations où il lui a été donné de jouer un rôle au nom de son pays, j'ai nommé Otto de Bismarck.

Pour savoir quelle éducation ces deux hommes vont donner à leur peuple, écoutons-les eux-mêmes; cela vaudra mieux que des phrases plus ou moins vagues.

Le 17 octobre 1861, à Kœnisberg, la veille de son couronnement, Guillaume Ier, qui vient d'accéder au trône, déclare : « Les souverains de Prusse reçoivent leur couronne de Dieu; je prendrai donc demain la couronne sur l'autel de Dieu et je la poserai sur ma tête. Voilà le sens de la royauté de droit divin et c'est là dedans que réside la sainteté de la couronne qui est indestructible. »

Notez bien que Guillaume Ier ne dit pas, comme l'aurait fait un empereur ou un roi occidental : « Je vais aller me faire sacrer par l'Église de mon pays, par ses prêtres ». Non, il déclare : « Je suis sacré par Dieu, ma couronne repose sur son autel, c'est moi-même qui la prendrai. »

C'est là une forme d'esprit absolument nouvelle. Ni César, ni Louis XIV, ni même Napoléon Ier, ou aucun autre souverain du monde moderne, n'a eu cette idée : faire savoir à son peuple qu'il incarne la divinité, qu'il est en quelque sorte le pontife de cette divinité et qu'il n'a besoin d'aucun intermédiaire entre Dieu et lui.

D'ailleurs, c'est ce même Guillaume Ier qui, dans de fréquents discours, soulignés avec tant d'esprit par Renan, parle de « Unser Gott », « Notre Dieu », non pas le Dieu des autres nations, des autres peuples, non pas le Dieu de l'Univers, mais le mien, à moi seul, celui qui me donne la couronne et au nom duquel je vais régner.

Cette idée est si bien ancrée dans l'esprit des Hohenzollern que

Guillaume II, le 24 février 1894, à la fin d'un banquet, au Parlement de Brandebourg, déclare lui aussi :

« La maison des Hohenzollern possède un sentiment de son devoir qu'elle tient de la conscience que Dieu l'a mise à la place qu'elle occupe, et qu'elle doit rendre compte à Dieu seul et à sa conscience de ce qu'elle fait pour le bien du pays. »

Le jour où il déclarera la guerre la plus inique, la plus abominable que le monde ait encore connue, il dira : « J'agis au nom de mon Dieu que je représente sur la terre ; je suis la vérité, je suis le représentant de Dieu. »

A côté de ces princes, que dit Bismarck ? Oh ! pour lui, le problème est très simple, il ne fait pas intervenir la divinité dans le gouvernement ; la force lui suffit.

« Ce qui importe à l'Allemagne, déclare-t-il au moment où il prend le pouvoir avec Guillaume Ier, ce qui importe à l'Allemagne, ce n'est pas le libéralisme de la Prusse, c'est sa force ; elle doit l'accroître, la concentrer, pour saisir le moment favorable qu'on a laissé échapper. Souvenez-vous de ceci : ce n'est point par des discours et des votes que se décideront les grandes questions, ç'a été l'erreur de 1848 et de 1849 de le croire ; ce sera par la force et par le sang. »

Et tout de suite, ces deux hommes se mettent à l'œuvre ; en organisant l'armée, ils la placent à la tête de la nation.

L'officier va devenir l'être particulièrement sacré dans le pays. Vous ne verrez pas à côté de lui le pasteur ou le prêtre. Non, c'est contraire au germanisme. Les nations occidentales ont pu mettre le prêtre à côté de l'officier, à côté du roi ; ici, le prêtre est un subalterne, comme tous les autres individus.

A la tête de la nation sera l'armée, c'est-à-dire l'officier représentant l'armée ; et le dernier officier de cette armée, avec le plus petit nombre possible de galons, aura son entrée à la cour tandis que le fonctionnaire civil supérieur n'y sera pas reçu. C'est l'officier qui incarne la force dans la nation, qui incarne ce que la nation doit respecter.

A côté de cette caste — car cela constitue bien une caste — nous voyons toute la nation se diviser en corporations, en sociétés dans chacune desquelles l'individu est absorbé par la collectivité.

Allez dans une société d'ouvriers ou d'étudiants ; personne n'y peut penser autrement que la société, dans son ensemble, a décidé

qu'on penserait. Partout, il y a un mot d'ordre qui vient d'en haut, du souverain, et toute la nation est ainsi partagée en classes, en catégories; chacun est parqué dans un compartiment spécial et chacun est obligé d'obéir à l'ensemble de ceux qui habitent ce compartiment.

Ajoutez à cela un enseignement conçu pour former des esprits toujours courbés sous l'autorité d'un maître absolu, et vous verrez comme nous sommes loin des professeurs qui enseignaient la liberté et préparaient la révolution de 1848!

Depuis le dernier maître d'école jusqu'aux plus grands professeurs de l'Université, l'enseignement n'a plus qu'un seul objectif : asservir l'homme à la force supérieure devant laquelle il devra, un jour, s'incliner pour la grandeur de la Germanie. C'est le culte de la force transporté dans le domaine de l'enseignement.

Et tout contribue au même but. Voyez sortir des enfants d'une école et voyez-les y entrer. Si le maître est présent, sur la porte, vous remarquerez que le gamin, avant d'arriver à lui, le salue exactement comme un soldat salue son supérieur.

Assistez à une réunion d'ouvriers, c'est la même chose : chacun s'y conduit comme s'il faisait partie d'un peloton à qui un ordre a été donné de marcher d'une certaine manière; chacun y est traité comme un écolier.

Une dame qui a été élevée dans une école allemande me disait dernièrement : « Il est bien facile de distinguer un Allemand d'un Français, il n'y a qu'à regarder leur écriture. Chacun de vous a une écriture différente, il n'y en a pas deux qui se ressemblent. En Allemagne, c'est le contraire, tout le monde écrit de la même façon et par le même procédé. La raison en est bien simple : si l'enfant ne tient pas sa plume comme le maître l'ordonne, il reçoit un coup de règle en fer sur les doigts, et s'il recommence, il en reçoit deux ou trois. » Ainsi, on arrive en Allemagne à discipliner jusqu'à l'écriture des enfants.

*
* *

Cet enseignement avait déjà commencé de se répandre, lorsque surgit l'œuvre de Darwin sur l'*Origine des Espèces*.

Ce n'est pas seulement en Allemagne que cette œuvre remarquable, mais fausse à certains égards, produisit un effet fâcheux sur la mentalité.

Il semblait résulter de la théorie de Darwin sur la sélection et le combat pour la vie, le *struggle for life*, que, dans le monde, ce qui donnait l'autorité, la puissance, ce n'étaient ni le droit ni la justice qui sont, du reste, des idées purement métaphysiques, mais exclusivement la force matérielle et individuelle. Dans la lutte que tous les êtres vivants ont à soutenir les uns contre les autres et contre le milieu dans lequel ils vivent, l'arme principale, et pour ainsi dire unique, serait la force offensive, et le plus fort devrait toujours non seulement triompher mais encore se perpétuer, tandis que tous les faibles disparaîtraient.

On se mit alors en Allemagne — je ne veux pas faire allusion à la même faute commise en France par certains de nos savants —, on se mit en Allemagne à classer les races et les nations d'après la forme de leur crâne en les parquant, comme les membres des sociétés germaniques dont je parlais tout à l'heure, de telle façon que chacun devait être condamné à ne jamais sortir de la case où il était placé.

Il y avait des races destinées à rester toujours inférieures; il y en avait d'autres qu'on plaçait au milieu de cette échelle humaine, — on nous faisait l'honneur de nous y mettre — c'était déjà quelque chose. Enfin, il y avait une race très supérieure à toutes les autres, c'était celle nécessairement dont faisaient partie les auteurs de la conception. Cette race-là était destinée à rester supérieure à toutes les autres parce qu'elle avait le crâne allongé d'une certaine façon — on oubliait simplement qu'on la faisait ressembler aux plus anciens de nos ancêtres...

Il y avait là une grave erreur scientifique mais, après tout, on aurait pu la passer pour compte si l'on s'en était tenu à la théorie.

Malheureusement, appliquant à faux la doctrine de Darwin, on disait — et Nietsche proclamait — que ce serait un grand bien pour l'humanité si toutes les races, toutes les nations disparaissaient devant la race la plus forte; de même, sans doute, qu'il serait utile à l'humanité que tous les hommes disparaissent devant le surhomme de Nietsche.

A partir de ce moment, l'application de la théorie de Darwin par les Germains devint, non seulement une erreur scientifique, mais un danger pour l'humanité. En effet, on enseigne alors dans toutes les écoles primaires, dans tous les lycées et collèges, dans toutes les

Universités, que la race germaine, étant supérieure à toutes les autres, il n'y a qu'elle qui soit vertueuse, qui soit forte et, appliquant la doctrine de Nietzsche, on déclare qu'il y a intérêt pour l'humanité à ce que cette race supérieure soumette toutes les autres et même les détruise à son profit (*Applaudissements*).

Examinons de près cette théorie, d'autant plus que, comme je le disais tout à l'heure, ce que j'appelle le germanisme, c'est-à-dire la mentalité germanique, ne s'est pas confiné dans les limites de l'Allemagne, mais les a dépassées de beaucoup. Il y a du germanisme en Amérique, il y en a en Suisse, en Italie, il y en a eu, mais j'espère qu'il n'y en aura plus, en France.

J'ai entendu prôner la doctrine de la force à mon entrée dans la science; des jeunes gens, épris de la science allemande, raillaient tous ceux qui ne croyaient pas à la supériorité de la force, foulaient aux pieds toutes les idées de l'hellénisme répandues à travers le monde, se moquaient de ceux qui accordaient quelque valeur à la bonne foi, à l'amitié, à l'amour, et condamnaient toutes ces vieilleries à disparaître devant la force, seule puissance destinée à régler les destins de l'humanité.

J'ai vu répandre, autour de moi, ces idées faussement attribuées à Darwin et se former toute une jeunesse de Nietzschéens. On admirait Nietzsche; on admirait Schopenhauer déclarant que le droit n'est que la conséquence de la force et qu'il n'y a pas de droit en dehors de la force; on était plein d'admiration pour la science germaine, on se germanisait sans peut-être s'en douter.

Je me demandai alors si vraiment il était exact que, dans la nature, la force fût la puissance unique, et que l'évolution des êtres vivants se fût produite par la force. L'évolution de l'humanité devait-elle également se faire par la force? fallait-il rejeter toutes les idées généreuses, nier la fraternité des hommes, ne plus croire aux liens qui les unissent les uns aux autres, condamner la morale des Épicure, des Lucrèce, des Sénèque, des Marc-Aurèle, des Buffon, etc.

Je ne tardai pas — je vous demande pardon de dire « je », c'est que, malheureusement, j'ai été très isolé dans la recherche de cette vérité et je ne vois pas qu'on l'ait encore très bien comprise — je ne tardai pas à m'apercevoir que la force, chez les animaux, n'était pas l'élément essentiel de la sélection et du progrès.

*
* *

Prenons la lutte pour l'existence telle que Darwin l'a exposée. Les êtres luttent d'abord contre le milieu cosmique. Tout végétal ou tout animal a des besoins et lutte avec le milieu dans lequel il vit; il lutte contre le climat qui, à certaines heures, est très dur, il lutte pour sa nourriture, il lutte contre toutes les conditions de la vie auxquelles il se trouve soumis.

Est-il vrai que, dans ce combat incessant de l'animal contre le milieu cosmique, ce soit la force qui l'emporte?

Pas le moins du monde, elle ne joue absolument aucun rôle. Comme l'a, le premier, admirablement montré Buffon, les survivants sont ceux qui, par suite de conditions particulières, sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister ici, se sont le mieux adaptés au milieu dans lequel ils vivent.

Ainsi, certains animaux, plus intelligents que les autres, se sont déplacés avec les climats. Nous avons eu dans le Nord de l'Europe des animaux qui, aujourd'hui, vivent exclusivement dans les pays chauds. A l'époque où le climat était uniformément chaud, sur le globe, ils trouvaient partout leur nourriture et pouvaient sans inconvénient remonter jusque dans les contrées septentrionales. Quand la période des froids est survenue dans le nord, ils ont émigré vers le sud et y sont restés, assurant ainsi la conservation de leur espèce.

Certaines races d'hommes en ont fait à peu près autant. Puis, devenu plus intelligent, l'homme a su s'adapter à tous les climats au moyen de divers procédés artificiels, tels que la nature des logements, des vêtements, etc. Beaucoup d'animaux agissent de la même manière : ils se creusent des terriers ou vivent dans des cavernes pendant l'hiver, s'abritent sous les arbres des forêts pendant la forte chaleur, etc.

Jamais la force n'intervient dans cette adaptation des animaux au milieu cosmique : c'est la nature elle-même ou l'animal qui déterminent l'adaptation; la force n'y est absolument pour rien.

Celle-ci semble intervenir dans un cas bien déterminé : je fais allusion à la nutrition des animaux. Comme tous les êtres vivent les uns des autres, chacun est obligé de s'emparer de celui dont il se nourrira. Tous les animaux sont armés, en effet, d'une façon ou d'une autre, de manière à pouvoir capturer tuer et déchirer les êtres dont

ils se nourrissent. C'est le seul cas dans lequel la force semble jouer un rôle.

Je dis qu'elle « semble jouer un rôle » parce que, en réalité, si j'examine de près ce qui se passe entre un animal qui en recherche un autre pour le manger et cet autre animal, je constate qu'il est très rare qu'entre eux la force intervienne réellement. C'est plutôt la ruse que les animaux emploient dans cette sorte de lutte pour l'existence; il y a relativement très peu de combats entre celui qui mange et celui qui est mangé. Les habitants des pays tropicaux où vivent les lions, les tigres, vous diront qu'on n'a jamais entendu parler de combats entre un bœuf sauvage et un lion ou un tigre. Les bêtes féroces essaient de surprendre l'animal dont elles veulent se nourrir.

D'autre part, chaque être vivant est pourvu de moyens lui permettant d'échapper plus ou moins facilement à la menace dont il est l'objet. Les jambes deviennent plus rapides, les sens se développent sans cesse de plus en plus, l'odorat se fait plus délicat, la vue plus perçante et beaucoup plus d'individus parviennent à se soustraire à des animaux beaucoup plus forts qu'eux. Il en est aussi qui se mettent à l'abri dans des creux d'arbres, dans des gîtes, dans des terriers, etc. et qui échappent ainsi fort souvent aux carnassiers.

On peut donc dire que la force ne joue qu'un rôle secondaire dans cette lutte et même qu'elle évite bien souvent d'intervenir. Les grands carnassiers eux-mêmes, comme le tigre et le lion, cherchent plutôt à surprendre leurs proies qu'à les combattre de face.

Il existe, à cet égard, chez les Annamites, un dicton aussi plaisant que caractéristique. Lorsque je chassais dans leurs forêts, le boy qui m'accompagnait se plaçait toujours devant moi; je lui disais fréquemment : « reste donc derrière, tu me gênes pour tirer », il obéissait; mais quelques minutes après, il revenait se mettre devant moi. Comme je cherchais l'explication de ce fait constant, un vieil Annamite me dit : « C'est que lui malin; il sait bien que le tigre prend toujours celui qui vient le dernier... »

Et c'est, parait-il, la vérité. On pourrait croire que le tigre, si fort, si puissant, recherche le combat et se jette sur l'homme dès qu'il le rencontre dans la forêt; eh bien, pas du tout. A l'époque où j'étais à Bien-Hoâ, nous avions des courriers qui se faisaient par les sentiers de la forêt entre Baria et Bien-Hoâ. Jamais un des Annamites por-

teurs du courrier, voyageant la nuit comme le jour dans ces forêts désertes habitées par les tigres, n'a, à ma connaissance, été victime de ces carnassiers. La raison en était, disaient-ils, que chacun d'eux se munissait d'une longue baguette en rotin, avec laquelle ils frappaient les buissons tout le long de la route; ce seul bruit suffisait pour écarter les tigres.

Dans cette forme de la lutte pour l'existence je ne vois guère, en somme, le rôle de la force; en tout cas, si elle intervient à certains moments, il est évident que l'animal qui la possède essaie d'en user le moins possible.

Il existe une autre forme de la lutte pour l'existence, très intéressante aussi : celle qui se produit en vue de la reproduction. Elle est parfois accompagnée de combats, mais ce n'est pas la règle générale. Dans la plupart des cas il se produit un véritable choix du mâle entre les femelles et de la femelle entre les mâles, et ce n'est pas toujours, tant s'en faut, le plus fort qui est choisi. Beaucoup d'animaux font valoir dans leurs luttes sexuelles des qualités très différentes de la force, telles que la beauté des formes ou du plumage, le chant, voire la danse, etc. J'ai vu des femelles d'oiseaux refuser obstinément des mâles très jeunes et très forts et en choisir un qui était loin de réunir ces qualités. De même les mâles préfèrent très souvent des femelles âgées aux plus jeunes et aux plus fortes.

Sont-ce donc, en résumé, les êtres les plus forts qui, dans les diverses formes de lutte pour l'existence, réussissent le mieux et dont les espèces se multiplient le plus facilement? Pas du tout. Si je voulais formuler une loi résultant des faits, je dirais que la force sert parfois à la conservation des individus parce qu'elle leur permet de se nourrir, mais qu'elle ne sert jamais à la perpétuation de l'espèce.

L'histoire des êtres vivants confirme cette manière de voir. Les grands animaux des périodes antiques ont disparu les uns après les autres; plus ils étaient carnassiers, c'est-à-dire plus ils étaient doués d'armes offensives contre les autres animaux, plus ils ont succombé rapidement.

Il y a là un fait dont il faut chercher l'explication dans la nature; on la trouve d'ailleurs assez facilement. Le tigre, le lion, l'aigle même, sont obligés, pour assurer leur nourriture, d'écarter de leur rayon d'action tous les autres carnassiers, même les plus petits qui leur enlèveraient une partie de leurs proies. Jamais, on ne trouve en

même temps, dans une même région, deux animaux de ce genre ; étant donnée la difficulté qu'ils ont à se nourrir, chacun d'eux se réserve une surface assez vaste pour y trouver des aliments en quantité suffisante.

Il en résulte que ces animaux ne peuvent plus se reproduire que difficilement. On voit même certaines femelles — chez les petits carnassiers comme chez les grands — éloigner le mâle dès qu'elles ont mis au monde leurs petits, de crainte que le mâle ne les mange.

Des animaux obligés ainsi à l'isolement pour trouver leur nourriture conserveront difficilement leur espèce ; et c'est en effet ce qui s'est produit dans le cours des temps : tous les grands carnassiers ont disparu les uns après les autres.

Par contre, des espèces extrêmement faibles ont persisté depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours.

A quoi ce fait tient-il?... A deux choses. D'abord à ce que ces êtres se multiplient plus rapidement que les grands carnassiers.

Plus une espèce a d'ennemis, plus elle a de chances de voir les individus qui la composent disparaître, et plus elle se reproduit rapidement. C'est Buffon — car c'est lui le père du transformisme, ne l'oublions pas, cette théorie n'est pas née en Angleterre, mais en France — c'est Buffon qui, le premier, a insisté tout spécialement sur cette particularité. Ne voyons-nous pas de tout petits insectes se reproduire par millions en l'espace d'une seule belle saison?

Mais il y a une seconde raison, plus intéressante encore. C'est que les êtres faibles qui se sentent menacés dans leur existence par des individus plus forts s'associent afin de leur résister. Je crois avoir été le premier à signaler ce fait que l'association est, dans la lutte pour l'existence, une arme excellente, la plus puissante peut-être de toutes les armes.

Les grands bœufs sauvages qui vivent dans les steppes de l'Asie ou de l'Afrique sont toujours en troupeaux énormes. Dans les forêts équatoriales, les perroquets vivent en bandes extrêmement nombreuses. Les singes font de même, sauf toutefois les anthropoïdes. Cette vie en commun a pour résultat de faire profiter la société des qualités particulières de chacun.

Il m'est arrivé bien souvent, sur la Côte occidentale de l'Afrique, chassant le singe ou l'antilope en forêt, de rester pendant une demi-heure à l'affût, sous un arbre, sans faire le moindre bruit.

Autour de moi, le silence était complet. A un moment donné, comme je levais les yeux, je rencontrais un œil, un cri était poussé et une bande de singes s'échappait assez vite pour que je ne puisse tirer. Le singe qui avait eu l'attention la plus vive, la vue la plus perçante, avait surpris mon regard, et se voyant découvert, avait poussé un cri d'alarme. A ce cri, tous avaient pris la fuite.

Une pareille société a bien plus de chances qu'un individu isolé d'échapper à ses ennemis, parce que chacun de ses membres met à son service les qualités intellectuelles et physiques dont il est doué.

Parmi les animaux supérieurs, la connaissance qu'a chaque individu des avantages qu'il retire de la vie sociale et le plaisir qu'il éprouve au contact de ses semblables jouent, sans aucun doute, un rôle considérable dans la formation des sociétés dont je viens de parler. Mais comme la vie sociale existe aussi chez des animaux très inférieurs et même parmi les plantes, il en faut trouver une autre explication.

Elle nous est fournie par le fait que, soit parmi les animaux, soit parmi les végétaux, soit même parmi les hommes, tout individu qui vit dans l'isolement de ses semblables est presque fatalement condamné à disparaître. Nous avons déjà constaté que la plupart des espèces de grands carnassiers anciens ont disparu précisément parce que leur manière de vivre les contraignait à la solitude; il est permis d'observer le même fait pour leurs similaires actuels. Nous pouvons aussi nous assurer par l'observation directe que dans toutes les espèces animales, grandes ou petites, carnivores ou végétivores, les individus qui s'isolent succombent presque toujours avant de se reproduire. Il est donc permis d'affirmer que la sélection a joué un rôle considérable dans l'évolution sociale des animaux, ceux qui recherchaient la solitude ou y étaient contraints par les circonstances étant condamnés à disparaître, tandis que ceux dont la vie s'écoulait parmi leurs congénères laissaient une postérité.

Il est facile de constater chez les plantes cette cause de la vie sociale. La plupart des plantes vivent en société; or, ce n'est évidemment pas parce qu'elles ont voulu et veulent vivre ainsi. La vie sociale, chez elles, est un fait indépendant d'elles-mêmes.

Si vous semez, dans une plaine, une petite quantité de grains de blé ou d'orge, les oiseaux auront vite fait de les manger, les chenilles ou des insectes plus petits encore auront dévoré les deux

cotylédons avant que la plante se soit développée. Si l'on sème à profusion les mêmes graines, dans le même lieu, beaucoup encore disparaîtront, mais le plus grand nombre échappera aux insectes et la race subsistera.

Certaines plantes forment non seulement des sociétés d'individus de la même espèce, mais encore se montrent toujours en compagnie de plantes d'autres espèces en raison des avantages qu'elles en tirent fort inconsciemment, du reste, comme dans le cas précédent. Considérez par exemple les violettes sauvages : vous les voyez se développer particulièrement bien sous les buissons. Pourquoi? D'abord parce que là elles trouvent une humidité conservée par l'ombre des arbrisseaux, qui en même temps les protègent contre les ardeurs du soleil. Elles-mêmes, d'autre part, au moyen de leurs feuilles qui recouvrent le sol et y pourrissent, servent à la nourriture des arbustes qui les abritent. Une foule d'espèces de plantes vivent ainsi en société, soit dans les champs, soit dans les grandes forêts, et se protègent réciproquement contre leurs ennemis.

*
* *

La vie en société est donc due à ce premier fait, qu'en vertu de la sélection, les individus isolés disparaissent plus facilement que ceux qui forment des sociétés. Ensuite, lorsque l'intelligence s'éveille, ce qui est le cas pour les trois quarts des animaux supérieurs, sinon pour tous, chacun des membres de la société prend conscience des avantages qu'il trouve dans ses relations avec les autres et par conséquent s'y attache.

En est-il de même dans l'humanité? Il me semble que ce n'est pas la peine de poser la question; mais, ce qu'il faut envisager, c'est que ni un homme, ni un peuple, s'appuyant exclusivement sur la Force, n'est jamais arrivé à dominer indéfiniment les autres hommes ou les autres peuples.

D'abord, tout homme qui devient, par l'abus de son autorité, nuisible à ses semblables, disparaît toujours à une heure donnée. Il me revient à la mémoire un petit fait très plaisant à cet égard.

Un vieil agent de police me racontait un jour ceci : Attaché à un quartier peuplé d'auberges et de petits hôtels où logaient des vaga-

bonds et des malfaiteurs de toute espèce, il disait : « S'il arrive, dans ce quartier-là, un apache appartenant à un autre quartier, deux jours après il est dénoncé à la police; par qui? Non pas par les honnêtes gens, non : il est dénoncé par les apaches auxquels il vient faire concurrence dans le quartier. » C'est l'histoire du tigre qui est obligé de se ménager un espace très vaste d'où il chasse tous les autres carnassiers pour qu'ils ne mangent pas les êtres dont il se nourrit.

D'un autre côté, de même que les êtres les plus faibles eux-mêmes se défendent contre les animaux les plus forts, les braves gens s'unissent pour se protéger des malfaiteurs, les peuples se révoltent contre les despotes et les nations faibles se coalisent contre les peuples qui, étant plus forts qu'elles, tentent de les dominer et de les opprimer. N'est-ce point là qu'est la philosophie de la guerre actuelle?

Ah! vous avez cru que vous étiez la race supérieure entre les races... Ah! vous avez cru que vous étiez la race la plus vertueuse de toutes les races! Vous avez pensé que vous étiez la race la plus forte aussi, entre toutes les races! Vous avez cru qu'il y avait un Dieu exprès pour vous! et, avec ces croyances, vous avez déclaré la guerre aux peuples qui, à côté de vous, vivaient en paix, « naïvement », dirai-je volontiers, car ils poussaient un peu trop loin la confiance dans un germanisme dont ils n'avaient pas éprouvé encore toutes les conséquences. Vous avez cru qu'il vous suffirait de vous être armés jusqu'aux dents pour dominer l'Europe. Votre kaiser s'est même proclamé, un jour, « empereur du monde ». Eh bien! jetez un coup d'œil en arrière dans l'histoire : Louis XIV aussi a voulu dominer l'Europe, Napoléon Ier en eut, lui aussi, l'ambition; voyez ce qu'il est advenu à l'un et à l'autre. Rappelez-vous les unions de peuples qui les renversèrent et le délaissement dont ils furent l'objet de la part de leurs propres sujets, le jour où ils succombèrent sous la coalition de l'Europe.

Il me revient ici à la mémoire deux petits faits naturels dont la signification est très intéressante. On voit souvent, au bord de la mer, un oiseau carnivore voler au milieu d'un nombre considérable de si petits oiseaux qu'il semble qu'il n'ait qu'à se jeter sur l'un d'entre eux pour le dévorer... Pas du tout! Toute cette marmaille se lève, tous ces petits êtres s'assemblent en piaillant; tous se préci-

pitent sur le carnassier en poussant des cris, et faisant un tel tumulte qu'il prend peur et s'enfuit.

Autre exemple : J'avais, sous mes fenêtres, à Assinie, sur la côte occidentale de l'Afrique, une grande rangée d'arbres verts dans lesquels les oiseaux vivaient en grande quantité. Il m'est arrivé, plusieurs fois, de voir un serpent se lover sur une branche d'un de ces arbres; tous les petits oiseaux du voisinage arrivaient alors en poussant des cris formidables, menaçant de se jeter sur le reptile. Toujours je vis le serpent s'en aller, et non, comme le raconte la légende, fasciner les oiseaux pour les manger.

De ces petits faits de l'histoire naturelle, passez aux grands événements de l'histoire humaine. — Demandez à Louis XIV ce qui se passa lorsqu'il voulut imposer son hégémonie à l'Europe? L'histoire vous répondra que l'Europe entière se souleva : et comme les petits oiseaux chassent le grand carnivore ou le reptile, les peuples coalisés finirent par dompter le tyran qui voulait s'imposer à eux.

Demandez à Napoléon son histoire. Il a commencé comme Guillaume — avec des passions différentes —, ne confondons pas les deux hommes : l'un était, par tempérament, un soldat, l'autre est un simple ambitieux aveuglé par l'orgueil. Quant à la France, jamais elle ne rêva de conquérir le monde. Elle est belliqueuse, elle est chevaleresque, elle aime à échanger des coups, — passez-moi l'expression — elle y est toujours prête, et elle le montre d'une manière admirable en ce moment; mais elle n'a jamais imaginé de s'imposer au monde entier, pas plus du reste que Rome, même au moment où Rome conquérait des colonies.

Que faisait Rome? Elle n'établissait dans ses colonies qu'un très petit nombre d'hommes apportant le progrès et le bien-être aux populations.

Que fait l'Allemagne dans un pays conquis? Elle enlève les habitants afin de les remplacer demain par des Allemands : c'est une mentalité différente. Mais, ceci laissé de côté, et ne prenant que le fait de la lutte pour l'existence, demandez à Napoléon ce qui lui est arrivé. Il a fini sur le rocher de Sainte-Hélène, avec l'Europe entière contre lui et la France... pas avec lui.

Eh bien! c'est par là que finira l'aventure germanique! Nos vieux ancêtres avaient raison quand ils cherchaient, dans la nature, la vérité : lorsqu'ils disaient que l'homme ne peut pas vivre autrement

qu'en rendant service aux autres hommes afin que ceux-ci le lui rendent, que la bienfaisance — comme disait Diderot — était de l'intérêt de tout homme, parce que tout homme avait intérêt à être bien vu de tous ses semblables.

Ces gens-là n'avaient pas fait de la métaphysique : ils avaient regardé la nature....

*
* *

Je viens de regarder la nature avec vous et je viens de constater que nulle part, la force n'est toute-puissante, que toute force qui veut abuser de ses moyens est destinée à succomber sous la coalition de forces plus faibles, mais qui, en se réunissant, ont acquis une puissance supérieure (*Applaudissements*).

Je vous remercie de la bienveillante attention que vous avez bien voulu m'accorder. Ce sujet était peut-être un peu âpre ; je vous demande pardon de l'avoir traité sans y ajouter les fioritures de la littérature et en me tenant sur le terrain exclusivement scientifique ; mais je l'ai fait avec intention, car je ne crois pas que ce soit avec des phrases que l'on puisse vaincre ses ennemis, et si je n'ai pas parlé de droit ou de justice, si je me suis contenté de parler de forces opposées les unes aux autres, c'est que je suis convaincu que la force des puissances liguées contre l'ambitieuse et cupide Germanie est supérieure à celle des Germains qui rêvaient de dominer le monde (*Vifs applaudissements*).

Conclusions générales sur l'Anthropologie des sexes et applications sociales

Par L. MANOUVRIER

(Suite [1]).

La femme est sujette à des changements profonds beaucoup plus fréquents que ceux dont il vient d'être question et qui constituent un caractère sexuel primaire particulier, bien qu'il se rattache étroitement à la menstruation. Ces changements sont pour ainsi dire continuels et se succèdent de façon à former dans l'intervalle de deux pertes menstruelles successives un cycle mensuel. Leur importance dans la physiologie et la psychologie féminines est assez grande pour que leur ensemble me paraisse devoir être désigné par un nom spécial. Le mot *ménobolisme* indiquerait à la fois leur nature essentielle, leur périodicité et leur liaison avec le flux cataménial.

Envisagés isolément, certains de ces changements pourraient être classés parmi les caractères sexuels secondaires ou même dans l'ordre des caractères tertiaires proposé par Havelock Ellis. Celui-ci a d'ailleurs considéré comme caractères secondaires les différences concernant le métabolisme lui-même, la menstruation et tout ce qui figurera dans le cycle menstruel. Notre manière de concevoir la menstruation ne nous permet pas d'écarter du groupe des caractères sexuels primaires des phénomènes directement et étroitement unis au fonctionnement génital.

Si nous examinons la menstruation chez la femme, c'est-à-dire là où elle est le plus accusée, nous voyons que l'hémorragie mensuelle est manifestement liée à un état général, comme en témoigne la ménoxénie, et que cet état est essentiellement de nature pléthorique. Sa liaison avec la maturité d'une vésicule de Graaf donne à penser que le travail de l'ovulation accentue l'activité anabolique particu-

1. Voir n° de mars 1916.

lière du sexe féminin et que cette suractivité représente une adaptation aux besoins nutritifs d'une gestation. D'autre part, la congestion se prononce très particulièrement dans les organes génitaux et provoque un état analogue au rut. Si une fécondation survient, alors le surcroît anabolique trouve immédiatement son emploi régulier. A défaut de fécondation la congestion utérine aboutit rapidement à une hémorragie qui décharge la femme d'une sorte de provision devenue inutile. Elle lui évite en même temps le paroxysme du rut que l'on observe chez les femelles d'animaux domestiques tenues à l'écart des mâles et dont la prolongation paraît constituer chez celles-ci, les chattes et les chiennes par exemple, un état très pénible.

Ce débarras, qui a été considéré téléogiquement comme étant le *but* de la menstruation, ne peut être invoqué scientifiquement comme explication, mais il n'en a pas moins une très grande importance pour notre espèce humaine, en raison de la portée éthologique de ce remplacement du rut bestial par une période de dépression relative, de gêne et de retenue, comme on l'observe même dans les races les moins civilisées. Mais la pléthore préparatoire peut servir de base au contraire, sans préjudice pour la portée réelle du second, à une véritable théorie biologique de la menstruation.

Cette théorie aujourd'hui prédominante soulève la question de savoir pourquoi l'hémorragie menstruelle existe à l'état de fonction bien établie seulement dans l'espèce humaine, car les exsudats muco-sanguinolents que l'on a signalés chez certains mammifères signifient seulement que la congestion extrême confine à l'hémorragie et risque d'y atteindre. Mais le flux utérin de la femme est quelque chose de plus.

Une remarque importante s'impose tout d'abord à ce sujet. Les menstrues disparaissent normalement pendant la gestation et l'allaitement, de sorte qu'une femme qui serait fécondée aussitôt qu'elle peut l'être et par la suite autant de fois qu'elle peut l'être, comme il arrive chez les bêtes à l'état sauvage, ne serait pas plus menstruée que celles-ci. On pourrait inférer de là que, dès la phase primitive de l'humanité, la menstruation a pu s'établir chez la femme et devenir chez elle un phénomène régulier par suite d'un défaut de fécondation particulièrement fréquent commun dans l'espèce humaine et qui, en conséquence, aurait rendu également fréquente l'inutilisation de l'état pléthorique en rapport avec l'ovulation. Dès lors cet état

congestif, particulièrement intense dans l'appareil génital, n'étant pas employé selon sa destination fonctionnelle serait devenu, par ce fait, une occasion d'hémorragie au lieu même de son emploi le plus immédiat qui est aussi un *locus minoris resistentiæ*.

Il est vrai que, chez des mammifères domestiques, la fécondation est très souvent empêchée et souvent pendant toute la durée de la vie génitale sans qu'il en résulte la moindre hémorragie utérine. Mais ce fait négatif ne prouve rien, étant donné surtout que des hémorragies utérines assez abondantes ont été notées chez quelques femelles à l'époque du rut. Alors même qu'il ne s'agirait pas là d'une menstruation constante et généralisée dans toute une espèce, les faits de ce genre attestent au moins la tendance hémorragique de la congestion utérine non immédiatement utilisée. Cette tendance a-t-elle pu rencontrer chez la femme des conditions de réalisation particulièrement favorables et constantes qui n'existent pas ou sont moins complètes en dehors de l'espèce humaine? Nous devons admettre cette rencontre et nous pouvons faire à ce sujet des hypothèses cherchées notamment dans les caractères qui différencièrent le plus primitivement l'espèce humaine; car l'existence de la menstruation dans toutes les races humaines actuellement existantes montre que cette particularité physiologique n'est pas moins ancienne que la différenciation de l'espèce elle-même et s'y rattache vraisemblablement.

Or, comme je l'ai montré ailleurs, cette différenciation a dû consister premièrement dans l'attitude verticale et la locomotion bipède. Il en est résulté un changement considérable pour les organes génitaux internes. Ceux-ci, dans l'attitude verticale, subissent la pression de la masse intestinale qui, chez les quadrupèdes, s'exerce uniquement sur la paroi abdominale. Ils sont en outre situés à la partie la plus inférieure du tronc et plus exposés en raison de ces deux faits à la stase veineuse. La congestion utérine risque ainsi davantage dans l'attitude verticale d'être entretenue et poussée jusqu'à l'hémorragie. Cette hypothèse semble être corroborée par le fait que c'est principalement chez des singes, animaux dont l'attitude se rapproche plus ou moins de celle de l'homme, que l'on a noté l'existence d'une perte menstruelle parfois assez forte. Mais dans l'espèce humaine la menstruation est devenue une véritable fonction, un exutoire régulier et nécessaire tant que se maintient l'activité géni-

tale et que se renouvelle, sous l'influence du travail de l'ovulation, l'état congestif mensuel représentant la préparation immédiate de l'organisme au fonctionnement maternel.

Nous disons préparation immédiate, car le surcroît anabolique est permanent et n'est vraisemblablement pas plus grand chez la femme que chez les femelles des espèces voisines. Nous ne considérons pas la quantité de sang perdue comme mesurant une provision. Elle met fin à un état congestif général ; à une hypertension qui, chez les autres femelles non fécondées, parvient à disparaître sans hémorragie. Mais cette hypertension est plus promptement terminée chez la femme par une hémorragie, et celle-ci, en outre très variable quant à son abondance, entraîne toujours une hypotension immédiate et souvent excessive, si l'on en juge d'après le besoin de réparation qui lui succède. Il s'ensuit que l'alternance de ces deux états et de leurs contre-coups sur l'ensemble des fonctions est beaucoup plus marqué chez la femme. C'est ainsi que le cycle ménobolique de celle-ci acquiert tout entier une importance physiologique très particulière, même en dehors de celle que lui donnent ses répercussions sociales, la complexité des sentiments humains et aussi notre point de vue humain.

La courbe établie par le professeur Ott, de Pétrograd, d'après ses observations quotidiennes de 68 cycles menstruels chez une soixantaine de femmes bien portantes, est fort intéressante à cet égard. Elle montre que sous le rapport considéré de la température, de la force musculaire, de la capacité vitale et de l'action réflexe, la femme subit durant le cours de chaque mois des variations constituant quatre périodes bien marquées.

Pendant neuf jours successifs, sur les vingt-huit d'une période et à partir du quatrième jour après la cessation de l'écoulement menstruel, la courbe moyenne se maintient horizontale. — Pendant les huit jours suivants on la voit s'élever graduellement d'une façon continue et régulière jusqu'à un point culminant qui se place deux jours avant l'apparition des règles. — A peine est-il atteint que la courbe commence à descendre d'abord assez lentement pendant deux jours. Le troisième jour, qui est le premier jour des règles, la descente devient une chute brusque qui ramène la courbe jusqu'au-dessous du niveau à partir duquel avait débuté l'ascension. Après cette chute brusque et pendant trois jours la descente continue plus

lentement. L'écoulement n'est pas encore terminé que la courbe commence à remonter. En cinq jours elle arrive à dépasser sensiblement, pendant deux ou trois jours, le niveau normal. Ensuite une descente légère et graduelle la ramène en deux jours au stade normal d'une durée de neuf jours mentionné en premier lieu.

En ajoutant à ces neuf jours ceux pendant lesquels la courbe ne s'éloigne pas beaucoup au-dessous ou au-dessus de son niveau normal, on trouve quatorze jours. Restent quatorze jours plus ou moins notablement éloignés de ce niveau, dont sept d'hypertension auxquels succèdent sept jours également consécutifs d'hypotension.

Tel est le cycle ménobolique de l'économie féminine. Il ajoute au simple événement menstruel, caractère sexuel très important en lui-même, d'autres vicissitudes périodiques complémentaires constituant, par leur contraste avec la stabilité masculine, un caractère sexuel très important aussi et qui peut du reste englober la crise menstruelle. Mais il peut être envisagé séparément en raison de la valeur spéciale que lui donne, au point de vue psychologique, l'alternance mensuelle de quatre périodes bien distinctes; l'une de stabilité, la suivante d'ascension, la troisième de chute, la quatrième de rétablissement. On conçoit bien que la période d'ascension prémenstruelle puisse être une période d'euphorie en même temps que d'excitation relative pour l'organisme féminin, la pression sanguine étant accrue et le nombre des globules rouges atteignant son maximum, de sorte que l'on puisse ajouter à la phase tranquille quelques jours durant lesquels la femme se maintient dans un état exempt de trouble. Mais le contraste entre les deux états n'en est que plus marqué puisque le maximum de dépression succède immédiatement à la période la plus brillante. Aussi est-il difficile d'admettre qu'un pareil contraste physiologique n'ait pas un retentissement psychologique très sensible, d'autant plus qu'à la dépression relative favorisant la lassitude s'ajoute une gêne et une souffrance, toutes choses assurément propres à engendrer la mauvaise humeur, à diminuer la patience et la disposition au travail cérébral. Beaucoup de femmes nient la souffrance, mais celle-ci est avouée par le plus grand nombre et l'on peut supposer que très souvent, en raison de sa fréquence même et de l'absence d'inquiétude résultant de la notion d'innocuité d'un état connu comme normal, la femme soit portée à considérer comme négligeable une souffrance passagère

et en tout cas un malaise qui, survenant chez un homme bien portant, enlèverait à celui-ci sa bonne humeur et le rendrait incapable d'un travail cérébral soutenu. Il n'est pas admissible que le sexe féminin échappe à cette dernière conséquence.

Les femmes, très généralement, savent supporter avec vaillance le malaise en question et ne se laissent pas arrêter dans leur travail habituel, même par des souffrances assez vives. La pression des nécessités se joignant au sentiment du devoir, elles y dépensent s'il le faut un peu plus de courage, de sorte que la période difficile reste imperceptible à leur entourage le plus proche. Ne voit-on pas d'ailleurs des gens des deux sexes affectés de maladies chroniques et douloureuses montrer quand même de la bonne humeur, tant il est vrai que l'on s'habitue à tout. L'observation superficielle, il faut le dire, peut d'autant plus facilement induire en erreur au sujet de l'influence des menstrues sur le caractère que beaucoup de femmes, réellement, ne souffrent pas. Il y en aurait 35 p. 100 d'après une statistique faite aux États-Unis par le Dr Mary Jacobi, sur 268 femmes. En fait la période menstruelle attire assez rarement l'attention sur la femme qui évite de se plaindre ou de la signaler, mais il n'en reste pas moins vrai que c'est une période plus ou moins pénible dans un grand nombre de cas et assez désagréable dans la grande majorité des cas pour nécessiter de la part des femmes un effort périodique dont les hommes sont exempts. C'est une de ces nécessités imposées par la nature qui imposent à l'homme un respect particulier et des égards *continuels*. Quelques femmes égarées par un féminisme farouche ont osé protester contre ces égards, mais cette déduction logique d'une théorie fausse ne doit pas empêcher d'user de ménagements même à l'égard de ces théoriciennes outrancières autant que le permet l'intérêt public. Ce qu'on doit accorder au féminisme, c'est que les égards en question ne doivent pas s'épuiser en simples formules de politesse condescendante.

Les troubles occasionnés par la menstruation ne consistent pas seulement en malaises ou en souffrances plus ou moins aiguës. C'est exclusivement à ces dernières que font allusion la plupart des femmes qui déclarent ne point souffrir pendant les périodes cataméniales. Mais les effets physiologiques et psychologiques de la menstruation notés par les médecins sont assez nombreux en dehors du malaise et de la douleur. Outre les changements notés par Ott, on

a observé la congestion active de la thyroïde, des parotides, des amygdales et d'autres organes. Le maximum de l'émotivité sexuelle se produit avant l'écoulement menstruel tandis que le minimum viendrait à la suite. Il en serait de même pour l'énergie mentale, pour la force musculaire et la dextérité. Disons à ce sujet que, s'il n'en résulte pas de défectuosité bien sensible dans les travaux vulgaires, il ne peut en être de même dans le travail mental exigeant une attention très grande et longtemps prolongée. Cela échappe à la volonté et nous devrons en tenir compte plus loin à propos de la différence sexuelle qui peut exister sous le rapport de l'aptitude à la production intellectuelle.

On a noté encore (Finkelstein) le rétrécissement du champ visuel jusqu'aux septième ou huitième jour après les règles, surtout chez les femmes affectées alors de malaise, de céphalalgie, de palpitations cardiaques et d'autres symptômes nerveux. Le champ visuel pour le vert, le rouge, le jaune et le bleu subissent aussi une diminution régulière. Remarquons d'ailleurs que cette même période est celle où l'hypoglobulie féminine atteint, d'après le Dr Carnot, son maximum.

Une plus grande irritabilité, une suggestibilité plus grande rendant l'hypnotisation plus facile, une diminution du « self control » (qui rend plus méritoire l'effort dont il a été question ci-dessus), une tendance aux accès de jalousie, ont été notés également. Mais le calme serait vite rétabli car, d'après le Dr Clouston, la puissance mentale et l'énergie atteindraient leur plus haut degré dès la première semaine ou dix jours après les règles.

Notons enfin les troubles franchement pathologiques cités par les médecins à propos de la période menstruelle : migraine, dépression, crises hystériques ou épileptiques, érotomanie, dipsomanie, kleptomanie, mélancolie.

Actes de violence, fréquence du suicide, hallucinations, tous les troubles mentaux, en un mot, sont accrus. Les mélancoliques sont plus déprimées et les démentes plus excitées. Les neurologistes et les psychiâtres paraissent être unanimes dans ces constatations.

Elles sont fort intéressantes comme contribuant à faire ressortir la nature des effets physiologiques qu'on peut appeler ordinaires sinon normaux de la menstruation. Il ne faut pas oublier qu'elles concernent des cas malheureux par ailleurs; mais il faut

reconnaître cependant l'influence propre de l'état menstruel dans la psychologie féminine. Si Legrand du Saulle a trouvé que sur 56 femmes prises en flagrant délit de vol dans les magasins 35 se trouvaient dans cet état bien que 12 eussent dépassé la ménopause, et si Krugelstein a pu constater le même état dans tous les cas de suicide féminin au nombre de 107 dont il avait eu à s'occuper, cela semble bien prouver que le nombre de ces voleuses et de ces suicidées eût été moins grand sans l'influence de la dépression physique et morale exercée par la menstruation, bien que les mobiles ordinaires du vol et du suicide aient été sans doute présents dans presque tous les cas. En ce qui concerne les vols dans les grands magasins où la tentation est accrue par la médiocrité extrême de la surveillance, on conçoit qu'une défaillance cérébrale même légère suffise pour entraîner un méfait qui sans cela n'eût pas été commis. De là résulte pour les commerçants tentateurs une certaine partie de la responsabilité. L'indulgence à l'égard des délits reconnus comme accidentels s'impose donc en pareil cas après enquête préalable; elle n'est pas moins légitime que celle dont bénéficient parfois les femmes en état de gestation. Cette indulgence pour des états aussi « intéressants » n'est-elle pas infiniment plus juste que celle dont on use trop facilement à l'égard de l'ivresse et de l'alcoolisme?

Il ne faudrait pas pour cela exagérer jusqu'à la tolérance, est-il besoin de le dire? La femme retenue par les freins puissants de la bonne éducation, de la maternité, des relations sociales, de la religion, d'une instruction sérieuse, de la fermeté maritale et aussi par le frein légal, cédera difficilement aux troubles ordinaires et même à des troubles vraiment morbides. Chacun de ces freins peut avoir à lui seul une grande importance. Mais plusieurs peuvent manquer. L'absence fréquente de l'avant-dernier montre, par ses effets bien connus, qu'il n'est pas le moins puissant, et l'on aurait tort d'affaiblir le dernier quand plusieurs des autres font si souvent défaut.

Il faut admettre en définitive : que la menstruation place les femmes en général pendant une notable partie de chaque mois et depuis la puberté jusqu'à la fin de la ménopause dans un état d'infériorité par rapport à leur propre état normal; que cet état est susceptible d'exercer sur leur moral une influence plus ou moins fâcheuse, exigeant de leur part un effort dont elles ne sont pas tou-

jours capables ou qui risque d'être insuffisant; que si ce risque est insignifiant dans l'immense majorité des cas, il peut être grave dans certaines situations; enfin que les femmes les plus favorisées sous ce rapport ne sont pas assurées d'être toujours ainsi, et que si une infériorité attenante à la fonction procréatrice doit attirer sur leur sexe un surcroît d'égards, parfois même d'indulgence, elle n'est pas pour cela un fait à négliger dans la répartition des fonctions sociales.

Après avoir examiné l'ensemble du cycle ménobolique, nous pouvons trouver plus claire la question de savoir si la menstruation doit être rangée parmi les caractères sexuels secondaires, comme l'a fait Havelock Ellis, ou parmi les primaires. Assurément, si l'on prenait pour base de classement la simple dépendance plus ou moins directe d'un caractère par rapport à la différenciation essentielle des sexes, on ne trouverait point une raison suffisante pour séparer la menstruation d'autres caractères classés sans conteste comme secondaires, et qui dépendent aussi directement de la différenciation génitale. Le fait d'avoir pour siège l'appareil génital lui-même pourrait ici paraître négligeable en vertu de cette considération : que la menstruation n'apparaît pas comme nécessaire à la fécondation, ni à la conception, ni à la gestation, ni à la parturition, ni à l'alimentation du nouveau-né et qu'elle tirerait même son origine suivant notre propre théorie, de l'attitude verticale.

Mais il faut considérer d'autre part que la menstruation ne se rattache pas seulement par son siège à la génération. Elle fait essentiellement partie chez la femme d'un cycle ménobolique caractérisé avant tout par une phase de surcroît anabolique préparatoire à la gestation, surcroît qui n'est lui-même que l'accentuation de la prédominance anabolique, laquelle apparaît actuellement comme préludant à la différenciation sexuelle de l'embryon.

Ces vues conduisent très légitimement, nous semble-t-il, à donner plus d'importance à la considération du siège anatomique de la menstruation, si cette considération ne paraissait pas suffisante à elle seule pour motiver le classement parmi les caractères sexuels primaires.

Tous les caractères sexuels secondaires sont dérivés en effet, en dernière analyse, de la différenciation sexuelle fondamentale, et l'étude approfondie de la genèse de chacun d'eux montre que ces

caractères ont été parfois déterminés d'une manière très complexe où des influences anatomiques, physiologiques, psychologiques, sociologiques même peuvent intervenir concurremment, si bien que la distinction des causes et du mécanisme des conséquences rend impossible un classement univoque. Le meilleur parti à prendre en cette matière, pour éviter de l'embrouiller artificiellement, c'est à notre avis, de s'en tenir à la distinction première des caractères sexuels primaires et secondaires telle qu'elle fut faite primitivement, sans rechercher des séparations plus précises que celles qui existent dans la nature, et de considérer comme secondaires ceux qui paraissent être le moins directement liés, anatomiquement ou physiologiquement, à la différenciation essentielle des sexes. Dès lors il n'y a plus lieu d'insister sur une question ainsi tranchée par le simple fait que la menstruation a pour siège un organe essentiellement femelle et qu'elle est liée par surcroît à des conditions métaboliques inhérentes à la fonction de reproduction.

Les caractères psychologiques entraînés par la menstruation ne sont pas dans le même cas. Ils n'appartiennent plus à la fonction de reproduction et, s'ils sont des conséquences de la constitution sexuelle, on peut dire qu'il en est ainsi de tous les caractères sexuels secondaires.

(*A suivre.*)

Système naturel de l'anthropologie et sa position par rapport à plusieurs autres branches de la science

Par K. STOLYHWO
Directeur du Laboratoire Anthropologique de la Société des Sciences de Varsovie.

La *Science de l'Homme, l'Anthropologie,* a atteint en ces derniers temps un accroissement si magnifique qu'il paraît absolument impossible aujourd'hui à un individu d'en embrasser l'ensemble d'une manière uniformément approfondie et solide.

D'autre part, les opinions des auteurs concernant les limites de son domaine, ainsi que ses rapports avec plusieurs autres sciences apparentées, demeurent encore confuses et présentent fréquemment une absolue divergence.

Voilà pourquoi je me permets de résumer ici ma propre opinion à ce sujet, et de présenter en même temps un *système naturel d'Anthropologie* que j'ai tâché d'exposer une première fois en 1906, et que, depuis, j'ai développé graduellement dans mon cours d'anthropologie, poursuivi devant la « Société des cours scientifiques de Varsovie ». — Vu le cadre restreint de cette contribution, je renonce à rapporter les opinions et jugements des nombreux auteurs qui ont traité de la question, et je me borne à un bref exposé de mes idées personnelles, ainsi que des conceptions générales qui leur ont servi de base.

Je prends comme point de départ la définition fondamentale de P. Broca, que l'Anthropologie est une science ayant pour objet : « l'étude du groupe humain considéré dans son ensemble, dans ses détails et dans ses rapports avec le reste de la nature », — c'est-à-dire que : « l'Anthropologie est l'histoire naturelle du genre humain ». Il est donc évident que mon système repose sur une *base exactement naturaliste.*

Si, à présent, nous passons à la question des rapports entre l'anthropologie et les sciences apparentées, il nous est, ce me semble, facile de parvenir à la conclusion que cette même anthropologie, qui constitue « l'histoire naturelle des Hominiens », ne peut être, par conséquent, qu'*un simple chapitre détaché de la zoologie.*

Rien n'empêche, à vrai dire, que ce chapitre soit particulièrement riche en matières : l'anatomie humaine, l'embryologie humaine, la paléontologie humaine, la physiologie humaine, la psychologie humaine, la

pathologie humaine et la tératologie humaine constituent les éléments de l'anthropologie, ses parties intégrantes. L'ethnologie, l'archéologie, la sociologie, l'histoire, la linguistique, la géologie, la géographie, etc., représentent par rapport à elle des sciences supplémentaires, — et *vice versâ*. Enfin, plusieurs d'entre ces sciences, savoir : l'ethnologie et l'archéologie, — pour des raisons de nature théorique et pratique, s'unissent à l'anthropologie plus étroitement, sans cependant perdre leur absolue indépendance.

Je m'attends entièrement à ce que le point de vue que je viens de préciser provoque des avis différents, et même essentiellement contraires, de la part des auteurs qui, comme le Prof. R. Martin, déclarent que l'anatomie et la physiologie humaines, — sciences ayant trait à *l'individu*, — doivent être éliminées du domaine de l'anthropologie. Mais je crois, au contraire, qu'une pareille exclusion serait injuste et erronée : l'*objet* qu'on étudie dans l'anatomie et dans la physiologie humaines est en effet *identique à celui de l'anthropologie*, les *méthodes* d'étude sont également *identiques* de part et d'autre; — il serait donc absolument dépourvu de bases logiques de vouloir introduire une limite purement artificielle entre deux domaines constituant *un seul tout*.

Prenons un exemple. Une science, traitant de la structure et des fonctions de la *grenouille*, considérée comme organisme *individuel*, peut-elle être tenue pour distincte d'une science traitant des diverses *espèces et variétés* de grenouilles? Et, en outre, l'anatomie, de même que la physiologie de l'organisme batracien, ne font-elles pas toutes deux partie *de la zoologie*?

Pour ce qui est de l' « homme », — il faut du reste convenir, ce me semble, que sans la connaissance de son *anatomie individuelle*, il ne peut être question de la connaissance *des races humaines*, de même que sans la connaissance approfondie des *fonctions de l'organisme humain individuel*, il serait impossible de poursuivre des études comparatives sur les différences de *fonctions* chez les représentants des *races diverses* de l'humanité.

L'anthropologie traite donc, comme nous le voyons, non seulement de la *structure* et des *fonctions* de l'homme considéré comme *individu*, — non seulement elle analyse, au point de vue de l'*ontogenèse* et de la *phylogenèse*, son organisme *individuel*, — mais elle étudie encore, au même point de vue, les *divers groupes humains* : races, types anthropologiques, et autres subdivisions du genre homme.

Je ne vois vraiment pas de base réelle pour chercher à tracer une limite entre l'anatomie et la physiologie humaines d'un côté, et l'anthropologie de l'autre. Au contraire, étendant la définition de l'*anthropologie*, je trouve qu'elle embrasse *à la fois* les connaissances rassemblées dans la sphère de l'anatomie et de la physiologie de l'homme, — et en outre toute une série de questions de nature générale, excessivement intéressantes au point de vue théorique.

La pensée de séparer de l'anthropologie l'anatomie et la physiologie

de l'homme n'est venue que de ce fait que l'anatomie et la physiologie, étant des sciences qui ont eu depuis longtemps un emploi pratique, ont acquis bien plus tôt leurs droits et privilèges universitaires que leur cadette de beaucoup, — l'anthropologie. Il peut donc paraître étrange que la science cadette, au lieu de constituer une *simple subdivision* de l'une des deux sciences aînées, manifeste au contraire une tendance logique à *embrasser* toute une série de sphères apparentées, apparues beaucoup plus tôt qu'elle.

Mais c'est que l'anatomie et la physiologie humaines, justement à cause de leur importance pratique pour la médecine, ont acquis un développement, très intense à vrai dire, mais en même temps *très spécial*, se bornant à l'étude approfondie et détaillée de la *structure* et des *fonctions de l'organisme individuel*, — étude dont le matériel était emprunté, en outre, en majeure partie à la race blanche; — tandis qu'au contraire toute une série de questions *de nature générale*, et n'ayant pas, du moins pour le moment, d'importance pratique, ont été laissées de côté. Ce n'est que lorsque le moment vint de s'intéresser précisément à ces *questions de nature générale*, — lorsque nos connaissances sur l'homme, *considéré dans la perspective du temps et de l'espace*, acquirent de plus vastes horizons, — ce n'est qu'alors que se montra la nécessité de réunir logiquement sous une seule dénomination toutes les subdivisions de la « science de l'homme », subdivisions ayant eu jusqu'à présent un développement très inégal.

Et le terme *Anthropologie* s'offrit de lui-même.

Je me résume : L'*anatomie*, l'*embryologie* et la *paléontologie*, qui toutes trois peuvent être réunies sous le nom de *morphologie* de l'organisme humain; — la *physiologie* et la *psychologie*, qui s'occupent du côté *fonctionnel* de ce même organisme; — enfin la *pathologie* et la *tératologie* de l'homme, qui traitent des formes et des fonctions *maladives* et *anormales*, toutes ces sciences doivent être considérées comme PARTIES INTÉGRANTES du vaste domaine DE LA SCIENCE DE L'HOMME. Celle-ci s'appellera l'ANTHROPOLOGIE; — ses divisions seront les SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES.

En m'appuyant sur ces considérations, j'ose présenter à mes lecteurs le *Système naturel d'Anthropologie* que voici :

L'ANTHROPOLOGIE se divise en :

I. — Anthropologie *morphologique*.

II. — Anthropologie *fonctionnelle*.

Cette dernière se divise de son côté en : A) Anthropologie *physiologique*; B) Anthropologie *psychologique*.

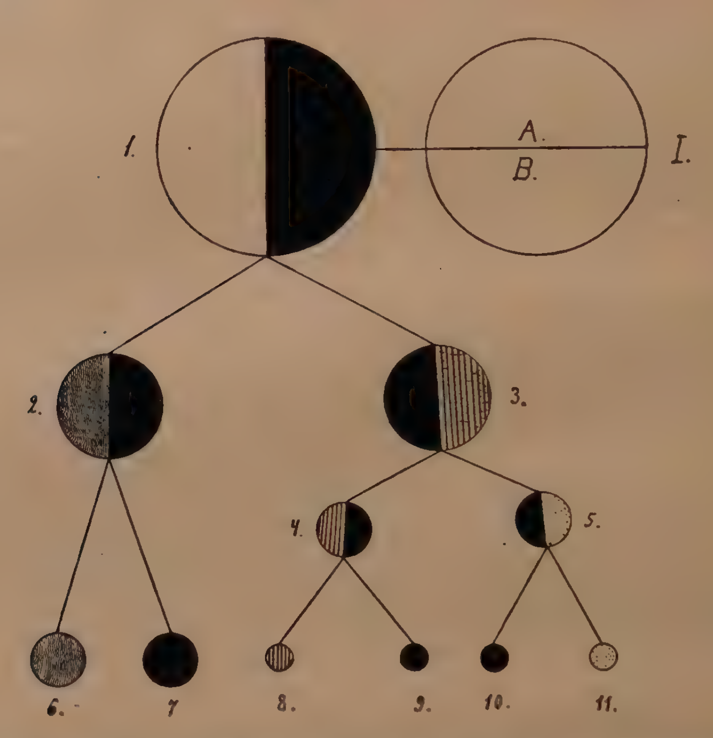
L'ANTHROPOLOGIE MORPHOLOGIQUE traite de la *structure* de l'homme considérée dans la perspective du temps et de l'espace, c'est-à-dire qu'elle étudie, à la lumière des diverses théories et lois biologiques, l'*ontogénie* et la *phylogénie* de la *structure* de l'*individu humain*, ainsi que des divers *groupes humains*.

L'ANTHROPOLOGIE PHYSIOLOGIQUE ET PSYCHOLOGIQUE traitent des *fonctions* de l'organisme humain considérées dans la perspective du temps et de

l'espace, c'est-à-dire qu'elles étudient, à la lumière des diverses théories et lois biologiques, l'*ontogénie* et la *phylogénie* des *fonctions* physiologiques et psychologiques de l'*individu*, ainsi que des divers *groupes humains*.

Chacune des subdivisions qui précèdent peut s'occuper tant des phénomènes *normaux* que des phénomènes *pathologiques* et *tératologiques*.

Le système que je propose peut être figuré graphiquement de la manière suivante :



1. Anthropologie. — 2. Anthropologie morphologique. — 3. Anthropologie fonctionnelle. — 4. Anthropologie physiologique. — 5. Anthropologie psychologique. — 6. Anthropologie morphologique normale. — 7. Anthropologie morphologique anormale. — 8. Anthropologie physiologique normale. — 9. Anthropologie physiologique anormale. — 10. Anthropologie psychologique anormale. — 11. Anthropologie psychologique normale.

I. — Ethnologie. — A. Paléoethnologie [Archéologie]. — B. Ethnologie contemporaine.

A l'état actuel, le développement des différentes subdivisions de l'Anthropologie est encore très inégal; le niveau le plus élevé a été atteint certainement par l'*anthropologie morphologique normale*, qui dispose présentement d'une quantité considérable d'observations et de faits constatés, particulièrement dans le domaine de l'*ostéologie* et de l'*étude sur le vivant*.

J'ose espérer que le système naturel d'Anthropologie présenté ci-devant suffit à embrasser l'ensemble de cette science, et que *les lois générales et*

les faits se rapportant à l'homme *considéré dans la perspective du temps et de l'espace* peuvent tous facilement trouver place dans les bornes des subdivisions qui viennent d'être nommées. Voilà pourquoi il me paraît superflu d'établir en outre les divisions d'Anthropologie « *générale* » et d'Anthropologie « *biologique* » (termes fréquemment employés), pour y traiter *spécialement* des lois biologiques par rapport à l'homme. La « *Science de l'homme* » n'est-elle donc pas tout entière *pénétrée* de ces lois ? Ne les retrouvons-nous pas partout, dans chaque subdivision, comme un ciment, pourrait-on dire, joignant toute une série de faits isolés, ou un fil conducteur nous guidant à travers des espaces parfois à peine connus ?

De tout ce qui vient d'être dit, il résulte, ce me semble, clairement que la sphère de l'Anthropologie est réellement très vaste et très variée, ce qui rend absolument impossible à un seul individu d'embrasser et d'approfondir l'ensemble de la « Science de l'Homme ». Il nous est permis de devenir, par exemple, de bons, d'excellents spécialistes « anthropologues — morphologues », — mais je doute fort qu'un « anthropologue-morphologue » puisse, sans faire de solides études préparatoires spéciales, travailler avec un véritable profit à la physiologie, la psychologie ou la pathologie humaine.

Il nous faut donc, je crois, tendre à cet égard à la *spécialisation*, en tâchant d'organiser des *Laboratoires spéciaux* au sein des Instituts Anthropologiques, laboratoires dont les uns seraient destinés à des travaux et études *morphologiques*, les autres aux études *physiologiques* et *psychologiques*, d'autres encore, enfin, aux études *pathologiques* et *tératologiques*.

Il est clair qu'un pareil Institut Anthropologique devrait se trouver en contact étroit avec les établissements similaires *Ethnologiques* et *Archéologiques*, — et cela en vue du mutuel allégement des travaux et de l'aide réciproque pour le rassemblement des matériaux scientifiques.

LITTÉRATURE

1911. P. Bartels. — Ueber neuere Ergebnisse der anthropologischen Forschung, *Deutsche Medizin. Wochenschrift*, Leipzig.
1912. P. Bartels. — Physische Anthropologie, *Virchow's Jahresbericht der gesammten Medizin.*
1912. R. Biasutti. — Studi di Antropogeografia generale. — I. Studi sulla distribuzione dei caratteri e dei tipi antropologici, *Memorie geografiche*, Firenze.
1908. F. Boas. — Anthropology, *The Columbia Univers. Press*, New-York.
1909. A. Bochenek. — *Anatomia człowieka*, Krakow.
1911. J. Broman. — *Normale und abnorme Entwicklung d. Menschen*, Wiesbaden.
1912. J. Brunhes. — *La Géographie humaine*, Paris.
1910. G. Buschan. — *Illustrierte Völkerkunde*, Stuttgart.
1909. G. Buschan. — *Menschenkunde*, Stuttgart.
1908. J. Dieserud. — *Science of Anthropology*, Chicago.
1904. W. L. H. Duckworth. — *Morphology and Anthropology*, Cambridge.
1911. E. Fischer. — Anthropologie, *Handwörterbuch d. Naturwissenschaft*, Iena.
1904. F. Frassetto. — *I nuovi indirizzi e le promesse della odierna Antropologia*, Città di Castello.

1909-1913. F. Frassetto. — *Lezioni di Antropologia*, Roma. Bologna.
1910. V. Giufridda-Ruggeri. — Applicazioni di criteri paleontologici in Antropologia, *Monitore Zoologico Italiano*, Firenze.
1912. V. Giufridda-Ruggeri. — *L'Uomo como specie collectiva*, Napoli.
1903. E. Haeckel. — *Anthropogenie oder Entwickelungsgeschichte des Menschen*, Leipzig.
1908. E. Haeckel. — Unsere Ahnenreihe, *Progonotaxis hominis, Kritische Studien u. phyletische Anthropologie*, Iena.
1870. E. T. Hamy. — *Précis de Paléontologie humaine*, Paris.
1909. M. Hoernes. — *Natur u. Urgeschichte d. Menschen*, Wiesbaden u. Leipzig.
1907. L. Hopf. — *Ueber d. spezifisch Menschliche in anatomischer, physiolog. u. patholog. Beziehung*, Stuttgart.
1908. A. Hrdlicka. — Physical Anthropologie and its aims, *Science. N. S.*, vol. XXVIII.
1887. A. Hovelacque et G. Hervé. — *Précis d'Anthropologie*, Paris.
1868. Th. H. Hulxey. — *De la place de l'homme dans la nature*, Paris.
1798. E. Kant. — *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht*, Königsberg.
1893. L. Krzywicki. — *Ludy. harys antropologii etnicznej*, Warszawa.
1897. L. Krzywicki. — Kurs systematyczny antropologii. Czesć I. *Rasy fizyczne*, Warszawa.
1902. L. Krzywicki. — Systematyczny kurs antropologii, *Rasy psychiczne*, Warszawa.
1912. E. G. Landau. — *Kratkoe rukowodstwo k iznczeniju antropologii*, Jurjew. Derpt.
1898. R. Lehmann-Nitsche. — Antropologia y craneología, *Revista del Museo de la Plata*.
1889. Ch. Letourneau. — Anthropologie, *Dictionnaire des Sciences Anthropologiques*, Paris.
1905. F. V. Luschan. — Anthropologie, Ethnographie u. Urgeschichte, *Anleitung z. wissenschaft. Beobacht. auf Reisen*, Hannover.
1911. L. Manouvrier. — Définition, position et divisions de l'Anatomie. P. Poirier et A. Charpy, *Traité d'Anatomie humaine*, Paris.
1910. R. R. Marrett. — Die Anthropologie u. die Klassiker (*Sechs Vorlesungen gehalten v. d. Universität Oxford* v. A. J. Evans, A. Lang, G. Murray, T. B. Jevons, J. L. Myres, A. A. Fowler), Heidelberg.
1911. R. R. Marett. — *Anthropology*, London.
1901. R. Martin. — *Anthropologie als Wissenschaft u. Lehrfach*, Iena.
1907. R. Martin. — System der physischen Anthropologie u. anthropologische Bibliographie, *Korrespondenzbl. d. deutsch. Anthropol. Gesellsch.*, XXXVIII, Braunschw.
1914. R. Martin. — *Lehrbuch d. Anthropologie in systematischer Darstellung*, Iena.
1900. G. et A. de Mortillet. — *Le Préhistorique. — Origine et antiquité de l'homme*, Paris.
1898. L. Niederle. — *Czolowieczestwo w doistoriczeskija wriemiena*, St Pietierburg.
1912. G. Paul-Boncour. — *Anthropologie anatomique*. Bibliothèque d'Anthropologie. Direct. G. Papillault, Paris.
1890-97. E. J. Petri. — *Antropologija*. Pietierburg.
1903. W. W. Pieredolskij. — *Antropologija*, Pietierburg.
1911. A. de Quatrefages. — *L'espèce humaine*, Paris.
1871. A. Quetelet. — *Anthropométrie ou mesure des différentes facultés de l'Homme*, Bruxelles.
1902-3. J. Radlinski. — Historya nauki o czlowieku, *Historya antropologii*, Warszawa.
1911-12. J. Ranke. — *Der Mensch*, Leipzig u. Wien.
1891-99. F. Ratzel. — *Anthropogeographie*, Stuttgart.

1894-5. F. RATZEL. — *Völkerkunde*, Leipzig u. Wien.
1902-3. A. RAUBER. — *Lehrbuch d. Anatomie d. Menschen*, Leipzig.
1906. E. SCHWALBE. — Allegemeine Missbildungslehre, *Teratologie*, Iena.
1912. G. L. SERA. — *La posizione fra le scienze e il valore dell' Antropologia*, Firenze.
1909. G. SERGI. — Lacune nella scienza antropologica, *Scientia*, Bologna.
1911. G. SERGI. — *L'Uomo, secondo le origini, l'antichità, le variazioni e la distribuzione geografica*, Milano, Torino, Roma.
1914. R. STOLYHWO. — Nory schemat do badan antropologiczno-morfologicznych, w zwigzkn z Wktadem naturalnym antropologii. *Sprawozdania z pos. Tow. Nankowego Warszawskiego.*
1904. C. H. STRATZ. — Naturgeschichte des Menschen. *Grundriss d. somatischen Anthropologie*, Stuttgart.
1885. P. TOPINARD. — *Éléments d'anthropologie générale*, Paris.
1895. P. TOPINARD. — *L'Anthropologie*, Paris.
1900. P. TOPINARD. — *L'Anthropologie et la science sociale*, Paris.
1890. A. v. TÖRÖK. — *Grundzüge einer systematischen Kraniometrie*, Stuttgart.
1910. J. TUR. — O podstawach teoretycznych embryologii anormalnej, *Sprawozdania z pos. Tow. Nankowego Warszawskiego*, Warszawa.
1911. E. B. TYLOR. — *Anthropologia. Wstęp do badania cztowieka i cywilizacyi*, Warszawa.
1905. W. WALDEYER. — *Die menschliche Anatomie, ihre Entwicklung, ihr gegenwärtiger Stand mit ihren Beziehungen zu anderen Wissenschaften und ihre Aufgaben für die Zukunft*, Iena.
1912. W. WEULE. — *Leitfaden der Völkerkunde*, Leipzig und Wien.
1908. R. WIEDERSHEIM. — *Der Bau des Menschen, als Zeugniss für seine Vergangenheit*, Tübingen.
1913. W. WUNDT. — *Elemente der Völkerpsychologie*, Leipzig.

Sur les mots « Boche » et « Bocholand »

Quoi qu'en ait dit certain jugement récent et qui a fait scandale, la qualification de *Boche* est devenue, dans la bouche de tous les Français, la pire des insultes, un signe de mépris railleur qui ira souffleter désormais, les marquant comme d'une flétrissure, les membres de la nation aussi laide au moral qu'inélégante et disgracieuse au physique, à laquelle nous devons la « Kultur », le règne de la goujaterie satisfaite d'elle-même et la brutalité sanctifiée.

De nombreuses remarques et dissertations plus ou moins fondées ont vu le jour, touchant l'origine discutée de ce vocable. Nous choisissons, parmi les plus intéressantes, les considérations adressées au journal *Le Temps* par un de ses lecteurs, et que notre confrère a publiées dans son numéro du 10 juillet dernier :

« On a infiniment raison de dire que « Boche » vient par aphérèse d' « Alboche ». On aurait pu ajouter que le mot « Alboche » s'est formé lui-même sur le mot « Allemand », par l'apocope (chute) de la syllabe « mand » et l'épithèse (adjonction) au radical restant « all » de la nouvelle désinence « boche », ces deux opérations, immédiates et spontanées, se réalisant d'ailleurs avec la promptitude de l'éclair dans l'esprit de celui qui invente le mot.

« Ce mot nouveau, « Alboche », ayant donné par aphérèse « Boche », nous arrivons à un vocable unique remplaçant à lui seul les deux syllabes qu'il a chassées l'une après l'autre et devenant du coup synonyme du mot « Allemand », lequel a complètement disparu. C'est le couteau de Jeannot, dont on a changé successivement la lame et le manche, et qui cependant reste toujours le même.

« Mais ce mécanisme ne nous explique pas le sens qu'il faut attacher au mot « Boche ». Pourquoi le peuple, dans un esprit de dérision et de moquerie, a-t-il affublé de ce nom la race allemande? Est-ce que cette particule serait une syllabe morte, entièrement vide de sens? Je ne le pense pas. Je crois seulement que l'on s'est trompé lorsque, pour en rechercher le sens inconnu et jusqu'à présent non encore trouvé, on a mis à l'étude la syllabe entière « boche », au lieu de s'en tenir à la simple désinence « oche ».

« Or, il est certain que la terminaison « oche » (italien : *occio*, *occia*) a un sens à la fois augmentatif et péjoratif, qui apparaît dans les mots « caboche » (grosse tête, radical *cap*, *cab*), « bamboche » (gros bambin),

« sacoche » (gros sac), « fantoche » (personnage fantastique et ridicule). De là, dans l'esprit populaire, tendance à ajouter cette syllabe « oche » à tout ce qui apparaissait grotesque, bizarre, comique ou simplement très en relief.

« Seulement, le langage, même populaire, a ses besoins d'euphonie; et il arrive qu'une assonance comme la syllabe « oche » soit quelquefois un peu floue et ait besoin d'être fortifiée par l'adjonction d'une consonne. Par exemple, il existait sous le second Empire une jeune fille qui se faisait remarquer dans les bals publics par ses danses excentriques. Elle était rigolo : c'était, si vous voulez, une rigoleuse, une rigolarde. L'augmentatif « oche » se présentait de lui-même pour le radical « rigolo ». On aurait dû dire « rigoloche »; cela manquait de relief. Et le nom fameux de « Rigolboche » est né. De même, pour le radical du mot « Allemand » : « Alloche » était sans consistance. On a créé « Alboche », condensé depuis en « Boche ». C'est le génie des langues, la puissance verbale du peuple.

« On remarquera que cette difficulté n'existait ni pour « caboche », ni pour « bamboche », ni pour « sacoche », ni pour « fantoche », qui trouvent dans le radical même leur consonne d'appui. »

Le Temps signale, dans le même article, que M. Jean Jullien, délégué par intérim de la Société des gens de lettres, lui a communiqué un extrait de la revue *Art et critique*, qu'il publiait voici un quart de siècle et où se trouve le mot « Boche ». Cet extrait est d'autant plus intéressant qu'il est signé d'un nom devenu illustre dans les lettres françaises, Paul Verlaine. Le poète de *Sagesse* a donné le 15 juin 1889, dans *Art et critique*, un article intitulé *Gosses*, qui contenait ces lignes :

« Et puis, ah! ce jour où, à propos de rien qu'une allusion entre grandes personnes (tes parents et moi) à l'éventualité d'une guerre contre l'Allemagne, tu te renversas sur ta chaise, tendu, comme bandé comme un arc, t'écriant de ta voix qui commence à muer et cette fois virile bel et bien, que ton malheur était de n'avoir pas encore l'âge de t'engager pour aller en tuer de *ces Boches*, de ces têtes de pioches, de ces têtes carrées, de ces têtes de cochons! »

Cependant, s'il faut en croire de curieux renseignements philologiques, dus à un chercheur espagnol, M. Vicente Fernandez Alonso, et communiqués à *L'Information* (numéro du 2 novembre 1915), le mot « Boche » existerait en castillan. A supposer que telle fût son origine (ce qui paraît douteux), l'on serait conduit à le faire remonter beaucoup plus haut que le XIXe siècle. M. V. Fernandez Alonso écrit :

« Un érudit a découvert, d'après le *Diario Universal*, que le mot « boche » n'est rien moins que d'origine turque. J'ignore cela; mais, en Espagne, ce mot est en usage depuis tant et tant d'années, que nous pouvons bien le considérer comme étant nettement de pur aloi castillan.

« Quiconque a eu le bon goût de lire le *Don Quichotte*, annoté par un illustre ami, D. Francisco Rodriguez Marin, se rappellera avec un peu d'effort

qu'à la page 200, du tome II, chapitre XII, il y a une longue note d'explication sur certains mots employés dans le langage allemand (grivoiserie, dirions-nous aujourd'hui). On y lit la complainte du procureur Christophe de Chaves intitulée « La vie et la mort de Maladros », qui commence ainsi :

Incontinent le « boche » Ganzua
Déshabilla le fier-à-bras Maladros,
Le coucha sur le chevalet de torture,
Attacha son corps avec une sangle
Et se mit à le tordre...

« Le mot « boche » employé dans ce couplet a le sens de *bourreau.*

« Les années et le peuple souverain ont varié un peu cette signification de « boche », toujours dénigrante, et aujourd'hui, on l'emploie dans la province de Zamore, spécialement à Corrales, non pas pour désigner le bourreau, mais pour exprimer quelque chose de plus fort et de plus dur, quelque chose d'intraduisible, qui n'a de nom dans aucune langue, et qui n'admet pour toute riposte qu'une gifle, sinon pire encore. Dans cette région, « Boche », « bochudon », « bochuda », constituent la plus sanglante des injures pour une personne.

« Il est curieux aussi que l'on nomme « bochadas » les déchets de cochon, que l'on désigne, en d'autres régions de la Castille, par le mot de fressures ou *bofes.* (Ce dernier mot ne serait-il pas une corruption de boche ?)

« Dans la province de Cordoba, je crois que « boche » signifie *bourriquet.* Les habitants d'Astorga et de La Baneza ont changé le mot en *buche*, avec le même sens.

« En dehors de ces significations locales ou régionales, « boche », dans nos dictionnaires, a tantôt le sens d'une fossette, tantôt celui de certain jeu de boules à l'usage des garçons.

« Et puis..., je n'ai plus rien à dire de ce mot fatidique; mais il reste clairement démontré que c'est aussi bien un mot espagnol qu'il peut être un mot turc, français ou allemand.

« Et maintenant... que les Allemands, là-bas, se débrouillent avec leur sobriquet. »

Dans tous les cas, quel que soit le sens primitif, que le terme ait signifié à l'origine *Allemand*, *tête de pioche*, *bourreau...* ou autre chose, peu importe, il sera bien appliqué. Nom barbare pour désigner un peuple sauvage, malgré ses prétentions. Et puisque ce peuple est celui des « Boches », ne convient-il pas aussi que son pays devienne le « Bocholand »? Je propose l'appellation, en revendiquant l'honneur de l'avoir introduite (voir *La République française*, numéro du 1er décembre 1915).

G. H.

Le Directeur de la Revue,
G. Hervé.

Le Gérant,
Félix Alcan.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

La Division des Fonctions de la Vie dans Hobbes et dans Bichat

Par R. ANTHONY

I. — Exposé et critique de la conception de Bichat.

Bichat, qui fut sans aucun doute l'un des plus grands anatomistes de tous les temps, puisque c'est à lui surtout que revient la gloire d'avoir fondé l'anatomie générale[1], retient encore, et après plus d'un siècle, en tant que physiologiste, l'admiration de ceux mêmes à qui il n'est plus possible d'adopter ses conceptions dans leur intégrité.

Sa célèbre division des fonctions de la vie en organiques et animales subsiste encore et est encore enseignée, utilisée en de nombreuses occasions, bien que certaines des considérations sur lesquelles il la base et la plupart des conclusions qu'il en tire soient aujourd'hui reconnues comme étant loin d'avoir toute la valeur qu'il leur attribuait.

Voici le résumé de sa doctrine telle qu'elle est exposée dans la première partie de ses *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, Paris, 1800[2].

Article premier :

Après avoir défini la vie, *l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort*[3], Bichat distingue en elle deux modifications. Il appelle *vie organique* l'ensemble des fonctions qui « se composent d'une succession habituelle

1. Cette dernière peut cependant être considérée comme ayant pris naissance avec Bordeu; quoi qu'il en soit, ce fut Bichat qui lui donna corps d'une façon définitive.

2. Cet important ouvrage se divise en deux parties : *Recherches physiologiques sur la vie. — Recherches physiologiques sur la mort.* Je vais en résumer brièvement ici toute la première partie, article par article.

3. Cette définition exprime à elle seule le vitalisme particulier de Bichat. Si, comme Barthez, il admet l'existence d'un *principe vital* (Barthez, *Oratio academica de principio vitali hominis*, Montpellier, 1773), il ne cherche point à le

d'assimilation et d'exsécrétion ». Les fonctions de la vie organique sont communes au végétal et à l'animal. Par elles l'être « ne vit qu'en lui[1] ».

Il appelle *vie animale* l'ensemble des fonctions de sensation et de réaction sous l'influence de ces sensations. Les fonctions de la vie animale sont particulières à l'animal qui par elles existe en dehors de lui-même.

Chacune des deux vies se compose de deux ordres de fonctions s'enchaînant en sens inverse[2].

Dans la vie organique, le premier ordre est *l'ordre d'assimilation* (digestion, circulation, respiration et nutrition), le second, *l'ordre de désassimilation* (absorption, circulation, exhalation pulmonaire et cutanée, sécrétions).

« Dans la vie animale le premier ordre s'établit de l'extérieur du corps vers le cerveau (sensations) et le second de cet organe vers ceux de la locomotion et de la voix... » « L'animal est presque passif dans le premier ordre de fonctions, il devient actif dans le second[3]. »

Article second :

Les organes des deux vies se différencient respectivement par leurs

définir, se bornant à considérer les phénomènes par lesquels il se manifeste. Et non seulement les propriétés vitales sont à ses yeux différentes des propriétés physico-chimiques, mais elles sont toujours en lutte avec elles.

Il n'entre pas dans le cadre de la présente étude d'exposer avec détails les raisons pour lesquelles la définition que Bichat donne de la vie ne saurait plus être acceptée aujourd'hui. Mais ce que l'on peut dire, c'est qu'actuellement, aucun esprit positif décidé à ne point se payer de mots ne saurait envisager la vie comme autre chose que le résultat d'un certain mode d'action (que nous ne connaissons point encore d'ailleurs d'une façon précise) des forces physiques sur la matière. La vie implique le fonctionnement et le fonctionnement implique l'usure; loin de lutter contre la mort, la vie y conduit nécessairement; la mort n'est donc en somme qu'un *phénomène de la vie*, et il n'est en aucune façon possible d'opposer la vie à la mort.

1. Dans les considérations générales, § VIII, de son *Anatomie générale*, Paris, 1801 (p. cii), Bichat s'exprime ainsi : « Je nomme *vie organique* l'ordre qui sert à la composition et à la décomposition habituelle de nos parties parce que cette vie est commune à tous les êtres organisés, aux végétaux et aux animaux; que la seule condition pour en jouir c'est l'organisation : en sorte qu'elle forme la limite entre les corps organiques et inorganiques, comme la vie animale sert de séparation aux deux classes que font les premiers. »

2. Dans ses comparaisons et au cours des divers paragraphes, Bichat examine le plus souvent tout d'abord les phénomènes de la vie animale, puis ceux de la vie organique; il m'a paru préférable au point de vue de la clarté de cette analyse d'intervertir cet ordre.

3. Le problème si difficile à trancher, impossible même dirons-nous, car il s'agit là d'une catégorisation *a priori*, des caractères distinctifs des animaux et des végétaux, n'est nullement éclairci, comme on pourrait le croire, par la conception de Bichat. Ne voit-on pas en effet chez les Droseras et les Sensitives par exemple des mouvements que l'on ne saurait que difficilement différencier de ceux de la vie animale, puisque à leur origine semble être aussi quelque chose qu'il ne paraît guère possible, dans l'état actuel de nos connaissances, de séparer des sensations que l'on observe chez les animaux considérés comme les plus inférieurs?

formes extérieures : Ceux de la vie organique sont de forme irrégulière (tube digestif, système circulatoire, etc.). Ceux de la vie animale sont symétriques (organes des sens, système nerveux central et les nerfs qui s'y rattachent, muscles de la locomotion et de la voix, squelette).

Il en résulte que les organes de la vie animale sont en quelque sorte indépendants d'un côté à l'autre du corps, alors que ceux de la vie organique font « un système unique où tout se lie et se coordonne » ; les premiers sont beaucoup plus rarement que les seconds sujets à des écarts de conformation [1].

Article troisième :

A la symétrie des formes est liée l'harmonie des actions, de même qu'à la dissymétrie des formes est liée la dysharmonie des actions. Il en résulte qu'en ce qui concerne la vie organique, l'exclusion d'un organe d'un côté n'empêche point la réalisation sensiblement normale de la fonction. Par contre, la précision des fonctions de la vie animale est d'autant plus parfaite que l'action des organes des deux moitiés symétriques du corps s'exerce d'une façon plus uniforme.

Article quatrième :

Les fonctions de la vie organique s'exercent sans interruption ; celles de la vie animale sont intermittentes.

Le sommeil « dérive de cette loi de la vie animale qui enchaîne constamment dans ses fonctions des temps d'intermittence aux périodes d'activité ».

« Les rêves ne sont autre chose qu'une portion de la vie animale échappée à l'engourdissement où l'autre portion est plongée [2]. »

Article cinquième :

Les fonctions de la vie organique ne sont point dans leur ensemble modifiables par l'habitude [3].

Tout au contraire, est modifié par l'habitude dans la vie animale : le sentiment (plaisir ou douleur) qui dérive de la sensation est émoussé, ramené à l'indifférence. Le jugement au contraire se perfectionne et se précise.

Article sixième :

« Tout ce qui est relatif aux passions appartient à la vie organique. »

1. On sait cependant que les systèmes musculaires et osseux, plus encore le système nerveux, dans les plissements du cerveau par exemple, présentent de très grandes différences individuelles qui, en ce qui concerne le cerveau en particulier, sont d'autant plus nombreuses et importantes que l'organe atteint une plus grande complexité.

2. Il convient de remarquer que cette loi d'intermittence des phénomènes de la vie animale se réduit à l'énonciation d'un fait, de même que cette définition des rêves est purement verbale.

3. On ne saurait donner à cette proposition une valeur absolue, et Bichat d'ailleurs ne l'entend point ainsi.

Si nos sensations sont l'occasion des passions, elles en diffèrent pourtant essentiellement : elles ont leur centre dans le cerveau ; or cet organe n'est jamais affecté dans les passions dont le siège unique se trouve dans les organes de la vie organique.

En effet :

D'une part, toute passion « fait naître un changement, une altération quelconque dans la vie organique ». (La colère par exemple accélère les mouvements de la circulation) ; elle n'en fait naître aucun dans la vie animale, ou du moins si, dans cette dernière, un changement se produit (l'augmentation de la force musculaire chez un homme en colère par exemple), la source primitive en est constamment dans les fonctions de la vie organique dont les organes ont avec le cerveau des rapports sympathiques nombreux.

D'autre part, l'état des organes de la vie organique concourt à la production des passions (influence de ce que l'on appelle les tempéraments).

« Tout tend à prouver que la vie organique est le terme où aboutissent et le centre d'où partent les passions. » Ces dernières en sont l'attribut spécial[1].

« Tout ce qui est relatif à l'entendement appartient à la vie animale. »

Le cerveau est l'organe central de cette dernière, le foyer des sensations.

On ne saurait par contre envisager l'existence d'un organe central de la vie organique, car les passions ne se rapportent pas constamment à un foyer unique et invariable.

Article septième :

Alors que les lois physiques sont fixes et invariables, les lois vitales varient sans cesse « et prennent sous l'influence des moindres causes mille modifications diverses ».

« En examinant les propriétés de tout organe vivant on peut les distinguer en deux espèces : les unes » sont liées directement à la vie (sensibilité, contractilité), ce sont les *propriétés vitales* : les autres n'y sont liées qu'indirectement, dépendant plutôt de l'organisation (extensibilité, faculté de se resserrer lorsque l'extension cesse), ce sont les *propriétés de tissu*.

Les propriétés vitales diffèrent dans les deux vies.

« Dans la vie organique, la sensibilité est la faculté de recevoir une impression. Dans la vie animale, c'est la faculté de recevoir une impression, plus de la rapporter à un centre commun. »

La sensibilité de chaque organe varie suivant la nature des corps mis en contact avec lui.

Dans la vie organique, la contractilité, ne dépendant pas d'un foyer central, échappe à la volonté. Dans la vie animale, la contractilité dépendant d'un foyer central, le cerveau, est *volontaire*. L'une et l'autre espèce

1. Nous verrons par la suite comment il paraît convenir de juger cette théorie des passions.

de contractilité se lient à l'espèce correspondante de sensibilité. Alors que la contractilité organique ne peut jamais se séparer de la sensibilité organique (l'ensemble des deux propriétés étant désignée par le terme *irritabilité*), « la sensibilité animale peut s'exercer isolément, sans que la contractilité analogue entre pour cela en exercice ». Dans la vie organique, il y a toujours proportion rigoureuse entre la sensation et la contraction, et, ce rapport n'existe point nécessairement dans la vie animale.

Il y a deux variétés de contractilité organique s'enchaînant par gradations et nuances infinies. L'une est sensible (dans le cœur, l'estomac, les intestins, la vessie, etc.), elle répond à peu près à ce qu'on nomme *irritabilité*; l'autre est insensible, ne nécessitant pas la présence de muscles, tout tissu possédant une dose plus ou moins grande de contractilité et le muscle n'en ayant simplement que le maximum; elle répond à ce que l'on appelle *tonicité*[1].

Articles huitième et neuvième :

La vie organique débute avec les premiers instants de l'existence. Pendant la période fœtale, les fonctions d'assimilation présentent une très grande activité et les organes de la vie animale travaillent à peine; tout converge en quelque sorte vers la nutrition et l'accroissement.

Après la naissance, les fonctions de la vie organique atteignent tout d'un coup et sans éducation leur perfection définitive.

La vie animale au contraire « n'entre en exercice qu'après la naissance, lorsque les objets extérieurs offrent à l'individu qu'ils entourent des moyens de rapport, de relation ». Le premier ordre des fonctions de la vie animale, celui qui s'établit de l'extérieur du corps vers le cerveau, est en effet nul ou à peine ébauché chez le fœtus. Les mouvements de locomotion existent cependant chez lui, mais ils appartiennent à la vie organique. Après la naissance, les fonctions de la vie animale ont besoin d'éducation pour atteindre leur perfection et chacune d'elles se perfectionne d'autant plus qu'elle est exercée. La principale loi de l'éducation des organes de la vie animale peut s'exprimer ainsi : Pour augmenter la perfection d'un organe il ne faut point essayer de perfectionner les autres. En effet, et cela s'applique aussi bien à la vie organique qu'à la vie animale, le manque de force d'un organe est suppléé par l'accroissement de force d'un autre organe. Notons encore que « chaque âge semble être consacré à perfectionner certains organes en particulier ».

La société a une influence remarquable sur les organes de la vie animale : « elle agrandit la sphère d'action des uns, réduit celle des autres, modifie celle de tous ».

Article dixième :

Au cours de la décrépitude qui aboutit à la mort naturelle, ce sont

1. Il y a là une étrange erreur de fait : Haller (*Mémoire sur la nature sensible et irritable des parties du corps animal.* T. I, Lausanne, 1756, trad. française), avait depuis longtemps déjà localisé la contractilité dans le muscle.

d'abord les fonctions de la vie animale qui s'obscurcissent pour s'éteindre peu à peu. Puis celles de la vie organique disparaissent à leur tour, le cœur étant l'*ultimum moriens*. Dans la mort naturelle, la vie cesse en quelque sorte insensiblement et par degrés.

Dans la mort accidentelle, on constate que la respiration et la circulation cessent tout d'abord, presque en même temps que les fonctions de la vie animale; mais les autres fonctions de la vie organique durent plus longtemps et ne disparaissent que graduellement.

Dans son *Anatomie générale* (1801), Bichat revient sur sa doctrine. Il en développe certains points particuliers, notamment en ce qui concerne les différences qui existent entre les organes de l'une et l'autre vie (système nerveux et système musculaire), mais n'ajoute rien qui soit important au point de vue général.

En ne dépassant pas les limites de ce dernier, et sans vouloir entrer dans le détail de toutes les critiques que nos connaissances actuelles suscitent aux conséquences qu'il a essayé de tirer de sa théorie, on peut élever contre elle une objection essentielle et fondamentale.

S'il est vrai que la *fonction fait l'organe*, il ne saurait y avoir de distinctions physiologiques vraiment légitimes que celles qui correspondent à une distinction anatomique. Bien qu'étranger à toute conception évolutionniste, Bichat l'avait sans doute compris puisqu'il s'est efforcé, tout à la fois dans ses *Recherches physiologiques* et dans son *Anatomie générale*, d'établir cette seconde distinction entre les organes de la vie organique et ceux de la vie animale.

Cependant, les recherches anatomiques modernes ont bien montré que la morphologie d'une cellule, d'un tissu ou d'un organe dépend non point du fait qu'il peut être rattaché à la vie organique ou à la vie animale, mais de facteurs physico-chimiques de signification précise qu'il s'agit de déterminer dans chaque cas particulier.

On avait cru pouvoir dire par exemple que le tissu musculaire de la vie animale ou de relation (le tissu des muscles volontaires) est strié, alors que celui de la vie organique ou végétative (le tissu des muscles non volontaires) ne l'est point. La règle se vérifie à peu près d'une façon générale, mais elle souffre cependant de nombreuses exceptions. C'est ainsi, et c'est là une notion banale, que le cœur est constitué de fibres striées; que la musculature intestinale de l'Anguille et de la Tanche (Recherches de Malm, 1898, de Retterer et

Lelièvre, 1909) est striée également, que les fibres de la sole pédieuse de l'Haliotis, mollusque gastéropode, sont lisses alors que par contre sont striées celles qui constituent les muscles moteurs de sa radula. L'adducteur des valves des Mollusques acéphales, muscle de la vie animale, est constitué en partie de fibres lisses et en partie de fibres striées, ces dernières étant tantôt du même type que celle des Arthropodes et des Vertébrés, tantôt d'un type très particulier qui semble constituer le passage entre la fibre pourvue de striations transversales et celle qui n'en a point[1].

Eimer a montré qu'au moment de l'hibernation, la striation des muscles locomoteurs disparaît chez les Mouches domestiques pour reparaître après l'hiver.

Vosseler a signalé chez une Araignée, l'Épeire, une particularité comparable : les muscles de son abdomen, normalement striés, perdent leur striation lorsque cet animal les immobilise sous l'accumulation des œufs avant la ponte.

En rapprochant ces différents faits et de nombreux autres dans le détail desquels nous ne pouvons entrer ici, on est arrivé à entrevoir aujourd'hui le véritable déterminisme de la striation musculaire, et l'auteur d'un remarquable travail sur cette question[2] conclut que les conditions de sa production seraient les suivantes : la rapidité de contraction; le rythme alternatif régulier du mouvement; l'assujétissement à des liaisons mécaniqnes étroites et constantes.

Si tout cela est vrai, et cela semble l'être, on peut dire qu'en ce qui concerne le cas particulier des fibres musculaires, les données de la Physiologie et celles de l'Anatomie concordent exactement. Mais dans l'état présent de nos connaissances, peut-on exiger qu'il en soit toujours ainsi; et combien trouverait-on de conceptions physiologiques générales actuelles capables de résister à une semblable analyse !

1. Voir à ce sujet R. Anthony, *Note sur la forme et la structure des muscles adducteurs des Mollusques acéphales* (*Bull. Soc. Philomathique*, 1904), et les travaux contemporains ou postérieurs de F. Marceau, notamment : Recherches sur la Morphologie, l'Histologie et la Physiologie comparées des muscles adducteurs des Mollusques acéphales. *Arch. de Zoologie expériment. et génér.*, 5e série, II, p. 295-469, 1909. Ce dernier mémoire, où l'auteur interprète d'une façon toute différente de celle que j'ai proposée les détails de la structure des fibres musculaires des adducteurs des Acéphales, contient un exposé complet de la question jusqu'en 1909.

2. F. Vlès, *Propriétés optiques des muscles*, Paris, A. Hermann, 1911.

Quoi qu'il en soit, il ressort de ce seul exemple que la distinction des fonctions de la vie en organiques et animales, division physiologique commode, moyen avantageux d'exposition, n'a que les apparences de répondre à la réalité.

Et s'il en est ainsi, c'est que la généralité qu'elle présente et dont dérive son caractère absolu et schématique résulte non pas d'une synthèse succédant à une analyse, mais est en quelque sorte posée *a priori*. La classification en question est en fait une systématisation prématurée traduisant la tendance qu'ont les hommes à vouloir accommoder les choses dont ils ne saisissent encore qu'imparfaitement le sens à la manière de comprendre de leur esprit.

Pour montrer qu'il n'en n'est point autrement, il suffit de vouloir appliquer cette classification d'une façon rigoureuse.

Il est en effet certaines fonctions que l'on ne sait comment catégoriser. Sans parler de celles de la génération [1] que l'auteur met délibérément à part, renonçant à les placer, les mouvements de la cage thoracique par exemple, dans l'inspiration et l'expiration, ne peuvent-ils pas être tout aussi bien rapportés à la vie animale qu'à la vie organique? Ne participent-ils pas à la phonation, fonction extériorisante au premier chef, dans le fait de crier, tout aussi bien qu'à la respiration, fonction essentiellement organique? Et si, dans ce dernier cas, on peut les dire involontaires le plus souvent, ne sont-ils pas volontaires lorsqu'ils se manifestent avec une certaine amplitude? Les organes dont ils dépendent (muscles et pièces squelettiques) sont en tous cas symétriques, comme ceux de la locomotion dont, d'une façon générale, ils présentent tous les caractères.

La même observation pourrait également s'appliquer à un très grand nombre d'autres organes, mais il paraîtrait sans doute superflu d'insister.

En somme, nous devons simplement considérer la distinction des fonctions de la vie en organiques et en animales comme une

1. « La génération n'entre point dans la série des phénomènes de ces deux vies qui ont rapport à l'individu, tandis qu'elle ne regarde que l'espèce : aussi ne tient-elle que par des liens indirects à la plupart des autres fonctions. Elle ne commence à s'exercer que lorsque les autres sont depuis longtemps en exercice; elle s'éteint bien avant qu'elles ne finissent. Dans la plupart des animaux, ses périodes d'activité sont séparées par de longs intervalles de nullité; dans l'homme, où ses rémittences sont moins durables, elle n'a pas des rapports plus nombreux avec les fonctions. La soustraction des organes qui en sont les agents est marquée presque toujours par un accroissement général de nutrition.

première approximation ouvrant la voie aux analyses que nous rendent possibles les méthodes modernes d'investigations et que nous suggèrent les conceptions qui, depuis Lamarck, dominent la Biologie.

Si le fait de l'avoir posée jadis peut être tenu pour un titre de gloire, il convient de rechercher si cette gloire doit être attribuée à Bichat sans aucune sorte de partage.

« J'ose espérer, dit Bichat dans la Préface de la première édition de ses *Recherches physiologiques* (cette préface a été supprimée dans les éditions suivantes), qu'ils (c'est-à-dire ceux qui ont lu Aristote, Buffon, Morgagni, Haller, Bordeu) en trouveront assez (c'est-à-dire de données qui lui appartiennent en propre) pour voir que tout ce qui ne m'est pas propre ne se trouve qu'accessoirement placé dans ces recherches : *j'en excepte cependant la division de la vie.* »

D'autre part dans le paragraphe VIII des Considérations qui précèdent son *Anatomie générale*, il rappelle encore les noms de ceux dont il a pu s'inspirer.

« Aristote, Buffon, etc..., dit-il (pages C et CI), avaient vu, dans l'homme, deux ordres de fonctions, l'un qui le met en rapport avec les corps extérieurs, l'autre qui sert à le nourrir. Grimaud reproduisit cette idée qui est aussi grande que vraie dans ses cours de physiologie et dans son mémoire sur la nutrition ; mais en la considérant d'une manière trop générale, il ne l'analysa avec exactitude, il ne plaça dans les fonctions extérieures que les sensations et les mouvements, n'envisagea point le cerveau comme le centre de ces fonctions, n'y fit point entrer la voix qui est cependant un de nos grands moyens de communication avec ce qui nous entoure. Les fonctions intérieures ne furent point non plus rigoureusement analysées par lui. Il n'indiqua point leur enchaînement dans l'élaboration de la matière nutritive que chacun travaille à son tour, si je puis m'exprimer ainsi... »

L'infériorité incontestable de Grimaud ressort nettement de ces remarques ; mais le lecteur averti regrette de ne point trouver dan le texte de Bichat un examen aussi précis des conceptions de certains autres de ses devanciers.

L'eunuque jouit de moins d'énergie vitale; mais les phénomènes de la vie se développent chez lui avec plus de plénitude. Faisons donc ici abstraction des lois qui nous donnent l'existence pour ne considérer que celles qui l'entretiennent : nous reviendrons sur les premières. » *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, 1re partie, article Ier, § 2.

Dans une très remarquable étude de P. Flourens[1] sur l'histoire des théories de la vie, on voit nettement que le véritable inspirateur de Bichat fut non pas Grimaud, mais Buffon[2]. En ce qui concerne la distinction des fonctions de la vie, c'est incontestablement de Buffon qu'il tient le meilleur de ses idées. Mais nous allons montrer que ce qu'a dit Buffon lui-même était loin d'être nouveau.

II. — Exposé de la conception de Hobbes.

Dans le *Leviathan*, paru en 1651, cent cinquante ans avant les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, Hobbes, dont Bichat ne cite point le nom[3], exposa, sur le point particulier de la division des fonctions de la vie, une doctrine très comparable à celle du physiologiste français.

Il le fit même dans des termes tels que les reproches faits à Grimaud n'eussent pu l'atteindre, et dans un esprit qui éloigne quelques-unes des critiques les plus précises que nous sommes aujourd'hui contraints de ne point épargner à Bichat.

On connaît la rigueur de la logique de Hobbes; personne ne l'égala jamais sur ce terrain, sauf peut-être Spinoza[4]. Aussi, est-il nécessaire pour faire comprendre sa pensée, en ce qui concerne le point qui nous occupe, de la prendre à l'origine et de la suivre pas à pas, si l'on peut dire, à travers les déductions serrées de son raisonnement.

Le premier livre du *Leviathan* est consacré à l'étude de l'Homme.

Dans le premier chapitre, l'auteur, comme jadis, dit-on, Démocrite, puis par exemple Aristote, comme plus tard Locke, Condillac et d'autres, ramène l'origine de toutes nos pensées à la *Sensation*. « Il n'est pas, dit-il, de conception dans un esprit humain qui ne dérive de la sensation. »

1. P. Flourens, *De la vie et de l'intelligence*. Paris, Garnier, 1858, 2e partie *Coup d'œil historique sur l'étude analytique de la vie*. Flourens insiste sur l'étrange souci que parait avoir eu Bichat de ne point citer ses sources véritables. Peut-être connaissait-il l'accusation dont, de son temps même, Bichat fut l'objet de la part de Cabanis. (Voy. Cabanis, *Rapports du Physique et du Moral chez l'Homme*. — Préface, page XVII et note). Notons d'ailleurs que rien, dans le texte de Cabanis, ne justifie une semblable accusation.

2. Buffon, *De la Nature de l'Homme et des animaux; Introduction à l'Histoire de l'Homme*.

3. Flourens (*loco citato*) ne le cite pas davantage.

4. « Que Locke me paraît diffus et lâche... en comparaison de ce Thomas Hobbes! » disait Diderot dans une lettre à Naigeon.

Cette dernière résulte de l'impression qu'exercent, du fait de leur mouvement, les objets extérieurs sur nos yeux, nos oreilles, etc. Cette impression se continue par l'intermédiaire des nerfs jusque dans le cerveau et le cœur [1], causant là une résistance ou effort qui, en s'extériorisant, produit précisément ce que nous appelons la sensation.

Dans le deuxième chapitre, l'auteur définit l'*Imagination*. De même que lorsqu'un corps est en repos, il y reste jusqu'à ce que quelque chose d'autre vienne le mettre en mouvement; de même, un corps mis en mouvement se meut jusqu'à ce que quelque chose d'autre vienne l'arrêter; et, dans ce cas, il ne s'arrête pas immédiatement, mais par degrés et en un certain temps. Lorsque l'objet qui a provoqué en nous une sensation se trouve éloigné, nous en retenons encore une image, et cette image plus obscure qu'au moment de la sensation s'obscurcit encore à mesure que le temps passe. L'imagination n'est donc qu'une sensation décroissante. Il s'ensuit qu'il ne peut y avoir imagination que des choses antérieurement perçues par sensation. L'imagination est commune aux Bêtes et aux Hommes qui, les unes aussi bien que les autres, ont des sensations [2].

C'est au début du sixième chapitre, et, pour en venir à expliquer ensuite l'origine des *Passions*, que Hobbes donne sa classification des fonctions de la vie. « Il y a dans les animaux, dit-il, deux sortes de mouvements qui leur sont particuliers. L'un est appelé *vital*; il commence à la génération et se continue sans interruption à travers toute la vie, tels sont le *cours du sang*, le *pouls*, la *respiration*, la *nutrition*, l'*excrétion*, etc.; dans ces mouvements l'imagination n'intervient pas. L'autre est le *mouvement animal* autrement appelé volontaire, comme par exemple : *aller, parler, mouvoir quelqu'un de ses membres* suivant la façon qu'on a imaginée d'abord dans son esprit [3]... »

Laissant de côté le mouvement vital qui ne saurait intéresser, le but qu'il poursuit, Hobbes va maintenant montrer quels sont les rapports qui existent entre les passions et le mouvement animal.

Étant donné que la sensation est un mouvement intérieur causé par l'action des choses qui tombent sous nos sens, et, que l'imagination n'est

1. On ne saurait reprocher à Hobbes l'état rudimentaire des connaissances anatomiques et physiologiques de son temps.

2. C'est à propos de l'imagination que Hobbes parle des Rêves, et l'explication qu'il donne de ces phénomènes est peu différente à tout prendre, comme le fait remarquer G. Lyon (*La Philosophie de Hobbes*, Paris, Alcan, 1893, p. 101), de celle que propose Maudsley. Sur ce point particulier, il est hors de doute que Bichat ne peut soutenir la comparaison avec le philosophe anglais qui s'exprime presque comme le ferait un physiologiste moderne aux tendances les plus nettement positives.

3. Voir encore au sujet du mouvement animal : *Elementorum philosophiae*: sect. I, *De Corpore*, p. 4-XXV.

que le reliquat de ce mouvement, la sensation une fois passée, étant donné aussi que le fait d'aller ou de parler, etc. est toujours précédé d'une pensée *où*, *par où*, *de quoi*, il est évident que l'imagination est le premier début de tout mouvement volontaire. « Ces petits commencements de mouvements à l'intérieur du corps de l'homme avant qu'ils ne se traduisent par le fait de marcher, de parler, de frapper et autres actions visibles sont communément appelés *efforts*. » Se poursuivant du cerveau jusqu'au cœur, ces efforts qui ne sont en somme autre chose que des mouvements intérieurs favorisent ou contrarient le mouvement vital.

Suivant qu'on les considère au point de vue de leur direction ou de la sensation qu'on en éprouve, ils sont appelés dans le premier cas *appétit* et *aversion*, dans le second *plaisir* et *douleur*. L'appétit est l'effort qui tend vers ce qui le cause; l'aversion est l'effort qui fuit ce qui le cause. Le plaisir est la sensation de l'effort qui favorise le mouvement vital; la douleur est la sensation de l'effort qui contrarie le mouvement vital.

Suit alors l'analyse des différentes passions en tant qu'elles dérivent de l'appétit ou de l'aversion.

Telle est la théorie des passions exposée dans le *Leviathan*. Dans un ouvrage antérieur, *La Nature humaine*, Hobbes avait déjà traité cet important sujet; mais d'une façon à certains égards moins complète, quelque peu différente et qui peut en somme être considérée comme une première approximation de celle qu'il adopte en 1651 [1].

1. La théorie des passions dans le *Leviathan* peut à certains égards paraître incomplète et obscure. On suit aisément la pensée de l'auteur dans la première partie de son exposé, et, l'on comprend sans peine le mécanisme de la genèse de l'effort (*endeavour*); mais on saisit moins bien sans aucun doute les rapports qui existent entre l'appétit et l'aversion d'une part, le plaisir et la douleur de l'autre. Cela tient à ce que, dans ce cas particulier, usant d'un procédé qui lui est inhabituel mais que l'on trouve constamment dans les écrits de Descartes et même de Spinoza, raison pour laquelle ils sont d'ailleurs malaisés à comprendre pour ceux qui ne sont point suffisamment préparés à leur lecture, Hobbes élimine de sa démonstration les termes intermédiaires. Il semble qu'on puisse rétablir son raisonnement de la façon suivante :

L'effort se poursuit du cerveau jusqu'au cœur, intéressant donc de ce fait le mouvement vital. — C'est l'hypothèse posée. — Il ne peut que favoriser ou contrarier ce dernier (ceci est dit explicitement au paragraphe 1 du chapitre VII de la *Nature humaine*). — Par conséquent certains efforts favorisent le mouvement vital, certains autres le contrarient.

Nous définirons *appétit* l'effort qui tend vers ce qui le cause et *aversion* l'effort qui fuit ce qui le cause.

Or, pour qu'un effort tende vers ce qui le cause, il faut que ce qui le cause favorise le mouvement vital et pour qu'un effort fuit ce qui le cause, il faut que ce qui le cause contrarie le mouvement vital. Voilà ce que, dans le chapitre VI du *Leviathan*, Hobbes ne dit pas d'une façon explicite, ses écrits antérieurs permettant suffisamment de le sous-entendre.

Donc tout effort qui favorise le mouvement vital est un appétit et tout effort qui contrarie le mouvement vital est une aversion. Nous appellerons *plaisir* la sensation de l'appétit et *douleur* la sensation de l'aversion.

III. — Comparaison des conceptions de Hobbes et de Bichat.

Avant de procéder à la comparaison des conceptions de Hobbes et de Bichat en ce qui concerne la division des fonctions de la vie, il importe de remarquer tout d'abord qu'alors que le second s'attache à poursuivre aussi loin qu'il lui est possible le développement de sa pensée, le premier s'abstient d'entrer dans les détails. Il n'est peut-être pas téméraire d'affirmer que ce soit là de la part de Hobbes une attitude voulue.

Philosophe, il se place à un point de vue très différent de celui d'un physiologiste, et, pour parler de ce qu'il n'a point dit, il eut dû nécessairement interrompre de digressions la trame si serrée de ses raisonnements déductifs; d'autre part, s'appuyant sur une base qu'il sait solide, il ne veut point, semble-t-il, dans cette circonstance plus que dans les autres, dépasser les limites du champ où ses prémisses l'autorisent à manœuvrer.

C'est peut-être pour cette raison d'ailleurs que nous constatons que Hobbes ne se rencontre en somme avec Bichat que sur les points où ce dernier se trouve actuellement le moins facilement attaquable; par contre, là où Bichat exprime une manière de voir que les faits que nous connaissons aujourd'hui nous obligent à rejeter, on constate le plus souvent l'abstention de Hobbes lorsque par hasard il ne nous met pas en présence d'une théorie très différente et beaucoup mieux en rapport avec les données positives actuelles.

Voici deux circonstances, par exemple, dans lesquelles la prudence du philosophe anglais se manisfeste clairement :

Si l'on peut prétendre que le terme *mouvement animal* implique cette idée qu'il est l'apanage des seuls animaux, celle-ci n'est point formellement exprimée dans le texte du *Leviathan*.

Il n'échappe pas plus à Hobbes qu'à Bichat que la vie organique (mouvement vital) débute avec les premiers instants de l'existence et ne cesse qu'avec la vie (begun in generation and continued without interruption through their whole life) mais il ne va pas au delà, ne cherchant point par exemple à comparer, tant au point de vue de leur début que de leur fin, la vie animale et la vie organique.

Ces courts préliminaires m'ont paru être l'avertissement indispensable à la comparaison des conceptions de Hobbes et de Bichat.

On ne saurait nier tout d'abord que la division des fonctions de la vie soit superposable dans les deux auteurs : le mouvement vital correspond à la vie organique, tout comme le mouvement animal correspond à la vie animale[1]. L'énumération des fonctions est tout aussi bien dans un cas que dans l'autre presque identique, et, si Bichat critique justement Grimaud d'avoir négligé de mentionner la phonation parmi les fonctions de la vie animale, il n'eût pu faire à Hobbes un semblable reproche.

Cependant, il existe entre le philosophe anglais et le physiologiste français une différence non négligeable et sur laquelle on ne saurait trop insister.

Il est à noter que le point de vue par rapport auquel chacune des deux vies est, dans Bichat, subdivisée en deux ordres de fonctions, n'est point le même pour la vie animale et pour la vie organique. Pour la vie animale le point de vue envisagé est celui du mécanisme même suivant lequel les fonctions se produisent, en d'autres termes de leur genèse, le premier ordre étant constitué par les fonctions que l'on peut appeler centripètes ou d'excitation (*sensations*), le second ordre par celles auxquelles convient la dénomination de centrifuges ou de réaction (*motricité*). C'est donc, dans ce cas, la considération du rôle fondamental que joue le système nerveux qui préside à l'établissement de la classification. On ne saurait d'ailleurs, semble-t-il, concevoir une base plus solide.

Pour la vie organique au contraire, le point de vue envisagé est celui du résultat auquel les fonctions aboutissent par rapport à l'organisme, le premier ordre étant constitué par les fonctions d'*assimilation*, le second par celles de *désassimilation*. Bien qu'on ne puisse refuser à ce dernier point de vue un certain intérêt, force nous est de reconnaître qu'il n'est point étranger à tout finalisme ; d'où il résulte qu'en en faisant usage on ne saurait aboutir à une subdivision qui soit, d'une part, nettement tranchée et qui, d'autre part, ne laisse point de résidu[2], puisque, lorsque nous croyons voir une fin aux choses de la nature nous ne la voyons qu'à travers notre fantaisie, comme si ces choses avaient été faites pour nous ou par

1. Notons par parenthèse que, de même que Bichat avait systématiquement éliminé les fonctions de la génération, Hobbes n'en parle pas davantage, sans fournir d'ailleurs les raisons de son abstention.

2. Où peut-on classer par exemple les fonctions de sécrétions internes?

nous. Au surplus, et, quelle que soit la façon dont on apprécie le mode suivant lequel Bichat a subdivisé les fonctions de la vie organique, il reste toujours que les classifications proposées pour l'une et l'autre vie ne se correspondent pas.

Il ne paraît pourtant pas douteux que les deux systèmes de la vie organique et de la vie animale puissent être ramenés au même type fondamental, composés l'un et l'autre de circuits nerveux comparables, à voies centripètes et à voies centrifuges. Mais, si l'on connaît bien au double point de vue de l'Anatomie et de la Physiologie les circuits nerveux de la vie animale, on connaît beaucoup moins bien ceux de la vie organique[1], et, nous serions pour ce motif mal venus de reprocher à Bichat de s'être montré réservé sur ce point[2]. La critique que nous devons lui faire est la suivante : Comme poussé par un désir, nous pourrions dire un besoin intempestif de schématisation, Bichat semble n'avoir pu se résoudre à ne pas subdiviser les fonctions de la vie organique comme il l'avait fait de celles de la vie animale, s'efforçant même de superposer deux classifications qui en réalité ne sont point superposables.

Hobbes n'est point tombé dans la même faute. En ce qui concerne les connaissances relatives au mécanisme de production des phénomènes envisagés, il paraît en être exactement au même point que Bichat. S'il semble aussi peu avancé que lui pour ce qui touche les fonctions de la vie organique, il l'est tout autant relativement à celles de la vie animale, puisque d'une part il admet que la sensation est un mouvement qui se propage au cerveau, et, que c'est d'autre part le cerveau qui commande aux organes de la locomotion et de la voix. Peut-être même a-t-il pensé aussi au double courant d'assimilation et de désassimilation; le sens de son énumération des différents mouvements vitaux (l'excrétion venant en dernier lieu) tend en tout cas à le faire supposer. En somme, les matériaux dont disposaient les deux auteurs peuvent être considérés comme étant les mêmes. Nous avons vu comment s'en était servi Bichat; il nous reste à examiner comment Hobbes les a utilisés. Au lieu d'envisager

1. Dogiel a fourni sur ce point des renseignements dans ses études sur la constitution élémentaire du grand sympathique. Il a décrit notamment des prolongements dendritiques (voies centripètes des cellules nerveuses) reliant la muqueuse intestinale au ganglion plexiforme d'Auerbach.

2. D'autant que, dans l'article septième de la première partie des *Recherches physiologiques*, il montre une tendance manifeste à envisager la question sous son vrai jour.

dans l'ensemble la vie organique et la vie animale, il ne considère que le mouvement. De telle sorte que ce qu'il appelle le mouvement vital constitue ce que nous appellerions aujourd'hui les phénomènes de réaction de la vie organique, alors que le mouvement animal ne serait autre chose que les phénomènes de réaction de la vie animale. Et sur ce point, Hobbes ne laisse à Bichat rien à ajouter, puisqu'il dit, tout comme lui, que le mouvement animal est seul volontaire.

On ne contestera point que cette façon d'exposer, quoique moins brillante en apparence que celle du physiologiste, a du moins l'avantage de ne pas engager l'avenir ; on peut presque dire qu'elle le prépare, maintenant que nous l'entrevoyons.

Une autre différence, très importante aussi, entre Hobbes et Bichat réside dans la façon dont l'un et l'autre appliquent au problème des passions leur manière de voir commune. En effet, si en ce qui concerne ce qui est relatif à l'entendement il n'y a point entre les deux auteurs de divergence[1], il en existe une profonde au contraire en ce qui concerne ce qui est relatif aux passions. Après avoir admis ce fait difficilement niable que les sensations sont l'occasion des passions, que « la colère, la tristesse, la joie n'agiteraient pas notre âme si nous ne trouvions dans nos rapports avec les objets extérieurs les causes qui font naître les passions[2] », Bichat, se basant sur ce que d'une part toute passion modifie les phénomènes de la vie organique, et que d'autre part l'état des organes de cette dernière concourt à la production des passions, n'hésite pas à affirmer que « la vie organique est le terme où aboutissent et le centre d'où partent les passions ». Cette conclusion est illégitime en ce sens qu'elle n'est pas suffisamment fondée ; elle est de plus en contradiction avec le fait indéniable précédemment admis par l'auteur ; elle l'accule enfin à une objection sans issue[3]. Bichat ne peut

1. La forme d'imagination qu'est l'entendement, et qui est commune aux hommes et aux bêtes, dérive d'une part de la sensation comme toutes les autres imaginations et d'autre part conduit aux mouvements volontaires (*Léviathan*, partie I, chapitres II et VI).

2. *Recherches physiologiques*, première partie, article sixième, § 2.

3. Notons que c'est encore elle qui conduit Bichat à des affirmations du genre de celles-ci : « La colère, l'amour, inoculent pour ainsi dire aux humeurs, et à la salive en particulier, un vice radical qui rend dangereuse la morsure des animaux agités par ces passions, lesquelles distillent vraiment dans les fluides un funeste poison, comme l'indique l'expression commune... — l'âge viril où le foie et l'appareil gastrique sont plus prononcés, est l'âge de l'ambition, de l'envie, de l'intrigue, etc... » *Recherches physiologiques*. Article sixième, § 2.

en effet répondre d'une manière acceptable à cette question qui s'impose : comment se fait-il alors que les plantes qui vivent organiquement n'aient pas de passions? Si c'est parce qu'elles n'ont pas d'appareil sensitif extérieur, c'est donc que cet appareil est indispensable à la production des phénomènes de la vie affective. Pourquoi dit-il alors que la vie organique est le centre d'où partent les passions? Il n'est pas juste de dire non plus que c'est là le terme où elles aboutissent, car si la colère par exemple accélère la circulation, elle détermine aussi les actes de violence que seuls peuvent accomplir les organes de la vie animale. Pour expliquer ce dernier phénomène qui sort nécessairement du cadre de sa conception, Bichat, après avoir affecté de le considérer comme secondaire, fait appel à la sympathie, c'est-à-dire à un mot qui, comparable à tant d'autres dont font usage encore les biologistes de notre temps chaque fois qu'ils veulent essayer de dissimuler leur ignorance des véritables causes, est vide de sens précis.

Mettons maintenant en regard de la théorie vague et imprécise de Bichat, celle que le *Leviathan* nous propose. Partant de ce fait que toutes nos pensées tirent leur origine de la sensation, Hobbes définit d'abord l'imagination, puis, en faisant intervenir la notion de l'effort, nous conduit à la passion. De là il ressort nettement que les passions sont des phénomènes de la vie animale. Le titre même du VI[e] chapitre nous montre comment elles aboutissent à modifier les fonctions de cette dernière [1], et, quant aux modifications qu'elles peuvent apporter dans celles de la vie organique, elles n'ont point échappé à Hobbes puisqu'il les note incidemment au cours du chapitre II de son livre [2]. Le fait qu'il n'en parle point dans le chapitre spécialement consacré à l'étude des passions montre bien qu'il ne les considère que comme d'ordre secondaire, des sortes d'épiphénomènes.

Il ne semble donc point juste de dire avec G. Lyon [3] que l'opinion exprimée par Hobbes dans le *Leviathan* est que les faits de la vie affective tirent leur origine des mouvements vitaux. Le début du

1. « Of the Interiour Beginnings of Voluntary Motions : commonly called the Passions. And the Speeches by which they are expressed. »
2. « And that as Anger causeth heat in some parts of the Body. . and desire makes heat in certain other parts of the body... »
3. G. Lyon, *La Philosophie de Hobbes*, Paris, Alcan, 1893, p. 113.

chapitre VI dont j'ai donné plus haut la traduction d'après le texte anglais me paraît signifier tout le contraire[1].

La question du mécanisme de production des passions reste encore ouverte; mais en dépit des lacunes qu'elle présente et qui sont des signes du temps, lacunes qu'aujourd'hui même nous serions le plus souvent bien en peine de combler, la théorie du *Leviathan* reste encore parmi toutes celles qui ont été émises, même en ces temps derniers, la seule peut-être qui, sans trop de difficultés, s'accorde avec les données positives établies de la science biologique.

En résumé, si nous ne pouvons prétendre attribuer à Hobbes l'idée de la célèbre distinction des fonctions de la vie en organiques et en animales, puisque dans Aristote l'ébauche s'en trouverait déjà, nous pouvons tout au moins affirmer que cent cinquante ans avant Bichat, il l'a formulée d'une façon complète, dans des termes concis sans doute, mais qui excluent quelques-unes des critiques que nous nous voyons aujourd'hui dans l'obligation de ne point épargner au brillant exposé de ce dernier. Si en ce qui concerne ce point particulier de doctrine on peut en effet ajouter quelque chose au texte du *Leviathan*, on y trouve plus difficilement quelque chose à retrancher. Et, si les recherches biologiques de l'avenir nous confirment que, pour classer les fonctions de la vie, on doive tout d'abord les subdiviser en fonctions d'excitation et fonctions de réaction, Hobbes devra être considéré comme un précurseur de cette notion péniblement acquise par l'observation et par l'expérience.

Conclusions générales.

Il nous paraît que des conclusions de cette étude particulière ressort un enseignement général.

Depuis que l'on forme les esprits des Biologistes en leur enseignant que leur science doit être essentiellement basée sur l'observation, l'expérience et l'induction, les procédés de la déduction logique sont abandonnés par un trop grand nombre d'entre eux comme des outils devenus sans usage depuis qu'on en possède de meilleurs. Nombreuses sans doute sont aujourd'hui les productions biologiques impeccables pour tout ce qui touche à l'observation, à l'expérience,

1. Descartes, aussi nettement, dit que si les passions agissent sur les viscères « leur place est dans le cerveau ». *Lettre à Régius* ou *Leroy*. — Voir également les *Passions de l'âme*, 1649, 1re partie, art. XXXIII.

voire même à la généralisation. Mais nombreuses aussi sont malheureusement les théories où il serait facile de relever des pétitions de principe, des raisonnements circulaires, des hypothèses basées sur rien et présentées comme des certitudes, des termes généraux non définis ou pris tantôt dans un sens tantôt dans un autre, des mots substitués aux réalités. Ces théories-là nous éloignent du but à atteindre au lieu de nous en rapprocher. La révolution que provoquèrent jadis les excès de la scolastique aboutirait-elle aussi à des excès et viendra-t-il un jour où l'on sentira la nécessité d'une réaction ?

En fait l'induction, est-il besoin de le dire, ne saurait être envisagée comme pouvant se substituer à la déduction dans notre science ; l'un et l'autre procédés en sont les fondements indispensables, et, si l'induction tient la première place c'est que c'est sur elle que la déduction doit s'appuyer.

Induire pour déduire afin de construire, disait Auguste Comte, et les positivistes contemporains ne manquent jamais, chaque fois que l'occasion s'en présente, d'insister sur cette règle fondamentale de la méthode scientifique.

Observer les faits particuliers, en chercher les causes, et de la connaissance de ces causes tirer des lois générales, c'est évidemment là la première partie de la tâche du Biologiste ; mais ceci fait, l'œuvre ne peut être considérée comme finie, car, si l'on sème d'abord, c'est pour ensuite récolter. Et nous ne pourrons dire que la moisson est prête que lorsque notre science faite encore de tronçons épars sera en quelque sorte unifiée comme l'est aujourd'hui la géométrie et que l'on pourra déduire de lois peu nombreuses mais très générales des propriétés que l'on ne connaît pas. A ce moment il ne pourra plus y avoir d'opinion en Biologie et tous les Biologistes seront d'accord comme le sont les mathématiciens[1] ; les applications qu'ils tireront de leur science seront aussi bien réglées que l'est aujourd'hui l'art de construire des ponts. Ne point admettre la possibilité d'un tel avenir équivaudrait à ne point croire à l'invariabilité des lois de la Nature. Cependant, pour y tendre, s'il faut évidemment accumuler les observations, les expériences et les généralisations, il est indispen-

1. Voir par exemple à ce sujet Mach, *La Connaissance et l'erreur*, 1908, ainsi que les Trois Conférences de Philosophie scientifique (*Revue positiviste internationale*, Paris, 1913) faites en novembre-décembre 1912, au siège de l'École des Hautes-Études sociales, par Marcel Boll.

sable aussi et à chaque moment d'éprouver la solidité des données déjà acquises en tirant par déduction de ces dernières des conséquences que les faits connus ou à connaître ne doivent jamais démentir.

A une époque où la Science était pour ainsi dire inexistante, c'est ainsi que procédaient Hobbes et Spinoza, et, alors que tant de leurs conceptions demeurent et se confirment, on s'étonne de voir aujourd'hui naître, grandir, se répandre et agiter le monde, des doctrines qui, prétendant s'appuyer sur les données les plus incontestables de la Science moderne, ne sont en réalité que des sophismes spécieux[1]. Le fait qu'il s'est trouvé des hommes instruits pour les échafauder et d'autres pour les accepter montre bien que la logique ne tient pas dans nos esprits la place qu'elle devrait y tenir.

Nous pensons avoir montré comment, par le simple raisonnement, Hobbes, quoique étranger à la plupart des sciences dites d'observation, était parvenu, longtemps avant Bichat et sans s'exposer aux mêmes critiques, à cette conception qui ne tient à vrai dire qu'une toute petite place dans son œuvre de la division des fonctions de la vie. Mais cette œuvre, si on la connaissait mieux, combien de productions que l'on croit originales donneraient au lecteur l'impression du déjà lu!

Quant à Spinoza, il est à ce point le fondateur de notre science moderne que Lavoisier et Lamarck peuvent être regardés comme ses continuateurs : ils ont donné à ses doctrines l'appui des faits positifs; la théorie de l'évolution n'est qu'un cas particulier du spinozisme. Chaque jour apporte encore des preuves matérielles à ces conceptions de génie.

« ... Les amoureux de la Tradition, a dit Le Dantec[2], accablent de leur dédain ceux qui, ayant consacré aux Sciences toute leur activité,

1. Je fais, entre autres doctrines, allusion ici à celles contenues dans un certain nombre d'ouvrages allemands, notamment ceux de Hegel, de Nietzsche, de Treitschke, de Lamprecht, de Lasson et du général F. von Bernhardi, sur lesquelles les événements actuels ont fixé l'attention en France. Il n'y a point pour les combattre à faire intervenir les questions de sentiment, car bien que Bernhardi en particulier les ait présentées en 1912 avec une apparence de rigueur scientifique, le sophisme qui est à leur base me paraît facile à dénoncer.

Pour en revenir d'ailleurs à Hobbes et à Spinoza, les fausses conséquences que les modernes ont tirées de leurs conceptions ne sont plus à compter aujourd'hui.

2. Le Dantec, *Contre la Métaphysique* : I. Idéal et Méthode, p. 13 et 14, Paris, Alcan, 1912.

n'ont pas eu le temps ou même le désir d'entreprendre la lecture des œuvres philosophiques antérieures à la naissance de la Science. Presque tous les philosophes de métier ont reçu une éducation purement littéraire. La philosophie est pour eux l'histoire de la philosophie. Ne connaissant pas autre chose, ils considèrent comme des ignorants ceux qui ne savent pas ce qu'ils savent... Je me consolerai de leur mépris en me disant que, si j'avais appris ce qu'ils enseignent, j'aurais été obligé de faire un grand effort pour essayer de l'oublier, quand j'ai voulu entreprendre sans idée préconçue l'étude de la nature vivante. Je n'ai pas eu cet effort à faire et je m'en félicite... »

On peut opposer à cette phrase, pour le moins imprudente, d'un auteur qui sans doute se calomnie, cette autre phrase de Papillon [1], que rappelait Gley [2], il y a peu d'années, lorsqu'il parlait à l'Institut psychologique des formes nouvelles du vitalisme ancien : « Rien ne retirera du tissu de la Science les fils d'or que la main du philosophe y a introduits. »

1. F. Papillon, *Histoire de la philosophie moderne*, t. I, p. 300.
2. Gley, Le Néovitalisme en face des progrès récents de la physiologie générale (*Bull. de l'Institut général psychologique*, janvier-mars 1911).

Quelques observations sur les Chiens et le Vin à l'époque Gallo-Romaine[1]

Par le Dr CAPITAN

De grands travaux de terrassements exécutés aux environs d'Amiens dans le courant de l'été ont amené la découverte de plusieurs sépultures gauloises, d'une grande excavation creusée dans la craie et d'un puits carré de 36 m. de profondeur. Les deux étaient remplis de débris gallo-romains et furent très soigneusement étudiés par M. Commont, d'Amiens. M. Jullian, dans une des dernières séances de l'Académie des Inscriptions, a signalé l'intérêt de cette découverte.

Ayant pu l'étudier sur place avec M. Commont, je voudrais, avec les conseils de M. Jullian, me permettre d'attirer l'attention de l'Académie sur deux particularités assez spéciales que présente cette fouille.

L'Académie se souvient sans doute que le remplissage du puits et de l'avant-puits avait été fait systématiquement du IIe au IVe siècle probablement et se manifeste dans la fouille sous la forme de sortes de cases superposées, séparées chacune par un amas de moellons de craie. Chaque case renferme, au milieu de débris de craie et de boue grise, soit des ossements de chevaux et d'agneaux ayant été probablement sacrifiés, soit un squelette humain; soit des vases renfermant des ossements humains brûlés ou des ossements de petits animaux.

Parmi ces vases qui ont dû être déposés entiers et non jetés dans le puits, certains ont un contenu présentant un assez grand intérêt.

Quatre de ces vases avaient une forme ventrue à ouverture assez large et bord renversé en dehors, du type des urnes funéraires ordinaires, d'époque gallo-romaine. Ils sont en terre grise assez fine et bien cuite.

Deux de ces urnes, enfouies seulement à 2 m. de profondeur dans la grande excavation, renfermaient des cendres d'os et de charbon de bois. On peut admettre qu'il y avait là le résidu de deux cadavres qui auraient été exposés à un feu violent et prolongé et dont les débris osseux restant auraient été fragmentés encore. Au-dessous : une fibule en fer à arc très simple. A 6 m. 25 de profondeur gisait une autre urne ne contenant que des débris indéterminés. Mais entre les deux dépôts, à 4 m. 50 de profon-

1. Communication faite à l'Académie des Inscriptions le 4 février 1916.

deur, on rencontra une urne renfermant des débris d'os, des cendres, du charbon, trois fragments osseux dont un débris de côte indéterminable, et enfin les ossements de deux petits chiens.

Leur étude soigneuse qu'a bien voulu en faire notre éminent ami, M. Boule, professeur de paléontologie au Muséum, a démontré qu'il s'agissait de chiens de petite taille très jeunes (quelques mois), à museau court ressemblant à celui du boule-dogue, à membres trapus, comme réduits dans leur longueur. On a pu recueillir les os des membres et une partie du crâne d'un animal et seulement les maxillaires de l'autre, présentant exactement les mêmes caractères.

Mais il y avait aussi d'autres chiens dans le puits. A 18 m. 80 se trouvait un squelette humain dont les vertèbres montrent un commencement d'incinération. Sous ce squelette gisait un chien adulte d'une dimension double de celle des petits chiens d'en haut. A 25 m. 20, on a également retrouvé, isolé au milieu de débris variés, les mâchoires d'un quatrième petit chien identique à ceux de l'urne. Enfin il faut noter également qu'au milieu de la boue et des débris de pierres remplissant le puits, on a aussi rencontré à 8 m. de profondeur les ossements d'un chien et à 32 m. ceux de trois autres chiens, mais ces animaux étaient de grande taille.

Donc, dans ce puits, on avait placé neuf chiens. Nous ne retiendrons que ceux contenus dans l'urne, et celui placé sous le squelette parce qu'ils indiquent très nettement un rite. C'est là un fait nouveau car, si l'on connait par les textes et l'iconographie les soins pieux dont ont été parfois entourés dans l'antiquité les cadavres des chiens domestiques [1], on n'avait pas à notre connaissance encore recueilli les preuves matérielles de cette inhumation, surtout faite dans les circonstances singulières où on la constate dans le puits d'Amiens.

Le chien domestique jouait à l'époque gallo-romaine un rôle important : chiens de bergers, chiens de garde, chiens de chasse et même chiens de guerre, puis chiens de luxe ont été très souvent cités et décrits par de nombreux auteurs latins et très fréquemment figurés sur les statues et bas-reliefs.

Il y avait donc trois catégories de chiens dans l'antiquité romaine : 1° le chien de garde et le chien de berger; 2° les chiens de chasse; 3° le petit chien de luxe.

1° Le chien de berger est figuré dans l'exercice de ses fonctions sur trois bas-reliefs publiés par Espérandieu dans son *Recueil des statues de la Gaule romaine*.

2° Les chiens de chasse ont une iconographie gallo-romaine considérable. Ils font partie de représentations de chasse en général. (Espérandieu n'en publie pas moins de 20 figures.)

Leurs variétés étaient très nombreuses. Gratius Faliscus, dans ses *Cynégétiques*, en décrit un grand nombre.

1. Hadrianus equos et canes sic amavit ut eis sepulchra constitueret. — Spartianus : *Scriptores historiæ Augusti*. 20-12.

« Mille canum patriæ, ductique ab origine mores
Cuique sua, magna indocilis dat prœlia Medus,
Magnaque diversos extollit gloria Celtas. »

Puis viennent les Gélons, les chiens de Perse, d'Arcadie, d'Hyrcanie, dont les chiennes s'unissent au tigre; les chiens d'Ombrie et surtout les chiens des Morins et des Bretons, d'une bravoure à toute épreuve. Puis viennent les molosses, les chiens d'Etolie, etc., et pour chasser le faible gibier, daim ou lièvre :

Petronios (sic fama) canes, Volucresque Sicambros
Et pictam macula Vertraham delige fulva.

Martial, dans ses *Épigrammes* (XIV, 200), parle aussi de ce dernier : le *canis vertagus* :

Non sibi, sed domino venatur vertagus acer,
Illæsum leporem qui tibi dente feret.

D'ailleurs cette espèce : un grand lévrier, a persisté et était encore fort estimé au Moyen Age où il portait le même nom.

En Gaule, d'après M. Camille Jullian (*Histoire de la Gaule*, tome II, p. 287), il y avait trois races principales de chiens : d'abord le même vertagus ou vertrague (grand lévrier), puis les séguses ou sicambres (braques actuels), enfin les petrones (chiens courants). Ce sont précisément les mêmes espèces qu'indiquait Gratius dans les vers cités plus haut.

D'ailleurs les chiens gaulois accompagnaient les guerriers au combat et c'est pour cela qu'on les voit figurer sur certains deniers consulaires romains de la famille Domitia, luttant contre les ennemis de leurs maîtres. Il y avait donc des chiens de guerre.

Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est la troisième catégorie : le petit chien de luxe. Un passage du Festin de Trimalchion dans le *Satyricon* de Pétrone (chap. LXIV) met en scène les deux espèces de chiens domestiques, le chien de garde et le chien de luxe.

Puer autem lippus, sordidissimus dentibus, catellam nigram atque indecenter pinguem prasina involvebat fascia panemque semissem ponebat supra torum atque hac nausea recusantem saginabat.

Voilà pour le chien de luxe. Mais alors intervient le chien de garde; celui-ci a un rôle autrement sérieux.

Quo admonitus officio Trimalchio Scylacem jussit adduci, præsidium domus familiæque. Nec mora : ingentis formæ adductus est canis catena vinctus, admonitusque ostiarii calce, ut cubaret, ante mensam se posuit. Dum Trimalchio jactans candidum panem : Nemo, inquit, in domo mea plus amat.

(Cet enfant (Cresus, le mignon de Trimalchion) chassieux, avec les dents très sales, emmaillottait d'une écharpe verte une petite chienne noire dégoûtante d'embonpoint et mettait sur son lit un pain d'une demi-livre dont il empâtait cette bête qui, en vomissant, refusait cette pâture. Frappé

de ce spectacle, Trimalchion ordonne d'amener Scylax, le gardien du logis et de ses habitants. A l'instant on amène un chien d'énorme taille qu'on tient par la chaîne ; un coup de pied du portier l'avertit de se coucher et il s'étend devant la table. Trimalchion lui jette un pain blanc et dit : Personne dans ma maison ne m'aime plus tendrement que cet animal.)

Le chien de garde a donc un brevet de fidélité, et l'on comprend facilement que nombre de maîtres ont voulu avoir à côté d'eux l'image du gardien fidèle qui pourra, dans l'autre monde, encore les défendre et les protéger.

De même aussi le petit chien pourra accompagner son maître, l'aidant ainsi à se distraire dans la vie future. Et c'est ainsi également qu'il fera reproduire son image mortuaire à côté de la sienne.

C'est aussi dans ce même festin de Trimalchion (*Satyricon*, chap. LXXI) que nous en trouvons une trace très nette. Celui-ci lit son testament à ses amis. Il leur déclare entre autres,

Ad dexteram meam ponas statuam Fortunatæ meæ, columbam tenentem et catellam cingulo alligatam ducat.

(A ma droite vous placerez la statue de ma Fortunée, tenant une colombe et conduisant la petite chienne au moyen d'une laisse.)

Parfois enfin, et nous en avons la preuve dans le puits d'Amiens, le chien est placé à côté de son maître (squelette avec le chien sous lui).

D'autres fois le chien est mort avant son maître et celui-ci, plein de regrets pour l'animal qu'il a tant caressé pendant sa vie, lui fait faire une épitaphe et le fait enterrer dignement. Nous ne ferons que signaler la jolie épitaphe de la chienne de chasse Margarita, jadis attribuée à Pétrone et qui n'est autre qu'une inscription sur marbre trouvée à Rome près du Pincio (*Corpus* VI, 29 896). Mais il faut citer la non moins jolie et plus vibrante épitaphe de la chienne Lydie, celle-ci œuvre de Martial (*Épigr.*, livre XI, 69).

Épitaphium canis Lydiæ.

Amphitheatrales inter nutrita magistros
    Venatrix, sylvis aspera, blanda domi
Lydia dicebar, domino fidissima Dextro,
    Qui non Erigones mallet habere canem,
Nec qui, Dictœa Cephalum de gente secutus,
    Luciferœ pariter venit ad astra Deœ.
Non me longa dies, nec inutilis abstulit œtas,
    Qualia Dulichio fata fuere cani.
Fulmineo spumantis apri sum dente perempta,
    Quantus erat, Calydon, aut, Erymanthe, tuus.
Nec queror, infernas quamvis cito rapta sub umbras :
    Non potui fato nobiliore mori.

(Nourrie par les maîtres des jeux, dressée pour la chasse, intrépide dans les bois et caressante à la maison, jadis je m'appelais Lydia. Fidèle à mon maître Dexter, il m'eût préférée à la chienne d'Erigone et à ce

chien crétois compagnon de Céphale qui fut après sa mort mis au rang des astres à côté de la messagère du jour. Ce n'est pas le temps qui a terminé mon inutile vieillesse ainsi qu'il arriva au chien du roi d'Ithaque; je meurs sous la dent cruelle d'un sanglier furieux comme ceux de Calydon ou d'Erymanthe. Et je ne me plains pas; quoique sitôt précipitée sous les ombres infernales, je ne pouvais mourir d'une plus belle mort).

Dans cette épitaphe, c'est la chienne familière mais surtout la chienne de chasse dont les qualités sont célébrées. C'est au contraire à un tout autre point de vue qu'imitant la poésie de Catulle, « ad passerem Lesbiœ », Martial également a écrit (*Épigrammes*, livre II, 110) ces jolis et pas mal licencieux vers :

De Catella Publii et pictura ejusdem.

Issa est passere nequior Catulli,
Issa est blandior omnibus puellis.
Issa est carior Indicis lapillis.
Issa est deliciœ catella Publii.
Hanc tu, si queritur, loqui putabis.
Sentit tristitiamque gaudiumque.
Collo nixa cubat capitque somnos,
Ut suspiria nulla sentiantur.
Et desiderio coacta ventris
Gutta pallia non fefellit ulla.
Sed blando pede suscitat, toroque
Deponi monet, et rogat lavari.
Castœ tantus inest pudor catellœ,
Ignorat Venerem : nec invenimus
Dignum tam tenera virum puella.
Hanc ne lux rapiat suprema totam,
Picta Publius exprimit tabella
In qua tam similem videbis Issam
Ut si tam similis sibi nec Issa
Issam denique pone cum tabella :
Aut utramque putabis esse veram
Aut utramque putabis esse pictam.

(*Sur la petite chienne de Publius et sur le portrait de cette chienne.* — Issa est plus agaçante que le moineau de Catulle, Issa est plus pure que le baiser de la colombe, Issa est plus tendre que toutes les jeunes filles, Issa est plus précieuse que les pierreries de l'Inde: la petite chienne Issa fait les délices de Publius. Quand elle se plaint on croirait qu'elle parle; elle comprend la tristesse de son maître et sa joie; elle se couche sur son cou et dort sans faire entendre un soupir.

A-t-elle quelque besoin, n'ayez pas peur qu'elle gâte les couvertures; mais elle avertit par un mouvement de sa patte qu'on la descende du lit et demande ensuite à être nettoyée. Telle est la pudeur de cette chaste petite chienne, qu'elle ignore les plaisirs de l'amour et qu'il ne s'est point trouvé d'époux digne d'une si tendre pucelle.

Pour que la mort ne la lui ravit pas tout entière, Publius l'a peinte et l'a représentée avec tant de vérité qu'Issa n'est pas plus semblable à elle-

même. Comparez, en effet Issa et son image et vous croirez voir ou deux Issa ou deux portraits.)

Œuvre de poète pourrait-on dire, mais très certainement traduisant un état psychologique montrant une des faces des mœurs romaines de la décadence.

Mais nous avons un témoignage irréfutable dans une épitaphe gravée sur marbre. C'est celle consacrée par une Gallo-Romaine à sa petite chienne tendrement aimée. Cette épitaphe est conservée au musée d'Auch :

Quam dulcis fuit ista quam benigna
Quœ cum viveret in sinu jacebat
Somni conscia semper et cubilis.
O Factum male Myia quod peristi,
Latrares modo siquis adcubaret
Rivalis dominœ licentiosa.
O Factum male Myia quod peristi.
Altum jam tenet insciam sepulcrum
Nec sevire potest nec insilire
Nec blandis mihi morsis renides

(*Corpus Inscriptionum*, t. XIII, Partis primæ fasciculus prior, p. 63, n° 488.)

(Combien cette petite bête était douce, combien agréable qui, tandis qu'elle vivait se couchait sur mon sein, compagne de mon sommeil et de mon lit. O quel malheur, Myia, que tu sois morte. Tu aurais aboyé pour peu que quelque rival se couchât auprès de ta maîtresse, petite folle. O quel malheur, Myia, que tu sois morte. Inconsciente tu gis dans ton tombeau, tu ne peux plus ni te fâcher, ni bondir, ni me fêter par tes morsures caressantes.)

Si maintenant nous passons à l'iconographie, nous voyons tout d'abord les figures gallo-romaines en terre blanche de l'Allier nous montrer de curieuses reproductions de chiens. Un chien assis dans l'attitude de la garde est très souvent figuré isolé. Parfois il y a des figures d'enfant couché dans son berceau ayant un chien auprès de lui. Une curieuse terre cuite trouvée à Bordeaux montre un homme et une femme s'embrassant, couchés sur le lit conjugal, et auprès d'eux leur chien fidèle est figuré.

Mais c'est surtout le *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, d'Espérandieu, qui nous fournit d'intéressants renseignements en l'espèce.

Le dépouillement de toutes les figures où se trouvent des chiens nous donne le résultat suivant :

Chiens isolés	8
2 chiens gardant une urne	1
Chiens de chasse	20
Chiens de berger	3
— avec un dieu ou déesse	6
— avec leur maître ou maîtresse	9
— avec maître et maîtresse	2
— avec un enfant	4
— devant un triclinium	2
— mithriaques	3
Tombeaux de chiens	2

Soit donc, 60 figurations de chiens dans l'iconographie gallo-romaine.

Nous signalerons tout spécialement ceux qui rentrent dans les types que nous étudions et dont les figurations cadrent bien avec ce que nous indiquent les textes.

Voici par exemple le n° 298[1], au musée Calvet, à Avignon. Un couvercle de tombeau : à un angle le portrait d'un enfant, au milieu un amour, à droite le chien familier regardant avec intérêt un plat sur une table.

Au musée de Bordeaux (n° 1184), c'est la pierre tombale d'un enfant debout; à ses pieds son chien, gardien fidèle qu'il aura après la mort comme il l'a eu pendant sa vie.

Voici maintenant la représentation, telle que la demandait Trimalchion, de l'homme et de sa femme avec leur chien familier.

Au musée de Narbonne, une stèle (n° 653) représente le mari et la femme debout; entre eux deux est un gros chien avec un grelot au cou.

A Autun (n° 1893), deux époux également sont figurés debout et, près d'elle, la femme a un petit chien.

D'autres fois la maîtresse seule a voulu être représentée sur sa pierre tombale avec son chien ou sa chienne familière. Tel est la cas de la stèle du musée Rolin, à Autun (n° 1842), où, devant sa maîtresse assise, est représenté un chien à grande échelle, de façon à ce que son rôle important dans la sépulture soit bien noté.

Mais nous avons vu aussi le rôle des petits chiens dans les festins (la chienne Margarita au festin de Trimalchion). Voici deux images mortuaires qui font allusion à cette coutume.

Dans le soubassement de la cathédrale du Puy (n° 1666), on peut voir un bas-relief représentant un repas. Devant le triclinium est sagement assis le chien familier attendant qu'on lui lance un bon morceau.

Sur la stèle trouvée dans les fondations de l'église de Vaise (musée de Lyon), n° 1778, c'est à peu de chose près la scène narrée par Petrone de l'esclave bourrant de pain la petite Margarita. Ici c'est un jeune enfant couché sur le triclinium qui donne à manger à un petit chien les restes encore sur une assiette.

Enfin nous voudrions insister un peu sur deux pierres dont la signification semble jusqu'ici avoir été méconnue. La première (fig. 1) est une stèle brisée à sa partie supérieure (n° 773), du musée Lamourgnier, à Narbonne; un gros chien à gauche y est figuré seul. Il est à demi assis sur son train de derrière, la tête élevée dans l'attitude du chien qui hurle. Il paraît bien que c'est là une pierre tombale d'un chien de chasse représenté hurlant de douleur ou donnant de la voix en chassant.

Plus évidente et, je crois même, absolument certaine comme stèle funéraire, est la pierre rectangulaire, complète (fig. 2), retirée du rempart antique de Narbonne et conservée au même musée (n° 770).

Une jolie petite chienne à gauche y est figurée seule. Avec ses longs

1. Les numéros correspondent à ceux du livre d'Espérandieu.

poils, ses pattes fines, elle rappelle les griffons du Nivernais célèbres dans l'antiquité. A demi assise sur son train de derrière, elle donne gentiment la patte gauche de devant. Le mouvement est très exact et fait songer à



Fig. 1. — Stèle funéraire de chien. Époque gallo-romaine. Musée Lamourgnier, à Narbonne.

la fidélité de reproduction en peinture de la petite chienne Issa qu'attribuait Martial à son maître Publius.

Du reste, pour que l'on n'en ignore, au-dessus d'elle est gravé son



Fig. 2. — Stèle funéraire de la chienne Cytheris. Époque gallo-romaine. Musée Lamourgnier, à Narbonne.

nom, *Cytheris,* suivi d'un L (liberta) ? était-ce pour dire en un mot combien libre et heureuse était la petite bête au cours de sa vie ?

En tout cas, voilà bien une tombe de petite chienne de luxe qui fera

passer son joli nom de Cytheris à la postérité, avec ceux de ses similaires que nous indiquent Petrone et Martial et les inscriptions : Margarita, Issa. Lydia, sans oublier la petite Myia d'Auch.

Mais si bibliographie et iconographie existent en l'espèce, jusqu'ici on n'avait pas retrouvé le squelette du chien auquel on avait rendu les honneurs funéraires isolément. Les deux petits chiens soigneusement placés dans l'urne de l'avant-puits d'Amiens que nous signalions plus haut permettent de combler cette lacune.

Et en effet, ainsi que nous l'avons dit, il est certain que ce vase a été déposé en ce point du puits et non jeté. Il est évident d'ailleurs en étudiant chacun des compartiments de ce puits que chaque objet y a été placé suivant une idée bien arrêtée et avec une intention déterminée, et non projeté au hasard comme en un dépôt d'ordures.

Nous n'entrerons pas dans la discussion de l'idée de puits funéraire établi *ad hoc*.

Nous pensons plutôt qu'il s'agit d'une sorte de *favissæ* où étaient placés successivement pour les dérober à toute violation des objets sacrés par leur rôle ou leur composition (funéraires par exemple ; que c'était en somme un mode de sépulture occasionnel mais comportant la conservation indéfinie de ce qu'on y plaçait. Et en effet, sans ce hasard tout spécial qui a fait passer un tracé de boulevard en ce point et a permis la rencontre d'un maire intelligent, M. Fiquet, autorisant et payant les fouilles, et celle d'un archéologue soigneux et averti comme M. Commont, squelettes d'hommes et de chiens, de chevaux et de moutons, vieux vases, etc., seraient restés intacts et indemnes probablement pendant des siècles encore.

D'ailleurs, cet amour pour les chiens utiles ou agréables, ce besoin de les avoir auprès de soi, de les emmener même avec soi dans l'autre monde et d'en conserver leur image sur son tombeau, a été extrêmement répandu dans tout le Moyen Age. Innombrables sont les tombeaux où la tête du gisant repose sur son chien, ou encore c'est sur lui que s'appuient ses pieds. Aujourd'hui encore, l'amour du chien est si développé que bien des gens le font enterrer; et c'est pour cela qu'a été fondé le fameux cimetière des chiens d'Asnières, si achalandé.

On voit donc que les quatre petits squelettes de chiens du puits d'Amiens avaient leur intérêt en ce qu'ils nous révèlent une fois de plus et de façon matérielle le rôle important que jouait le chien dans la vie des Gallo-Romains.

***

Il est maintenant un autre problème, tout différent, auquel les fouilles de M. Commont apportent une contribution intéressante : c'est celui du vin à l'époque gallo-romaine.

Voyons d'abord les faits :

A 35 mètres de profondeur, il a été rencontré deux grands vases de 35 cm. environ de diamètre sur 20 de hauteur en forme de coupes, probablement sans rebords, d'une terre grise assez fine et bien cuite, mais mal tournée. M. Commont les attribue d'après leur forme à la Tène III. La texture et l'aspect de la pâte semblent pourtant les ramener à l'époque gallo-romaine. Ces vases, brisés au moment des fouilles particulièrement difficiles dans ce puits de 1 m. 50 de côté, présentaient sur leur face interne un dépôt brun jaunâtre se détachant assez facilement. M. Commont ayant bien voulu m'envoyer un fragment de ces vases, j'ai prié mon ami M. Fouard, chimiste distingué, attaché à l'Institut Pasteur, de vouloir bien examiner ce dépôt. Il m'a remis la note ci-jointe :

« Le dépôt fixé au fragment de vase ancien remis par M. Capitan est faiblement adhérent et se détache facilement avec la lame d'un couteau.

« On voit immédiatement qu'il renferme une substance organique fusible, en chauffant une parcelle de ce produit en suspension dans l'eau bouillante, la matière fond aussitôt en s'étalant en gouttelettes à la surface de l'eau.

« *Cette matière est une résine* se dissolvant dans l'alcool, dans l'éther et dans l'essence de térébenthine, brûlant sur une spatule de platine avec une flamme fuligineuse et très éclairante.

« La cendre obtenue est très soluble dans l'eau, donnant une solution alcaline; on peut ainsi présumer que le *dépôt donné est l'extrait sec d'un vin aromatisé par une substance de la famille des résines*; les carbonates alcalins de la cendre obtenue seraient le résidu minéral des sels organiques de la résine et du vin.

« Pour *caractériser directement les éléments du vin*, on prend une partie du dépôt jaune du vase donné, et on élimine tout ce qu'il contient de résine par dissolution dans l'essence de térébenthine ajoutée par doses sucessives, jusqu'à l'épuisement.

« Il reste un résidu solide qui doit renfermer les éléments du vin; on traite ce résidu par l'eau distillée bouillante et on filtre sur un filtre sans cendre; on étudie d'une part ce qui reste sur le filtre, de l'autre la dissolution filtrée. On peut constater sur celle-ci *qu'il n'y a pas d'œnotannin*, substance tannique contenue habituellement dans les vins. *On n'y décèle pas non plus* la présence du *bitartrate de potasse*, sel contenu régulièrement dans les vins.

« Puis le résidu solide, demeuré sur le filtre, est soumis à un examen microscopique en vue d'y déceler la présence de *corps de levures* de la fermentation alcoolique, ce qui aboutit à un *résultat négatif*. Enfin ce résidu solide est inciné et la cendre reprise par l'eau bouillante; on obtient ainsi une *solution alcaline à la phénolphtaléine*.

« Cette dernière *alcalinité ne peut plus être* attribuée à la présence de la résine qu'on a totalement séparée : elle est due uniquement au liquide qui avait dissous la résine, vraisemblablement liquide alcoolique, de la nature d'un vin ou moût fermenté.

« Le dépôt contenu dans le vase donné pèse environ 30 mg. par cm^3;

par conséquent 1 cm³ de surface intérieure du vase porterait 3 gr. de ce dépôt de fond.

« L'analyse de ce dépôt montre de plus que, pour 3 gr., il y a 2 gr. 2 de substances solubles dans l'essence de térébenthine. Le reste, 0 gr. 8, contient de la matière organique et de la matière minérale ne pouvant provenir que du liquide alcoolique qui a dissous les résines; on constate que ce reste contient 0 gr. 27 de cendres, la différence, 0 gr. 53, étant constituée par des substances organiques, résidu de la dessiccation du vin et de l'oxydation lente de ses éléments non volatils.

« Si on compare ce chiffre de 0 gr. 27 de cendre à celui de 3 gr., valeur moyenne du taux de cendre contenu dans un litre de vin, on constate que pour 0 gr. 27 la quantité de vin ne serait approximativement que 100 cm³, soit un dizième de litre : ce serait donc dans un décilitre qu'il y aurait 2 gr. 2 de substances résineuses, soit pour un litre, 22 gr.

« Or, les chiffres relatés par les documents anciens indiquent que le taux de résine employé était de 1 à 5 gr. par litre. Le chiffre trouvé ici par l'analyse est donc beaucoup trop élevé.

« Une première interprétation de cette analyse est que la résine caractérisée ici, en plus grande proportion, proviendrait d'un liquide alcoolique beaucoup plus riche en alcool que nos vins actuels; on pourrait supposer qu'il s'agit d'un liquide analogue aux liqueurs actuelles dites apéritifs ou liqueurs digestives, contenant une proportion élevée d'essences. Ces essences résinifiées avec le temps se retrouveraient dans le dépôt des vases.

« Une seconde interprétation de la même analyse résulte des faits suivants : si l'on cherche directement ce que dissout un litre de vin d'un degré alcoolique assez élevé, en résine de pin, on trouve que cette quantité est en réalité extrêmement minime : quelques centigrammes par litre suffisant cependant à donner au vin un goût d'amertume très prononcé. Le taux élevé de résine apparemment révélé dans ce vin ancien serait donc inexplicable. Mais on sait, d'après les travaux de certains chimistes, que lorsqu'un vin est abandonné à lui-même au contact de l'air, l'oxygène et les substances tanniques de ce vin forment, par une oxydation progressive, un dépôt solide résinifié avec le temps. Ces différentes causes : addition directe de résine, macération de plantes aromatiques donnant des essences résinifiables et oxydation avec résinification d'éléments normaux du vin, suffisent à expliquer complètement le taux élevé, déduit approximativement, de la résine contenue dans le dépôt soumis à notre analyse. »

Par conséquent il avait été déposé tout au fond du puits deux vases contenant un vin résineux et probablement aromatisé.

Les découvertes des vins antiques ne sont pas très nombreuses.

La première se rapporte à l'analyse que fit Berthelot, en 1877, d'un vin romain contenu dans un tube de verre recourbé et scellé découvert dans un tombeau des Alyscamps; en fait il s'agissait de vin ordinaire.

En 1910, on découvrit à Bordeaux, au cimetière de St-Seurin, une fiole

en verre contenant un dépôt qui, analysé par le chimiste spécialiste Dénigès, lui démontra l'existence de crème de tartre et de matière chromotannique permettant d'affirmer l'existence du vin. Au musée de Spire, une fiole en verre semble contenir du vin. Il n'y en a eu aucune analyse faite. Je me souviens avoir vu jadis au musée archéologique de Reims, hélas! complètement détruit par le bombardement des Allemands, une fiole allongée fermée à la lampe, datant de l'époque gallo-romaine et semblant contenir du vin.

D'après une analyse du chimiste Reutter, de Genève, un fragment de vase recueilli par le Dr Baudouin dans un puits antique de Vendée, décrit par lui comme puits funéraire, présentait sur sa paroi interne un enduit résineux (*Homme préhist.*, 1913).

A Ercheu, près d'Amiens, dans la tourbe, on découvrit il y a quelque temps, d'après ce que nous a dit M. Commont, une coupe sans rebords présentant un enduit résineux (anal. Vigniard).

Enfin, les deux vases du fond du puits d'Amiens dont le dépôt a été étudié par M. Fouard révèlent les éléments du vin, et d'un vin résineux.

De quoi s'agit-il donc en l'espèce?

Le vin résineux (*picatum vinum*) n'était pas un vin médicamenteux. C'était une préparation de vin toute spéciale et très appréciée de certaines gens, malgré ou à cause de son âcreté. Elle reproduisait, en l'exagérant souvent, le goût naturel de certains crus. C'est ce que nous dit Martial (*Epigr.*, livre XIII; 107).

Hœc de vitifera venisse picata Vienna.
Ne dubites, misit Romulus ipse mihi.

Mais le vrai *picatum vinum* était fabriqué au moyen de l'adjonction, soit au vin, soit plutôt au moût, d'une résine de nature variée. Cette résine donnait au vin un goût tout spécial et fort prisé[1]. Non seulement l'amphore était enduite à l'intérieur d'une couche de résine, mais on en mettait dans le vin. C'est en Italie, d'après Pline, que fut imaginé ce procédé. De là il se répandit en Gaule, en Transpadane, en Egypte.

Les variétés de poix employées étaient nombreuses : térébenthine, lentisque, cyprès, pin, sapin, mélèze.

La résine la plus estimée venait du Brutium et était obtenue de l'*abies excelsa*. Pline, dans son *Histoire naturelle*, traite assez longuement du picatum vinum (XIV-25). D'après lui « c'est un mode de traitement du vin qui ôte aux vins leur force sauvage et en brise l'âpreté ou donne de l'âpreté à ceux dont la douceur est plate et incertaine ». La résine était en général ajoutée au moût et au cours de la fermentation. La poix était soit crue, soit cuite, tantôt liquide, tantôt desséchée et pulvérisée, ou dissoute dans du vin cuit.

Les doses à employer varient notablement : d'après Caton, il en faudrait 0 kg. 981 pour 194 litres.

1. V. le très intéressant volume de M. Billiard, *La Vigne dans l'Antiquité*, Lyon, 1913.

Selon Columelle, il en fallait 5 l. 4 par 2340 litres, ou bien encore 81 grammes par 26 litres ou même 6 gr. 75 par 26 litres, suivant les cas.

Quelques auteurs, tels que Palladius, n'employaient que 3 onces pour un dolium de plus de 100 litres. On a vu par l'analyse exacte de M. Fouard que ces évaluations sont erronées et beaucoup trop élevées pour la plupart.

Le vin ainsi préparé avait une âcreté particulière et un goût de bourgeon de sapin que l'on trouverait aujourd'hui exécrable ou au moins auquel il faudrait s'habituer à la longue. Dans l'antiquité il était au contraire très estimé. Certains crus avaient un goût naturel analogue, tels les crus de Dioscoride en Eubée et du Viennois en Gaule (pays des Allobroges).

Cependant les médecins de l'Antiquité accusaient le *picatum vinum* de causer de la céphalalgie et du vertige. On alla même plus loin : d'après Columelle l'on désigna par le terme de « crapula » et la résine et l'ivresse elle-même produite par le *picatum vinum*.

Faut-il voir là l'indication d'une ivresse spéciale qui serait due à un produit enivrant particulier? C'est un point que l'on peut au moins soulever en présence des résultats fournis par l'analyse chimique de M. Fouard, ci-dessus rapportée.

Selon cet auteur, il pourrait s'agir en l'espèce, soit d'une solution assez fortement alcoolique, très chargée de principes résineux, soit de substances aromatiques d'origine végétale qu'on aurait fait macérer dans des vins variés et qui, en vieillissant, se seraient résinifiées, comme il a été dit plus haut. En somme, c'eût été même chose que le vermouth, l'absinthe et autres liqueurs de nos jours. Or, Pline (*Hist. nat.*, XIV-18) donne une longue liste de plantes qui, mises dans du moût de vin, donnent, après ébullition prolongée ou fermentation, des vins très variés. Il indique l'absinthe, le cyprès, le laurier, le genévrier, le lentisque, la gentiane, l'hysope, la myrrhe, etc.; on le voit, toute la gamme des apéritifs modernes.

Il est donc probable que les vases du puits d'Amiens contenaient ou du vin poissé ou un vin aromatique comme ceux dont nous venons de parler, offrandes de choix déposées dans le puits sacré, et capables d'ailleurs de donner une ivresse distincte de celle du vin ordinaire.

Voilà donc encore toute une série de points que soulève la récolte de quelques tessons de poteries. Recueillis très stratigraphiquement et avec tout le soin nécessaire par M. Commont, ces bien modestes documents donnent pourtant, quand on sait les utiliser, des indications réellement curieuses sur une pratique de vinification très spéciale.

Nous avons pensé que ces quelques observations pouvaient être consignées et prendre place après celles que nous avions pu faire dans les vieux textes à propos des chiens domestiques à l'époque gallo-romaine. Nous souhaitons que les unes comme les autres intéressent nos lecteurs.

Les Monténégrins
Notes anthropologiques préliminaires

Par Eugène PITTARD
Correspondant de l'École d'Anthropologie.

Les Monténégrins, qui combattent aujourd'hui si héroïquement dans leurs montagnes jusqu'alors inviolées, sont, au point de vue anthropologique, complètement inconnus. Toutes les cartes ethnologiques que je connais : stature, indice céphalique, pigmentation, laissent le Monténégro complètement ou presque complètement en blanc.

Au cours de mes voyages dans les Balkans, j'ai eu l'occasion de mesurer quelques Monténégrins et d'inscrire, à leur sujet, quelques indications descriptives. C'est là, je le reconnais, un bagage fort léger. On n'y peut guère trouver que des indications préliminaires. Je crois tout de même utile, à cause de la pénurie de nos documents anthropométriques concernant cette population, de les publier.

Les Monténégrins sont certainement des hommes de haute stature. La seule traversée du pays, de Cattaro à Scutari d'Albanie, quelques heures de séjour à Cettigné, suffisent pour en être convaincu. Il semble, au surplus, que les Monténégrins sont des brachycéphales très accusés. Or ces deux caractères : haute stature et brachycéphalie, auxquels il faut ajouter la pigmentation foncée et le nez droit, paraissent indiquer que les Monténégrins font partie de cette belle race dinarique, à laquelle appartiennent également les Bosniaques, les Herzégoviniens, une partie des Dalmates, une partie aussi des Serbes et des Albanais.

Cantonnés dans leurs montagnes calcaires dépourvues de végétation, inaptes aux cultures étendues, n'offrant à l'ensemencement que les maigres *poljes*, les Monténégrins, depuis qu'ils occupent leur pays — la Tzrna-Gora — ont dû conserver leur race mieux que partout ailleurs. Et l'histoire de ce petit peuple héroïque confirme ce que nous indique l'isolement géographique. Tandis que toute la Péninsule Balkanique tombait aux mains des Osmanlis, seuls, les Monténégrins, juchés sur leur citadelle, n'ayant presque point de routes conduisant à l'extérieur, gardaient leur indépendance.

C'est à cette claustration presque unique en Europe que l'on doit la survivance des mœurs très anciennes que l'on peut noter dans ce pays et la persistance, probablement très sévère, des caractères ethniques des populations primitives.

*
* *

Les chiffres des cinq hommes que j'ai mesurés n'ont pas le droit, évidemment, de représenter la synthèse du groupe ethnique monténégrin. Mais, encore une fois, comme nos listes sont blanches, ils constitueront tout de même un renseignement préliminaire. Au surplus, plusieurs des groupes ethniques, au début de leur étude, n'étaient pas même composés d'un pareil nombre.

I. La taille. — Voici les cinq chiffres de la stature : 1 m. 67 ; 1 m. 72 ; 1 m. 82 ; 1 m. 73 ; 1 m. 70. La moyenne de la taille est 1 m. 728. Elle est un peu plus élevée que celle des Bosniaques-Herzégoviniens, et que celle aussi des Dalmates.

La hauteur du buste est, en moyenne, de 894 mm. ; la longueur des jambes est de 834 millimètres.

La grande envergure moyenne (1 m. 74) est un peu plus longue que la hauteur totale du corps.

II. Les diamètres craniens et l'indice céphalique. — Je joins aux diamètres nécessaires pour l'obtention de l'indice céphalique, la largeur du front et la hauteur du crâne.

	D. A. P.	*D. M.*	*D. T.*	*Front.*	*Haut. cr.*
1. . . .	177 mm.	176 mm.	156 mm.	112 mm.	119 mm.
2. . . .	189 —	191 —	160 —	119 —	120 —
3. . . .	189 —	188 —	168 —	124 —	123 —
4. . . .	188 —	187 —	167 —	122 —	121 —
5. . . .	178 —	177 —	156 —	112 —	120 —

Les indices céphaliques sont les suivants (dans le même ordre que ci-dessus) : 88,14 ; 84,66 ; 88,89 ; 88,83 ; 87,64.

D'après la classification de Deniker (que nous avons toujours employée dans nos études sur les peuples balkaniques), nous avons là quatre indices d'hyperbrachycéphalie et un indice brachycéphale.

On pourrait conclure — si la série n'était pas si petite — que les Monténégrins sont des hommes dont le crâne est très nettement brachycéphale.

III. Les mesures de la face. — Nous indiquerons d'abord les mesures verticales : ophryo-mentonnier, ophryo-alvéolaire, ophryo-nasal, hauteur du nez, hauteur de l'orbite :

	O. M.	*O. A.*	*O. N.*	*Haut. nez.*	*Haut. oreille.*
1. . . .	139 mm.	93 mm.	79 mm.	54 mm.	63 mm.
2. . . .	149 —	103 —	83 —	57 —	66 —
3. . . .	149 —	95 —	76 —	53 —	60 —
4. . . .	144 —	100 —	81 —	55 —	64 —
5. . . .	139 —	94 —	80 —	54 —	64 —

Puis les principaux diamètres transversaux : bijugal, bizygomatique, largeur du nez, largeur de l'oreille, biangulaire externe et interne et longueur de la bouche :

	B. J.	*B. Z.*	*Larg. nez.*	*Larg. or.*	*Biang. ext.*	*Biang. int.*	*Bouche.*
1.	133 mm.	147 mm.	33 mm.	34 mm.	100 mm.	27 mm.	54 mm.
2.	136 —	147 —	37 —	35 —	104 —	33 —	60 —
3.	—	156 —	32 —	33 —	103 —	35 —	62 —
4.	—	150 —	35 —	34 —	103 —	34 —	61 —
5.	134 mm.	148 —	33 —	34 —	101 —	28 —	53 —

IV. L'indice nasal. — Il n'y a pas lieu d'interpréter les chiffres ci-dessus. Ils sont en trop petit nombre. Nous indiquerons seulement les chiffres de l'indice nasal (dans l'ordre du tableau). Ces chiffres sont les suivants : 61,11; 64,91; 60,38; 63,64; 61,11.

Tous ces indices sont parfaitement leptorrhiniens.

V. Couleur des yeux et des cheveux. Forme du nez. — Sur cinq individus examinés, quatre avaient les yeux bruns; un les yeux gris. J'ai noté, quant à la couleur des cheveux : trois fois des cheveux bruns; une fois des cheveux bruns foncés tirant vers le noir, une fois des cheveux noirs.

Le nez a été indiqué comme étant droit dans trois cas, et droit aquilin dans les deux autres cas.

En résumé, les Monténégrins paraissent être des hommes de haute (ou très haute) stature.

Ils associent à cette taille élevée une brachycéphalie très accentuée, un nez leptorrhinien, droit, ou droit aquilin.

Ce sont des hommes dont les yeux et les cheveux sont généralement fortement pigmentés.

Curieuse anomalie
de développement céphalique
observée sur une petite fille à la Guadeloupe[1]

Par le Dr A. CORRE

Père noir, mère capresse. L'un et l'autre sains et bien conformés.

Enfant actuellement âgée de deux ans, un peu maigre; mais, partout ailleurs qu'au crâne et à la face, bien conformée. Parties sexuelles normales, ainsi que les extrémités. Oreilles bien attachées et très régulières.

L'enfant boit, mange, dort, a ses alternatives de gaîté et de tristesse, comme toutes ses congénères de même âge; elle aime à jouer, prononce quelques mots, se tient bien assise, mais ne marche pas, ce que la mère attribue à ce qu'elle n'a jamais eu le temps de l'habituer aux premiers pas. Elle se couche toujours sur le côté droit et, pendant mon examen, a semblé porter la main droite au crâne, du même côté, avec une certaine persistance, sans cris ni signes de douleur, d'ailleurs.

Crâne asymétrique, dolichocéphale extrême; moitié gauche de forme régulière; moitié droite plus développée dans son ensemble, relativement bien davantage en avant, où la saillance frontale est exagérée, effacé au contraire à la région occipitale. Aucune trace de suture molle, partout sensation de parties osseuses dures et résistantes à la palpation.

Face : la joue droite peut-être un peu moins saillante que la gauche; au contraire, du côté droit, région frontale de plus grand développement.

A droite : énorme tuméfaction répondant à la paupière supérieure, élastique plutôt que molle; les rebords palpébraux écartés par un bourrelet d'un rose pâle, manifestement constitué par un épaississement de la conjonctive oculaire; au-dessous de ce bourrelet, on découvre un globe oculaire atrophié, d'un blanc terne, dans lequel on ne distingue la cornée qu'à un léger repli circulaire de la conjonctive autour de la membrane semi-opaque et à la tache noirâtre, répondant à l'ouverture pupillaire,

1. Cette observation adressée, il y a bien des années, à la Société d'Anthropologie par le Dr Corre, médecin de la marine, a été retrouvée dans un dossier où elle avait été classée par mégarde. Elle offre un remarquable exemple d'*inclusion fœtale* dans les fentes séparant les bourgeons faciaux de l'embryon, fentes et bourgeons dont l'aspect de la partie latérale gauche du nez montre qu'ils étaient atteints ici d'arrêt de développement.

que cette membrane altérée laisse entrevoir. — A gauche : tuméfaction semblable de la paupière supérieure, mais moins prononcée ; en revanche, le bourrelet conjonctival semble plus épaissi et il est impossible de découvrir le globe oculaire, l'enfant se débattant quand on essaie d'écarter le bourrelet. — Narine gauche ouverte en avant et se présentant comme dans le croquis (fig. 1).



Fig. 1.

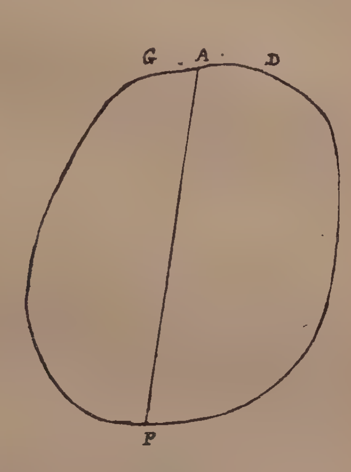


Fig. 2.

Fig. 1. — Portrait de l'enfant. — Fig. 2. — Courbe horizontale du crâne, prise à la lame de plomb (diamètre antérieur, 154 mill. ; diamètre transverse max., 115 mill.) (Dessin du Dr Corre).

Dents supérieures irrégulièrement disposées : deux petites molaires assez bien en place, et semi-émergées ; deux canines et deux incisives (moyennes) bien développées, mais obliques et comme divergentes ; une incisive à tranchant échancré.

Dents inférieures régulièrement développées et disposées : quatre incisives, canine droite, deux petites molaires.

A la commissure externe des paupières, à gauche, petite masse globuleuse, pédiculée, formée par du tissu adipeux et de la peau, autant qu'on en peut juger d'après la consistance et l'aspect.

A la joue droite, deux appendices digitaux bien conformés, offrant manifestement la distinction de trois segments, mais sans donner la sensation profonde de parties osseuses, pourvus d'un ongle mou à l'extrémité libre (degré de développement des doigts d'un enfant nouveau-né) ; en arrière, petit tubercule (non visible sur la figure) indiquant la place d'un troisième appendice, qui, ainsi que deux autres, aurait été sectionné par la mère (effrayée par l'hémorragie consécutive, celle-ci n'osa point pratiquer l'ablation des deux appendices restants). Entre la narine et la paupière inférieure, à droite, en avant des deux appendices digitaux qui pécrèdent, masse pédiculée du demi-volume d'une cerise.

Quand l'enfant crie, lorsqu'on le touche et qu'il répugne ou trouve souffrance à ces attouchements, tous ces appendices offrent des mouvements : les masses pédiculées se meuvent faiblement, mais semblent comme se rétracter ; les deux doigts au contraire se relèvent, s'abaissent, se plient même légèrement (?).

L'indocilité de l'enfant, qui n'a pu être examinée qu'une fois, et avec une appréhension très gênante de la mère, n'a point permis des recherches plus détaillées, notamment sur l'état de la voûte du palais.

BIBLIOGRAPHIE

Rivista di Antropologia. Organe de la Société romaine d'Anthropologie.

Vol. XIX, fasc. III. — *G. Sergi.* L'Eugénique : de la biologie à la sociologie. Discours prononcé à la séance eugénique de la VIII[e] réunion de la Société Italienne pour l'avancement des Sciences. (L'importance de l'Eugénique n'échappe plus à personne et, de tous côtés, on émet des vœux pour que, dans les sociétés modernes, on prenne des mesures pour veiller à la santé des procréateurs, à une existence normale, une nourriture suffisante, une habitation saine.) — *D[r] Cesare Artoni.* Principes de génétique. (L'auteur expose les descendances pures de Johannsen, l'hérédité mendélienne en rapport avec la citologie de la cellule sexuelle). — Génétique et Mendélisme. — L'hérédité du sexe et caractères inhérents au sexe. — Le mendélisme et l'hérédité de l'homme. — Résultats de la génétique et théorie des mutations de De Vries. — *D[r] Marcello Boldrini.* Recherches statistiques sur les familles comptant des fous et sur la variabilité des premiers-nés. — *D[r] Giovanni Dettori.* De quelques caractères des nouveau-nés selon l'ordre de procréation et l'état de la mère. — *F. Frassetto.* De l'homologie des éléments du squelette des articulations de l'homme et des vertébrés. — *V. Zanolli.* L'occipital chez les brachycéphales et les dolichocéphales. — Enfin note de *G. Sergi* sur les Germains et les Indogermains (démontrant l'inanité des prétentions des savants allemands qui disent que la race germanique occupe les territoires s'étendant de l'océan Arctique au Sahara, de l'Atlantique au lac Baïkal, alors qu'il est démontré que le centre de la civilisation européenne se trouvait sur la Méditerranée. Il est vrai que l'impudence des Allemands ne connait pas de bornes).

Bulletin de la Société neuchateloise de géographie. — T. XXIII (*fin*). Prof. Léon Cart : *Voyage dans l'Arabie Pétrée* (description des tombeaux nabatéens creusés dans le roc [*phot.*], vallée de Pétra ; suivie d'une *Géographie de l'Exode*, d'après les textes des Itinéraires et les traditions).

Archivio per l'antropologia et l'etnologia ; vol. XLV, 1915, f. 1.

Rapport de la Commission des recherches de paléontologie humaine en Italie, année 1914. (Fouilles de diverses cavernes ; étude des ossements humains recueillis dans la grotte artificielle sépulcrale de Pianacce [énéolithique], par M. Puccioni ; exploration de la caverne de l'Onda [superposition d'habitats paléolithiques], par MM. Mochi et Schiff-Giordini).

Le Directeur de la Revue,
G. Hervé

Le Gérant
Félix Alcan

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

Les Yougoslaves

Leur passé, leur avenir[1]

Par H. HINKOVIĆ

Député croate et Délégué au Parlement de Budapest.

Mesdames, Messieurs,

Peut-être, parmi vous, quelques-uns diront-ils : « Les Yougoslaves? qu'est-ce que c'est que ces gens-là? Ils veulent se délivrer et s'unir? Tant mieux pour eux. Mais est-ce que vraiment cela nous concerne? Qu'ils s'arrangent comme bon leur semble, mais qu'ils cessent de nous importuner. »

Eh bien! ces raisonneurs auraient tort. Heureusement pour nous, Yougoslaves, notre question fait partie intégrante du formidable problème européen que la paix future devra résoudre. Vous le voudriez que vous ne pourriez vous désintéresser de nous; notre sort est étroitement lié au vôtre. Le soldat serbe, le volontaire croate ou slovène, tombés en héros lors de l'invasion de la Serbie, ont répandu leur sang, non seulement pour leur propre cause nationale, mais aussi pour celle de la France; — de même que l'admirable poilu français ne se bat pas seulement pour le sol sacré de sa patrie, mais aussi pour la nôtre. Tous, nous luttons pour des buts communs et tous, nous attendons de notre victoire un avenir meilleur. Qu'est-ce donc que la question yougoslave? Et d'abord, que sont les Yougoslaves et que veulent-ils?

Qu'est-ce que les Yougoslaves? — Les Yougoslaves sont les Slaves du Sud. Le mot *jug* signifie *sud* dans les langues slaves. Les Yougoslaves apparaissent dans l'histoire sous trois noms : *Croates*,

1. Conférence faite à l'École d'Anthropologie, le 4 avril 1916.

Serbes et Slovènes. Mais ce ne sont pas trois peuples différents; issus de la même origine, parlant la même langue, habitant un territoire continu, ayant les mêmes coutumes et surtout les mêmes aspirations nationales, les Serbes, les Croates et les Slovènes sont une seule nation, désignée d'un nom commun: Yougoslave.

Les Bulgares ne se considèrent eux-mêmes pas comme Slaves. Leur plus grand poète, Cyrille Hristov, s'en vante. Il signe ses poésies en ajoutant à son nom la désignation « Tartaro-Bulgare ».

Pourtant, et malgré eux, ce sont tout de même des Slaves. Car il est historiquement établi que les hordes tartares, venues sous le nom de Bulgares du fond de la Russie dans les Balkans, s'y sont noyées, en perdant leur langue propre, dans leur ambiance slave. Mais ils restent volontairement en dehors de la famille yougoslave. Notre désignation « Yougoslaves », en comprenant les Serbes, Croates et Slovènes, à l'exclusion des Bulgares, n'a donc pas un caractère ethnique. C'est une expression purement politique.

Les Yougoslaves sont venus au cours des VI[e] et VII[e] siècles des régions transcarpathiennes dans leur patrie actuelle.

Ils sont au nombre d'environ 14 millions, dont 5 en Serbie et au Monténégro, 7 1/2 en Autriche-Hongrie, tandis que 1 1/2 vivent, pour la plus grande partie, temporairement, dans les deux Amériques et les colonies anglaises. Il y en a 40 000 dans le Royaume d'Italie.

En Autriche-Hongrie, ils habitent la Croatie, la Slavonie, la Dalmatie avec toutes les îles, la Bosnie-Herzégovine, l'Istrie, la Carniole, puis la Carinthie et la Styrie méridionales, Gorica-Gradiška [1], Trieste et quelques régions de la Hongrie méridionale.

L'ouest du territoire yougoslave est occupé par les Slovènes, le centre par les Croates, l'est par les Serbes. Mais cela ne peut s'entendre que d'une manière générale. En réalité, les éléments croates et slovènes d'un côté, serbes et croates de l'autre, sont entremêlés dans diverses contrées.

1. Nous avons conservé l'orthographe croato-serbe des mots et noms yougoslaves. On prononce :

c	comme	*ts*	*š*	comme	*ch*
g	—	*gu*	*u*	—	*ou*
gj	—	*dj*	*č*	—	*tch*
j	—	*y*	*ć*	—	— (plus doux).
nj	—	*ny*			

Différents États yougoslaves. — Les Slovènes étaient parvenus les premiers à fonder un état indépendant. Le commencement du IXe siècle vit naître un état croate et un état serbe. Il y avait encore d'autres ébauches d'états yougoslaves, mais tous sombrèrent. Les Slovènes succombèrent les premiers à Charlemagne, en 773. Les Croates choisirent le roi de Hongrie pour roi, après l'extinction de leur dynastie nationale, en 1102. L'état serbe, qui a vu son apogée sous le Tsar Dušan, perdit son indépendance à la fameuse bataille de Kosovo, en 1389. Les Slovènes et les Croates tombèrent sous la domination autrichienne, les Serbes sous celle des Turcs.

Toute l'histoire des Yougoslaves est remplie des luttes contre les Germains, les Magyars, les Turcs et les Vénitiens. Les combats perpétuels contre les envahisseurs et les oppresseurs les ont empêchés d'accomplir leur unification.

Réveil de la conscience nationale. — La Révolution française, si féconde en idées généreuses, a éveillé leur conscience nationale. Elle a donné l'impulsion au soulèvement de Karagjorgje en 1804 et à la résurrection de la Serbie. Elle inspira à Napoléon l'idée de réaliser l'unification partielle des Yougoslaves, en réunissant la Dalmatie, l'Istrie avec Trieste, la Carinthie, la Carniole, Gorica-Gradiška et une partie de la Croatie sous le nom de *Provinces Illyriennes*, nom provenant des anciens habitants des Balkans qu'on avait faussement considérés comme les ancêtres des Yougoslaves. Cette unification, bien que peu durable (1807-1814), est pour nous une des pages les plus chères de notre histoire moderne. Elle nous fait encore plus aimer et vénérer le nom français. Après des oppressions séculaires. les Français avaient introduit chez nous, dans les écoles et dans la vie publique, notre langue nationale. Surtout la Dalmatie, si éprouvée sous la désastreuse domination vénitienne, se sentit régénérée et a gardé un souvenir reconnaissant au régime du maréchal Marmont, duc de Raguse.

A l'essai napoléonien fit suite, de 1830 à 1840, un autre mouvement d'unification yougoslave, connu sous le nom de mouvement *illyrien*. Le gouvernement autrichien finit par le réprimer et en jeta l'initiateur, Ljudevit Gaj, au cachot pour haute trahison.

Plus nous approchons de notre époque, plus l'esprit national devient fort, ainsi que plus ardent le désir d'union.

i Slavoniji: ne svakako se bude Dalmacija ob nje-
tih ove inkorporacije saslušati imala.

§. 66.

U smislu prijašnjega paragrafa priznavaju se kao k teritoriu kraljevinah Hrvatske, Slavonije i Dalmacije spadajući:

1. Sve one zemljište koje sada skupa s gradom i kotarom bakarskim spada k županii riečkoj, s izuzetjem grada i kotara riečkog, koji grad, luka i kotar sačinjavaju posebno s ugarskom krunom spojeno tielo (separatum sacrae regni coronae adnexum corpus;) i glede kojega kao takova, posebne autonomije i na nju protežućih se zakonodavnih i upravnih odnošajah uredjenja, imat će se putem odborskih razpravah, izmedju sabora kraljevine ugarske i sabora kraljevinah Hrvatske, Slavonije i Dalmacije i grada Rieke obći sporazumljenji postići.

2. Županija zagrebačka sa gradovi Zagrebom i Karlovcem, i slobodnim Kotarom Turopoljskim.

Fig. 1. — Reproduction photographique de l'article 66, concernant Rijeka (Fiume), du Compromis croato-magyar de 1868.

La Croatie livrée aux Magyars. — Après la défaite autrichienne à Sadowa, les Germano-Magyars se partagèrent la domination des autres peuples de la monarchie des Habsbourg. La Croatie-Slavonie fut livrée aux Magyars. Un traité bilatéral, passé entre ceux-ci et les Croates, garantit à la Croatie une large autonomie. Il est vrai que ce traité ne fut jamais pour les Magyars qu'un chiffon de papier.

Puisque j'ai mentionné ce traité — la *Nagoda* ou Compromis de 1868 —, permettez-moi, en passant, de vous donner un exemple entre mille de la mauvaise foi des Magyars, favoris et complices des Habsbourg. Vous y verrez ce qu'est la vie des Yougoslaves sous le joug des Habsbourg en général, et des Magyars spécialement.

Au cours des conférences qui devaient aboutir au Compromis entre les Croates et les Magyars, ceux-ci, n'ayant pas de côtes, avaient réclamé pour eux la ville et le port de Rijeka (Fiume), ce que les Croates refusèrent net; car Rijeka est croate comme le Havre est français. On ne put donc que constater l'insuccès des négociations à l'égard de Rijeka, ce qui fut fait dans l'article 66 du Compromis. Ce compromis a dû être rédigé en deux originaux identiques : l'un en croate, voté par le Parlement croate, l'autre en magyar, voté par le Parlement magyar. Les deux originaux portent la signature du souverain.

Or, je peux mettre sous vos yeux une édition du Compromis croato-magyar, publiée par le directeur des Archives Nationales à Zagreb, avec un fac-similé de l'article 66 tel qu'il se trouve dans l'original de la loi. On voit (fig. 1) que cet article de loi est écrit sur un morceau de papier collé sur le texte primitif. Le texte superposé déclare Rijeka partie de la couronne hongroise, tandis que le texte en dessous, tel qu'il fut voté par le Parlement croate, constate simplement la non-réussite des négociations au sujet de Rijeka. Le texte superposé correspond à celui qui se trouve dans l'original magyar, gardé aux Archives de Budapest.

François-Joseph a donc sanctionné deux textes différents de la même loi, ce qui, dans la vie privée, constituerait u ne escroquerie éclatante. Les Magyars trouvèrent plus tard les moyens de faire appliquer sur le texte primitif de l'article 66 de la loi croate un bout de papier portant un texte absolument contraire et correspondant à leurs convoitises. Se fondant alors sur cette loi si impudemmen alsifiée, les Magyars s'approprièrent Rijeka et en chassèrent toutes

les autorités croates. Aujourd'hui, pas une école croate n'existe dans cette ville, qui fait partie intégrante de notre patrimoine territorial.

Progrès de l'idée yougoslave. — Cependant l'idée de l'unification ne cesse de progresser et devient le programme de toute la nation yougoslave. Déjà, en 1869, le Parlement croate proclame à l'unanimité « l'identité et l'égalité politique des Croates et Serbes » et vote même une résolution selon laquelle la langue serbo-croate s'appellerait officiellement langue yougoslave. La même année, un congrès des patriotes les plus en vue, croates, slovènes et serbes, réuni à Ljubljana, le centre politique et intellectuel des Slovènes, proclame avec un enthousiasme indescriptible l'union de tous les Yougoslaves.



Fig. 2. — Mgr Strossmayer, évêque de Diakovo (1815-1905).

Le plus illustre propagateur de l'idée yougoslave dans les temps modernes est l'évêque croate Strossmayer (fig. 2), le fondateur de l'Académie yougoslave des Sciences et Arts et de l'Université de Zagreb.

Depuis lors, toute notre vie nationale est imprégnée de l'idée yougoslave. Mais plus elle progresse, plus elle excite la fureur persécutrice des Germano-Magyars qui, avec raison d'ailleurs, voient en elle un grand danger pour leur hégémonie.

Les dernières trente à quarante années de notre histoire ne sont qu'une lutte acharnée et sans trêve des autorités austro-magyares contre le mouvement irrésistible yougoslave.

La politique hostile des Habsbourg. — Permettez-moi d'attirer votre attention seulement sur quelques faits propres à vous faire mieux comprendre la politique diabolique des Habsbourg à l'égard des tendances unificatrices de leurs sujets yougoslaves.

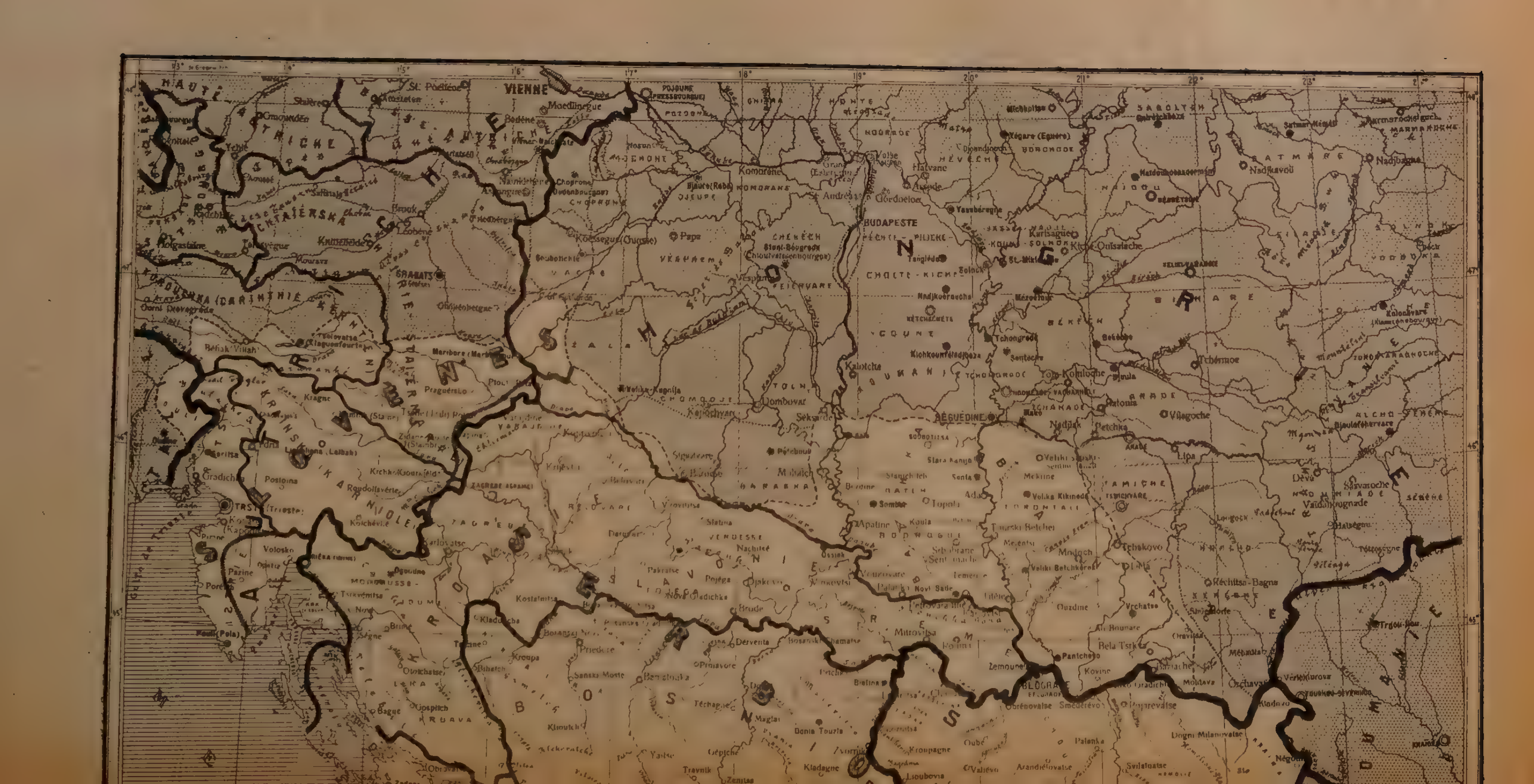
Par un coup d'œil sur la carte (fig. 3), vous vous rendrez facilement compte que tous les pays yougoslaves sous la domination des Habsbourg forment un bloc territorial sans solution de continuité. *Or, ce bloc est partagé entre les deux parties de la Monarchie, comportant onze administrations et quatorze législations différentes.*

Ce morcellement a pour but d'établir dans la nation yougoslave, qui est une, des cloisons étanches, de manière à nous éloigner les uns des autres et à empêcher notre unification.

Fidèles au principe pernicieux : diviser pour régner, les Germano-Magyars ont toujours exploité et aigri les petits différends qui ont pu exister, notamment entre les Croates et les Serbes. En les fomentant et en les aggravant, quelquefois jusqu'à l'hostilité ouverte, le comte magyar Khuen-Hedervary a pu, comme Ban ou vice-roi, martyriser la Croatie pendant vingt ans, de 1883 à 1903.

L'orage, qui avait déjà longtemps grondé, éclata soudain avec une violence pleine de menaces. En différents endroits de la Croatie, les troubles dégénérèrent vite en émeutes. L'exécré gouverneur magyar quitta hâtivement le pays. La Dalmatie et les autres pays yougoslaves se joignirent spontanément au mouvement croate *dont le résultat se manifesta en 1905 dans une coalition de tous les partis politiques, croates et serbes, proclamant une fois de plus l'unité indissoluble des deux branches de la nation. Cette coalition prit rapidement racine dans les autres pays yougoslaves; elle embrassa la presque totalité de notre nation qui est placée sous le joug germano-magyar. L'unité devint pour toute la nation un dogme national.*

L'ère nouvelle. — Cependant, des événements de la plus haute importance s'étaient passés en Serbie, en 1903. Le changement de dynastie sur le trône de Serbie marque une ère nouvelle, non seulement pour ce pays, mais pour notre nation entière. L'avènement de Pierre Karagjorgjević mit fin à la vassalité de la Serbie envers l'Autriche-Hongrie. Il marque la merveilleuse renaissance morale, militaire et économique du petit royaume. *Mais aussi se dessina, de plus en plus, le rôle de la Serbie comme Piémont yougoslave.*



VIENNE
BUDAPESTE
SEGUEDINE
BELGRADE
Komarôme
Halvane
Gödöllo
Papa
Kalotcha
Petchka
Novi Sade
Mitrovitsa
Zemoune
Pantchevo
Vrchatse
Tchakovo
Lipa
Dëva
Nadjkavoli
Nadjbagna
St. Pœltene
Moedlingue
Bodéne
Choprone
Krchko
Postoina
Trieste
Volosko
Pazine
Porech
Kostainitsa
Derventa
Brode
Priedore
Sanski Moste
Travnik
Kladagne
Liaubovia
Oubé
Palanka
Tchongrade
Sentech
Bekeche
Tchérnoe
Villagoche
Arade

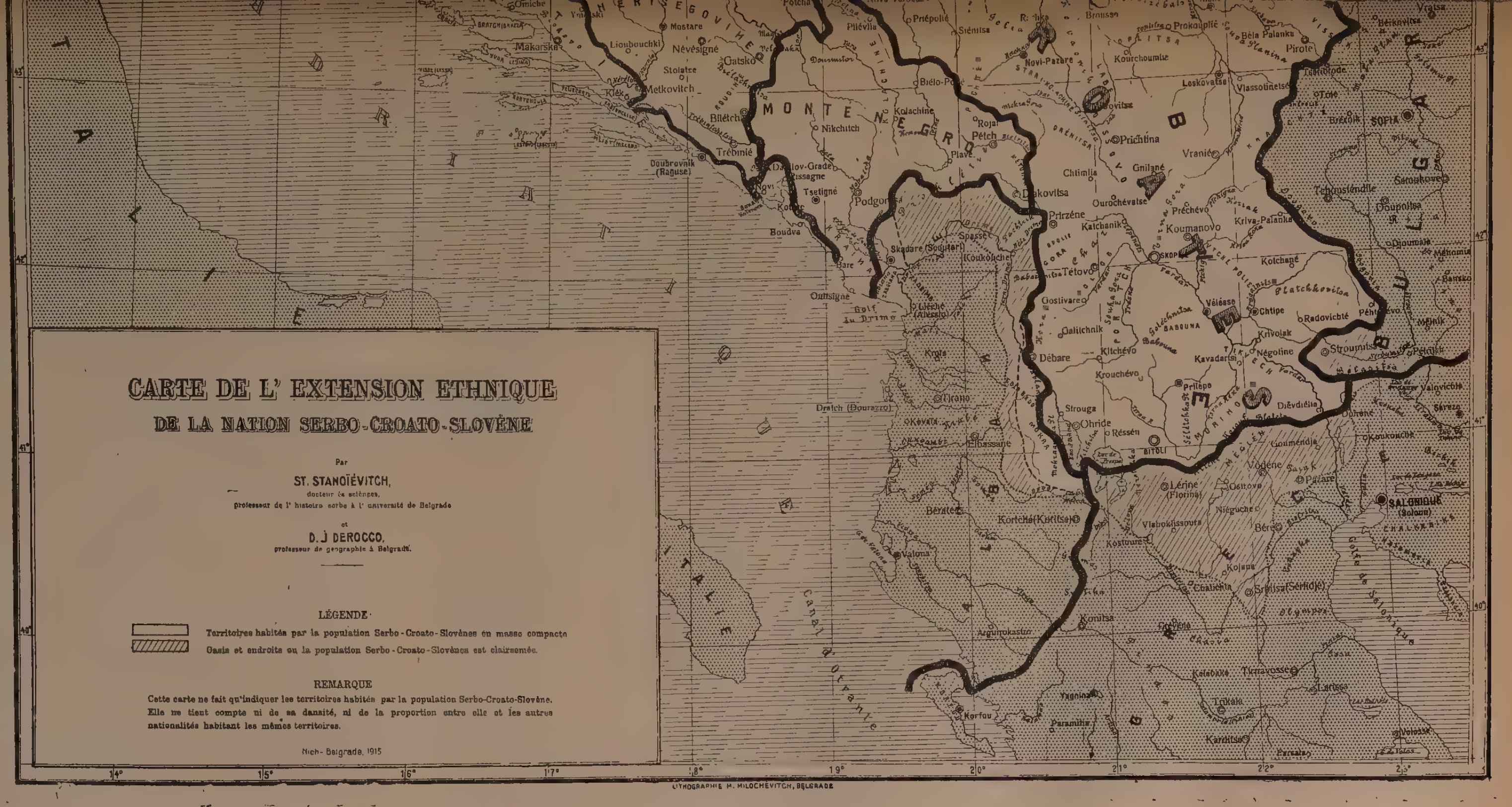


Fig. 3. — Carte de l'extension ethnique de la nation Serbo-Croato-Slovène.

La réalisation de l'union yougoslave se présentait sous deux alternatives : elle pouvait s'accomplir en dedans ou bien en dehors des frontières austro-hongroises. Dans le premier cas, les deux états indépendants yougoslaves — la Serbie et le Monténégro — devaient entrer dans l'orbite de la double monarchie danubienne, où les pays yougoslaves formeraient un troisième état à côté de l'Autriche et de la Hongrie. On a attribué cette solution trialiste au prince héritier François-Ferdinand; évidemment à tort, car elle serait tout à fait opposée aux sentiments anti-slaves des Habsbourg qui se sont toujours considérés comme des princes allemands. Comme tels, ils ont livré leurs sujets slaves, d'un côté aux Allemands autrichiens, de l'autre aux Magyars. D'ailleurs, nous les voyons depuis longtemps déjà attelés au char de leurs vainqueurs et anciens rivaux, les Hohenzollern. Comment alors supposer chez eux une politique slave?

Persécutions intérieures et campagne extérieure de l'Autriche-Hongrie. — Reste donc seulement la possibilité de l'unification yougoslave hors d'Autriche-Hongrie, danger direct contre son intégrité territoriale, auquel elle s'empressa de parer par une action contre les deux foyers du mouvement, dont l'un, l'intérieur, était parmi les Yougoslaves austro-hongrois, et dont l'autre, l'extérieur, était le Royaume de Serbie. De là des persécutions atroces contre les uns, et une guerre implacable, diplomatique et économique, contre l'autre.

Les persécutions intérieures se sont manifestées dans d'innombrables procès de haute trahison, dont celui de Zagreb et un autre, connu sous le nom de *Friedjung*, sont les prototypes les plus notoires, mais non pas les plus ignominieux. Dans l'un et dans l'autre, on a opéré avec de faux témoins à la solde du gouvernement et avec de faux documents. Ayant été de très près mêlé à ces procès, je vais vous donner un exemple des plus édifiants, pris dans la riche collection d'infamies gouvernementales qu'ils représentent.

Un des laquais de presse à la solde du Ministère des Affaires étrangères à Vienne, le professeur Friedjung, avait publiquement accusé le gouvernement et la famille royale de Serbie d'avoir, par des espèces sonnantes, corrompu les chefs de la coalition croato-serbe dans le but de provoquer des troubles dans les pays yougoslaves au profit de la Serbie. L'auteur prétendait avoir entre les mains des

preuves écrites provenant du Ministère des Affaires étrangères à Belgrade. De là naquit un procès au cours duquel *il fut établi que toutes ces preuves n'étaient que des faux grossiers, forgés dans les bureaux de la légation austro-hongroise à Belgrade, par deux secrétaires de légation et sous le patronage du ministre austro-hongrois lui-même.* Retenez, s'il vous plaît, le nom de ce chevalier d'industrie diplomatique. Il fut plus tard le principal collaborateur à l'ultimatum à la Serbie, en juillet 1914. Dès que vous entendez parler d'une infamie diplomatique, son nom peut émerger de la boue; *c'est un Magyar, et il s'appelle comte Forgach.*

L'Autriche-Hongrie menait donc une campagne atroce, d'un côté contre ses propres sujets yougoslaves, de l'autre contre la Serbie, avec le but d'écraser le mouvement d'unification yougoslave. Ce mouvement lui apparaissait comme un péril intérieur et un obstacle extérieur. Si cette unification s'accomplissait, elle devait forcément détruire l'hégémonie des Germano-Magyars, et ceux-ci n'étaient nullement disposés à une abdication. Et, au point de vue extérieur, l'intégrité territoriale de la monarchie habsbourgeoise était menacée par l'attraction que la Serbie exerçait sur les Yougoslaves opprimés par les Germano-Magyars. En outre, et surtout, la Serbie barrait la route à leur expansion vers Salonique. Cette route y conduit par la vallée de la Morava et du Vardar. La Serbie devait donc redevenir ce qu'elle fut au temps des deux derniers Obrenović : une vassale autrichienne, ou... disparaître.

Mais ce ne fut pas seulement en Autriche-Hongrie que se préparait la tempête contre la Serbie; l'ouragan souffla de plus loin.

L'Autriche-Hongrie poussée par l'Allemagne. — On voit aujourd'hui clairement la pensée de Bismarck, ne voulant pas toucher à l'Autriche après la victoire de Sadowa. C'est que la Prusse s'était proposé de l'absorber plus tard tout entière. L'Allemagne poussait l'Autriche-Hongrie vers l'Egée, mais elle la considérait comme sa main prolongée. Comme première étape vers le but oriental, elle lui fit concéder, dans cette pensée, par le traité de Berlin, la Bosnie-Herzégovine.

L'Allemagne était donc, au plus haut degré, intéressée à tout ce qui se passait en Autriche-Hongrie et à tout ce qui regardait celle-ci. Le mouvement yougoslave, menaçant la paix intérieure, pouvait

affaiblir la force militaire de l'Autriche-Hongrie dont l'Allemagne comptait se servir au moment propice. L'Allemagne voulait donc la guerre contre la Serbie pour préserver l'Autriche-Hongrie de la diminution de force militaire dont le mouvement yougoslave la menaçait, et pour écarter, par l'écrasement de la Serbie, l'obstacle principal à son plan pangermaniste.

L'attentat de Sarajevo. — L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand fut un prétexte bien trouvé pour le déclanchement de la guerre contre la Serbie. Tout dernièrement, le socialiste Liebknecht, critiquant les méthodes dont les instituteurs allemands se servent pour inculquer la haine contre les Alliés dans l'esprit des élèves, déclara à la Diète de Prusse qu'il vaudrait mieux leur expliquer les vraies causes de la guerre. « *Il faudrait leur dire*, s'écria le député, *que certains milieux allemands ont salué l'assassinat de Sarajevo comme un don de Dieu.* »

Le chef des Roumains transsylvaniens, le prêtre Locali, promit de son côté, dans un discours par lequel il se présenta à la députation de la Chambre roumaine, au mois de décembre dernier, de publier des documents prouvant que le comte Tisza et certains fonctionnaires sont les auteurs du crime.

L'archiduc n'avait, d'ailleurs, d'amis nulle part. Les Magyars surtout le craignaient à cause de ses prétendues velléités trialistes. A la cour on appelait « servante » sa femme, ancienne dame d'honneur d'une archiduchesse. On craignait qu'elle ne devînt impératrice et son fils empereur. Il est connu que François-Ferdinand était déséquilibré, même plus : fou furieux. Le journal tchèque, le *Czas*, raconta un jour, sous une forme à peine déguisée, que François-Ferdinand, à son château de Konopište, s'amusait à tuer des mouches à coups de revolver.

On reproche à la Serbie d'être la cause de la guerre. C'est vrai, dans le sens que, par sa situation géographique et comme porte-drapeau du mouvement yougoslave, elle était un obstacle au plan pangermaniste Berlin-Bagdad.

Le pangermanisme. — Le pangermanisme n'a rien de commun avec le principe des nationalités. Il ne tend pas seulement à l'union de la race germanique, *il aspire à la domination du monde.* Se croyant supérieurs aux autres nations, les Germains voudraient les con-

quérir pour les assujettir et les exploiter. Eux, ils sont la nation des maîtres, les autres seraient réduits au rôle de colons ou de nègres.

A titre de curiosité, permettez-moi de vous citer quelques extraits d'un livre publié en 1911 par le pangermaniste Tannenberg sur *La plus grande Allemagne*, dont la traduction française a paru il y a peu de temps. Comme nous, l'auteur pangermaniste préconise aussi le démembrement de l'Autriche, *mais seulement pour la transformer entièrement en provinces prussiennes. C'est ainsi qu'il réclame une grande partie du territoire yougoslave pour la Prusse.* « Rattachons encore à la Prusse, continue-t-il, le territoire de la Croatie méridionale, les îles qui la bordent et la Dalmatie, à l'exclusion du bassin de la Narenta, mais en comprenant les îles qui lui font face et s'étendent au sud jusqu'à Brazza, Lesina, Curzola et Lagosta ; tout cela formera le littoral allemand (Deutsches Kustenland). » En parlant des habitants de ces régions, l'auteur les déclare « Slaves-Romans ». Mais cela ne le gêne pas du tout. « Leur pays, s'écrie-t-il, doit être à nous, il le faut absolument, car un grand peuple ne peut pas se laisser barrer les voies d'accès à la mer. » En exaltant l'incomparable beauté de ces parages, l'auteur s'écrie : « Entre les mains du peuple allemand, et sous l'administration prussienne, cette côte deviendra un vrai paradis... *pour les gens du Nord* qui demandent au Midi l'affermissement de leur santé ou fuient les frimas de l'hiver septentrional. » *Notre patrie deviendrait un paradis pour les Boches!* Et nous autres, auxquels ce paradis appartient depuis treize siècles, — que deviendrons-nous? *Nous serons tous simplement évacués!* « *Avec le secours de l'État*, lisons-nous dans cet Évangile pangermaniste, *ces habitants émigreront en Tunisie et à Tripoli.* » Que la Tunisie appartienne à la France et que Tripoli soit une colonie italienne, ces bons Allemands ne s'en font pas le moindre scrupule. Ils disposent souverainement des biens d'autrui. Tout de même, quelle générosité! Ils promettent aux dépossédés yougoslaves le secours de l'État. Même leur magnanimité ne se borne pas au dédommagement des propriétaires. « Ceux-là, dit notre auteur, qui n'ont pas de propriété, auront la liberté d'aller offrir leur travail dans l'Allemagne centrale ou du Nord. » *Ils auront la liberté d'être des esclaves de la nation des maîtres !*

On voit donc bien toute la monstruosité de la conception pangermaniste. Elle est un péril pour la liberté, la civilisation, l'huma-

nité entière. Elle doit être combattue comme on combat un fauve. Les deux petites nations héroïques, la Serbie et la Belgique, se sont généreusement sacrifiées pour arrêter le monstre et, jamais, l'humanité ne devrait oublier l'immense service qu'elles lui ont rendu.

Il faut l'abattre, mais comment? — Il faut abattre le pangermanisme. S'il est terrassé, le militarisme prussien, qui n'est que son instrument, sera vaincu en même temps.

Mais vaincre le Monstre ne suffit pas. Il faut empêcher son retour. Comment? Pour l'empêcher de revenir, voyons où il veut aller.

Un des buts du pangermanisme est son expansion vers le Sud-Est. Salonique et Constantinople n'en sont qu'une première étape. Il aspire à des horizons plus lointains : à Bagdad, au golfe Persique, aux Indes.

La Serbie formait la première digue au formidable flot germanique. Par deux fois, elle, le petit David, avait bouté hors ses frontières le Goliath autrichien. Mais, à la fin, sans secours d'aucune part, elle dut succomber à l'agression de quatre bandits coalisés : les Allemands, les Autrichiens, les Magyars et les Bulgares. La digue rompue, le pangermanisme approche, par la voie de la Serbie écrasée, de l'Autriche-Hongrie, de la Bulgarie et de la Turquie domestiquées, de la réalisation de son rêve sinistre. Après l'écroulement de la Serbie et les conséquences qui en ont découlé, l'importance capitale de ce petit pays saute aux yeux.

Évidemment, il faut rétablir une digue. Je ne dis pas *la* digue, car celle qui existait, la Serbie d'avant la guerre, s'est montrée absolument insuffisante.

Il faut disloquer l'Autriche-Hongrie. — D'abord, avant de reconstituer la digue, il faut amoindrir la force des flots auxquels elle aura à s'opposer. *Il faut arracher l'Autriche-Hongrie et la Bulgarie à l'étreinte allemande.* Ces deux états ont perdu leur indépendance et ne sont, à l'heure actuelle, que des vassaux allemands.

Surtout l'Autriche-Hongrie. L'Allemagne a mis la main sur l'armée, la diplomatie, la vie économique et même les pouvoirs civils de l'Empire des Habsbourg. Cet empire compte douze millions d'Allemands et dix millions de Magyars, tandis que le reste est slave et latin. Or, ce reste de vingt-neuf millions sont des ennemis acharnés de l'Allemagne. Malgré cela, ils sont enrôlés de force dans les

armées austro-hongroises et se battent pour une cause qu'ils abhorrent.

Je n'examine pas les causes, je constate le fait. *Si l'Autriche-Hongrie reste, ce phénomène monstrueux se reproduirait au cours d'une autre guerre.* Pour le rendre impossible, il faut amputer ces vingt-neuf millions du bloc austro-magyar, c'est-à-dire allemand.

Mais alors, allègue-t-on, ce bloc austro-magyar de vingt-deux millions, devenu libre, augmenterait la force allemande. Puisque l'Allemagne dispose aujourd'hui de la totalité de la population de la double monarchie — cinquante et un millions — ce serait déjà quelque chose de gagné.

Mais la conservation de l'Autriche-Hongrie, même réduite au bloc austro-magyar, serait une faute capitale. L'Autriche-Hongrie doit disparaître entièrement. Après le détachement des Polonais, des Ruthènes, des Roumains et des Italiens, qui passeraient à la Pologne, à la Russie, à la Roumanie et à l'Italie, le groupe tchèquo-slovaque se constituerait en état indépendant, tandis que les Yougoslaves s'uniraient avec la Serbie et le Monténégro.

Resterait donc le bloc austro-magyar. Le nombre officiel de douze millions d'Allemands et de dix millions de Magyars est de beaucoup faussé au détriment des autres nationalités. D'ailleurs, il y a deux millions d'Allemands éparpillés en îlots en Hongrie et deux autres millions disséminés dans les pays tchèques, en dedans des frontières historiques et stratégiques de la Bohême. Ces quatre millions seraient donc coupés du groupe principal des Allemands autrichiens, de même que les Magyars de la Transylvanie resteraient en dehors de leur groupe national.

Les deux groupes allemand et magyar sortiraient donc considérablement amoindris. Il faudrait trouver un moyen de soustraire au moins le groupe magyar à l'attraction allemande. Ce moyen peut se présenter seulement au cas de la destruction totale de l'Autriche-Hongrie. Si elle continue à exister, même partiellement, elle fournira un surcroît effectif à la puissance allemande.

Les défenseurs de l'Autriche-Hongrie. — Il y a encore en France, et surtout en Angleterre, des courants de sympathie pour la conservation de l'Autriche-Hongrie.

N'a-t-elle pas rempli dans l'histoire, oppose-t-on, une mission pacifique en tenant en paix tant de peuples hétérogènes qui, autre-

ment, se seraient entre-dévorés, ce qui aurait pu produire de fâcheuses répercussions internationales? Ne pourrait-elle pas continuer ce rôle dans l'avenir? Quelle erreur! *La paix en Autriche-Hongrie est une paix de cimetière.* Une minorité germano-magyare opprime et exploite odieusement la majorité allogène sous le patronage des Habsbourg ayant, eux, à leur disposition quatre formidables instruments d'oppression et de corruption : une bureaucratie lâche, une aristocratie rapace, un clergé domestiqué et une armée servilement dynastique. C'est précisément parce que les peuples opprimés veulent se libérer que cette soi-disant paix est une source intarissable de convulsions intérieures et de conflits extérieurs.

On déclare aussi que, si la majorité est dominée par la minorité, tout va changer avec le suffrage universel. Or, on oublie qu'il fonctionne en Autriche déjà depuis quelques années sans avoir rien changé à la situation générale. La géométrie électorale, c'est-à-dire la répartition des districts électoraux, est faite de telle sorte que la minorité nationale sort représentée par un plus grand nombre de députés que la majorité. D'autres procédés semblables altèrent profondément la sincérité du suffrage universel.

Ces amis ingénus de l'Autriche-Hongrie ne se rendent pas compte que les institutions constitutionnelles ou libérales n'y sont et n'y furent jamais qu'une façade fallacieuse derrière laquelle sévissent les fléaux de corruption et de dépravation politiques. Nombreux sont les cas où les Habsbourg ont cyniquement violé leurs serments les plus sacrés. Pour ne mentionner que la Croatie et les temps récents, en moins de trente ans, François-Joseph a suspendu, à deux reprises, la constitution croate bien qu'il eût, lui, roi apostolique, solennellement invoqué Dieu comme témoin qu'il l'observera lui-même et la fera observer par ses sujets.

D'autres voudraient conserver l'Autriche, parce que catholique, et comme contrepoids à la Prusse protestante. Mais est-ce que la Bavière a, en quoi que ce soit, contre-balancé le prussianisme? Et les Habsbourg catholiques ne sont-ils pas les complices dociles des Hohenzollern protestants?

D'autres encore s'attendrissent sur les Habsbourg et notamment sur François-Joseph accablé de malheurs inouïs. Or, les Habsbourg sont des dégénérés. Les scandales immondes dont ils ne cessent pas

de s'éclabousser publiquement en sont la preuve. François-Joseph lui-même est un type d'insanité morale, caractérisé par le manque absolu de sentiment d'honneur, de probité, de justice. Il ne conçoit même pas sa perversité criminelle. *Le seul fait d'avoir contraint à une guerre fratricide des millions de ses sujets slaves et latins le met hors l'humanité.*

Non seulement il faut dépecer l'Autriche-Hongrie, mais pas le moindre trône ne doit être réservé à cette famille néfaste que sont les Habsbourg.

La duplicité magyare. — Les Magyars ont longtemps, dans l'Europe naïvement crédule, joui de la renommée de champions de la liberté contre la tyrannie germanisatrice de l'Autriche. Mais, depuis leur pacte avec l'Autriche qui assura aux Allemands et aux Magyars la domination sur les autres peuples allogènes de la monarchie, on s'est bien aperçu que la liberté telle qu'ils la comprennent n'est que la liberté d'opprimer et d'exploiter les autres peuples.

Depuis quelque temps les Magyars reprennent le masque de révolutionnaires. Ils réussissent à faire glisser dans la presse franco-anglaise, sous forme de nouvelles sensationnelles, la vieille légende selon laquelle les Magyars, les « vrais » Magyars, seraient des adversaires irréductibles de l'Autriche et de l'Allemagne et de la guerre actuelle; leurs sympathies pour les Alliés, surtout pour la France, n'auraient jamais été plus fortes que dans cette guerre et ils n'attendraient que le moment propice pour proclamer l'indépendance de la Hongrie. A les en croire, le pays serait en complète ébullition révolutionnaire et à la veille d'un soulèvement général.

Or, c'est une mystification grossière. Remarquez d'abord que, parmi tous les peuples d'Autriche-Hongrie, les Magyars furent les seuls qui, par voie légale de leur Parlement, aient approuvé la guerre actuelle, *leur guerre*. Pas une voix ne s'était élevée contre elle. Tous les partis, gouvernementaux et d'opposition, même celui de l'Indépendance, appelé parti des « Quarante-huit », proclamèrent l'union sacrée.

Pour détruire la légende qui est en train de se former, rappelons quelques déclarations des chefs les plus farouches de l'opposition.

A la séance du 18 février 1916 du Parlement hongrois, un des chefs du parti indépendant, le comte Battyany, déclara que, seule,

l'administration magyare avait fait tout son devoir. « Les deux États (l'Autriche et la Hongrie), s'écria le député de l'opposition, devraient remercier le bon Dieu magyar, le honved (territoriale magyare), le soldat et l'administration magyars. Car, si nous avons une bonne situation militaire, c'est grâce au soldat magyar et à l'institution magyare des honveds. Qu'ils (les Autrichiens) n'oublient pas cela, ni aujourd'hui, ni demain, car ils pourraient bien s'en repentir amèrement. » Continuant sa harangue contre l'Autriche, il ajouta : « Le professeur Koranyi a dit, dans une conférence, que, dans le nombre des soldats mutilés ou malades, il y a 70 p. 100 de Magyars; ce qui veut dire que ceux-ci se sont sacrifiés deux fois plus que les autres. *Il est vrai que les Magyars le font aussi dans leur propre intérêt*, mais on devrait cependant leur en tenir compte. »

Dans la séance du lendemain, un autre chef du même parti, le comte Karoly, se plaignit du manque de main-d'œuvre pour les travaux agricoles. *Mais ses attaques contre le gouvernement n'étaient dictées que par son inquiétude au sujet de la victoire de l'Autriche-Hongrie et de ses Alliés.* « Il serait impardonnable, dit-il, que *notre guerre*, après tant de succès militaires, restât sans résultat à cause de la crise et de la désorganisation économiques et de la disette. »

Je pourrais encore rappeler les fréquentes fraternisations bulgaro-magyares et le discours du comte Apponyi au sujet des liens de sang des Magyars, Bulgares et Turcs. Mais je peux bien m'en dispenser. Les quelques déclarations des chefs les plus en vue des « indépendants » magyars, que je viens de citer, prouvent la solidarité complète de tous les partis magyars avec les fauteurs de la guerre. En effet, ce n'est que sous la protection du militarisme prussien et de l'absolutisme policier autrichien que les Magyars peuvent espérer la sécurité qui leur permettrait de continuer à opprimer les peuples non magyars de la Hongrie.

Mais la marche de la guerre commence à les inquiéter. Déjà le pressentiment d'une défaite des Empires Centraux les épouvante; et, pour préparer le terrain aux futures indulgences, ils mettent en avant leurs prétendues sympathies pour la France et l'Angleterre et leurs velléités de « liberté ».

Les Puissances Alliées ne seront pas dupes de ces hypocrisies. Elles ne permettront pas que leurs amis soient punis et leurs ennemis

récompensés, — je veux dire que les Slaves et les Roumains de Hongrie restent sous la domination odieuse des Magyars.

Il faut réduire la Bulgarie. — A côté des Austrophiles et des Magyarophiles, il y a encore, parmi les nations alliées, des Bulgarophiles, qui seraient tout disposés à confirmer aux Bulgares, dans une paix séparée, la possession de tout ce qu'ils viennent, dans des circonstances si odieuses, de ravir aux Serbes.

Les Bulgares ne demanderaient pas mieux. Ils n'ont, pour le moment, aucun intérêt à continuer la lutte. Ils sentent bien le danger qui les menace du côté de Salonique. Ils seraient ravis de pouvoir digérer tranquillement le gros morceau qu'ils viennent d'avaler, pour tomber plus tard, au moment propice, sur la Grèce et la Roumanie. Car leur ambition est des plus vastes. Ils rêvent d'un empire, baigné de trois mers, leur assurant l'hégémonie aux Balkans. *Leur plan est pour les Balkans ce qu'est le plan pangermaniste pour l'Europe et le monde.* Ils se plaisent dans le rôle d'émules balkaniques des Prussiens. En réalité, ils ne sont qu'une tentacule de l'immonde pieuvre de la Sprée. Ils sont l'avant-garde de l'Allemagne, donc aussi dangereux et pernicieux que celle-ci.

Par des détours diplomatiques dans lesquels ils sont passés maîtres, ils entretiennent, même après leur félonie, des amitiés dans les pays alliés. Conformément à leur esprit de duplicité, ils ont toujours deux fers dans le feu. Ils sont avec les Allemands; mais si les affaires de ceux-ci tournaient mal, ils abjureraient Ferdinand et sacrifieraient Radoslavov.

Qu'on ne se laisse donc pas tromper par les « réalistes » de Sofia. Ferdinand convient admirablement aux Bulgares, et ceux-ci valent leur roi.

En effet, pourquoi voudrait-on favoriser les Bulgares au détriment des Serbes? Pourquoi voudrait-on continuer la diplomatie maladroite désireuse de gagner des amis plus que douteux aux dépens des Serbes qui se sont sacrifiés pour la cause des Alliés; aux frais des Grecs qui détestent les Bulgares, et à l'horreur des Roumains qui les exècrent?

Et, est-ce que la morale, le droit et la justice ont réellement perdu toute valeur? Vous avez devant vous la Serbie et la Bulgarie — la probité et le crime, le sacrifice et la félonie. Et vous diriez au bandit :

« Garde ce que tu as volé », et à la victime : « Il a bien fait de t'avoir dépouillée » ! Est-ce que le sang généreux de millions d'êtres coule pour sanctionner une morale pareille ?

A ces Français, enfin, qui s'attendrissent encore sur les Bulgares, je veux rappeler quelques strophes d'une ode à la France[1] que le poète bulgare Cyrille Hristov, mentionné déjà, a publiée le 8 septembre 1914 dans la *Kambana* (*Cloche*), organe du gouvernement bulgare. Écoutez comment, par la bouche de son plus grand poète, le peuple bulgare insulte les Français :

O dormez en paix, vous qui fûtes les grands fils
De la France d'autrefois. Titans,
Ne ressuscitez pas de vos tombeaux.

Vos descendants — de malpropres misérables,
Un tas de dégénérés. Un homme d'honneur
Est aujourd'hui un lamentable paillasse.
Leur corruption est si grande,
Veux-tu les payer — ils profaneront tout.
Mais il y a une Providence. La justice veille,
Une justice immanente qui plane au-dessus de la terre.
Elle accable cette France d'aujourd'hui de malheurs
Indescriptibles. Qu'elle acquitte également
Notre dette envers elle. Nous bénissons
Son ennemi vainqueur.
O nobles chevaliers, frappez,
Vous êtes le fouet vengeur dans les mains de Dieu.

Donc, *renforcer la Bulgarie veut dire rendre plus forte l'Allemagne, laquelle s'en sert pour son plan Berlin-Bagdad. L'hégémonie dans les Balkans qu'ambitionnent les Bulgares est étroitement liée au pangermanisme. Il faut donc réduire la Bulgarie à un état où elle ne pourrait plus ni menacer les Balkans, ni servir l'Allemagne.*

Après avoir, par le démembrement de l'Autriche-Hongrie et la réduction territoriale de la Bulgarie, détourné les eaux qui pourraient grossir le flot pangermaniste vers le Sud-Est, il est temps de penser à ériger la digue même.

Une Serbie restaurée serait insuffisante. — Certains s'imaginent que la Serbie ressuscitée pourrait accomplir cette tâche. La résurrection de la Serbie serait le rétablissement de la situation d'avant la guerre. Pourquoi avons-nous cette guerre terrible ? Parce que la Serbie s'était opposée au pangermanisme qui vise Constantinople et, à tra-

1. Publiée en entier par la *Revue hebdomadaire*, 1915, n° 50.

vers l'Autriche-Hongrie, Salonique. La Serbie était trop faible pour résister. Comment voulez-vous qu'elle soit plus forte après la tourmente qui a ravagé le pays et tué un quart de sa population? Une Serbie simplement ressuscitée ne serait pas viable.

Aussi parle-t-on d'une Serbie agrandie, en récompense de ses sacrifices surhumains pour la cause commune et les malheurs tragiques qui se sont abattus sur elle. Mais y a-t-il des dédommagements pour de tels sacrifices et de telles souffrances?

D'ailleurs, une Serbie, même agrandie, ne serait toujours pas viable. Il faut aujourd'hui autre chose qu'une Serbie rétablie ou agrandie.

Le programme yougoslave. — Lors du déjeuner que le Président de la République a offert au Prince héritier de Serbie, celui-ci, en répondant au toast de son hôte, prononça les paroles que voici :

« *Aujourd'hui comme hier, nous luttons pour la liberté de toute notre race et, dans la vengeance du droit opprimé, nous entrevoyons l'aurore de notre libération définitive. Il m'est doux, Monsieur le Président, d'entendre cette promesse de votre bouche, il m'est doux surtout de voir que c'est la résolution de tous nos alliés et amis.* »

Ces paroles sont un programme, non seulement de la Serbie, mais de notre race entière. La Serbie — c'est le sens de ces paroles — a assumé la tâche glorieuse de délivrer toute notre race, Serbes, Croates, Slovènes, du joug étranger. Il ne s'agit point pour elle de conquêtes, d'agrandissements territoriaux plus ou moins considérables, de débouchés à la mer plus ou moins importants. Il s'agit de la délivrance et de l'union de notre race entière dans une Yougoslavie, sous le sceptre glorieux de Pierre Ier, roi de tous les Croates, Serbes et Slovènes.

Les paroles magnifiques que le Prince a prononcées à l'Élysée ne sont qu'un écho fidèle des vœux ardents exprimés dans de nombreuses réunions publiques, partout où notre nation a pu librement parler, notamment en Amérique et en Serbie. Elles concordent exactement avec les résolutions solennelles que le peuple de la Serbie a prises par deux fois dans son Parlement, à Niš, en novembre 1914 et en août 1915.

La répercussion que la « bonne nouvelle » du Prince aura dans tous les pays de notre race, depuis l'Adriatique jusqu'au Timok,

de la Drave et du Danube au lac d'Okrida, partout où notre langue résonne, la répercussion, dis-je, en sera d'autant plus enthousiaste que le Prince affirme l'avoir entendue de la bouche du Président de la République, en ajoutant qu'elle correspond à la résolution de tous les alliés et amis.

Gambetta et Elisée Reclus sur la Yougoslavie. — La Yougoslavie fut, depuis longtemps déjà, entrevue par quelques-uns des plus grands savants et hommes d'État français. Dans une lettre adressée par Gambetta à Mme Juliette Adam, le 11 septembre 1874, le grand tribun écrivit ces paroles vraiment prophétiques :

« Ils se préparent, ces vigoureux Serbes, à jouer le rôle de Piémontais d'Orient, et il faut leur livrer le Bas-Danube... Quand ils auront créé la Slavie du Sud, les Prussiens, ces Macédoniens du Nord, auront vécu comme dictateurs de l'Europe. »

Et l'illustre géographe Elisée Reclus écrivait en 1878 :

« Quoique divisés par la politique, tous les pays slaves de Cislei-

thanie, de Transleithanie, d'outre-Save, n'en constituent pas moins *d'avance* et virtuellement, pour ainsi dire, une forte unité nationale avec laquelle doivent compter même ceux qui refusent de la reconnaître. Les événements projettent leur ombre devant eux et, bien que la Yougoslavie n'existe pas encore, on peut la voir se préparer depuis longtemps. Une fausse manœuvre diplomatique de la part des Autrichiens et des Hongrois, une imprudence quelconque, peuvent hâter le changement d'équilibre et constituer enfin la nation yougoslave. »

Élisée Reclus constatait donc, déjà il y a quarante ans, l'identité de race des Yougoslaves austro-hongrois et de ceux « d'outre-Save », c'est-à-dire de Serbie, ainsi que la nécessité fatale de leur union dans une Yougoslavie — mot qui, alors, n'était pas encore entré dans le vocabulaire diplomatique. De son côté, Gambetta attribuait à cette Slavie du Sud la force formidable de donner le coup de grâce à la dictature prussienne en Europe — ce que nous appelons aujourd'hui le pangermanisme.

Vous voyez donc que deux grands Français se sont chargés, il y a déjà quarante ans, de démontrer, avec une perspicacité vraiment géniale, la thèse que j'ai posée au début de ma conférence.

Le Comité Yougoslave. — On me demandera d'où je tiens le mandat de plaider la cause de mes compatriotes et si les aspirations que j'expose sont aussi les leurs ?

Je réponds que je parle comme membre du Comité Yougoslave et que celui-ci représente l'irrédentisme yougoslave. On sait ce qui s'est passé aux pays yougoslaves d'Autriche-Hongrie dès le début des hostilités. Les hommes politiques qui avaient eu la chance de se trouver à l'étranger ou de se soustraire par la fuite aux mesures de violence qui les menaçaient (parmi eux un certain nombre de membres des parlements de Croatie, de Dalmatie, d'Istrie, et des pays slovènes), se constituèrent en Comité dans le but d'exposer et de défendre devant les nations neutres et amies les aspirations yougoslaves.

Il est évident que nos nationaux d'Autriche-Hongrie, surtout dans les circonstances actuelles, ne pouvaient pas nous donner un mandat formel. Mais partout où ils ont pu parler librement, notamment dans de nombreuses colonies d'outre-mer, ils ont, par la voie

de la presse et des réunions publiques, acclamé avec enthousiasme le programme soutenu par notre Comité.

Je me borne à vous rappeler le grand Congrès du 23 janvier 1916, à Antofagasta (Chili), tenu par les délégués des colonies yougoslaves du Chili, de Bolivie, d'Argentine, du Pérou et d'Uruguay. Le Congrès déclara, dans une dépêche au roi Pierre, que les Yougoslaves, ayant brisé tous leurs liens avec l'Autriche-Hongrie et attaché pour jamais leur sort à celui de la Serbie, saluent en lui leur Roi, à la disposition duquel ils mettent leurs vies et leurs biens. Après avoir, dans une vibrante Résolution, confirmé comme leur le programme du Comité Yougoslave et voté pour ses frais de propagande une forte somme, le Congrès exprima *sa confiance absolue dans le Comité Yougoslave de Londres, représentant légitime des pays yougoslaves sous la domination austro-hongroise.*

Laissez-moi encore ajouter que toutes les tentatives des autorités austro-hongroises, pour provoquer un désaveu de la part de nos compatriotes, ont complètement échoué. A deux reprises, elles avaient essayé d'extorquer au parlement Croate un vote de désapprobation en demandant la suppression de mon immunité parlementaire et l'autorisation de poursuites contre moi pour haute trahison, commise en ma qualité de membre du Comité Yougoslave. La situation de mes collègues ne fut pas facile. Acquiescer à la demande du gouvernement aurait équivalu à la condamnation de la propagande du Comité; la refuser aurait été considéré comme approbation d'une action poursuivie comme criminelle. Le Parlement se tira d'embarras en demandant le dossier judiciaire pour pouvoir statuer. C'était un subterfuge. Aussi le gouvernement revint-il à la charge dans la session suivante, convoquée pour le 20 décembre 1915. Cette fois-ci on présenta le dossier. Mais mes collègues trouvèrent une seconde fois une issue ingénieuse, et cette fois-ci définitive : pour ne pas désavouer le Comité Yougoslave dans la personne de l'un de ses membres, ils proclamèrent ce membre déchu de son mandat parlementaire par le fait de son absence illégale qui l'empêche d'assister aux séances du Parlement et de remplir ses devoirs de député.

Malgré toutes les menaces, pressions et contraintes, pas une des nombreuses diètes yougoslaves, pas une corporation quelconque n'a infligé le moindre démenti au Comité Yougoslave.

Nous avons donc parfaitement le droit de nous considérer comme les porte-parole autorisés des Yougoslaves qui sont encore sous le joug austro-hongrois.

La Yougoslavie sauvegarde de la civilisation. — Grâce surtout à la France, une grande partie de l'héroïque armée serbe a pu être sauvée après le cataclysme albanais. Remise et reconstituée, elle brûle de chasser l'ennemi hors de la patrie et de délivrer ses frères du joug étranger. Les Alliés devraient l'aider de toutes leurs forces et de toute leur âme à accomplir sa tâche glorieuse, créer la Yougoslavie. Non seulement pour respecter la promesse donnée au moment de leur entrée en lice, mais surtout pour sauvegarder la civilisation contre les assauts du pangermanisme. La première barrière serait la Tchéco-Slovaquie indépendante et la Pologne, la seconde la Yougoslavie. Plus complète sera la Yougoslavie, plus puissante sera sa résistance.

Notre race a eu, dans le passé, la mission de servir de rempart à l'Occident, notamment contre les Turcs. Elle l'a remplie glorieusement au prix de son indépendance. *Une autre mission non moins glorieuse lui est dévolue par le Destin : monter la garde contre les ennemis du genre humain qui voudraient la réduire à l'esclavage et submerger la civilisation.*

Et c'est ceci qui est le but suprême de la guerre actuelle. Pour ce but nous combattons tous, où que nous soyons. Car, comme M. Briand l'a admirablement dit, il n'y a qu'un front, pas seulement dans le sens militaire, mais aussi dans le sens diplomatique. *La création de la Yougoslavie est une nécessité européenne et une des conditions d'une paix durable.*

Si elle n'est pas créée, cette guerre aura été vaine. Non seulement vous aurez laissé la porte ouverte au pangermanisme, mais vous aurez laissé subsister dans les Balkans un virus révolutionnaire qui sera une menace perpétuelle pour la paix du monde.

Le Droit au soleil. — Car nous, Yougoslaves, nous ne voulons plus être des esclaves. Par votre exemple, ô Français, vous nous avez appris à aimer la liberté. Nous voulons suivre votre noble enseignement. Nous avons, comme les autres peuples, droit à l'union, à la liberté, au bonheur, au soleil. Aucune force au monde ne parviendra

plus à arracher de notre cœur l'idéal que vous, Français, avez aidé à y implanter. Nous voulons l'union dans la liberté et la liberté dans l'union. Nous voulons être libres et unis.

Si, pour des considérations d'une fausse diplomatie, on s'obstinait à arracher un lambeau de notre corps national, nous nous insurgerions jusqu'à ce que notre idéal national fût accompli. Et les Balkans resteraient une poudrière.

Mais cela ne sera pas, ce ne pourra pas être. Jamais de si hauts intérêts de l'humanité entière n'ont été en jeu que dans la guerre actuelle. Autour de la France, porte-drapeau de l'humanité, se sont groupées des races si différentes, sous des gouvernements tellement opposés, que jamais on n'aurait cru pouvoir les trouver ensemble. Cette guerre n'est pas une guerre des Germains contre les Latins ou les Slaves, contre la république ou le régime absolutiste, puisque nous les voyons coalisés tous contre la bête fauve qui ne menace pas seulement les uns ou les autres, mais met en péril l'avenir de l'humanité même.

Il faut la victoire intégrale. — Cette bête, il faut l'abattre. Pour réussir, il nous faut la victoire intégrale. Une demi-victoire serait une défaite et un désastre. Car la bête reprendrait vite ses forces pour foncer de nouveau sur vous et sur nous.

La victoire intégrale, nous l'attendons avec une confiance absolue. Elle est sûre, car les Alliés, dans un effort commun magnifique, font des sacrifices sans nombre pour l'amener. Nous vaincrons, car nous voulons, nous devons vaincre. Autrement l'humanité sombrerait.

Cette victoire marquera une nouvelle ère dans l'histoire. Et, à l'horizon de la nouvelle Europe qui en surgira, poindra l'aube de la résurrection nationale des Yougoslaves.

Cachette d'ébauches de haches en silex de Linas (Seine-et-Oise)

Par Paul de MORTILLET
Correspondant de l'Ecole d'Anthropologie.

Les renseignements précis sur les cachettes de la période néolithique sont rares. Les découvertes, étant dues au hasard, ont été faites en général par des ouvriers ou des cultivateurs qui n'ont attaché aucune importance à la position et au groupement des objets enfouis dans le sol. Les cachettes composées d'armes et d'outils provenant des ateliers du Grand-Pressigny ont été surtout signalées à cause de l'importance et de la beauté des pièces qu'elles renfermaient. Mais nous ne connaissons qu'un très petit nombre de cachettes de haches polies ou d'ébauches de haches.

La cachette d'ébauches de haches en silex que je décris aujourd'hui n'est pas récente ; elle fut découverte en septembre ou octobre 1891, lorsque furent exécutés les travaux de terrassement et de nivellement pour le tracé de la voie du tramway à vapeur de Paris à Arpajon. Dans le sol, à l'angle de la rue Fromagères et de la rue Saint-Merry, à Linas, les ouvriers trouvèrent réunies quatre belles ébauches de hache très finement taillées (fig. 1). La première mesure 245 mm. de longueur ; 75 mm. de largeur au tranchant et 40 mm. environ d'épaisseur. La deuxième 256 mm. de longueur ; 85 mm. de largeur au tranchant et 40 mm. environ d'épaisseur. La troisième 235 mm. de longueur ; 80 mm. de largeur au tranchant et 43 mm. environ d'épaisseur. La quatrième 270 mm. de longueur ; 75 mm. de largeur au tranchant et environ 40 mm. d'épaisseur. Ces ébauches appartenaient à M. Debled, ancien maire de Linas ; depuis sa mort elles ont été, avec d'autres objets de sa collection, transportées dans la salle des séances de la mairie de Montlhéry.

J'adresse ici mes bien sincères remerciements à M. Vallée, adjoint de Montlhéry, qui a eu l'obligeance de relever les mesures de ces belles pièces, et à M. Paul Allorge, qui a bien voulu me prêter, pour la reproduire dans cette note, la photographie des quatre ébauches de cette cachette.

Cette cachette n'appartient pas à la catégorie des *Trésors* ; c'est vraisemblablement un habile tailleur d'ébauches de haches qui les a enfouies en cet endroit, soit pour cacher une partie de sa marchandise pendant qu'il allait vendre ou échanger les produits de sa fabrication, soit pendant qu'il allait polir d'autres ébauches sur les nombreux polissoirs existant en Seine-et-Oise.

Une cachette renfermant également quatre ébauches de haches en silex a été découverte au mois de mai 1912 au lieu dit la Roche-Clairon, à 500 mètres environ du village de Bouville, lors des travaux d'établissement de la voie du tramway d'Étampes à Milly. Elle a été publiée par le docteur



Fig. 1. — Ébauches de haches en silex de la cachette de Linas (1/3 gr. nat.).

René de Saint-Périer dans le numéro de février 1913 de *L'Homme préhistorique.* Je suis très reconnaissant à mon excellent collègue de m'avoir confié, pour le reproduire ici (fig. 2), le dessin de trois ébauches de cette cachette qui ont été données au Musée d'Étampes. Elles mesurent respectivement 178 mm., 149 mm. et 141 mm. de longueur.

Cette cachette a, on le voit, beaucoup d'analogies avec celle découverte

à Linas, mais elle offre un intérêt particulier par sa position à proximité d'un bloc de grès ayant très probablement servi de polissoir.

J'emprunte au bon travail du docteur de Saint-Périer les détails suivants : « En arrachant un chêne pour établir le passage de la voie, M. Lefèvre, chef de chantier, découvrit les haches, à 0 m. 80 environ de



Fig. 2. — Ébauches de haches en silex de la cachette de Bouville (1/2 gr. nat.).

profondeur. Elles étaient, m'a-t-il dit, rangées côte à côte, à une très faible distance les unes des autres, se présentant par un de leurs bords latéraux. Il continua la tranchée, et mit à jour, immédiatement après, une roche de grès, à côté de laquelle se trouvaient placées les haches. Cette roche, dont la partie supérieure était plane, montrait une série de stries profondes, dont il n'a pu m'indiquer le nombre. Ces stries, en forme de V, dont la longueur ne put être non plus déterminée, étaient polies sur leurs faces latérales : elles lui ont semblé produites par l'usure régulière de la roche, due au frottement prolongé d'un corps dur.

« Malheureusement la roche se trouvait sur le passage de la ligne ; et, sans s'y attarder davantage, les ouvriers l'ont fait sauter à la poudre de mine.

« Il ne me semble pas douteux cependant, étant donnée la précision des détails que m'a fournis l'auteur de la découverte, qu'il se soit agi d'un polissoir, à côté duquel existait une cachette ou un dépôt de haches non polies. »

Il est bien démontré que, pour obtenir dans presque tous les cas une hache polie, un travail préparatoire est nécessaire. Certaines haches ont pu servir avant le polissage, mais cela est l'exception. Dans certaines régions l'homme néolithique, lorsqu'il trouvait des cailloux naturels ayant à peu près la forme d'une hache, a simplement aiguisé le tranchant, mais pour la généralité des haches polies, pour les haches en silex, par exemple, qui sont de beaucoup les plus nombreuses en France, il n'est pas douteux qu'il fallait tailler une ébauche, d'abord par éclatement pour lui donner la forme générale, puis par retouchage pour faire disparaître autant que possible les aspérités et réduire le travail de polissage.

Le nom d' « ébauche de hache » reste donc le meilleur pour désigner les pièces comme celles dont nous venons de parler, — et les deux cachettes trouvées dans le département de Seine-et-Oise offrent un réel intérêt.

Boches et Bocholand

Par G. HERVÉ

Le nom de Boche a fait fortune. Il est, en effet, réussi à souhait ce simple mot qui flagelle de façon si joyeuse la laideur et la lourdeur teutonnes. Expressif, vigoureux, plein de saveur, « Boche » associe en cinq lettres le mépris à l'injure, l'apostrophe plaisante à la plus railleuse ironie. Il met sur l'Allemand une estampille définitive; et nous avons vu l'épithète, franchissant nos frontières, adoptée chez nos alliés et accueillie jusque chez les neutres, si bien que partout désormais, sous sa marque, le *sale Boche* est devenu pour l'esprit de la foule une figure symbolique, le type accompli et représentatif de l'humanité inférieure.

Sur l'origine du terme, qui remonte à la première guerre franco-allemande, ce qu'il faut a été dit, la discussion paraît close. *Alboche*, ce synonyme péjoratif d'Allemand dans le parler populaire, semble bien avoir donné *Boche*, par épenthèse et aphérèse. Il n'y a donc pas lieu de proposer ici une étymologie nouvelle, et nous nous garderons à ce sujet de considérations superflues.

Mais sans doute trouvera-t-on piquant que nous venions rapprocher du néologisme librement forgé sous nos yeux par l'instrument créateur toujours en travail qu'est le langage vulgaire, le nom, celui-ci véritable, d'une contrée parfaitement authentique de l'ancienne Teutonie. Rapprochement tout fortuit, est-il besoin de l'ajouter (*homonymique* et non *analogique*, diraient les grammairiens), mais qui, fourni par un vocable de même son, quoique d'origine différente, est extrêmement curieux.

Sait-on qu'il a bien réellement existé, il y a douze siècles, en Germanie, — singulière coïncidence — une *Bochie* ou *Bochonie* mentionnée en de vieux textes, et dont les habitants, à supposer que cette contrée sauvage, couverte de forêts, presque déserte, en ait possédé, n'auraient pu être que les *Bochons*, conséquemment les Boches?

La région qui, dans le bas-latin du VIIIe siècle de notre ère, s'appelait *Bochonia* — pays de sylves, sans nul doute, de *bôc*, hêtre, en vieux saxon et en anglo-saxon, *bők* en vieux nordique, *Buche*, dans l'allemand moderne, — cette région était située au plein cœur de ce qui est aujourd'hui l'Allemagne, entre les quatre pays des Bavarois, des Franconiens, des Thuringiens et des Hessois. Saint Boniface et son disciple Sturm avaient résolu d'y élever, à la limite des barbares encore païens, Saxons et Slaves, un grand établissement monastique, ainsi qu'il est raconté par le moine

Eigil, auteur de la *Vita S. Sturmi*, insérée dans le recueil de Pertz, les *Monumenta Germaniæ historica*. C'est là qu'en effet l'apôtre de la Germanie jeta, en mars 744, les fondements du célèbre et glorieux monastère bénédictin de Fulde, sur les bords du fleuve de ce nom : Abbaye de Fulde, dont le Bavarois Sturm fut le premier abbé, où Boniface fit fleurir les lettres, et qui, a écrit Mignet, « devint l'école la plus célèbre de la Germanie et servit de caserne aux conquérants religieux qui envahirent, un peu plus tard, la Saxe païenne sous la conduite de Charlemagne ».

La communauté de Fulde, grâce aux nombreuses colonies à la fois agricoles et religieuses qu'elle répandit en Bavière, dans la Thuringe, sur les deux rives du Rhin et du Mein, et qui y bâtirent des forteresses, y construisirent des villes et des bourgs, devait atteindre par la suite au plus haut degré de richesse et d'influence. La *Bochonie*, point de départ de cette expansion, centre de ce développement et de toute cette puissance, a joué ainsi, dans les premiers temps de l'histoire d'Allemagne, un rôle considérable.

On le voit : Boches avant, Boches depuis, les Allemands y étaient prédestinés. C'est l'argot parisien qui les a baptisés, et ce sont leurs propres origines, exposées par leurs propres textes, c'est la toponymie germanique, qui se rencontrent avec lui. En vain donc protesteraient-ils, le nom leur appartient sans conteste : qu'ils se résignent et qu'ils le gardent !... (*La République française*, 9 mars 1916.)

Livres et Revues

Leroy Hodges. — *Les Slaves dans les fermes du sud aux Etats-Unis. — Origines des Slaves.*

M. Leroy Hodges, membre du bureau d'immigration en particulier, a fait, sur les Slaves des entreprises agricoles, un travail nouveau qui a été publié par le Congrès américain comme document public. C'est un rapport très précis, extrêmement instructif, sur le rôle économique des Slaves. Quoique paru fin 1914, je ne l'ai reçu que fin 1915.

Les Slaves dont M. Leroy Hodges s'occupe sont des Tchèques, des Slovaques, des Polonais. Il consacre une page à ce qu'il appelle leur « race et leur origine ». Et il cite sur cette question MM. Oscar Peschel de Leipzig, Lubor Niederle de Prague et moi-même. Voici textuellement la citation qui me concerne : « Le professeur Zaborowski place leur origine au nord des Carpathes. Ils étaient appelés Vénètes suivant un ancien usage. Ils se sont répandus au nord sur le littoral de la Baltique et ont propagé le rite de l'incinération des cadavres. »

J'ai toujours soutenu et même prouvé que le centre primitif de formation du groupe slave se localisait certainement *au sud* des Carpathes et sur les deux rives du Danube moyen et inférieur, de l'Adriatique à la mer Noire.

L'élément indigène de cette région a été pénétré de bonne heure par les migrations successives des Eurasiates qui ont couvert toute la zone centrale de l'Europe. Que ce soit parmi ces autochtones de la plaine danubienne que se sont formées les différenciations dialectales d'où devait sortir le groupe des langues slaves, cela est certain pour moi. Il ne s'ensuit pas d'ailleurs que je doive me ranger à l'opinion de M. Niederle qui voit des Slaves dans les autochtones de même race qui occupaient par exemple la Bohême exclusivement avant l'arrivée des Eurasiates.

Sur le haut Danube s'est constitué le groupe gaulois qui donnait la main, du côté du nord-ouest, au groupe germanique, et dont la force d'expansion a été, pendant des siècles, prodigieuse. Au nord des Carpathes, notamment des Carpathes orientales, c'est le groupe lithuanien qui s'est formé. Les Lithuaniens primitifs, qu'on traite le plus souvent par omission, se répandaient encore aux époques historiques jusque dans les plaines danubiennes. Et j'ai montré qu'ils étaient aussi de la race des autochtones de l'Europe.

Mais quant à saisir des nationalités lithuaniennes et des nationalités slaves antérieurement aux migrations des Eurasiates, cela nous est évidemment impossible. Ces migrations ont afflué à l'époque du bronze, en pleine époque préhistorique pour l'Europe. Et il y en a eu de plus anciennes. C'est la raison pour laquelle il nous a été si difficile de réfuter l'opinion si longtemps classique, que les langues aryennes de l'Europe y ont été importées par ces Eurasiates.

Parmi ces Eurasiates, les Vénètes, qui ont occupé le pourtour du nord de l'Adriatique et dont on peut suivre le mélange avec les autochtones notamment dans les tombeaux de la Bosnie, ont formé un groupe dont l'importance a été considérable. Nos anciens connaissaient leur origine. Et leur nom s'est perpétué jusqu'à nos jours dans le pays même qu'ils ont occupé d'abord. Aussi loin que nous remontions dans le passé, ce pays est slave. Et sauf la période des invasions gauloises facile à reconnaître dans les cimetières, il n'a jamais été que slave.

Les Vénètes avaient certainement une organisation politique stable et une religion dont les rites étaient observés rigoureusement par tous. C'est chez eux et seulement chez eux que se pratiquait l'incinération des cadavres à l'exclusion de tout autre mode d'inhumation. Ils ont été les grands propagateurs de cet usage, de ce rite, consistant à réduire en cendre, sur de grands feux de bois, la chair et les os des morts.

On peut suivre leur expansion ou migrations avec leurs cimetières, partout les mêmes à peu près.

Ils ont été les principaux intermédiaires d'un très actif commerce de l'ambre venant de la Baltique et des perles de verre d'origine orientale. Au premier âge du fer, ils avaient d'importantes colonies sur le littoral de la Baltique, depuis la Vistule jusque bien au delà de l'Oder.

Des peuplades slaves se sont maintenues au delà de l'Oder jusqu'à notre époque historique, et sur l'Oder, en Lusace, jusqu'à maintenant. C'est de leur mélange avec les peuples germaniques que sont sortis les Allemands de nos jours.

Or, tous les cimetières anciens de la Lusace sont exclusivement des urnes cinéraires. Et nous savons que, lorsque le christianisme a pénétré chez les Slaves de l'Oder et de la Vistule, la première chose qu'il a dû combattre, c'est la coutume païenne, expression de l'antique religion préhistorique, d'incinérer les cadavres.

Ce rite s'est donc perpétué jusqu'à l'époque du christianisme. Et le nom des Vénètes s'est perpétué de même au nord des Carpathes jusqu'en pleine histoire, au moins jusqu'à l'époque de Jornandès.

Nos certitudes sont donc absolues. La colonisation slave au nord des Carpathes, sur l'Oder comme sur la Vistule, est due à l'initiative, à l'expansion des Vénètes. Et des rapports ethniques évidents, subsistent encore, je l'ai montré, entre Slaves de la Vistule, et Slaves de la Vénètie. Mais je n'ai jamais pensé et je n'ai jamais dit que les Vénètes furent jadis les seuls Slaves ou la souche de tous les Slaves. La colonisation du Dnieper, qui devait donner origine à la Russie, est venue de l'ancienne

Dacie. Cette colonisation s'est opérée d'ailleurs récemment ou tout au moins *en pleine période historique*.

Tout cela, me semble-t-il, est très clair et fondé sur un ensemble de faits qui ne sont pas contestables.

Cependant, et bien qu'exposé par moi plus d'une fois, cela n'a pas encore pénétré bien profondément, même dans le public instruit.

L'intérêt du travail de Leroy Hodges n'est d'ailleurs pas là et il aurait pu laisser de côté les questions d'origine sans inconvénient pour lui.

Dans l'Amérique du sud, comme dans l'Amérique du nord, comme en Europe, le développement intensif de l'industrie a accaparé tous les bras disponibles. Il a attiré même les nègres des campagnes vers les villes. Il en est résulté une dépopulation des campagnes si intense que le travail agricole est devenu d'une difficulté très grande. Et elle est très juste cette remarque développée récemment par M. Sellier au Conseil général de la Seine, que la réduction proportionnelle de la production agricole aux États-Unis est une des grandes causes du renchérissement général de la vie. Les états du sud ont bien reçu des agriculteurs émigrés du nord et de l'ouest. Ils ont néanmoins dû faire appel à l'immigration d'Européens.

M. Leroy Hodges remarque que les immigrants d'autrefois, Hollandais, Anglais, Flamands, Français, Allemands, Scandinaves, Irlandais, sont aujourd'hui remplacés par des Slaves, des Russes, Magyars, Italiens, même par des Syriens et des Turcs. La raison en est que les pays riches d'Europe souffrent eux-mêmes d'une grande pénurie de la main-d'œuvre.

En France par exemple on fait aussi appel maintenant, en outre de la main-d'œuvre italienne employée même au cœur du pays et jusque dans le nord-est, à la main-d'œuvre slave. Il y a un village entièrement polonais près de Lille. Et aux environs mêmes de Paris on trouve des domestiques des deux sexes originaires de la Galicie polonaise, dans des établissements agricoles ou semi-agricoles.

Aujourd'hui, il y a des agriculteurs slaves dans chacun des 16 états du sud des États-Unis. Et il n'est pas un seul état de l'Union qui ne possède quelques fermiers slaves. Il y a des fermiers Tchèques, Serbes, Polonais, et Slovaques dans le Texas; des colons Slovaques dans l'Arkansas; des colons Tchèques et Slovaques dans les comtés méridionaux de la Virginie; etc., etc. Pour l'ensemble des États-Unis, ils se groupent surtout dans le Dakota septentrional, le Visconsin, le Texas, le Nebraska, le Minnesota, le Michigan, la Pennsylvanie, Washington, le Colorado, l'Ohio, etc. Les États du sud qui en comprennent le plus sont le Texas, l'Oklohama, le Missouri, la Virginie.

Il y a certainement beaucoup plus de 100 000 fermiers slaves aux États-Unis. Les Polonais y ont fondé une colonie dès 1855. Et ils ont une ville, Panna Marya, où ils mènent une existence nationale autonome. De 1854 à 1870, ils en ont fondé seize dans le Visconsin. Après 1870, il y eut une importante migration polonaise, etc.

Bref, en 1887, il y avait plus de 50 établissements agricoles polonais aux États-Unis. Un bon nombre d'émigrants polonais sont, par la suite, entrés

dans l'industrie. Dans l'agriculture, ils ont admirablement réussi. Au Texas la moitié d'entre eux sont propriétaires de leur ferme. Et la production de ces fermes est supérieure *dans une proportion considérable* à celle des fermes des autres colons du Texas, parce qu'ils travaillent de leurs mains dans les champs, femmes et enfants prenant part à leurs travaux. On peut dire presque autant de bien des fermiers Slovaques dont 80 p. 100 sont propriétaires de leurs fermes dans l'Arkansas.

Il y a au Texas une population Tchèque qui, avec les Polonais établis dans cet état, dépasse 50 000. Ils sont dans la proportion de 60 p. 100 propriétaires de leur ferme. Et 50 p. 100 de ces fermes sont libres de toutes dettes. M. Leroy Hodges donne des détails sur la vie de ces Tchèques du Texas restés très attachés à leur culte catholique, et à beaucoup de leurs mœurs nationales.

Dans la Virginie prédominent les Slovaques, rudes travailleurs qui ont mis en valeur beaucoup de terres incultes.

M. Leroy Hodges se livre à quelques considérations générales favorables à tous les Slaves. Et il conclut que c'est le « devoir des Américains d'encourager leur immigration et de favoriser leur établissement comme agriculteurs ».

S. ZABOROWSKI.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre suivante :

17 mai 1916.

« Mon cher directeur,

« Vous avez publié, dans le numéro d'avril de votre *Revue*, un article de M. Stolyhwo sur la nature de la science anthropologique et ses rapports avec les autres sciences, suivi d'une bibliographie de la question.

« Voulez-vous me permettre de rappeler aux lecteurs que ces questions peuvent intéresser, que j'ai exposé, ici même, une thèse très différente, sinon opposée, dans un long article intitulé : *L'Anthropologie est-elle une science unique?* (*Revue de l'École d'Anthropologie*, avril 1908.)

« Le lecteur pourra ainsi comparer et se faire une opinion. Après avoir lu l'article de M. Stolyhwo, je ne trouve vraiment rien à modifier dans mes arguments.

« Affectueusement vôtre, « Dr G. PAPILLAULT. »

ERRATUM

Dans l'article de M. Jules Roche, *La politique nationale allemande* (n° de mars, p. 96, 8e ligne), une faute d'impression a fait nommer l'*Italie* parmi les neutres. Tous les lecteurs auront compris que l'on avait écrit : la *Roumanie*.

Le Directeur de la Revue,
G. HERVÉ

Le Gérant,
FÉLIX ALCAN

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

Les Mobiles économiques
dans
le développement de l'industrie humaine

Par Daniel BELLET
Professeur à l'École des Sciences politiques et à l'École des Hautes Études commerciales.

Ce titre paraîtra quelque peu ambitieux ou quelque peu prétentieux, surtout dans un milieu essentiellement anthropologique, et l'auteur pour son compte va sembler un peu un intrus.

Et cependant si l'on réfléchit, si l'on songe que l'économie politique est une science d'observation, basée sur la psychologie et aussi quelque peu la physiologie humaine, sur l'étude de la façon dont l'homme se comporte, sous l'influence des besoins matériels qui s'imposent à lui, et pour satisfaire au mieux à ces besoins, on ne s'étonnera peut-être pas trop de cette incursion d'un simple économiste dans un milieu d'anthropologistes. Aussi bien l'hospitalité que l'on avait bien voulu lui donner à l'École d'Anthropologie même[1], montre que le Conseil directoral et le corps professoral de l'École sentent bien le lien manifeste qui existe entre les deux sciences, anthropologie et économie politique.

Au milieu du vaste domaine où se meuvent les anthropologistes et aussi les ethnographes (ce qui est à peu près la même chose), les manifestations du travail, de ce que les économistes appellent la production, de l'industrie humaine, les observations de l'homme dans les diverses industries, tiennent une place de premier ordre. Et de même que les économistes rencontrent dans les études des anthropologistes des sources d'informations précieuses; de même ils

1. Une série de conférences ont été faites par nous à l'École d'anthropologie sur ce sujet à la fin de 1915.

peuvent apporter une contribution qui n'est pas inutile en tirant une sorte de philosophie, de synthèse de ces efforts humains, de ces pratiques du travail et de l'industrie de l'homme à travers les âges, et notamment aux périodes les plus anciennes ou les plus primitives. Ils montrent que, dans leurs moindres installations, dans leur moindre outillage, les hommes ont toujours obéi à des lois naturelles qu'ils ne connaissaient certes pas, mais qui s'imposaient peu à peu et de plus en plus à eux, au fur et à mesure que les sociétés primitives se civilisaient, c'est-à-dire que l'activité matérielle arrivait à satisfaire plus pleinement, plus largement et plus heureusement tous ces besoins indispensables à la vie humaine.

Les mobiles économiques, l'observation inconsciente, le pressentiment des lois économiques ont été et sont encore aujourd'hui, dans l'ethnographie et l'anthropologie les plus modernes, les motifs d'action de l'homme. Et les généralisations de l'économie politique, c'est-à-dire l'énoncé de ses lois, s'appuyant constamment sur des observations successives et de plus en plus multipliées, peuvent assez bien servir de directrices, tout au moins d'éclaircissements dans l'étude des phénomènes anthropologiques les plus variés.

Les premiers hommes des périodes géologiques ou anthropologiques les plus anciennes ont éprouvé la nécessité, tout comme les contemporains les plus civilisés et nous-mêmes, de se procurer, c'est-à-dire en somme de produire, comme dirait un économiste, des biens divers susceptibles de satisfaire à leurs besoins matériels (ce que l'économie politique appelle savamment des richesses). Ces biens étaient d'abord très peu nombreux, très peu variés, très peu abondants. Mais le phénomène s'est poursuivi sous les mêmes influences, sous les mêmes mobiles, pour reprendre notre mot, au fur et à mesure que la diversité et l'abondance se manifestaient dans l'existence de ces biens; cette existence ne pouvant être que le résultat de la production, c'est-à-dire des efforts de l'homme se méthodisant chaque jour davantage. Il est particulièrement intéressant pour l'économiste de constater, d'après les documents des anthropologistes, qui constituent aujourd'hui une masse formidable et formidablement éloquente, que la psychologie humaine à cet égard n'a point changé, que l'industrie humaine la plus humble, tout comme la plus avancée, devait se soumettre à ces lois générales qui régissaient déjà de façon tout inconsciente les efforts des premiers

hommes; ces efforts devant devenir de plus en plus rémunérateurs, efficaces, au fur et à mesure que l'observation de ces lois se ferait plus stricte et surtout qu'elle serait mieux comprise et appliquée, en vertu même de la relation qu'on devait arriver à trouver avec les résultats acquis.

D'après ce que nous venons de dire, on peut pressentir déjà que ce sont peut-être encore plus les documents anthropologiques se rapportant aux époques tout à fait primitives, ou les documents ethnographiques portant sur les populations contemporaines qui sont demeurées encore maintenant dans un état primitif rappelant beaucoup celui des premiers hommes de nos milieux européens, plutôt que les recherches d'ethnographie contemporaine dans des milieux avancés, qui nous permettent de mieux apercevoir les mobiles écomiques de l'activité humaine. C'est qu'en effet nous nous trouvons d'abord en présence de phénomènes et de manifestations industrielles ou productrices peu compliquées. Nous voyons alors l'homme « rebut de la nature animale », dans la situation en apparence la plus inférieure, s'accuser rapidement comme très supérieur à l'animal par la faculté de travail entendue au sens vrai du mot, de production, d'inventions, devenant, tout au moins sous une échelle très réduite, un « dominateur de la nature », pour accuser de plus en plus cette domination dans le cours des âges. L'effort lui est indispensable; mais il va savoir le poursuivre, faisant des écoles que l'on peut trouver très rapides si l'on compare son évolution et son industrie à celle des animaux. Il est dirigé en cela par le suprême mobile qui a été aperçu par les premiers économistes, mis en lumière par des Maîtres : c'était ce qu'Helvétius, au XVIII[e] siècle, appelait rechercher un plaisir et fuir une peine; c'est ce que Gustave de Molinari, un de nos plus admirables économistes modernes, a traduit par la formule plus heureuse : Agir par crainte d'un mal et par désir d'un bien avec poursuite de ce bien; ce désir étant celui de la conservation des forces vitales et même de leur accroissement, de l'alimentation de la force vitale; le mal que l'homme craignait et craint, étant au contraire une diminution, une disparition de cette « flamme », sous l'influence des souffrances physiques qui constituent l'aiguillon nécessaire au progrès, l'avertissement de la voie dans laquelle il faut s'engager étant bonne, tout effort rationnel à cet égard étant constaté, par la satisfaction ressentie chez l'animal humain.

Rien n'est plus intéressant ni plus instructif que de constater que cet homme tout à fait primitif que les Anthropologistes découvrent peu à peu de mieux en mieux, en relevant ses restes dans les diverses stations de l'Europe notamment, si misérable qu'il fût, comme les anthropologistes mêmes le constatent, avait rapidement commencé à combiner, à inventer, à travailler, dans le but déterminé que nous indiquions. Il accusait déjà l'activité perfectible, susceptible d'obéir à des mobiles économiques véritablement, qui s'est puissamment développée chez ses successeurs. Et immédiatement on le voyait chercher à pratiquer « l'économie des forces », la véritable loi du « moindre effort » ou de la moindre action, comme disait Leibnitz faisant de l'économie politique avant la lettre. Il pratiquait et comprenait, sous une forme il est vrai bien élémentaire et misérable à nos yeux, cette vérité qu'il y avait des conditions, des manières de faire qui lui facilitaient ou qui lui faciliteraient de plus en plus l'obtention de tout ce qui lui était nécessaire de mettre à sa portée, et que la nature ne lui offrait que tout à fait virtuellement, avec une parcimonie qui le laissait pour ainsi dire quotidiennement mourir de faim ou à peu près; cette nature maintenait ces produits inaccessibles véritablement à cet animal humain du début, tant qu'il n'aurait pas inventé, combiné, fabriqué quelques premiers outils ou instruments de chasse, de captation, un peu plus tard de culture et de multiplication.

Il y a une direction dans laquelle les efforts humains sont susceptibles de donner leur plus grande efficacité (pour reprendre à peu près une définition de notre Maître Paul Leroy-Beaulieu); et presque dès les débuts de la vie humaine, des petites sociétés élémentaires composées de quelques individus, l'être humain s'est engagé déjà dans cette voie. Il devait y commettre bien des erreurs, prendre à chaque instant, encore maintenant, à plus forte raison jadis, des chemins latéraux qui n'étaient que des impasses; mais à la suite de tous ces tâtonnements, comme conséquence même de ces erreurs aperçues et comprises au bout d'un temps plus ou moins long, il a pénétré plus profondément dans la bonne voie. L'anthropologie peut être certainement éclairée à cet égard par l'économie politique; et quand elle voit l'homme étendant ses efforts vers des satisfactions plus variées, plus complètes, plus nombreuses, étendant également ses besoins au fur et à mesure de la satisfaction de ceux qui étaient considérés d'abord comme indispensables à satisfaire, elle peut se

dire qu'il y a en tout cela une logique, que ce sont toujours les mobiles économiques qui agissent sur la psychologie humaine, qu'il s'agit toujours pour l'homme de poursuivre un bien plus complet, en évitant davantage le mal ou les maux qui faisaient souffrir la nature humaine.

L'industrie humaine évoluait, il est vrai, dans les temps primitifs et a même évolué presque jusqu'à notre époque un peu à l'aveuglette, sous l'influence d'un instinct plutôt que d'une compréhension raisonnée des lois et des mobiles économiques; mais, par l'expérience et par des éliminations successives, ces mobiles s'imposaient peu à peu à l'homme, les plus audacieux, les plus ingénieux, les plus intelligents ayant su faire les tentatives qui répondaient le mieux aux lois et aux mobiles dont il s'agit. L'intelligence industrielle se développait par l'exercice, pour reprendre une expression très heureuse d'un économiste disparu, M. A. Clément. La « peine moindre » que l'on se donnait pour arriver à un résultat déterminé démontrait l'efficacité des procédés employés, les moyens d'action utilisés; tandis que, en sens inverse, si l'on se heurtait à une augmentation de la peine, on en concluait que l'on avait suivi une mauvaise voie. L'homme captait peu à peu des collaborations fécondes; il amassait le passé sous la forme d'expériences et de connaissances, en même temps du reste que de capitaux, d'outils et d'instruments. Et comme l'a dit notre regretté Maître de Molinari (qu'il est toujours si utile de citer et de consulter en cette matière), la force acquise au point de vue de l'entretien de la « flamme vitale » dépassait de plus en plus la force dépensée, alors que tout d'abord la peine prise avait simplement égalé la jouissance atteinte. Le « profit » se manifestait pour l'être humain par la supériorité même, désormais assurée, de la jouissance sur la peine dépensée.

Tout cela, cette évolution, ce progrès économique, cette amélioration de la production, est confirmé par les découvertes, les observations de l'anthropologie et de l'ethnographie; surtout quand il s'agit des mœurs, de l'industrie, des formes du travail, de l'organisation même du travail, souvent de l'organisation dite sociale, puisque ces découvertes ou observations portent sur des périodes très antiques ou des périodes contemporaines; d'autant que même pour ces dernières on se trouve fréquemment en présence de sociétés demeurées à l'état sinon tout à fait primitif, du moins étrangement primitif.

Sans avoir aucunement l'intention de donner la prépondérance à l'une ou l'autre des deux sciences, on peut constater que l'anthropologie constate les faits et que l'économie politique vient les expliquer.

*
* *

Tout naturellement, c'est pour certains besoins assez étroits et assez peu nombreux que, tout d'abord, l'homme primitif a eu à céder aux mobiles économiques, c'est-à-dire à essayer de produire avec le moindre effort possible, d'augmenter le rendement de ses peines. Nous ne faisons pas par là allusion à la fameuse classification un peu enfantine, en tout cas tout artificielle, des besoins innés et naturels et des besoins artificiels; tous sont en germe dans l'animal humain. Mais il est certain que quelques besoins s'imposaient de façon plus urgente, besoins de nourriture et d'abri, de sécurité matérielle, ce qui correspond bien au maintien de l'existence, à la conservation de la vie, de la « flamme ». Il est du reste assez curieux de constater que des besoins de coquetterie, de décoration et de parure paraissent s'être accusés presque avec la même urgence immédiate (par suite de la psychologie humaine même).

Encore, pour la nourriture, l'homme pouvait-il recourir à ce procédé que l'économie politique appelle la cueillette, et qui consiste à prendre ce qui existe, comme cela existe; ce qui ne signifie point à trouver en abondance des éléments de nourriture, d'autant que la concurrence jouait de la façon la plus ardente, même avec des animaux et des animaux redoutables. Il y avait limitation, insuffisance dans la nature abandonnée à elle-même, dans le fameux « banquet » dont la conception n'est que l'œuvre des rêveurs, des poètes ou des ignorants. Pour les besoins de sécurité la nature n'offrait à peu près rien, puisque l'être humain est le plus démuni à cet égard de tous les animaux; même pour l'abri, pour la défense contre les agents atmosphériques, besoin bien urgent à satisfaire lui aussi, la nature ne donnait d'abord à l'homme pratiquant la simple cueillette que les abris sous roche, abris fort élémentaires, et un peu plus tard, quand son ingéniosité et son observation se sont développées, que des grottes et des cavernes, souvent aussi à disputer aux animaux, et ne constituant que des maisons tout à fait élémentaires.

Son travail méthodique, son industrie s'est donc appliquée assez rapidement à améliorer sa situation à ces différents égards; nous disons assez rapidement, car même à l'heure actuelle on peut trouver, de façon exceptionnelle il est vrai, des sociétés humaines où les armes, les instruments de capture, de destruction des animaux, les outils servant à recueillir plus facilement ce qu'offre la nature, ne se présentent que sous une forme tout à fait élémentaire, leur absence pouvant même dans certains cas se constater de façon complète. Cette situation s'explique en partie par ce fait que l'homme est certainement un « animal paresseux » ; l'amélioration à sa situation s'explique, elle aussi, par suite de ce que ce paresseux est doué d'intelligence; intelligence combinatrice, observatrice et déductive qui lui a permis de comprendre que l'économie des forces consistait souvent à se donner beaucoup de peine, si cela devait assurer un succès qui en valût la peine, autrement dit fournir un rendement très supérieur à celui de pratiques de paresse absolue. C'est en somme ce qu'ont traduit fort heureusement deux Maîtres en économie politique, Gustave de Molinari et Yves Guyot, en faisant remarquer que l'homme avait compris qu'il pouvait réaliser une augmentation de son « pouvoir sur la nature », qu'il pouvait « dominer davantage et de plus en plus cette nature ». Il lui a fallu pour cela avoir la sagesse, la prévoyance, au sens exact du mot, de soustraire du temps à ce qui était l'acquisition immédiate de certains biens, pour consacrer ce temps à l'invention et surtout à la confection d'armes, d'instruments et d'outils, en courant un aléa qui a dû le faire hésiter longtemps, en poursuivant l'incertain, en se demandant si ces efforts et ces peines ne seraient point inutiles. Il avait à cela d'autant plus de mérite que, étant donnée la faible productivité de son industrie, de sa production avant ces perfectionnements, il lui était bien difficile d'accumuler, de mettre de côté, pour répondre à ce qui lui était quotidiennement nécessaire pendant la période qu'il consacrerait à la confection de ces instruments de « domination sur la nature ».

Nous pouvons pourtant constater, non pas seulement par notre situation matérielle actuelle, faite des legs successifs du passé, ou par l'observation des sociétés primitives encore subsistantes, mais encore par l'étude et l'examen de toutes les découvertes matérielles des anthropologistes, que des agglomérations humaines tout à fait primitives et misérables avaient eu la volonté de créer des armes,

des instruments dans le but même que nous venons d'indiquer.

Bien entendu, si nous examinons l'humanité dans les manifestations primitives de son industrie, de son activité en vue de satisfaire à ses besoins alimentaires primordiaux, puis à des besoins nouveaux plus développés, nous constatons à la fois qu'elle s'est imposé des efforts pénibles, d'autant plus pénibles que les premiers pas en cette matière sont les plus difficiles; qu'elle comprend aussi dans certains cas le travail à longue échéance, sous la forme notamment des premières cultures. Mais cela ne l'empêche point de commettre en même temps d'étranges erreurs économiques; tout simplement parce qu'elle n'est qu'aux débuts de la compréhension de ces lois économiques qui gouvernent de plus en plus le monde, nous entendons que l'on observe de mieux en mieux dans la production, l'industrie, l'activité méthodique devant répondre, tout comme à l'âge de pierre ou auparavant, à la satisfaction de nos besoins matériels le plus largement entendus.

Quelles que soient ces erreurs commises à tant d'égards, et qui du reste se sont poursuivies pendant des siècles, non pas seulement dans les civilisations demeurées tout à faits primitives, mais encore dans nos sociétés modernes se perfectionnant de jour en jour, il est admirable vraiment de voir l'homme primitif, sous l'influence des mobiles économiques encore une fois, se livrer au premier élevage, à la première domestication, ce qui procède de la même conception que la culture; escompter l'avenir, la reproduction des animaux, comprendre l'intérêt qu'il y a à différer une consommation immédiate, malgré la tentation; s'apercevoir qu'il n'y a là qu'une loi du moindre effort et de l'économie des forces, qui est toujours ce qui a dirigé l'homme dans ses tentatives successives en vue de la transformation de son industrie. Il est admirable assurément de constater que, sans qu'il le nomme, bien entendu, le moindre effort inconscient s'impose toujours de plus en plus à l'être humain; admirable que ce primitif qui débute à tant d'égards ait compris rapidement, ou du moins à des époques extrêmement reculées, que la domestication des animaux qu'il se contentait auparavant de chasser, à l'abri des influences atmosphériques adverses, va lui valoir de précieux avantages matériels.

Au surplus, une chose montre bien la façon tout à fait exceptionnelle dont l'homme ou plutôt certains hommes exceptionnels eux-mêmes, des découvreurs, des inventeurs, des héros au sens de l'an-

tiquité, ont pu arriver à comprendre ces vérités économiques et à les faire triompher peu à peu dans le milieu auquel ils appartenaient : c'est que, encore à l'heure actuelle, dans une série de pays qui nous valent la bonne fortune de l'observation sur le vivant de sociétés humaines extraordinairement primitives, la culture n'est guère encore pratiquée, quelquefois point du tout, l'élevage et la domestication méthodique sont ignorés, la chasse et la maigre récolte de la provende qu'offre la nature sont seules à nourrir, fort mal, l'être humain. C'est la pratique de ce que les économistes appellent la cueillette; pratique qui s'est continuée jusqu'à nos jours dans certaines industries des fourrures, du caoutchouc, de la récolte de l'ivoire et de beaucoup d'autres; industries et pratiques économiques de production tout à fait primitive qui sont véritablement anti-économiques du fait de leur rendement extrêmement faible.

Il est à remarquer comme une chose très curieuse que l'être humain n'a abandonné, n'abandonne que très à regret cette pratique de la cueillette, dans l'illusion où il est qu'il bénéficie de la sorte gratuitement d'un cadeau à lui fait par la nature. Il faut une supériorité intellectuelle véritable pour se rendre compte que, dans la cueillette, l'effort est vraiment considérable si, comme on le doit toujours, on le rapporte au produit obtenu, au résultat acquis, c'est-à-dire si l'on établit le rendement de l'opération. Du moment où le rendement proportionnel augmente, on peut dire qu'il y a « diminution de la peine », but essentiel de l'évolution économique et industrielle. C'est en somme l'abaissement du prix, puisque c'est l'abaissement de l'effort, pour un résultat donné. C'est vers cet abaissement du prix de revient des choses que toutes les sociétés, les plus anciennes ou les plus contemporaines, se dirigent par les inventions, les perfectionnements techniques et industriels, qui sont simplement des manifestations par lesquelles on essaye, consciemment ou non, de se conformer aux mobiles et aux lois économiques.

C'est ainsi que l'homme cessant d'être tout à fait primitif a travaillé des pierres, puis plus tard des métaux, pour s'en faire des outils ou des instruments, au lieu de se contenter des muscles et des moyens d'attaque et de défense bien imparfaits que lui fournissait la nature. De la même façon, pour satisfaire aux besoins de protection contre les intempéries, aux besoins de sécurité, il a substitué la caverne à l'abri sous roche, puis les huttes plus ou moins savam-

ment et péniblement construites à ces grottes. C'est ainsi qu'au lieu de se contenter des peaux et des fourrures pour abriter son corps, des coquillages et des dents d'animaux pour décorer sa personne, des coquillages également ou de certains d'entre eux pour cuire ses aliments, il a imaginé certains procédés de tissage, la fabrication de poterie grossière; il a évolué à partir de cette époque à laquelle Eschyle faisait allusion, en parlant du temps où les hommes ne savaient point employer ni la brique ni le bois, et habitaient sous terre comme des fourmis. C'est ainsi que l'homme primitif de nos régions européennes est arrivé rapidement à devenir économiquement très supérieur à ce qu'est encore le sauvage australien, du moins tant qu'il n'a pas bénéficié du voisinage et des renseignements de la civilisation européenne elle-même; et encore bien davantage le sauvage de l'intérieur de Sumatra, les Kubos dont parlait par exemple le professeur Wolz, qui ne pratiquent même pas la chasse, qui n'ont pas d'instruments de capture, même de pierre, dont l'effort est intense, mais le rendement aussi faible que possible.

En Nouvelle-Guinée, nous trouverions également des populations qui nous montrent combien lentement s'est faite l'évolution économique, sous l'influence des mobiles économiques eux-mêmes; puisque c'est à peine si les femmes qui recueillent les fruits, les racines, les insectes, la pâte de palmier sagou, ont quelques instruments primitifs pour s'en aider, à peine si les hommes ont des armes pour la chasse; c'est à peu près uniquement la capture, c'est-à-dire la cueillette, qui entretient la « flamme » de leur existence misérable; l'élevage leur est presque complètement inconnu et les cultures non moins. Les Papous de la Nouvelle-Guinée, au moins dans certaines parties du pays, ne sont pas beaucoup plus avancés; sans doute sont-ils chasseurs et pêcheurs, possèdent-ils un outillage pour cela; mais c'est simplement de la cueillette encore avec son rendement si faible. De même les Chillouks qui vivent en amont de Kartoum détestent le travail véritable, le travail entendu au sens économique du mot, parce qu'ils ne comprennent pas que, si l'effort paraît plus grand au premier abord, il a du moins cet avantage de récompenser étrangement mieux celui qui s'y livre, ce qui fait que finalement il est beaucoup plus faible; c'est à peine s'ils commencent la culture du sorgho. Les Algonquins, les Hurons, comme le rappelle le Dr Capitan, au moment de la conquête du Canada par les

Français, se contentaient des produits spontanés de la chasse, de la pêche et de la cueillette des plantes; les Lolos du Yunnan sont surtout chasseurs, fort peu agriculteurs, quelque peu pasteurs il est vrai; ce qui est un premier stade de l'amélioration de l'industrie, puisque cela relève de l'élevage, qui procède de cette « restitution consciente » sur laquelle a insisté avec raison M. Yves Guyot. Dans une très grande partie de la colonie portugaise de l'Angola les indigènes sont chasseurs; c'est à peine si les femmes cultivent un peu, en s'aidant de bâtons durcis au feu. Le feu a du reste été une de ces découvertes humaines géniales qui nous ont valu dans beaucoup de civilisations la fable de Prométhée, un des héros qui viennent transformer la vie humaine en lui procurant un procédé véritablement industriel, dont les conséquences devaient être immenses, se poursuivre jusqu'à notre époque.

*
* *

Combien n'étaient pas supérieurs à ces sociétés si primitives, si ignorantes de procédés susceptibles de diminuer l'effort humain, les habitants des Palafittes, possédant une industrie textile, cultivant en même temps qu'élevant du bétail, ayant une industrie de céramique, disciplinant la nature à l'aide de privations raisonnées, d'efforts méthodiques, qui leur valaient ultérieurement une économie de temps et aussi des satisfactions beaucoup plus complètes! Aussi bien le seul établissement des villages palafittes sur pilotis, avec accumulation de pierres formant des digues, montraient que les habitants et les créateurs de ces agglomérations avaient agi de façon raisonnée, sous l'influence du mobile économique, en cherchant à s'assurer plus de sécurité, la conversation de la vie, à l'aide d'un effort considérable en lui-même, mais qui leur valait des résultats précieux, durables : toujours l'application véritable du « moindre effort ».

Nous ne pouvons songer à passer en revue les faits historiques, c'est-à-dire anthropologiques et ethnographiques, qui nous prouvent bien que le progrès des sociétés humaines s'est fait au fur et à mesure que l'on savait mieux obéir à ces mobiles économiques, afin d'augmenter la puissanee de l'effort dans la production; mais on constate aisément, d'après ce que nous avons dit, quelle mine d'ob-

servations fécondes et précieuses peut être pour l'économie politique la science anthropologique et ethnographique; on voit aussi comment l'économie politique éclaire véritablement, en les reliant les unes aux autres, les constatations ethnographiques ou anthropologiques qui mettent au jour les efforts humains, et qui peuvent mieux, avec ce concours de la science économique, rendre compte de l'enchaînement logique de tous ces efforts, des motifs qui les ont fait se poursuivre dans une voie déterminée; parce que c'est dans cette voie que l'homme trouvait de plus en plus le succès, ce succès étant tout simplement la possibilité d'assurer son existence et les satisfactions matérielles qu'elle comporte, à moindres frais, pour les efforts moindres, avec économie des forces.

Au surplus, et en sens inverse des sociétés progressives dont on peut constater l'établissement puis le développement, on s'aperçoit que les peuples pasteurs qui se contentent d'une civilisation toute relative, qui pratiquent surtout la cueillette, notamment par le pâturage de leurs animaux à travers de vastes surfaces qu'ils dévastent, les nomades, vivent misérablement, sont et demeurent misérables parce qu'ils ignorent les mobiles économiques raisonnés, qu'ils vont au plus pressé ; leur paresse préférant fuir complètement l'effort plutôt que de le méthodiser et de lui faire rendre davantage.

Certes, la vie est devenue de plus en plus compliquée pour les populations, mettons les civilisations, qui ont su adopter les solutions et les méthodes conformes aux lois économiques : elles paraissent se donner une peine considérable pour arriver au but poursuivi; notamment quand elles pratiquent la division des professions au lieu de l'industrie domestique prétendant suffire à tous les besoins de la famille, et quand, comme conséquence, elles pratiquent aussi le commerce, l'échange, résultat et condition de la spécialisation. Mais finalement, et comme nous l'avons déjà répété à plusieurs reprises, la peine qu'elles s'épargnent est de beaucoup supérieure à celle qu'elles prennent; le rendement augmente; la satisfaction de besoins beaucoup plus nombreux et plus variés s'obtient dans des conditions bien moins pénibles.

C'est ce qu'avaient pressenti les tailleurs de silex des fameux ateliers du Grand-Pressigny, fabriquant pour autrui, et par masse, pour ainsi dire en série comme l'industrie extra-moderne. C'est ce qu'avaient compris également ces autres tailleurs de silex de

Spiennes, en Belgique, près de Mons, quelque 2 000 ans avant Jésus-Christ, pratiquant la concentration industrielle; et, bien entendu, étant obligés de pratiquer le commerce à assez grande distance, mettons le commerce « international », si le mot n'est vraiment pas ridicule à une semblable époque, dans de semblables milieux. Le sens du troc, de l'échange (il est vrai en nature) dont parle Adam Smith se développait peu à peu, et les preuves anthropologiques en même temps qu'historiques en sont innombrables : aussi bien les quartz hyalins trouvés dans les cavernes du Périgord et venant des Pyrénées ou des Alpes, que l'ambre de la Baltique se retrouvant dans les stations néolithiques de la Suisse.

Ce n'était plus seulement la création d'un outillage, la substitution graduelle de la production véritable à la cueillette si peu rémunératrice; c'était l'évolution de l'industrie domestique sans la division des professions dans cette vie domestique, puis dans des ateliers véritables. Souvent ce nouveau progrès, qui a été une découverte de méthodes, s'est cristallisé longtemps. Mais l'on ne peut oublier, quoique l'exemple ait été cité bien souvent sans qu'on en ait tiré toutes les conclusions voulues, que des populations comme les Phéniciens, les Grecs, les Mycéniens ont su réaliser une organisation industrielle qui ressemblait considérablement, toutes proportions gardées, par les idées sur lesquelles elle était basée, à l'organisation de notre industrie tout à fait moderne, avec production par grande masse, en série, d'objets semblables pour une clientèle abondante de consommateurs, que surtout dans les époques lointaines on ne pouvait trouver que sur une surface très vaste, c'est-à-dire en exportant et en allant vendre dans des pays très lointains.

Aussi bien, pour réaliser ce desideratum qui était la condition indispensable de l'industrie ainsi constituée pratiquement et complétée par le commerce que nous appelions audacieusement tout à l'heure international, il fallait perfectionner les moyens de transport; il fallait notamment inventer le bateau, la navigation maritime. Et c'est une des raisons pour lesquelles, quand on examine les découvertes, les observations, les documents de l'ethnographie avec des préoccupations économiques, on se trouve tout particulièrement frappé d'admiration à la vue des transformations profondes, c'est-à-dire des découvertes successives et vraiment géniales qui se sont faites dans le domaine des moyens et des instruments de trans-

port. Il y a eu en ces matières une ingéniosité, un esprit d'observation et d'invention, une compréhension des avantages économiques qui stupéfient vraiment, et qui valent une étude absolument spéciale. Peut-être la ferons-nous quelque jour.

Sans doute les pratiques si progressistes des Phéniciens, et des Grecs à leur exemple, n'ont-elles pas duré très longtemps; et un retour en arrière s'est fait, l'humanité comprenant mal ce qui avait été aperçu de façon géniale par les populations dont nous venons de parler. Pendant des siècles et des siècles, en même temps que l'outillage se perfectionnait fort peu, on allait se limiter à une production qui n'était vraiment pas économique, où le prix de revient des choses était élevé, c'est-à-dire l'effort fourni considérable pour un assez maigre résultat; il faudrait attendre des siècles pour que la compréhension complète des procédés utiles à suivre s'imposât vraiment, au fur et à mesure que les communications deviendraient plus faciles, les relations plus étendues, la clientèle plus nombreuse, les débouchés plus abondants; au fur et à mesure que les premiers gains réalisés sous ces influences permettraient d'accumuler les capitaux qui donneraient eux-mêmes le moyen de créer des manufactures et des usines (suivies plus tard par des machinofactures), où la production se ferait de nouveau par grande masse, par masses beaucoup plus importantes qu'au temps des Phéniciens. L'agriculture, qui procédait pourtant suivant des méthodes très anciennes, avait été une assez bonne école, en montrant notamment la nécessité du capital ou des capitaux, de l'épargne, de la collaboration du muscle animal, en attendant celle de ce que nous avons appelé par ailleurs le muscle mécanique[1]. La production et l'industrie domestiques allaient accuser de façon indiscutable leur infériorité; l'effort humain allait se faire dans des conditions beaucoup plus profitables pour chacun des collaborateurs à cet effort; la productivité allait augmenter dans des proportions extraordinaires, en même temps que l'abondance au profit du consommateur, consommateur des produits d'autrui, producteur de ce qui serait nécessaire à la satisfaction des besoins, d'autres besoins, de la part de cet autrui.

Cela allait être cette industrie moderne dont nous avons essayé d'exposer les caractéristiques dans un volume particulier qu'on nous

1. Voir notre ouvrage : *La Machine et la main-d'œuvre humaine.*

excusera de citer, l'*Évolution de l'Industrie.* Ce n'est pas à dire au surplus que cette industrie soit pratiquée dans tous les milieux même en apparence très civilisés ; il ne manque pas encore de sociétés même européennes où l'ethnographie, complétant les enseignements de l'anthropologie, cette ethnographie primitive nous montre l'homme encore imparfaitement maître des méthodes économiques, loin d'en comprendre tous les avantages, quoique bénéficiant pourtant de beaucoup des transformations qui ont été faites grâce à d'autres dans la voie de la diminution de l'effort et de l'économie des forces.

Il s'en faut de beaucoup que nous ayons élucidé ou essayé d'élucider ici tout le sujet (pas plus que dans les quelques conférences que l'École d'Anthropologie avait bien voulu nous autoriser à faire). Mais il nous semble qu'il y avait là un ensemble d'observations intéressantes à faire, puisqu'elles nous expliquent les progrès de l'industrie humaine, en nous montrant les raisons qui les ont motivées, puisqu'elles nous montrent que les quelques découvertes, les quelques inventions faites par l'homme tout à fait primitif relèvent de la conception confuse du « moindre effort » et des lois ou mobiles économiques qui ont amené l'industrie moderne à sa puissance de productivité, grâce aux outils et aux machines gigantesques, aux méthodes perfectionnées, à l'économie de la matière, à la spécialisation intense complétant la division des professions, à la concentration et à la fabrication par grande masse, à l'abandon de plus en plus complet de la cueillette, à la domestication de la nature, domestication qui est sans doute si imparfaite dans les sociétés primitives, mais qui est néanmoins le but, il est vrai le plus ordinairement inconscient, de cet animal humain qui ne se distingue pas d'abord des animaux proprement dits, si ce n'est par son armement naturel bien inférieur; et qui peut pourtant devenir le dominateur de ses concurrents et de ses ennemis de la première heure, grâce à l'application de plus en plus méthodique de l'intelligence et de l'esprit d'invention qu'il porte en lui.

Science française, Scolastique allemande

Par le Dr G. PAPILLAULT

(*Suite*[1]).

III. — La philosophie allemande est une scolastique stérile.

Résumé sur les deux processus scientifiques : 1° les lois assimilatrices; 2° les concepts classeurs. — L'exposition précédente a laissé forcément de côté bien des points de vue intéressants : elle n'a visé que l'essentiel. J'ai essayé de prouver que la science applique à toutes les catégories de représentations, qu'elle cherche à comprendre, les mêmes processus de découverte sous des apparences diverses telles que l'assimilation mathématique, la recherche des causes, le calcul des corrélations. Et nous pouvons, sans crainte, généraliser, à tout le domaine qu'elle embrasse, les règles que nous avions posées au début pour les mathématiques seules, et que nous voulons mettre une dernière fois en pleine lumière avant d'étudier les ombres du tableau, les erreurs, les sophismes sans nombre où se sont perdus tant d'efforts humains et particulièrement la pensée allemande.

La science a bouleversé les vieux classements qui s'immobilisaient dans les conceptions des philosophies scolastiques. Elle s'est débarrassée d'idées générales telles que les universaux et les catégories, qui ne constituaient que de fausses assimilations; elle a posé comme modèle des concepts absolument clairs à notre intuition; puis elle leur a assimilé une foule d'autres représentations, suivant la méthode que nous avons dégagée. Chaque étape de ce processus, chaque découverte, chaque assimilation s'exprime par une *loi* toujours susceptible de démonstration évidente, et se fixe en une *formule* claire et essentielle. Cette *loi formulée* n'est point « dans la nature

1. Voir *Revue* de 1916, p. 1, 65, 106.

des choses » comme l'ont répété tant d'esprits dogmatiques; elle rappelle surtout à notre esprit le processus d'assimilation qui lui est le plus commode à suivre; c'est un simple moyen technique, qui dépend, pour une très grande part, de notre constitution mentale subjective.

L'*ensemble de ces lois* constitue donc un guide, un *formulaire technique* et *pratique*, dont la valeur est incalculable pour nous, et ne peut être remplacée par rien autre, mais il ne constitue pas toute la science à lui seul, comme on paraît l'entendre si souvent. Ce serait confondre le but avec le moyen. Les connaissances acquises ne résident nullement dans ces lois qui servent à les perfectionner, mais bien dans les idées elles-mêmes, dans *ces classeurs conceptuels où nous catégorisons* le trésor des découvertes scientifiques. L'idée d'Aristote reste fondamentalement vraie : La science est essentiellement un bon classement, étiqueté de définitions précises[1].

*
* *

L'Instinct rationnel et son mode général, tantôt normal, tantôt vicieux, de satisfaction. — Il ne faudrait pas croire que l'humanité se soit engagée sans hésitation ni errements, conduite comme par un instinct infaillible, dans la large voie scientifique dont je viens de marquer les principales étapes.

Cet INSTINCT RATIONNEL existe : un organe aussi important que le cerveau doit forcément déterminer en nous un besoin de fonctionner, une tendance souvent inconsciente de son but, comme c'est ordinaire dans l'instinct, mais dont l'activité est puissamment aiguillonnée par le souvenir de sa satisfaction et l'attrait du plaisir qui la suit. Les plus belles découvertes ont été faites sans but pratique conscient chez leur auteur, qui n'obéissait souvent dans ses recherches qu'à l'attrait irrésistible des joies qu'elles amenaient à leur suite,

1. Je trouve un bel exemple confirmatif de ma conception de la science dans une remarque faite récemment par M. Charles Richet (*Rev. scientif.*, 1916, p. 360). « Les plus grandes et fécondes vérités peuvent se résumer, dit-il, *en une phrase courte*. Tout à l'heure, en résumant l'œuvre de Lavoisier, je vous disais : *La vie est une flamme*; et je faisais la synthèse de son œuvre; de même à présent, pour condenser en une parole l'œuvre de Pasteur, je vous dirai : La maladie, c'est le parasitisme. » En d'autres termes toute la technique assimilatrice d'un Lavoisier ou d'un Pasteur vient aboutir à un nouveau classement conceptuel.

joies analogues à l'émotion purement esthétique. Qu'on se rappelle la nuit extatique d'un Descartes découvrant sa mathématique universelle après tant de recherches anxieuses et solitaires. Quel attrait puissant elle nous révèle, capable de nous faire supporter les veilles les plus pénibles, les recherches les plus rebutantes!

Cet instinct est extrêmement complexe, comme l'organe cérébral dont il manifeste l'activité. Une brève analyse en est nécessaire, si nous voulons distinguer *sa satisfaction normale des nombreuses contrefaçons* que l'humanité a su inventer, dans cet instinct comme dans tous les autres, pour atteindre des joies au moins aussi intenses avec des méthodes vicieuses, moins ardues à suivre.

La présence de faits multiples, divers, qu'on ne peut ni classer, ni identifier, cause un sentiment pénible de *discrepantia*, de désaccord qui s'est manifesté dans toutes les langues : on sait que les termes exprimant le double, le multiple, expriment également l'hésitation, l'inquiétude, l'angoisse. C'est comme une disproportion entre le moi et les faits qui se présentent à lui.

L'instinct rationnel s'efforce de faire disparaître ce sentiment désagréable de perplexité et d'incompréhension; son action est essentiellement assimilatrice. Partout où il s'exerce, apparaît un *sentiment d'identification, ou de reconnaissance ou de simple familiarité* vis-à-vis des perceptions qui entrent dans le champ de notre conscience. L'*unité de nos concepts* embrassant le multiple en un seul état de conscience, cause une satisfaction indubitable de l'instinct rationnel; et le simple sentiment qui nous permet de *reconnaître un même objet individuel* dans les reviviscences successives d'un état de conscience met en jeu et contente la même tendance, dont la manifestation la plus élevée réside sans doute dans ce *besoin irrésistible de cohérence* entre nos représentations comme entre nos concepts qui nous rend intolérables des croyances contradictoires et conduit à la formation des grands systèmes philosophiques, dans l'unité cohérente desquels l'instinct rationnel trouve une suprême satisfaction, allant jusqu'à l'extase [1].

On a signalé les rapports que ces tendances entretiennent sans

1. Les mathématiques, disait H. Poincaré dans un Rapport au Congrès international des mathématiques, procurent des plaisirs esthétiques : « leurs adeptes y trouvent des jouissances analogues à celles que donnent la peinture et la musique ».

doute avec des *tendances plus sociales de conciliation, de sympathie et d'amour*; et même tout le monde connaît les théories psychiatriques de Freud et de son école, qui regardent toutes ces tendances comme des formes, de plus en plus sublimées, d'un *affect* général, la Libido, qui a son point de départ profond dans l'instinct sexuel.

Sans accepter aveuglément ces vues, je les ai rappelées pour bien mettre en relief le fait capital qui nous intéresse ici : l'Instinct rationnel se manifeste à notre conscience par un besoin de concilier, d'assimiler, d'unir, qui trouve une joie très vive dans sa réalisation. La Logique formelle et appliquée a été la réglementation de cet instinct, sa pénétration par la réflexion méthodique; et toute l'étude que je viens de faire sur la méthode des sciences représente l'usage efficace, utile à l'espèce comme à l'individu, de cet instinct.

Mais livré à lui-même, l'Instinct rationnel s'est exercé et s'exerce encore en dépit de ces instructions et de ces codes, et il agit uniquement, comme tous les instincts, pour avoir du plaisir, pour obtenir la jouissance qui accompagne sa réalisation, jouissance dont le souvenir est le grand aiguillon de tous les efforts instinctifs.

Seulement, comme je le laissais entendre plus haut, l'instinct est un guide qui est loin d'avoir la sûreté qu'on s'est plu à lui prêter, surtout dans les sectes philosophiques qui affichent le culte de la nature. L'animal, et à plus forte raison l'homme, trichent avec leur instinct. Toute l'ingéniosité humaine s'est appliquée à obtenir le plaisir final, et à l'intensifier même, sans subir la peine préalable, l'effort souvent douloureux que l'instinct exige afin de développer son activité normale et d'atteindre des fins, utiles à l'espèce, mais souvent pénibles elles-mêmes pour la sensibilité individuelle. En un mot, *l'Instinct rationnel a ses vices*, à l'exemple de tous les autres instincts qui l'ont précédé dans l'évolution organique; et comme il manifeste les fonctions de l'organe le plus évolué et le plus complexe de tous, il nous offre dans ses manifestations vicieuses une incomparable variété. Il y a là une foule de sophismes particuliers, que les traités de logique ne présentent pas sous leur vrai jour, et qui jouent pourtant dans nos civilisations un rôle immense. Ce sont bien, au fond, des *erreurs intentionnelles*, *volontaires*, mais où l'on trompe les autres et surtout soi-même en donnant son assentiment à des croyances qu'on se plaît à croire et à proclamer désintéressées, mais

qui ne sont si ardemment recherchées que parce qu'elles calment fort agréablement les exigences de l'instinct rationnel.

Cette attitude satisfait du même coup un autre besoin qui se confond intimement avec le précédent; je veux parler de ce *sentiment d'attente*, tantôt simplement curieuse, tantôt angoissée, suivant son degré d'intensité, et que nous éprouvons devant un avenir immédiat ou lointain, quand nous l'anticipons dans nos inférences.

Ici encore, par les mêmes moyens sophistiques, vicieux, nous nous procurons une impression de repos, de confiance dans l'avenir, de satisfaction optimiste, qui ne répond plus du tout aux réalités extérieures; nous inventons des entités dont la permanence d'action nous rassure et nous donne une certitude que nous ne devrions légitimement acquérir que dans l'ordre rationnel; seul, en effet, ce dernier nous permet de calculer, de prévoir et d'agir avec une sûreté exactement proportionnelle à la perfection scientifique de nos classements conceptuels.

Principaux sophismes de l'Instinct rationnel. — 1° *Concepts de choses individuelles objectivés en entités.* — J'ai dit plus haut que la complexité de l'organe cérébral entraîne celle de l'instinct rationnel qui lui correspond et explique du même coup la multiplicité de ses satisfactions vicieuses. Ajoutons que son *fonctionnement pratique*, *indispensable à notre existence*, *nous oblige à donner notre assentiment à des croyances* dont nous n'avons point la certitude démonstrative. Il en résulte un entraînement, une habitude de donner cet assentiment sans nécessité logique, qui vient s'ajouter à la tendance déjà si puissante et si générale d'accepter une croyance pour la simple jouissance intellectuelle qu'elle nous procure.

Par exemple les perceptions successives que nous avons d'un même objet extérieur ne sont jamais absolument les mêmes; et les représentations successives de cette perception, qui viennent revivre dans notre conscience, ne sont, sans doute, jamais absolument indentifiables les unes aux autres. Nous croyons bien, tout de même, les reconnaître; et nous les identifions *dans un objet individuel* et *persistant*. Cette unité n'est, au fond, qu'un acte de foi, qui satisfait à la fois notre sentiment d'attente, notre instinct rationnel et notre besoin d'action; il nous donne confiance dans la stabilité des choses et dans leur avenir.

Élargissons maintenant cette assimilation sériaire; nous ne l'appliquerons plus seulement aux différentes représentations d'un même objet, mais à celles de plusieurs objets assez semblables pour appartenir à une même espèce. Nous serons portés dès lors à regarder cette *espèce* elle-même *comme un objet* ayant son unité, et contenant des individus qui n'en sont plus *que des parties* égales entre elles. Les hommes, par exemple, ne sont plus des êtres ayant chacun son individualité propre, ses tendances, ses aspirations, ses besoins particuliers; tous sont égaux, et l'on n'a plus à s'occuper que de l'unité spécifique : l'*Homme*.

Les réalistes médiévaux ont multiplié, comme on le sait, ces entités conceptuelles; et, tout le monde connaît l'abus que les rationalistes en font encore; mais comme on y gagne une confiance dans ses déductions, une sûreté apparente dans ses anticipations! Tous nos concepts deviennent des classements parfaits et, par suite, toutes nos inférences prennent à nos yeux une rigueur mathématique qui implique comme résolu l'immense problème auquel nous avons vu s'attaquer la science tout entière. Quelle satisfaction doit apporter un pareil acte de foi! et comme on comprend bien l'air suffisant, heureux, et péremptoire d'un rationaliste en train de dogmatiser!

2° *Concepts d'actions* (*ou de rapports*) *objectivés en lois-entités.* — Un dernier pas reste à franchir dans ces assimilations artificielles, et c'est un des triomphes les plus insolents de notre instinct rationnel; il nous donne toutes les illusions de l'assimilation la plus étendue par une confusion très habilement dissimulée. Essayons de la percer à jour.

Nous venons de voir comment nous stabilisons, par un acte de foi inévitable, nos représentations successives en un objet individuel, et comment, par un autre assentiment parfaitement illégitime cette fois, nous groupons et identifions des objets simplement semblables en des concepts dont nous faisons, à leur tour, des objets individuels, stables et persistants comme les premiers. Ce premier pas fait, nous nous en prenons *aux actions*, *bien plus fugitives*, *bien plus changeantes*, *que ces objets* ou *classes d'objets exercent sur d'autres* ou *sur nous-mêmes*, et nous tendons à les stabiliser à leur tour par les mêmes processus mentaux. Nos besoins pratiques les plus légitimes nous ont fait percevoir et reconnaître ces actions; puis, nous n'avons pas

tardé à découvrir entre elles des similitudes : certaines classes d'objets ont des actions assez constantes pour nous permettre de les grouper, de les classer, de les prévoir approximativement. Ce sont nos premières *lois empiriques*, auxquelles la formule verbale a tout de suite prêté une apparente stabilité.

Mais alors une confusion très grave s'est faite dans notre esprit, si profondément influencé par la vie sociale. Là aussi nous avions des formules qui réglementaient nos actions politiques ou morales, et tendaient à les stabiliser. Seulement ces *lois d'origine sociale* ne constataient pas seulement, comme les lois naturelles, la constance de certains actes; elles les ordonnaient, elles les déterminaient en tant que formules morales, et elles constituaient, pour notre volonté, un antécédent causal. Celle-ci a tout naturellement déteint sur celle-là; la loi naturelle est devenue, dans l'esprit des hommes, une cause à son tour, une entité, une réalité active qui gouverne les choses. Dès lors les *concepts de choses* qui peuvent être causes d'actions physiques, les *concepts de lois sociales* qui peuvent être causes d'actions morales ou immorales ont été confondus dans notre esprit avec les *concepts de lois naturelles* qui sont regardées désormais comme causes d'actions physiques.

Ainsi, tous ces concepts dont l'unique fonction normale eût été d'enregistrer simplement soit des *actions*, soit des *êtres*, semblables entre eux, dans des classements distincts et nettement définis, ont été transformés par notre Instinct rationnel en des entités auxquelles il a prêté artificiellement une même nature stable et active pour les assimiler plus facilement entre eux et nous donner l'illusion tant désirée d'une unification totale de nos connaissances. Philosophes comme savants n'ont pu échapper à cette tendance de notre Instinct rationnel et ont multiplié à l'envi ces confusions. Les scolastiques de l'Antiquité et du Moyen âge ont cru expliquer les choses en les faisant rentrer, soit dans des *catégories* purement verbales, soit dans des *principes* qui n'étaient plus des choses, mais des rapports, qui n'étaient pas des *summa genera*, mais les moyens techniques employés par l'esprit pour assimiler, comme nous l'avons vu plus haut. Et, de leur côté, les savants eux-mêmes sont, pour la plupart, convaincus qu'ils expliqueront toutes choses par des *lois de plus en plus générales*, par des *lois éternelles qui régissent* l'univers ou qui sont *dans la nature des choses*; alors que ces lois dépendent si

étroitement de notre organisation, et de la façon subjective dont nous percevons et concevons l'univers.

Les chapitres précédents ont, me semble-t-il, suffisamment montré qu'on a *confondu, de la sorte, les choses relativement stables avec les actes*, les *termes avec les rapports*, les *concepts concrets avec les lois*, les classements des choses avec nos méthodes d'assimilation, c'est-à-dire nos moyens techniques de perfectionner ces classements et de prolonger nos connaissances. Nous allons voir maintenant quel étrange animisme notre instinct rationnel a imposé à tous ces concepts transformés en entités et confondus les uns avec les autres.

3° *Ces entités deviennent des puissances actives assimilées à notre Moi individuel.* — Le même processus mental qui nous fait reconnaître certaines perceptions et représentations que nous assimilons et identifions en un objet stable, agit avec une intensité incomparablement plus forte pour nous donner la croyance constante et invincible dans *la persistance et la stabilité de notre moi.* Le moi est un acte de foi parfaitement indémontrable, mais absolument nécessaire à notre pratique. Le moindre doute à son sujet, le moindre désaccord dans sa cohérence trouble notre action, compromet notre énergie, conduit à la folie; notre Instinct rationnel se complaît dans cette unification des perceptions infiniment nombreuses dont le moi est composé et il est inévitable que notre même instinct s'efforce d'assimiler à *ce moi, que nous croyons connaître parce qu'il nous est le plus familier*, tous les objets, et aussi toutes les entités réelles ou irréelles dont nous avons étudié plus haut la formation. Il en résulte une simili-connaissance dont nous tirons une source intarissable de satisfactions rationnelles vicieuses.

Animer les objets, c'est-à-dire leur prêter un moi analogue au nôtre est une joie dont les hommes ne se lassent jamais : la Magie et une partie énorme des arts et des religions en sont sorties. Je n'insiste pas, visant surtout ici les applications philosophiques. Or les philosophes ont suivi la même pente agréable, même dans leurs systèmes les plus mécanistes. L'atome de Leucippe et de Démocrite avait sa puissance indépendante, son αυτοματον, dont l'origine subjective n'a point besoin d'être soulignée. D'autres philosophes, sceptiques ou mystiques, placent cet *automatisme*, qui devient de l'*Autonomie* ou de la *Liberté*, dans tous les objets individuels qui consti-

tuent la Nature, et dont les actes sont dès lors aussi contingents que ceux des hommes eux-mêmes.

Les concepts, à leur tour, ne sont plus seulement réalisés en objets, comme chez Platon et les réalistes médiévaux, mais ils deviennent eux aussi des puissances autonomes. Combien de philosophes ont admis que les genres ou les espèces sont des causes formelles, des puissances qui modèlent la matière ; et combien de savants modernes, aussi réalistes, aussi animistes que les vieux philosophes dont ils sont les premiers à se moquer, affirment journellement que les lois scientifiques *gouvernent* les astres, *président* à la formation des êtres vivants, et dirigent les espèces animales dans leur évolution vers le Progrès. Quelles divinités puissantes que ces lois, déjà animées et assurées de l'éternité par Socrate, et auxquelles on devrait bien élever des temples, comme le faisaient les anciens, à la Paix, à la Guerre, à la Fortune, et une foule d'autres concepts gratifiés d'une puissance (numen) et divinisés !

Tous ces concepts sont donc devenus des personnes tout à fait semblables à notre moi. Tout ce qui les concerne semble nous devenir, dès lors, *très familier*, et par suite nous donne l'illusion d'être très compréhensible. Notre Instinct rationnel se contente volontiers de ces à peu près. On a, par exemple, tenté mille fois d'analyser, de comparer et d'assimiler les concepts d'Unité suprême, du Bien, du Vrai, de l'Univers, etc., et on a toujours échoué. Mais si, avec un Plotin ou mieux encore avec un Proclus de Byzance, on anime ces concepts ; si on prête à ces entités humanisées des relations qui nous sont des plus familières, comme l'habitude de s'unir entre elles et d'engendrer, on pourra faire sortir de leurs unions mystiques de nouveaux concepts qu'il eût été très difficile de déduire par la voie logique. On a conçu, par ces grossières analogies, des *Triades* dont les deux premiers termes, accouplés, engendrent le troisième et, qui, depuis les penseurs de Chaldée jusqu'au système de Hégel, en passant par les Gnostiques, les philosophes alexandrins et leurs nombreux disciples anciens et médiévaux, ont fourni aux hommes des explications illusoires et une source inépuisable de satisfactions pseudo-rationnelles.

Enfin un dernier pas est franchi et une joie suprême est obtenue par les Mystiques, avec une application nouvelle des mêmes principes. Pourquoi serait-ce seulement entre les entités conceptuelles

qu'on établirait des unions mystiques génératrices de vérités? Une découverte, avec le plaisir qu'elle amène après elle, ne consiste-t-elle pas essentiellement dans l'assimilation à notre moi pensant d'une idée ou d'un fait nouveau? Cette union ne peut-elle pas se faire en dehors des voies si ardues de la Logique et de la Science? Unissons-nous donc directement, en des noces mystiques, en une θεωρια extatique, comme disait Plotin, avec ces entités conceptuelles vers lesquelles nous pousse une επιστροφη, un désir inextinguible de perfection, de parachèvement de notre moi pensant, et surtout de *libido sciendi*, de jouissance rationnelle. La connaissance acquise de cette sorte sera d'ailleurs toujours reconnue comme *inexprimable* et l'on devine facilement pourquoi; on se contentera même d'une *docta ignorantia*; mais, en fin de compte, on aura obtenu ce que l'on cherchait : le spasme extatique, une satisfaction exacerbée, quoique profondément sophistiquée, de notre Instinct rationnel.

Certains Ethnographes affectent d'aller chez les peuples les plus arriérés recueillir des exemples authentiques d'animisme, comme si cette fleur vénéneuse ne pouvait plus végéter entre les pavés de nos cités modernes. Quelle erreur! Elle y fleurit partout : dans les Temples comme dans les Bibliothèques, dans les livres des philosophes comme dans les revues les plus scientifiques. La civilisation apporte, il est vrai, un stimulant énergique à notre instinct rationnel; mais si elle multiplie les joies saines et bien méritées des grandes découvertes, elle exacerbe du même coup la recherche passionnée de ses jouissances illégitimes : les vices intellectuels ont souvent gagné autant que les vertus, et, disons-le de suite, les systèmes philosophiques ont largement puisé des deux côtés, inclinant davantage vers l'un ou l'autre, suivant les caractères des personnalités, des pays et des civilisations qui leur ont donné naissance.

*
* *

Philosophies médiévales, sources des grands systèmes modernes. — L'étude que nous venons de faire de l'Instinct rationnel et de ses sophismes va nous offrir une application immédiate dans l'examen de quelques systèmes de philosophie médiévale. L'un d'entre eux mérite toute notre attention, car il s'est conservé avec ses caractères

essentiels, chez tous les philosophes allemands, tandis que d'autres systèmes, plus actifs et plus vivants, se transformaient sans cesse et aboutissaient à la science moderne.

Jamais, peut-être, un mélange plus varié d'erreurs et de vérités, de science et d'illuminisme, ne s'est mieux étalé qu'à cette époque de bouillonnement intense et d'expression naïve qu'on appelle le Moyen Age. La pensée moderne, alors dans sa première et juvénile efflorescence, abordait à la fois la création de son langage, l'invention de ses arts plastiques et de sa poésie, l'organisation de ses méthodes de penser et de travail, et y mettait, malgré toutes les entraves, une hardiesse et une variété qu'on a trop longtemps méconnues. Les systèmes philosophiques y naissent, se développent et se heurtent dans une mêlée indescriptible, et montrent une vigueur qui ne leur a point permis de mourir subitement à la Renaissance, comme on le dit encore si souvent. Pas plus à eux qu'à ces autres systèmes, concrets et vivants, qu'on appelle des espèces animales, on ne saurait appliquer la *loi des cataclysmes* de Cuvier. Les uns et les autres se continuent et se perpétuent dans les temps modernes, sous des formes nouvelles qui peuvent tromper des observateurs superficiels, mais laissent facilement apercevoir les homologies organiques fondamentales. *Les systèmes modernes ne sont que l'épanouissement des formes médiévales.*

Seulement toutes les espèces vivantes n'ont pas en elles la même capacité de transformation. Certaines ne peuvent s'adapter aux conditions d'un monde nouveau; elles dépérissent, végètent encore quelque temps, puis meurent stériles, sans renouveau possible sur l'arbre de vie où elles paraissaient autrefois pleines de sève et riches d'avenir. De même, tous les systèmes du Moyen Age n'ont pas également prospéré. Certains semblent avoir possédé comme une potentialité de vérité qui s'est magnifiquement réalisée depuis, tandis que d'autres ont conduit la pensée humaine dans une impasse où elle est venue s'étouffer. Comme exemple des premiers, je vais esquisser rapidement le développement des deux grands systèmes qui dominent et se partagent toutes nos conceptions modernes, l'Empirisme anglais et le Rationalisme français; nous pourrons ensuite leur opposer le triste avortement de la Scolastique allemande, empêtrée dans des formes archaïques dont elle n'a pu se défaire.

I. *Systèmes médiévaux fertiles.* — 1° *Empirisme anglais.* — Le système philosophique qu'on peut appeler, suivant les points de vue, sensualisme, nominalisme, et mieux encore *individualisme*, a été très nettement exposé dès le XIIIe siècle par Roger Bacon. Ce penseur éminent accepte d'abord la thèse de Plotin d'Alexandrie, à savoir que l'individu a son essence particulière. Il affirme que chaque individu porte en lui son principe d'existence, son autonomie, sa dignité et son entendement particulier. Tous les objets individuels de la nature sont des puissances actives qui agissent les unes sur les autres; et c'est la connaissance empirique de leurs rapports qui crée la Science. Les entités conceptuelles des Scolastiques athéniens et latins n'existent pas. L'expérience seule peut nous dévoiler les arcanes de la nature.

On reconnaît tout de suite dans ce système le caractère actuel de la pensée anglaise; sa descendance est facile à suivre. Au XIVe siècle D. Scot maintient l'individualisme; mais c'est surtout Occam qui reprend dans toute son ampleur la thèse de Roger Bacon. Son influence prépondérante se maintiendra dans sa patrie. Francis Bacon ne fera que préciser la preuve expérimentale. Locke, Hume, St. Mill, Bain, H. Spencer lui-même prolongeront, en le creusant, le même sillon.

Remarquons de suite que *cette attitude intellectuelle n'est pas sans péril.* L'empirisme de Roger Bacon est à double face. « Duplex est experimentia. » A l'expérience externe, scientifique, il ajoute une expérience interne qui, par bien des côtés, touche à une inspiration mystique et à un illuminisme, qu'on retrouverait, traits pour traits, dans les derniers écrits de William James. La tendance de ne voir dans les choses que le côté individuel, et, dans leurs actes, que la manifestation de leur puissance autonome, conduit facilement à une *contingence universelle* dont le *Probabilisme* de Pearson étudié plus haut, le *Pluralisme* de William James et le *Pragmatisme* sont les prolongements modernes; la science pourrait y sombrer, au profit d'une satisfaction purement animiste de notre instinct rationnel.

Mais ces erreurs ne doivent point voiler à nos yeux la magnifique potentialité scientifique que portait en son sein cette philosophie. L'appel constant de l'attention sur les expériences particulières écartait l'esprit des généralisations hâtives et des abstractions vaines; le sens de la réalité se développait; les observations

patientes, les enquêtes minutieuses relevant avec soin les variations des caractères individuels, devaient aboutir forcément aux découvertes d'un Newton, d'un Faraday, d'un Darwin, d'un Galton et de tant d'autres. En biologie, on devait surtout compter, pour expliquer l'évolution, sur l'action réciproque des individus et la sélection des meilleurs, dont le libéralisme politique et économique maintenait le libre épanouissement dans tous les grands domaines de l'activité humaine.

Toutes ces méthodes, toutes ces découvertes, tous ces systèmes portent la marque des Roger Bacon et des Occam : le bateau anglais, parti avec ces humbles pilotes médiévaux à la conquête des Hespérides, ne porte point dans ses flancs toute la science; mais sa cargaison contient un riche butin où puisera longtemps la pensée humaine, et certains des héros, qui composaient son équipage sans cesse accru, resteront longtemps des guides précieux pour les découvertes futures.

2° *Rationalisme français.* — L'élève d'Oxford, le savant et mystique Roger Bacon, nourrissait un profond mépris pour la « *philosophie des Latins* ». Il avait tort, malgré la fréquente justesse de sa critique. *Leur Rationalisme*, qui avait trouvé à Paris sa plus parfaite expression, possédait au fond de lui-même une valeur éducative, une potentialité scientifique qui devait se manifester un jour avec éclat et se montrer l'égale de son émule, l'Empirisme anglais.

La descendance rationaliste est fort délicate à suivre, parce que les rejetons modernes renient violemment leurs ancêtres, lesquels de leur côté ont regardé parfois avec horreur leur produit. Pour saisir cette réelle continuité, je supplie donc le lecteur de se débarrasser avec soin des derniers vestiges d'esprit de secte, dans un sens ou dans l'autre, afin d'examiner cette matière avec la même indifférence qu'il ferait devant une réaction chimique ou une observation physiologique.

Condorcet, dans sa *Vie de Turgot*, remarquait très finement que « la scolastique produisit, dans la logique comme dans la morale, et dans une partie de la métaphysique, une subtilité, une précision d'idée, dont l'habitude, inconnue aux anciens, a contribué, plus qu'on ne croit, au progrès de la bonne philosophie ». L'étude du droit romain avait déjà habitué les esprits aux vues claires, aux divisions

précises, aux déductions rigoureuses[1]. La langue nouvelle, que le peuple de France dégageait des formes latines, révélait chez lui une aptitude extraordinaire à développer ces qualités et à continuer, dans les études de grammaire et de logique, la pensée et les travaux des grands Scolastiques d'Athènes, surtout d'Aristote.

Il se forma ainsi une philosophie dont les variantes sont innombrables, dont les défauts graves seront signalés plus loin, mais qui, dans son ensemble, dégage une *valeur intellectuelle* et une *force éducatrice* dont les effets ont été admirables. L'habitude de l'argumentation logique, de la définition précise, l'usage constant des abstractions et de leurs enchaînements exigent le fonctionnement de nos facultés les plus élevées, les plus lentes à acquérir. Le souci de la forme n'est-il pas le sentiment qui se développe le dernier chez l'adolescent, et qui manque le plus chez les sauvages[2]? Le respect de la volonté réfléchie placée bien au-dessus de tous les autres appétits, le culte de l'intelligence placée à son tour au-dessus de cette volonté; l'entraînement à classer nettement chaque chose, à hiérarchiser scrupuleusement ses idées, constituaient autant d'exercices très méthodiques et très profitables de notre instinct rationnel. Enfin le réalisme objectif même de cette philosophie écartait les esprits des exagérations malsaines du mysticisme et de l'égotisme, les tournait vers une conception objective du monde, qui devait aboutir facilement à la conception scientifique, elle aussi, objective et réaliste dans sa plus grande part.

Il ne faut donc point s'étonner si l'on constate une suite *historique indéniable entre le rationalisme scolastique* et *le rationalisme cartésien*. D'après Baillet, Descartes avait comme auteur favori saint Thomas d'Aquin, dont il avait certainement trouvé l'enseignement très en honneur à l'École de la Flèche; et sa rupture avec les Scolastiques est bien moins profonde qu'il ne l'a cru lui-même et qu'on ne l'a admis d'après lui. Jourdain, Hauréau et bien d'autres historiens de la Philosophie ont signalé les emprunts nombreux que Descartes fit au thomisme, non seulement en métaphysique,

1. Lire, à ce propos, le curieux hommage rendu par l'Allemand Mommsen aux distinctions nettes du Droit romain et à la clarté du génie latin (*Histoire romaine*, trad. de Guerle, I, p. 201). « Dans la loi romaine, dit-il, tout est clair et précis. »

2. Voir Dontchef-Dezeuze, *L'Image et les réflexes conditionnels*, Alcan, 1914, p. 61 et 103.

mais jusque dans sa conception purement quantitative de la matière. Il y puisa surtout cet intellectualisme, ce culte de la raison qui reste, avant comme après lui, la passion dominante de l'esprit français. Une phrase comme celle-ci, où se condense toute une philosophie, pourrait aussi bien appartenir au *Discours de la Méthode*, ou à un de nos rationalistes contemporains, qu'au maître scolastique, son auteur réel : « Ce qui est naturel à la raison nous apparaît si nécessairement vrai que nous ne pouvons pas même penser que ce soit faux. »

L'étendue de cette action exercée sur Descartes par ses maîtres médiévaux ne doit nous cacher ni les défauts de la Scolastique, inhérents à son époque, ni l'originalité profonde de Descartes et de la science française, qui subit sa géniale impulsion. Il fit disparaître l'erreur fondamentale des philosophies scolastiques, qui ont regardé nos concepts imparfaits, empiriques, formés par le sens commun et fixés dans le langage, comme des classements définitifs et absolus des choses; devant lui s'évanouirent ces entités formelles, ces abstractions vides, ces chimères animistes dont j'ai énuméré précédemment les plus nuisibles à la science et qui obscurcissaient encore les esprits. Mais le *Discours de la Méthode* ne fut ni un cataclysme ni une révolution; c'est l'aboutissant d'une philosophie qui, depuis la première Renaissance médiévale, depuis le XII[e] siècle, se développe sur notre sol, grandit, se perfectionne, et prend enfin pleine conscience de ses procédés et de sa force inventive.

Elle aussi, d'ailleurs, tout comme l'Empirisme anglais, nous offre des dangers qui lui sont inhérents, des erreurs où elle incline plus volontiers.

La mathématique universelle constitue un idéal dont la réalisation est sans cesse reculée par les faits nouveaux que lui oppose l'expérience interne et externe. L'individualité de chacune de ces expériences apporte donc un obstacle toujours fort importun à l'universalité des lois, des principes et des inférences que recherche le Rationalisme. L'Instinct rationnel tend tout naturellement à passer outre, à supprimer cet obstacle, à négliger l'expérience, à mépriser le fait particulier, pour se procurer plus rapidement les jouissances d'assimilation que j'ai analysées plus haut. Et le Français leur est d'autant plus sensible que ses goûts esthétiques sont plus développés : comment résister à l'attrait captieux d'un beau raisonne-

ment quand on est le grand créateur moderne des belles formes et des belles lignes?

Quelques conséquences sociales en découlent directement : l'individu avec ses qualités personnelles, sa valeur particulière, échappe, par définition, pourrait-on dire, à la règle universelle et sera souvent mal vu. L'hérédité, sous toutes ses formes, conservant et parfois amplifiant cette exception, apparaîtra comme un mal; le choix des meilleurs, la constitution et l'utilisation des élites prendront, aux yeux circonvenus, l'apparence d'une injustice; et l'Instinct rationnel trouvera trop souvent sa satisfaction dans un égalitarisme niveleur qui ne veut voir dans les *individus que les unités d'une même espèce*, à chacune desquelles s'applique indifféremment et *également* la loi, la règle, le raisonnement et la justice distributive.

Mais, affirmons-le bien haut, ces quelques défaillances ne doivent point nous faire méconnaître une des plus belles manifestations du génie humain, une des plus pures lumières qui l'ait éclairé sur la route des découvertes. *La mathématique universelle de Descartes est la méthode scientifique par excellence*; c'est elle, en somme, dont j'ai développé la pensée directrice au début de cette étude, et dont il m'a suffi de préciser le point de départ et de continuer la direction pour avoir une vue synthétique de la science tout entière.

Ajoutons que le Rationalisme *a aussi des conséquences sociales* dignes de notre admiration. J'ai signalé plus haut les relations qui existent entre le besoin de cohérence rationnelle et les sentiments de sympathie sociale. Jamais elles n'ont éclaté plus magnifiquement que dans le Rationalisme français, si compréhensif, si largement humain, si enthousiaste de toute idée généreuse comme de toute action morale juste et désintéressée, si fraternel enfin avec tout groupement humain qui cherche à remplir loyalement sa destinée.

Il semble, à première vue, qu'il y ait opposition complète entre les deux grandes philosophies que nous venons d'examiner brièvement, et bien des penseurs l'ont cru, à l'exemple de Roger Bacon. Mais, en réalité, elles sont comme deux savants ouvriers qui travaillent à la même œuvre avec des tempéraments différents; *les qualités de l'une corrigent les défauts de l'autre*, et se complètent harmonieusement : Descartes avait trop simplifié la Mécanique pour l'assimiler aux mathématiques; l'expérience révéla des difficultés qu'il n'avait

pas prévues. De même, la chimie, dès ses premières découvertes, est assimilée par Lavoisier, dans un passage célèbre, à une rigoureuse équation; mais les corps simples, puis l'atomisme viennent s'opposer, pendant un siècle, à une unification mécanique qui se résout seulement de nos jours. De même encore, en biologie, le rationaliste et cartésien Lamarck[1] ramène tout à la fonction, c'est-à-dire, en somme, au mouvement, mais les observateurs opposent des individualités morphologiques que l'hérédité transmet ou modifie brusquement en dehors de la fonction, et qui ne seront que fort lentement résolues.

Ainsi s'opposent en apparence, mais, en réalité, s'harmonisent les efforts des deux méthodes. Le Rationalisme est sans cesse arrêté dans sa marche trop hâtive par des problèmes nouveaux, par des obstacles réels (une foule d'individualisations concrètes) que la nature contenait en son sein et que l'Empirisme révèle; et sans cesse il s'attaque victorieusement à cet obstacle, l'analyse, le désagrège et l'égalise enfin sur la large voie où la Science continue sa marche.

(*A suivre.*)

1. Voir à ce propos mon étude : *Les origines subjectives des deux grandes théories évolutionnistes*, etc. (*Revue Anthrop.*, février 1915).

Découverte d'un Menhir à Sculptures,

tombé sous les Dunes de l'intérieur du Marais de Mont, à Saint-Hilaire-de-Riez (Vendée).

[Stratigraphie Néolithique]

Par M. le Dr Marcel BAUDOUIN

INTRODUCTION.

Dans un mémoire antérieur[1], j'ai signalé la trouvaille d'un MENHIR *tombé*, enfoncé *sous le sable des Dunes,* aux Chaumes, commune de Saint-Hilaire-de-Riez (Vendée). — J'ai décrit alors cette découverte, en mentionnant qu'à côté existait une importante SÉPULTURE GALLO-ROMAINE, parfaitement *datée* et placée dans le *sable* même[2]. — Cette première constatation m'avait permis de conclure[3] que les DUNES maritimes des Chaumes, quoique situées en pleins marais du pays de Mont, du côté de l'île de Riez, étaient : *a*) *antérieures à l'époque gallo-romaine*; *b*) et *postérieures à l'époque néolithique*, et même à la chute dudit menhir : ce qui les datait comme probablement très postérieures au Néolithique, quoiqu'on ne connaisse pas encore de CHUTE de *Menhir* bien datée.

Or, en juillet 1913, j'ai trouvé, dans le même lieu et les mêmes conditions, un SECOND MENHIR, *tombé* également, et plus intéressant encore que le premier, non seulement par ses *dimensions*, mais surtout par sa *position de chute* et les *Sculptures* curieuses qu'il présente.

Le voisinage des deux blocs rend, en outre, des plus probable en ce

1. Marcel Baudouin, *Découverte d'un Menhir tombé sous les Dunes et d'une Station gallo-romaine aux Chaumes, de St-Hilaire-de-Riez* (V.). — *Bull. et Mém. Soc. d'Anthr. de Paris,* 1905, 19 janv., p. 125-141, 5 fig. — Tiré à part, 1905, in-8, 17 p., 5 fig.

2. Marcel Baudouin, *Description anatomique des neuf crânes de la Station gallo-romaine des Chaumes, de St-Hilaire-de-Riez* (V.). — *Bull. et Mém. Soc. d'Anthr. de Paris,* 1912, 7 nov., p. 321-346, 11 fig.

3. Marcel Baudouin, *Données stratigraphiques fournies par les Dunes sur les côtes de Vendée. Leur importance en Préhistoire et en Géographie historique.* — *Bull. Soc. Sc. Nat. Ouest France,* 1912, 3e sér., t. II, 30 juin, p. 55-90, 8 fig. — Tiré à part, Nantes, in-8, 35 p., 8 fig.

point l'existence, sinon d'un véritable ALIGNEMENT, du moins d'un *Monument mégalithique* important, actuellement complètement *caché sous ces Dunes* ou totalement *détruit.*

Pour bien distinguer le premier menhir de 1902 de ce dernier, je crois utile de lui donner plus spécialement le nom de MENHIR DU CREUX-D'ARGENT *des Chaumes* (n° I), puisqu'il se trouve au niveau même de ce lieudit[1], réservant celui du *Menhir à Sculptures des Chaumes* (n° II) pour la pierre découverte en 1913.

DÉCOUVERTE. — Cette pierre a été trouvée, au cours de travaux agricoles, par le cultivateur qui a acheté la propriété de notre regretté ami Fromenty, appelée *La Chaumière*, sur la partie du ténement des *Chaumes* qui nous intéresse (*Fig.* 1 ; Δ).

Et, comme cette personne avait travaillé à nos fouilles de 1902, dès qu'elle eut reconnu la présence d'un nouveau bloc sous la dune, elle nous prévint, ainsi que nous l'en avions priée.

FOUILLE. — En juillet 1913, cet homme, avec d'autres ouvriers, a bien voulu, sous notre contrôle, mettre complètement à nu cette pierre ; et une journée de travail à 3 fouilleurs a suffi pour la dégager complèement.

1° LA PIERRE. — Je pus alors l'étudier facilement, prendre les mensurations, les décalques, les photographies (*Fig.* 3), les contre-empreintes au plâtre nécessaires, et résoudre rapidement et aisément le problème posé par cette seconde découverte aux Chaumes de Saint-Hilaire-de-Riez. A l'aide d'un dégagement complet des extrémités, je pus d'abord me rendre compte de l'*Orientation* générale, de la configuration des 4 *bords* et de la *face zénithale* de la pierre, de l'existence de divers petits *blocs* au niveau du côté Est ; et enfin, en faisant creuser au-dessous de cette énorme pierre différents petits *tunnels*, je me rendis compte de la conformation de la face gisant sur le sol.

2° OBJETS. — Au cours de ces recherches, on ne recueillit, d'ailleurs, *aucun objet préhistorique intéressant* (ce qui est assez extraordinaire), sauf les suivants :

a) *Percuteur.* — Au cours de la fouille, en effet, parmi les petits *cailloux* situés au pourtour de la base du mégalithe, j'ai ramassé un petit galet, ovalaire, de quartz blanchâtre, probablement d'origine marine, qui a servi de *Percuteur* à l'une de ses extrémités. Celle-ci, en effet, au lieu d'être unie et polie, présente des *cassures*, irrégulières, très localisées. Ce galet mesure 40 mm. × 23 mm. et ne pèse que 30 gr. Il s'agit donc d'un très petit outil, ayant, d'ailleurs, pu servir à la fabrication des *Cupules.*

b) *Silex taillés.* — Je n'ai reconnu que *trois* éclats de *silex*, provenant certainement de la taille de petits *galets de mer* en cette roche. 1° L'un d'eux n'est qu'un éclat sans intérêt (silex bleuâtre). — 2° Le second pro-

1. Dans mon travail de 1905, je n'avais pas cru utile de faire cette spécification, la pierre étant alors la seule apparente dans le ténement des Chaumes.

vient d'un silex très blanc, ayant l'apparence du marbre, avec un cône de percussion éclaté. Il présente des *retouches d'utilisation*, typiques, sur l'un des bords. Il n'a que 25 mm. de long et 20 mm. de large; il est épais de 8 mm. — 3° Le troisième fragment est très petit; mais on remarque sur la face non plane l'ablation préalable de petites lamelles très fines, enlevées sur le galet d'origine.

Ces trouvailles corroborent seulement l'hypothèse MENHIR, puisqu'elles indiquent le *passage* de l'homme en ce point et sont peu en rapport avec la théorie d'une pierre de grès *en place* et non utilisée par les néolithiques; mais elles ne prouvent pas, bien entendu, que la pierre a été jadis *dressée*.

3° BLOCS DE CALAGE. — Par contre, du côté de l'Est, on a mis au jour, d'une part au coin Nord-Est, d'autre part au bord Sud, près du coin Est, DEUX PIERRES, assez volumineuses, dont on ne peut s'expliquer la présence que si l'on admet qu'il s'agit de BLOCS DE CALAGE d'un *Menhir*, comme on le verra plus tard.

a) Ces blocs sont donc bien plus intéressants! On doit dire qu'il existait, en outre, de petits morceaux de *Grès cénomanien*, CASSÉS, également du côté Est, c'est-à dire tout autour de ce qui devait être la *base* de ce Menhir (*Fig.* 3; C^1).

b) Le bloc du *Nord-Est* était un morceau de *Pierre cornue*, c'est-à-dire un petit morceau de *Grès cénomanien*; il avait été *planté* DEBOUT, par conséquent bien *mis en place par l'homme*, au nord de cette base. On trouve souvent, on le sait, des blocs de calage dans cette situation (*Fig.* 1; C^2), au pied des Menhirs!

c) La pierre du bord *Sud*, par contre, reposait à plat sur le *lit de cailloux*, supportant toute la pierre principale et était recouverte en partie par ce dernier (*Fig.* 1; C^3).

Ce bloc de grès, assez important, mesurant 0 m. 85 de longueur, 0 m. 60 de largeur maximum et 0 m. 35 d'épaisseur, était *engagé* de 0 m. 15 sous le bord sud de la grosse pierre, à environ 0 m. 80 de son coin Est. Il est encore en place; on n'y a pas touché.

C'est un bloc de *Grès cénomanien*, à bords et angles arrondis par les eaux, semblant avoir été roulé par les flots.

Il est certain qu'il s'agit aussi d'une pierre *apportée* là et placée au coin Sud de la base d'un Menhir, pour le consolider.

A la chute de celui-ci, elle a été *recouverte* en partie seulement.

4° SOL ANCIEN (*Lit de cailloux*). — Au cours de la fouille, on a pu, en outre, constater qu'un lit de *cailloux roulés*, de quelques centimètres d'épaisseur, 0 m. 20 à 0 m. 25, se trouvait *sous la dune* et *sous le Menhir*.

Cette couche supportait la *base* de la pierre; elle est donc *antérieure* au Menhir. Par suite, on ne peut pas y voir la trace d'un ancien *cordon littoral*, correspondant à ladite Dune, post-néolithique. Je crois qu'il s'agit là d'un dépôt de la fin du *Paléolithique*, partant anténéolithique, correspondant à la *Transgression marine*, qui a dû recouvrir tout le

littoral vendéen pendant le Paléolithique supérieur. En tout cas, cet amas constituait le Sol ancien, sur lequel fut érigé le Menhir. Au-dessous de lui se trouvent l'épaisse couche des *Sables cénomaniens jaunes* des Chaumes, qui, vers l'Est (à La Fenêtre), ont parfois une puissance de 8 à 9 m., avant d'atteindre les *Calcaires marneux*, qui affleurent presque à La Noivière, au sud des Chaumes, comme je l'ai indiqué en 1905, et forment l'infrastructure de l'île de Riez (*Fig.* 1).

En juillet 1913, malgré la saison, ce lit de cailloux était très humide : ce qui prouve que les infiltrations d'eau du Marais remontent jusque-là et que les eaux de pluie, qui traversent les sables maritimes, sont arrêtées, au contraire, par les Sables cénomaniens, parfois assez argileux (*Terre jaune*).

I. — Étude de la Pierre [*Menhir tombé*].

Situation. — La pierre se trouve au Nord du *Creux d'Argent*, aux *Chaumes* de Saint-Hilaire-de-Riez, dans la *pièce*, actuellement défrichée, qui borde le bois de sapins. Elle est à quelques mètres à peine du terrier qui le limite de ce côté.

Pour s'y rendre, il suffit de prendre l'allée centrale de la sapinière, située derrière *La Chaumière*, dénomination présente de la demeure du propriétaire du sol.

Je n'insiste pas sur la *voie d'accès*, signalée en 1905; sur l'*altitude* (6 m.); sur la *géologie* du terrain, indiquées aussi à cette époque [*Dune maritime* récente [A^2], reposant sur les *Sables cénomaniens* [C^4]; sur la *pétrographie* [*Grès cénomanien à grains fins*]; etc.

Pétrographie. — Je ferai remarquer seulement qu'il pourrait, certes, s'agir d'un bloc de *Grès cénomanien* en place géologique, puisque ces blocs se trouvent souvent sur les sables de cette sorte. Ils se sont formés en effet dans ces terrains; et le *Sable cénomanien*, qui les recouvrait jadis, aurait pu disparaître sous l'action des eaux.

Mais ici cette hypothèse n'est pas soutenable pour plusieurs motifs que nous indiquerons et soulignerons plus loin et qui nous ont fait porter de suite le diagnostic : *a*) d'abord de roche déplacée *par l'homme*; *b*) puis de roche dressée, c'est-à-dire de véritable Menhir.

Enfouissement. — Le point sur lequel il faut insister tout particulièrement ici, c'est la situation sous la Dune et le mode d'enfouissement (*Fig.* 2).

Cette *Dune* a une épaisseur de 1 mètre environ à ce niveau, au-dessus de la face supérieure de la pierre. Celle-ci ayant elle-même environ 0 m. 50 d'épaisseur maximum, il en résulte que la hauteur totale de l'*ensablement* est de 1 m. 50 au maximum. Au niveau du *Creux d'Argent*, située plus au *Sud*, c'est-à-dire plus loin de l'ancien rivage *Nord* de l'Ile de Riez, la hauteur de la dune était de 2 m. 50 au moins, c'est-à-dire notablement plus considérable : ce qui se comprend très bien d'ailleurs.

Mais, au niveau de l'extrémité *Ouest* de la pierre, la dune ne la surmonte plus que de 0 m. 80, au lieu de 1 mètre, comme au centre. Cela tient, comme la *fouille* nous a permis de le constater, à ce que cette partie, épaisse de 0 m. 25, est *relevée en l'air*, de 0 m. 30 par rapport à l'autre, par un *amas de sable de Dune maritime*, ayant précisément 0 m. 35 d'épaisseur et reposant sur l'ancien sol [Cailloux sur les *Sables cénomaniens*]!



Fig. 1. — Situation géographique des MENHIRS, tombés sous les *Dunes*, des CHAUMES, Commune de St-Hilaire-de-Riez (Vendée). — D'après la *Carte d'État-Major*. — *Échelle :* 1/80 000ᵉ.

Légende : Δ, MENHIRS des *Chaumes ;* — ⌴, SÉPULTURE *gallo-romaine* (IIIᵉ s. ? après J.-C).

♁ *Cachette* NÉOLITHIQUE (Le Loisson). — Près de H, MENHIR, *enfoui* sous la *tourbe* marine, du BOUTREILLON. — RIEZ, POLISSOIR, *enfoui*, sous la Dune.

Δ, MENHIR *debout*, de La Palissonnière. — R, *Roche Garenbot* [affleurement de calcaire *tertiaire*]. — Pi (π), *Allée couverte de Pierrefolle* (Commequiers) [*Pied humain* sculpté].

Et voilà une observation qui est de capitale importance! Elle prouve, en effet, que, puisqu'il y a du SABLE MARIN *sous* la pierre à cette extrémité surtout, la pierre a été *soulevée*, en cet endroit, à un moment donné et que, par suite, il ne peut plus être question d'une roche en situation

géologique. — L'existence d'un MENHIR est donc prouvée par cette simple constatation[1], qui montre d'autre part que la chute de la pierre dressée a eu lieu *après la formation* des premiers apports de sable ayant constitué *la Dune*.

0 m. 35 représentant, d'autre part, le *tiers* de 1 mètre, on peut dire que la chute s'est produite dans le premier tiers de la période d'édification de cette dune, qui, je l'ai indiqué en 1905, était définitive à l'époque gallo-romaine (IIIe siècle après J.-C.) en cette région.

Ce sont là des données d'ordre géologique et stratigraphique des plus intéressantes, qui spécifient bien tout l'intérêt des fouilles, méthodiques, de Mégalithes placés dans de telles conditions.

DESCRIPTION DE LA PIERRE. — Actuellement, après avoir été complètement dégagée du sable de Dune qui la recouvrait, la pierre est très visible, au fond d'une fosse artificielle, ayant 4 m. 50 de longueur Ouest-Est, 2 m. 50 de largeur Nord-Sud et 1 m. environ de profondeur (*Fig.* 2 : M).

Elle est placée au fond de cette cavité, de telle sorte que son grand axe va de l'Est à l'Ouest, avec le côté Ouest à 0 m. 80 de profondeur et le côté Est à 1 m. Elle n'est donc pas absolument horizontale, mais a son bord Ouest légèrement *relevé* de 0 m. 35 environ au-dessus du lit de cailloux sur lequel elle repose.

1° ORIENTATION. — Le *bord Est* fait, avec la ligne Nord-Sud magnétique, c'est-à-dire avec la direction de l'aiguille aimantée, un angle de 30°, ouvert au Nord-Est. On a donc : N. 30° E (*Fig.* 3 ; N′ N″).

2° FORME. — La pierre ressemble à un parallélipipède, assez allongé, c'est-à-dire à un Menhir aplati ou du type *plat*, comme tous ceux en roche analogue qu'on rencontre dans la région. Son coin Nord-Ouest présentant un angle rentrant de 0 m. 60 × 0 m. 65 a dû être le siège d'une fracture avant la chute, car il manque là une partie du bloc et puisque les traits de brisure visibles ne sont pas patinés (*Fig.* 3 ; K).

Le bloc présente à considérer deux faces, inférieure et zénithale ; quatre bords, deux grands, Nord et Sud, et deux petits, Est et Ouest.

a) *Faces*. — 1° *Supérieure*. — La face *supérieure* ou *zénithale*, seule visible, est celle qui présente les *Sculptures* que nous décrivons plus loin ; mais on y remarque en outre des irrégularités et des cavités naturelles, en rapport avec la nature de la roche, surtout près des bords. — Dans sa partie centrale, la plus large, cette face atteint 2 m. 15 de large (*Fig.* 3 et 4).

2° *Inférieure*. — Comme nous n'avons pas soulevé la pierre, nous ignorons sa véritable conformation ; mais nous avons pu cependant en soupçonner l'aspect général, en creusant des galeries au-dessous d'elle, après avoir dégagé les deux grands bords ; cette face ne présente d'ailleurs rien de particulier à signaler.

1. Mais la Pierre n'en a pas moins été une ancienne *Pierre à Sculptures*, avant d'être un Menhir, pour une autre raison.

b) *Bords*. — 1° *Nord*. — Au coin Ouest se trouve la cassure indiquée (K).

2° *Sud*. — A 0 m. 20 du coin Est, ce bord recouvre un des blocs de calage (n° III) (*Fig*. 4; P^{II}), sur une étendue de 0 m. 15. A 2 m. 10 du coin Sud se trouve une *dépression naturelle*, oblique, remontant vers l'Ouest (*Fig*. 3; T), présentant à son extrémité une sorte de petit tunnel naturel,



Fig. 2. — Situation *Géologique* du Menhir *tombé* sous la Dune. — *Echelle* : 15/100. *Légende* : M, *Menhir* tombé; — B, sa *base*; — S, son *sommet*; — B S, *bord nord* de la pierre; — S M, Sable maritime, formant la *Dune*; — C^4, Sables anciens (Cénomaniens); — S. v., terre végétale actuelle.

creusé dans le grès et ayant 0 m. 25 de longueur sur une largeur de 6 à 8 mm. — Longueur totale : 4 m. 10.

3° *Est*. — Le plus *épais*, puisqu'il a 0 m. 45; mais le plus *court* (1 m. 40). Bord solide et très régulier, sans cavités irrégulières (*Fig*. 4).

4° *Ouest*. — Le moins *épais*, puisqu'il n'a que 0 m. 25. — La *longueur* est actuellement de 1 m. 60; mais il devait être un peu plus long avant la cassure (K) de la pierre.

Près du coin Sud-Ouest, il y a, dans son épaisseur, un trou cylindrique, *naturel*, de 0 m. 30 de diamètre et de 0 m. 10 de diamètre, parallèle au bord sud (*Fig*. 3; d^2).

Dimensions et Poids. — Si nous établissons les dimensions moyennes de la pierre, nous constatons que sa longueur maximum est de 4 m. 10 (bord Sud) et sa largeur maximum 2 m. 15.

Mais la largeur moyenne, les petits bords ayant 1 m. 40 et 1 m. 60, n'est en réalité que de $\frac{1\text{ m. }50 + 2\text{ m. }15}{2} = 1\text{ m. }80$.

L'épaisseur moyenne est : $\frac{0\text{ m. }25 + 0\text{ m. }45}{2} = 0\text{ m. }35$.

Par suite son *cube* est de 4 m. $\times$ 1 m. 80 $\times$ 0 m. 35 = 2 mc. 520.

Comme le grès cénomanien a une densité de 2,30, le poids du bloc est de 2,30 $\times$ 2,500 mc. = 5 750 k.

Nature du bloc. — Il n'y a, pour cette pierre, que deux hypothèses possibles à soutenir :

1° Rocher en place, sur lequel les Néolithiques auraient exécuté *des Sculptures*;

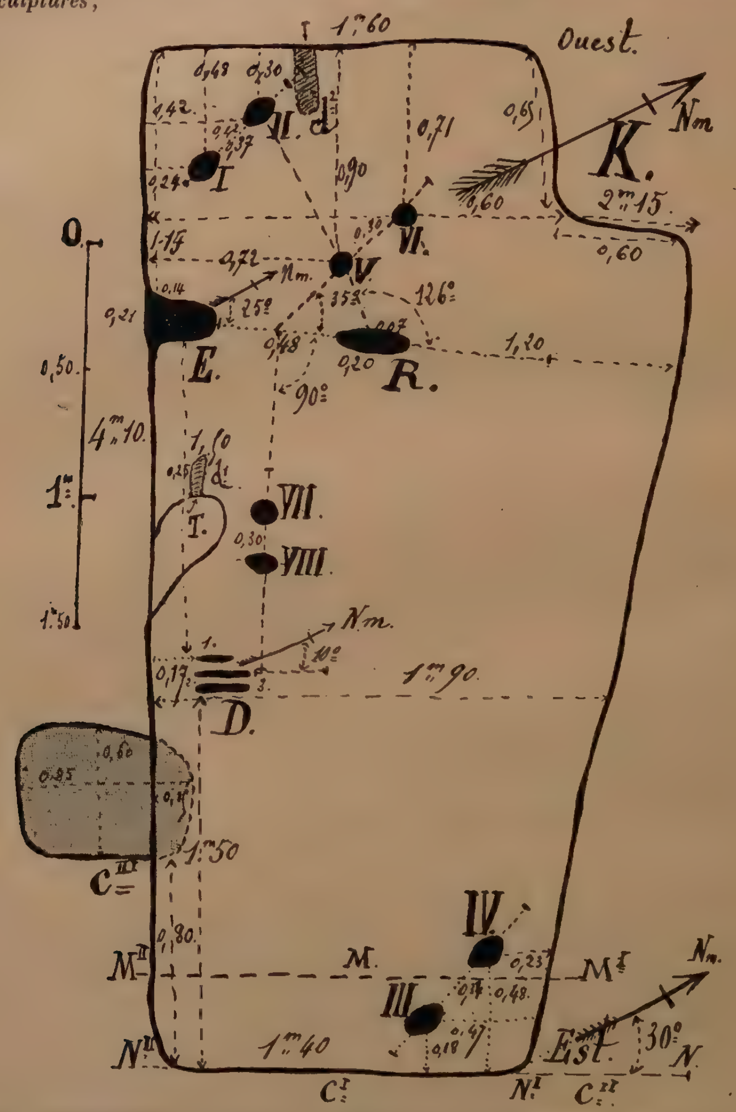


Fig. 3. — Surface *zénithale* du Menhir *à Sculptures* (N° II) des Chaumes, St.-Hilaire-de-Riez (Vendée). — *Echelle* : 1/30 environ.

Légende : C^{I}, C^{II}, Situation de deux *blocs de calage*; — C^{III}, Grosbloc *de Calage*; — N^{I} N^{II}, base du Menhir; — N N^{I} N^{II}, *Axe d'érection*; — M^{I} M^{II}, N^{I} N^{II}, partie *enfouie* du Menhir; — Nm, Nord magnétique; — D, les trois *Rainures* (1, 2, 3); — R, *Rainure* centrale; — I à VIII, *Cupules*; — T, cavité naturelle, avec canal intra-rocheux (d^{1}); — E, Encoche ou Bassin; — K' partie *cassée*; — d^{2}, 2e canal intra-rocheux.

2° MENHIR *tombé*, constitué par une ancienne PIERRE A SCULPTURES, *apportée* en ce lieu.

Je conclus au MENHIR pour plusieurs raisons :

a) Existence, dans le voisinage, d'une autre PIERRE semblable (même *orientation*; même côté de *chute*; même *roche*; même *situation sous la Dune*; etc.), mais *sans sculptures*, et qui doit être un *Menhir*.

b) *Orientation de la pierre*, qui est celle des MENHIRS du pays et correspondant à la *Méridienne céleste* néolithique [*Le Boutreillon*, Saint-Hilaire-de-Riez; Menhirs du *Pays de Mont*; etc., etc.]

c) Mauvaise *orientation des Sculptures*, dans l'hypothèse contraire.

d) *Existence* de la DUNE (*sables maritimes modernes*) SOUS la *partie Ouest de la pierre*.

e) Existence de *gros blocs* de pierre, au voisinage du côté Est, qui seul peut correspondre à la base[1] d'un Menhir : l'un VERTICAL, c'est-à-dire dressé en terre par l'homme; l'autre, *horizontal*, mais situé SOUS *la pierre* du côté où la chute a dû avoir lieu (Ouest) [*Calages*].

f) Trouvailles de quelques pièces *préhistoriques* au voisinage.

Ces arguments, surtout les quatre derniers [*c*, *d*, *e*, *f*], me paraissent irréfutables[2]. — Aussi j'admets, sans hésitation, qu'il s'agit d'un MENHIR, tombé du côté de l'*Ouest* [comme dans le cas de la *Pierre du Creux d'Argent*[3]], et constitué par une *Pierre à Sculptures*, déplacée et transportée.

MENHIR. — Si nous acceptons définitivement l'hypothèse Menhir, il est certain :

1° Que la *base* du Mégalithe correspondait au côté Est, puisque les BLOCS DE CALAGE se trouvaient de ce côté et puisque c'est le bord *le plus épais* (0 m. 45) [Ces deux données suffisent];

2° Que cette base se trouvait forcément sur une ligne faisant un angle de 30° Nord-Est [N. 30° E.] avec la *Méridienne magnétique*, la pierre étant tombée *spontanément* ;

3° Que la DUNE a commencé à se former AVANT *la chute*, totale, du Menhir;

4° Que la chute s'est faite du côté de l'*Ouest* et que la face zénithale actuelle est la face *Est* du Menhir;

5° Qu'après la chute la Dune a continué à se former, de façon à recouvrir la pierre de 1 m. de sable au moins à l'Est;

6° Que la Dune avait cessé de s'accroître à l'époque *gallo-romaine*, en raison de ce que nous savons des trouvailles faites dans le voisinage.

Hauteur. — Dans ces conditions, le Menhir, supposé *redressé*, devait avoir

1. C'est, en effet, le côté le plus épais (0 m. 45, au lieu de 0 m. 25).

2. Ces faits sont *inexplicables*, en effet, avec l'hypothèse de rocher en *situation géologique*.

3. S'il ne s'agissait pas là de deux Menhirs tombés, on ne comprendrait pas les coïncidences d'orientation au moins, et surtout l'existence du *côté* le moins épais de la pierre, dans les deux cas, du côté de l'*Ouest*.

près de 4 m. de hauteur, puisqu'il ne pouvait guère avoir que 0 m. 30 cm. d'enfouissement dans le lit *de cailloux* et la *terre jaune*. En acceptant cette hypothèse de 0 m. 30, il avait alors : 4 m. 15 — 0 m. 30 = 3 m. 80 au-dessus du *sol néolithique* ou ancien (*Fig.* 3 ; M^{I} M^{II}).

Le menhir voisin du *Creux d'Argent* était plus petit, n'ayant que 2 m. 50 — 0 m. 30 = 2 m. 20 de haut.

Orientation. — L'axe d'érection faisant un angle de 30° N.-E. environ

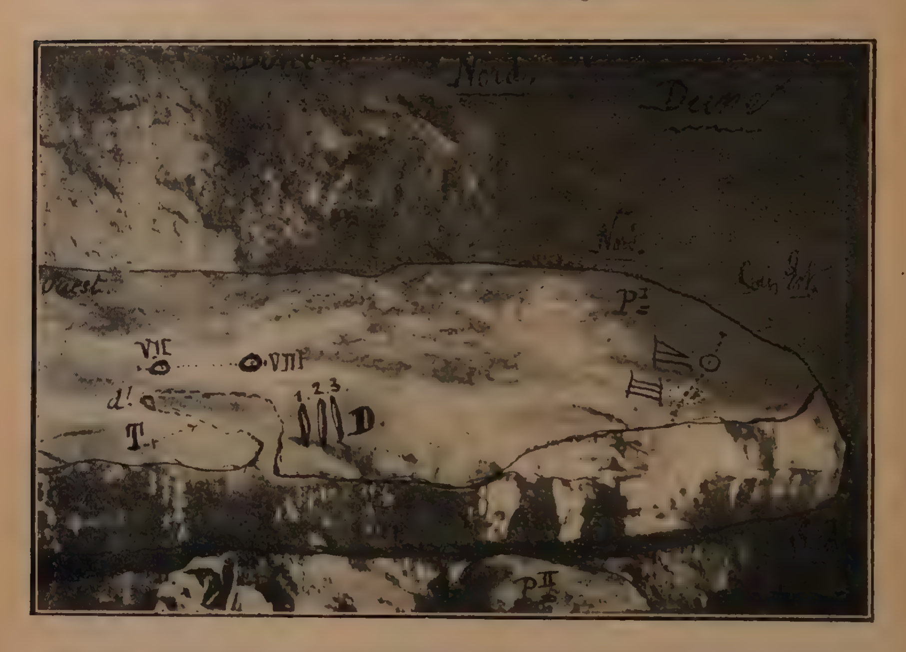


Fig. 4. — Photographie de la Face zénithale du Menhir tombé, au fond de la tranchée de fouille dans la Dune.

Légende : P^{I}, le Menhir tombé, vu du coté *Sud*. — P^{II}, gros *Bloc de Calage* du coté *Sud-Est* — D, Les trois *Rainures* (1, 2, 3). — III, IV, VII, VIII, *Cupules*. — T, Cavité naturelle. — d^{1}, canal intra-rocheux.

On voit la *Coupe verticale* de la Dune, surtout à gauche. — La pierre repose à l'Est sur le *lit de cailloux* cité.

avec l'aiguille aimantée, si l'on retranche la déclinaison du lieu (16°), on a : 30° — 16° = 14°. — Il se trouvait donc probablemet sur la MÉRIDIENNE CÉLESTE NÉOLITHIQUE, vu la déviation à l'Est.

La *Déviation précessionnelle* étant dès lors de 14°, son érection doit correspondre à environ 6 800 ans avant J.-C.

Le Menhir du *Creux d'Argent* devait d'ailleurs avoir une orientation presque semblable, sur la *Méridienne céleste* néolithique.

Aspect. — La *Base* correspondant au bord Est, la face zénithale actuelle,

couverte de *sculptures*, regardait l'*Est*, c'est-à-dire le côté du *Soleil Levant* : fait qui a son intérêt, car souvent les Cupules sont à l'Est.

D'autre part, les bords à sculptures [Cupules; *Encoche*] étaient au *Sud*, c'est-à-dire du côté du *Soleil à Midi*; autre donnée, intéressante au moins à indiquer.

Le *sommet* correspondait forcément au bord Ouest, le moins épais (0 m. 25).

On remarquera que, comme pour le *Menhir du Creux d'Argent*, c'est ici la *base* qui est le bord le plus petit (1 m. 40 par 2 m. 15 pour le premier; 1 m. pour 1 m. 40 pour le second mégalithe). — Cette concordance de forme est remarquable.

Sculptures enfouies. — Avec l'enfouissement admis de 0 m. 30, il résulte de ce fait qu'une CUPULE au moins, le n° III (sinon le n° IV), devait être CACHÉE *en terre*. — Cela suffit à établir que les *Cupules* au moins sont ANTÉRIEURES au *Menhir*, là comme partout ailleurs [les Landes, Gatine, etc. à Ile d'Yeu; le Menhir n° IX de la Frébouchère et La Cour du Breuil, Le Bernard, etc.].

NATURE DU MENHIR. — 1° Il ne faut pas oublier qu'il existe, à environ 800 m. au Nord-Ouest de Chaumes, un lieu dit appelé LA GALERIE, qui, au cadastre, porte le n° 657, section B, et correspond exactement à la maisonnette qui se trouve au Pissot (*Fig.* 1), entre les routes de Saint-Jean-de-Mont (J.) et du Périer (P.); et qu'au Nord de LA GALERIE se trouve un autre lieu, dit LA GROTTE, sur la route du Périer, à 300 m. environ au Nord.

A l'heure présente, ces deux dénominations sont inexplicables, car on se trouve là sur le *sable maritime*, au niveau même de l'ancien rivage du Golfe de Mont, puisque le *Marais* du Pissot commence à quelques mètres à l'Ouest. — Aussi croit-on désormais qu'elles correspondent à deux ALLÉES COUVERTES, *détruites*, comme LA GALERIE, à Soullans (V.).

S'il en est bien ainsi, les menhirs de Chaumes pourraient être des *satellites*, au moins de *La Galerie*, malgré la distance de 800 m , car ils se trouvent bien sur *la Ligne solsticiale Sud-Est* de *la Galerie* ou à peu près. — Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

2° Aussi, vu l'existence aux Chaumes de DEUX *Menhirs*; vu la présence, à 160 m. au Sud, de deux autres *Menhirs* probables (*La Chevalerie*); vu l'enfouissement à 2 km. au Sud dans le marais du *Menhir du Boutreillon*; vu enfin les menhirs de la côte de Croix-de-Vie [section F], je crois qu'un vaste ALIGNEMENT est plus probable dans cette région; et c'est à cette hypothèse que je m'arrête jusqu'à nouvel ordre.

D'autres menhirs sont encore possibles, sinon certains, à l'*îlot du Loisson* [LA PIERRE, section C, n° 934-935] et au *Bois Rortheau*, près des Chaumes [*La Pierre*, n° 650-651, section C], c'est-à-dire au Nord des Chaumes, en raison de la dénomination [*La Pierre*] de certains champs[1].

1. Mais une cause d'erreur peut jouer ici : présence d'affleurements *calcaires*, au milieu de l'ancien *Golfe* de Mont (*Marais* actuel), comme à *La Roche Garenbot* (A, 1253), *Rochebonne* (C, 263-314), le *Rocher* (B, 986-992), les *Roches* (C, 1620), etc.

II. — Étude des Sculptures.

Ensemble. — La *Face zénithale* de cette pierre (*Fig.* 3) présente de véritables Sculptures néolithiques, dont certaines, à un examen superficiel, pourraient être prises pour de simples *Cavités naturelles*, d'autant plus que cette face elle-même en présente plusieurs d'indiscutables, en raison de la nature de la roche (*Fig.* 4; T).

Toutefois la commune mesure [néolithique] *intercupulaire*, qu'on retrouve pour toutes les cupules que nous désignons, montre qu'en réalité il s'agit bien là d'un travail humain.

Les Sculptures à signaler sont les suivantes :

A. *Huit* Cupules (I-VIII), du type classique, formant 4 groupes de 2 : un à chaque extrémité, en opposition; un central; et un intermédiaire (*Fig.* 3).

B. Une Encoche ou *Bassin* (E); et une Rainure ou *cavité fusiforme* (R), voisine, à situation presque centrale.

Enfin un ensemble formé par *trois Traits* parallèles (D) doit être considéré soit comme de fines *Rainures* de *Polissoir*, soit plutôt comme des *Gravures réelles*. — Etudions ces différentes traces de travail humain.

1° Cupules. — 1° *Forme et dimensions*. — Les *huit* cupules se classent dans les 4 groupes suivants (*Fig.* 3).

a. Groupe de l'Ouest. — Situés au coin Sud-Ouest, les deux cupules sont voisines et se trouvent à des distances des bords qui sont voulues. La Cupule n° I, au Sud, mesure 60 × 40 × 6 (*Ovale*). La cupule n° II ou Ouest a 70 × 40 × 6 (*Ovale*). Le grand axe des Ovales correspond à la *ligne cupulaire* I-II, qui fait un angle S.-E. de 160° avec la boussole.

b. Groupe de l'Est. — Les deux cupules, placées dans des conditions analogues, au coin Nord-Est, sont aussi à des distances semblables des bords.

La Cupule n° III ou Est mesure 100 × 50 × 70 (*Ovale*); la Cupule n° IV ou Nord a 80 × 40 × 71 (*Ovale*).

Il est indispensable de remarquer que la *ligne cupulaire* III-IV est parallèle à celle des Cupules I-II et que les grands axes des cupules sont aussi sur cette ligne !

c) *Groupe intermédiaire*. — 2 petites cupules sont situées à l'Est du groupe Ouest, au milieu de la pierre, tracées à l'Ouest de l'Encoche et de la Rainure, avec lesquelles elles paraissent en rapport.

Le n° V ou Sud a 25 × 5 (*Circulaire*).

Le n° VI ou Ouest mesure : 25 × 5 (*Circulaire*).

La ligne cupulaire n° V-VI est *parallèle* à celles de I-II et de III et IV.

d) *Groupe central*. — Il est constitué par 2 petites cupules, situées au centre, et à l'Est de l'Encoche et de la Rainure, assez près du bord Sud (environ 0,50).

La Cupule Ouest (n° VII) : 50 × 5 (*Circulaire*).

La Cupule Est (n° VIII) mesure : 70 × 50 × 5 (*Ovale* : Nord-Sud).

La ligne cupulaire VII-VIII fait un angle de *125°* avec les lignes cupulaires : chiffre très remarquable, qui est bien connu en matière de phases solaires!

2° *Distances.* — Les DISTANCES INTERCUPULAIRES et les distances des Cupules aux bords voisins de la pierre méritent d'être notées, car la *Commune mesure* apparaît partout.

a) *Bords.* — N° I. — Bord *Sud*, 0 m. 24 [0 m. 06 × 4]; bord *Ouest*, 0 m. 48 [0 m. 06 × 8].

N° II. — Bord *Sud*, 0 m. 42 [0 m. 06 × 7]; bord *Ouest*, 0 m. 30 [0 m. 06 × 5].

N° III. — Bord *Est*, 0 m. 18 [0 m. 06 × 3]; bord Nord, 0 m. 47 [0 m. 06 × 8 — 0 m. 01].

N° IV. — Bord *Est*, 0 m. 48 [0 m. 06 × 8]; bord *Nord*, 0 m. 23 [0 m. 06 × 4 — 0 m. 01].

N° V. — Bord *Ouest*, 0 m. 90 [0 m. 60 × 15]; bord *Sud*, 0 m. 72 [0 m. 06 × 12].

N° VI. — Bord *Ouest*, 0 m. 71 [0 m. 06 × 12 — 0 m. 01]; bord *Nord*, 1 m. 20 [0 m. 06 × 20].

b) *Cupules.* — N° I-II = 0 m. 37 [0 m. 06 × 6 + 0 m. 01].

N° III-IV = 0 m. 34 [0 m. 06 × 6 — 0 m. 02].

N° V-VI = 0 m. 30 [0 m. 06 × 5].

N° VII-VIII = 0 m. 30 [0 m. 06 × 5].

La Commune mesure [0 m. 060] est surtout remarquable de précision pour les distances des cupules aux bords de la pierre : ce qui est *rare*.

En effet, sur 12 mesures, il n'y a que trois fois des erreurs d'un centimètre seulement: soit un quart des cas. — Qui plus est, ces erreurs s'observent surtout, comme d'ordinaire, pour les *grandes* distances [0 m. 71; 0 m. 47; 0 m. 23].

La dite mesure est remarquable aussi pour les Distances intercupulaires, inférieures à 0 m. 36.

Inutile d'insister; mais nous avons là la preuve que cette Commune mesure existe dans cette région où les cupules étaient jusqu'à présent *complètement* inconnues. — Elle est là de 0 m. 060, comme à l'Ile d'Yeu, et non pas de 0 m. 070, comme on aurait pu le croire [1].

2° BASSIN. — Il existe, au niveau du bord Sud, à 1 m. 15 du coin Ouest, une ENCOCHE, nettement creusée dans le grès, mais qu'on pourrait prendre pour une cavité naturelle sans la *Commune mesure*, indiscutable ici!

Les dimensions sont les suivantes : longueur, 0 m. 21 [0 m. 07 × 3]; largeur, 0 m. 15 [0 m. 07 × 2 + 0 m. 01]; profondeur 0 m. 07. — Je conclus qu'il y a là une *Commune mesure*, spéciale, de 0 m. 070 (au lieu de 0 m. 060, dimension habituelle pour les *distances* des cupules), pour ce BASSIN.

Cette encoche, allongée, fait un angle de 25° Nord-Est avec la ligne Nord-

1. Voir plus loin § *Bassin*.

Sud magnétique ; par conséquent son grand axe est parallèle à l'axe d'érection du Menhir. Il est à remarquer que, prolongé, il correspond exactement à l'axe de la *rainure* (R), voisine, située à 0 m. 48 [0 m. 06 × 8] du côté du Nord [1] !

Ou il s'agit là d'un Bassin ordinaire sur bord de pierre, dont les exemples abondent; ou l'on est en présence d'une Encoche, absolument semblable à celles des blocs-statues du Temple solaire des Vaux, à Saint-Aubin-de-Baubigné [2].

J'inclinerais vers cette identification, qui cadre tout à fait avec l'hypothèse Menhir, s'il n'y avait pas là beaucoup de *Cupules*. — Il se pourrait donc que cette sculpture-là soit *postérieure* aux Cupules et ait été *ajoutée* à l'époque même du Menhir.

3° Rainure. — Au Nord de cette encoche, à 0 m. 48, se voit une sorte de forte Rainure, ne ressemblant pas du tout à une *rainure de Polissoir*, mais comparable à certains gros traits gravés de Saint-Aubin-de-Baubigné (D.-S.), ou plutôt à une *Cavité ovoïde*, très allongée et fusiforme. Le grand axe continue au Nord celui de l'*Encoche*.

La Rainure a également 0 m. 21 [0 m. 07 × 3] de longueur [même commune mesure que le Bassin], mais seulement 0 m. 07 de largeur [0 m. 07 × 1] [3] ; la profondeur est aussi de 0 m. 07.

La *distance* au bord Nord est de 1 m. 20 [0 m. 06 × 20].

Là comme ci-dessus apparait donc la même Commune mesure [0 m. 07] [4] !

La *ligne Encoche-rainure* [E. R.] est, fait remarquable, presque perpendiculaire (90°) à la ligne cupulaire VII-VIII ; et les autres lignes cupulaires font avec elle un angle de 35° Nord-Ouest.

4° Remarques théoriques. — Ces constatations sont extrêmement importantes, car elles vont me permettre de trouver la signification de ces diverses lignes.

1. Le seul *Bassin*, indiscutable, du pays se voit sur le *Menhir de La Verrie*, à Soullans.

Or il mesure *précisément* 0 m. 70 × 0 m. 40. Et ces dimensions indiquent la même commune mesure qu'ici, c'est-à-dire plus *élevée* [0 m. 070, au lieu de 0 m. 060] que celles des Cupules.

Mais on retrouve celle-ci ailleurs, en particulier dans le sud de la Vendée. — Cela ne tient pas à la méthode de fabrication des Bassins, puisqu'aux Amporelles (Ile d'Yeu), on a 0 m. 60; mais sans doute à l'*époque* de fabrication et aux peuplades néolithiques.

2. Marcel Baudouin, *Le Rocher à gravures du Temple du Soleil aux Vaux, de Saint-Aubin-de-Baubigné* (D.-S.). — *Bull. et Mém. Soc. d'Anthr. de Paris*, 1913, 20 février. — Paris, 1913, in-8 [Cf. p. 19, fig. 7].

3. Une *Cavité ovoïde* ordinaire aurait eu 0 m. 14 de large.

4. On voit que la *Commune mesure de fabrication* de cette sculpture est de 0 m. 07, tandis que celle des *distances* reste de 0 m. 06 [comme pour les *Cupules*].

Depuis quelque temps, ce fait nous a frappé; car on le retrouve souvent en matière de sculptures.

Il faudra donc, désormais, faire cette distinction : *Commune mesure intersculpturale* [0 m. 60] et Commune mesure *sculpturale* [0 m. 07] de certains Bassins et Encoches.

A. LIGNES CUPULAIRES. — En effet, l'angle de 90° doit faire songer à l'angle *équinoxio-méridien*, et l'autre angle de 35° doit correspondre à l'angle *solsticio-méridien*, qui, en réalité, est là de 36°[1].

S'il en bien ainsi, la ligne *Encoche-rainure* (R. E.) représenterait la MÉRIDIENNE CÉLESTE; la ligne *cupulaire* n° VII-VIII l'ÉQUINOXIALE *solaire*; et les autres lignes *cupulaires* les *lignes solsticiales sud-lever* [solstice d'hiver].

Poussant plus loin les choses, si l'on mène la *ligne cupulaire II-V*, réunissant les *groupes* I et III, on constate qu'elle fait avec la Méridienne *céleste* (R. E.) un angle de 126°. C'est donc la ligne SOLSTICIALE NORD-LEVER.

D'autre part, on notera que, pour les *lignes solsticiales sud-lever*, les cupules OVALES ont leurs grands axes *parallèles*; et que, pour la ligne *équinoxiale*, une cupule (n° VIII) seule est *ovale* et a, au contraire, son grand axe à 90° sur cette ligne (ce qui représente la *Méridienne*). — Cela s'observe souvent.

B. SIGNIFICATION DES CUPULES. — 1° S'il en est bien ainsi, toutes ces sculptures sont forcément de la même époque[2] et prouvent : 1° qu'on a bien affaire ici à une PIERRE A CUPULES classique; 2° qu'ici les LIGNES CUPULAIRES sont des LIGNES SOLAIRES; 3° et les CUPULES des POINTS SOLAIRES, conformément à la théorie que nous défendons à l'heure présente.

2° On peut se demander maintenant si ces sculptures ont été faites sur une *roche*, en *place géologique*, c'est-à-dire s'il s'agit d'une *Pierre* libre à *sculptures*; ou bien si elles ont été exécutées sur le bloc, après son *transport* et *avant son érection.*

a. Il est impossible, bien entendu, d'accepter l'hypothèse de travail humain sur *Menhir* DEBOUT, puisqu'une *Cupule* au moins (n° III), peut-être même deux (n°s III et IV), ont été ENFOUIES. Mais on peut très bien se demander si certaines sculptures, vu leur position, n'ont pas été faites pour décorer le Menhir, *après son érection* ou même *avant*, mais après le transport.

b. Je suis obligé de conclure tout simplement à une ancienne PIERRE A SCULPTURES, *transportée et transformée* en *Menhir*, en raison même de la concordance notée dans les *Lignes de Cupules*, dont trois sont exactement *parallèles*, et de la localisation des sculptures au bord sud et aux extrémités de la pierre), comme cela a eu lieu pour le Menhir voisin de La Verrie, à Soullans (Vendée). Par suite l'encoche du nord-sud (E) ne doit être qu'un petit *Bassin*, contemporain des cupules.

c. L'orientation de cette encoche, par rapport à la méridienne magnétique donne un angle de 25°.

En retranchant la déclinaison, on a : 25° — 16° = 9° de différence.

Certes, cela pourrait correspondre à une déviation précessionnelle, d'autant plus que celle fournie par la base du Menhir est de 30° — 16° = 14°.

Mais, cependant, cela est peu probable, car nous verrons que les *Rainures*

1. Latitude de la Vendée (46° environ).
2. Puisqu'il n'y a pas de *Déviation précessionnelle* entre elles.

restant à décrire fournissent un troisième chiffre ($20° - 16° = 4°$), très différent. A cause de cela encore, je conclus que les sculptures sont *antérieures au Transport* et qu'il ne s'agit pas là d'une pierre en place géologique.

III. — GRAVURES LINÉAIRES.

Je crois qu'il est plus logique de décrire à part les petites RAINURES de cette pierre, plutôt que de les classer dans le chapitre des sculptures, car ces traces peuvent représenter aussi bien des RAIES de POLISSOIR que des TRAITS GRAVÉS, plus ou moins comparables aux *traits* des blocs statues, de Saint-Aubin-de-Baubigné ou du Morgaillon[1], à Saint-Martin-de-Brem.

Fig. 5. — DÉCALQUE, réduit directement par la photogravure, des TROIS RAINURES. — *Echelle :* 1/4 grandeur.

Légende : I, II, III, Les Trois Rainures, *polies*. — T, Coupe transversale de la rainure N° III ; — *a*, *b*, ouverture de la rainure ; — *c*, son fond.

En tout cas il s'agit de *trois* RAINURES, ou gravures linéaires, presque parallèles, distantes de 0 m. 17 du bord sud de la pierre, et situées à 1 m. 50 de son coin sud-est (*Fig. 3 et 4*).

1° DESCRIPTION. — Elles sont perpendiculaires à ce bord sud ou presque ; et une de leurs extrémités, celle du sud, est située sur une même ligne, tandis qu'il n'en est pas ainsi pour l'autre (*Fig. 5*).

a. La *rainure* n° I ou *ouest* mesure 0 m. 18 de long et a 0 m. 120 de large ; elle est la plus courte.

b. La *rainure centrale* n° II a 0 m. 19 de long et 0 m. 100 de large. Elle est distante de la précédente de 50 millimètres.

c. La *rainure* n° III ou Est, qui est la plus longue et est un peu oblique, atteint 0 m. 23 et a 0 m. 15 de largeur maximum. Elle est distante du n° II de 40 millimètres.

La profondeur est à peu près la même pour toutes (10 millimètres au maximum, au centre même). — Et, à la coupe, chaque rainure donne une *section triangulaire*, nette, à pointe profonde.

Les bords et les faces en sont TRÈS BIEN POLIS : ce qui engagera nombre de préhistoriens à ne voir là qu'un *Polissoir*. Mais ces rainures sont, en somme, très fines et encore bien plus élégantes que les rainures minces

1. Marcel Baudouin, *Découverte d'un bloc-statue, du genre de ceux des Vaux de Saint-Aubin-de-Baubigné* (*D.-S.*) *en véritable Vendée*. — *Homme préhistorique*, Paris, 1913, n° 6, p. 187-194, 4 fig.

des polissoirs sur *granulite* d'Avrillé, etc.; et elles n'ont aucun des caractères des rainures de polissoirs sur grès.

2° NATURE DES STRIES. — Ces petites rainures ressemblent assez à celles qui s'observent sur un pilier du *Dolmen de l'Ethiau* (M.-et-L.), propriété de la S. P. F.

D'ailleurs, on pourra les comparer, sur le moulage en plâtre d'une partie de ce pilier, qui se trouve au Laboratoire de la S. P. F., et qui est dû à mon regretté ami Lionel Bonnemère, donateur du mégalithe à

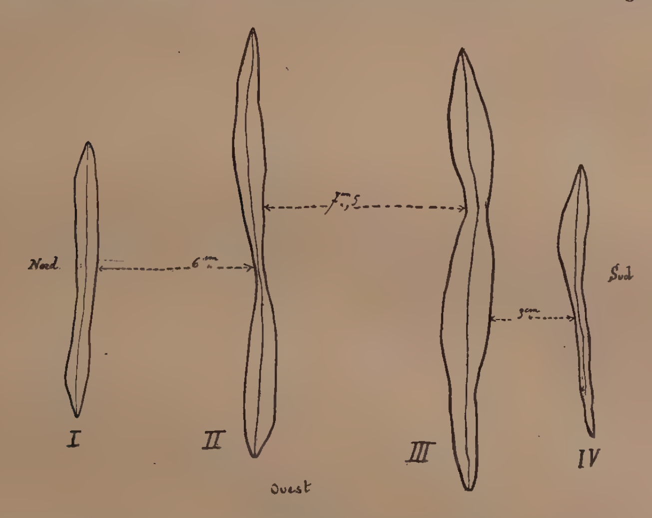


Fig. 6. — Les QUATRE RAINURES de l'un des Piliers du Mégalithe sous Tumulus du Morgaillon à St-Martin-de-Brem (V.). — Sépulture par *inhumation* [Néolithique à Pressigny et haches percées], sur Ligne Equinoxiale, à entrée au Levant.

la S. P. F., car j'en ai moi-même remis un moulage à la S. P. F. en 1915 [B. S. P. F., 1915, n° 11, p. 381].

Il faut en rapprocher aussi les multiples *rainures* des *deux faces* de la *Pierre* de Jaignes (S.-et-M.).

a. Or il n'est pas du tout certain qu'il s'agisse de RAINURES de POLISSOIR, pour ces divers blocs. — Il faut donc faire pour eux les mêmes réserves que pour le Menhir de Riez.

b. En effet, on peut très bien ne se trouver en présence que de GRAVURES, *voulues*, et à sens particulier, inconnu encore, quoique à Jaignes il y a des rainures sur les DEUX FACES, phénomène qu'on retrouve sur quelques polissoirs, en particulier ceux en *silex* [de la région du Grand-Pressigny, par exemple]. Dans ce cas, elles seraient évidemment comparables à celles du bloc-statue de Saint-Martin-de-Brem (V.) (*Fig. 6*).

c. S'il s'agit de gravures, il est possible qu'elles n'aient été faites qu'après le *Transport du Menhir*, mais avant son érection. Voici pourquoi.

5° ORIENTATION. — Ce qui prouve, à mon sens, qu'il ne s'agit pas là de

gravures de la même époque que les cupules, c'est que l'ensemble de ces rainures fait avec l'aiguille aimantée un angle nord-est de 10°, alors que l'*encoche* et la *rainure, sculptures* manifestes, presque parallèles, donnent un angle de 25°. Or cette différence de [25° — 10° = 15°] est un peu forte pour traduire une *déviation précessionnelle* [qui serait en l'espèce de 15° et d'ordre négatif], correspondant à un intervalle de temps entre les deux travaux. Mais elle indique une non-concordance en *temps*, méritant d'être soulignée ici.

6° Signification des Rainures. — A quoi attribuer un tel travail?

a) *Polissoir.* — A un *polissoir*? Certes, c'est possible; mais alors il aura fallu *piquer* au préalable de petites gouttières sur le grès pour amorcer.

En ce cas, il faudrait bien distinguer ces *minuscules rainures* des grandes entailles à coupe triangulaire des polissoirs classiques[1] en grès (Polissoirs en grès de l'Aiguillon-sur-Vie (V.), par exemple, actuellement au Musée de Saint-Germain-en-Laye) et de ce que j'ai appelé les *stries de charrue*[2] sur *polissoir*[3].

b) *Gravures véritables.* — Mais je crois plutôt à des *Gravures*, exécutées sur la pierre après son transfert et avant son érection en Menhir, et ayant pour but de la transformer en une sorte de statue, comme à Saint-Aubin-de-Baubigné[4]. Et ces rainures représenteraient peut-être, là aussi, un schéma de main de cette statue, qui dès lors deviendrait celle du *Dieu Soleil* par le même processus, comme également à Saint-Martin-de-Brem.

*
* *

7° Conclusions. — Il faut donc conclure que nous nous trouvons en présence d'une ancienne Pierre, libre, a Cupules, qui a été travaillée ultérieurement ou antérieurement (gravures ou polissoir), et qui a été utilisée, ensuite, pour l'érection d'un Menhir.

Ce menhir, qui était orienté suivant la ligne *méridienne céleste* de l'époque, comme son voisin, le *Menhir du Creux d'Argent*, devait, par suite, vu cette orientation et son volume, faire partie d'un Alignement, qui reste à découvrir ou être, à la rigueur, un *satellite* d'une allée couverte voisine, possible [*La Galerie*].

Il *tomba*, au moment où la dune commençait à se former, sans doute

1. Marcel Baudouin, *Loc. cit.*, 1913 [Voir p. 24, fig. 8].
2. Marcel Baudouin, *Les Bassins et les Polissoirs du Menhir de Pierre-Levée de Soullans* (V.). — *Bull. et Mém. Soc. d'Anthr. de Paris*, 7 nov. 1912. — Paris, 1912, in-8, 17 p., 7 fig.
3. Marcel Baudouin, *Découverte de deux Polissoirs sur granulite à Avrillé* (V.). — *Homme préh.*, Paris, 1912, n° 2. — Tiré à part, 1912, 14 p.
4. Marcel Baudouin, *Découverte d'un Polissoir á stries de charrue enfoui sous les sables de l'Ile de Riez* (V.). — *Cong. préh.*, Nimes, 1912. — Paris, 1912, in-8, 14 p., 5 fig.

par suite des mouvements du sol qui se produisirent en ces contrées (*Effondrement* postnéolithique des plaines calcaires des marais voisins); puis fut totalement recouvert par ladite dune, qui était terminée à l'*époque gallo-romaine*, par suite du retrait des eaux de la mer du golfe de Mont et la formation du *marais*.

Nous avons donc là un MENHIR et une PIERRE A SCULPTURES ENFOUIS.

Nous avions déjà trouvé un *Polissoir* ENFOUI à Notre-Dame-de-Riez [1], commune voisine. Mais c'est la première fois, croyons-nous, qu'on signale une *Pierre à Cupules* [2], recouverte par une DUNE, datée comme étant antérieure à l'époque romaine. — C'est là une nouvelle sorte de CHRONOMÈTRE, *préhistorique*, qu'il importait d'enregistrer.

1. Marcel Baudouin, *Loc. cit.*, 1912.
2. L'ENCOCHE, décrite plus haut (*Fig. 3*; E) ressemble d'ailleurs assez à celles bien connues, de Saint-Aubin-de-Baubigné.

Observations sur les mœurs des peuples qui habitent la Sibérie[1]

Par E.-M.-L. PATRIN

Le désir d'observer les productions de la nature dans une des contrées les moins fréquentées de la terre, me fit entreprendre en 1777 le voyage de Sibérie. J'ai employé plus de dix ans à ce voyage, dont huit ont été consacrés à parcourir les vastes déserts de l'Asie boréale, jusque sur les bords du fleuve Amour, au delà du méridien de Pékin.

Le but principal de mon voyage était de rapporter dans ma patrie des minéraux rares et précieux qu'on y connaissait à peine[2], et les plantes qui sont particulières à ces climats.

Quoique ces objets m'aient occupé presque tout entier, j'ai fait néanmoins quelques observations sur les mœurs des habitants peu nombreux de ces tristes contrées.

La population de la Sibérie est composée de diverses nations fort différentes : ce sont principalement des Russes et diverses hordes de Tartares. (On devrait les nommer *Tatar*, c'est leur vrai nom, mais je me conformerai à l'usage.)

Toute la population dispersée sur une étendue de pays qui a plus de 1 500 lieues de longueur depuis la grande chaîne des monts Oural jusqu'à la mer du Kamtchatka, sur une largeur de 500 lieues depuis la Grande-Tartarie jusqu'à la mer Glaciale, ne s'élève pas à 1 200 000 âmes.

L'épouvantable rigueur du climat, la mauvaise qualité du sol, le défaut de communications pour le commerce, et d'autres circonstances qui tiennent aux usages dont je parlerai, s'opposeront toujours à ce que cette population prenne de l'accroissement.

On trouve là quelques villes de 6 à 10 000 habitants, mais elles sont en petit nombre; les autres réunions d'hommes ne consistent qu'en vil-

1. Manuscrit inédit, lu à la Société des Observateurs de l'homme, le 13 ventôse an VIII (4 mars 1800). — Voir, sur Patrin, la notice que nous lui avons consacrée, en tête de son mémoire *Tcheremisses et Tchouvaches* (*Revue Anthrop.*, 1911, p. 141).

2. Par quelques échantillons rapportés par l'abbé Chappe. Parmi les plantes, j'ai eu le bonheur d'en trouver un assez grand nombre qui sont absolument nouvelles, et que je me propose de publier.

lages bâtis le long des rivières, ou de ce qu'on appelle les grandes routes, qui ne sont que des sentiers souvent impraticables.

Le pays est couvert de forêts marécageuses, ou de landes arides et souvent couvertes de sulfate de magnésie, vulgairement appelé *sel d'Epsom.*

Les montagnes seules offrent quelque intérêt au naturaliste par les mines qu'elles renferment, et par les plantes rares qu'elles produisent. Mais que de fatigues, que de dangers pour atteindre à ces réduits sauvages et escarpés, où la nature cache ses plus belles productions, et semble les dérober à la cupidité, et même à la curiosité de l'homme, pour en redoubler la valeur!

Dans de pareilles contrées, où il faut lutter sans cesse contre l'intempérie des saisons, l'ingratitude du sol et tous les obstacles réunis, les habitants ne doivent pas nous paraître les enfants gâtés de la nature; cependant l'habitude, et cet attrait puissant qui attache l'homme à sa terre natale, leur rendent supportables des peines, des privations, qui souvent me paraissaient un supplice.

*
* *

J'ai dit que la Sibérie est habitée principalement par des Russes et des Tartares. Je vais d'abord jeter un coup d'œil sur les Russes-Sibériens.

Ils descendent pour la plupart des colons qui y ont été envoyés successivement, depuis environ deux siècles, pour peupler le pays. Il y a des exilés et quelques milliers de malheureux condamnés par les tribunaux. Les exilés sont des hommes pour l'ordinaire de familles distinguées, que des intrigues de cour ont fait reléguer dans ces contrées lointaines. Leur plus grande privation est d'être éloignés de leur famille et de leurs amis; du reste, leur existence est tolérable, et, quoique les lois soient très sévères à leur égard, les agents mêmes du Gouvernement adoucissent leur sort autant qu'il est possible. J'en ai vu à la table et dans la société des commandants de place, des gouverneurs, et même des vice-rois de Tobolsk et d'Irkoutsk.

Les malfaiteurs sont condamnés aux travaux des mines; mais ces travaux n'ont rien d'outré, rien d'effrayant; ils sont partagés par des hommes libres qui s'y consacrent volontairement comme partout ailleurs.

En Sibérie, tous les habitants sont libres, ou sont du moins censés l'être; il est vrai que, dans un gouvernement aussi absolu, ses agents sont souvent, pour l'homme privé, plus terribles que ne le serait un maître.

Mais, avec beaucoup d'adulation, beaucoup de bassesses, et surtout avec des présents, on devient le protégé, l'ami de l'homme en place. Il n'y a rien là de fort extraordinaire, les mêmes choses se voient ailleurs; mais ce qui m'a paru digne d'attention, c'est que j'ai trouvé dans des villages écartés des routes ordinaires des hommes qui, n'ayant presque

jamais vu d'autres hommes que les habitants mêmes de leur petit village, ont néanmoins des manières qui, non seulement n'ont rien de sauvage, mais qui sont ouvertes, affables, prévenantes; en général, ils parlent peu, mais ils raisonnent sur tous les objets qui sont à leur portée avec une justesse que je ne pouvais me lasser d'admirer; et plus d'une fois il m'est arrivé de prolonger mes recherches en histoire naturelle dans le canton de ces bonnes gens, pour avoir le plaisir de vivre avec eux. Ce n'est pas la seule occasion où j'ai pu remarquer que l'homme le plus voisin de la nature est presque toujours le meilleur.

Dans ces lieux écartés, ces hommes paisibles vivent obscurs, ignorés, mais heureux : ils sont à l'abri des vexations sous l'égide de la pauvreté. Et cette pauvreté même n'a rien de douloureux. Ils n'ont pas le superflu, mais ils n'éprouvent pas le besoin. Ils cultivent leurs champs qu'ils peuvent étendre à volonté; ils vont à la pèche, à la chasse ; ils se nourrissent du lait de leurs troupeaux et ils s'habillent de leurs dépouilles. Leurs femmes, laborieuses et sages, s'occupent à préparer des peaux, des fourrures pour les vêtements de la famille; elles filent la laine et le lin; elles fabriquent elles-mêmes des toiles et des draps grossiers mais bons, qui n'ont qu'une coudée de large, sur des métiers qui ne sont pas plus grands qu'une table à écrire.

Leurs troupeaux de bœufs, de moutons, sont nombreux, aussi n'y attache-t-on presque aucune valeur commerciale; ils ont un nombre suffisant de chevaux et de tous les autres animaux domestiques. Je ferai, à cette occasion, une remarque qui est bien consolante pour l'homme; c'est que, destiné par la nature à vivre dans toutes les contrées de la terre, les animaux qui peuvent partager son travail, ou lui devenir habituellement utiles, sont eux-mêmes doués de la même faculté de pouvoir supporter les climats les plus opposés, et d'être ainsi les continuels compagnons de l'homme. Tandis que la sagesse éternelle a confiné les animaux inutiles ou féroces dans ces contrées brûlantes que l'homme ne fréquente qu'à regret.

Dans les longs et terribles hivers de la Sibérie, les occupations domestiques des femmes sont toujours les mêmes, mais c'est un temps de repos presque absolu pour les hommes. Le temps qu'ils n'emploient pas à dormir, ils le passent à jouer aux échecs; c'est le jeu favori des Russes, tous le connaissent et la plupart y excellent.

Dans les villes principales et surtout dans les deux capitales, Tobolsk et Irkoutsk, les mœurs sont à peu près les mêmes que dans la Russie d'Europe. Les vice-rois sont dans l'usage de donner dans leurs appartements des concerts et des bals, au moins une fois par semaine. Et comme les officiers civils et militaires sont très nombreux, et qu'ils sont dans l'aisance, soit par leur traitement, soit par d'autres moyens plus ou moins connus, on est étonné de leur luxe, du jeu quelquefois énorme qu'ils jouent, et surtout du brillant étalage de leurs femmes, qui reçoivent régulièrement par la poste et très rapidement, les modes les plus fraîches de Paris et de Londres. Ces femmes, en général, ont de l'amabilité, leurs

manières sont libres, sans gêne, sans affectation; quoique souvent peu instruites, leur conversation est légère, amusante, et le son délicieux de leur voix y répand un charme inexprimable.

La langue russe est douce comme l'italien, et les diminutifs qu'elle emploie fréquemment la rendent mignonne et en quelque sorte caressante. Dans la bouche du peuple même, elle a de l'agrément; elle est très propre à la musique ; et le Russe a naturellement les organes flexibles et l'oreille juste : si quatre paysans chantent ensemble, chacun fait sa partie, et ils forment un concert.

Ce qui m'a paru singulier, c'est que ce sont les Russes septentrionaux, à cheveux noirs, qui jouissent surtout de cet avantage; tandis que ceux qui avoisinent les climats plus tempérés, et dont la chevelure est plus ou moins blonde, n'ont pas à beaucoup près les mêmes dispositions musicales. Ce fait, et la couleur des cheveux qui change du noir au blond, dans un sens inverse à ce qu'on observe chez les autres peuples, exigeraient des recherches ultérieures que je n'entreprendrai pas dans ce moment.

Tous les seigneurs russes qui vont occuper des emplois en Sibérie y mènent leur musique, qui est quelquefois nombreuse et qui a des sujets distingués; ils ont eu pour maîtres des virtuoses d'Italie ou d'Allemagne que les Grands de Russie font venir à grands frais.

Quand je passai à Tobolsk, j'assistai à un concert chez le vice-roi, qui était alors le comte Tchitcherinn ; il avait plus de quarante musiciens qui étaient ses esclaves — ou ses sujets, comme disent les Russes, qui aiment à adoucir les expressions. Et ce qui me surprit singulièrement, c'est qu'ils exécutèrent un morceau d'opéra français avec les chœurs. Je crus d'abord que tous ces gens-là savaient le français; mais quand je m'approchai de leurs livres de musique, croyant y lire les paroles, je n'y vis que du russe. Les caractères de cette langue rendent parfaitement les sons de toutes les autres langues, et ils ont eux-mêmes chacun leur son propre, qui est absolument invariable. Ces musiciens lisaient des caractères russes, et prononçaient très nettement les mots français. Il serait à souhaiter que les voyageurs employassent ces caractères pour exprimer tous les noms propres ; nous ne les verrions pas défigurés par la diverse prononciation des différentes langues; ils exprimeraient les mêmes sons aux yeux de tous les peuples, comme les chiffres arabes, la musique, les signes de l'algèbre, leur offrent les mêmes valeurs.

Dans la classe moyenne des habitants des villes, les mœurs sont infiniment moins pures que dans les villages, ou plutôt elles sont très corrompues. La passion désordonnée des femmes pour la parure ne met point de bornes aux moyens qu'elles emploient pour satisfaire ce goût dominant. On est étonné de voir des femmes du peuple, vêtues des plus belles étoffes de soie de la Chine et de la Perse, et le front couvert de perles fines. Le costume de cette classe moyenne est l'ancien habit russe; il n'est nullement favorable à la taille des femmes, mais comme elles ne

l'ont pas belle, elles n'y perdent rien. Cet habillement consiste en jupes très amples et bouffantes, communément bordées de larges galons d'or ou d'argent; par-dessus ces jupes est une espèce de casaquin à longues basques, dont le devant, bien chamarré de dorure, prend au menton et écrase la poitrine. Sur la tête est un voile d'une forte étoffe de soie quadrillée en dorure qui laisse le visage et le devant de la personne à découvert, mais qui descend fort bas de côté et par derrière, et qui donne à ces femmes ainsi parées une forme pyramidale. Le voile se quitte dans l'intérieur des appartements.

Tous ces vêtements sont de couleurs éclatantes et fortement tranchées, telles que le rouge, le bleu vif, le vert d'émeraude, le jaune de citron. Le rouge éclatant est surtout leur couleur favorite; aussi le mot russe *krasno* qui signifie *rouge*, signifie *beau* en même temps; et c'est le seul mot russe, à ma connaissance, qui ait une double signification.

Les femmes russes ont en général la tête et les mains belles et la peau très blanche; mais elles se perdent le teint par un abus excessif du blanc et du rouge. Les femmes, même de la classe du peuple, ressemblent toutes, dans leur grande parure, à des figures de plâtre rehaussées de vermillon. Mais ce qui paraîtra plus bizarre encore, c'est qu'elles font consister la beauté de leurs dents à les avoir d'un beau noir d'ébène; et elles emploient à cet étrange embellissement une poudre qui vient de la Chine, et qu'on leur vend au poids de l'or. Quand je leur ai demandé la raison de cet usage, elles m'ont répondu qu'elles auraient honte d'avoir les dents blanches comme on leur a dit qu'étaient celles des nègres qui sont certainement les enfants du diable, puisqu'ils sont noirs.

On pense communément que, dans un climat aussi froid, les feux de l'amour doivent être presque inconnus. Ils le sont, en effet, quant au moral : ces sentiments délicats et tendres, cette constance, ce dévouement sans bornes qu'on trouvait jadis si fréquemment et qu'on retrouve quelquefois encore dans les climats tempérés, tout le moral enfin de l'amour est absolument perdu pour ces peuples; mais ils sentent avec énergie tout son pouvoir physique.

La nature, qui arrive au même but par des chemins divers, a répandu dans ces climats glacés le fluide électrique qui produit sur l'homme le même effet que, dans la zone torride, les rayons brûlants du soleil. En même temps que ce fluide embrase la partie supérieure de l'atmosphère par des aurores boréales continuelles, il porte dans le sang des Sibériens tous les feux de l'amour.

La liberté absolue dont jouissent les jeunes gens des deux sexes développe chez eux de bonne heure toutes les facultés physiques, et il n'est pas rare de voir là, comme dans les climats méridionaux, des filles mariées avant douze ans.

Il serait difficile de trouver un peuple d'une constitution plus vigoureuse que celle des Russes-Sibériens; mais ces hommes à corps de bronze sont dus à une espèce de triage que font les mères elles-mêmes, en faisant périr par des soins mal entendus les enfants qui ne sont pas

nés avec une organisation à toute épreuve. A peine sont-ils nés qu'on les porte dans des étuves où la chaleur est telle que je me crus suffoqué la première fois que j'y voulus entrer. Ils y demeurent trois quarts d'heure, une heure; en sortant de là, on les roule dans la neige, ou bien on les plonge dans de l'eau mêlée de glaçons. On les *trempe*, pour ainsi dire, comme un barreau d'acier, et s'ils résistent, ils en ont la dureté. Cette épreuve se répète régulièrement toutes les semaines. Sur dix enfants, il en meurt neuf[1]. Aussi la population, au lieu d'augmenter, malgré la grande fécondité des femmes, a-t-elle besoin d'être sans cesse recrutée par des colons envoyés d'Europe. La Sibérie est, à cet égard, pour la Russie, ce qu'est le Pérou pour l'Espagne : une cause perpétuelle de dépopulation.

Quand on parle de la Sibérie, on ne peut guère se dispenser de dire un mot des fourrures précieuses qu'elle fournit, et surtout des peines incroyables qu'il en coûte aux chasseurs pour nous les procurer.

C'était autrefois les exilés qui devaient fournir chaque année au gouvernement un nombre déterminé de zibelines; mais depuis que ces animaux sont devenus rares et se sont réfugiés dans les solitudes les plus écartées, ce sont des hommes libres que l'appât du gain entraine à cette chasse, malgré les fatigues inouïes et les dangers où elle les expose.

Ce n'est qu'au plus fort de l'hiver que la fourrure de la zibeline a acquis toute sa perfection. Quand elle est belle, d'un brun foncé, bien fournie, bien lustrée, elle vaut dans le pays de 40 à 80 francs la pièce.

C'est donc au milieu de l'hiver, par des froids de 35 à 40° (pour donner une idée de cette affreuse température, inconnue dans nos climats, il me suffira de dire que le mercure devient solide et malléable comme du plomb à la température de 32 à 33°), c'est en respirant cet air déchirant que le chasseur, bien affublé de peaux de mouton, sort de chez lui à pied et va s'enfoncer dans la profondeur des forêts, à cent lieues, quelquefois

1. Prennent-ils la fièvre, ces malheureux enfants, tout brûlants, sont couverts de fourrures, et le berceau est placé sur le four, qui est en entier dans l'intérieur de l'habitation. C'est ce four, dont le dessus est couvert de sable, qui sert de couche aux hommes pendant l'hiver. Les femmes dorment sur une soupente qui y est attenante. La chaleur sur ces fours est toujours au moins de 30 à 35°; qu'on juge de l'état où se trouve là un enfant brûlé par la fièvre et emmailloté dans des peaux de mouton!...

Rien ne peut corriger les Sibériens de cette coutume si fatale à leurs enfants. J'ai fait mon possible pour persuader à des mères de sauver la vie aux pauvres créatures en les laissant jouir d'une température moins élevée : ma peine a été perdue. La chaleur est à leurs yeux le seul remède à tous les maux.

D'ailleurs, le dogme de la fatalité, que leur ont transmis les Tartares, les tranquillise complètement sur tous les événements. « Si mon enfant, dit la mère, est prédestiné à vivre, rien ne le fera mourir; s'il doit mourir, rien ne saurait le faire vivre. » J'ai voulu employer le même raisonnement pour leur faire adopter une méthode nouvelle. Elles m'ont répondu que chez eux on ne changeait pas ainsi de coutume : « Nous ne voulons pas changer tes coutumes, laisse-nous les nôtres!... »

à deux cents lieues de son habitation; il est ordinairement seul, car il craindrait son camarade plus que tous les autres dangers.

Ses provisions de voyage sont deux grands patins de bois de cinq pieds de long, avec lesquels il marche, ou plutôt il glisse sur des abîmes de neige; sa carabine, sa provision de poudre et de balles, un petit sac de farine, une marmite et un briquet.

Quand il ne trouve rien, un peu de bouillie est toute sa nourriture. Dès qu'il découvre une zibeline, son arme, qu'il ne tire jamais en vain, quoiqu'elle ne soit chargée que d'une seule balle très petite, l'en a bientôt rendu maître; il la dépoui le de sa belle peau, et se nourrit de sa chair.

Pour passer les nuits, dont la rigueur surpasse tout ce qu'on peut imaginer, le chasseur n'a d'autre ressource dans ces déserts que de se creuser une tanière dans la neige; il s'y blottit, il en ferme l'entrée par dedans, il s'y ensevelit comme dans un tombeau.

Au bout de quatre mois, le chasseur revient dans sa famille, chargé pour l'ordinaire de la dépouille de 30 à 40 zibelines, ce qui lui fait une espèce de fortune. Quelques chasseurs ont fait cinq à six courses semblables, mais quelquefois ils y périssent. Et c'est à ce prix que nous avons de belles fourrures.

*
* *

Après avoir esquissé les mœurs des Russes-Sibériens, je me proposais de décrire celles des différentes hordes de Tartares, mais le temps ne me permet que de dire un mot de ceux de Kazan.

De tous les Tartares, ce sont ceux de Kazan chez qui la civilisation a fait le plus de progrès. Ils sont originaires du pays même qu'ils habitent, ils en furent jadis les maîtres, et ils y jouissent encore d'une sorte d'indépendance. Le Gouvernement russe les ménage, soit parce qu'ils sont utiles par leur industrie, soit parce qu'ils pourraient devenir dangereux les armes à la main.

Ils sont très nombreux dans le gouvernement de Kazan, ils y font presque tout le commerce et forment le tiers de la population de la ville; ils n'en veulent habiter que les faubourgs, par une suite de leur goût pour la vie champêtre. La plupart d'entre eux ont, en même temps, de riches manufactures dans la ville et de vastes cultures dans les campagnes. Ils fabriquent des draps pour l'usage des armées, des toiles assez belles, et surtout une immense quantité de maroquin qu'ils préparent parfaitement et qu'ils savent très bien mettre en œuvre.

On ne peut voir de plus beaux équipages de cheval que ceux qu'ils font. Les bottines seules, qui sont ordinairement rouges ou vertes, sont si richement brodées en dorure qu'elles coûtent dans le pays plus de 25 roubles, ou environ 100 francs la paire.

Le commerce qu'ils font avec la Perse, par la voie d'Astrakan, est consi-

dérable; ils y envoient leurs cuirs, leurs fourrures, et en tirent en échange des étoffes de soie.

Le costume des Tartares de Kazan ressemble à celui des Polonais, mais les manières et le caractère de ces deux peuples se ressemblent encore davantage: même vivacité dans le discours, même pétulance dans l'action, même avidité pour tout ce qui leur paraît nouveau, même goût pour le faste.

Leur teint est basané et, comme dans toutes les autres races tartares,



Fig. 1. — Tartares (Extr. de *Living Races of Mankind*, t. II, p. 414).

leurs traits ont quelque chose de la figure kalmouque, mais fort adoucie et qui n'a rien de désagréable.

Ils sont mahométans, et ceux qui sont riches ont communément plusieurs femmes. Elles vivent retirées dans leur appartement, ne se montrant que rarement devant les hommes, surtout à visage découvert. Ce ne fut que par une complaisance particulière, et en faveur de ma qualité d'étranger, qu'un Tartare nommé Ablaï, dont j'avais fait la connaissance chez le prince Metcherski, gouverneur de Kazan, voulut bien me laisser voir les siennes. Il les fit venir dans son *divan*, c'est ainsi qu'ils nomment la principale pièce de leur appartement; c'est un salon entouré de larges estrades couvertes de tapis de soie et de piles d'oreillers et de coussins.

Je vis paraître trois dames vêtues fort proprement, quoiqu'elles n'attendissent pas d'autre société que celle de leur mari; mais, dans ce pays-là,

les femmes font leur toilette, même pour leur mari. Elles étaient couvertes d'un grand voile; en entrant dans le divan, elles s'arrêtèrent à la porte et firent à leur mari une inclination de tête en croisant les mains sur leur poitrine. Il les aida l'une après l'autre à monter sur l'estrade; chacune d'elles s'assit sur un large coussin, les jambes croisées, et un bras appuyé sur une pile d'oreillers.

Ablaï me fit asseoir à côté de lui, sur une autre partie de l'estrade, en face des trois dames. Nous restâmes quelques moments dans un profond silence. J'observai que la dame qui était au milieu avait un voile noir, et les deux autres un voile blanc : je demandai au mari la raison de cette différence; alors il adressa la parole en russe à cette dame, en lui disant qu'elle pouvait lever son voile et me répondre elle-même.

Elle se découvrit alors le visage avec lenteur et dignité et me dit, en assez bon russe, que depuis trois mois elle avait eu le malheur de perdre sa fille unique. Le mari ajouta qu'ils avaient pris des Russes l'usage de porter le deuil de leurs enfants. Cette dame, âgée d'environ vingt-deux ans, avait de jolis traits, mais elle était pâle et languissante. Le mari fit ensuite un signe de la main, en disant deux ou trois mots en langue tartare, et les deux autres dames levèrent aussi leur voile. L'une avait trente-six à quarante ans et beaucoup d'embonpoint, l'autre en avait à peine dix-sept, et sa figure était piquante et pleine de grâce.

« Ces deux dames, dis-je à Ablaï, parlent-elles aussi le russe? — Non, mais elles l'entendent. — Permettez-vous que je leur adresse la parole? — Comme il vous plaira. — Pourrai-je vous demander, Madame, dis-je à la plus âgée, quelles sont vos occupations ordinaires? » La dame fit sa réponse en langue tartare, en s'adressant à son mari qui me la rendit ainsi : « Nous faisons nos prières, qui emploient une grande partie de notre temps; le reste, nous l'employons à quelques ouvrages de broderie pour notre mari ou pour nous; le soir, nous faisons un petit concert. » — « Voudriez-vous me permettre de voir quelques-uns de vos ouvrages? »

Alors le mari frappa dans sa main; une femme de service parut, il lui donna des ordres, et un moment après elle revint avec une corbeille et plusieurs boites. Il y avait différentes parties d'habillement brodées, de même que des mouchoirs de soie que les hommes portent en cravate ou dont ils se servent pour s'essuyer le visage. Comme j'examinais avec quelque attention la broderie d'un de ces mouchoirs qui me paraissait de très bon goût, Ablaï, jugeant qu'il me faisait plaisir, me l'ôta subtilement de la main, le donna à la dame au voile noir, en lui disant quelques mots; elle le plia en forme de cravate et il vint sur le champ me le mettre au cou, en me disant quelques mots obligeants, suivis d'un salamalec, les mains croisées sur la poitrine.

« N'y aurait-il pas d'indiscrétion, dis-je ensuite à Ablaï, de prier ces dames de me faire entendre un morceau de leur musique? — Au contraire, dit-il en riant, vous leur ferez beaucoup de plaisir de les entendre; ce n'est pas souvent qu'elles peuvent montrer ce qu'elles savent, et ce n'est jamais qu'en famille. »

Il fit alors apporter un instrument qui me parut être à peu près l'équivalent d'une guitare, mais il est d'une forme différente. Le corps de cet instrument est un carré long d'environ deux pieds et demi, sur huit à neuf pouces de large; il a une douzaine de cordes; on le tient sur les genoux, on pince les cordes de la main droite et les doigts de la gauche font les notes, comme sur la guitare. Ablaï le présenta lui-même à la dame au voile noir. Après quelques préludes, elle commença un chant grave et solennel, où les mêmes paroles étaient plusieurs fois répétées avec l'accent du sentiment le plus profond; sa voix était faible, mais douce et pleine d'expression; ses yeux levés au ciel, et tous les mouvements de son visage peignaient la douleur.

Quand elle cessa de chanter, Ablaï me dit que, depuis la mort de sa fille chérie, elle s'était imposé la loi de toujours commencer son chant par ce couplet, dont elle avait fait elle-même la musique, et dont les paroles exprimaient la douleur que lui causait cette perte. Elle exécuta ensuite différentes pièces sur l'instrument seul, avec une légèreté surprenante, et elle chanta avec les deux autres dames plusieurs morceaux d'une musique assez vive. Ce petit concert me fit le plus grand plaisir et, dans tout pays, il eût paru agréable.

Ablaï fit apporter le thé, et quand les dames en eurent pris avec nous, il me pria de trouver bon qu'elles rentrassent dans leur appartement. Il leur donna la main pour descendre de l'estrade; et elles me firent, en s'en allant, le même salamalec qu'elles avaient fait à leur mari en entrant dans le divan.

Ces trois dames avaient un fort beau teint, point de blanc ni de rouge, de belles dents et une main parfaite, les yeux en coulisse, noirs et expressifs. Leur coiffure était un bonnet de velours à longue pointe pendant de côté à la hongroise, brodé en or et bordé de zibeline.

Après qu'elles se furent retirées, Ablaï fit du punch, et nous causâmes quelque temps. Je lui demandai s'il avait des enfants, il me dit qu'il n'avait qu'un fils, qui était au gymnase. C'est une école russe, dont les professeurs sont envoyés de l'Université de Moscou; on y élève les enfants des Tartares que leurs parents destinent à quelque emploi civil chez les Russes.

Les imans ou prêtres mahométans leur enseignent l'arabe et les principes de leur religion. Le gouvernement ne les gêne nullement. Ils ont à Kazan quatre mosquées où, cinq fois par jour, du haut des minarets, ils appellent le peuple à la prière.

Ablaï m'accompagna jusqu'à mon logement qui était chez un des principaux marchands russes; et comme mon hôte connaissait beaucoup Ablaï, il le retint à souper. Et je vis que, si le Coran défend aux vrais croyants l'usage du vin, à Kazan comme ailleurs « il est avec le Ciel des accommodements ». Le bon Ablaï, tout en fermant les yeux et en disant « Allah », faisait de si fréquentes libations de vins d'Astrakan et de Perse que, lorsque nous nous séparâmes, le domestique qu'on lui donna pour l'accompagner ne lui fut pas tout à fait inutile.

Notes d'Anthropologie guyanaise

Par les Drs DEYROLLE et REINBURG

LES POLISSOIRS

Pendant un séjour à la Guyane française, au cours d'une mission médicale, nous avons eu l'occasion d'examiner et de photographier un certain nombre de polissoirs sur lesquels il nous paraît intéressant de donner quelques précisions.

Ces polissoirs sont connus comme tels par les gens instruits de la colonie; toutefois certains les considèrent comme des « pierres à affûter du temps de l'esclavage », mais l'opinion générale les attribue aux Indiens qui habitaient la Guyane avant l'occupation.

Ils sont communs, répandus un peu partout; ceux que nous avons vus sont creusés dans les rochers du littoral ou trouvés à une faible distance du rivage (polissoir mobile du Cépèrou); « il y en a dans toutes les criques que j'ai visitées en allant aux placers ou aux points d'exploitation du balata, dit M. Mac Grégor, mais au delà des derniers dégrads ils disparaissent complètement. »

Le Dr Tripot, pourtant, en a signalé sur l'Itany, dans la région moyenne, où un rapide porte le nom de Saut des Polissoirs[1].

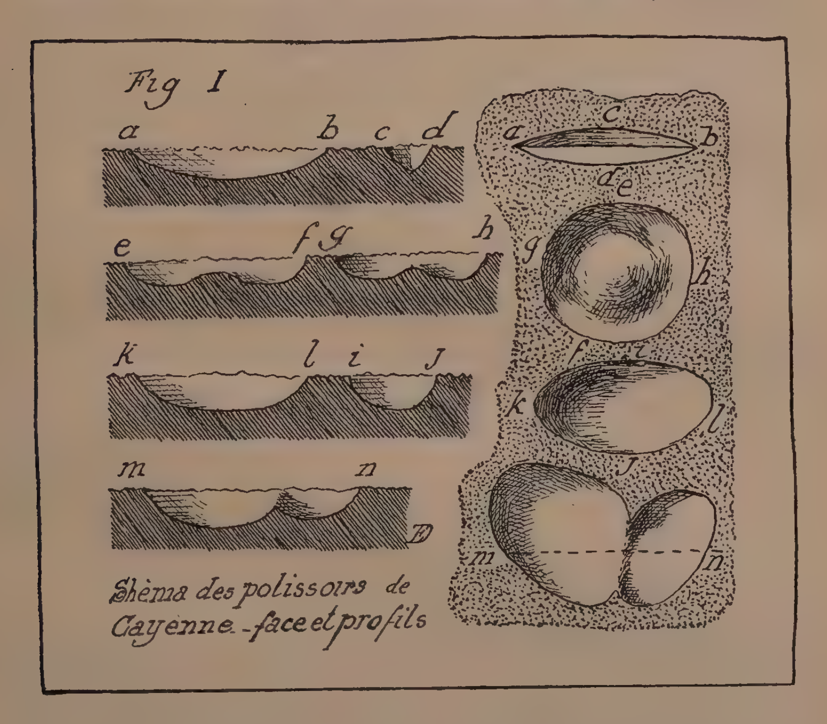
On nous avait signalé des cupules aux Iles du Salut comme pouvant être des polissoirs; une excursion entreprise dans le but de les examiner nous a montré que ces cupules n'étaient que des cavités naturelles dues à l'érosion de roches tendres par la mer.

Tous les polissoirs que nous avons vus sont creusés dans des rochers fixes ou dans des blocs à peu près inamovibles, sauf celui du Cépèrou qui paraît d'ailleurs être d'un type tout spécial. Le Cépèrou, monticule conique, isolé, citadelle naturelle de Cayenne, a joué un rôle primordial dans l'histoire militaire de la ville, sans que nous ayons d'ailleurs pu

1. A la Guyane, *crique* signifie rivière, ruisseau, et non anse du rivage (de l'anglais *creek*); *dégrad* (prononcez *dégra*) = débarcadère ou point d'accostage en rivière; *saut* = rapide d'un cours d'eau navigable; *balata* = gutta-percha latex d'une Sapotacée, le *Mimusops balata*.

savoir s'il a servi de forteresse aux aborigènes qui l'ont jadis attaqué, mais qui ne paraissent pas s'y être défendus.

Ces polissoirs sont constitués tantôt par deux sortes de roches cristallines à texture très fine, très dures et très denses, comme au Montabo : la première présente une cassure fraîche d'un bleu pâle (petits grains de mica noir sur un fond jaune pâle), et prend une patine ocre-jaune foncée (Montabo); la seconde, dont la cassure est d'un bleu d'acier sombre,



se patine en rouge brun foncé (Montabo et Galgal); tantôt dans une roche de très forte densité, à gros éléments de quartz rougeâtre, ayant un peu l'aspect du minerai de fer, à patine rouge, mais dont les points décomposés de la surface sont jaunâtres (La Brise). Le polissoir du Cépèrou est constitué d'une roche moins dense que les précédentes, jaunâtre, à texture très fine.

Les polissoirs présentent trois variétés de cavités (fig. 1) :

1° des rainures scaphoïdes;

2° des cupules elliptiques;

3° des cuvettes circulaires avec renflement central.

1° *Rainures scaphoïdes.* — Elles ne présentent rien de très particulier et peuvent se décrire en un mot : leur moulage en relief représente un segment de lentille biconvexe; l'angle dièdre est voisin de 45°, sauf

pour la rainure du polissoir du Cépèrou où il est plus ouvert; elles sont en général creusées dans une surface horizontale.

2° *Cupules elliptiques.* — Elles ne se signalent par aucun caractère très spécial; le moulage de quelques-unes d'entre elles se rapproche sensiblement de la calotte sphérique, mais d'autres sont très nettement allongées; souvent elles se rencontrent par leurs bords et le moulage en relief des cavités réunies présente un aspect natiforme caractéristique; lorsque la surface de la roche est irrégulière, que le creux de la cupule est faible, celle-ci se réduit à un méplat lisse polygonal, plus ou moins régulier.

3° *Cuvettes circulaires à renflement central.* — Les cavités que nous désignons sous ce nom ont un faciès très particulier : leur moulage est un solide de révolution, l'objet à polir ayant été évidemment entraîné dans un mouvement circulaire, au lieu du mouvement de va-et-vient qui a déterminé la forme des cupules elliptiques; ces cuvettes se touchent parfois par leur circonférence; on en trouve ainsi des séries, parfois doubles, de 6, 8, 10, accolées, mais elles n'empiètent pour ainsi dire jamais les unes sur les autres.

Il existe, bien entendu, des cavités mal caractérisées, intermédiaires par exemple entre les cupules et les cuvettes, soit à cause d'un usage moins prolongé, soit que les causes extérieures les aient légèrement déformées ou leur aient fait perdre leur patine.

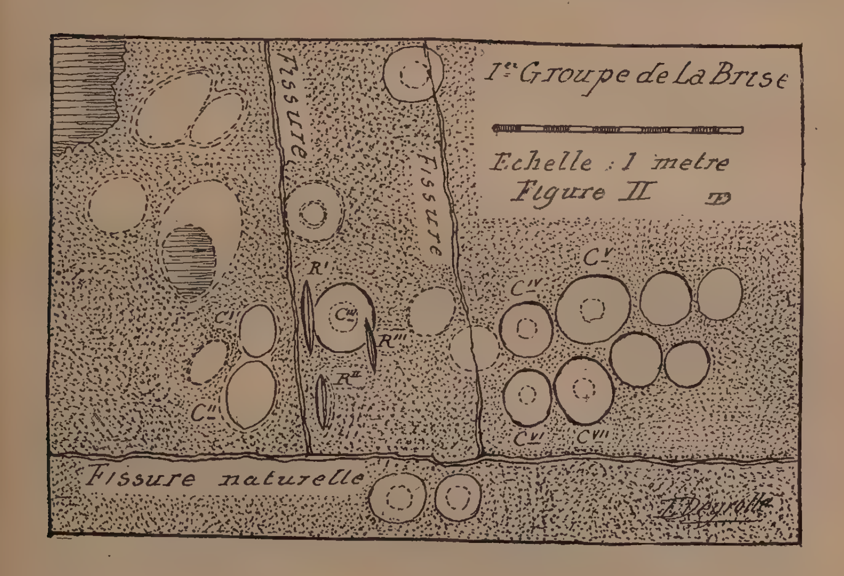
Voici le résultat de quelques mensurations en millimètres :

		Maxima.	Minima.	Moyennes.
Rainures (La Brise).	Longueur	290	190	220
	Largeur	30	20	224
	Profondeur	20	15	18
Cupules elliptiques (La Brise).	Longueur	300	190	250
	Largeur	210	130	170
	Profondeur	80	10	60
Cuvettes à renflement (La Brise).	Longueur	330	240	270
	Largeur	280	150	227
	Profondeur	20	5	10
Cupules elliptiques nettes (Cépèrou).	Longueur	400	260	330
	Largeur	130	120	125
	Profondeur	75	45	60

Le premier groupement de polissoirs que nous ayons visité est situé dans l'Ile de Cayenne sur le territoire de Montjoly, dans un banc de rochers en contre-bas de la villa de M. Brottier appelée La Brise; son emplacement nous a été indiqué par le propriétaire; il comporte 3 groupes voisins les uns des autres de rainures, de cupules et de cuvettes (fig. 2), sur des rochers si rapprochés de la mer, que seuls

quelques *cierges* du Mexique poussent entre les fissures. A 1 kilomètre environ au S-O., en suivant la plage, on rencontre un second groupement assez semblable au premier.

A l'Est de la villa La Brise s'étend une plage de sable d'une centaine de mètres qui est limitée par un tas très curieux de blocs roulés de roches diverses, granit, diorite, etc., tous sensiblement arrondis, de même ordre de grandeur (de 0 m. 50 à 0 m. 80 de diamètre maxima);



l'aspect de ce tas couronné par des palétuviers fait penser à un monument primitif, à un galgal; cet aspect étrange avait frappé les visiteurs qui ne sont pas éloignés de croire à l'intervention de la main humaine dans cet arrangement.

Sur les blocs du pourtour, de pierre rouge, gisant à demi enfouis dans le sable, au niveau des hautes mers, nous avons trouvé 17 cupules ou cuvettes et une rainure présentant une patine vernissée admirable et dont nous avons pris de bonnes photographies.

Nous avons cherché sur le rivage de l'Ile de Cayenne, dans des situations identiques à celle de ces stations, si nous ne trouverions pas de nouveaux gisements et nous avons été assez heureux pour retrouver, dès notre première exploration, un groupe de polissoirs à la pointe Nord de l'Ile, à l'extrémité orientale du Montabo, les uns sur des rochers rouges légèrement au-dessus du niveau des hautes mers, les autres à 2 mètres au-dessus de ce niveau, sur des rochers jaunes, ceux-ci à trois ou quatre pas du pilier de maçonnerie qui marque l'extrémité de la propriété Graute sur la mer.

Les chiffres suivants donnent une idée du nombre des polissoirs et de la proportion des diverses espèces de cavités :

	Rainures.	Cupules elliptiques typiques.	Cuvettes à renflements typiques.	Cavités atypiques ou sans patine nette.
	—	—	—	—
La Brise : 1er groupe	3	6	9	7
— 2e —	2	»	2	7
— 3e —	»	1	1	3
Montabo : 1er —	»	2	1	1
— 2e —	3	2	6	3
Galgal.	1	4	5	8
Polissoir du Cépèrou	1	2	»	6
Total	10	17	24	35
Proportion p. 100	12	20	28	40

Le polissoir du Cépèrou (fig. 3) demande une description particulière ;

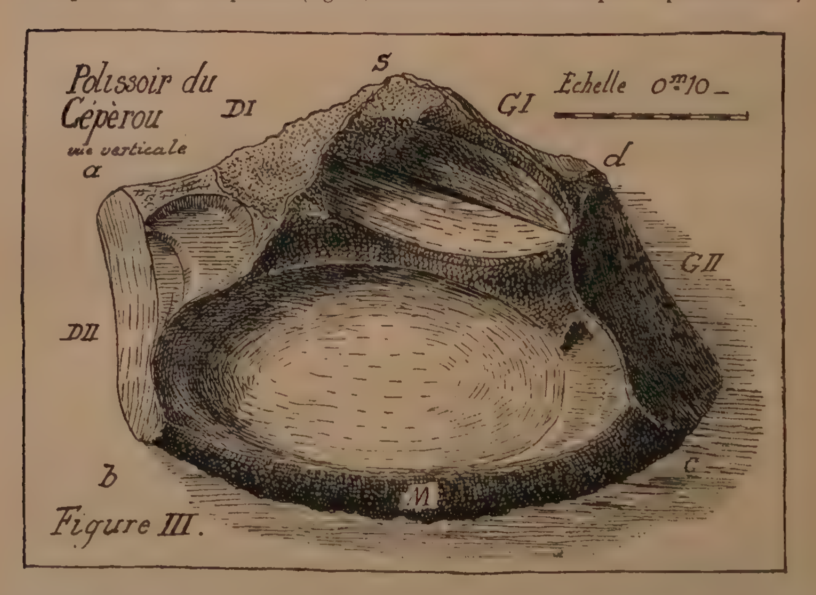


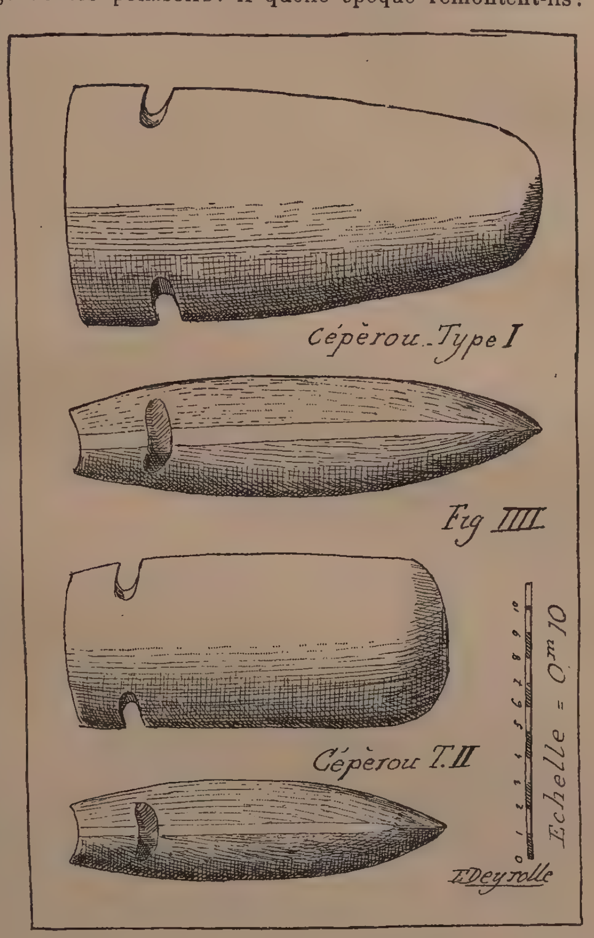
Figure III.

il représente grossièrement une pyramide oblique irrégulière à 5 pans dont la base est occupée par une vaste cupule elliptique très profonde ; les faces D1, D2, G1, G2, présentent des surfaces concaves polies, presque verticales et même en surplomb pour D1 et G1 qui ne se voient donc pas sur la figure ; la face M, plus large, forme une sorte d'escalier à deux gradins horizontaux, le gradin supérieur occupé par la rainure élargie déjà décrite et brisée en partie (L = 163 mm., l = 60 mm., p = 30 mm.) et la marche inférieure par une cupule elliptique (L = 260 mm., l = 120 mm.,

p. = 40 mm.); l'arête qui limite D2 et M est interrompue par deux petits gradins séléniformes polis qui peuvent avoir été utilisés comme affûtoirs.

Quel a été l'usage de ces polissoirs? A quelle époque remontent-ils?

A cette seconde question il ne peut guère être donné de réponse précise; néanmoins, il y a lieu de penser qu'ils sont modernes (ou de la fin de l'époque précolombienne) étant donnée la conservation de la patine de la plus grande partie de ces monuments, malgré leur exposition aux embruns et au bombardement des grains de sable; en tout cas leur situation, par rapport au niveau de la mer, indique nettement qu'il ne s'est produit ni soulèvement, ni affaissement du sol allant jusqu'à leur immersion, depuis leur emploi.



D'après certains Guyanais connaissant la haute région, il existerait encore une tribu indienne ne faisant pas usage du fer, utilisant par conséquent la hache de pierre[1]. Il semble donc qu'il puisse y avoir dans le haut des Guyanes certaines tribus pouvant se servir encore des polissoirs observés

1. Il ne s'agit pas ici des Maskililis, tribu de nains rouges imaginaires, capteurs d'enfants, mais plutôt des Oyaricoulets (s'ils existent), tribu de coloration « blanche », ce qui veut dire sans doute que ces indigènes ne se peignent pas le corps au roucou. Un jeune individu d'une tribu à outillage néolithique fut capturé en 1908; il était âgé alors de 9 ans; très taciturne, on a pu obtenir de

par quelques voyageurs sur le bord des rivières, mais personne ne dit les avoir vu utiliser.

Quant à l'usage de ces polissoirs, il ne semble pas y avoir de doute possible : le polissoir du Cépèrou a servi à façonner les haches de pierre trouvées en même temps que lui.

L'hypothèse envisagée par l'un de nous, à savoir qu'il s'agirait de mortiers ou de meules fixes pour les graines ou le manioc, doit être écartée malgré la similitude de ces cavités avec celles des mortiers et des meules rencontrées par lui en Amazonie et dans les Andes, certaines cupules fixes n'étant pas horizontales.

Fig. V

Type III

Type I Type II Type III

Echelle = 0m10

E. Deyrolle

* * *

Voici, à titre documentaire, la description et les caractéristiques des deux haches du Cépèrou déposées au Musée de Cayenne et d'une troisième trouvée sur les rochers du Saut de Maman Pian, sur la Rivière de Sinnamary (fig. 4 et 5), qui doit être assez semblable à des haches du même gisement offertes par M. Brottier, colon, au Musée d'Angoulême.

Le talon, vu par la tranche, est creusé d'une gouttière pour recevoir le manche de bois de l'instrument; vu de profil, il est légèrement convexe;

lui quelques mots de sa langue, inconnue aux autres Indiens; il ne consommait que du riz cru, des fruits et autres mets analogues; il vit actuellement au Maroni où il a été élevé et a conservé son caractère farouche.

les bords supérieur et inférieur sont impossibles à distinguer l'un de l'autre, mais, à cause de la direction de la gouttière du talon, il faut admettre que l'instrument était attaché verticalement; ces deux bords, qui présentent, pour les types I et II du Cépèrou, un méplat de 7 mm. de large environ, s'étendent du talon jusqu'au fil; ces bords, pour les 3 types, sont interrompus chacun par une gouttière ou rainure destinée aux ligatures, mesurant de 7 à 10 mm. de largeur sur une profondeur maxima sensiblement égale et une longueur de 25 mm. environ; elles sont situées à 10 ou 20 mm. du talon pour les types I et II; pour le type III, cette gouttière, située à 50 mm. environ du talon, mesure : largeur = 14 mm., profondeur = 7 mm., longueur transversale = 45 mm.; tandis que dans le type II les bords sont parallèles et donnent aux deux faces un ensemble rectangulaire, pour le type I et surtout III, l'instrument va en se rétrécissant du talon au fil.

Voici, en millimètres, les mesures de ces haches :

	Type I.	Type II.	Type III.
	—	—	—
Longueur	190	145	145
Hauteur au talon	98	62	76
— maxima	98	68	86
— au niveau du début du fil	50	68	40
Épaisseur au talon	24	20	36
— maxima	48	36	60
— au niveau du début du fil	20	22	6

Notes Eugéniques

par le Dr LANDAU
Professeur d'anthropologie à l'Université de Berne.

Certains pensent que, pour le progrès de l'humanité, une guerre est de temps à autre nécessaire. A notre point de vue, elle est toujours néfaste et a de terribles conséquences, aussi bien pour le vainqueur que pour le vaincu; mais d'un grand mal peut naître quelquefois un grand bien. A l'heure actuelle, ce grand bien doit être un réveil moral, une secousse de la conscience tendant à faire disparaître les malentendus qui existent entre les différentes classes d'une nation, réveil capable de réunir tous les individus d'un pays pour la défense des principes nécessaires à la vitalité mentale du génie national.

Nous pouvons dire que le point de vue social doit céder le pas au point de vue anthropologique.

La biologie a fourni toute une série de lois que doivent respecter, non seulement les naturalistes, mais aussi les philosophes, les écrivains, les historiens, les légistes, les pédagogues, et même les représentants de l'Église.

Le point de vue biologique n'est ni agressif, ni sentimental, il est positif. Il nous dit : « Si vous voulez sauver le génie national d'un pays, ce pays doit avoir de nombreux représentants en bonne santé physique et morale. »

Et nous sommes ainsi logiquement conduit à aborder la question de l'eugénitique, de l'hygiène de la race, au physique et au moral.

Pour ne pas nous égarer dans cette question, nous voulons souligner les principes cardinaux qui donnent en somme un sens à l'existence et à la vocation de l'espèce humaine.

L'homme (bien entendu les deux sexes) est avant tout un animal, *zoon*. Il est un animal sociable, *zoon politicon*; il est enfin un animal qui amasse des richesses matérielles et intellectuelles *zoon thesauropoïon*. Comme *zoon* l'homme a besoin de nourriture, de travail, de repos. Ces conditions sont déjà mal remplies par l'homme civilisé.

Dès la naissance, l'enfant ne reçoit pas de sa mère sa nourriture normale pour des raisons les plus diverses. La nourriture de l'homme adulte est ou insuffisante ou exagérée, et bien souvent falsifiée et empoisonnée par un degré plus ou moins grand d'alcool. A une nourriture insuffisante correspond souvent un travail excessif et à un travail moins intensif, une nourriture trop abondante, aussi mauvaise pour la santé.

Par conséquent la vie animale de l'homme n'étant pas physiologique, le goût, les désirs, les besoins, les aptitudes de l'individu ne seront plus soumis à une influence normale. Et c'est avec ces particularités que l'homme est appelé à remplir ses fonctions de *zoon politicon* dans la famille, la société, la nation ; il est en effet, né pour la société. La faculté du langage qu'il n'acquiert que par le contact avec ses semblables, en est une preuve.

L'homme est enfin *zoon thesauropoïon.* Il a la faculté d'utiliser les richesses matérielles et morales de ses ancêtres, le désir de s'en servir et de les transmettre augmentées à ses descendants. Mais pour atteindre ce but très important, il doit lutter contre les mesquineries, les jalousies que lui suscitent inévitablement ceux qui l'environnent.

Ces trois points cardinaux étant établis, nous sommes tout naturellement amené à rechercher quels sont les mobiles qui poussent l'homme à accomplir sa vocation.

La réflexion et l'observation nous permettent de dire que c'est toujours à un mobile égocentrique qu'il obéit, quel que soit le caractère de l'individu en présence duquel nous nous trouvons, qu'il soit égoïste ou altruiste.

Que dois-je faire pour être heureux? Que dois-je faire pour remplir les devoirs moraux qui me sont imposés par les principes auxquels je crois? Le premier pense qu'il doit tout rapporter à lui-même, l'autre ne trouve de la joie qu'en rapportant tout aux autres, mais le motif reste le même dans les deux cas : la recherche de sa satisfaction personnelle. Et cette satisfaction personnelle où la trouvons-nous?

Actuellement, dans la société en général, et chez les intellectuels en particulier, domine l'idée qu'une vie en dehors de la famille est beaucoup plus facile et plus agréable, d'où il s'ensuit une diminution des mariages, et une terrible diminution des naissances. Mais il est certain qu'à un moment donné de leur vie, les adeptes de cette doctrine se trouvent non satisfaits. Troublés, ils se demandent quelle voie ils auraient dû suivre. A cela, la biologie répond : Revenez à la nature, c'est-à-dire soumettez-vous à ses lois et développez toutes les belles facultés qu'elle a mises en vous.

La nature nous a donné la nécessité d'entretenir notre organisme et nous devons en acquérir les moyens par le travail. Elle nous a donné le don d'admirer le beau, nous devons donc le chercher; elle nous a donné le don de la pitié et nous devons tâcher de faire le bien.

La nature nous a donné le don d'aimer, et à un moment donné chacun de nous a le désir de lier sa vie à celle d'une autre personne pour fonder avec elle une famille, et consacrer ses forces, ses aptitudes, ses facultés à la prospérité de cette famille, ce qui est un bien pour la société et pour l'État. Et comme l'amour pour les arts, pour la science, pour la Patrie est propre à la nature humaine normale, l'amour des sexes et le désir de la maternité et de la paternité sont également des phénomènes naturels.

Chez tous les animaux, excepté les animaux domestiques, les manifestations de la vie sont naturelles. Chez l'homme, elles sont fortement influencées par la civilisation. Si Jean-Jacques Rousseau et le Comte

Tolstoï demandent à l'humanité de revenir à la nature dans le sens propre du mot, l'anthropologie, elle, demande que les hommes respectent les lois biologiques dans la recherche du bonheur.

Pour l'anthropologiste, l'amour n'est pas un but, mais seulement une introduction lyrique, un prologue de la vie, laquelle est sérieuse et pleine de soucis pour les êtres qui doivent leur existence à cet amour.

D'après la biologie même, deux individus s'unissent par une attirance naturelle pour perpétuer l'espèce, et dans l'échelle biologique, avec l'évolution des espèces, se développe de plus en plus l'amour pour l'enfant. Chaque animal sauvage reste fidèle à sa compagne tant que le fruit de leur amour n'est pas complètement indépendant; et chez l'homme, où les sentiments sont incomparablement plus forts, cet amour de l'enfant se reportera même sur les générations suivantes.

L'amour purement sexuel évolue donc chez l'homme, mais dans quelle direction? Est-ce vers le mieux ou vers le pire? Si c'est vers le mieux, il se transforme en un sentiment plus élevé; on s'incline devant la personnalité de l'individu, lequel nous devient si cher, qu'il nous paraît impossible de vivre sans lui.

Si au contraire c'est vers le pire, l'estime de la personnalité s'affaiblit, les relations les plus intimes deviennent temporaires; l'enfant, cadeau naturel désiré par l'homme d'une psychique normale, est déjà un fardeau. La femme n'est plus estimée comme individu, comme mère et éducatrice des enfants, mais elle est traitée comme un objet de luxe, ce qui est contraire au point de vue biologique. Demander en effet à un individu qu'il reste toujours jeune, désirer le garder seulement comme une source de jouissance n'est pas moins absurde que de vouloir un arbre fruitier couvert de fleurs toute l'année sans qu'il donne les fruits à l'automne.

Malheureusement un point de vue pathologique fait souvent dévier un point de vue naturel. L'homme civilisé en se demandant comment on cherche le bonheur, s'imagine le trouver en intervertissant les valeurs des phénomènes et des lois de la nature.

La femme ayant peur de perdre sa jeunesse se refuse à de trop fréquentes maternités, sans savoir qu'une naissance normale, dans des conditions hygiéniques, entretient les forces et la vitalité de l'organisme. L'homme, ayant peur d'aliéner sa liberté et son indépendance, reste dans le célibat sans savoir qu'un mariage convenable lui donne de la joie, de la tranquillité, et réduit proportionnellement les dépenses nécessitées par la vie même. L'homme et la femme, influencés par les doctrines de malthusianisme et de néo-malthusianisme, se marient, ou trop tard, ou avec l'idée arrêtée de n'avoir qu'un nombre d'enfants déterminé, généralement un ou deux.

Sans vouloir entrer dans les détails, nous signalons seulement que, d'après l'avis même que nous a donné personnellement un des plus grands spécialistes d'Europe, il est établi que la majorité des malentendus qui s'élèvent dans les ménages proviennent d'une mauvaise interprétation des devoirs des époux. La statistique médicale nous dit qu'en moyenne

une femme normale peut avoir quatre enfants sans préjudice pour sa santé; et si nous pouvons admettre qu'il y a des cas où la famille ne s'augmente pas naturellement, dans la plupart des cas cette absence d'enfants est volontaire.

Quels sont donc les motifs qui ont poussé l'homme à refréner un désir naturel?

On peut indiquer, en dehors de la question matérielle très discutée, une série de motifs qui nous semblent ne pas être moins importants. La question de la réformation de la famille dans un état civilisé est beaucoup trop compliquée pour qu'on puisse un instant songer à la résoudre complètement avec une prime pécuniaire qu'on donnerait seulement aux familles nombreuses. C'est une question d'eugénétique et d'hygiène de la race qui doit être discutée en même temps que celles de l'hérédité, de l'alcoolisme, de la syphilis, de la prostitution, de l'éducation.

Les questions de l'hérédité, de l'alcoolisme, de la syphilis, ont été suffisamment analysées. Nous voulons toutefois signaler qu'elles sont extrêmement importantes dans la fondation de la famille, pour préserver les enfants des conséquences qu'elles entraînent. La prostitution, très répandue dans tous les pays civilisés, est si longuement discutée que nous passons rapidement, et nous soulignons que la pornographie avec les mauvais cinémas, la vulgarisation du nu, atteint à l'heure actuelle un développement si grand, qu'elle rabaisse considérablement le niveau moral de la jeunesse.

Enfin nous ajoutons que si, dans des cas difficiles, la science a fourni à l'homme les moyens d'empêcher l'hérédité des maladies et a permis de ménager la vie d'une femme malade, ces mêmes moyens employés dans un autre but ont facilité la diminution des naissances.

Et c'est ainsi que le désir de l'enfant se trouve étouffé à l'heure actuelle où la vie devient plus compliquée, plus difficile, où le mariage se fait plus tardivement et où chaque enfant est une nouvelle source de dépenses et de difficultés de toutes sortes.

Nous ne saurions donc trop répéter que la question de la famille doit être considérée au point de vue biologique, simplement parce que c'est une question biologique fort influencée par les questions sociales. La vie moderne, avec ses tentations les plus diverses, a fait dévier chez l'homme l'idée normale du bonheur.

Une réforme de la famille moderne s'impose donc pour les besoins mêmes des nations. Toute l'éducation de la jeunesse des deux sexes doit avoir une orientation plus saine, plus morale, plus large. Elle donnera à la jeune fille, en même temps qu'une émancipation intellectuelle, une notion exacte de son beau devoir vis-à-vis de son pays, et au jeune homme la conscience que la femme n'est pas là pour son plaisir, mais bien pour partager avec lui les soucis et les joies de l'existence.

Livres et Revues

Fernando Marquez de la Plata y Echenique. — *Estudio acerco de los origines del pueblo espanol.* (Madrid, successeur de Rivadeneyra).

Dans un volume dont la sobriété et la clarté rendent la lecture facile autant qu'intéressante, M. F. Marquez de la Plata expose d'après tous les documents anthropologiques en s'inspirant surtout des importants travaux effectués en Espagne sur ce sujet, les origines du peuple espagnol. C'est une étude consciencieuse qui permet au lecteur d'acquérir une notion d'ensemble assez substantielle de la question.

L'ouvrage contient un certain nombre de figures représentant pour la plupart les principales pièces squelettiques du quaternaire espagnol (crânes de Gibraltar, mandibule de Bañolas, frontal de la Mujer, crâne de Torremolinos, etc.).

Ce dernier crâne, trouvé en 1884 par J. Navarro, après avoir été classé par celui-ci comme néolithique, fut admis comme plus ancien par Vilanova, puis enfin classé par Manuel Antón comme appartenant au paléolithique supérieur et à une race qui aurait vécu dans la péninsule ibérique antérieurement à l'arrivée des hommes de Cro-Magnon. Sans contester absolument cette opinion je dois dire que, d'après les phototypies, la vue de face et la vue de profil non plus que les divers caractères de détail décrits par Antón ne me paraissent pas du tout nécessiter l'admission d'une race distincte de celle de Cro-Magnon. Le crâne de Terremolinos et celui du vieillard de Cro-Magnon ne se ressemblent pas en tout, c'est certain, mais leur ressemblance est assez grande pour que leur attribution à deux races différentes puisse légitimement paraître un peu hardie. Si ces deux crânes proviennent de deux groupements ethniques différents ils n'en proviennent pas moins, à mon avis d'une même souche : celle qui est reconnaissable sur tout le pourtour de la Méditerranée et qui a fourni peut-être le plus fort contingent aux populations néolithiques de l'Europe occidentale et surtout méridionale.

Le Terremolinos pouvait être l'Ibère néolithique ou prénéolithique que les apports orientaux n'ont pas modifié beaucoup somatiquement parce qu'ils étaient pour une forte part eux-mêmes de la même souche

ethnique dont les rejetons furent seulement plus ou moins différenciés par les climats, les genres de vie et mélanges divers.

Il y aurait là, pensons-nous, un fait analogue à celui qui s'est produit, d'après Chantre et Bertholon, en Algérie où l'invasion réputée Arabe aurait été en réalité une invasion de tribus berbères très orientales attirées vers la Berbérie occidentale par l'appât des richesses accumulées sous la domination romaine. Ces Berbères orientaux pouvaient apporter la langue arabe mais non un type ethnique nouveau, nullement ce type faussement réputé arabe communément opposé au type berbère et que Chantre n'a pu trouver dans les pays proprement arabes.

Dans la seconde moitié de son ouvrage, M. Marquez de la Plata étudie les origines du peuple espagnol d'après les documents historiques et céphalométriques.

Manuel Antón démontrait en 1885 l'identité ethnique des Ibères et des Berbères et il semble acquis que cette identité se poursuit sur tout le pourtour méditerranéen, sans compter les infiltrations vers le nord de l'Europe occidentale, de la race dite de Cro-Magnon et les mélanges dans lesquels elle est entrée pour une part plus ou moins forte.

L'élément autochtone de la population espagnole, d'après Antón, est l'élément ibère auquel est venu s'ajouter un élément « syro-arabe » intrus, mais très important. On y distingue ensuite des Celtes (brachycéphales), qui paraissent avoir été absorbés mais qui n'en ont pas moins pu élever la moyenne de l'indice céphalique jusqu'aux confins de la brachycéphalie dans quelques provinces du nord-est. Dans l'ensemble de la péninsule, on sait, d'après les travaux considérables d'Oloriz, d'Aranzadi et Hoyos Sainz, que les variations moyennes de l'indice céphalique sont remarquablement faibles, restant comprises pour presque toutes les provinces entre 77 et 80 ; ce qui s'explique aisément par le fait que les principaux éléments ethniques survenus parmi les Ibères aborigènes différaient peu ou point de ceux-ci, ou moins sous ce rapport.

M. M. de la P. considère comme très inexacte la dénomination de *race latine* communément attribuée aux Espagnols, car si la culture est latine la race ne l'est pas. Sans doute, mais on peut remarquer que, dans le mélange ci-dessus désigné, l'élément romain constitué lui-même par un mélange de même nature bien que différent dans ses proportions doit être assez difficile à distinguer.

Quant aux peuples nordiques, l'auteur affirme que les légères traces qu'ils ont laissées dans la population de certaines provinces ne justifient guère l'opinion erronée que les Espagnols descendent des Goths.

Tel qu'il s'est formé, dit M. de la Plata, le mélange dont on vient d'esquisser la composition a constitué un peuple fier, loyal, héroïque et vigoureux (c'est précisément ainsi qu'on le qualifie en France) qui est le plus homogène des peuples de l'Europe et qui possède, comme l'a dit Rafael Altamira, un type national bien prononcé.

L. Manouvrier.

E. Krakowski. — *Les sources médiévales de la Philosophie de Locke.* Paris, 1915.

Je signale avec plaisir ce travail, parce qu'il marque une évolution dans l'histoire de la philosophie qui aboutira forcément à sa pénétration par les méthodes anthropologiques.

L'auteur expose avec beaucoup de netteté l'influence énorme du Moyen-Age sur l'éducation et par suite sur les principales théories philosophiques et psychologiques de Locke. Il insiste à bon droit sur la persistance en Angleterre de la philosophie d'Occam et du nominalisme, et montre la filiation très manifeste qui existe entre Occam et Locke. Il ne s'arrête point en si bon chemin, « Locke a connu aussi, ajoute-t-il, les Pères de l'Église et les grands philosophes médiévaux, tels que saint Augustin, saint Anselme et saint Thomas, Duns Scot, Gabriel Biel, Durand de Saint-Pourçain et Buridan » et, à propos de ses idées théologiques, il signale que Locke se montre à chaque page le successeur de Plotin, du pseudo Denys, etc.

Toutes ces conclusions me paraissent fort justes et je regrette de ne pouvoir, en cette Revue, entrer dans plus de détails. Mais faut-il s'arrêter en cette voie? La Pensée humaine est-elle limitée à cette série, presque linéaire, d'écrivains philosophiques, commençant avec la Scolastique athénienne? Quand un philosophe moderne se complaît à répéter, sous une forme nouvelle, les idées métaphysiques et animistes des vieux philosophes, obéit-il seulement à un sentiment de respect envers la tradition? Tous les peuples ont élaboré des concepts de magie et d'animisme très semblables à ceux d'un Plotin, d'un Proclus de Byzance, d'un Hégel ou d'un William James. C'est plus naïf mais c'est du même ordre. Dès lors, dans un système philosophique, à côté d'une petite part d'invention personnelle et de découverte scientifique, il y a toute une manifestation dont l'étude revient à la psycho-sociologie et à l'ethnographie comparée.

Je crois connaître assez la curiosité d'esprit de M. Krakowski pour prévoir qu'il ne s'en tiendra pas à d'utiles et ingénieux rapprochements de textes, et qu'il poursuivra ses études avec toute l'ampleur scientifique qu'elles comportent.

G. P.

Le Directeur de la Revue,
G. Hervé

Le Gérant
Félix Alcan

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

L'Ordre teutonique et la Guerre actuelle [1]

Par M. Jules ROCHE

Président d'honneur de l'Association pour l'Enseignement des Sciences anthropologiques.

Mesdames, Messieurs,

Les remarques que je voudrais présenter au cours de cette simple conversation sont tout à fait étrangères aux sciences particulières de l'anthropologie. Elles toucheront exclusivement à l'histoire, et je dirais volontiers, à la philosophie.

L'histoire ne porte pas seulement, en effet, sur la connaissance des événements matériels, sur les noms des hommes qui ont joué un rôle plus ou moins éclatant à travers les siècles. Ce qu'elle doit comprendre surtout, ce qui constitue son haut intérêt pour l'intelligence, pour la raison de ceux qui s'y adonnent, et ce qui est sa haute utilité pour le progrès du genre humain, s'il veut bien tenir compte de ses leçons, ce sont les lois qui s'en dégagent. Par là, on n'entend pas désigner simplement ce que Montesquieu appelait les lois, lorsqu'il en étudiait « l'esprit » de si admirable façon. Il s'agit, en outre, de rapports déterminés, rapports de causes à effets, comparables à ceux qui relient entre elles les choses inaminées, à ce qui existe, par exemple, en mécanique céleste ou en astronomie, à ces lois scientifiques, en un mot, dénommées lois de la chute des corps, lois de Képler, de Copernic ou de Newton.

Car il y a aussi, se manifestant dans les phénomènes humains qui ont pour agents les peuples et les races, de véritables *lois naturelles* ;

1. Conférence faite à l'École d'Anthropologie, le 12 février 1916 (rédigée par le Dr G. Hervé).

et si, parce que plus mal connues, elles ne nous apparaissent pas aussi claires et aussi infaillibles que celles qui nous permettent de déterminer d'avance, avec exactitude, les phénomènes inorganiques, elles n'en existent pas moins : ce qui fait que l'histoire, c'est-à-dire l'étude du passé, devient un enseignement nécessaire quand on veut comprendre le présent et essayer, si peu que ce soit, d'entrevoir l'avenir.

Pour moi, depuis que je considère ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux, cette espèce de tremblement de terre qui bouleverse, avec toute l'Europe, la partie la plus civilisée du genre humain, et fait sentir dans le monde entier ses contre-coups, il m'est impossible de de ne point voir que cette guerre se rattache à bien des choses qui l'expliquent, choses où s'éclaire et se traduit précisément le jeu des lois de l'histoire.

La guerre actuelle, elle a ses causes accidentelles ; elle a aussi ses causes directes et immédiates.

L'accident, ce fut l'assassinat du 28 juin 1914. De là découlent les événements qui ont suivi et qui, à travers des obscurités non dissipées encore ou des clartés plus ou moins vives, ont abouti à la déclaration de guerre du 1er août.

Mais il est en même temps des causes plus lointaines et peut-être, cependant, plus certaines, causes plus immédiates, dirais-je volontiers, quoique plus lointaines.

Supposez que l'assassinat de l'archiduc Francois-Ferdinand d'Autriche ait atteint par ricochet, ainsi qu'il a atteint l'Allemagne (car directement il ne la touchait en rien, il ne l'a touchée qu' « en tangente », comme on dit en géométrie), une autre race, un autre peuple que le peuple allemand, la guerre se serait-elle produite ? Et, si elle avait été déclarée, se serait-elle poursuivie comme elle l'a fait?...

A cette question je n'hésite pas, pour ma part, à répondre : Non ! Non, avec d'autres hommes que ceux qui composent le peuple allemand, que ceux qui dirigent l'Empire d'Allemagne, cet accident n'aurait pas eu de pareilles conséquences, ni directement ni indirectement. Supposez — si l'on peut se permettre l'hypothèse — que la France ait été l'Allemagne, il n'y aurait point eu de guerre. Et pourquoi cela? Parce que l'assassinat n'a été ici que l'occasion, et que, par delà la cause occasionnelle, existe la cause véritable, la cause « cau-

sale », suivant l'expression de jadis. La clef de l'énigme, à mon avis, il la faut chercher dans l'influence dominante qu'une partie de l'Allemagne a subie en cette circonstance ; elle est dans la domination que ce pays a subie, cette fois comme toujours et dans tout le cours de son histoire.

Avec ses 70 millions d'habitants, sans doute, l'empire d'Allemagne est une unité ; mais cette unité ne se compose pas de corps particuliers identiques. Pas plus que la France, d'ailleurs, qui est cependant, pour moi, — depuis que j'étudie l'Europe non pas dans les livres, mais sur place, l'ayant parcourue dans tous les sens et très souvent, — le peuple le plus *un*, le plus uni, le plus semblable à lui-même qui soit du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Cependant, la France est composée de populations bien différentes, ayant chacune leur caractère particulier, leur dièze et leur bémol, si je puis dire. Entre le Breton et le Provençal, entre le Normand et l'Auvergnat, il y a des différences ; mais les liens qui constituent une race, un peuple, une nation, sont tellement puissants chez nous que, de tous les peuples de l'Europe, nous sommes le plus uni, le plus homogène, *l'individualité nationale* vraiment la plus marquée par ses grandeurs, par ses qualités supérieures de toute nature, d'âme, de conscience et d'esprit.

Je connais bien nos voisins : je ne crois pas être injuste à leur égard en plaçant la nation française au premier rang, et par les grandes choses qu'elle a accomplies, et par cette sorte d'invulnérabilité qu'elle a toujours manifestée, qu'elle manifeste encore dans des circonstances extérieures qui l'ont laissée debout, alors que chez d'autres peuples ces mêmes circonstances eussent abouti sans nul doute à de véritables désastres, pour ne pas dire à la ruine.

N'en avons-nous pas donné, Messieurs, une preuve éclatante depuis le début de cette guerre, quand l'Europe, voyant les forces allemandes se précipiter sur nous, s'imagina que la France allait apparaître comme un pays désorganisé, incapable de résister à des attaques aussi brusques et aussi formidables, préparées avec tant d'attention et de science, et qui la prenaient au dépourvu ? C'est alors, au contraire, que la France a prouvé qu'elle n'était pas divisée et que, devant l'ennemi, son peuple tout entier — quarante millions de Français — était uni dans une même résolution, qu'il n'avait qu'une seule âme, plus puissante, plus profonde et plus vivante que celle de quelque nation que ce soit. (*Vifs applaudissements.*)

Une étroite unité, malgré toutes les caractéristiques spéciales et toutes les nuances secondaires de nos populations, voilà donc ce qui l'emporte chez nous.

* * *

Certes, l'unité existe aussi en Allemagne — nous le voyons tous les jours — mais combien, ici, les différences sont plus profondes! Ce qui caractérise les diverses populations de l'Allemagne exige un autre mot que celui de « nuances ». Et quant à l'unité même qui en forme le lien et les tient associées, elle est d'une bien autre nature que la fusion intime, indissoluble, volontaire, d'où est sortie la nation française. Elle consiste dans la suprématie d'un élément particulier, d'un élément dominateur et conquérant qui a imposé sa loi, par la violence, à toutes les autres parties du corps ethnique et national.

L'histoire allemande tout entière, depuis les temps les plus reculés, n'est que l'histoire de cet élément; et ce qui se passe de nos jours n'est que la conséquence des faits de cette histoire, la continuation d'une longue aventure, commencée il y a des milliers d'années, que l'on perd de vue, parfois, à travers les siècles, puis qui reparaît, pour disparaître de nouveau et reparaître plus loin, jusqu'à parvenir enfin sous nos yeux à son point culminant. Oui, pour moi, tout ceci est l'œuvre — et cette expression traduit fidèlement ma pensée, je crois qu'elle correspond à la réalité des choses — tout ceci est l'œuvre de ce que j'appelle, de ce qu'il faut appeler le *génie teutonique*.

Allemand!... sans doute, mais cela ne désigne point une réalité; cela désigne un ensemble de peuples, non une réalité autonome. Ce qui est bien, tout au contraire, une réalité autonome et vivante, et qui n'a pas changé, c'est *l'esprit teutonique*, qui s'est manifesté dès qu'on a parlé des Teutons dans le monde.

Ce nom fut prononcé pour la première fois vers la fin du second siècle avant Jésus-Christ, lors de la grande invasion des Cimbres et des Teutons. Ce sont les historiens de cette époque et de celle qui a suivi qui ont, à ma connaissance du moins, écrit les premiers le mot « Teutons »; je n'ai pas entendu dire qu'on l'ait jamais lu dans des ouvrages antérieurs.

D'après les historiens qui ont laissé le récit de cette invasion, les Cimbres et les Teutons se séparèrent bientôt. Les uns tirèrent dans une direction, les autres dans une autre. Les Teutons restèrent plus particulièrement chez nous, tandis que les Cimbres allèrent de préférence en Espagne et en Italie, où ils furent battus et décimés. Les Teutons restés en Gaule y accomplirent les exploits par lesquels ils se signalent encore aujourd'hui : l'incendie, la destruction, le massacre des veillards, des femmes et des enfants; bref, tous les hauts faits qui semblent causer leur joie et dont ils tirent leur gloire. Si nous ouvrons les documents du temps, nous y voyons relatées, en effet, les horreurs qui se sont renouvelées récemment en Belgique et en France, des faits d'armes dans le genre de l'incendie de Louvain et du bombardement de Reims, avant l'emploi des canons et l'invention des bombes.

De même, si nous considérons les Teutons comme individus, tel ou tel d'entre eux en particulier, c'est la même psychologie qui se révèle à nous, autrefois et maintenant.

Prenez, par exemple, la campagne de César contre Arioviste et vous y trouverez déjà, employés par ce dernier, les procédés en usage aujourd'hui chez les Allemands. Je ne connais pas d'épisode plus saisissant que le quatrième acte — si je puis dire — de cette guerre contre Arioviste, le récit des négociations du Germain avec César.

Une première demande d'entrevue, faite par César, fut repoussée avec dédain par Arioviste. Ce barbare ne s'expliquait pas qu'on lui demandât de venir converser : « Si César a besoin de me parler, s'écriait-il, qu'il vienne chez moi!... » Chez lui, c'était chez nous, car il était en Gaule. Mais les événements se déroulent; les troupes d'Arioviste sont battues par les nôtres. Je dis « les nôtres », puisque, avec les soldats de César, combattaient des Gaulois, une partie de la Gaule étant soumise à Rome. En se rangeant sous les aigles, les Gaulois, d'ailleurs, obéissaient à une nécessité : il s'agissait de refouler les barbares de l'autre côté du Rhin, de sauver l'indépendance gauloise, déjà menacée par les fureurs sanglantes des Germains.

Une conversation fut alors proposée par Arioviste lui-même, en vue d'aboutir à la paix. Une telle entrevue, un pareil entretien pacifique, a lieu sans armes; aussi, le chef des Teutons et le général

romain y viennent-ils sans suite, sans escorte, sans accompagnement militaire : c'étaient deux hommes qui avaient confiance l'un dans l'autre; pas de secrétaires même à côté d'eux, pour enregistrer leurs paroles.

Le rendez-vous avait été donné dans un endroit découvert où nulle embûche ne semblait possible, puisqu'il n'y avait alentour ni arbres ni broussailles; sans doute un petit coteau très vert où l'on espérait pouvoir causer tranquillement. César s'y rend, Arioviste également, et la conversation s'engage. Tout à coup, un bruit de cavalerie se fait entendre; c'est tout un régiment de « uhlans » — si l'on ose dire — qui, d'une forêt voisine, se précipite pour s'emparer de César. Celui-ci, heureusement, put échapper au guet-apens. Voilà bien, n'est-ce pas, les conversations diplomatiques telles que les Teutons les comprennent?...

Des faits de ce genre, des détails analogues, qui permettent de définir et de préciser ce qu'est l'esprit teutonique, se retrouvent en masse, aussi bien à cette époque que par la suite des temps. Que ce soit pendant la guerre des Gaules ou plus tard, dans le premier siècle de notre ère, lorsque apparaissent non plus les Teutons comme groupe autonome et sous leurs caractères spécifiques le plus nettement marqués, mais l'ensemble des Germains, les écrivains du temps, Florus, Tacite et leurs successeurs, racontent les mêmes scènes, les mêmes félonies, notent les mêmes traits; les mêmes procédés et reconnaissent que tous ces gens-là sont en définitive de même race.

*
* *

Y a-t-il, Messieurs, un moment dans l'histoire où les choses se soient présentées d'une façon beaucoup plus saisissante encore?... Assurément, et c'est ce qu'à présent nous allons voir ensemble.

Au début du XIIe siècle, vers 1127 ou 1128, un Allemand eut l'idée de venir en aide à ses compatriotes. Cet Allemand, qui en trouva d'autres pour seconder son entreprise, était un croisé qui semble n'avoir pas été exclusivement un soldat. Les croisés étaient tous des soldats, mais celui-ci paraît avoir eu en même temps l'esprit du commerce, des affaires, et aussi un peu l'esprit de bienfaisance. Il voulut donc venir en aide à ceux de ses compatriotes qui souffraient

loin de leur pays, manquant souvent de ressources et de soins. Bref, il voulut fonder une société qui était plus qu'une société de secours mutuels, savoir une espèce de société hospitalière, mais dont les membres auraient des armes, — de bonnes et excellentes armes, des chevaux bien harnachés, tout en s'occupant d'assistance et de secours aux malades, aux blessés.

C'est ainsi que fut fondé l'ORDRE TEUTONIQUE. Il ne s'agissait plus, cette fois, de hordes d'envahisseurs pillards tels qu'étaient les anciens Teutons, mais on ne put s'y tromper fort longtemps : l'Ordre appelé *Teutonique* méritait bien son nom.

Au début, il eut à surmonter quelques difficultés dont il triompha aisément. Le nombre des chevaliers ayant rapidement augmenté, l'institution prospéra. Le Souverain Pontife la consacra, à la fin du XII[e] siècle, par une bulle qui conférait aux membres de l'Ordre tous les avantages liés, sur cette terre et dans le ciel, aux décrets du chef suprême de la chrétienté.

L'Ordre teutonique eut pour premier grand-maître Watpot, élu en 1190. L'histoire qui va se dérouler à partir de ce moment serait très longue à raconter et mériterait tout un cours, si nous voulions l'approfondir, car elle serait véritablement l'histoire de l'Allemagne. Vous entendez bien qu'aujourd'hui, dans cette rapide conversation, je ne puis en esquisser que les lignes essentielles, m'efforçant, avec le plus de clarté possible, de montrer ce qui en fait le fond.

L'histoire de l'Ordre teutonique peut se diviser en quatre périodes, correspondant à celles que l'histoire allemande présenterait elle-même, si on la retraçait.

La première période se passe en Terre-Sainte. C'est là uniquement qu'apparaissent et vont s'épanouir, aux yeux de l'observateur, les vertus d'humanité, de bienfaisance, d'amour du prochain qui ont inspiré la fondation de l'Ordre. Là, en effet, on n'entend pas parler de conquête, on peut même se demander à quoi servent armures et chevaux; il n'est question que de remèdes, de bandelettes pour soigner les blessés. Mais déjà en 1190, lors de la consécration de l'Ordre sous son premier grand-maître Watpot, les choses ont commencé à changer. Les affaires des croisés n'étaient pas très brillantes, et, vers 1220, après Saint-Jean d'Acre, il fallut songer à rentrer en Europe. En 1225, l'Ordre teutonique quittait la Terre-Sainte; la première période de son histoire était terminée.

Le grand-maître s'appelait alors Hermann Salza. C'était un homme tout à fait supérieur, l'un des plus grands politiques de son temps, et l'un de ceux dont il faut se souvenir, comme ayant été les fondateurs de la puissance allemande.

Salza organisa l'Ordre teutonique avec une force incomparable. En Palestine, il lui avait fait prendre un grand développement; à peine débarqué en Allemagne, il entreprit des conquêtes en terre germanique, tournant ses ambitions plus particulièrement vers le Nord, du côté de ce qui devint bientôt la Prusse. Déjà, le nom de « Prussien » existait et désignait un peuple, ou plutôt un groupe de tribus sauvages du littoral de la Baltique.

Peu de temps après, quelques villes furent fondées, notamment Thorn, et, vers l'an 1400, l'Ordre étendait d'une façon prodigieuse sa puissance, sa richesse et sa domination.

L'Ordre teutonique avait un voisin slave, la Pologne, et, vous le savez, l'âme teutonique et l'âme slave ne communient guère ensemble. Autant l'âme teutonique est pratique, autant le Teuton est violent, cruel et avide, autant l'Ordre teutonique, malgré l'idée de bienfaisance qui avait présidé à sa fondation, se rendait odieux aux populations sur lesquelles il régnait, autant les bons Slaves, eux, étaient amoureux des belles choses, rêveurs, poètes, possédaient en un mot toutes les qualités de leur race.

Comme l'ambition des Teutons menaçait la puissance et même l'existence de la Pologne, les difficultés ne tardèrent pas à surgir. C'est alors que commença ce que j'appellerai la seconde période.

Le royaume de Pologne fut bientôt en danger. C'était pour lui une question de vie ou de mort. En 1409-1410, son roi, Jagellon, couronné sous le nom de Ladislas V, mit en demeure le grand-maître teutonique de respecter ses droits et de ne pas continuer des conquêtes par lesquelles l'Ordre ne cessait de chercher à s'emparer de ce qui ne lui appartenait point, avec toujours plus d'ambition, de brutalité et de ruse, avec toujours plus d'hypocrisie et de perfidie, en usant tour à tour du mensonge et de la force, tous les moyens étant bons.

Ces observations du roi de Pologne furent accueillies à peu près comme le furent celles de César à Arioviste, si bien qu'il fallut en venir aux mains. De part et d'autre une armée fut levée, et une bataille colossale — le mot ne s'écrivait pas encore avec un K —

s'engagea dans les champs de Tannenberg, entre Tannenberg et Grünwald. Les documents du temps enregistrent un nombre immense de morts et de blessés; certains historiens parlent d'un minimum de 100 000 tués, tandis que d'autres vont jusqu'à 200 000. Le grand-maître resta sur le champ de bataille, après s'être battu, lui et ses soldats, avec un courage indomptable. Ils n'acceptaient pas la défaite et ne cherchaient pas à fuir, mais allaient à la mort sans reculer; aussi le massacre fut-il effroyable. La terre était baignée de sang, fleuves et rivières rougis charriaient des masses de cadavres.

Cette bataille de Tannenberg, qui clôt la seconde période de l'histoire de l'Ordre teutonique, terminait deux siècles (de l'installation de l'Ordre en Allemagne à son écrasement par la Pologne), où l'Allemagne avait été dominée en fait par les grands-maîtres, auprès desquels comtes, ducs et margraves ne comptaient guère

Un arrêt subit de cette suprématie fut la conséquence de la défaite de Tannenberg. Mais, quoique vaincu, l'Ordre teutonique n'était pas complètement anéanti : il restait encore des chevaliers, et c'était une mauvaise graine; ils reprirent bien vite confiance, se groupèrent et essayèrent de reconstituer leur institution.

Ici commence une période des plus troubles : batailles, négociations, traités conclus, violés, conclus de nouveau et reviolés, le tout se prolongeant pendant sept ans environ. Tannenberg est du 15 juin 1410; les négociations en question durèrent jusqu'en 1416-1417. Il y eut des congrès, de longs discours, des conférences, des conciles, que sais-je?... avec de grandes luttes sanglantes entremêlées de destructions, de pillages, de massacres et d'incendies.

Puis une période de calme dure près d'un siècle. Les grands-maîtres succèdent aux grands-maîtres, les rois de Pologne aux rois de Pologne, et les deux voisins vivent tant bien que mal à côté l'un de l'autre. L'Ordre teutonique se reformait peu à peu, sans être toutefois aussi puissant qu'auparavant : il ne domine plus, mais, singulièrement gênant pour tout le monde, il crée des difficultés aux autres, et il se procure malgré tout de gros avantages, jusqu'au moment où, Luther entré en scène, son histoire va encore se compliquer.

En 1511, un nouveau grand-maître vient d'être nommé : Albert, l'un de ceux qui, comme Salza, comptent dans l'histoire d'Alle-

magne. Il y a d'ailleurs une excellente raison, aujourd'hui, qui fait que les Allemands tiennent Albert en la plus haute estime, c'est qu'il est le premier des Hohenzollern dont le nom soit inscrit dans les fastes de la Prusse.

Albert était, en effet, le petit-fils de Conrad, comte de Hohenzollern et descendant des burgraves de Nuremberg, lui-même petit-fils de Frédéric VI de Nuremberg qui devint Frédéric Ier de Brandebourg, parce qu'il avait eu la chance de voir son frère, Jean III, burgrave de Nuremberg, sauver la vie à l'empereur Sigismond. Ce service valait bien quelque chose. Jusque-là ces Hohenzollern étaient burgraves de Nuremberg mais n'avaient pas le droit de nommer l'Empereur, car ils n'étaient point Électeurs. Le frère de Jean III fit comprendre à Sigismond que s'il voulait faire de lui le margrave de Brandebourg, lui vendre le margraviat, il lui en serait reconnaissant. 400 000 ducats, c'était à considérer!... On pouvait s'entendre, et c'est ainsi que, contre argent, le margraviat de Brandebourg, y compris la dignité électorale, fut aux Hohenzollern.

Albert, grand-maître de l'Ordre teutonique, margrave de Brandebourg, du rameau d'Anspach et Bareith, va profiter de la Réforme pour sacrifier l'avenir de son ordre à la puissance de sa propre maison.

A ce moment, l'Ordre teutonique était divisé; en Prusse, Luther faisait des progrès, ses idées se répandaient. Albert se demanda ce qu'il lui fallait faire : était-ce son intérêt de rester ce qu'il était, ou n'aurait-il pas avantage, au contraire, à séculariser la Prusse sur laquelle Rome exerçait un grand ascendant, puisque l'Ordre, à qui elle appartenait, était catholique? La Prusse, en ce cas, échappait à l'influence directe de l'Église, se transformait en un État laïque semblable à tous les autres; Albert devenait son souverain héréditaire, la couronne se transmettant de père en fils, chose plus sûre que le titre de grand-maître de l'Ordre qui se donnait à l'élection.

Pendant cinq ou six ans, les négociations les plus curieuses se poursuivirent à ce sujet. Il fallait, en effet, qu'Albert se fît protestant, qu'il embrassât les doctrines de Luther, et rien n'est plus curieux que de suivre toutes les péripéties, toutes les vicissitudes, toutes les intrigues par lesquelles passa cette affaire. C'est certainement une des périodes de l'histoire les moins connues mais les plus décisives, et qui eut les plus grandes conséquences pour l'Allemagne, et par suite aussi pour l'Europe.

Finalement, comme vous l'avez déjà supposé, Albert devint ce qu'on appelait alors un apostat, il se fit protestant et fut proclamé duc héréditaire de Prusse, joignant ce titre à celui de margrave de Brandebourg. En vertu du traité conclu à Cracovie, le 8 avril 1525, entre le Grand-Maître d'une part, le roi Sigismond et la République de Pologne, d'autre part, la Prusse proprement dite fut soustraite à la dépendance de l'Ordre, et érigée en duché séculier et souverain en faveur du margrave Albert, de ses frères et de leurs descendants mâles à perpétuité. Ces dispositions, qui dénaturaient entièrement la constitution de la Prusse *prussienne*, furent approuvées par les États de cette province, et ratifiées par les chevaliers composant le chapitre de l'Ordre, dont les commanderies se virent, à ce prix, transformées en seigneuries héréditaires.

Le duc Albert ne tarda pas à se marier; ses anciens chevaliers suivirent son exemple. En vain les commandeurs et chevaliers demeurés en Allemagne protestèrent-ils et portèrent-ils plainte à l'Empereur et à l'Empire; en vain les tribunaux et les diètes mirent-ils au ban de l'Empire Albert et ses adhérents, ordonnant à tous les princes et états voisins de la Prusse de lui courir sus : ces arrêts restèrent sans effets. L'Allemagne était trop agitée par des troubles extérieurs pour s'occuper d'une querelle à peu près étrangère. Le duc et margrave Albert demeura tranquillement en possession de la Prusse dite désormais ducale, qu'il transmit à sa postérité.

Albert était arrivé à ses fins : la Prusse, dont on a tant parlé depuis, était fondée; et si son chef n'était pas encore roi (il ne devait l'être que plus tard, en 1701), désormais les Hohenzollern y régnaient. Malgré les instances de Charles-Quint, de Maximilien et des autres empereurs, qui tous étaient catholiques, la Prusse resta ce qu'Albert l'avait faite et se développa de plus en plus suivant les vues ambitieuses de l'homme qui venait de jeter ainsi les bases d'un futur empire.

L'Ordre teutonique, lui, avait accompli en grande partie sa tâche : l'esprit teutonique, qui avait présidé à la sécularisation du duché de Prusse, qui avait auparavant inspiré les actes des grands maîtres, se trouvait avoir triomphé de toutes les résistances; il n'était plus que de développer son œuvre, et c'est alors que commence la quatrième période dont il me reste à vous parler.

Cette période est facile à étudier; il suffit de prendre l'histoire de la Prusse, car l'histoire particulière de l'Ordre teutonique, quoiqu'elle se poursuive, est dès lors sans intérêt. L'Ordre existe toujours; en 1886, un nouveau grand-maître a été nommé, mais c'est à Vienne, en Autriche, qu'il réside, et c'est là que les documents et les archives ont été transportés depuis longtemps. L'Ordre, à partir du moment où nous sommes arrivés, passe donc à l'arrière-plan, et toute l'action teutonique sera maintenant concentrée en Prusse, où les Hohenzollern ont recueilli la succession morale et politique des grands-maîtres qu'ils vont continuer.

Je ne saurais songer, Messieurs, à présenter ici le tableau d'une très longue histoire dont on peut dire qu'elle fut celle de la conquête de l'Allemagne par la Prusse et de la préparation méthodique de cette conquête. Il m'est, du moins, possible de la caractériser d'un mot, cette histoire de la Prusse s'étant déroulée presque sans interruption, inflexiblement, avec la rigueur d'un plan suivi jour à jour, pendant plus de trois siècles, par toute une lignée d'architectes qui s'inspirent d'une même pensée et travaillent au même édifice.

Qu'il s'agisse de guerre, de politique intérieure, de diplomatie, leur système ne variera pas, il procèdera d'axiomes constants, si je puis dire, en employant dans une étude qui n'a pas la rigueur scientifique de la géométrie, une expression qui, seule, traduit exactement ma pensée. Car il y a, je le répète, en histoire comme en géométrie, des axiomes et des lois, qui tiennent tantôt à la nature des choses, tantôt à celle des hommes. L'esprit teutonique a ses lois dans ce que les philosophes appellent le sub-conscient; l'âme teutonique obéit à des forces auxquelles elle ne peut se soustraire et qui dirigent tous ses actes. On en trouve précisément, dans l'histoire de la Prusse, des preuves saisissantes.

* * *

La nouvelle période ouverte en 1525 par Albert de Hohenzollern s'étend jusqu'en 1701, date à laquelle l'électeur Frédéric III érigea de sa propre autorité le duché de Prusse en royaume, nonobstant les réclamations du pape Clément XI, de l'Ordre teutonique et de la République de Pologne. Ce premier roi de Prusse, qui régna sous le nom de Frédéric Ier, est une figure assez curieuse. Frédéric avait peu

d'argent; il fit cependant de grosses dépenses pour se mettre sur le pied d'un grand roi; il aurait voulu que sa Cour égalât celle de Louis XIV, mais ceci n'a qu'un intérêt psychologique, et l'intérêt philosophique est ailleurs. Il est de voir, après Frédéric, d'autres rois de Prusse qui eurent, eux, une conception de leur rôle tout à fait différente, notamment Frédéric II le Grand, qui ne se contenta pas, on le sait, de costumes et de galons.

Ces rois de Prusse poursuivirent leur plan avec une volonté inlassable, sans jamais perdre une occasion de s'accroître. De nos jours, nous avons vu le génie teutonique se personnifier dans Bismarck avec plus de force, plus de puissance, plus de brutalité, de perspicacité et de pénétration encore que dans Albert et dans Salza. Par lui, la Prusse atteint en 1871 le point culminant de son ascension, quand le roi de Prusse devient empereur d'Allemagne.

Toutes les étapes sont alors franchies. Le Hohenzollern, qui incarne le Teuton sorti des marécages de la Germanie primitive, est ainsi arrivé à dominer d'abord, par l'Ordre teutonique, dont il est l'héritier, une partie de l'Allemagne; il a réussi à devenir margrave, électeur de l'Empire, puis duc, puis roi de Prusse et enfin empereur. C'est la fin de la quatrième période. Une cinquième, Messieurs, vient de commencer et, cette fois, c'est une autre tâche qui s'impose aux adversaires de l'esprit teutonique. Quand je parle de ses adversaires, l'expression est juste, sans doute, mais incomplète, car les adversaires sont les attaqués, non pas les agresseurs; et c'est eux que le Teuton d'aujourd'hui veut poursuivre jusque sur leurs terres pour les subjuguer, les dépouiller et les détruire.

Donc, cette fois, c'est le grand duel. Il ne s'agit plus d'arrêter le développement d'un ordre; il ne s'agit plus pour les Slaves de vaincre les Teutons dans les champs de Tannenberg (où, par une ironie du sort, la seconde bataille, livrée en 1914, a été perdue par les Slaves, alors qu'ils avaient gagné la première); il ne s'agit plus d'arrêter les barbares, il faut les briser, car la lutte est définitive et sans merci, elle est pour la vie ou la mort.

Ou bien l'âme teutonique va triompher, et alors c'est l'Europe entière, on peut même dire le monde entier, conquis par cette civilisation, ou plutôt — car le mot civilisation ne convient pas ici — par cette conception du gouvernement de l'humanité et de l'organisation des choses humaines considérées dans leur ensemble; c'est le

monde entier soumis au plan, au programme dont l'Ordre teutonique, puis la Prusse des Hohenzollern se sont successivement inspirés.

Ou bien l'âme teutonique sera vaincue, et ce sera la disparition de l'esprit teutonique et le triomphe définitif de notre civilisation.

La lutte est là, entre ceux qui conçoivent la vie du genre humain, le développement et la vie des peuples suivant les principes de l'âme teutonique, et ceux qui les conçoivent suivant ce qui est et a toujours été la règle de notre civilisation.

Celle-ci n'a pas pris naissance dans les forêts hercyniennes, parmi les bêtes sauvages et les hommes de l'époque plus sauvages encore; non, elle est née dans les lumières de la Grèce, parmi les penseurs, les poètes, les philosophes, les artistes grecs, parmi les grands législateurs de Rome!...

Les Grecs nous ont laissé la beauté, la pensée, la poésie, la science; leurs poètes ont prévu l'avenir, leurs savants ont tout deviné, et si le défaut d'instruments et de moyens de recherche n'a pas permis à leur temps de pousser aussi loin que la science actuelle dans la conquête et la découverte des forces de la nature, ils avaient conçu abstraitement ce que ces forces pouvaient être. Tout nous était tracé par eux; notre géométrie, nos arts, notre architecture nous viennent d'eux; et tout ce qui est la beauté, la consolation, la joie de la vie, le rayonnement de l'esprit et la satisfaction intime de l'âme, nous l'avons reçu de leurs mains.

Enfin, plus grand bienfait encore, le sentiment de la justice, ils nous l'ont transmis. Certes, ce ne sont pas les Grecs qui ont enseigné que les paroles données et les traités signés ne sont que chiffons de papier qu'il est permis de déchirer, et que la force est la loi suprême du monde. Lorsque Antigone est accusée par le roi Créon d'avoir violé ses lois, que lui répond-elle? « Il y a, au-dessus de tes lois tyranniques, des lois non écrites, infaillibles, dictées par la justice éternelle, et que nul mortel ne peut violer. »

Quant aux Romains, ils nous ont laissé une autre partie essentielle de leur civilisation et de la nôtre : la conception et l'organisation du droit, les lois fondamentales qui en sont l'expression. Les Romains ont été, pour nous surtout, les législateurs que les Grecs n'avaient pas été. Qui plus qu'eux a déterminé les règles qui doivent établir entre les citoyens des relations conformes à la nature

autant qu'à l'idée de justice? Qui plus qu'eux a créé ce qui est aujourd'hui, au point de vue civil, le droit universel? Le Code civil français, qui vient des Romains, n'est-il pas aussi le Code de nos voisins les Italiens, et celui des Allemands eux-mêmes? Car le Code impérial, unifié il y a quelques années, n'est purement et simplement qu'une sorte d'édition nouvelle du Code des provinces rhénanes, introduit par le premier empire et suivant lequel j'ai vu, de mes yeux, et entendu, de mes oreilles, les tribunaux allemands juger et prononcer jadis. Le Code Napoléon, légèrement modifié, l'Allemagne en á fait son Code Impérial....

Ainsi, presque partout, c'est le Droit romain qui est devenu le Code civil des nations européennes, où il a introduit les règles de ce qui constitue, à quelque point de vue qu'on se place, la civilisation : le souci de la justice et du droit, la négation de la force, du mensonge, de la duplicité, de la perfidie, et, en un mot, la glorification de ce que les Romains appelaient « Virtus », la grande, la vraie, la supérieure, l'idéale vertu....

*
* *

Voilà, Messieurs, les deux civilisations qui sont aux prises, et quand j'emploie ce mot pour parler des Allemands, encore une fois, je commets presque un crime, car il ne peut s'appliquer à une conception aussi profondément différente de la nôtre qu'est la leur.

Oui, il y a une civilisation, mais elle est chez nous; elle est du côté des Alliés qui combattent sur les champs de bataille de France, d'Italie, de Russie et d'Orient, du côté de ceux qui versent leur sang pour la défense du Droit.

L'autre conception, la conception allemande, est celle de la barbarie, de la violence, de la force, de la passion brutale; c'est la conception du sauvage des cavernes, avec cette différence toutefois que, depuis les temps préhistoriques où l'homme était un loup pour l'homme, ceux qui se font des rapports des peuples entre eux cette idée monstrueuse, ont acquis des moyens supérieurs. Ils ont appris bien des choses, ils ont maintenant des chimistes, des physiciens, des mathématiciens, des ingénieurs qui savent fabriquer des obus, des gaz asphyxiants, instruments de mort et de ruine.

Ces hommes, souvent, nous doivent toute leur science technique.

Parce qu'ils ont des qualités d'application et de persévérance que nous avons négligé de mettre en œuvre, ils exploitent méthodiquement les découvertes que nos savants ont faites et n'ont pas réalisées. Mais, patience, nous les aurons aussi, ces qualités, quand le moment sera venu, et ce sera le jour où ce pays aura enfin établi la règle supérieure de son organisation politique, ce qui doit être la condition fondamentale de sa vie et de tout progrès : la liberté. Le jour où la France aura compris que le plus grand mobile du progrès, pour une race comme la nôtre, n'est pas dans l'organisation en troupeau avec un chien et un berger brutal muni d'un bâton, mais dans la conscience de son rôle, pour chaque citoyen, libre de faire usage de ses facultés sans oppression ni contrainte, d'où qu'elles viennent, ce jour-là aura vu le triomphe de la pensée, le règne de la civilisation véritable et la défaite de la force. Celle-ci alors sera non pas seulement vaincue pour quelques années, non pas refoulée pour un siècle, mais domptée pour toujours. La France, et le monde avec elle, seront libérés.... (*Applaudissements prolongés.*)

Science française, Scolastique allemande

Par le Dr G. PAPILLAULT

(*Suite et fin* [1].)

II. *Systèmes médiévaux stériles : philosophies allemandes.* — Les pages précédentes, malgré leur extrême concision, ont suffi, j'espère, à prouver que deux philosophies médiévales ont rencontré chacune un milieu ethnique favorable, la civilisation française, latine et rationaliste, et la civilisation anglaise, empirique et individualiste, où elles ont pu se développer, et aboutir à des méthodes scientifiques fertiles en découvertes. Le sol allemand possédait-il la même fertilité? La *Kultur allemande* peut-elle assurer à l'humanité une aussi glorieuse moisson? Tel est le problème que j'ai posé dès le début; nous possédons maintenant tous les éléments pour en trouver une prompte solution.

Les intellectuels allemands, dans leur manifeste de 1914, ont cité Emmanuel Kant avec vénération; il ont eu raison, car il est l'homme véritablement représentatif de leur philosophie. Il a su condenser en un système des doctrines, des tendances qu'on peut suivre chez les Allemands pendant plusieurs siècles avant lui; et les philosophes qui lui succédèrent aux XIXe siècle subirent malgré eux son empreinte, ses méthodes, ses façons de penser, ses aspirations qui sont celles du peuple allemand tout entier. Dégageons donc les thèses essentielles de son système, cherchons-en les origines dans le passé germanique, montrons-en les conséquences, et notre tâche sera accomplie.

Kant avait reçu une forte éducation scolastique; il en possédait

1. Voir *Revue* de 1916, p. 1, 65, 106, 256.

la terminologie, il en connaissait tous les points de vue; mais il était, aussi, grand admirateur de Newton et lecteur assidu de Hume et de J.-J. Rousseau. Il crut avoir fait pénétrer dans la vieille philosophie toute la science de Newton, toute la critique de Hume, et les nouveautés de Rousseau. Beaucoup de philosophes français l'ont cru, et certains le croient encore. Cet une erreur qu'il faut dissiper.

Théorie de la connaissance de Kant; son formalisme scolastique. — Un philosophe très célèbre à cette époque, et très prisé par Kant, J.-H. Lambert, lui demandait : « Si, ou dans quelle mesure, la connaissance de la *forme* mène à la connaissance du fond de notre savoir[1] ». Cette question constitue le problème fondamental du kantisme; c'est celui qui domine également les philosophies scolastiques, médiévale et athénienne. La forme (εἶδος, puis ἰδέα des grecs) était d'abord, chez les plus anciens écrivains, l'image visible des choses, puis la forme limitante, telle que nous la comprenons, puis la figure des atomes[2]; enfin, par analogie, elle est devenue le *cadre formel* dans lequel nos idées catégorisent nos expériences particulières, ou encore le type universel de l'espèce que les individus tendent à réaliser. Cette notion devient ainsi une entité conceptuelle, un des sophismes que nous avons étudiés précédemment. Telle quelle, elle s'oppose à la *matière* qui la subit, et à l'*accident individuel* qui ne la réalise jamais complètement. J'ai montré plus haut l'erreur de cette conception : l'idée formelle devient une sorte d'objet stable et indestructible, une entité extériorisée; c'est en même temps une *puissance* qui pétrit la matière, c'est une *cause formelle*.

Kant accepte aveuglément cette thèse scolastique. Il en fait d'abord l'application à l'intuition sensible, dans une étude dont le titre même est emprunté à la phraséologie médiévale : *Esthétique transcendantale*. L'Espace et le Temps sont des formes universelles où viennent se mouler tous les matériaux que nous apporte l'expérience sensible. Celle-ci représente la matière passive, le chaos, l'indéterminé des grecs; celles-là sont des principes actifs *transcendantaux*, c'est-à-dire antérieures à toutes nos expériences et s'imposant à toutes. Je ne puis examiner ici, car la question nous entraînerait trop loin, si

1. Höffding, *Hist, de la philos.*, II, 15.
2. Cf. Rivaud, *loc. cit.*, p. 259 et suiv.

la thèse scolastique qui faisait de l'étendue une espèce du genre quantité, n'était pas autrement profonde que la conception de Kant; je note simplement que ce dernier reste enfermé dans le pur formalisme de la Scolastique.

Kant ne s'en est pas tenu, comme on le sait, à ces formes élémentaires et *a priori* de notre sensibilité. Les sensations, ayant ainsi subi cette empreinte formelle de l'Espace et du Temps, arrivent dans un compartiment nouveau, l'Entendement (Verstand). La Scolastique l'appelait le *lieu des formes intelligibles* (τοπον ειδων). Kant suit ses leçons, avec la même discipline mentale, la même soumission que précédemment, dans son fameux ouvrage : la *Critique de la Raison pure*. Les sensations rencontrent, d'après lui, dans l'Entendement, une foule dé formes ou concepts *a priori* que l'*Analyse transcendantale* va nous révéler. Cette prétendue science « traite des éléments de la connaissance pure de l'Entendement et des principes sans lesquels aucun objet ne peut jamais être pensé ». On pourrait croire, au premier abord, que ce programme va s'appliquer à une étude scientifique de nos moyens de connaître, mais il n'en est rien. Il s'agit de la connaissance *pure*, c'est-à-dire *a priori*; et en réalité Kant va encore suivre pas à pas Aristote et ses commentateurs médiévaux. Comme eux il prend, consciemment ou non, pour point de départ l'ordre grammatical[1], la proposition et ses divisions; il analyse les jugements, ainsi exprimés, comme l'avait fait avant lui la logique traditionnelle, et enfin il en dégage les fameuses *catégories*, ces concepts formels les plus généraux dans lesquels on cherche à classer tous les phénomènes, et qui, depuis Aristote et Boëce, traînent dans tous les traités de philosophie. Notons cependant une découverte de Kant : Aristote avait trouvé dix genres de choses; Kant en trouve douze; ce qui constitue, sans doute, un faible progrès accompli pendant les deux mille ans qui séparent les deux auteurs. On peut appliquer indifféremment à toutes ces catégories, anciennes et modernes le jugement de Stuart Mill : « C'est, dit-il, un simple catalogue des distinctions grossièrement marquées par le *langage de la vie ordinaire* ». C'est, en d'autres termes, nos concepts empiriques pris et acceptés comme constituant un classement scientifique définitif. C'est en outre, comme nous l'avons vu plus haut,

1. Tredelenburg et G. Grote ont parfaitement démontré cette marche, comme on le sait, dans la philosophie athénienne.

une confusion grossière entre des concepts de choses et des concepts de relations.

Mais, dira-t-on, il n'est pas possible qu'un philosophe, écrivant à la fin du XVIII[e] siècle, s'en soit tenu là. Buffon avait déjà posé les lois du transformisme; les psychologues anglais et français s'étaient livrés à l'analyse la plus hardie des idées et des axiomes; Kant a sûrement profité de leurs travaux et cherché l'origine et l'évolution des catégories. Il s'en est bien gardé! Il est trop respectueux de la Scolastique. Quant à savoir, avoue-t-il, pourquoi l'Entendement se sert des catégories, pourquoi il emploie celle-là plutôt que d'autres, et le nombre douze plutôt qu'un autre, on ne peut en rendre raison....

Alors, quelle révolution a-t-il donc faite, à son avis? La voici : les philosophes scolastiques avaient, par un processus étudié plus haut, objectivé leurs concepts; ils pensaient que les catégories étaient, selon leur expression, des formes de l'Être, constituaient la nature même des choses. Kant aurait appris de toute la critique anglaise qu'il ne pouvait en être ainsi. Il *garda ces formes telles que, mais il les plaça, non plus dans les choses, mais dans son moi*. C'est ce qu'il appelait « être réveillé par Hume de son sommeil dogmatique ».

Mais objectera-t-on encore, il est peut-être sur la voie d'une découverte. Certes, s'il garde, telles quelles, les vieilles formes scolastiques, il aura beau les placer en dedans ou en dehors, il restera toujours dogmatique; seulement, s'il les place dans le moi, c'est évidemment pour les expliquer par le fonctionnement psychologique de ce moi. — N'hésitons pas à proclamer que cette thèse serait une déformation profonde du kantisme; notre philosophe s'en défend lui-même expressément. Les *catégories ne sont nullement subjectives*, dit-il textuellement. On ne doit pas les rattacher à une aptitude dont elles seraient la simple manifestation, car elles perdraient du coup leur caractère essentiel admis par tous les scolastiques et par Kant. Ce sont des *formes universelles* qui s'imposent nécessairement aux matériaux que nous apportent les sens.

Voilà à quoi se réduit la critique de Kant! Il n'a rien compris à la réforme de Descartes rejetant les formes scolastiques et prenant, comme point de départ, les idées claires et les axiomes mathématiques; il n'a rien compris aux subtiles analyses du XVIII[e] siècle; ajoutons de suite qu'il n'a même pas découvert le changement de place qu'il impose aux catégories.

On pourrait croire que je veux par là faire allusion à un des grands principes scolastiques, « que le connu est dans le connaissant selon le mode de connaître de ce dernier[1] » (cognitum est in cognoscente secundum modum cognoscentis) et qui contient, avec plus de vérité, toute la théorie de Kant. Mais je désire montrer des similitudes plus étroites et plus instructives pour nous; car il est nécessaire *d'insister sur ce faux subjectivisme de Kant, puisque c'est là le point central de sa philosophie, le principe de ce prétendu individualisme allemand* dont on verra plus loin les singulières conséquences.

Les formes *a priori* de l'Entendement sont donc, suivant la propre expression de Kant, « des concepts qui prescrivent des lois *a priori* aux phénomènes, par conséquent à la nature, comme ensemble de tous les phénomènes ». Elles « ne dépendent par des objets mêmes, mais de l'esprit humain ». L'esprit humain est donc affirmé, suivant une expression encore particulièrement chère à notre philosophe, comme le *législateur universel* de la nature, grâce à ces Formes-entités, à ces lois formelles, universelles par essence, dont il est rempli.

Une telle conception du Moi pourra paraître extravagante à un scientifique moderne, mais il ne s'agit pas tant de la juger, que d'en chercher l'explication.

Le principe s'en trouve, bien entendu, chez les scolastiques, anciens et médiévaux. Pour eux, les distinctions individuelles sont des accidents matériels qui échappent à la science, à ses lois universelles, à ses classements catégoriques; mais tout l'individu n'est pas dans ces accidents; il comprend une *partie intelligible, formelle, l'âme, qui a exactement la même essence, la même nature que toutes les âmes de la même espèce* : c'est le *Moi humain*, identique chez tous, universel par définition, pourrait-on dire. Voilà la thèse que Kant a prise à la lettre, en pieux disciple, sans les corrections morales des scolastiques médiévaux, et surtout sans les corrections d'ordre expérimental qu'Aristote, savant observateur avant tout, avait apportées à cette conception trop abstraite. Les formes, les idées, les lois étaient dans les choses, disait le Stagirite, et on les en dégageait par l'observation attentive. C'était encore une porte ouverte sur l'expérience.

Kant la ferme, en plaçant ces Formes dans le moi, et en les affir-

1. Wulf, *Histoire de la philosophie médiévale*, 342.

mant *antérieures à toute expérience*, échappant à toute explication, de nature transcendentale, suivant son expression. Il était donc logique avec lui-même en proclamant que ces catégories, ces formes conceptuelles n'avaient rien de subjectif. Bien plus, son *Moi lui-même est dépouillé de tout caractère subjectif*. Ce législateur universel n'est plus que le *type spécifique de l'humain abstrait, métaphysique*, complètement étranger à nos individualités accidentelles, éphémères et matérielles, et n'ayant rien de commun avec le moi empirique de la philosophie anglaise et, a plus forte raison, avec le moi de la psycho-physiologie : c'en est la négation absolue.

Kant, d'ailleurs, ne s'arrête pas là dans sa *création d'entités animistes*; Aristote lui traçait le chemin. Le Stagirite avait admis, au-dessus de l'Intellect passif et de sa pensée discursive, un *Intellect actif*, νους ποιητικος, qui échappe à tout raisonnement, qui perd tout rapport avec les organes du corps et les images sensibles, partie divine de notre intelligence, qui voit la vérité en dehors de toute expérience, en se pensant elle-même. Kant se conforme encore à l'enseignement de ses maîtres; au-dessus de l'entendement ou *Verstand*, il place la *Raison transcendentale* ou *Vernunft*, qui contient des *Formes pures sans objets sensibles*. Ces dernières sont donc très différentes des catégories, qui s'appliquent aux données sensibles, les ordonnent et les classent. Ce sont des synthèses *a priori*, des concepts purs comme ceux du νους ποιητικος qui les engendre, et ils sont au nombre de trois seulement : l'Univers, l'Ame et Dieu. Kant tient d'ailleurs, suivant la leçon apprise et non comprise, à bien séparer ces idées pures de tout alliage expérimental. Ce sont des formes pures, car si on leur donne un objet (même à l'idée d'univers !), on tombe dans ces contradictions, dans ces *antinomies* que notre philosophe développe longuement. Il est remarquable, en effet, que le philosophe allemand n'atteint jamais la finesse nécessaire pour deviner que ces antinomies sont de purs artifices de conceptions encore trop grossières pour traduire à notre esprit les nuances fluides de la réalité. Son esprit pédant et barbare se plaît aux contrastes heurtés et insolubles dont Abélard aimait à faire la liste cinq siècles plus tôt dans son *Sic et Non*, à l'exemple des *apories* des grecs, et comme tant d'autres médiévaux. Mais tous ces penseurs très subtils ne relevaient ces contradictions apparentes que pour leur apporter une élégante solution. Le scolastique

allemand reste encore empêtré dans sa barbarie; il ne peut que distinguer l'apparence contradictoire et il y croit fermement.

Kant n'a donc rien inventé dans sa théorie de la connaissance; il n'a même pas su assimiler une philosophie trop subtile, trop nuancée pour lui. Sa « critique » et son originalité ont consisté seulement à placer dans le Moi toutes les Formes de la Scolastique, et à substituer au moi réel, sentant, pensant, vivant en un mot, que nous révèle l'expérience directe, une entité abstraite et vide à triple compartiment. Mais nous n'avons même pas le droit de lui faire l'honneur de cette invention et en réalité, il se vantait quand il affirmait que les lectures de Hume la lui avaient suggérée. Éduqué par des théologiens mystiques comme Schultz et Martin Knutzen, il ne pouvait pas ignorer que cette singulière conception s'étalait depuis quatre siècles dans toutes les œuvres, à la fois magiques, mystiques et formalistes, qui représentent la vraie originalité, peu enviable d'ailleurs, de la pensée allemande.

On trouve des conceptions tout à fait semblables chez le « grand philosophe teutonique », le savetier Jacob Bœhme : l'Homme, résumé de toutes choses, a une triple nature qui répond aux trois sphères de l'existence. Son âme se confond avec l'essence divine; par l'essence de son corps il tient à la nature éternelle; par son corps matériel il appartient à la nature visible (formes pures, catégories, et formes de la sensibilité de Kant). Bombast de Hohenheim, le fameux Paracelse, dont l'astrologie et l'alchimie ont fait l'admiration de toute l'Allemagne pensante, Gœthe compris, affirmait également comme son disciple Bœhme, que l'homme est un microsome dont la nature est trinitaire : par son âme il est le souffle de Dieu; par son esprit sidéré il contient les essences, et dans son corps réside la sensibilité. Je ne prolonge pas ces citations, car je ferais défiler tout l'occultisme et la magie dont la pensée allemande n'a jamais su se débarrasser. Nous y reviendrons d'ailleurs un peu plus loin quand nous aurons complètement dégagé l'Homme noumène de Kant, le Moi divin dont il a fait un si grand et si curieux emploi.

Théorie morale de Kant; son faux individualisme. — La *Philosophie morale* de Kant continue, d'une façon très logique, nous devons le reconnaître, sa *Critique de la Raison pure*; le formalisme

a priori y domine toujours et réalise même tout le développement sophistique dont il est capable.

Dans ce nouveau domaine, Kant revient avec plus d'insistance que jamais sur sa *distinction fondamentale entre l'empirisme* et les *principes a priori de la pensée pure*. Pour lui, l'observation des mœurs, tout comme la connaissance des règles pratiques, ne peuvent jamais fonder une vraie morale ; pas plus que l'expérience sensible n'était capable de nous donner la science de la nature ; il faut, ici encore, invoquer une science logique qui sache faire l'analyse des *formes a priori de l'Ethique*. Le parallélisme entre les deux domaines est complet dans la pensée de Kant : il avait dégagé les lois universelles de la nature avec la *Critique de la Raison pure* ; il découvrira de même les lois universelles de la morale avec la *Critique de la Raison pure pratique* et, dans les deux domaines, ces lois doivent être *formelles et a priori*, et plus elles seront générales et universelles, selon les principes scolastiques exposés plus haut, plus elles gagneront en noblesse et en vérité. Ici encore, ces lois sont contenues dans le *Moi intelligible* ; elles ne sont pas plus subjectives que les catégories. Elles n'imposent de contrainte qu'à notre individu particulier, pour lequel elles deviennent un ordre, un impératif catégorique ; au contraire, la volonté du Moi intelligible ne peut tendre, par essence, qu'à réaliser les lois *a priori* qu'il contient.

Ce caractère d'universalité scolastique ressort avec une évidence absolue dans la fameuse formule : « Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir *en même temps* comme principe d'une *législation universelle*[1] ».

Kant oppose donc plus violemment que jamais ce qu'il appelle « *notre véritable Moi* » à tout ce qui appartient au monde phénoménal, au *moi empirique, sensitif, matériel et accidentel*. Le *Moi législateur moral*, est tout aussi abstrait et impersonnel que le Moi de la raison pure ; il représente l'espèce humaine en général. On s'est donc complètement mépris sur la signification de la seconde formule de Kant, qu'on a déformée d'ailleurs dans les traductions françaises qu'on en a données. « Agis de telle sorte que tu emploies l'Humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne d'autrui, chaque fois

1. Handle so dass die Maxime deines Willens jederzeit zugleich als Princip einer allgemeine Gesetzgebung gelten könne. (*Kritik der praktischen Vernunft.*)

également comme but, jamais uniquement comme moyen[1]. » Ce n'est pas le respect de notre individu que Kant exige ici, de celui que nous connaissons, sentons, vivons, et qui, tel qu'il est, ne doit pas être soumis à la puissance d'un autre, et servir de moyens à ses fins personnelles ; ce serait déformer profondément la pensée de Kant, que de lui prêter ce libéralisme. Il ne tient aucunement à défendre cet individu empirique, et, par conséquent, méprisable ; l'étude de sa Politique nous le prouvera plus loin d'une façon irréfutable. C'est la partie formelle seule qui ne peut être un moyen, car elle est *par essence son propre but*, ainsi que tous les scolastiques l'ont enseigné : la cause formelle est en même temps cause finale. Il serait monstrueux pour un scolastique de subordonner la forme à la matière, ou à l'individu (ce qui est la même chose).

Je devine, devant cet exposé, l'étonnement des lecteurs qui ne connaissent la philosophie de Kant qu'à travers les commentateurs enthousiastes qu'il avait en France. Ce grand critique n'a rien critiqué ; il accepte les conceptions les plus dogmatiques de la philosophie ancienne, les proclame antérieures à toute expérience et supérieures à toute explication. Son dogmatisme est évident ; il n'y a qu'à lire les maîtres et le disciple et à les comparer en toute bonne foi. Mais faut-il encore admettre que ce grand individualiste serait vraiment le plus autoritaire des scolastiques ? Est-ce possible qu'on ait aussi effrontément falsifié sa doctrine ? — Je comprends cet étonnement, et je désire faire disparaître tous les doutes.

Constatons d'abord que Kant s'est attaché à *creuser un abîme entre le Moi empirique* et *le Moi législateur universel*. Le premier n'est pas libre ; il est pris, comme tous les objets, dans l'engrenage du déterminisme, dans l'enchaînement des causes et des effets. Le *Moi formel seul est libre*, et il ne peut l'être que parce qu'il se place au-dessus de nos misérables individualités, dans *le monde des Formes pures*, *des Noumènes*, comme Kant les appelle. C'est là que l'*Homme noumène*, par une sorte de création spontanée, d'autonomie absolue, détermine le caractère, l'attitude que son moi individuel réalisera dans le monde phénoménal.

1. Handle so, dass du die Menschheit, sowohl in deiner Person als in der Person eines jeden andern, jederzeit zugleich als Zweck, niemals blos als Mittel brauchst. (*Grundlegung zur Metaphys. der Sitten.*)

Le procédé de Kant s'étale maintenant en pleine lumière : *dans l'ordre théorique* il a pris aux scolastiques les Formes conceptuelles qu'ils plaçaient dans les choses et en Dieu, et a simplement mis ces entités, ces créations animistes dans un Moi transcendantal. *Dans l'ordre pratique.* il prend les concepts du bien et des lois morales, que les Scolastiques plaçaient également en Dieu, et il les enferme dans un Moi humain plus abstrait, plus formel et plus divinisé encore. Voilà où aboutit sa « critique » !

Les conséquences d'une pareille philosophie doivent maintenant être mises en évidence pour mieux en révéler le mécanisme intime et les tendances autoritaires sur lesquelles on a nourri tant d'illusions.

Remarquons d'abord que l'individu réel, actif, responsable, qui est la base de la philosophie anglaise, était soigneusement maintenu par la Scolastique latine. Kant l'annihile; notre moi phénoménal n'est qu'un reflet misérable du Moi noumène; le mieux qu'il ait à faire c'est de s'absorber en lui. Un poète-philosophe romantique, de la fin du XVIIIe siècle, Novalis ou, de son vrai nom. von Hardenberg, a parfaitement traduit cette tendance mystique qui est prépondérante en Allemagne : « La tâche suprême de la Kultur est de *s'emparer* de son *moi transcendantal*, d'être vraiment le moi de son moi.... Ce moi supérieur est à l'homme ce que l'homme est à la nature ou le sage à l'enfant ».

Ce n'est pas là une voix isolée. Le Moi absolu de Fichte, l'Absolu de Schelling, l'Esprit de Hegel sont toujours le moi nouménal de Kant, devant lequel notre individu ne compte pas; et nous allons voir la même conception chez tous les mystiques allemands qui ont précédé Kant; Eckhart, Tauler, Suso montrent, en effet, dès le XIVe siècle, une similitude de tendance qu'on ne peut vraiment expliquer que par un caractère ethnique. Ils sont, dit M. Picavet, qui les a très savamment étudiés, « les vrais ancêtres des grands philosophes de l'Allemagne moderne, de Kant, de Fichte, de Hegel, de Schelling, de Baader et de Schopenhauer [1] ». Débarrassez-vous de votre moi matériel, conseillent ces mystiques, « videz votre âme des créatures » et vous trouverez dans son tréfonds, après cette « véritable abstraction » *toutes les âmes humaines, le Verbe et la Divinité.*

1. F. Picavet, *Essai sur l'histoire générale et comparée des théologies et philosophies médiévales*, p. 14, 188 et 304, Alcan, édit.

(On ne saurait donner une meilleure définition de l'homme noumène de Kant.)

Ces idées sont reprises et amplement développées dans un livre curieux : *La Théologie germanique*, qui date du XVIe siècle et qui vient d'être traduit et savamment annoté en français[1]; ses innombrables éditions ont servi de pâture à toute l'Allemagne, et son influence sur Bœhme et sur le kantisme ne sont plus niables. On y enseigne que chacun doit abandonner tout ce qui est créé, la nature, « le propre », le « moi », et le « à moi » pour trouver l'homme parfait, l'*Humanité déifiée*. Dans une sorte de panthéisme émanatiste, on identifie cet *Homme divinisé* qui est au fond de nous, avec un Christ qui n'est pas celui de l'Évangile, mais représente « l'incarnation divine en général ». Je n'insiste pas sur le côté théologique qui n'intéresse pas notre étude; je signale seulement que l'Extase, qui nous confond avec ce Moi déifié, est bien le moyen que demandait Novalis « pour s'emparer de son *Moi transcendantal* », c'est-à-dire du Noumène de Kant.

Nous commençons à voir dans quelle impasse s'est engagée ainsi la pensée allemande : avec son Moi transcendantal elle tourne le dos à toute expérience vraiment scientifique; par le mysticisme qu'elle y mêle étroitement, elle brise tout rapport avec un rationalisme digne de ce nom.

Picavet rapproche fort justement ces conceptions de celles de Plotin; mais on les retrouverait encore mieux exprimées chez son disciple, le *Théurge* Proclus de Byzance, dont les triades anticipent celles de Hegel. Elles s'étalent naïvement chez toutes ces sectes gnostiques de l'Asie Mineure, et dans toutes ces croyances magiques de Perse et de Chaldée qui faisaient les délices de Gœthe, remplissent son second Faust, et pénètrent ses fameuses théories pseudo-scientifiques. On pourrait étendre encore ces origines, car l'animisme et le mysticisme, la magie et l'occultisme fleurissent chez tous les peuples, mais prennent une importance prépondérante à mesure qu'on descend les degrés de civilisation. Et cette dernière remarque nous explique pourquoi les Allemands sont restés enfoncés dans cet *Idéalisme magique*, comme l'appelle si justement son partisan enthousiaste, Novalis, qui est décidément l'enfant terrible de cette philosophie. Les penseurs grecs de la bonne époque

1. *Étude sur la Théologie germanique*, par M. Windstosser, Alcan édit.

ont fait un effort prodigieux pour s'en dégager, et, les premiers, ont pris conscience des méthodes logiques et scientifiques. Les grandes civilisations occidentales ont mis des siècles à s'assimiler les découvertes grecques ; elles y sont enfin parvenues et ont continué la route tracée. Les Allemands, même par les cerveaux de leurs plus grands penseurs, n'ont pu atteindre cette élévation de pensée : elle exige une netteté de conception, une clarté d'expression, une délicatesse d'intuition incompatibles encore avec leur degré inférieur d'éducation et de civilisation.

Théorie politique de Kant; son autocratisme prussien. — Nous venons de voir l'usage que Kant a fait, en science et en morale, de son Homme noumène, de son législateur transcendantal; il nous reste à examiner le domaine politique, où cette conception prend toute sa valeur. On la trouve exposée dans *Les Principes métaphysiques du Droit.*

La partie qu'il consacre, dans cet ouvrage, au droit public, expose l'organisation de *la Cité, de la chose publique.* Un lecteur qui ne serait pas au courant des idées de Kant, pourrait croire, en lisant les premières pages, qu'elles sont d'un disciple de Rousseau ou d'un membre de la Constituante. Il s'applique à bien séparer les trois pouvoirs que renferme la Cité : le pouvoir législatif, qui est la vraie souveraineté ; le pouvoir exécutif d'après la loi, et le pouvoir judiciaire. Ils doivent se suivre et se hiérarchiser comme les trois propositions d'un syllogisme. La souveraineté appartient à la « volonté concordante et conjointe de tous ». Le suffrage fait le citoyen ; il assure la liberté des citoyens, qui ne doivent « obéir à aucune autre loi qu'à celle à laquelle ils ont donné leur suffrage ».

Mais Kant ne laisse pas longtemps son lecteur sur cette impression; il précise la nature de ces idées. Avant tout, il s'agit d'une cité en général, de la *Forme de la Cité.* Les pouvoirs sont des personnes morales, abstraites; l'acte de souveraineté qui a voté la loi est « une *idée* suivant laquelle seule on *peut concevoir* la légitimité de l'acte ». Il s'agit de la volonté collective du peuple, de la *volonté législative universelle*; « elle n'est pas censée provenir des hommes, mais de quelque législateur très grand, très intègre et très saint ». En d'autres termes, notre citoyen libre et « actif » est l'Homme noumène qui, seul, est libre, autonome, souverain dans le monde trans-

cendantal; là, tous les humains ont dépouillé leur moi sensible; ils sont par conséquent égaux et ils y forment une société idéale parfaite, que l'auteur a appelé ailleurs le *règne des fins.*

Mais notre Moi sensible, qu'en fait Kant? Celui-ci est méprisable, comme toujours. C'est le citoyen passif, le « sujet » et son seul rôle est d'obéir et d'être corvéable à merci. Le pouvoir souverain transcendantal se réalise dans des Constitutions politiques de toutes espèces; mais par le seul effet de cette émanation, elles ont droit, quelles qu'elles soient, bonnes ou mauvaises, autocratiques ou démagogiques, à l'absolu respect; leur origine même est *inscrutable*, et toute recherche à ce sujet ne pourrait conduire « qu'à des disputes vaines et néanmoins dangereuses pour l'État ».

Le Peuple, c'est-à-dire « la multitude des sujets », n'a jamais le droit de s'opposer au souverain dans le cas où celui-ci violerait la Constitution. Il a pour *devoir* « de supporter l'abus même du souverain pouvoir déclaré insupportable ». Quelle que soit la constitution, le peuple doit lui obéir, même si elle sort d'une émeute. Et Kant ajoute, pour bien préciser sa pensée : le peuple est la propriété idéale de son souverain.

En résumé, dans le monde idéal, le système représentatif est le meilleur; parce qu'il n'exprime que des volontés intelligibles, parfaites, nouménales; mais un « *contrat primitif* » *sur les origines historiques duquel il serait criminel de faire des investigations*, a donné, une fois pour toutes, la souveraineté, dans le monde subjectif, soit à un roi, soit à un ordre de nobles, soit à une union démocratique. On n'a plus le droit de changer cette forme de constitution; le souverain lui-même ne saurait pas le faire, *même* si ce souverain est une démocratie, car son nouveau vote pourrait être en désaccord avec le contrat primitif, c'est-à-dire avec la volonté du Moi collectif, avec la libre détermination de l'Homme noumène.

Entre les deux faces de ce système on pourrait voir une énorme contradiction; mais pour Kant, comme pour tout vrai scolastique, aucune contradiction ne peut exister entre le monde nouménal, formel, intelligible et le monde empirique, matériel accidentel, entre l'idée universelle et l'individu. Il reste donc logique avec ses principes en *soumettant nos individualités, comme une vile matière, au pouvoir central, étatiste, quel qu'il soit.* Mais on devine combien ce système cadrait avec les aspirations du pouvoir royal de Berlin!

On a voulu faire de Kant un Allemand rêveur, libéral et généreux, portant haut le flambeau « allumé à la flamme de la Révolution française [1] ». C'est avant tout un Prussien qui est né en Prusse et qui pense en Prussien. On ne méconnaît point, d'ailleurs, ses services dans sa patrie. Le grand jurisconsulte danois Œrsted raconte que le célèbre ministre d'État prussien De Schœn recevait, à l'occasion de son jubilé, de chaudes félicitations pour la part prépondérante qu'il avait prise à la renaissance de la Prusse, et pour la constance avec laquelle il était resté fidèle à l'esprit dont elle était sortie. De Schœn « protesta que s'il avait fait quelque chose d'utile à sa patrie, il le devait à la façon de penser que son grand maître Kant lui avait inculquée, et qu'il devait, pour cette raison, reporter les louanges qu'on lui avait adressées à la source dont il n'était lui-même qu'un petit ruisseau »[2].

Hélas! Ce petit ruisseau a grandi, s'est enflé démesurément et a formé un fleuve immense, aux eaux troubles et empoisonnées, ce Pangermanisme dont les vagues brutales sont venues déferler dans nos plaines dévastées.

Conclusion.

Le XIXe siècle, malgré l'éclat de ses découvertes, portera dans l'histoire une marque sinistre : il a vu grandir et s'affirmer la victoire de la barbarie allemande.

Constatons, non sans tristesse, que les succès guerriers du royaume de Prusse ont ébloui tous les peuples. Son commerce, son industrie et même sa misérable philosophie ont largement profité de sa puissance militaire : un peuple si évidemment apte à égorger ses voisins a été cru aveuglément quand il s'est proclamé supérieur aux autres dans tous les domaines.

La vérité est heureusement tout autre. La mainmise d'une aristocratie guerrière sur des populations de races et de religions différentes, leur facile domination, l'absorption de toutes leurs activités en une œuvre de conquête brutale qui leur est imposée et qu'ils acceptent docilement révèlent, au contraire, une âme peu cultivée,

1. Ce passage a été écrit en 1915 par un historien français bien connu!
2. Cité par le philosophe danois H. Höffding, *Hist. de la philosophie moderne*, vol. II, p. 244, Alcan, éd.

une vie intérieure, de sentiments et de pensée réfléchie, vraiment misérable.

Von Bernhardi a jugé sévèrement ses compatriotes dans un passage souvent cité : « Aucun peuple, écrit-il, n'est aussi incapable que les Allemands de diriger ses propres destinées ». C'est encore plus vrai dans le domaine de la pensée pure que dans celui de la politique.

Depuis les débuts de la guerre, nos savants les plus distingués ont recherché la part de la Kultur allemande dans les grandes découvertes scientifiques. MM. Appel, Émile Picard, Ed. Perrier, Henneguy etc., ont fait des observations que M. Dastre a fort heureusement résumées et confirmées dans les lignes suivantes :

« L'Allemagne a joué un rôle modeste dans les grands progrès que les sciences ont accomplis depuis trois siècles. Elle ne peut se prévaloir, à cet égard, d'aucun avantage, d'aucune supériorité sur les grandes et petites nations européennes. Bien au contraire, *l'esprit d'invention lui a été mesuré plus chichement qu'à celles-ci.* C'est là ce que montre l'histoire du passé et celle même de la phase contemporaine[1]. »

L'étude que je viens de faire sur la Pensée allemande révèle clairement, me semble-t-il, les causes psycho-sociales de cette médiocrité incontestable dans les grandes découvertes.

La science, dans ses recherches journalières, utilise une foule de travailleurs dont l'esprit d'initiative est fort peu développé. Des jalons ont été posés dans le domaine qu'il faut défricher, des formules directrices de la tâche ont été trouvées; chacun n'a qu'à suivre son sillon pour mettre le champ en culture. Tout spécialiste peut y réussir, s'il possède bien sa technique et s'il travaille avec zèle.

Mais, en avant de cette grosse armée, il y a les éclaireurs, les inventeurs, qui n'ont plus ni jalons ni formules pour se guider dans l'inconnu, et qui luttent seuls, livrés à leurs propres forces, avec l'ange des ténèbres : combats souvent inégaux mais sublimes, où le génie individuel met en œuvre des énergies insoupçonnées de lui-même.

Quand une découverte apparaît au grand jour de la conscience,

1. Du rôle restreint de l'Allemagne dans le progrès des Sciences, par A. Dastre, membre de l'Institut, *Rev. scientifique*, 1916, p. 327 (le passage le plus important est souligné par moi).

dans une brusque illumination que l'on a maintes fois décrite, elle a exigé un long travail de préparation, une lente élaboration dans les couches subconscientes de l'esprit.

Or nous avons vu plus haut quelles habitudes invétérées, quelles puissantes inclinations organiques poussent notre instinct rationnel à se satisfaire sans effort avec des sophismes sans nombres. Quelle force redresse cet instinct et le fait tendre uniquement vers le noble but que lui assigne son fonctionnement normal? Dans quel tréfond intime de son être le chercheur trouve-t-il la discipline qui oriente vers le vrai son intuition divinatrice? Quelle lumière dirige un Pascal enfant et lui permet de se refaire une géométrie, sans maître et sans technique apprise?

C'est la partie la plus subtile des civilisations vraiment supérieures; c'est les mille interférences de leurs courants, de leurs excitations qui mettent en branle d'aussi merveilleuses mécaniques mentales. Il faut sans doute une longue hérédité, une sélection longtemps poursuivie dans un milieu très intellectualisé; il faut surtout l'action si puissante d'une langue très perfectionnée, où tout l'effort ancestral est venu se déposer, et qui, dès les premières années, fait le dressage de l'organe mental, l'habitue aux classements méthodiques, aux définitions précises.

Nous avons vu, au contraire, comme l'Allemagne s'est étrangement attardée dans des formes archaïques de pensée et d'expression. Un Gœthe, un Kant, pour ne parler que des plus grands, ont une énorme érudition qu'ils n'ont pu assimiler : ils confondent toujours les lois scientifiques avec les entités de leur grossière et *stérile* Scolastique ou avec les élucubrations animistes d'une Magie préhistorique. Comment de tels esprits pourraient-ils découvrir des voies nouvelles? Comment un Ostwald, par exemple, pourrait-il devancer la chimie de son temps, quand il ne peut encore comprendre les méthodes de Lavoisier?

Au XVIII[e] siècle un mouvement s'esquissait en Allemagne : quelques esprits plus ouverts tentaient de franciser une langue trop rebelle aux pensées abstraites et précises. L'allemand eût peut-être suivi l'anglais dans son processus d'assimilation qui le fait, à chaque siècle, plus riche en mots d'origine latine. Cet effort d'une petite élite a été étouffé sous la grossièreté de la masse.

Que faire de ce bloc réfractaire et redoutable de barbarie, resté

au centre de l'Europe? Sa persistance impose une lourde tâche aux nations policées. Depuis douze siècles au moins, la France y dépense, souvent en pure perte, des trésors d'énergie. L'œuvre que Charlemagne avait commencée, en brisant la résistance saxonne, doit être parachevée à la fois par la force et par la pensée. Après la victoire de nos héroïques armées, il appartiendra à la diplomatie de maintenir, dans cette masse barbare, de profondes et larges fissures par où puisse enfin pénétrer l'esprit des civilisations supérieures qui l'entourent, et auxquelles le peuple allemand ne reste si obstinément fermé que parce qu'il n'est pas encore en état de les comprendre.

Superstitions populaires suisses,

concernant

les Armes, le Tir, la Guerre, les Blessures.

Réponse à l'enquête de la Société suisse d'Ethnologie

Par le Dr GEORGES HERVÉ

Membre correspondant de l'Institut genevois.

La Suisse, neutre, mais inquiète de la lutte qui se poursuit aux limites mêmes de son territoire, en garantit depuis de longs mois la sécurité par des mesures militaires : dès les premiers jours d'août 1914, afin d'être prête à toute éventualité, elle mobilisait l'armée fédérale.

La Société suisse d'Ethnologie a vu là une occasion qu'il eût été regrettable de laisser perdre; et l'enquête que, profitant très heureusement de ces circonstances, nos confrères d'outre-Jura ont ouverte, réunira bien certainement entre leurs mains les observations les plus instructives, les plus curieuses.

L'objet de l'enquête est la psychologie spéciale des hommes appelés sous les drapeaux. Chez ces hommes militarisés, le voisinage de la guerre, le désir ardent et la ferme volonté d'en écarter les dangers vont engendrer certains courants de pensée, créer des états de conscience où les fortes impressions produites par les événements se refléteront. Leur esprit, avant tout, est frappé; parfois l'unique siège du trouble; il ne sera pas toujours, cependant, affecté seul. Entre l'idée et le sentiment les rapports sont trop directs, trop étroits, pour que des manifestations équivalentes ne se produisent pas, qui correspondront dans la sphère morale aux préoccupations assiégeant la pensée, aux images mentales éveillées coup sur coup avec tant de persistance et de force.

Ces manifestations, que seront-elles? Le retour, par exemple, plus ou moins complet, plus ou moins voulu, à des formes singulières de croyance, lointaines, effacées. Ailleurs, si l'hérédité des sujets ou leur éducation, leur milieu, les y prédisposent, nous verrons naître et s'organiser de véritables réflexes de défense psycho-émotifs auxquels ne commandera plus la volonté et qui, dès lors, ouvrent la voie aux impulsions irrésistibles. Car, en effet, pareilles défenses intimes, quasi instinctives, des croyances périmées ainsi rétablies, toutes les idées génératrices des unes et des autres — idées écloses autour de l'image première, devenue l'anneau fixe de leur enchaînement orienté — peuvent s'extérioriser par des actes spéciaux. L'on constatera donc sans surprise les formules, les pratiques, les rites variés qu'elles inspirent, bizarres extraordinairement : rites d'intercession ou préservateurs, pratiques propitiatoires, formules talismaniques, voire magies et sortilèges, qu'il sera d'un intérêt vif de bien fixer, quelle qu'en soit la puérilité habituelle, parce que nous pénétrons avec eux jusqu'aux détours profonds de l'être intérieur et que, par eux, la mystérieuse conscience de la foule, illuminée violemment dans ses replis obscurs, nous apparaît dévoilée.

*
* *

La Société suisse d'Ethnologie a adressé, en conséquence, aux soldats comme aux officiers des troupes mobilisées, le questionnaire suivant :

1° Par quels moyens le soldat croit-il pouvoir sauvegarder son existence? — Connaît-il des personnes réputées invulnérables? — A-t-il foi en des objets bénits, tels que médailles, monnaies, versets religieux, ou en des formules magiques, phytotypolithes, grammites, plantes et autres choses enchantées? — Existe-t-il des matières attirant le danger (par exemple l'or, les cartes à jouer)?

2° Existe-t-il des remèdes empiriques à telles ou telles maladies et des préservatifs contre certains maux ou accidents?

3° Connaît-on des procédés (magiques ou autres) permettant d'atteindre à coup sûr l'ennemi?

4° Connaît-on des présages de guerre?

5° Existe-t-il des prophéties annonçant la guerre, la chute de dynasties ou la destruction de nations?

6° Quelles chansons chantent les soldats? (Ne pas hésiter à fournir les textes, même les plus graveleux);

7° Citer les inscriptions comiques relevées sur les bâtiments ou abris quelconques occupés par les soldats ;

8° Reproduire toutes les paroles adaptées aux différentes sonneries en usage dans l'armée ;

9° Fournir tous les échantillons de l'argot militaire : recueillir les cahiers de chansons, les livres de recettes magiques ou autres.

La Société se propose de rassembler et de publier, en une série de brochures, les renseignements qui lui parviendront. Ils ne sauraient être qu'abondants. La Suisse est une vieille nation militaire où le métier des armes fut toujours en très haut honneur. N'a-t-elle pas, contre l'oppression étrangère, longtemps et victorieusement défendu son indépendance, versé ensuite pour le compte des autres, durant des siècles, sur presque tous les champs de bataille de l'Europe, le sang de ses fils? Ceux-ci, de tradition et de tempérament, sont soldats. Carabiniers émérites, ils tiennent de leurs pères le goût du tir, auquel ils s'adonnent dès la jeunesse avec constance, amour et succès. Le maniement des armes à feu, chez nos voisins et amis, fait partie, nul ne l'ignore, de l'éducation même du citoyen. De là, finalement, plus d'une raison pour que le Folk-Lore du combattant et celui du tireur — ce dernier assez pauvre chez nous, au témoignage de Paul Sébillot, le grand maître en la matière — soient fort riches chez les compatriotes de Winkelried, de Werner Steiner et de Wolleb. A l'enquête ouverte de nous apprendre ce qu'il en est.

*
* *

Nous sommes heureux de pouvoir apporter ici une contribution à cette enquête. Il y a quelques années, notre ami et très honoré confrère, M. le Dr Edmond Charbonnier, de Bussigny-sous-Lausanne, nous communiquait obligeamment un vieux recueil manuscrit, provenant du pays de Vaud, et où se trouvaient réunis sous la même reliure plusieurs cahiers d'origine différente.

Les trente premiers feuillets, d'une écriture féminine malhabile, constituaient l'arsenal thérapeutique d'une ménagère vaudoise au commencement du XIXe siècle (l'un des articles est daté du 9 mai 1800). Nous n'avons pas à nous y arrêter; et, laissant là les remèdes de bonne femme et les secrets divers contre la fièvre, l'hydropisie, la

jaunisse, etc., les formules pour la composition des tisanes, des élixirs et des collyres, les recettes d'onguents, d'emplâtres, de pommades pour les plaies, nous nous contenterons de reproduire la prescription suivante, qui a rapport à notre sujet : « Pour arrêter de saigner, il ne faut que mettre un morceau de papier cassé sur la langue, ou une paille sur l'oreille ».

Beaucoup plus dignes d'intérêt sont les deux derniers tiers du recueil. Ils forment un véritable compendium de traditions superstitieuses et d'art divinatoire, où figurent côte à côte, en un étrange fatras, les choses les plus hétéroclites. On trouve, au long de ces pages, des formules cabalistiques de toute espèce; une série de remèdes, plus ou moins mystérieux, propres à prévenir ou à guérir les maladies des humains et celles du bétail, y voisinent avec les moyens occultes — prières, pratiques, conjurations et sorts — qui protègent contre les charmes, les ennemis, les voleurs, les épizooties, même les souris et les rats, bref, contre tous les mauvais hasards et les dangers de la vie.

M. le Dr Charbonnier nous a dit avoir trouvé un jour le manuscrit en question chez une de ses vieilles clientes, née en 1818, qui, elle-même, « le tenait de la famille de son père ». L'écriture, une belle calligraphie masculine du XVIIIe siècle, porterait à penser que la main de ce dernier en a tracé les lignes. Sur l'époque où vivait le scripteur, nous avons d'ailleurs une donnée plus précise, la date de 1808 se lisant dans deux des formules.

Celui qui rédigea ce grimoire était presque certainement un ancien militaire, et, à coup sûr, un chasseur et un tireur, à voir la place considérable faite dans le recueil aux superstitions relatives à la guerre, à l'emploi des armes à feu et au tir à la cible. On les trouvera reproduites ci-après sans aucun changement. Nous n'avons cru devoir ni élucider certaines obscurités du texte, ni corriger les fautes contre l'orthographe ou contre la syntaxe dont il est émaillé. Surtout il nous a semblé que ce serait agir en ethnographe que de respecter scrupuleusement la langue du vieux mage helvète[1], son parler rustique et son français tout local.

1. Que nous soupçonnerions volontiers d'avoir été en personne un *praticien* de l'art du Grand Albert, d'après les mots « composés moi-même », figurant en tête de plusieurs sorts « pour faire verser » les voitures et les chars.

*
* *

En terminant, l'on voudrait exprimer un regret et formuler un vœu. Pourquoi, en France, n'avons-nous pas eu la pensée d'entreprendre les recherches dont la Suisse, sans hésiter, a pris l'initiative? Ce travail sur l'état d'esprit et les réactions psychiques du soldat, qu'elle est en train de poursuivre, pourquoi, de notre côté, ne pas tenter de l'accomplir, étant bien entendu que ce qui est du domaine de la foi religieuse en serait strictement écarté?

D'autres éléments, peut-être, viendront s'offrir chez nous qui prêteraient utilement à comparaisons; en tout cas, les matériaux d'étude ne sauraient faire défaut, et, quant aux ouvriers, ils sont à pied d'œuvre, prêts à la tâche. Certes, la violence de la tourmente qui secoue notre front ne ressemble en rien au malaise, fait d'inquiétude passive, dont peuvent souffrir des neutres : toutefois, le temps ne manque pas non plus à nos braves dans les intervalles de la bataille, et, pour peu qu'ils ne soient pas aux premières lignes, ils ne demandent qu'à mettre à profit leurs loisirs, à rendre service, à s'instruire en nous instruisant du même coup. Il y a quelques mois, notre éminent maître M. le professeur Edmond Perrier, directeur du Muséum, dans un article remarquable (*Le Temps*, 14 avril 1916), montrait par des exemples frappants ce que l'on est en droit d'attendre de pareils auxiliaires. Le *Bulletin des Armées*, depuis lors, nous a donné les notes de l'un d'eux sur la vie et le chant des oiseaux dans la zone de feu.

Donc, nul doute que nos Français répondraient à merveille à une enquête ethnographique après tout assez simple en sa partie préliminaire, où il ne s'agit que de recueillir les faits; et qu'avec leur vive intelligence et leur proverbiale ouverture d'esprit, ils en saisiraient à demi-mot le but, la portée, les conditions.

Puisque, si nous sommes bien informé, une Commission officielle a été constituée en vue d'orienter les efforts et d'utiliser au mieux la bonne volonté et le zèle scientifique de nos chers observateurs improvisés, nous nous permettons de signaler à sa haute attention ce champ du Folk-Lore, si largement ouvert aux moindres répercussions des événements, et réservant, à qui le viendra retourner, une ample et féconde récolte.

Nous le signalons de même aux sociétés compétentes, sociétés

d'anthropologie et sociétés d'ethnographie. La guerre a quelque peu ralenti leur activité. Une enquête de cette nature leur ouvrirait des sources inépuisables. Et l'occasion se trouverait là pour elles de faire éclater une fois de plus, en face de besoins nouveaux, la souplesse d'adaptation, la force de rajeunissement de la science française.

I. — Secrets pour le tir à la cible.

1. *Pour tirer à la Cibe :*
Faut prendre les premières fleurs d'une pucelle et en torcher (ou toucher) le dehors du canon, à genoux, vous verrez l'effet susdit.

2. *Autre pour la même :*
Faites faire vos bâles à une fille bien pucelle qui aye sa fleur, faisant en sorte qu'elle les cache dans son naturel.

3. *Autre pour la Cibe :*
Prenez le premier salaire d'une putain, et en touchez poudre et bâles. Approuvé pour la Cibe.

4. *Autre :*
Prenez de la bouillie préparée par les Tisserands pour graisser leur toile, avec du vin de pure rouge et aussi de la graisse de serpent, que mettrez parmi ou dans vos bâles en les fondant, puis tirez.

5. *Autre :*
Prenez des dents de serpent, mettez-en une à la mÿre et l'autre sous le bras droit.

6. *Secret assuré pour tirer à la Sibe :*
Vous achèterez une demi-once de Salfitida ou Merde de Diable que vous ferez fondre parmi vôtre plomb, et vous serez assuré de faire de bons coups avec cela. Chose éprouvée.

7. *Pour tirer à la Cibe :*
Pompa la pompa, que tu ayes soin de bien conduire ma bâle et mon canon, et moi je serai ton girson.

8. *Pour tirer de cent pas loin dans un sol :*
Il faut écrire sur un morceau de papier le nom des trois rois : Gaspard, Melchior et Balthazar. Vous enveloperez la bâle dans ce billet, puis retirer son haleine en tirant et dire : « Je te conjure d'aller droit où je veux tirer. »

9. *Secret pour le tirage de la Cibe :*
Lorsque vous aurez envie de faire des bales, vous ferez attention de

remarquer quand la Lune sera pleine la veille de Noël, puis commencerez de les faire au coup de la minuit. Vous prendrez du rouge de la chemise d'une fille de ses premières fleurs; vous couperez donc de ce rouge bien mince avec des ciseaux ou un couteau neuf; lorsque vous l'aurez coupé, vous en prendrez trois petites pincées avec les deux premiers doigts et le pouce, et le mettrez dedans votre plomb. Notez qu'il faut compter la dernière pincée que vous en mettrez, combien il y en a, à cause qu'il faut qui soit non pair. Vous aurez une chauve-souris que vous saignerez dans le cœur avec un canif neuf, et vous la ferez saigner dans une assiète neuve qui n'aye jamais servi, et vous mettrez vos bâles dedans et que vous ferez rouler dedans, de manière qu'elles ayent toutes du sang. Après vous grillerez la bête dessus les braises, jusqu'à ce qu'elle soit grillée, qu'elle se puisse piler comme de la farine, et vous mettrez cette poussière parmi votre poudre. Alors vous ferez le tout tout nud, pas seulement avoir une attache aux cheveux; puis vous serez tout seul, sans dire une parole, ni pour aller coucher ni rien. Quand vous cacherez vos bâles, vous laverez l'assiète vous-même: que personne ne s'en mêle que vous.

10. *Prenez pour le Tirage :*
Sur la planète du lieu à ce sujet, lorsque la lune est pleine au signe du Sagittaire, vous ferez des bâles la quantité que vous voudrez et vous les mettrez sur une assiette d'étaing. Puis vous aurez une chauve-souris que vous saignerez au cœur avec un canif neuf, et faisant dégoutter le sang sur vos bâles; mais nottez qu'il faut toucher la cibe avec du sang que vous voudrez et à l'endroit que vous voudrez que votre bâle doit aller. Si vous tirez à une bête, il n'est pas nécessaire de la pouvoir toucher, parce qu'elle a du sang elle-même, mais vous ne mangerez pas de sa viande.

11. *Pour tirer à la Cibe et pour décharmer toutes gens ou bêtes :*
Quand le tonnerre sera tombé sur un sapin, allez le premier vers le sapin. Vous y frapperez, en coupant, trois coups avec une hache, faisant en sorte que le morceau tombe au troisième coup, et de ce morceau vous en prendrez et mettrez un peu dans chaque bâle quand vous les ferez, et tirerez avec plaisir, et déclorez toute chose, le Diable s'il se trouvait devant, et autre méchanceté que la bâle rencontrera.

II. — Superstitions de chasseurs.

1. *Pour déclore une personne ou bête qui serait charmée :*
Prends la tête d'un vieux clou de cheval et le faites tout rouge ou rougir, puis le faites passer trois fois par le calibre que tu mettras dans ta bâle, et tire contre qui tu voudras.

2. *Prière pour la Chasse :*
« Or toi, bête sauvage, je te commande que tu attendes trois coups de

mon canon, et que tu me sois aussi obéissante comme Dieu a commandé; je te commande, par le nom que Dieu a, que tu ne puisses bouger de la place, non plus que l'homme qui n'a jamais péché. Or toi, bête sauvage, je t'attache de la dure attache de laquelle Dieu fut attaché en la main de ses ennemis. Or, bête sauvage, je t'attache les pieds par le nom que Dieu a, soit sur bois. Aussi je t'attache en terre aussi ferme. Comme j'ai la confiance en Dieu pendant trois heures de temps. »

3. *Variante :*
« O toi, Bête sauvage, je te commande trois coups de mon canon, et que baissante (*sic*) comme Dieu a commandé. Je te commande aussi par le nom de Dieu que tu ne puisses bouger de la place, non plus que l'homme qui n'a jamais péché. Or toi, bête sauvage, je t'attache de l'attache de laquelle il fut attaché. » (Nommez la bête.)

4. *Pour marcher sans se lasser :*
Il faut écrire le nom des 3 Roix sur un billet de papier, et le mettre dans son soulier gauche :

Gaspard † Balthazar † Melchior †

Jesus autant †

Et direz en partant :

Uriel Jaiel Jurinua Vianuel. Badujet

III. — Ensorcellement des armes à feu.

1. *Pour empêcher un fusil de tirer droit :*
Il faut dire ces raisons quand on est enjoué : *Valaton malata demor.*

2. *Pour empêcher un fusil de tirer droit*, dites, en croisant la jambe gauche par dessus la droite :

Non tradas Dominum nostrum Jesum Christum mather. Amen.

3. *Pour empêcher un fusil de tirer*, il faut dire :

Si orgome gaceritis sirite.

4. *Pour faire tomber une bâle en sortant du fusil :*
Prenez de la fiente de pigeon et en frottez la bouche du fusil.

5. *Pour empêcher un fusil de bien tirer sans faire un bon coup :*
Prenez le torchon du fusil que vous mettrez dans le trou d'un jeunes chêne que vous aurez percé avec un terrod du côté du Levant. Vous

mettrez la pate ou torchon dans le trou, que vous boucherez avec une cheville du bois qui s'appelle Epine blanche que vous mettrez pour bien boucher la pate, et jamais bon coup ne fera ce fusil. Ce secret pour empêcher.

6. *Pour arrêter le feu d'un fusil :*

« Canon je te fais commandement, de la part du Grand Dieu vivant, que tu n'ayes pas plus de feu que Judas n'en avait quand il trahit Notre Seigneur J. Christ. Au nom du Père, du Fils et du St Esprit, Amen. » — Il faut la dire trois fois.

7. *Pour lever le feu d'un canon :*

« Canon, je te fais commandement, de la part du Grand Dieu vivant, que tu perdes ta force et ta couleur (coulpe?), tout comme les Juifs perdirent la leur quand ils trahissaient N. S. J. Christ; au nom du Père, du Fils et du St Esprit. Amen. »

Faut dire trois fois ces paroles :

Sy Eigomé Cacritys Synuté.

8. *Pour arrêter le feu :*

Il se faut tenir de la main droite la partie honteuse et dire ces paroles de St Paul : « Saul, Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Qui me presse qui ret (*sic*), au nom du père, du fils et du St Esprit, amen. »

9. *Pour empêcher d'arrêter le feu :*

Prends de la terre et la mets dans le fusil.

10. *Quand on a ensorcelé un fusil :*

Prenez de la mousse d'une tête de mort, chargez-la dans votre fusil entre la poudre et le plomb; tirez alors, aucune sorcellerie ne vous empêchera.

IV. — **Talismans contre les balles.**

1. *Pour s'endurcir contre les bâles :*

Il faut se faire saigner au pouce gauche et écrire sur un billet avec le dit sang, trois fois d'un côté et trois fois de l'autre, le nom du D31bl2 et le manger, il est bon pour 24 heures.

2. *Autrement :*

Vous écrirez sur un billet les paroles et les croix suivantes. Il sera plus assuré si vous l'écrivez de votre sang, et le manger que de porter le dit billet sur vous :

« X au nom du père, du fils et du St Esprit.

« Mangez-vous le corps du Christ, beuvez-vous son sang; faites m'en part. X Je te prie que mon Ennemi n'aye aucun pouvoir sur moi, non plus que les Juifs n'ont eu sur Nôtre Seigneur J. Christ, lorsqu'il était sur l'arbre de la Croix. X Jésus, garde-moi. »

3. *Pour se préserver des Bâles :*
Vous ferez trois billets le second jour de la Lune, avant le Soleil levé, de cette façon-ci, et quand vous voudrez vous en servir, vous les mangerez tous trois :

J. H. R.

In nomine Patris.

4. *Prière contre les Bâles :*
« Notre aide soit au nom de Dieu qui a fait les Cieux et la Terre. Amen.
« Seigneur Jésus Christ, tu me feras la croix devant et dernier et jusqu'au milieu. Qu'il n'y ait ni plomb, ni fer, ni acier, ni étaing, ni bois, ni pierre, qui puisse toucher mon corps, ni souiller ma chemise; au nom du Père + du Fils + et du St Esprit + Amen. »

5. *Contre les Bâles :*
« Au nom du Père, du Fils et du St Esprit. Amen.
« Va au nom de Dieu. Va de la part de Dieu. Va de la chemise de la Vierge Marie. Soye nette. Qu'il n'y ait ni esprit qui me puisse blesser ni mon esprit ni mon âme. Que Dieu en soit la garde. Je prie Monseigneur St André qui me fasse la croix devant et dernier. Qu'il n'y aÿe ni plomb, ni étaing, ni fer, ni acier qui ma chair puisse blesser et mes os puissent briser. Je prie Monseigneur St Jean Angelique qui me sauve et garde de tout danger. Au nom du P., du F. et du St Esprit. Dieu me conduise et soit toujours ma garde. Amen. »

6. *Arbani pour se garder des bâles :*
Il faut dire : « Je remets tout à la garde de Dieu, arrive ce qui lui plaira », et jeter une pièce d'argent qui aye la croix par dessus l'épaule gauche arrière de vous, et direz : « Je jette ceci, au nom du père, du fils et du St Esprit. Amen. »

7. *Secret pour se garantir des bâles en bataille :*
× Au nom du père, du fils × Mangez-vous le corps du Christ et beuvez-vous son sang, faites m'en part × Je me renferme contre mon ennemi, qui n'aye aucun pouvoir sur moi, non plus que les Juifs n'ont eu sur nôtre Seigneur Jésus Christ, lorsqu'il était sur l'arbre de la Croix × Jésus, garde moi de déhors. †

8. *Pour se garder des armes à feu :*
« Dieu y est et Notre Dame. Je vois la bouche d'un mousquet.
« Dieu garde l'entrée et le Diable la sortie. »

9. *Pour empêcher les armes à feu de blesser :*
Il faut porter sur soi ces mots, les écrire sur du parchemin vierge :
+ *Jbel* + *labes* + *chabel* + *habel* + *rabel* + (pages 21 et 29, Grimoire).

L'art de la magie noire pour se garantir des coups de Bâton

Il faut écrire du sang de votre pied gauche écrire sur un billet les paroles et les caractères suivants, il est bon pour 24 heures.

x : o . H : o c . v . & J

o . a lam x Z ns x

atilia x etol x lamaza

bazonia x mo x z s R x d

2 x c . b . x H v . x J g

. x . x f x ff x T x t

L t . b . x . x . T x h E + b

x P e x . f x

No 5

a 6 + o

80 v c urille lire gaorit raphel garg on mol

Les 2 premiers suffirent

80 v c urille lire gaorit raphel garg on mol

Fig. 1. — Fac-similé d'une page du manuscrit.

V. — Contre toutes sortes d'armes et de blessures.

1. *Manière de cueillir l'herbe nommée Revire Canon :*

Vous prendrez 3 racines de cardon ou chardon à carde qui ne porte point son sommet, comme une brossette avec laquelle on nettoie les pots d'étaing, et les prendrez la veille de la St Jean Baptiste, après que le soleil est partout couché, et vous la cueillerez au même instant en

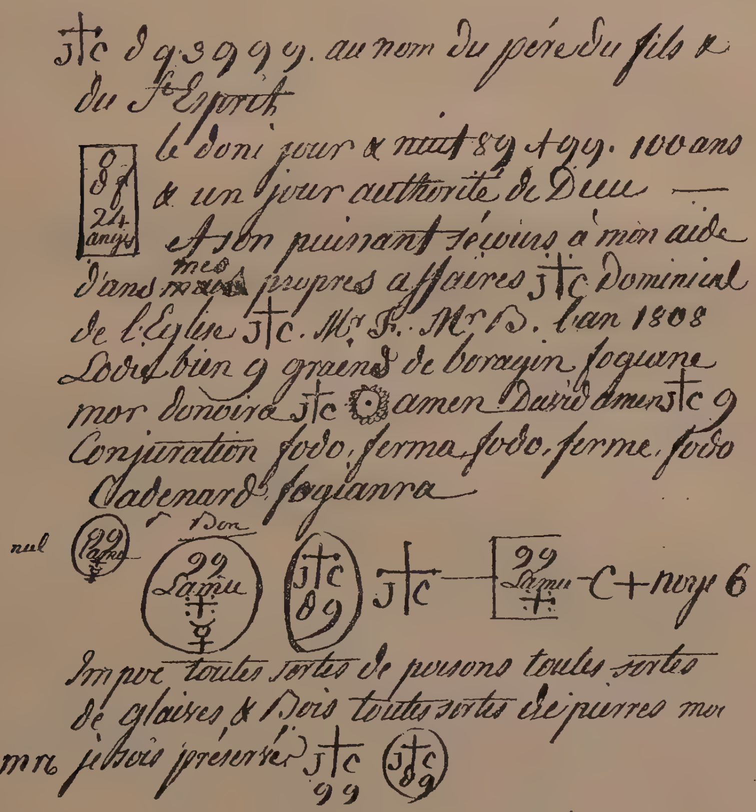

J†C 8 9 3 9 9 9. au nom du père du fils & du St Esprit
le doni jour & nuit 89 + 99. 100 ans & un jour authorité de Dieu —
A son puissant sécours à mon aide d'ans mes propres affaires J†C dominical de l'Eglise J†C. Mr F. Mr B. l'an 1808
Lodu bien 9 graind de borayin foguane mor donoire J†C amen David amen J†C 9
Conjuration fodo, ferma, fodo, ferme, fodo Cadenard foguanra
9 8 f 24 anys
nul 99 Lamu — Don — 99 Lamu — J†C 89 — J†C — 99 Lamu C+ noy 6
Impor toutes sortes de persons toutes sortes de glaires & Bois toutes sortes de pierres mon mr jiboir préserver J†C 99 J†C 89

Fig. 2. — Fac-similé d'une page du manuscrit.

disant : « Je te prends pour toute la vertu que tu puisses avoir », ou bien : « Je te prends que tu ayes la force, par la vertu que Dieu t'a donnée, de me défendre contre les épées et les balles, et contre toutes sortes d'armes à feu. Au nom du Père, du Fils et du St Esprit. » Et les enveloppez dans un morceau de drap noir qui soit tout neuf et qui n'aye jamais été teint, et dès que vous aurez cette racine dessus vous, jamais vous ne serez blessé

d'aucune arme, soit que vous soyez en bataille et autrement, car avec l'aide de Dieu et la vertu de cette racine, vous serez sûr de tout danger.

2. *Oraison contre toutes sortes d'armes :*

Quiconque portera l'oraison suivante sur soi ne doit rien craindre, aucune arme que ce soit pour le pouvoir nuire; mets-la à ton collet, tu seras sûr de tes ennemis, même des sorciers :

« Barnasa + levetas + bucella + agla + Tetragrammaton + adonnay + Domine Deus magne admirabilis, adjuva famulum tuum indignum ab omni periculo mortis et animae et corporis, ab omnibus insidiis inimicorum visibilium + Deo sunt nomina quibus appellatur Deus in eo quinque nomina Deus + crux 4 Elj + Eloï adonay + corpus Christi Colchi + Sabot romina crux + haec protine + famulo Dei in hoc est enim corpus meum et deligat me. Amen. »

3. *Pour charmer toutes sortes d'armes*, écrivez la suivante oraison. la porterez sur vous.

« Pachay + patre + Adonnay + In nomine patris et filii et Spiritus Sanctus Jesum autem tramstion per medium ilorum ibat + + o + ver a date + malorum terrarum negat + verbum caro factum est et habitavit in nobis + Christus + tetragrammaton + qui ail jilli sit in Sanctum fœlix + amen + six + amen + jetum quem quael ritus agosum si vi debas furem curibas cremeo et cum adulteris pertinem tuum ponebas os tuum ab undavit mulitia et benedic haereditati tuae + Pacis des + + + »

4. *Pour tirer au Sabre :*

« Milata, Malaton dit corps fin. — Corps auricé (hérissé?) du Diable, soit tu aussi vite serré comme le Diable a été habile pour prendre l'hôtesse qui avait mis l'eau dans le vin. »

5. *Pour faire tenir une épée dans son foureaux :*

« Mon Ennemi, mon Ennemi, que ton épée ne sorte pas plus du foureau que la boucle de l'arche de Noé que l'on cloua à la Tour du mont de Sinaÿ. Au n. d. p. d. f. du St Esprit. Amen. »

6. *Pour se garantir des coups d'épée*, il faut dire :

Irem quiram franfrater fraterque.

VI. — Prières pour la bataille. Talismans de combat. Défense contre les ennemis.

1. *Encloture pour entrer en bataille :*

« Au nom du père, du fils, du St Esprit, amen. La reputation de la playe du côté droit de N. S. J. Christ a été transportée dans son temple à l'Empereur Charlemagne dans un coffre d'or et d'argent, comme toute

relique très précieuse. Je prie Dieu de Paradis qui me veuille bien garder contre artillerie, boulets, mortiers, grenades, mousquet à bâre, mousquet à corps, coleuvrine, fusil, hallebarde, springarle à main et à bois; contre pistolets, contre poignard, contre toute épée, tant de pointe que de taille, contre toutes sortes d'armes qui peuvent être sur la terre, autant cachées qu'elles soient; qu'à mon corps ne portent point de dommage, ni à mon corps, ni à mon âme, ni à chose qui m'appartienne, tout ainsi que Notre Seigneur Jésus Christ a pris chair humaine par le pouvoir de l'Esprit; par le plein droit de la pucelle, mère de Notre Seigneur Jésus Christ, je crois en la Vierge pucelle devant et après son enfantement. Au nom du père, du fils et du St Esprit, amen. »

(Celle-ci s'appelle autrement « la prière du Chapelet ».)

2. *Prière pour le jour de la bataille :*

« Dieu tout puissant, père céleste, et le Dieu de bataille qui tient les cœurs, je me soumets entre tes mains. Assiste-moi dans cette journée; préserve mon esprit de crainte et mon corps de danger; affermis mon cœur et mes mains au combat; fais-moi la grâce que combattant pour une juste cause, je m'assure de ta protection au milieu des frayeurs de la mort, sachant que tous les cheveux de ma tête sont comptés, et qui n'en tombera pas un en terre sans ta volonté. Donne courage à notre personne et me conduis à vous : tous nos vœux sont vers toi seul qui es notre force et seule victoire. Frappe nos ennemis d'un esprit d'étourdissement et de confusion, donne-leur un cœur lâche et des mains tremblantes, adresse, rassure, fortifie-nous par ta grâce du fruit de la mort. Sachant que Jésus Christ est le Prince de vie, et soit que nous vivions nous sommes tes enfants, et morts et vivants le serons éternellement en Jésus Christ notre Seigneur et Rédempteur. Amen. »

3. *Pour se Battre :*

« Au nom du père × du fils × et du St Esprit × amen.

« Au nom de Dieu je me closque, je sois ferme comme le fer, et fer comme l'air, et fer comme j'ai la croix et que je crois en Jésus Christ mon sauveur, que mes Ennemis viennent tous des Marturzars et des Nonaturzars, le tout soit au nom du père, du fils et du St Esprit. Amen ×××. »

4. *Pour se battre :*

En tirant l'épée du foureau, il faut dire :

Iram quiram fratam franter que.

5. *Pour empêcher d'être blessé :*

Il faut écrire avec de son sang, sur un billet de papier, ce qui suit, et le porter sur son estomac :

o. h. R. o. b. b. l. a. o. z. g. f. m.
a. b. b. h. b. b.

6. *Pour que personne ne vous puisse frapper :*

Il faut écrire avec de son sang, sur un billet, les paroles et signes suivans, et les porter sur l'estomac :

hat × heon × l. n × Sabaot × Emanuel.

7. *Si quelqu'un vous veut battre*, portez ces paroles sur vous :

Ibat × the ovat × poc × en ×

Sabaot e fro. ooo l. a. e. b. y.

Emanuel × Adonnay. l. u. b. b. h. b. b.

8. *Pour se battre à la colère*, vous porterez ces paroles sur vous :

Ebat + h con + plion + en + fobot + Emmanuel Adonnay.

9. *Autre pour porter sur soi :*

Eht + ♀ 5e con + pnon + en + Serbort + Emmanuel Adonnay.

10. *Ou portez sur vous ces paroles :*

oGooeee lo ce 9 ♀ vo766 lGlGl 66

11. *Secret d'Arbatel pour se battre :*

Il faut tenir dans son poing de la racine de pain de pourceaux et renfermer vif argent dedans.

12. *Pour être heureux en voyage, et pour faire que personne ne puisse vous tuer ni en voyage ni en guerre :*

Vous n'avez qu'à porter dans votre main gauche de l'armoise et de la verveine. (Auteur : Grimoire.)

13. *Prière pour enclore les voleurs :*

« Ou je vais, ou je vas, que Dieu me mène, à l'ombre de Dieu me tienne, du bon Dieu me souvienne, ainsi comme Dieu fut né, son frère sa sœur. Dieu vous garde mon âme, mon corps de fer et d'acier, et de plomb fondu, et d'étaing, et d'ours, et de chiens, et de loups, et de larons, et des coups de gens d'armes, et de toutes choses, que pour mal faire songeront ; et tiendrai bonne vie s'il plaît à Dieu de me faire la grâce de la aussi bien tenir comme la prière ; que Dieu me garde des mains des jaloux, et de mauvaises compagnies. Au n. d. p. d. f. et du St Esprit. Amen. »

14. *Prière pour arrêter son Ennemi :*

« Notre Seigneur Jésus Christ en l'arbre de la Croix fut mis ; s'il eusse plût (*sic*) à Dieu, les Juifs l'auraient fait arrèter ; ainsi je fais que tu restes homme. Je te baille 3 pieds d'avò le chemin, que tu ne te puisses ni bouger ni griller, jusques à tems que j'aye fait mes desseins de toi, que tu n'ayes puissance sur moi, ni sur mon âme, ni sur mon corps, ni sur ma chair, ni sur mon sang, ni aucune chose à moi, non plus que s'il eusse plût (*sic*) à Dieu que les Juifs ne l'eussent fait. Au nom du père, du fils et du St Esprit. Amen. »

15. *Pour arrêter son ennemi*, il faut dire :
Sanguet + Christi + sit + inter + te + et me +

VII. — Guérison des blessures.

Prière pour guérir les arquebusades et autres playes, tant vielles que nouvelles, sans onguent ni charpie :

J'ai été témoïn avec étonnement de la pronte manière avec laquelle un soldat polonois guérit sans aucun médicament avec un de ses camerades blessé de deux coups de pied dans le corps qui étaient mortels. Il commança à bien laver sa bouche et ses dents avec de l'eau-de-vie, puis avec de l'eau rose, afin d'avoir l'haleine douce et mauvaise odeur, puis s'approchant du malade, il découvrit sa playe qui était toute saignante, et l'ayant bien nettoyée avec eau de plantin, il en étancha tout le sang, en la pressant doucement et l'essuyant avec un linge imbibé d'eau de plantin; puis, approchant sa bouche de la playe en sorte que son haleine pouvait réfléchir dessus, il prononça les paroles suivantes en faisant le signe de la croix sur la playe, comme il est ici marqué :

« Jésus Christ est né † Jésus Christ est mort † Jésus Christ est ressuscité † Jésus Christ commande à la playe qu'elle ne fasse ni matière ni puanteur †. Ainsi qu'ont fait les cinq playes qu'il reçut en son corps. »

† † † † †

Et puis il continua à dire :

« Épée, je te commande, au nom et par la puissance de celui à qui toutes créatures obéissent, de ne faire non plus de mal à cette créature NN, Que la lance qui perça le sacré côté de N. S. Jésus Christ étant pendu au bois en l'arbre de la Croix. Au nom du Père † du Fils † et du St Esprit †. Amen. »

Si la playe perce de part en part, il faut faire la même cérémonie de l'autre côté, la compresse imbibée d'eau de plantin, que l'on renouvelle de 12 en 12 heures, et le malade reçoit une prompte guérison.

Utilisation des bombes et scories volcaniques à l'époque néolithique en Auvergne.

Par A. AYMAR et Dr. G. CHARVILHAT
(Clermont-Ferrand)

On trouve, dans les environs de Clermont-Ferrand, des objets en matière volcanique présentant les formes les plus variées et paraissant appartenir surtout à la catégorie des ornements et des amulettes.

L'emploi de la lave compacte, à l'époque néolithique, est démontré par les haches polies que l'on recueille un peu partout sur le sol auvergnat et dont les spécimens figurent en nombre dans nos collections. Bien que se prêtant difficilement au polissage, le basalte notamment, par sa densité et sa dureté, offrait une grande résistance qui, en dehors de toute autre considération, justifiait le choix dont il était l'objet.

Un fait moins connu et qui, nous le croyons du moins, n'a jamais été signalé d'une façon particulière, est l'emploi, à la même époque, non seulement de bombes volcaniques, mais encore de scories à texture cellulaire.

Ces produits de volcans sont très communs dans la chaine des Puys d'Auvergne, au puy de Gravenoire par exemple, situé au sud et près de Clermond-Ferrand; son cône, débris du cratère emporté par l'érosion, en est presque entièrement formé.

On s'explique donc la présence, dans les environs de Clermont, des objets sur lesquels nous appelons l'attention.

Nous possédons un album, provenant de la collection G. Fabre, de Royat, où sont dessinés avec maîtrise, par l'antiquaire lui-même, décédé depuis plusieurs années déjà (1894), tous les objets préhistoriques intéressants passés entre ses mains. Parmi eux, figure une suite de scories, taillées en disques percés au milieu, en haches et ciseaux néolithiques, en vases plus ou moins arrondis, épais et profonds, etc.



Fig. 1. — Bombes et scories volcaniques utilisées à l'époque néolithique en Auvergne. (2/3 gr.)

A quel usage tous ces objets ont-ils pu être employés? Il est bien difficile de le dire.

Par leurs vides, leurs trous juxtaposés, les scories ne se prêtaient pas

mieux à la confection d'un récipient qu'à celle d'un outil tranchant. Le rôle de râpe paraît être le seul qui puisse leur convenir.

Laissant de côté la question d'utilité, serait-il téméraire de penser que l'aspect curieux des scories, leur légèreté, leur couleur offrant des tons variés de noir et de rouge, ont dû frapper l'imagination, et qu'en leur donnant la forme de tel ou tel instrument on a eu surtout en vue, soit l'expression d'un symbole et la création d'une amulette, soit la fabrication d'un ornement?

La découverte de bombes ou noyaux volcaniques polis apporterait un nouvel argument en faveur de cette hypothèse. Les projections de l'espèce, constituées par des laves trachytiques ou basaltiques, allant des dimensions les plus grandes aux plus réduites, attiraient l'attention par l'originalité bien connue de leur forme. On ramassait les bombes de petit volume et on les polissait, mais sans modifier leur configuration primitive. Cela seul montre déjà qu'on ne cherchait pas à obtenir un outil.

L'examen des échantillons représentés sur la planche annexée rendra cette impression plus évidente.

N° 1. — Bombe volcanique intacte, trouvée avec le n° 2. Poids : 50 grammes.

N° 2. — Bombe volcanique polie sur toutes ses faces. Allure d'un petit *coup-de-poing chelléen*. Le côté gauche arrondi sert de talon; le tranchant, au contour irrégulier, occupe la pointe, la base et tout le côté droit. Poids : 48 grammes.

N° 3. — Scorie taillée en objet de forme ovale et percée au milieu d'un trou, pour le passage d'un manche ou d'un lien de suspension. Le trou a été obtenu par le forage de chaque côté séparément. Poids : 55 grammes.

Cet objet a l'allure générale d'un maillet ou marteau; et le marteau, on le sait, est un symbole néolithique que l'on trouve sculpté sur les parois des dolmens de l'Armorique et des grottes de la Champagne.

N° 4. — Petite bombe volcanique polie sur les deux faces, dont l'une est plate et l'autre convexe; elle présente, comme le n° 2, le facies d'un coup-de-poing chelléen; la ressemblance avec une amande est même parfaite. Poids : 20 grammes.

Nous ajouterons, en terminant, que des bombes et des scories volcaniques ont été rencontrées dans le mobilier néolithique des plateaux de Corent et de Gergovia.

Le Directeur de la Revue,
G. Hervé.

Le Gérant,
Félix Alcan.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

COURS D'ANTHROPOLOGIE ZOOLOGIQUE

Les Influences ethnogéniques des Milieux en Gaule et en Germanie

Par Pierre-G. MAHOUDEAU

Tout être vivant doit sa conformation, sa structure, le fonctionnement de ses organes, et par suite ses caractères intellectuels, aux conditions diverses dans lesquelles ses ancêtres ont évolué et à celles dans lesquelles lui-même passe son existence.

Tel est le fait mis en évidence aussi bien par les observations que par les expérimentations des zoologistes et des botanistes. C'est pourquoi, simple organisme animal, l'Homme lui-même, malgré son incomparable supériorité actuelle, ne peut se soustraire à cette règle. Aussi, lorsque des observations établiront l'influence de certaines conditions géographiques, climatologiques, alimentaires et autres sur les animaux d'une région déterminée, ces observations donneront le droit de conclure de l'animal à l'Homme. Les faits, du reste, se chargeront de démontrer l'exactitude de ce rapprochement.

Lorsqu'on étudie ce qui a lieu dans des contrées très éloignées les unes des autres, les résultats produits par l'influence des conditions ambiantes, toujours considérables, sont faciles à constater. Mais il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de deux régions voisines, surtout limitrophes, ayant par suite beaucoup de points de contact, car alors de nombreuses similitudes tendent à masquer les différences, ainsi que cela a lieu entre les anciens territoires de la

Gaule et de la Germanie. Cependant, dans ces régions, il résulte, de conditions géographiques, climatologiques et alimentaires spéciales, que certains animaux, quoique issus d'une souche ancestrale commune, sont arrivés, après un plus ou moins grand nombre de générations, à présenter des caractères morphologiques et intellectuels nettement différents de ceux que possédaient leurs aïeux. Or il est incontestable que de semblables modifications n'auraient jamais pu se produire si les conditions ambiantes des deux régions voisines eussent été identiques.

Ce fait, qui ressortira d'observations fournies par divers animaux, Mammifères et autres, permettra de comprendre la cause des différences ethniques qui séparent l'Homme de la Gaule de celui de la Germanie.

*
* *

Mais avant d'aborder cette question, il est nécessaire, afin d'avoir une idée précise de l'influence qu'ont les conditions ambiantes sur les êtres vivants, de rappeler d'une façon très sommaire ce que sont les Milieux et quel est leur mode d'action.

On désigne sous le nom de Milieux les diverses Conditions d'existence dans lesquelles peuvent se trouver les Êtres vivants. — Les Conditions d'existence comprennent tous les phénomènes physiques et chimiques qui, se manifestant soit à l'extérieur soit à l'intérieur de chaque Être vivant, ont sur lui une action directe ou indirecte.

Il y a deux choses bien distinctes à considérer : d'abord la Substance organisée formant l'Être vivant; ensuite les Conditions dans lesquelles l'Être vivant passe son existence ; ce sont les Milieux.

La Substance organisée, quoique composée d'éléments chimiques empruntés aux Milieux extérieurs, n'en fait plus partie; elle s'en distingue en ce qu'elle est devenue partie constituante d'un Être vivant. La substance de cet Être vivant possède la faculté de sentir, de se mouvoir et de se nourrir.

Les Milieux sont constitués par un ensemble très complexe de phénomènes physiques et chimiques agissant directement ou indirectement sur la Substance organisée et dont l'action incessante donne lieu aux Conditions d'existence, dans lesquelles l'Être vivant doit poursuivre les différentes phases de son évolution.

Les phénomènes qui se produisent dans l'organisme d'un être vivant étant la continuation, sous une modalité particulière, de ceux qui se passent dans les Milieux extérieurs, font que cet être ressent toutes leurs variations, ce qu'on exprime en disant qu'il subit l'influence de ces Milieux. Susceptible, par le fait même de son organisation, de réagir plus ou moins fortement, l'être vivant tend toujours à se mettre en équilibre stable avec les Milieux ambiants. D'où cette conséquence : chaque fois que les Milieux viennent à subir quelques changements, l'être vivant est contraint de modifier sa forme et son fonctionnement.

Ces indications sommaires permettent de comprendre combien les influences mésologiques doivent être nombreuses et variées ; aussi est-il absolument impossible, dans l'état actuel de la science, de reconnaître et de délimiter exactement ce qui est dû à chacune d'elles, d'autant plus que trop souvent leur mode d'action échappe à nos procédés de recherches.

On sait, par les études d'embryologie comparée, que tout être vivant, végétal ou animal, a pour point de départ un unique grumeau de matière albuminoïde, connu sous le nom de cellule ovulaire ou ovule. Tout être vivant, même le plus complexe, a donc une origine monocellulaire.

Le grand intérêt de ce fait vient de ce qu'il est une survivance reproduisant la forme d'un très primordial ancêtre. Cette unique cellule se multiplie ensuite par division successive et arrive ainsi à produire graduellement un organisme de plus en plus compliqué. Or, les accroissements présentés par un embryon en voie de développement sont la répétition rapide et abrégée des modifications multiples et graduelles par lesquelles sont passées les longues séries de ses formes ancestrales sous l'influence des divers Milieux ambiants dans lesquels elles vécurent. Les mêmes causes continuant à produire les mêmes effets, il est manifeste que si, de nos jours, des êtres vivants se trouvent forcés d'aller habiter des contrées possédant des Milieux autres que ceux dans lesquels ont vécu leurs aïeux, les descendants seront contraints de se modifier et d'acquérir des formes d'autant plus différentes de celles possédées par leurs ancêtres que les nouveaux Milieux seront moins semblables aux Milieux anciens.

Ces faits, dont la paléontologie tout entière n'est qu'une longue

démonstration, attestent que l'influence des Milieux a pour résultat de modeler les êtres vivants en leur faisant acquérir les formes les plus propres à assurer leur survivance. Les Milieux extérieurs sont ceux dont l'action est prépondérante, les Milieux intérieurs ne faisant que suivre l'impulsion qui vient du dehors.

Par Milieux extérieurs il faut entendre tout ce qui nous entoure, et même nous pénètre, à l'exclusion seulement de ce qui a été assimilé par l'organisme, puisque les éléments en sont devenus substance organisée ou vivante. Les Milieux extérieurs s'étendent par conséquent depuis l'immensité de l'espace infini jusqu'au contact immédiat des cellules de nos tissus. Le plus vaste des Milieux extérieurs est donc le Milieu cosmique, ou action de l'univers entier sur le système solaire dont notre globe fait partie. Cette action, transmise par la couche gazeuse qui entoure la Terre, constitue notre Milieu atmosphérique dont les manifestations multiples sont très différentes d'une région à une autre. A son influence viennent s'ajouter tous les innombrables phénomènes physico-chimiques ayant pour cause la configuration géographique, répartition des terres, des mers, des fleuves et des montagnes, ainsi que la composition minéralogique du sol. Toutes ces actions, quoique exclusivement inorganiques, ont pour conséquence les Conditions biogéniques produisant l'existence des Êtres vivants : végétaux et animaux. Ensuite les rapports des végétaux les uns avec les autres, des végétaux avec les animaux, des animaux entre eux et avec les végétaux donnent lieu aux Milieux organiques, qui varient suivant les régions.

De ces derniers Milieux font partie l'influence des végétaux et des animaux sur l'Homme, celle de l'Homme sur les êtres vivants qui l'entourent et enfin l'action de l'Homme sur l'Homme. Cette dernière action, d'une immense importance, partout où l'Homme vit en société, constitue le Milieu social, dans lequel l'Homme est à la fois l'être le plus utile et aussi le plus nuisible à l'Homme.

Le Milieu atmosphérique comprend les phénomènes physico-chimiques de la Chaleur, de la Lumière, de l'Électricité, ainsi que tout ce qui concerne la composition chimique de l'air, sa pression, les matières qu'il tient en suspension, la rapidité du vent, etc. La température atmosphérique revêt pour notre sensibilité la double apparence de chaleur et de froid. Mais il s'agit d'un seul et même ordre de phénomènes que nous percevons sous deux sensations différentes.

Pour nous, habitants des contrées occidentales de l'Europe, la limite qui sépare l'impression de chaleur de celle de froid paraît se trouver située vers le 14e degré centigrade au-dessus de la glace fondante. Ce point correspond au maximum de notre sensibilité à la température ambiante, c'est celui où il nous est possible de percevoir, avec le plus de netteté, de très faibles variations calorifiques. En effet, au fur et à mesure que la température s'éloigne de ce point dans une direction ou dans l'autre, comme notre sensibilité à la perception de la chaleur ou du froid va rapidement en diminuant, nous cessons d'être impressionnés par de faibles écarts thermométriques. — La température la plus favorable à notre évolution normale semble comprise entre +15 et +25° centigrades. Au-dessous de 13° nous commençons à sentir le froid et au-dessus de 25° la chaleur devient rapidement gênante.

Il semble donc que l'Homme de l'Europe occidentale soit adapté à une température dont le point voisin de 14° paraît marquer le zéro d'acclimatement, qui serait ainsi la caractéristique thermométrique de notre Milieu.

On constate, d'une façon générale, que les animaux dits à sang chaud peuvent supporter plus facilement le froid que la chaleur.

L'Homme, grâce à son industrie, sait mieux résister aux basses températures des climats septentrionaux que se prémunir contre les excès de chaleur des pays tropicaux. Au point de vue de l'action de la température sur l'organisme humain, l'effet produit par un séjour prolongé, soit dans des régions excessivement froides, soit au contraire dans des contrées équatoriales trop brûlantes, qui se manifeste le plus rapidement est, dans l'un et l'autre cas, une anémie profonde, résultant d'une diminution considérable dans le nombre des globules rouges. Ce fait, très net, suffit pour montrer que tout déplacement, tout changement de Milieu, entraîne une perturbation plus au moins profonde dans les conditions fonctionnelles de l'organisme. Par conséquent, une simple différence entre la température moyenne de deux régions, est, à elle seule, une cause suffisante pour produire des modifications pathologiques, et rendre nécessaire une nouvelle adaptation climatérique.

L'action modificatrice des Milieux, difficile à observer chez les êtres supérieurs dont l'organisme très complexe ne permet que des mutations lentes, le plus souvent perceptibles seulement après un certain

nombre de générations, est, au contraire, rapidement mise en évidence, d'une façon expérimentale, par les variations morphologiques qu'on peut produire chez des êtres vivants très inférieurs tels que les microbes. Il suffit de placer un même microbe dans des bouillons de culture dont la composition chimique est différente pour constater des changements de formes si considérables, que chacune des modifications ainsi obtenues semble appartenir à une espèce absolument indépendante de la forme mère.

L'influence des Milieux sur les végétaux supérieurs constitue, pourrait-on dire, l'étude de la botanique tout entière, tant les preuves en sont abondantes. Les mutations des animaux, quoique aussi réelles, étant d'une expérimentation difficile et lente, sont moins frappantes. Un exemple connu suffira pour en montrer l'existence; nous l'empruntons à Ch. Darwin. C'est le cas des Lapins de Porto-Santo; historiquement daté, il a la valeur d'un fait expérimental. En 1418 ou 1419, un navigateur portugais, J. Gonzalès Zarco, abandonna, dans la petite île de Porto-Santo, au voisinage de Madère qu'il venait de découvrir, une lapine et les petits qu'elle avait eus pendant le voyage. L'île ne renfermant « aucune bête de proie, ni aucun animal terrestre », les lapins s'y « multiplièrent si rapidement et exercèrent tant de ravages qu'on dut abandonner les établissements de l'île ». D'après Darwin, on a « toute raison de croire que la lapine mère appartenait à la forme domestique ordinaire ». Aucune sélection n'ayant pu agir sur ces lapins, puisqu'ils n'avaient pas d'ennemis, l'influence des Milieux a donc été la seule cause de leurs modifications. C'est donc uniquement à la différence des Conditions mésologiques qui existent entre la presqu'île ibérique et le groupe des îles de Madère qu'il faut attribuer la transformation du lapin ordinaire de l'Ouest de l'Europe en un type absolument différent et nouveau. En l'espace d'à peu près quatre siècles et demi, ces lapins, devenus sauvages, ont perdu presque la moitié de leur poids ancestral, et la longueur de leur corps a diminué d'environ 76 mm. La tête est restée trop grosse proportionnellement à leurs dimensions actuelles. La coloration des poils a de même été modifiée. Enfin, fait intéressant, ces lapins très remuants, très sauvages, ayant plutôt l'aspect de gros rats que de lapins, sont si bien devenus des types spéciaux que les deux mâles du Jardin Zoologique de Londres ont refusé de s'unir avec les femelles de diverses autres races de lapins,

qui, à de nombreuses reprises, ont été enfermées avec eux. On voit par là combien est puissante et profonde l'action des Milieux puisqu'elle agit même sur les fonctions qui assurent la survivance de l'espèce, celles de la reproduction. Quelques siècles d'isolement, après transport dans un Milieu nouveau, ont donc suffi pour que les lapins de Porto-Santo se soient sentis aussi profondément distincts de leurs collatéraux d'Europe que s'ils provenaient de deux souches paléontologiques différentes.

De la constatation de ces faits, ayant lieu chez les végétaux et chez les animaux, n'est-on pas en droit de conclure à l'Homme, et dès lors de penser que lorsque des variations morphologiques se présentent dans une même série Hominienne, elles doivent être le résultat de modifications plus ou moins récentes, produites par les influences de Milieux non identiques, donc différents.

*
* *

Les habitants des territoires situés à l'Occident de la vallée du Rhin et occupant l'espace compris entre ce fleuve et l'Océan Atlantique se montrent, dans leur ensemble et par leurs caractères principaux, très différents des populations qui vivent à l'Orient du Rhin, spécialement dans les contrées septentrionales du centre de l'Europe. Cependant, d'après les documents préhistoriques et historiques, de nombreuses invasions et d'incessantes infiltrations venues, depuis des temps très anciens, des régions du Nord-Est, auraient dû produire en Gaule et en Germanie une grande uniformité ethnique. Il n'en est rien; non seulement le type ethnique prédominant dans le Nord du centre de l'Europe, ne se rencontre guère que dans les contrées limitrophes des deux pays, mais encore là même où il est le plus fréquent, il est souvent très modifié; nulle part on ne le trouve prédominant. Cela semble d'autant plus surprenant que les hommes venus de la rive droite du Rhin ne furent jamais de paisibles envahisseurs; au contraire, arrivant en masse les armes à la main, ils ont, autant qu'ils l'ont pu, massacré les populations qu'ils rencontraient.

D'après les suppositions que la préhistoire semble autoriser, on peut admettre que les premières migrations des hommes originaires des contrées situées à l'est du Rhin ont dû avoir lieu, dans le Nord-

Est des territoires destinés à s'appeler plus tard la Gaule, à une époque antérieure à l'introduction des métaux dans l'occident de l'Europe, vers les derniers temps de l'Age Néolithique, donc peut-être environ trois ou quatre mille ans avant notre ère. Les nouveaux venus, très différents des plus anciens habitants de la Gaule, appartenaient à la race Teutonique, branche méridionale du type Euro-Nordique; et dont les principaux caractères ethniques sont une haute stature, un grand développement corporel, une forte musculature, une dolichocéphalie prononcée, des yeux clairs, généralement bleus, et une chevelure blonde tirant sur le rouge.

L'arrivée, vers le début de l'Age du Bronze, d'un grand nombre d'immigrants du type Brachycéphale, venus d'Asie en suivant la voie du Danube, paraît avoir ralenti et peut-être même fait subir un temps d'arrêt aux invasions des Euro-Nordiques, car il ne semble pas qu'ils aient beaucoup progressé vers l'Ouest antérieurement au premier millénaire avant notre ère; mais à partir de cette époque il y eût vraisemblablement une série de ruées successives qui permirent aux populations de la rive droite du Rhin d'occuper tout le Nord de la Gaule, peut-être même de s'avancer jusqu'à la Seine. Ces envahisseurs paraissent avoir fait partie des groupements qui portent dans l'histoire les noms de *Keltoi* (Celtes) d'après les auteurs grecs, ou de *Galli* (Gaulois) d'après les écrivains latins. Obligés, vers le IVe ou IIIe siècle avant notre ère, de reculer devant une nouvelle et puissante invasion, venue elle aussi d'outre-Rhin, les Keltoi se répandirent alors dans tout le centre et dans une grande partie du sud de la Gaule; contrées désignées plus tard par César sous le nom de Celtique. Les nouveaux envahisseurs qui se nommaient les *Volks* ou *Bolgs*, dont les latins ont fait *Belgi* (Belges), s'installèrent dans la partie septentrionale de la Gaule précédemment occupée par les Celtes. En outre deux de leurs bandes, continuant à s'avancer dans la direction du Sud, traversant toute la Gaule, allèrent se fixer l'une aux environs de Toulouse, ce furent les Volks Tectosages; l'autre à Nîmes, ce furent les Volks Arécomiks.

Au IIe siècle avant notre ère, d'autres Euro-Nordiques, chassés de leur pays par un envahissement de la mer, partant du Jutland, traversèrent une partie de la Gaule qu'ils dévastèrent; ce furent les Teutons et les Cimbres, auxquels s'étaient joint les Ambrons et les Tigurins.

Ainsi, antérieurement à la période véritablement historique, la Gaule avait été parcourue et envahie par des populations venues des régions orientales du Rhin. Durant l'époque Gallo-Romaine, d'incessantes poussées vers l'occident amenèrent de nouvelles hordes Euro-Nordiques sur les frontières de la Gaule. Mais pendant plusieurs siècles les armées romaines purent contenir et repousser les Franks, les Alamans, les Vandales, etc. En 356 de notre ère, Julien bat, à Auxerre et à Troyes, les Franks qui s'étaient avancés jusqu'à Autun; l'année suivante (357), par la victoire de Strasbourg, il refoule les Alamans au delà du Rhin. Malgré cela, Rome fut contrainte de laisser quelques tribus franques, auxquelles elle confia la garde du Rhin, s'établir dans les provinces frontières qui, sans cesse attaquées, ravagées, étaient presque dépeuplées. Cet état de choses, qui amenait en Gaule de nouveaux Euro-Nordiques, dura jusqu'à la fin de l'année 406 de notre ère, date à laquelle la pression des populations entassées sur la rive droite du Rhin devint tellement irrésistible que la frontière fut définitivement forcée. Alors Suèves, Vandales, Burgundes, Hérules, etc., se répandirent sur tout le territoire de la Gaule, ajoutant ainsi de nouveaux flots d'hommes Euro-Nordiques, à tous ceux qui, depuis au moins un millénaire, avaient réussi à s'établir entre les Alpes, le Rhin et l'Océan Atlantique.

Comment se fait-il donc qu'après tant d'invasions successives, qui à maintes reprises ont recouvert la presque totalité du territoire de la Gaule, le type ethnique des envahisseurs d'outre-Rhin, non seulement ne soit pas devenu le type prédominant, mais ne se soit même pas maintenu pur à l'état de minorité? Car, à l'exception des régions frontières, où des apports fréquents le renouvellent continuellement, nulle part ce type n'a persisté intact, partout il s'est modifié si profondément qu'il est devenu méconnaissable ; il a donc disparu comme type ethnique. Or cette disparition, par suite de modifications, n'est point un phénomène récent, car, déjà à l'époque Gallo-Romaine, le type teutonique était devenu si introuvable en Gaule que Caligula — empereur de 37 à 41 après notre ère — voulant se procurer les honneurs d'un triomphe sur les Germains, qu'il n'avait pas même combattu, fit choisir, faute de captifs, des Gaulois de grande taille dont on fut obligé de teindre les cheveux en rouge afin de leur donner un aspect germanique. Un tel maquillage eût été

parfaitement inutile, si la coloration blond-rougeâtre des cheveux, caractère important du type Euro-Nordique, se fut maintenue chez les descendants des Teutons, devenus habitants de la Gaule.

En conséquence, malgré les très nombreuses invasions, parties des régions situées au Nord-Est du Rhin, le type teutonique n'a pu réussir non seulement à dominer en Gaule, mais même à y survivre, à s'y maintenir, encore moins à y prospérer. Il semblerait que la Gaule, pourtant si hospitalière, si favorable à l'évolution des Brachycéphales originaires de l'Asie, ait toujours tendu à repousser, à rejeter hors de ses frontières naturelles, le type ethnique du Nord de l'Europe. Nous n'avons point l'intention de voir là l'intervention d'une puissance occulte, force mystérieuse, expulsant au delà du Rhin l'envahisseur germanique. La cause en est moins mythologique, beaucoup plus naturelle et les notions que nous possédons sur l'influence modificatrice des Milieux suffisent pour la mettre en évidence.

Les régions occidentales de l'Europe, baignées par les flots de l'Océan Atlantique, attiédies par le courant du Gulf-Stream, ne doivent point constituer un Milieu propre à la survivance et au développement de sujets aussi dépigmentés que le sont les représentants les plus purs du type dolichocéphale blond. Différentes statistiques le montrent d'une façon précise. Aux Euro-Nordiques conviennent, au contraire, les contrées froides, au pâle soleil, de la Scandinavie, du Danemark et des régions les plus septentrionales de l'Allemagne.

Constater ce fait revient à reconnaître que la Gaule et la Germanie ne sont pas soumises aux mêmes influences mésologiques. Cependant, comme on pourrait objecter que les conditions artificielles que l'homme sait créer, grâce à son industrie, sont susceptibles d'induire en erreur, il est nécessaire de rechercher si l'observation de ce qui se passe chez divers animaux, domestiques ou sauvages, confirme ou infirme l'existence de centres mésologiques différents, l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest de la vallée du Rhin.

Les hommes de la Germanie sont très grands et très forts; César constatait que les Suèves sont robustes et d'une taille gigantesque; or, il en est exactement de même des chevaux. Un de nos anciens collègues, un éminent zootechniste, C.-A. Piétrement, parlant de la haute taille des Chevaux allemands, disait qu'ils « ont rarement moins de 1 m. 60 et souvent plus de 1 m. 70 » ce qu'il attribuait à

« la nature du climat et du sol ». L'influence du Milieu extérieur était donc pour lui la principale cause de cette haute stature; mais, à cette influence, Piétrement pensait devoir ajouter celle de la domestication comme ayant procuré au cheval de la Germanie une nourriture abondante et assurée. Certainement les avantages provenant de la domestication peuvent avoir une grande action sur la taille des animaux, mais pourquoi les chevaux allemands sont-ils devenus si grands quand tant d'autres chevaux issus de la même souche et eux aussi domestiqués depuis longtemps, sont demeurés petits ou n'ont acquis qu'une taille moyenne? Déjà, à l'époque de César, les chevaux germains étaient de grande taille; or les populations barbares ne donnent pas à l'alimentation du cheval des soins suffisants pour en augmenter considérablement la stature. Les chevaux arabes, quoique bien soignés, n'ont qu'une taille de 1 m. 45 à 1 m. 56. Il est donc certain qu'à moins d'une sélection parfaite et d'un régime alimentaire spécial, les influences du climat et du sol doivent être prépondérantes.

Du reste les Chevaux ne sont pas les seuls de nos animaux domestiques dont la taille a énormément augmenté en Allemagne. Les chiens donnent lieu à la même constatation. « Les Chiens d'arrêt allemands, dit L. Fortin[1], sont tous d'origine française et sont, à nos yeux, un remarquable exemple de l'influence des milieux où ont été transportées et perpétuées ces races de chiens. Les modifications qui ont été amenées dans la structure du Braque et de l'Épagneul, résultent bien évidemment de l'habitat et de la nature de l'alimentation qui ont été donnés à ces chiens. En effet, chez le Braque et l'Épagneul allemands, la taille a grandi, l'ossature est devenue plus puissante, de telle sorte que ces deux types de chiens sont arrivés à être les plus forts et les plus corpulents de tous les représentants des chiens d'arrêt. »

Ainsi des chiens, originaires de nos régions, transportés au delà du Rhin, y sont devenus très grands et très gros, dépassant de beaucoup par la taille et par le volume ceux de leurs collatéraux restés en France. Ils ont, pourrait-on dire, acquis en Germanie les traits caractéristiques qui distinguent l'Homme des régions orientales du Rhin de celui des contrées occidentales, qui sont : la haute stature, une ossature puissante, un grand développement corporel.

Le Chien se serait, en quelque sorte, modelé sur l'homme. Est-ce

1. L. Fortin, *Chiens de chasse, de luxe et de garde*, p. 50.

parce qu'il aurait été mieux nourri, mieux soigné, en Allemagne qu'en France, assurément on peut l'insinuer, mais le prouver est plus difficile. Car si on peut prétendre que le développement corporel acquis, en Germanie, par les chevaux et les chiens est le résultat des soins qu'on a pu leur donner, le même argument ne saurait être, certainement, applicable au Lièvre, animal non domestiqué. C'est encore à Piétrement que nous emprunterons le renseignement suivant qui établit, d'une façon indiscutable, que l'influence des Milieux naturels peut seule être en cause : « Même à l'état sauvage, dit-il[1], les races d'une même espèce peuvent avoir des tailles différentes ; comme le prouvent par exemple les lièvres d'Allemagne, qui sont environ un tiers plus lourds que ceux de France, trois fois plus lourds que ceux du Tell algérien et quatre fois plus lourds que ceux du Sahara de la province de Constantine ». Le volume des animaux sauvages varie donc considérablement en dehors de toute intervention humaine, c'est-à-dire sous la seule influence des Milieux ambiants. Ces divers faits, ainsi que la taille de l'écrevisse allemande, beaucoup plus grosse que celle de France, sont tous d'accord pour prouver qu'il existe en Germanie des influences mésologiques tendant à faire grandir et à faire grossir les animaux qui habitent ces régions, tandis qu'en Gaule une tendance contraire est manifeste.

En conséquence, les territoires de la Gaule et ceux de la Germanie doivent présenter des Conditions d'existence assez différentes pour constituer deux Centres modificateurs des êtres vivants absolument distincts ou, ce qui revient au même, deux Centres ethnogéniques spéciaux.

La comparaison des principaux traits caractéristiques des hommes habitant ces deux régions conduit aux mêmes constatations. Dans les territoires germaniques, l'Homme, qu'il soit issu d'une souche Dolichocéphale ou Brachycéphale, tend à revêtir une apparence uniforme caractérisée surtout par un grand développement corporel. D'une stature élevée, svelte et élancé dans la jeunesse, l'Allemand ne tarde pas à devenir épais, lourd, les traits de la face perdent rapidement leur finesse pour prendre un aspect empâté, grossier. Tout enfin chez l'Homme d'outre-Rhin décèle la prédominance de l'os, du muscle, de la graisse et, par suite, de la force physique.

L'Homme des régions situées entre le Rhin, les Alpes et l'Océan

1. C.-A. Piétrement, *Les Races chevalines dans le temps et dans l'espace*, p. 19.

Atlantique, tend, au contraire, à revêtir un aspect totalement opposé. Sa stature est plutôt petite, les hautes tailles sont relativement rares, la majorité des habitants ne dépasse guère 1 m. 65. Le corps ne prend pas, même avec l'âge, cet aspect massif, si volumineux qui caractérise l'habitant d'outre-Rhin. Les traits du visage conservent plus longtemps leur modelé, la musculature toujours moins développée ne donne point la même impression de force physique. On se trouve en présence d'une forme humaine plus faible, plus gracieuse, plus affinée pourrait-on dire, mais aussi moins disposée à la violence.

En outre, ces caractères ne sont pas les seuls qui différencient l'Homme de la Gaule et celui de la Germanie. Il semble bien que l'augmentation de la taille et de la masse du corps ait une influence considérable sur l'évolution intellectuelle. C'est du reste ce que constatait L. Fortin au sujet des chiens d'origine française transportés en Germanie, « car, le moral, dit-il, ne s'est pas moins transformé. La vivacité, la nervosité ont disparu pour faire place à une sorte de lourdeur des facultés et à une indolence très marquée. » Ainsi, en Germanie, nos chiens d'arrêt se sont modifiés non seulement au point de vue corporel, mais encore au point de vue intellectuel, et cette seconde modification se présente comme la conséquence directe de la première.

Le fonctionnement des centres nerveux ne pouvant, en effet, être indépendant de celui du reste de l'organisme, une telle modification était à prévoir; elle est logique. Une chose seulement restait douteuse : savoir quel pouvait être le résultat sur l'intelligence d'un excessif développement corporel. L'exemple des chiens d'arrêt nous renseigne d'une façon précise. A l'acquisition d'une grande stature et d'un corps volumineux correspond la perte de la vivacité et de la nervosité ancestrale, et leur remplacement, — peu avantageux, — par de la lourdeur des facultés et par une indolence intellectuelle très marquée. Ce qui en résumé revient à dire : lorsque la taille et la force musculaire augmentent, l'intelligence diminue.

Telle est donc l'influence des Milieux d'outre-Rhin sur les animaux. En est-il de même sur l'Homme? On ne saurait en douter, d'autant plus que dès l'antiquité des observateurs sagaces ont su parfaitement reconnaître l'influence des Milieux sur les caractères morphologiques et intellectuels de l'Homme.

Hippocrate, au v[e] siècle avant notre ère, n'ignorait pas que les saisons (influences climatologiques) modifient la nature de la forme humaine et que plus il y avait de différence entre elles « plus il y avait de variations dans la figure de l'homme ». Tacite confirme cette opinion : en Macédoine, région « froide, âpre et stérile, le caractère, dit-il, de ceux qui l'habitent est semblable au sol, or « ces peuples sont naturellement farouches ». De pareilles indications se retrouvent dans Polybe, Strabon, Vitruve, Pline, Ptolémée, etc. Toujours l'idée de l'influence du climat sur le développement intellectuel y est exprimée. « Le climat, dit Végèce, ne contribue pas seulement à la vigueur du corps, mais aussi à celle de l'esprit. » Cicéron dira de même : « L'air d'Athènes est subtil et l'on croit que c'est ce qui donne aux Athéniens tant de finesse; à Thèbes, l'air est épais, aussi les Thébains ont-ils plus de vigueur que d'esprit ». Pour être vieille de deux mille ans, cette observation n'en est pas moins applicable de nos jours; il suffit de changer le nom des pays et celui des populations citées.

Ainsi déjà dans l'antiquité grecque et latine on concevait la possibilité de l'existence de zones mésologiques voisines quoique complètement distinctes. Les auteurs des temps modernes s'accordent avec ceux de l'antiquité pour reconnaître l'influence des Conditions ambiantes sur la forme du corps et sur l'intelligence de l'homme. Montaigne déclare que « par expérience nous touchons de la main que la forme de nostre estre, despend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons, non seulement le teinct, la taille, la complexion et les contenances, mais encore les facultez de l'âme ». Pierre Charron, développant la même pensée, s'exprime ainsi : « La première, plus notable et universelle distinction des hommes, se prend et se tire de l'assiette diverse du monde, selon laquelle le regard, l'influence du ciel et du soleil, l'air, le climat, le terroir sont divers. Ainsi sont divers non seulement le teint, la complexion, la contenance, les mœurs, mais encore les facultés de l'âme ». Montesquieu reconnaît de son côté l'influence modificatrice des Milieux. Buffon, le père du transformisme scientifique, à l'influence climatologique ajoute celle de l'alimentation dont l'action est considérable. « La première, dit-il, est l'influence du climat, la seconde qui tient beaucoup à la première est la nourriture, et la troisième qui tient encore plus à la première et à la seconde ce sont les mœurs. »

Ainsi, depuis au moins vingt-cinq siècles, les bons esprits ont toujours reconnu que l'Homme différait selon les climats, selon le genre de vie, et que son degré intellectuel correspondait aux Milieux ambiants.

L'exemple des chiens de la Gaule, transportés en Germanie, corrobore ces observations que sont loin d'infirmer les différences qui se remarquent entre la mentalité de l'Homme de la Germanie et celle de celui de la Gaule.

L'Homme de la Germanie doit à sa force physique et à son climat d'être capable d'un travail cérébral longtemps soutenu; aussi est-il susceptible d'apprendre beaucoup de choses : « Les Allemands, constatait Victor Duruy, savent beaucoup, beaucoup plus que les Français, savent-ils mieux? » Montaigne avait dit de même : ce n'est pas tout de beaucoup savoir, il faut bien savoir. Les Allemands savent-ils bien? savent-ils mieux que les Français? De cela les Allemands ne doutent pas et, afin que nul ne l'ignore, ils ont bien soin de proclamer que leur intelligence est supérieure à celle de tous les autres humains. Ce qui n'est pas tout à fait démontré; car si un labeur opiniâtre permet d'accumuler un nombre considérable de connaissances, il ne suffit pas cependant, à lui seul, pour procurer la vivacité d'esprit et la lucidité qui caractérisent la véritable intelligence. En effet, si dans les ouvrages allemands les documents abondent les idées sont généralement peu nettes, une lumineuse clarté y fait le plus souvent défaut, il y règne une confusion, une lourdeur qui en rend la lecture pénible, même fatiguante. Rarement initiateur, l'Allemand se montre incapable d'ouvrir à la science une voie nouvelle. Il est, par contre, l'imitateur, le copiste le plus patient, le plus obstiné, le plus servile, mais aussi le moins délicat qu'on puisse rencontrer. Aucun scrupule ne l'arrête lorsqu'il s'agit de démarquer les conceptions et les inventions d'autrui afin de les présenter comme siennes. Sa vaste érudition ne saurait donc être, comme il le prétend, la marque d'une supériorité intellectuelle. Son travail assidu lui a assurément beaucoup appris, mais ne semble pas cependant lui avoir encore révélé le degré de son inconscience morale.

Si l'exemple des chiens et celui des hommes de la Germanie témoigne qu'un grand développement musculaire est peu compatible avec l'acuité intellectuelle, il n'en saurait être de même de la force

brutale. En osant proclamer la science allemande inséparable de leur militarisme, les intellectuels de ce pays reconnaissent que ce qui prédomine chez eux, c'est bien moins la raison et la justice qu'un régime de brutalité s'honorant d'actions féroces ou lâches, dignes seulement des plus anciens temps de la barbarie.

La survivance si tenace de cette mentalité arriérée ne saurait étonner, la civilisation ne peut rien contre elle, parce qu'elle est le résultat de l'influeuce des Milieux de la Germanie qui imposent leur modalité aussi bien à l'homme qu'aux autres animaux.

L'influence des Milieux modificateurs de la Gaule est toute différente, puisque au lieu de tendre à donner aux êtres qui vivent entre le Rhin et l'Océan des formes gigantesques, lourdes et puissantes, elle paraît, au contraire, les rendre petits, légers, presque faibles; mais en même temps le système nerveux devient plus sensible, plus délicat, plus facile à impressionner, ce qui procure, aux manifestations intellectuelles, une vivacité et une lucidité qui manquent aux hommes de la Germanie.

Ainsi en Gaule, de même qu'en Germanie, la morphologie et la mentalité des Hominiens correspondraient à celle des Canidés. En Germanie, les chiens originaires de la Gaule se bestialisent; en Gaule, les Hommes, mêmes venus de la Germanie, perdant graduellement leurs caractères ancestraux, s'humanisent. Le fait est évident; ces résultats si différents, si opposés, constatés aussi bien sur les hommes que sur les chiens, ne peuvent s'expliquer que par l'existence de deux Milieux ethnogéniques complètement distincts.

*
* *

L'existence de ces Milieux est si réelle que les conditions géographiques et climatériques des deux pays permettent d'en tracer les limites naturelles.

La Gaule, largement enveloppée sur toutes ses frontières occidentales par une vaste mer, à laquelle elle doit d'être soumise directement au régime chaud du Gulf-Stream, protégée contre les courants froids du Nord par les Iles Britanniques, jouit de tous les avantages que peut procurer un climat maritime à la fois tiède et pluvieux. Aussi est-elle la région tempérée, agréable qui mérite toujours son ancien qualificatif de « doulce France ».

La Germanie, au contraire, entourée sur trois côtés par de grandes étendues de terres, se trouve ainsi isolée, éloignée des sources de chaleur. Les eaux qui la baignent au Nord sont celles de mers froides, souvent glacées, aucun vent chaud ne vient directement atténuer la rudesse de ce climat continental. « L'Allemagne est déjà complètement dans la moitié polaire », dit Reclus ; pays de grandes plaines humides, froides, jadis coupées de marécages et couvertes d'immenses forêts, quoique fertile, elle n'est pas d'un séjour agréable. Les anciens Germains eux-mêmes, pourtant si aptes à supporter le froid, ne semblent pas avoir beaucoup aimé ce rude climat puisqu'ils ont toujours cherché à abandonner leur patrie pour venir s'établir en Gaule.

De cette profonde différence à la fois géographique et climatologique résultent une série de Conditions physico-chimiques donnant lieu à deux centres mésologiques.

Le centre mésologique situé à l'Orient du Rhin ne comprend pas la totalité de l'Allemagne actuelle, il est principalement localisé dans une région de la Germanie dont les caractères climatologiques se différencient nettement de ceux de la Gaule. Cette région a pour limites, du côté du septentrion, d'abord une faible partie de la Mer du Nord, ensuite le sud de Jutland, jusque vers le bassin de l'Eyder, enfin les rivages occidentaux du sud de la Baltique. Du côté de l'Occident, cette région paraît commencer vers le bassin du Weser, ne le dépassant pas à l'ouest, car tout le territoire compris entre le Rhin et l'Ems représente une zone mésologique intermédiaire. A l'Est, la frontière mésologique se termine au bassin de l'Oder ; le bassin de la Vistule constituant une zone mésologique intermédiaire du côté de l'Orient. Enfin les contreforts montagneux sur lesquels vinrent s'arrêter, à l'époque pleistocène, les immenses nappes des glaciers Rissiens, marquent la barrière la plus méridionale de ce centre mésologique ; ce sont, de l'Ouest à l'Est, les Monts du Thuringer-Wald ; du Franken-Wal ; le nœud du Fichtel Gebirge ; les Monts Métalliques, de Lusace, des Géants et la chaîne des Sudètes.

De cette région, beaucoup moins étendue que la Germanie, mais vaste encore, sont sortis, au IIe siècle avant notre ère, ces hommes gigantesques, à la chevelure blond-rouge, qui, sous le nom de Teutons et de Cimbres, firent un moment trembler Rome. A cette contrée, qui paraît être le Centre ethnogénique où se forma le type

Teuton, il convient de conserver le nom de Teutonie. C'est là où, de nos jours encore, ce type apparaît le plus pur, le mieux conservé, il est là dans son milieu créateur; c'est le centre de la puissance allemande, c'est aussi celui de sa barbarie.

La Gaule, qui n'est point limitrophe de la Teutonie, dont elle est séparée par la zone mésologique intermédiaire qui correspond aux territoires situés entre le Rhin et le bassin du Weser, a pour frontière à l'est les Alpes et toute la rive gauche du Rhin, à l'ouest l'Océan, au sud les Pyrénées et la Méditerranée. Sa surface, quoique subdivisable en diverses sous-régions mésologiques, n'en est pas moins soumise à une action modificatrice uniforme ayant pour cause la présence des courants aériens venant de l'Océan Atlantique. Comme les effluves tièdes du Gulf-Stream ne franchissent guère les Alpes dont les hautes cîmes les arrêtent, et que au delà du Rhin leur action très diminuée cesse d'avoir une influence appréciable, la Gaule constitue donc bien un Centre mésologique particulier.

Entre la Teutonie et la Gaule il y a par conséquent un profond antagonisme mésologique d'où résultent les différences qu'on observe entre les influences ethnogéniques de ces deux contrées; nous les résumons.

En Gaule, un climat maritime tempéré, plutôt tiède, tend à adoucir les formes aussi bien que les mœurs de ses habitants : hommes et animaux; c'est pourquoi l'homme de la Gaule perdant facilement tout sentiment belliqueux, cherche seulement à s'enrichir par le travail et la paix plutôt que par la guerre, la rapine et le massacre de ses voisins. Aussi lorsque dans l'histoire on signale le caractère brutal, batailleur et querelleur des Gaulois, on peut être certain qu'il ne s'agit pas des plus anciens habitants de la Gaule, mais des envahisseurs, Celtes, Galates et Bolgs venus de la Germanie depuis des temps encore trop récents pour que leur naturel teutonique ait pu déjà être complètement modifié.

En Teutonie, un climat continental rude, plutôt froid, rendant nécessaire l'absorption d'une grande quantité de substances alimentaires, a eu pour effet de produire des organismes gros, robustes, et de haute stature. Mais, nous l'avons vu, la force physique est acquise au détriment du développement intellectuel et, qu'il s'agisse d'hommes ou d'animaux, comme elle est trop souvent mauvaise conseillère, les Teutons ont toujours cherché à se servir de leurs

muscles et de leurs armes plutôt que de leur raison. Ainsi le veut une lourdeur d'esprit qui ne met à leur service qu'une compréhension limitée et obtuse.

C'est pourquoi le Teuton d'aujourd'hui, de même que son ancêtre de jadis, ne comprenant rien en dehors de la force brutale, ne recule devant aucun moyen pour asservir ou exterminer les populations voisines.

Cette mentalité, plus bestiale qu'humaine, il y a plus de trois mille ans, peut-être, qu'elle est une menace pour les habitants de l'Europe occidentale dont elle a toujours entravé l'évolution pacifique. L'expérience est là pour attester que contre le renouvellement de ces ruées barbares, aucune convention internationale, aucun pacte social, aucune règle morale ne saurait être valable; tout cela n'est-il pas chiffon de papier? Aussi aux invasions des hordes germaniques, seule la force est-elle à opposer. Pour les maintenir, il faut une barrière puissamment armée et surtout gardée avec la plus extrême vigilance. Car le Teuton n'est pas seulement robuste, il est plus encore fourbe, perfide.

Tracée par la nature, frontière à la fois géographique et mésologique, cette barrière existe, les Romains l'appelaient l'obstacle à la barbarie, c'est le Rhin. Qu'on veuille bien se le rappeler, et n'en déplaise aux prétentions actuelles des Allemands qui revendiquent la rive gauche du Rhin comme l'héritage des anciens Germains, la frontière du Rhin a été fixée par leurs ancêtres eux-mêmes. Ce sont les Germains, en effet, qui signifièrent à Jules César « que la domination romaine finissait au Rhin », lui demandant pourquoi du moment qu'il « ne trouvait pas juste que les Germains passent en Gaule malgré sa volonté, il prétendait étendre son pouvoir et ses droits au delà du fleuve[1] ». La délimitation est précise; il y a deux mille ans que le Rhin fut reconnu frontière politique, parce que naturelle, entre la Gaule et la Germanie.

Il est indispensable qu'il en soit de même aujourd'hui.

Aux populations de l'Occident européen, à tous les habitants actuels de l'ancienne Gaule de s'en souvenir et de comprendre que, devant l'incessante menace germanique, une forte et loyale union est nécessaire; c'est pour eux une question vitale. Aussi, sans rien abandonner de leur autonomie particulière, Hollandais, Belges,

1. César, *De bello gallico*, liv. IV, par. XVI.

Français et Suisses non germanisés, ne pourraient-ils se confédérer en vue de défendre leur vie, leurs biens et l'indépendance de leur patrie? Ce serait sauvegarder en même temps la véritable civilisation humaine.

Car, il ne faut pas l'oublier, quelque puissent être les promesses, toujours fallacieuses des Allemands, la Teutonie n'est et ne pourra jamais être, — tant que subsisteront les conditions mésologiques actuelles, — autre chose qu'une vaste fabrique de force brutale, un centre ethnogénique de barbarie; l'influence des milieux ambiants, plus puissante que l'homme, ne permettant pas qu'il en soit autrement.

En conséquence, l'Europe, et avec elle les nations civilisées du monde entier, ne pourront jamais compter sur une paix durable, sur une ère de calme et de prospérité, tant qu'elles ne seront pas en mesure de tenir en respect, de maîtriser le fort et si bestial organisme qu'est devenu l'homme de la Teutonie.

L'origine préhistorique du mythe de Méduse et du culte d'Athénè

Par Georges POISSON

Une des créations les plus fantastiques de la mythologie grecque est cette divinité secondaire nommée Méduse, que caractérisent surtout sa face effrayante, ses traits farouches et sa chevelure de serpents. Terrible pendant sa vie, elle a conservé, après sa mise à mort par Persée, un pouvoir stupéfiant concentré dans sa tête, et celle-ci est devenue, pour le héros qui s'en est emparé, à la fois un trophée de guerre et une arme magique.

Si l'on se place au point de vue de la théorie qui attribue l'origine des mythes au besoin d'expliquer, soit certains rites, soit certains symboles ou figurations religieuses, on peut admettre que la conception mythique du personnage de Méduse a eu pour objet d'expliquer l'origine d'une image de tête humaine à caractère barbare qui a joué un rôle dans les plus vieilles traditions religieuses des Hellènes.

Pour confirmer cette hypothèse, il convient de retrouver les traces de l'image primitive dont l'interprétation a dû engendrer le mythe de Méduse.

*
* *

A vrai dire, rien dans l'art grec le plus ancien ne nous donne la confirmation cherchée, mais il n'en est pas de même si l'on remonte aux monuments grossiers que la préhistoire nous a révélés depuis quelques années.

Je veux parler de ces figures schématiques que l'on regarde comme la représentation d'une divinité féminine et dont on suit la propagation pendant la période néolithique depuis l'Orient de la Méditerranée jusque dans l'Europe occidentale.

Cette image préhistorique a été trouvée pour la première fois dans les fouilles opérées à Troie par Schliemann, en 1872. On a retiré de ces fouilles des urnes portant sur leur surface une figure humaine grossièrement modelée, le col de l'urne représentant la tête, avec le couvercle comme coiffure, et la panse figurant le buste. Les traits du visage sont marqués par le nez, et surtout par les yeux et leurs arcades sourcil-

lières, mais la bouche est presque toujours absente. Le caractère féminin de la figure est souvent indiqué par les mamelons des seins.

Schliemann [1] a soutenu longtemps et à plusieurs reprises que ces vases représentaient une chouette, et que l'image de cet oiseau était le symbole de la déesse Athénè, considérée comme déesse à tête de chouette, ainsi qu'il résulte de l'épithète *glaucopis* qui lui est donnée, et qui ne signifierait pas *la déesse aux yeux bleus*, mais la *déesse au visage de chouette*.

Cette opinion a été vivement combattue et, il faut bien le reconnaître aujourd'hui, surtout sous l'influence de préjugés classiques qui ne pouvaient admettre dans la mythologie grecque des conceptions jugées barbares, telles qu'une divinité à forme ou à tête d'animal.

On aurait pu cependant faire une distinction entre l'époque classique où le génie grec s'est formulé dans toute sa pureté, et l'époque si primitive où florissait la vieille civilisation troyenne et où s'élaborait celle de la Grèce.

D'autre part, les progrès récents des études religieuses, dus à l'influence des recherches ethnographiques, ont ruiné les idées préconçues des anciens mythologues sur la pureté et la perfection originelles des religions classiques. On admet aujourd'hui que l'homme a traversé partout les mêmes stades dans le développement de ses idées religieuses, et que les peuples supérieurs ne se distinguent des autres que parce qu'ils ont évolué plus vite. Mais ils n'en conservent pas moins les traces des premières étapes parcourues, et montrent pendant longtemps encore quelques traits de leur grossièreté primitive.

La science moderne ne répugne donc plus à concevoir des dieux grecs à figure animale, et elle tend même à croire qu'il sont tous passés par cette phase primitive, dont on retrouve le souvenir dans les animaux consacrés à chaque divinité, et dans les épithètes si souvent incompréhensibles qu'on leur appliquait.

Schliemann ne se livrait donc pas à une spéculation purement chimérique, et se montrait au contraire un précurseur quelque peu inconscient, ainsi qu'il l'a été sur d'autres terrains, lorsqu'il émettait l'hypothèse qu'Athénè pouvait être une déesse-chouette.

Mais, comme le disait en 1876 Lenormant [2], un des rares savants que cette hypothèse ne scandalisait pas : « Ce n'est pas la notion d'une Athénè à tête de chouette qui m'arrête et m'empêche d'accepter la théorie de M. Schliemann. Toute la question pour moi est de savoir s'il y a réellement des têtes de chouette aux vases et aux idoles d'Hissarlik ».

Longpérier [3] s'est appliqué à démontrer qu'il n'en était rien, et qu'il s'agissait bien de figurations humaines. C'est encore aujourd'hui l'opinion

1. Schliemann, *Ilios* (traduction française d'Egger, p. 373).
2. F. Lenormant, *Antiquités de la Troade*, 1876.
3. Longpérier, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, année 1874, p. 95.

admise malgré l'évolution que j'ai rappelée ci-dessus dans les idées scientifiques sur les religions anciennes.

Ce qui a confirmé cette opinion, c'est le rapprochement qu'on a fait entre les urnes à visage de Troie et les objets analogues trouvés par les préhistoriens dans d'autres régions de l'Europe.

Déjà Longpérier, peu après les découvertes de Schliemann, rappelait que des vases identiques se trouvaient dans l'Archipel et l'Étrurie, et jusqu'en Prusse. Mais d'autres découvertes sont venues montrer que des figures humaines de même style se rencontraient ailleurs que sur des vases.

La première comparaison instituée dans ce sens s'appliquait aux sculptures trouvées dans les grottes funéraires préhistoriques de la Marne par le Baron de Baye en 1872. Ce sont de vagues linéaments de visages humains, réduits souvent à un nez et à des sourcils, généralement sans bouche, mais toujours ornés d'un collier, souvent avec les mamelons des seins indiqués. « L'analogie de ces sculptures avec les vases de Troie, disait M. S. Reinach en 1894[1], a été signalée, il y a longtemps, par M. de Quatrefages. Elle est en effet tellement frappante que seul un parti pris de scepticisme pourrait la contester. »

Puis sont venues les nombreuses statues-menhirs de l'Aveyron, du Gard et de Guernesey, traitées aussi grossièrement et suivant les mêmes conventions. Ces trouvailles en rappelèrent d'autres déjà anciennes, telles que celle de Bamberg en 1859. On en signala d'analogues en Italie (stèles anthropomorphiques de Fivizzano, près de Gênes), et en Sardaigne où elles sont réduites à des pierres mamelonnées.

D'autre part le type des idoles plates découpées, trouvées à Hissarlik avec les urnes à visage, s'est retrouvé dans les îles de la mer Égée (idoles amorgiennes) et en Espagne (plaques en formes de violon, avec ou sans bras, et cônes tronqués).

Déchelette, dans une étude récente sur cette question[2], a classé comme il suit tous les monuments qu'on peut rapporter à ce type[3] :

I. *Grèce et Asie Mineure.*

a) Idoles amorgiennes en marbre des îles de la mer Égée et figures d'Hissarlik.

b) Urnes à visage et fragments de vases à décor oculé d'Hissarlik.

II. *Italie.*

Stèles anthropomorphiques de Fivizzano (prov. de Gênes).

III. *Sardaigne.*

Menhirs à deux mamelons.

1. S. Reinach, La Sculpture en Europe, *L'Anthrop.*, 1894.
2. Déchelette, Une nouvelle interprétation des gravures de New-Grange et de Gavr'inis, *Anthrop.*, 1912.
3. Beaucoup de ces monuments sont purement schématiques. Les images qu'ils portent se réduisent souvent à la partie supérieure du visage, au point de ne plus consister qu'en deux yeux ronds entourés de lignes courbes.

IV. *Péninsule ibérique.*

a) Plaques schisteuses en forme de violon, sans bras.

b) Plaques similaires en schiste, albâtre, etc., avec bras rudimenmentaires. Cônes tronqués munis d'yeux et de seins.

c) Phalanges d'animaux gravées et peintes.

d) Cylindres et plaques de schiste gravées.

e) Os longs d'Almizaraque.

f) Vases céramiques de Millarès.

V. *France.*

a) Statues-menhirs et dalles gravées (Aveyron, Hérault et Gard).

b) Sculptures des grottes artificielles de la Marne.

c) Sculptures des allées couvertes des bassins de la Seine et de l'Oise.

d) Fragments de vases ornés d'yeux lenticulaires de la région Charentaise.

e) Signes scutiformes et jugiformes des dolmens de Bretagne.

VI. *Iles-Britanniques.*

Cylindre en calcaire de Folkton Wold (Comté d'York).

VII. *Scandinavie.*

Vases ornés d'yeux lenticulaires.

L'ensemble de ces découvertes a permis aux préhistoriens d'y reconnaître les traces du culte d'une divinité féminine, culte qui se serait propagé dans une partie de la Méditerranée et de l'Europe occidentale.

En exposant cette théorie dans son *Manuel d'Archéologie préhistorique*, paru en 1908, Déchelette ajoutait : « Cependant, et c'est là une constatation assez imprévue, cette divinité manque entièrement jusqu'à ce jour en Bretagne, région où abondent précisément les autres sculptures mégalithiques ». Déchelette[1] est revenu sur cette opinion à la suite de la publication d'un mémoire où M. Luquet[2], reprenant l'étude des divers objets de ce type, en a rapproché les signes gravés sur les mégalithes bretons. Il a montré que, parmi ces signes, ceux qu'on désigne par les épithètes de scutiformes et jugiformes étaient de nouvelles déformations de la face humaine, ayant subi une évolution locale.

Déchelette, étendant ces rapprochements, a rattaché au même prototype les signes gravés sur les pierres de New-Grange (Irlande), signes qu'il considère comme des yeux circulaires surmontés de lignes courbes brisées en forme d'accent circonflexe. Il croit même que ces dessins se sont schématisés de plus en plus de manière à aboutir au décor en chevrons et damiers des vases néolithiques. Il voit encore le même type dans les gravures du tumulus de Gavr' inis, qui diffèrent de celles des autres mégalithes bretons, et qui, d'après lui, seraient dues à une influence irlandaise. Il constate en définitive que la lacune qu'il avait

1. Déchelette, *loc. cit.*

2. Luquet, Sur la signification des pétroglyphes des mégalithes bretons, *Rev. de l'Ec. d'Anthrop.*, 1909 et 1910.

signalée en Bretagne dans la zone de propagation des images de la divinité féminine est aujourd'hui comblée.

On arrive ainsi à une théorie bien consistante au sujet de la figure humaine représentée sur les monuments néolithiques. Cette figure inspirée d'un prototype égéen, mais le plus souvent schématisée et réduite à la partie supérieure de la face, a atteint de proche en proche les régions septentrionales par l'Ibérie, la Gaule et la côte de l'Atlantique.

On peut la considérer, dit Déchelette, comme la représentation d'une divinité funéraire primitive. En réalité il n'est pas certain que ce soit une divinité funéraire. Certes, on la rencontre fréquemment dans les tombeaux, mais cela tient sans doute à ce que ce sont les seuls monuments qui nous restent de ces époques lointaines. D'ailleurs beaucoup de ces images se trouvent sur des objets d'usage courant (urnes, objets de parure, etc.). Il suffit donc d'y reconnaître une divinité féminine, dont les apparitions en tant de lieux divers sont les traces d'un puissant courant d'idées religieuses.

* * *

Nous avons vu que Schliemann rattachait les urnes à visage au culte d'Athénè. Ce n'était pas inadmissible *a priori* puisque l'on connaît l'importance du culte de cette déesse à Troie, dont son image était le Palladium. L'opinion de Schliemann s'appuyait surtout sur la ressemblance des urnes à visage avec une tête de chouette, oiseau consacré à Athénè.

Certes, on ne peut plus croire aujourd'hui que les artistes de la Troie primitive aient voulu réellement représenter cet oiseau. Mais il suffit de regarder ces vases figurés pour comprendre que des personnes les voyant pour la première fois et mal renseignées sur leur nature aient pu les prendre pour des têtes de chouette. Cette erreur a déjà dû se produire aux temps protohistoriques, soit de la part d'étrangers ignorants, soit par l'effet d'une évolution locale des idées religieuses qui a fait oublier la signification originelle du symbole.

Il a dû se faire peu à peu dans l'esprit des nouvelles générations un rapprochement inconscient entre la chouette et la divinité féminine, et l'on sait que les rapports ainsi établis dans les religions primitives se traduisent ultérieurement par la consécration de l'animal à la divinité. Nous sommes donc conduits comme Schliemann, mais par une autre voie, à supposer que les urnes à visage se rattachent au culte d'Athénè, c'est-à-dire que la divinité féminine qu'elles représentent a été le prototype de cette déesse. Les Grecs ont conservé des traces de cette origine en consacrant la chouette à Athénè, et aussi, comme l'a dit Schliemann, en lui donnant l'épithète de *glaucopis*, sans en comprendre le sens originel, auquel ils ont substitué celui de la *déesse aux yeux bleus*.

Cette explication ne suppose pas qu'Athénè ait été réellement une déesse-chouette, comme le soutiendraient peut-être certains adeptes de la théorie qui ne voit dans toutes les divinités que de vieux totems. L'exemple actuel montre bien comment le rapport entre une divinité et son animal-attribut, considéré trop souvent comme une preuve d'identité primitive, peut naître d'une interprétation erronée d'un vieux symbole n'impliquant nullement cette conséquence.

Il semble donc permis de soutenir qu'en Troade, et probablement aussi dans la mer Égée, le culte de la divinité préhistorique féminine a abouti au concept d'Athénè, et que son mode de figuration a engendré, par voie d'interprétation populaire, la consécration de la chouette à cette déesse.

Peut-on étendre cette conclusion aux autres régions où apparaissent les images de la divinité féminine?

Il serait certes audacieux de voir l'image de la déesse grecque Athénè sur les mégalithes bretons. Mais on peut admettre que la vieille divinité féminine reconnue dans le nord de l'Europe est parente du prototype Égéen qui, transmis aux conquérants grecs, est devenu pour eux l'Athénè classique.

Je ne veux pas rechercher ici les formes variées qu'a pu prendre dans les traditions locales des diverses régions cette divinité, et les traces qui en sont restées dans les mythologies européennes.

Mon but est uniquement de montrer l'influence d'une autre interprétation populaire de la figure barbare qui marque les étapes du culte dont il s'agit.

∴

J'ai rapproché, au début du présent mémoire, le type classique de la tête de Méduse des images préhistoriques de la divinité féminine. Toutes les images sont barbares et grossières, et plusieurs d'entre elles ont dans une certaine mesure une apparence terrifiante. Cette face longue et massive, ces yeux ronds et énormes, ces lourds sourcils, ce nez monstrueux, cette bouche souvent absente, mais immense quand elle existe, tous ces caractères sont impressionnants. Il y a plus : on a constaté sur certaines de ces images, notamment en Espagne, qu'il existe de part et d'autre du nez plusieurs traits parallèles. Or, après plusieurs essais d'interprétation, on est arrivé à voir là un tatouage; ce détail ajoute encore à l'horreur de la figure.

Ne peut-on admettre que quelques Grecs, déjà oublieux des antiques images d'Athénè, aient été, dans leurs voyages en Occident, frappés de stupeur par la vue d'idoles barbares de ce type, et qu'ils aient rapporté chez eux la notion d'une divinité monstrueuse adorée sur les bords de l'Océan? C'est cette divinité qui aurait reçu le nom de Méduse.

Remarquons que Méduse est surtout caractérisée par sa tête. On a inventé ultérieurement un récit pour expliquer le souvenir de cette tête sans corps; c'est celui de la mise à mort de la déesse par Persée, ce qui

exigeait qu'on la considérât comme mortelle. En somme, c'est surtout après sa mort, et réduite à une tête inerte, que Méduse joue un rôle dans la mythologie. C'est donc sous cet aspect qu'elle a dû être le plus anciennement connue et figurée. Or la divinité féminine préhistorique est souvent représentée par son visage seulement, limité quelquefois même à la partie supérieure. C'est ainsi que les Grecs ont dû la voir chez quelques peuples arriérés, et c'est d'après ce mode de représentation si caractéristique qu'ils ont créé leur fable.

Le rapprochement que je propose ici a déjà été signalé, mais il semble qu'on ait hésité à en accepter les conséquences. Le Dictionnaire des Antiquités dit à l'article *Gorgone* : « Il ne faut pas prendre pour un prototype ou une abréviation de la Gorgone ces linéaments de figure humaine dont l'époque primitive a couvert ses vases, ses monuments, ses idoles ». Mais cette observation n'est justifiée par aucune raison précise et elle ne semble procéder que d'un préjugé classique.

On ne trouve pas, il est vrai, dans le type connu de la Gorgone, les tatouages qui donnent un aspect si sauvage à certaines images de la divinité néolithique. C'est que le tatouage n'était plus connu à l'époque classique, et les traits horizontaux qui ornent les joues de la vieille idole barbare ne peuvent se retrouver que sous un autre aspect dans l'image de la divinité grecque. Peut-être ont-ils donné la large bouche de Méduse. Mais je soupçonne, d'après certains indices, qu'ils ont subi une autre transformation.

On sait que M. Siret[1] a essayé d'expliquer les traits dont il s'agit comme étant les bras du poulpe qu'il reconnaît dans plusieurs des images de la divinité néolithique. Il existe en effet une certaine ressemblance entre ces images et celle d'un poulpe, mais je crois, avec la majorité des préhistoriens, que cette ressemblance n'est pas plus intentionnelle que celle des vases de Troie avec une tête de chouette. Seulement il a pu se produire la même confusion dans les deux cas, et les Grecs ont pu réellement voir un poulpe dans les figures qui présentaient une certaine ressemblance avec cet animal, de même qu'ils ont vu une chouette sur les urnes à visage. Cette erreur peut d'autant mieux s'expliquer qu'un poulpe de forte taille, échoué sur une grève, ressemble vaguement avec ses gros yeux fixes, à une tête coupée dont ses bras constitueraient la chevelure. Ce seraient donc les tatouages de la divinité néolithique qui, interprétés parfois comme les bras d'un poulpe, ont finalement donné la chevelure de serpents du type de la Gorgone.

Certains autres détails du mythe viennent confirmer mon hypothèse sur son origine, notamment le pouvoir que possédait la tête de Méduse de transformer en pierres ceux qui la regardaient. Voici en effet comment peut s'expliquer cette conception :

Les voyageurs grecs n'ont dû rencontrer les images barbares de la vieille déesse que chez quelques populations de l'extrémité occidentale

1. Siret, Les Cassitérides, *Anthrop.*, 1909 et 1910.

de l'Europe, encore restées au stade de la civilisation néolithique. C'est pourquoi ils ont placé le séjour de Méduse aux confins occidentaux du monde et du côté du nord. Rencontrant dans les mêmes parages ces nombreux menhirs dont l'origine a de tout temps donné lieu à des fables, ils y ont vu des hommes changés en pierre par un pouvoir magique qu'ils ont tout naturellement attribué à la divinité au regard effrayant dont les images se voyaient dans les mêmes régions. De là est née la croyance au pouvoir stupéfiant de la tête de Méduse.

On pourra sans doute, un jour, expliquer de la même manière les autres particularités du mythe.

Pour le moment, suivons l'évolution du mythe ainsi né des récits des voyageurs grecs, et cherchons comment il a pu être rattaché au personnage divin d'Athénè, au point que la tête de Méduse est devenue l'ornement, et en quelque sorte l'attribut de cette déesse. Il y a quelque chose de choquant à voir une divinité aussi idéale, personnification suprême de la sagesse et de la science, se parer d'un trophée si barbare et si hideux. Les fables qui avaient cours chez les Grecs à ce sujet ne sont évidemment que des explications *a posteriori*, nullement satisfaisantes pour la critique moderne. Il nous faut une explication plus rationnaliste. Elle réside, à mon avis, dans ce fait que la tradition primitive des Grecs n'ignorait pas complètement le rapport existant entre Athénè et la déesse barbare dont on retrouvait les effigies grossières dans la Méditerranée et jusque dans les brumes de l'Occident.

Mais l'orgueil grec se serait révolté à l'idée d'une véritable identité entre les deux déesses, et il a dû y substituer la tradition d'une lutte où la déesse victorieuse ayant tué sa grossière rivale a pu sans honte en porter la hideuse dépouille. C'est ainsi que d'autres dieux qui étaient primitivement des animaux divinisés ont été représentés plus tard par la mythologie grecque comme les exterminateurs de ces animaux.

Il est resté d'ailleurs dans le mythe quelques traces de l'ancienne identité d'Athénè et de Méduse. Athénè est appelée quelquefois *Gorgopis*[1]. Bien plus, elle apparaît dans certains textes comme *Gorgô* elle-même[2]. Ainsi s'explique que le *Gorgoneion*[3] ait pu devenir l'attribut et souvent même l'emblème d'Athénè. Si les anciens lui attribuaient un pouvoir prophylactique, et le prodiguaient pour ce motif sur les monuments, les monnaies et toute sorte d'objets, c'était par une sorte de consécration à Athénè, de même que les néolithiques représentaient leur divinité féminine sur les objets les plus vulgaires, tels que de simples vases, pour les mettre sous sa garde.

En définitive, la théorie qui vient d'être exposée explique l'origine des deux attributs quelque peu déconcertants de la sublime Athénè : la chouette et la tête humaine. Toutes deux seraient des interprétations

1. A rapprocher de *glaucopis*.
2. *Dict. des antiquités*, art. GORGONE.
3. Image de la tête de la Gorgone.

d'images primitives de la déesse dont le sens a fini par ne plus être exactement compris. La chouette dérive des urnes à visage; la tête de Méduse est née à la fois des faces terrifiantes qui représentent souvent la divinité néolithique féminine, et de certaines images schématiques de cette divinité ressemblant au poulpe.

* * *

Toute mon argumentation suppose qu'Athénè descend de la divinité féminine de l'époque néolithique. C'est en effet la conclusion à laquelle conduit l'explication qui vient d'être donnée du mythe de Méduse. Elle n'est pas pour faire reculer ceux qui ne considèrent pas la religion grecque comme un tout homogène, créé de toutes pièces par un peuple supérieur. On arrive actuellement à regarder les Aryens comme un peuple très mélangé ayant emprunté son sang et sa civilisation à bien des sources diverses. Pourquoi n'en serait-il pas de même des Grecs, rameau des Aryens établi assez tardivement dans la région méditerranéenne où nous savons depuis quelques années qu'il existait une civilisation antérieure déjà très avancée, celle des Egéens? Le panthéon grec a bien dû accueillir quelques divinités des vaincus, sans doute celles que les Grecs eux-mêmes rattachaient aux Pélasges, leurs prédécesseurs.

Athénè prête particulièrement à cette hypothèse par ses affinités avec le vieux monde méditerranéen, et même avec le monde africain. C'est une déesse maritime, comme l'indique son nom de *Tritogeneia*, et son ascendance maternelle par Métis, fille de l'Océan et de Téthys; Hérodote l'a dit même fille de Poseidon. C'est la *reine de la mer* qu'invoquent encore les marins méditerranéens. C'est aussi la déesse sauvage des Libyens, dont les vierges guerrières du lac Triton célébraient la fête en dansant avec des armes; elle est née soit en Libye soit même en Égypte, et on l'a rapprochée de la Neith égyptienne ainsi que de la libyenne Tanit. L'égide est la peau de chèvre qui constitue le costume des Libyens. N'oublions pas enfin qu'Athénè est aussi bien honorée par les Troyens que par leurs ennemis les Grecs.

Tous ces détails nous reportent dans un monde étranger aux purs Aryens, et d'ailleurs on ne connait pas de divinité similaire dans les autres mythologies aryennes, si ce n'est dans celle de l'Irlande[1], c'est-à-dire dans un de ces pays de l'extrême occident où le culte de la divinité féminine a dû persister le plus longtemps.

Athénè ne serait donc pas une divinité proprement grecque, mais elle aurait été empruntée à une mythologie plus ancienne, appartenant aux vieux peuples de la Méditerranée. C'est un fait qui peut choquer nos idées classiques, mais que la science moderne ne doit pas hésiter à accepter si les raisons exposées ci-dessus sont jugées suffisantes.

1. La déesse Dana, déesse de la littérature et des arts.

Aussi bien, nous ne voyons pas pourquoi la déesse de l'Acropole, celle que les peuples de culture classique ont considérée comme la plus haute expression du génie humain, serait déshonorée pour descendre du premier type divin que nos ancêtres préhistoriques aient su représenter, dans leur effort vers l'expression anthropomorphique de l'idéal religieux qui se révélait peu à peu à leur âme. Elle n'aurait pas davantage à rougir d'avoir eu pour adorateurs, avant les Grecs, ces peuples égéens dont on constate de plus en plus le haut développement de civilisation.

Les Grecs l'ont d'ailleurs dépouillée de tout ce qu'offrait de barbare son type primitif pour en constituer un dédoublement de sa personnalité divine, qu'ils ont appelé Méduse, et qu'ils ont fait tomber sous ses coups. Seuls les trophées de cette victoire sont là pour attester l'évolution du mythe depuis les premiers âges de l'humanité jusqu'à l'épanouissement prestigieux de la civilisation grecque.

Note
sur deux poignards en bronze
trouvés en Corse

Par A. DE MORTILLET

On connaît fort peu de choses sur l'âge du bronze en Corse. Quelques rares objets en métal appartenant à l'industrie de cette époque y ont cependant été recueillis. Ils sont de modèles assez variés : les uns rappellent les formes que l'on rencontre en France, tandis que d'autres se rapprochent des formes purement italiennes. Il en est aussi qui présentent des formes pouvant, jusqu'à plus ample informé, être regardées comme spéciales à l'île, car elles n'ont jamais été signalées ailleurs.

C'est parmi ces derniers que doivent être rangées les deux pièces que nous allons décrire.

I. — *Poignard de Pentica* (fig. 1). — Au commencement de l'année 1913, mon excellent ami J. Soulingeas m'a remis la photographie d'un poignard en bronze fort intéressant, provenant de Pentica, sur le territoire de la commune de Bocognano, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Ajaccio.

Peu de temps après, le commandant Cazeneuve a eu l'obligeance de me confier la pièce originale elle-même, ce qui m'a permis de l'étudier d'une manière plus complète et de la dessiner plus exactement.

Cette arme appartient actuellement à M. Najean, qui habite Paris. Elle lui a été offerte par un petit cousin d'Antoine Bellacoscia, *le roi des bandits corses*. Le donateur l'avait trouvée près de Pentica, lieu où résidaient les Bellacoscia.

La lame de ce poignard est nettement pistilliforme et porte sur chacun de ses plats quatre sillons longitudinaux, dont les deux externes sont assez irréguliers. Elle est fixée dans la poignée, qui a été fondue à part, non à l'aide de rivets, mais au moyen d'un simple martelage.

La poignée est d'une figure compliquée, toute particulière. Sa garde, dans le haut de laquelle est encastrée la base de la lame, montre sur les deux faces une échancrure arrondie, comme on en voit sur un très grand nombre d'épées et de poignards de l'âge du bronze. Sa fusée se compose de deux parties simulant des bobines, entre lesquelles est un bourrelet arrondi d'un diamètre un peu plus fort, destiné à mieux remplir le creux

de la main. Son pommeau, qui mérite surtout d'attirer l'attention par son originalité, est constitué principalement par deux longs appendices

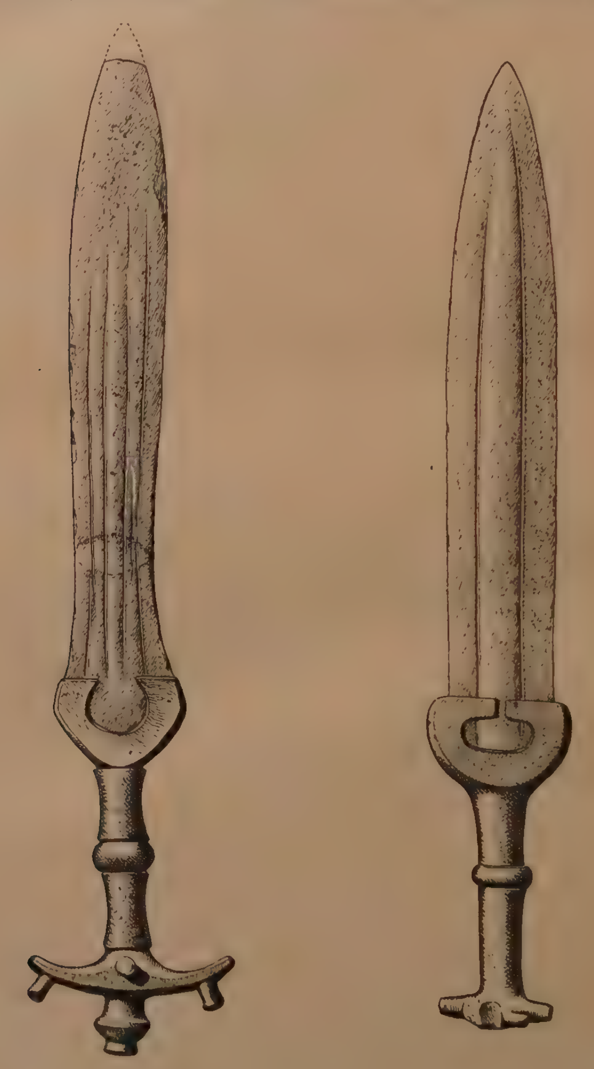


Fig. 1. — Pontica (Bocognano).
1/2 grandeur.

Fig. 2. — Cap de Feno (Ajaccio).
1/2 grandeur.

aplatis, légèrement recourbés vers la garde. Il mesure dans sa plus grande largeur, d'une extrémité à l'autre des dits appendices, 55 mm. Au-dessous de cette portion essentielle du pommeau, on remarque :

1° un gros bouton central moulure, faisant saillie de 15 mm.; 2° deux chevilles cylindriques d'environ 7 mm. de saillie, situées à une faible distance du bout des branches latérales. Deux autres chevilles analogues existent également sur les faces du pommeau, au bas de la fusée, dont elles marquent la limite inférieure.

Dans son ensemble, la pièce est bien comprise et d'un dessin élégant. Une belle patine noirâtre la recouvre entièrement.

La lame a la pointe usée et il est facile de reconnaître qu'elle a été cassée anciennement, à son extrémité. Lorsqu'elle était intacte, elle devait avoir au moins un centimètre de plus de longueur. Les mesures que nous donnons plus loin ont été prises sur la pièce telle qu'elle est à présent.

Ce qui frappe surtout dans ce poignard, c'est l'extrême petitesse de la poignée, particularité que l'on retrouve d'ailleurs sur un certain nombre d'armes de l'âge du bronze, principalement parmi celles qui datent du commencement de cet âge. La partie où la main peut trouver à se loger n'a pas plus de 65 mm., alors que dans les épées et les sabres européens modernes, elle mesure toujours plus de 9 cm. On ne voit guère, de nos jours, de poignées aussi courtes que dans l'Inde et dans la Malaisie, chez des populations dont les mains sont tout à la fois étroites et souples.

Tous les détails du pommeau que nous avons indiqués ne sont pas simplement décoratifs. Ils ont une raison d'être pratique, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en maniant l'arme.

Celle-ci ne servait pas seulement empoignée à pleine main, soit la pointe en haut, soit la pointe en bas. Elle pouvait encore être utilisée de plusieurs autres façons. En plaçant l'index et le médius dans les deux parties concaves que forment les branches latérales du pommeau, le bouton terminal vient tout naturellement se poser sur la paume de la main, où il trouve un solide point d'appui. On peut alors, au moyen d'une poussée horizontale, donner un puissant coup d'estoc.

Employé de cette manière, le poignard de Pentica pouvait remplir le même office que le *Kouttar*, sorte de dague à poignée transversale en usage chez les musulmans de l'Inde.

Si, au contraire, les deux mêmes doigts prennent place dans les vides qui existent entre le bouton central et les deux chevilles extérieures du pommeau, ce nouveau mode de préhension permet de frapper de haut en bas avec une grande force. L'arme corse est, dans ce cas, comparable au poignard, fixé à l'ayant-bras gauche par un bracelet en cuir, que portent les Touareg, outre leur longue épée à deux tranchants. Ce poignard, d'un type spécial, a son pommeau muni d'une traverse, ce qui donne à la poignée l'apparence d'une croix. Lorsqu'il veut s'en servir, le Targui applique sur les bras de la croix ses deux doigts, que sépare et maintient en place le prolongement de la fusée.

II. — *Poignard du Cap de Feno* (fig. 2). — Je ne connais qu'une seule pièce offrant quelque analogie avec celle de Pentica. Elle provient égale-

ment de Corse et fait partie des collections du Musée préhistorique de Rome où je l'ai jadis dessinée. D'après l'étiquette qu'elle porte, elle a été trouvée sur la commune d'Ajaccio, au *Capo di Fieno.* Ce promontoire est désigné sous le nom de Cap de Feno sur la carte d'État-Major. Sa pointe, que domine une vieille tour, s'avance dans la mer au nord des îles Sanguinaires.

Les points où ces armes ont été découvertes se trouvent donc tous deux sur le versant occidental de la grande île et ils ne sont distants l'un de l'autre que de 36 km. environ, à vol d'oiseau.

Le poignard du Cap de Feno présente à peu de choses près les mêmes caractères que celui de Pentica, mais il est de forme moins gracieuse et en assez mauvais état de conservation. Les antennes du pommeau ont été brisées. Il n'en reste que les amorces.

Quoiqu'il en soit, les deux armes appartiennent évidemment au même type. Celle d'Ajaccio a tout l'air de n'être qu'une imitation assez grossière du modèle que représente celle de Bocognano.

Afin que l'on puisse plus facilement les comparer, nous avons réuni ci-dessous les mesures (en millimètres) des deux pièces :

	Pentica.	Feno.
	—	—
Longueur totale de l'arme.	265	256
Lame, longueur hors de la poignée.	165	169
— plus grande largeur.	25	30
Poignée, longueur totale.	100	87
Garde, longueur.	24	24
— largeur.	35	38
Fusée, longueur.	48	55
— plus grande largeur.	15	15
Pommeau, longueur.	28	(?)
— plus grande largeur.	55	(?)

* * *

Puisque nous avons cité, plus haut, le nom de Bellacoscia, il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler ce que dit de lui Léonard de Saint-Germain dans son *Itinéraire descriptif et historique de la Corse*, livre plein de renseignements précieux pour l'étude de ce pays.

Dans le chapitre consacré à Bocognano, l'auteur, qui écrivait en 1867, s'exprime ainsi :

« C'est de tous les villages de la Corse celui où l'on rencontre le plus de gendarmes.

« Nous crûmes d'abord que c'était le lieu où l'on recrutait cette *magistrature armée*, pour nous servir de l'expression de l'un de ses chefs, mais nous ne tardâmes pas à savoir que depuis dix ans ils étaient à la

recherche de deux bandits, les frères Bellacochio[1], qu'ils n'ont point arrêtés, bien entendu, et qu'ils n'arrêteront jamais!

« Ces deux Bellacochio sont de singuliers bandits; ils cultivent paisiblement leurs terres, ensemencent leurs champs, paissent leurs troupeaux et jouent même *à la scopa* avec les gendarmes chargés de les arrêter. Mais ils font des choses bien autrement mal aisées. L'un d'eux a trouvé le moyen de vivre en paix avec trois femmes dont il a une nombreuse lignée. Monseigneur d'Ajaccio ayant eu connaissance de ce fait s'interposa et engagea ce bandit à mener une vie plus régulière en contractant une union légitime avec une de ses concubines. Le bandit écouta Monseigneur avec toute la déférence due à son caractère, puis il lui répondit ce qui suit : « Ces trois femmes vivent entre elles parfaitement tranquilles, « et moi-même je suis très heureux. Si j'épouse l'une d'elles, les deux « autres deviennent furieuses et se réunissent pour faire périr celle avec « laquelle j'aurai eu l'imprudence de me marier. Si Votre Grandeur trouve « un moyen de sortir de cette position, je suis prêt à exécuter immédiate- « ment ses ordres. » Il paraît que Monseigneur n'a point encore résolu le problème, puisque Bellacochio n'a point encore fait un choix. »

Ce passage jette un jour curieux sur les mœurs matrimoniales du célèbre bandit de Bocognano et montre en même temps une tendance à l'acceptation tacite d'une sorte de polygamie dans un pays où, pourtant, la morale est en cette matière particulièrement sévère.

Pour comprendre cette apparente contradiction, il faut savoir que, en Corse, le mariage consiste principalement en une cérémonie que l'on nomme l'*abbraccio* ou *abraccio* (l'embrassement) et qui se passe en famille après le consentement des deux intéressés et de leurs parents.

C'est là le véritable mariage, le seul qui compte aux yeux des Corses, celui que l'on n'a plus le droit de rompre impunément. Le mariage civil et le mariage religieux ne viennent que plus tard, parfois plusieurs mois après l'abraccio, et il n'est pas rare que la mariée soit alors dans un état avancé de grossesse.

De Saint-Germain rapporte un autre cas du même genre que celui de Bellacoscia, mais avec une solution un peu différente, dont il garantit l'authenticité :

« Un jeune homme avait promis, en même temps, à deux jeunes filles de les épouser; elles devinrent mères toutes les deux et voulurent obliger le séducteur à les épouser; il semble qu'il ne pouvait se marier qu'avec l'une d'elles; point, il se maria avec toutes les deux, et voici comment :

« Il se maria avec l'une devant l'officier de l'état-civil, et avec l'autre devant le curé de la paroisse. Il fut décidé par les anciens du pays que la première, celle qui était la femme légitime, vivrait seule, et que le

1. C'est ainsi que L. de Saint-Germain orthographie le nom du bandit de Pentica.

mari cohabiterait avec l'autre pour la dédommager ainsi de ce qu'elle n'était pas son épouse légitime. »

Voilà, on en conviendra, un naïf exemple de justice distributive.

Les lignes qui suivent, empruntées au même ouvrage, montrent très nettement la haute importance que les Corses attachent à l'engagement contracté au sein de la famille.

« Si le fiancé meurt après l'abraccio, mais avant la consécration du mariage à l'église, sa fiancée est considérée comme veuve et doit se soumettre au deuil consacré par les coutumes : c'est celui des femmes qui ont perdu leur mari. La première année elle doit être entièrement vêtue de noir depuis les pieds jusqu'à la tête et ne jamais sortir de la maison; ses cheveux sont cachés avec le plus grand soin, et des personnes dignes de foi nous ont affirmé qu'il était d'usage anciennement de se teindre les dents et les ongles en noir. »

Cette dernière coutume pourrait paraître étrange, si l'ethnographie ne fournissait de nombreux exemples de peuples chez lesquels elle est encore fréquemment pratiquée de nos jours.

Personne n'ignore que, en Malaisie et en Indo-Chine notamment, les hommes aussi bien que les femmes se teignent généralement les dents en noir. — Au Japon, avant l'adoption de la civilisation européenne, le noircissement des dents était réservé aux seules femmes mariées pour les distinguer des jeunes filles.

Quant à la teinture des ongles, elle est en grand honneur chez les populations musulmanes de l'Asie et de l'Afrique. On leur donne d'ordinaire une couleur rouge obtenue par l'application d'une pâte composée de chaux et de feuilles de henné. Mais on voit aussi, chez les femmes de l'Égypte et chez certaines femmes arabes de l'Algérie, des ongles noircis, coloration produite en ajoutant soit du noir de fumée soit des sels de fer à la composition de henné.

Quelques mots, en terminant, sur le banditisme. Les personnes qui n'ont pas visité la Corse se font en général une assez fausse idée de ce qu'il est en réalité. Il n'y a absolument rien de commun entre les bandits corses et les brigands calabrais modernes. Alors que ces derniers n'étaient, pour la plupart, que de farouches et dangereux malfaiteurs, les premiers sont, au contraire, les gens les plus honnêtes, les plus inoffensifs et les plus hospitaliers du monde, qui règlent à leur façon un point d'honneur, et vengent, à leurs risques et périls, soit un affront fait à eux ou plus souvent à quelque membre de leur famille, soit la mort d'un parent. Il ne faut pas oublier que l'on est, en Corse, dans un milieu où la justice s'est rarement montrée très impartiale et où elle ne s'est pas toujours suffisamment inspirée des coutumes locales.

Ajoutons que ces mœurs un peu primitives tendent heureusement à disparaître.

Les Allemands, d'après un Allemand

Par G. HERVÉ

On n'est jamais trahi que par les siens, dit le proverbe. Si ce fut trahison, le traître était Allemand. Il nous a livré, dans des lignes oubliées qui retrouvent aujourd'hui leur valeur, sinon tout le secret de l'âme ténébreuse de ses compatriotes, du moins un peu de leur esprit, de leur pensée intime, quelques caractères profonds et, semble-t-il, permanents de leur nature morale.

Ce transfuge du germanisme se nommait Ewerbeck, — Auguste-Hermann Ewerbeck. Docteur, ainsi que le doit être un Allemand cultivé et qui sait le monde. Né à Dantzig, par conséquent Prussien; mais, appartenant à la Jeune-Allemagne philosophique, néohégélien d'extrême gauche, démocrate, le docteur Auguste-Hermann Ewerbeck avait renoncé à sa nationalité pour devenir citoyen français, parce que les idées qu'il professait étaient incompatibles avec les principes — la *teutomanie* et la *gallophobie* — sur lesquels reposait dès lors le sentiment national de l'Allemagne presque entière, pourtant non encore unifiée.

De ces mêmes principes, beaucoup plus tard, l'Allemagne unie et prussienne a tiré le pangermanisme. Combien en était loin celui qui écrivait : « Au lieu de s'écrier avec égoïsme : « Ma patrie est destinée à dominer l'univers! » un véritable démocrate dira : « Toutes les nations sont également appelées à s'entr'aider, car chacune possède un génie spécial qui peut servir au développement des autres; il y en a qui excellent sous certains rapports, et il y en a qui excellent sous d'autres. Travaillons afin que toutes arrivent à la liberté, à l'égalité, à la fraternité, comme disent les démocrates français, ou à la liberté, à l'instruction, au bien-être, comme disent les démocrates allemands. » Non, les disciples d'Ostwald *l'organisateur*, savant qui a cru sérieusement que l'univers préférerait à sa liberté la gloire d'être sous la férule des magisters germaniques, ne sauraient regarder Ewerbeck comme un des leurs!...

Ewerbeck a vulgarisé chez nous, par divers ouvrages, la philosophie de Louis Feuerbach et les travaux de critique religieuse de l'école néohégélienne. L'esquisse développée que, dans un autre livre, *L'Allemagne et les Allemands*, également écrit en notre langue, il a tracée de la psychologie de ses anciens concitoyens, met en relief des traits que les leçons du présent illuminent. Nous lisons :

« La différence entre les Allemands septentrionaux et les Allemands méridionaux est assez importante pour en dire quelques mots. On peut regarder les Hanovriens et les Holsteinois comme les représentants les plus marquants du caractère septentrional, et les Souabes, ou Wurtem-

bergeois, comme ceux du caractère méridional. Dans le Midi, vous rencontrez la naïveté, la spontanéité; dans le Nord, la réflexion, la méditation raisonneuse. Ce n'est certes pas le bon sens pratique qui fait défaut aux méridionaux; la ruse des Wurtembergeois et des Suisses, quand il s'agit d'affaires d'intérêt, est devenue proverbiale. Chez les septentrionaux, on trouve un caractère sec, mais viril et sévère...

« On a appelé les Wurtembergeois les *Allemands par excellence*, ou les Allemands *élevés à la troisième puissance*; parce que, dit-on, on rencontre en quintessence, dans cette tribu souabe, toutes les qualités allemandes, soit bonnes, soit mauvaises. Mais n'oublions pas que chez les Allemands du Hanovre et du Holstein, chez les habitants des bords de la mer Germanique et aussi de la mer Baltique (en tant que ceux-ci sont Allemands, et non un mélange slavo-allemand), les mêmes propriétés fondamentales du caractère allemand se manifestent, seulement sous une autre forme, celle de la *réflexion*, tandis qu'elles sont, chez les méridionaux, sous la forme de la *spontanéité*.

« Il y a un phénomène singulier chez les Allemands d'aujourd'hui, surtout chez les Souabes et chez les Holsteinois, c'est d'éclater quelquefois en rage et en colère irrésistibles, après avoir végété longtemps dans une tranquillité, ou plutôt dans une indifférence d'âme des plus complètes. C'est absolument comme dans les antiques poésies des Scandinaves et des Allemands; elles nous font voir des héros nationaux, des chefs de la chevalerie, des géants qui restent doux et timides tant qu'on ne les a pas irrités, mais quand la fureur de la lutte vient à s'emparer d'eux, ils deviennent des *berserkers*, comme les Scandinaves les appelaient, et ils ne ressemblent que trop, dans cet état d'excitation, à des bêtes fauves en colère.... Les troupes wurtembergeoises d'aujourd'hui sont mal famées à cause de leur cruauté; encore dernièrement, en 1813, 1814 et 1815, elles ont porté la terreur non seulement au cœur des ennemis, mais aussi chez les amis. Il en est de même des représentants susmentionnés de l'Allemagne septentrionale. Un triste fait, qui prouve que chez eux la vivacité intérieure est ordinairement à l'état de compression, c'est qu'une fois cette compression suspendue, les émotions intérieures font une éruption immodérée. Voilà pourquoi le caractère allemand a souvent été qualifié de *sournois* et de *brutal* à la fois. »

L'auteur ajoutait que les Allemands sont habitués depuis des siècles à s'entendre faire le reproche *d'être bêtes*, et rarement dicton populaire fut sans fondement. Luther, qu'Ewerbeck ne cite pas, avait dit avant lui, dans ses *Tischreden* : « Il n'est pas de nation plus méprisée que les Allemands. Les Italiens nous traitent de bêtes; la France et l'Angleterre, ainsi que tous les autres pays, se moquent des nôtres. Qui sait ce que Dieu veut faire, et fera, des Allemands ?... »

Ewerbeck, cherchant à expliquer ce reproche adressé par les étrangers aux Allemands en général, et par les Allemands eux-mêmes aux Wurtembergeois ou Souabes en particulier, estimait que la bêtise apparente du

Souabe se compose pour une grande part d'une certaine inadvertance, d'un certain défaut d'attention continue quant aux objets extérieurs, défaut dont la *puissance contemplative* de l'Allemand du Sud est la source. Il rêve, et sa rêverie le rend irrésolu dans l'action. Notre homme, « au lieu d'embrasser superficiellement mais avec rapidité les choses dans leur ensemble, dans leurs connexions extérieures, s'y absorbe; cela lui donne un air singulièrement hébété. Cet homme si profond, voyez-le là, debout, muet, immobile ou trébuchant, comme il passe en revue des nuées de pensées vagues et d'images flottantes, comme il donne audience à un pêle-mêle bruyant, à un concert peu harmonieux d'idées confuses et de conceptions demi-obscures! Cet homme est évidemment aveugle et sourd... »

Duper et mystifier un tel homme est facile, mais non moins aisément pourra-t-on le conduire, l'asservir même, d'autant que le caractère allemand, par nature, est tout plié d'avance à la servilité. Georges Herwegh, l'illustre poète, Allemand de naissance, Suisse de nationalité et Français de cœur, qui fut un des premiers collaborateurs de ce journal, la reprochait durement, jadis, au Teuton : *Alles treibst Du mit Behagen, doch Du dienst mit Leidenschaft!*

Comme, en face de son compatriote méridional, l'Allemand du Nord « se distingue au contraire par une intelligence brillante et tranchante, froide et impitoyable; qu'il ne mesure les créations de la pensée que suivant les règles de *la raison pure et sèche*, l'Allemand du Sud ne les mesurant souvent que suivant celles de l'imagination; que l'allemand du Nord est toujours prompt à raisonner, à riposter et à agir, tandis qu'agité intérieurement le Souabe, ainsi qu'il le dit lui-même, semble *dormir les yeux ouverts*; que l'un est cassant et impétueux, l'autre commode, timide, traînant et pliant, » voilà qui, sans parler des causes politiques et militaires, fait comprendre à merveille l'emprise de la Prusse, l'établissement de sa domination et de son hégémonie sur les peuples allemands. — Tout ce jugement d'Ewerbeck est des plus intéressants, et méritait pour un double motif d'être recueilli.

D'une part, il est impartial, nul mauvais sentiment à l'égard de l'Allemagne ne l'a inspiré. Ewerbeck souhaitait sincèrement que « toutes les criailleries séculaires, si inopportunes, si mesquines, sur les qualités des Allemands, des Français, des Anglais, fissent enfin place à une critique approfondie, sincère et bienveillante. Ce n'est que de la sorte qu'on contribuera puissamment à la fraternisation théorique de ces nations; puis, après la théorie, arrivera la pratique ».

D'autre part, ce jugement est de 1851, soixante-trois ans avant la grande lutte qui va décider du sort du monde. S'il nous est permis, à cette heure, de le rappeler, d'en faire état contre *l'ennemi de l'humanité*, personne du moins n'aura le droit de prétendre qu'il ait été formulé pour les besoins de notre cause.

(*La République française*, 29 mars 1916.)

ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE

41me ANNÉE — 1916-1917

OUVERTURE DES COURS LE VENDREDI 3 NOVEMBRE 1916

15, Rue de l'École-de-Médecine, 15, Paris.

Cours

Anthropologie anatomique. — M. R. Anthony, professeur. — Le lundi, à 4 heures. — *Le développement du cerveau chez l'homme et chez les singes. — Exposé des résultats de recherches originales.*

Anthropologie préhistorique. — M. L. Capitan, professeur. — Le lundi, à 5 heures. — *Les origines de l'écriture. — L'art et l'architecture chez les Néolithiques et les Protohistoriques.*

Ethnologie. — M. Georges Hervé, professeur. — Le mardi, à 5 heures. — *L'Ethnologie et l'Ethnographie en France, au XVIIIe siècle.*

Anthropologie zoologique. — M. P.-G. Mahoudeau, professeur. — Le mercredi, à 5 heures. — *La mutabilité des êtres vivants. — L'adaptation aux milieux.*

Anthropologie physiologique. — M. L. Manouvrier, professeur. — Le vendredi, à 5 heures. — *Psychologie ethnique.*

Ethnographie comparée. — M. Adrien de Mortillet, professeur. — Le mercredi, à 4 heures. — *L'habitation, le mobilier et la sépulture chez les peuples primitifs anciens et modernes.*

Sociologie. — M. G. Papillaut. — Le samedi, à 4 heures. — *Le principe des nationalités; origine, valeur et application.*

Géographie anthropologique. — M. Franz Schrader, professeur. — Le vendredi, à 4 heures. — *Causes géographiques de rapprochement ou de différenciation des groupes humains* (suite).

Ethnographie. — M. S. Zaborowski, professeur.

Linguistique. — M. J. Vinson, professeur hors cadre. — Le mercredi, à 3 heures — *Notions générales, méthode, classification. — Les langues et les races. — Les langues et les littératures.*

Conférences.

M. Daniel Bellet, secrétaire perpétuel de la Société d'Économie politique. — *L'évolution des moyens de transport depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours.* — Huit conférences, le samedi, à 5 heures, en novembre et décembre 1916.

M. le Dr Paul Boncour. — *L'enfance criminelle et son adaptation sociale.* — Dix conférences, le mardi, à 4 heures, en novembre et décembre 1916.

Des certificats d'assiduité seront délivrés aux auditeurs inscrits à la bibliothèque de l'École dès l'ouverture des Cours.

Le Directeur : YVES GUYOT.

Le Sous-Directeur : Dr H. WEISGERBER.

Le Directeur de la Revue,
G. HERVÉ.

Le Gérant,
FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

Emploi des Dents de Castor aux Temps néolithiques

Par A. DE MORTILLET

Le castor, qu'on ne retrouve plus que rarement en France sur les rives du bas Rhône et qui tend même à disparaître de toute l'Europe, était autrefois très répandu. Ses débris se rencontrent dans les dépôts paléolithiques, mais ils y sont toujours rares. Ce n'est qu'à l'époque de transition du quaternaire ancien au quaternaire récent, qu'il a commencé à devenir commun. Harlé[1] a relevé, pour le sud-ouest de la France, huit gisements paléolithiques ayant donné des restes de ce rongeur. Trois sont antérieurs au magdalénien : grotte de Montsaunès (Haute-Garonne), alluvions de Soute, commune de Pons (Charente-Inférieure) et grotte de Miguet, à Saint-Girons (Ariège). Deux sont magdaléniens : Laugerie-Basse et abri Pageyral (Dordogne). Les trois autres sont tourassiens : grotte de la Tourasse, à Saint-Martory (Haute-Garonne), grotte de Montfort, à Saint-Girons, et couche supérieure de la grotte du Mas-d'Azil (Ariège). On a, d'autre part, indiqué le castor des alluvions de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), du travertin de Resson, à la Saulsotte (Aube), du Salève (Haute-Savoie), des grottes des environs de Liège (Belgique), de la grotte de Kent, comté de Devon (Angleterre), de l'abri du Schweizersbild, près de Schaffhouse (Suisse) et de la caverne de Gaylenreuth (Allemagne)[2].

Aucun de ces os ne porte des traces d'utilisation. L'animal devait être, pendant cette période froide, surtout chassé pour sa fourrure chaude et imperméable.

1. E. Harlé, *Le repaire de Roc-Traücat (Ariège) et notes sur des mégaceros castors, hyènes, saïgas et divers rongeurs quaternaires du sud-ouest de la France* Toulouse, 1893.
2. G. et A. de Mortillet, *Le Préhistorique*, 3e éd., Paris, 1900.

Il n'en est plus de même lorsque l'on arrive aux temps néolithiques. Ses ossements deviennent alors plus fréquents, et ils ont souvent été utilisés. Toutes les stations lacustres de l'âge de la pierre en ont donné. Il en a été recueilli à Robenhausen, le gisement classique de cette époque, et dans les autres palafittes de même âge de la Suisse, ainsi que dans celles de la France, de l'Italie, de l'Autriche, de la Bavière et de l'Allemagne.

Quelques stations terrestres et quelques grottes néolithiques en ont également fourni. Nous pouvons notamment citer : la station de la tuilerie du Verdier, à Montauban (Tarn-et-Garonne), et un fond de cabane à Calerno, près de l'Enza (Province de Reggio d'Émilie). Le dolmen d'Argenteuil (Seine-et-Oise) contenait aussi un fragment de tête de castor, qui se trouve actuellement au Musée de Saint-Germain.

Ces restes appartiennent à des animaux de taille sensiblement plus forte que celle des castors actuels d'Europe. Ce sont, pour la plupart, des incisives ou des mâchoires inférieures.

S'étant rendu compte de la facilité et de la rapidité avec lesquelles ces rongeurs débitent le bois à l'aide de leurs longues et puissantes incisives, les néolithiques ont eu l'idée de les employer au même usage. Point n'était besoin d'arracher les dents, solidement enracinées dans leurs alvéoles, pour les munir d'une poignée artificielle. Les demi-mandibules leur offraient tout naturellement un outil parfait, pouvant tenir lieu de ciseau ou de gouge. Seule, la branche verticale du maxillaire pouvait gêner un peu la préhension, mais il était facile de remédier à cet inconvénient en l'abattant. C'est ce que les néolithiques ont fait, ainsi qu'on le constate sur de nombreux exemplaires, dépourvus de leur branche montante ou tout au moins de l'apophyse coronoïde, qui, chez le castor, est très élevée et dépasse de beaucoup le condyle. Le Dr Loydreau a recueilli au camp de Chassey (Saône-et-Loire), qu'il a si fructueusement exploré, une série de ces moitiés de mâchoires, presque toutes brisées au même endroit (*fig. 1*, *nos 1 à 6*). J'en possède moi-même un certain nombre provenant des palafittes néolithiques des environs de Bevaix, sur la rive occidentale du lac de Neuchâtel. Leur examen montre de la façon la plus claire que les cassures qu'elles présentent ont bien été exécutées intentionnellement.

Lorsque le coupant de la dent était émoussé ou ébréché, on l'aiguisait par un travail de polissage. Les traces laissées par cet

aiguisage empiètent parfois sur le corps osseux de la mandibule,



Fig. 1. — Mandibules et dents de castor. Camp de Chassey (Saône-et-Loire). Coll. Loydreau. Musée de la Société Eduenne, à Autun.

1 à 6. — Mandibules dont la branche montante est plus ou moins cassée.

7 à 13. — Fragments d'incisives ayant servi de pendeloques.

attestant ainsi qu'il a été effectué après le décharnement de celle-ci et son utilisation par l'homme.

Les incisives isolées, ou des parties de ces dents, sont aussi devenues des objets de parure, ou plus vraisemblablement encore des amulettes, auxquelles on devait attribuer des vertus préservatives ou curatives. Parmi ces dernières, celles qui ont été retrouvées au camp de Chassey par le Dr Loydreau, pièces jusqu'à présent inédites, méritent une mention spéciale. Elles consistent en plaquettes, plus ou moins longues, taillées dans la face antérieure des incisives et conservant la couche extérieure d'émail (*fig. 1, nos 7 à 13*). Presque toutes sont percées d'un trou de suspension très régulier et poli par l'usage (*ce trou est surtout visible sur les nos 11, 12 et 13*).

Ce qui attire en outre l'attention, c'est la teinte rouge de l'émail, coloration solide ayant gardé toute sa fraîcheur. Cette coloration rappelle un peu, mais en plus foncé, la couleur rouge assez vive que communique aux substances cornées la préparation de poudre de feuilles de henné et d'eau de chaux à l'aide de laquelle les Orientaux se teignent les ongles et les cheveux. Quelques pièces sont uniformément colorées sur toute leur surface antérieure, mais sur d'autres on remarque des taches qui ressortent en blanc sur le fond rouge de l'émail. On peut voir sur la figure ci-jointe divers exemples des sortes de dessins que forment ces parties blanches : barres transversales, sur le n° 12; trois rangées de petits points ovales, sur le n° 9; taches plus grandes, assez irrégulières, sur le n° 13.

Ici se pose un problème qu'il n'est pas possible de résoudre sans un examen des objets originaux beaucoup plus complet que celui que j'ai pu faire lorsque j'ai visité, au château de Neuilly, près Arnay-le-Duc, la collection Loydreau[1]. La coloration dont il vient d'être parlé est-elle naturelle, ou bien est-elle le résultat d'une intervention humaine? Telle est la question qu'il s'agirait d'élucider. Mais, insuffisamment éclairé pour émettre une opinion ferme, je me contenterai d'exposer quelques-unes des raisons qui semblent militer en faveur de chacune des deux hypothèses.

A en juger par la régularité et la variété que l'on observe dans la distribution des marques blanches qui donnent à certaines de ces dents un aspect ornemental, on serait porté à y voir l'œuvre de l'homme.

Mais, d'autre part, l'on sait que l'émail des incisives du castor

1. Cette importante collection est actuellement installée au Musée de la Société Eduenne, à Autun.

n'est pas toujours blanc. Il est souvent d'une couleur jaune safrané et parfois même d'une couleur rouge assez intense. Cette coloration est sans doute due au contact prolongé de l'émail avec les matières colorantes et le tanin contenus dans les écorces d'arbres dont l'animal fait sa nourriture favorite. Rien d'étonnant dès lors qu'elle varie d'intensité, suivant la richesse plus ou moins grande en ces matières de l'écorce des essences qui entrent dans son alimentation, essences qui ne sont pas partout les mêmes.

La couleur des morceaux qui ont servi à la confection des pendeloques est tout à fait comparable à celle que l'on observe sur les dents à l'état naturel. Ce n'est pas une peinture appliquée à la surface de l'émail, mais bien une teinture indélébile dont celui-ci est plus ou moins profondément imprégné. Comme il est peu probable que les néolithiques aient été assez versés dans l'art du teinturier pour connaître une préparation colorante capable de pénétrer un corps aussi dur et aussi compact que l'émail, on peut se demander s'ils ne se sont pas tout simplement bornés à choisir, parmi les dents colorées naturellement, celles qui présentaient les nuances les plus belles, les plus brillantes.

S'il n'y avait que les pièces entièrement teintes en rouge, cette explication serait en somme parfaitement admissible. Mais il reste les dents bigarrées, qui viennent singulièrement compliquer le problème. Comment les taches blanches dont ces dernières sont ornées ont-elles été produites?

Ont-elles été obtenues sur une dent blanche, en étendant une matière colorante seulement sur les parties qui devaient former le fond rouge du dessin?

A-t-on, au contraire, eu recours à un procédé analogue à ceux en usage dans la teinture en réserve, comme le *batiq*[1] ou décoration au moyen de la cire des cotonnades de Java?

Ou bien encore un autre système, consistant à gratter la couche superficielle colorée de l'émail dans les endroits que l'on désirait blanchir, a-t-il été employé?

C'est ce que je ne saurais décider pour l'instant. Je dois pourtant avouer que le deuxième mode de production me paraît de beaucoup

1. L'opération que les Malais désignent sous ce nom consiste à couvrir, à l'aide d'une pipette contenant de la cire fondue, les parties de l'étoffe qui ne doivent pas prendre la couleur.

le plus vraisemblable. Les endroits où les dents ont gardé leur blancheur ont, en effet, tout à fait l'air d'avoir été préservés de l'action de la matière colorante par quelque dépôt ayant recouvert la surface de l'émail. Mais, même en cette conjecture, on retombe de nouveau dans l'incertitude. Ces énigmatiques bariolages sont-ils l'œuvre de l'homme ou l'œuvre de la nature? Il est permis d'être, à cet égard, hésitant. Si l'on admet que la coloration rouge est naturelle, on ne peut guère se refuser à admettre que les taches blanches le sont également. Malgré leur apparente régularité, il n'est pas impossible qu'elles soient le résultat de quelque accident survenu pendant la formation de la couleur. Des parcelles de tartre, ou d'autres substances déposées sur l'émail ont fort bien pu le protéger par places. Dans ce cas, l'homme n'aurait eu qu'à rechercher de préférence ces dents exceptionnelles pour en faire de précieux objets de parure. La rencontre d'une dent bicolore encore encastrée dans son alvéole trancherait immédiatement la question. Mais je ne me souviens pas, pour mon compte, en avoir jamais vu.

Remettons donc la solution définitive de cet intéressant problème à plus tard et poursuivons notre étude.

A l'âge du bronze, les restes de castor deviennent moins communs qu'au néolithique. On a cependant signalé sa présence dans quelques stations lacustres de cette époque, principalement dans celles qui datent de la période de transition et des débuts du morgien.

Dans son ouvrage sur les tumulus d'Angleterre, W. Greenwell[1] cite une incisive trouvée dans une sépulture des premiers temps du bronze, à Langton, dans le district est du comté de York. Un tumulus fouillé dans cette localité contenait, entre autres, le corps d'une vieille femme, qui avait été déposé entre deux lits de pierres plates. Devant ses ossements, au niveau de la ceinture, étaient, étroitement groupés comme s'ils avaient été placés dans une poche ou dans un sac, les objets suivants : trois alènes ou poinçons en bronze; un instrument formé d'une dent de castor, long de 47 mm., ayant son extrémité coupante; une pièce faite d'une défense de sanglier, pourvue d'une rainure à chaque bout pour la suspendre; un fragment de dent percée, indéterminée; trois cauris ou coquilles de *Cypræa Europæa*; une coquille de *Nerita*, percée; une portion de Dentale; un fragment de Bélemnite; enfin une perle plate en jais.

1. William Greenwell, *British barrows*, Oxford, 1877.

Comme le dit très bien Greenwell, ces divers objets constituaient évidemment les instruments et les ornements — il aurait même pu ajouter : ainsi que les amulettes — de la femme avec laquelle ils ont été enterrés.

Les pendeloques en dents de castor ont continué à être en usage à l'âge du fer. Aux torques, ou colliers rigides en bronze ou en fer, que portaient les Gaulois sont souvent pendus des anneaux de fil métallique dans lesquels sont enfilés les objets les plus variés : perles de verre ou d'ambre jaune, dents et os de divers animaux, coquillages, branches de corail, etc. Parmi les objets de ce genre recueillis dans le cimetière marnien de Chassemy (Aisne) que possède le Musée de Saint-Germain, se voit un fragment de plaquette taillée dans la partie antérieure d'une incisive de castor et munie d'un trou de suspension (*fig. 2*, *n° 2*), tout à fait comparable aux pièces beaucoup plus anciennes du camp de Chassey ci-dessus décrites.

Dans la séance du 18 avril 1872 de la Société d'anthropologie, G. de Mortillet a signalé des montures en bronze datant de la période romaine, dans lesquelles devaient être enchâssées des dents de castor. « Les Romains, dit-il, au moins ceux qui habitaient les Gaules, accordaient une grande importance aux incisives de castor employées comme amulettes. On rencontre fréquemment dans les collections d'antiques de petites griffes en bronze avec anneau de suspension, dont on ignorait jusqu'à présent l'usage. Je me suis assuré, en examinant le vide intérieur de ces griffes, qu'il est triangulaire, forme des incisives du castor. Ses dimensions sont aussi celles de ces incisives, de sorte qu'il serait très facile d'en encastrer une dans l'intérieur de la griffe. Bien plus, dans plusieurs d'entre elles, j'ai encore retrouvé une petite portion de la dent, ce qui ne laisse plus aucun doute. Ces griffes surmontées d'un anneau étaient la monture d'incisives[1] de castor que les Gallo-Romains portaient comme amulettes. » Les lignes qui précèdent sont accompagnées du dessin de deux de ces montures en bronze qui existent au Musée des antiquités nationales, à Saint-Germain, dessin que j'ai fait alors et dont je donne ici une reproduction (*fig. 2*).

1. Dans les *Bulletins de la Société d'Anthropologie*, on lit : *canine*, au lieu de *incisive*; mais c'est là un simple *lapsus calami*, que G. de Mortillet a du reste corrigé dans : Contribution à l'histoire des superstitions. Amulettes gauloises et gallo-romaines (*Revue d'Anthropologie*, t. V, 1876).

L'une (*n° 3*) consiste en une gaine triangulaire, ayant sur chaque face une ouverture qui était remplie de pâte de couleur, espèce d'émail. A l'intérieur on aperçoit encore la base de la dent de castor. Cette pièce provient de la collection de Mme Lefebvre, de Mâcon, et a probablement été trouvée dans la vallée de la Saône.

L'autre (*n° 4*) représente une véritable griffe à trois onglons.

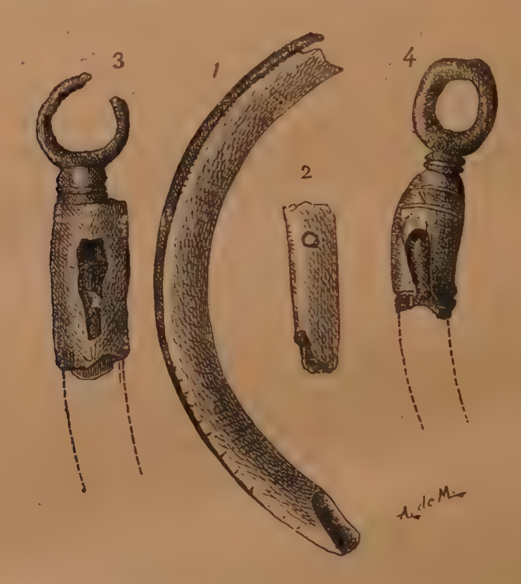


Fig. 2. — Dents de castor (Musée de Saint-Germain), 3/4 gr.

1. — Incisive inférieure, provenant des tourbières de la Somme à Abbeville.
2. — Fragment d'incisive inférieure avec trou de suspension. Cimetière gaulois de Chassemy (Aisne).
3. — Monture en bronze d'une incisive inférieure (Époque romaine), vallée de la Saône.
4. — Autre monture analogue de même époque, Mont-Berny (Oise).

pinçant la base d'une incisive de castor. Cette pièce a été recueillie par de Roucy dans les fouilles exécutées au Mont-Berny, forêt de Compiègne (Oise).

« Le musée de Saint-Germain, poursuit G. de Mortillet, possède une autre griffe analogue provenant de Champlieu, également forêt de Compiègne. On en voit aussi au musée de Rouen, au musée d'Epinal et dans diverses autres collections. L'emploi des incisives de castor comme amulette était donc d'un usage très général à l'époque romaine. »

Les croyances superstitieuses attachées aux dents de castor se sont

perpétuées pour ainsi dire jusqu'à nos jours. On a d'ailleurs, de tout temps, attribué à ce curieux rongeur une foule de propriétés merveilleuses.

Le naturaliste grec Dioscoride, qui serait né à Anazarbe, en Cilicie, et aurait vécu au Ier ou au IIe siècle avant notre ère, dit, au livre II, chapitre 23, de son fameux traité de matière médicale[1], au sujet du Bièvre ou Castor :

« Ces testicules[2] sont bons aux morsures des serpents, font éternuer, et généralement ont beaucoup de propriétés. Car pris en breuvage avec deux dragmes de pouliot, ils provoquent les fleurs aux femmes, et font sortir l'enfant du ventre de la mère, et l'arrière-faix. Bus avec du vinaigre, ils servent de contrepoison, et sont bons à la colique, aux tranchées, aux sanglots, et quand on a bu ou mangé la gomme de centaurium. Clystérisés, ils réveillent les léthargiques, et tous ceux qui sont assoupis, pour quelque cause que ce soit : ce qu'aussi fait leur senteur et parfum, fait avec vinaigre et huile rosat. Pris en breuvage, et appliqués, ils sont bons à ceux qui tremblent, aux spasmes, et à toutes douleurs et défauts de nerfs[3]. »

Dans ses Commentaires sur Dioscoride, Pierre-André Matthiole (1500 à 1577) rapporte l'opinion de divers autres auteurs anciens sur les nombreux remèdes que l'on tirait du castor. Des extraits des œuvres de Galien qu'il donne, passages où il est longuement parlé du castoréum, je ne citerai que les lignes suivantes : « On appelle les testicules du Bièvre, castoréum. C'est un médicament fort célèbre, et de grandes et diverses propriétés : tellement qu'Archigenes en a écrit un livre particulier où il a bien amplement décrit les vertus particulières du Castoréum. »

Un peu plus loin, Matthiole dit : « Quelques superstitieux nous ont assuré que les dents de devant du Bièvre tenues en une tasse, et

1. Cet ouvrage, qui a longtemps joui d'une grande réputation, n'a plus guère d'intérêt aujourd'hui pour la médecine, mais il en a un très réel pour l'archéologie et le folk-lore.

2. Relevons en passant l'erreur de Dioscoride, qui entend parler du *castoréum*. Ce ne sont pas, comme on le croyait dans l'antiquité et comme on l'a cru jusqu'au XVIe siècle, les testicules de l'animal qui contiennent cette substance. Elle est sécrétée par des glandes spéciales, situées près de l'orifice anal et qui existent aussi bien chez les femelles que chez les mâles.

3. D'après : *Les Commentaires de M. P. André Matthiole, médecin siénois, sur les six livres de la matière médecinale de Pedacius Dioscoride, anazarbéen.* Traduits du latin en français par M. Antoine du Pinet, Lyon, 1680. La première édition de cet ouvrage a été publiée en italien, à Venise, en 1554.

prises en vin, guérissent de la jaunisse[1] : je ne l'ai expérimenté. Au reste, Pline dit que le castoréum est bon à ceux qui ont le haut mal, s'ils en usent; et qu'il guérit le mal de dents, si on le distille avec huile d'olive en l'oreille qui est du côté de la dent qui fait mal. Et il est encore meilleur à la douleur des oreilles, étant distillé dedans avec Méconium, qui est du jus de pavot. L'urine de Bièvre sert de contrepoison, et résiste aux venins : aussi l'ordonne-t-on aux préservatifs. »

Au XVIIe siècle, les mêmes idées ont toujours cours. Brehm[2] nous apprend que Jean-Marius Mayer, médecin à Ulm, puis à Augsbourg, écrivit, en 1640, sur les usages médicinaux du castor, un petit traité, qui fut considérablement augmenté par Jean Frank, en 1685, et traduit du latin en français par Eidous, en 1746. La peau, la graisse, le sang, les poils et les dents du castor y sont donnés comme d'excellents remèdes, mais le castoréum a par-dessus tout une vertu souveraine. On mettait alors aux enfants des colliers de dents de castor, pour faciliter leur dentition.

On voit par là combien étaient profondément enracinées les vieilles superstitions relatives au castor, dont les premières manifestations apparaissent dès l'âge de la pierre. Si la disparition à peu près totale de ce rongeur, dans nos contrées, n'était venue y mettre un terme, bien des gens auraient peut-être encore, de nos jours, une aveugle confiance dans le pouvoir mystérieux de ses dents.

1. Croyance sans doute due à leur couleur jaunâtre.
2. A.-E. Brehm, *La vie des animaux illustrée*, édition française revue par Z. Gerbe.

Contribution à l'étude anthropologique des Gagaouz

Par Eugène PITTARD
Correspondant de l'École d'anthropologie de Paris.

Les Gagaouz sont considérés par les uns comme les descendants des Kumans, par les autres comme les descendants des Petchénègues. Mais nous ne savons pas, anthropologiquement, ce que sont les Petchénègues ou les Kumans. Certains auteurs considèrent les Gagaouz comme des métis de Grecs anciens. Nous exposerons plus tard, dans le volume que nous consacrerons aux peuples balkaniques, ces diverses suppositions.

Les Gagaouz sont assez nombreux dans la Roumanie. J'en ai étudié une série dans la Dobroudja où ils constituent quelques agglomérations rurales, notamment vers la frontière de Bulgarie. Les hommes portent le costume bulgare et se coiffent du bonnet de peau de mouton; les femmes portent un fez entouré d'écharpes.

La présente série se compose de 41 hommes et de 13 femmes.

Comme d'habitude nous étudierons ces deux groupes sexuels séparément. Et nous commencerons par la série masculine.

Étude de 41 hommes.

I. — La taille.

Elle oscille de 1 m. 55 à 1 m. 76. La moyenne de la série entière est 1 m. 664. Ce chiffre dépasse légèrement celui qui est indiqué comme représentant la stature moyenne des Européens. Les quatre groupes de 10 hommes rangés selon l'ordre croissant de la taille m'ont donné les chiffres suivants :

Taille moyenne des groupes de 10 hommes :

1.	1 m. 856
2.	1 — 640
3.	1 — 678
4.	1 — 733

La répartition des tailles individuelles, selon la nomenclature, donne le résultat que voici :

	Individus.			
Petites tailles	5	soit de	12,2	p. 100.
Tailles au-dessous de la moyenne	13	—	31,7	—
Tailles au-dessus de la moyenne	11	—	26,8	—
Grandes tailles	12	—	29,3	—

Il y a un plus grand nombre (56,1 p. 100) d'hommes ayant une stature dépassant la moyenne que d'hommes ayant des tailles petites (43,9 p. 100). Cependant les pourcentages ci-dessus seraient pour nous faire supposer que les Gagaouz représentent un groupe hétérogène, composé au moins de deux populations initiales : l'une de haute stature, l'autre de faible taille, avec une proportion plus élevée du premier de ces deux groupes.

Je ne connais aucun travail anthropologique concernant les Gagaouz. Il m'est donc impossible de faire aucune comparaison avec les résultats obtenus par d'autres auteurs.

II. — Le buste et les jambes.

Les quatre groupes de 10 hommes ont présenté pour ces deux segments principaux, les moyennes suivantes :

Groupes.	Buste.	Jambes.
1	862 mm.	734 mm.
2	866 —	774 —
3	900 —	778 —
4	920 —	813 —
Moyennes	887 —	777 —

Les rapports de la hauteur du buste à la longueur de la taille totale sont :

1	54,01
2	52,80
3	53,63
4	53,08

La moyenne de ce rapport pour la série entière est 53,38. Ce chiffre paraît élevé. Mais la faible valeur numérique de la série nous dispense d'insister.

III. — La grande envergure.

Groupe de 10 hommes rangés selon la taille croissante :

1	1 631 mm.
2	1 691 —
3	1 700 —
4	1 778 —

Moyenne de la série 1 700 mm.

Les quatre chiffres ci-dessus dépassent ceux qui ont été exprimés pour représenter la stature. La grande envergure est donc toujours — dans chacun des groupes de 10 hommes — plus développée que la hauteur totale du corps.

Le rapport de la grande envergure à la taille est dans les quatre groupes de 10 hommes :

1.	102,1
2.	103,1
3.	101,3
4.	102,6

Pour la série des 41 Gagaouz, la moyenne de ce rapport est 102,3 mm.

IV. — Les diamètres craniens : D. A. P.; D. M.; et D. T.; et l'indice céphalique.

Groupes.	D. A. P.	D. M.	D. T.	Indice céphalique.
1	188 mm. 3	186 mm. 5	149 mm. 3	79,23
2	186 — 3	184 — 6	151 — 2	81,23
3	191 — 5	189 — 4	151 — 2	79,07
4	191 — 4	189	153 — 6	80,26
Moyennes	189 — 4	187 — 4	151 — 3	79,95

Dans les quatre séries, le diamètre métopique est plus petit que le diamètre antéro-postérieur. D'une manière générale, les trois dimensions horizontales principales du crâne augmentent au fur et à mesure de la taille croissante.

L'indice céphalique des premier et troisième groupes indique la sous-dolichocéphalie.

Mais ce caractère moyen n'est qu'une vue grossière de la forme de l'ovoïde cranien. L'examen des indices individuels est plus intéressant. La répartition de ces indices, selon la nomenclature, est la suivante :

	Individus.		
Hyperdolichocéphales	2	soit de 4,8	p. 100
Dolichocéphales	5	— 12,2	—
Sous-dolichocéphales	16	— 39,02	—
Mésaticéphales	9	— 21,9	—
Sous-brachycéphales	4	— 9,6	—
Brachycéphales	4	— 9,6	—
Hyperbrachycéphales	1	— 2,4	—
Total	41		

L'ensemble des formes dolichocéphaliques représente le 56 p. 100 de la série totale, l'ensemble des formes brachycéphaliques le 21,6 p. 100. On remarque la prédominance des crânes allongés. On remarquera en outre le pourcentage élevé des crânes sous-dolichocéphales, en se rappelant

que l'indice moyen de la série montrait ce caractère. Cette sous-dolichocéphalie moyenne était donc bien un fait réel.

Les indices individuels s'échelonnent de 73 à 86, laissant entre eux un écart de 13 unités.

Nous pouvons conclure que les Gagaouz masculins sont des hommes dont l'origine ethnique doit être cherchée dans un groupe à crâne allongé. Les types brachycéphales représentent un élément humain surajouté.

La population roumaine au milieu de laquelle vivent les Gagaouz que nous avons examinés est, rappelons-le, une population en majorité brachycéphale.

V. — La largeur du front et la hauteur du crâne.

Groupes.	Largeur front.	Hauteur crâne.
1.	111 mm. 1	122 mm. 4
2.	112 — 3	120 — 6
3.	110 — 8	124 — 4
4.	111 — 3	126 — 2
Moyennes.	111 — 4	123 — 4

Si nous comparons ces moyennes à celles qui ont été obtenues sur des séries balkaniques, nous trouverons que la moyenne représentant la hauteur du crâne est peu élevée. Ce faible développement du diamètre vertical s'explique tout naturellement par la qualité relativement dolichocéphalique des crânes de Gagaouz.

VI. — Indices verticaux de longueur et de largeur et indice fronto-transversal.

Groupes.	Indice vertical de longueur.	Indice vertical de largeur.	Indice fronto-transversal.
1.	65	81,98	74,41
2.	64,72	79,76	74,27
3.	64,96	82,27	73,28
4.	65,93	82,16	72,46
Moyennes.	65,15	81,54	73,60

Le caractère de sous-dolichocéphalie des Gagaouz explique les différences qu'on pourrait constater en comparant les chiffres ci-dessus à ceux des mêmes indices provenant des autres séries balkaniques à caractères ou à tendances brachycéphaliques.

VII. — Les caractères de la face. La hauteur et la largeur du visage.

Il s'agit ici de la face considérée dans son ovale. Les dimensions de la bouche, des yeux, de l'oreille seront indiquées dans des chapitres subséquents :

Groupes.	B. J.	B. Z.	O. M.	O. A.	O. N.
1	129 mm. 7	139 mm. 5	148 mm. 4	96 mm. 6	74 mm. 7
2	128 —	138 — 4	142 —	92 — 5	74 — 2
3	127 — 9	139	144 —	93 — 9	77 — 4
4	131 — 3	141 — 4	143 — 7	95 — 6	75 — 6
Moyennes	129 — 2	139 — 6	144 — 5	94 — 65	75 — 5

Les chiffres élevés des moyennes de l'ophryo-mentonnier et de l'ophryo-alvéolaire s'expliquent par la présence dans la première série de 10 hommes, de deux individus possédant ces deux diamètres verticaux extrêmement développés, malgré que ces mêmes hommes sont de petite stature.

En examinant comparativement, dans diverses séries ethniques, le bijugal et le bizygomatique, je trouve que la différence existant entre ces deux diamètres chez les Gagaouz est assez considérable : plus de dix millimètres.

Par contre les trois dimensions verticales de la face fournissent des moyennes peu élevées. Je n'ai trouvé une hauteur ophryo-mentonnière plus petite que chez les Serbes. Ces derniers ont également les hauteurs O. A. et O. N. plus faibles que celles des Gagaouz. Neuf autres groupes ethniques de la Péninsule des Balkans auxquels j'ai comparé les Gagaouz avaient tous des diamètres faciaux plus grands.

VIII. — Les indices faciaux.

Indice facial N° 1 = rapport de O. M. à B. Z. ; indice facial N° 2 = rapport de O. A. à B. Z.

Groupes.	Indice facial 1.	Indice facial 2.
1	106,38	69,25
2	102,60	66,83
3	103,59	67,55
4	101,62	67,61
Moyennes	103,55	67,81

IX. — Les dimensions du nez et l'indice nasal.

Groupes.	Longueur du nez.	Largeur du nez.	Indice nasal.
1	51 mm. 8	35 mm. 7	69,22
2	52 — 7	37 —	71,50
3	53 — 9	36 — 1	67,45
4	54 — 2	36 — 6	67,93
Moyennes	53 — 15	36 — 35	69,02

La longueur nasale augmente au fur et à mesure de la taille croissante ; la largeur du nez ne subit pas cette augmentation.

L'indice nasal moyen indique la leptorrhinie. Les indices extrêmes sont 55,17 et 84,78. Le deuxième groupe de 10 hommes possède un indice mésorrhinien; les trois autres groupes sont leptorrhiniens.

Répartition des indices individuels :

	Individus.
Leptorrhiniens	25 soit le 60,9 p. 100.
Mésorrhiniens	16 — 39 —
Platyrrhiniens	—
Total	41

Nous n'avons pas trouvé un seul individu platyrrhinien. L'indice moyen leptorrhinien correspond, en même temps, à la majorité des cas examinés.

X. — L'oreille, ses diamètres, son indice.

Groupes.	Longueur du pavillon.	Largeur du pavillon.	Indice.
1	64 mm.	36 mm. 1	56,40
2	65 — 2	36 — 8	56,44
3	62 — 3	36 — 1	57,94
4	66 —	36 — 8	55,75
Moyennes	64 — 37	36 — 45	56,63

La longueur du pavillon me paraît considérable, si je la compare à celles que j'ai mesurées chez les peuples balkaniques. Sur onze populations examinées à cet égard, je ne trouve que les Tatars qui possèdent un chiffre supérieur à celui des Gagaouz. Or les Tatars sont des mégalotes. Quant à la largeur de l'oreille des Gagaouz, elle est parfois atteinte et même dépassée (Bulgares, Arméniens) par celle de quelques autres populations.

Quant au développement en longueur et en largeur du pavillon au fur et à mesure de la taille croissante, la série est trop petite et les variations de grandeur de l'oreille sont trop étendues pour que ce caractère — qui est réel cependant — soit ici perceptible.

XI. — Diamètre biangulaire externe. Longueur de l'ouverture palpébrale. Largeur interoculaire.

Groupes.	Diam. biang. externe.	Biangulaire interne.	Longueur de l'ouv. palpébr.
1	94 mm. 3	31 mm.	31 mm. 6
2	96 — 2	31 — 7	32 — 3
3	96 — 2	30 — 6	32 — 8
4	99 — 2	31 — 3	33 — 9
Moyennes	96 — 48	31 — 15	32 — 65

XII. — Longueur de la bouche.

Groupes.	Longueur de la bouche.
1.	54 mm. 8
2.	57 — 6
3.	55 — 4
4.	57 — 9
Moyennes	56 — 42

Il y a, évidemment, développement plus considérable de cette dimension, au fur et à mesure de la taille croissante. Cette augmentation de la longueur de la bouche en fonction de la taille est déjà visible dans cette petite série. Quant à la dimension absolue de l'organe examiné, il n'y a rien à en dire au point de vue comparatif.

XIII. — Couleur des yeux et des cheveux, forme du nez.

Les 41 Gagaouz de cette série ont présenté les couleurs d'yeux suivantes :

	Individus.			
Yeux bruns	15	soit de	36,6	p. 100.
— gris	14	—	34,1	—
— gris bruns	5	—	12,2	—
— gris verts	1	—	2,4	—
— gris bleus	3	—	7,3	—
— bleus	3	—	7,3	—
Total	41			

On remarquera la prédominance des yeux dont les iris sont faiblement pigmentés. En additionnant les yeux bleus et les yeux gris et en y ajoutant les yeux gris mêlés de brun et de bleu, on obtient la proportion 63,3 p. 100. Il est donc certain que les Gagaouz ne représentent pas une population chez qui la pigmentation de l'iris est une caractéristique ethnique. Dans mes séries de Balkaniques, je ne trouve que les Serbes qui présentent un pourcentage si faible d'yeux bruns. Tous les autres ont au moins (sauf les Turcs 49,50 p. 100) 50 p. 100 d'yeux bruns.

Cette indication peut avoir un grand intérêt pour nous mettre sur la piste du peuple historique auquel les Gagaouz pourraient être rattachés.

Voici maintenant la couleur des cheveux :

	Individus.			
Cheveux noirs	5	soit de	12,2	p. 100.
— bruns foncés	2	—	4,8	—
— bruns	17	—	41,5	—
— châtains	15	—	36,6	—
— châtains roux	1	—	2,4	—
— roux	1	—	2,4	—
Total	41			

Ce sont les cheveux bruns et les cheveux châtains qui dominent largement. Les cheveux très fortement pigmentés ne sont pas abondamment représentés. On remarquera que nous n'avons pas trouvé un seul individu blond. C'est donc par une pigmentation moyenne que se caractérisent les cheveux des Gagaouz. Cette observation est à rapprocher de celle qui vient d'être faite à propos de la faible pigmentation des yeux chez cette population.

Forme du nez :

	Individus.			
Nez droit	32	soit de	78,1	p. 100.
— élargi	2	—	4,8	—
— abaissé	1	—	2,4	—
— légèrement relevé	1	—	2,4	—
— aquilin	4	—	9,6	—
Nez aquilin	1	—	2,4	—
Total	41			

Ce petit tableau fait ressortir la prédominance absolue des nez droits; ensuite ce sont les nez aquilins ou les nez droits tendant à l'aquilinie qui sont les plus nombreux. Le nez relevé, dit slave, n'existe pas.

2. Les Femmes.

Ma série féminine se compose seulement de 13 individus. Évidemment c'est peu. Toutefois je ferai remarquer que nous ne connaissons guère les caractères morphologiques, non plus que descriptifs, des femmes balkaniques. Cette série, toute petite qu'elle soit, n'en est pas moins une contribution à l'étude comparative des populations habitant la Péninsule des Balkans. Les chiffres qui seront exposés ci-dessous seront à conserver pour être ajoutés aux recherches ultérieures qu'on pourrait entreprendre sur les Gagaouz.

J'indiquerai en quelques tableaux, et dans le même ordre que celui suivi pour l'étude de la série masculine, les caractères morphologiques des femmes.

I. — La taille, le buste, la grande envergure.

	Taille.	Hauteur buste.	Longueur jambes.	Grande envergure.
Moyennes	1 544 mm.	833 mm.	711 mm.	1 586 mm.

Répartition des tailles individuelles selon la nomenclature :

Petites tailles	0	soit de		
Tailles au-dessous de la moyenne	4	soit de	30,8	p. 100.
Tailles au dessus de la moyenne	6	—	46,2	—
Grandes tailles	3	—	23	—
Total	13			

Il y a une assez forte prédominance des statures au-dessus de la moyenne et des grandes tailles (69 p. 100). Le fait qu'aucune petite taille n'a été rencontrée mérite d'être relevé. La stature la plus petite est 1 450 mm. et la plus grande 1 650 mm.

Le rapport de la hauteur du buste à la longueur de la taille est 53.94. Il est un peu plus élevé que celui de la série masculine.

La grande envergure dépasse la taille. Le rapport de la première à la seconde est 102.72. Il est également un peu plus élevé que celui des hommes.

II. — Les diamètres craniens et l'indice céphalique.

D. A. P.	D. M.	D. T.	Indice céphalique.
180 mm. 1	182 mm. 4	146 mm. 4	81,27

Le diamètre métopique dépasse notablement le diamètre antéro-postérieur. L'indice céphalique moyen indique la mésaticéphalie. Il est, de près de deux unités, plus élevé que celui des hommes.

Répartition des indices individuels :

	Individus.			
Hyperdolichocéphales	1	soit de	7,7	p. 100.
Dolichocéphales	1	—	7,7	—
Sous-dolichocéphales	4	—	30,8	—
Mésaticéphales	2	—	15,4	—
Sous-brachycéphales	3	—	22,1	—
Brachycéphales	—	—	—	—
Hyperbrachycéphales	2	—	15,4	—
Total	13			

Les formes dolichocéphaliques représentent le 46.2 p. 100 de la série et les formes brachycéphales le 37.5 p. 100. Chez les hommes, les proportions étaient, respectivement, 56 p. 100 et 21.6 p. 100. Les femmes Gagaouz sont non seulement moins dolichocéphales en moyenne, mais encore, ce qui n'est pas la même chose, moins souvent dolichocéphales que les hommes. Les types mésaticéphales sont, chez elles, également moins nombreux.

Les indices céphaliques individuels s'échelonnent de 75.42 à 90.48; laissant entre eux un écart de 15 unités.

III. — Largeur du front et hauteur du crâne.

Le diamètre frontal minimum est (moyenne) de 109 mm. 1; la hauteur auriculo-bregmatique est de 118 mm. Ces deux chiffres sont, naturellement, inférieurs à ceux des hommes. Leurs variations extrêmes sont les suivantes : pour le premier de ces diamètres 103 mm. et 119 mm., et pour le second : 105 mm. et 126 mm.

IV. — Indices verticaux de longueur et de largeur. Indice fronto-cranien.

	Indice vertical de longueur.	Indice vertical de largeur.	Indice fronto-cranien.
	—	—	—
Moyennes	65,52	80,50	74,52

Le premier de ces indices est supérieur à celui exprimé pour la série masculine; le second est légèrement inférieur. Ces deux constatations découlent tout naturellement de ce que les crânes des femmes Gagaouz sont de qualité moins dolichocéphalique que celle des hommes.

L'indice fronto-cranien féminin est aussi plus élevé. Il marque ainsi le développement relativement plus considérable du front chez les femmes.

V. — La hauteur et la longueur du visage. Indices faciaux.

	Bijugal.	Bizygomatique.	O. M.	O. A.	O. N.
	—	—	—	—	—
Moyennes	127 mm. 8	133 mm. 6	132 mm.	87 mm. 4	68 mm. 4

Tous ces chiffres, naturellement, sont moins grands que ceux des hommes.

Les indices faciaux obtenus à l'aide de ces diamètres sont :

	Indice facial 1.	Indice facial 2.
	—	—
Moyennes	98,80	65,42

Le premier de ces indices marque un fait intéressant. Le diamètre vertical ophryo-mentonnier est absolument plus petit que le diamètre horizontal bizygomatique. Cette constatation est le contraire de celle qui a été observée chez les hommes.

L'indice facial n° 2, inférieur à celui de la série masculine, confirme le faible développement vertical de la face chez les femmes Gagaouz.

VI. — Les dimensions du nez et l'indice nasal.

	Longueur du nez.	Largeur du nez.	Indice nasal.
	—	—	—
Moyennes	50 mm.	32 mm. 4	64,95

Ces trois chiffres sont inférieurs à ceux des hommes. Cela se comprend aisément, pour ce qui concerne les diamètres absolus. Quant à l'indice nasal, il est notablement plus faible chez les femmes. Ces dernières sont encore plus leptorrhiniennes que les hommes.

Les indices extrêmes sont 51.72 et 74, montrant une variabilité moins grande que celle des hommes.

Répartition des indices individuels :

Leptorrhiniens	10	soit de 76,9	p. 100.
Mésorrhiniens	3	— 23,1	—
Platyrrhiniens	—	— —	—
Total	13		

Le pourcentage des leptorrhiniens est plus considérable ici que chez les hommes.

VII. — L'oreille, ses diamètres, son indice.

	Longueur du pavillon.	Largeur du pavillon.	Indice.
Moyennes	60 mm. 5	34 mm. 3	56,69

Les deux dimensions du pavillon sont plus petites que celles des hommes, l'indice est à peu près le même.

VIII. — Diamètre biangulaire externe. Longueur de l'ouverture palpébrale. Largeur interoculaire.

Diamètre biangulaire externe.	Diamètre biangulaire interne.	Longueur ouverture palpébrale.
93 mm. 5	31 mm.	31 mm. 3

Le premier de ces diamètres est plus petit que celui des hommes; le second est à peu près identique; la longueur de l'ouverture palpébrale est également plus petite. Le deuxième chiffre exposé ici montre que les femmes Gagaouz présentent un espace interoculaire relativement plus grand que celui des hommes.

En calculant le rapport de ce diamètre interoculaire au diamètre biangulaire externe d'abord, puis à la longueur de l'ouverture palpébrale, je trouve les chiffres suivants :

	Hommes.	Femmes.
1er rapport	3,2	3,3
2e rapport	9,9	9,5

IX. — Longueur de la bouche.

Cet organe mesure 51 mm. 8 (au lieu de 56 mm. 9 chez les hommes). Sa longueur oscille de 44 mm., chez la plus petite femme de la série, à 56 mm. (rencontrée deux fois, notamment chez la femme la plus grande de la série).

X. — Couleur des yeux et des cheveux. — Forme du nez.

Couleur des yeux :

	Individus.			
Yeux bruns	10	soit de	76,9	p. 100.
— gris	2	—	15,4	—
— bleus	1	—	7,7	—
Total	13			

La proportion des yeux aux iris foncés est bien supérieure à celle trouvée chez les hommes (36,6 p. 100). La quantité relative des yeux bleus est la même dans les deux sexes.

Après avoir dit que les Gagaouz étaient des hommes ayant habituellement les yeux clairs, nous ne pouvons pas inscrire la même conclusion pour ce qui concerne les femmes.

Couleur des cheveux :

	Individus.			
Cheveux noirs	2	soit de	15,4	p. 100.
— bruns foncés	2	—	15,4	—
— bruns	7	—	53,8	—
— châtains	2	—	15,4	—
Total	13			

Les femmes Gagaouz n'ont fourni aucun individu aux cheveux clairs. Chez elles, les cheveux sont toujours fortement pigmentés, mais la pigmentation est rarement assez puissante pour donner des cheveux noirs.

Nous avons fait une constatation à peu près semblable chez les hommes. En additionnant les cheveux bruns et châtains nous obtenons, chez les femmes un pourcentage de 84,6 p. 100 et chez les hommes de 82,9 p. 100. Ces proportions sont presque identiques.

Forme du nez :

Ces treize femmes, composant la présente série, avaient toutes le nez droit.

3. — Quelques comparaisons sexuelles.

Malgré le peu d'importance numérique de ces deux séries (surtout de la série féminine), nous croyons utile de chercher ces comparaisons. Les chiffres qui les représentent permettent d'établir immédia-

tement des relations avec d'autres séries étudiées de la même manière.

Si l'homme = 100, la femme Gagaouz =

Pour sa stature	93,4
— la hauteur de son buste	93,9
— la longueur de ses jambes	91,5
— sa grande envergure	93,2
— le D. A. P. du crâne	95,1
— le D. Métopique	97,3
— le diamètre transverse	96,7
— la largeur du front	97,9
— la hauteur du crâne	95,6
— la largeur bijugale	98,9
— la largeur bizygomatique	95,7
— la hauteur ophryo-mentonnière	91,3
— la hauteur ophryo-alvéolaire	92,3
— la hauteur ophryo-nasale	90,6
— la longueur du nez	94
— la largeur du nez	89,1
— la longueur de l'oreille	93,9
— sa largeur	94,1
— le biangulaire externe	96,9
— le diamètre biangulaire interne	99,5
— la longueur de l'ouverture palpébrale	95,8
— la longueur de la bouche	91

Les régions du corps par lesquelles les femmes Gagaouz se rapprochent le plus des hommes de leur groupe ethnique sont d'abord l'espace qui s'étend entre les yeux (diamètre biangulaire interne) puis les largeurs bijugale et frontale et le diamètre métopique. Ensuite ce sont, dans l'ordre, les diamètres biangulaire externe, le diamètre transversal du crâne, la longueur de l'ouverture palpébrale, la largeur bizygomatique, la hauteur du crâne, le diamètre antéro-postérieur du crâne, la largeur de l'oreille, la longueur du nez, la hauteur du buste. Les régions par lesquelles les femmes s'éloignent le plus des hommes sont (nous commençons par le rapport le plus lointain) : la largeur du nez, la hauteur ophryo-nasale, la longueur de la bouche, la hauteur ophryo-mentonnière, la longueur des jambes, la hauteur ophryo-alvéolaire, la grande envergure, la taille, la longueur de l'oreille. C'est donc par la largeur du nez que la femme s'éloigne le plus de l'homme et par le diamètre biangulaire interne qu'elle s'en rapproche le plus.

RÉSUMÉ.

La taille des Gagaouz (hommes) est de 1 m. 664. Cette taille dépasse la moyenne européenne.

La Péninsule des Balkans est une région de hautes statures et les Gagaouz, dont les ancêtres sont probablement venus d'Asie (Kumanes?) n'échappent pas à ce caractère.

La taille des femmes est de 1 m. 554.

La différence sexuelle est de 11 cm. C'est la différence qui existe, en général (11 à 12 cm.), chez les groupes ethniques européens.

Les Gagaouz — des deux sexes — ont, dans leur majorité, un crâne allongé. Mais, chez eux, ce n'est pas la dolichocéphalie vraie qui domine. Les types les plus nombreux sont les types sous-dolichocéphales, aussi bien chez les hommes que chez les femmes. Les crânes à caractères brachycéphaliques sont plus nombreux. Il semble donc acceptable de rechercher l'origine des Gagaouz dans un groupement initialement dolichocéphale. Mais lequel?

Les Gagaouz sont principalement des individus leptorrhiniens — et cela dans les deux sexes. On ne rencontre chez eux aucun individu platyrrhinien.

Les Gagaouz sont des hommes aux yeux faiblement pigmentés. Les yeux bruns ne se présentent que dans une proportion d'environ un tiers. Les femmes ont, beaucoup plus souvent que les hommes, des yeux bruns.

Les Gagaouz ont des cheveux en majorité bruns et châtains. Il n'y a pas, chez eux, d'individus blonds. Les hommes aux cheveux noirs ne sont pas nombreux. Ces observations relatives à la couleur des cheveux s'appliquent également aux femmes. Le nez des Gagaouz est habituellement droit (il l'est toujours chez les femmes). En dehors de cette forme qui représente environ le 80 p. 100 chez les hommes, c'est la forme du nez droit tendant à l'aquilinie qui est ensuite le plus fréquemment représentée. Les nez relevés du type dit slave n'existent pas chez les Gagaouz (du moins chez ceux que nous avons étudiés).

En résumé, c'est vers une population de taille élevée, au crâne allongé, au nez droit (avec indice leptorrhinien), aux cheveux bruns et aux yeux clairs, qu'il faut aller chercher le groupe ethnique auquel pourraient se rattacher les Gagaouz.

Le Couteau de pierre
à sacrifices humains de l'ancien Mexique
dans deux livres du XVII[e] siècle

Comparaison avec deux pièces originales

Par le Dr CAPITAN [1]

Les instruments primitifs en pierre taillée sont connus depuis longtemps, surtout les haches polies, dénommées céraunies ou pierres de foudre.

A leur propos Pline écrivait dans son Histoire Naturelle (*Livre XXXVII, parag. LI, édit. Didot*), *Sotacus et alia duo genera fecit ceauniæ nigræ rubentisque ac similes eas esse securibus. Faciunt et aliam raram admodum et magorum studiis expetitam quoniam non aliubi inveniatur quam in loco fulmine icto.*

A la fin du XI[e] siècle Marbode, évêque de Rennes, dans son *Liber de gemmis* (*Venerabilis Hildeberti opera.... et Marbodi.... opuscula* édités par Beaugendre, Paris, 1708, p. 1661) s'exprime ainsi au chapitre : *De Ceraunio* :

Ventorum rabie cum turbidus æstuat aer
Cum tonat horrendum, cum fulgurat igneus æther
Nabibus illisis, cœlo cadit iste lapillus,
Cujus apud græcos extat de fulmine nomen.

La céraunie protège donc contre la foudre et la tempête, vous rend victorieux dans les combats, vous donne des songes agréables, etc. Il y en a deux espèces, l'une vient de Germanie et l'autre d'Espagne.

En 1546, dans son ouvrage : *De ortu et causis subterraneorum* (paru à Bâle), Agricola répète la même explication : *Ceraunia quoque ex eo nomen invenit quod cum fulmine... cadit*; mais il ajoute : *ut idem vulgus credit.* Malheureusement, il ne donne pas son sentiment.

Conrad Gesner : *De omni rerum fossilium genere* (Tiguri 1565), parle aussi des céraunies en forme de coins qu'on trouve là où la foudre est tombée : « il y en a de pointues, de perforées ». Il avait donc vu divers types d'instruments en pierre. Ces deux auteurs n'ont d'ailleurs pas

1. Communication faite à l'Académie des Inscriptions, séance du 1[er] septembre 1916.

donné de figures de ces pièces. Il faut arriver à 1634 pour trouver dans le mémoire de Licetus (*Pyronarcha sive de fulminum natura.* — Padoue) la première figure d'un instrument en pierre assez bien reproduit et bien reconnu comme tel. Il a d'ailleurs été copié mot à mot (textes et figures) par Zimmermann (*Florilegium philologico historicum*, Meissen, 1687). Boèce de Boot, dans sa *Gemmarum et lapidum historia* (Leyde, 1647), donne une figure de céraunies cunéiformes et fournies, et il fournit cette curieuse interprétation : *Nonnulli non fulminis esse sagittas, sed ferrea instrumenta in lapides longo tempore mutata existimarunt.* Aldrovandus, dans son *Musæum metallicum* (Bologne, 1648), reproduit la figure de Boèce de Boot, en donne une nouvelle d'un coin de pierre et une très nette image d'une pointe de flèche, placée à côté de celle d'une dent de squale; les deux sont dénommées glossopetræ; le tout, comme les céraunies, est produit par la foudre.

Worm (*Museum Wormianum*, Amsterdam. 1655) copie également les cinq pièces de Boèce de Boot et il les décrit, mais les considère comme des pierres de foudre.

Moscardo, au contraire (*Note overo memorie del Museo del Conte Ludovico Moscardo*, Padoue 1655), donne deux images de haches polies et quatre de pointes de flèches, non parues ailleurs, mais il les déclare être des pierres de foudre.

Mercatus, cependant, avait déjà compris la vraie nature de ces pierres et avait dû écrire le texte et faire exécuter les figures vers 1577. Malheureusement, son manuscrit ne fut publié, très luxueusement d'ailleurs, qu'en 1717 (*Metallotheca Vaticana*). Les figures de haches polies sont excellentes; c'est, dit-il : *Ceraunia lapidum ictu exsculpta.* Quant aux pointes de flèches, qu'il figure aussi, il les considère très exactement comme ayant garni l'extrémité des flèches ou des épieux des hommes primitifs qui se servaient aussi pour cet usage d'os pointus. Dès lors (début du XVIIIe siècle), la question est établie définitivement par le mémoire de Jussieu (1723), par le livre de Lafitau (1724) : *Mœurs des sauvages ameriquains comparées aux mœurs des premiers temps*; la communication de Mahudel à l'Académie des Inscriptions (1730). Et la conclusion est comme le dit Lafitau : « Céraunies, pierres de foudre semblables aux pierres dont les Amériquains faisaient leurs haches et leurs couteaux ».

Nous ne retiendrons ici que la première publication d'une figure accompagnant le texte : celle de Licetus (1634) et celle de son copiste Zimmermann (1687); cette dernière semblant avoir passé inaperçue jusqu'ici. Je présente à l'Académie le livre et la figure de Zimmermann ainsi que ceux de Licetus; ces deux ouvrages renferment, comme on l'a vu plus haut, la première figure et la première description d'un instrument en pierre compris comme tel, et suffisamment bien reproduit pour pouvoir être identifié.

En 1634, Fortunius Licetus, de Gênes, médecin physiologue dans le Lyceum de Padoue et jadis à Pise, publiait à Padoue un volume singulier intitulé *Pyronarcha sive de fulminum natura deque febrium origine libri duo*

(petit in-4 de 126 p.-VII, f.f.). Après avoir longuement étudié l'interprétation philosophique et la nature de la foudre, puis après des dissertations étendues sur la conception médicale de l'origine des fièvres, Licetus publie une lettre à lui adressée par Giacomo Gaffarelli, de Venise, le 17 septembre 1633, dans laquelle celui-ci lui annonce l'envoi d'une figure d'une idole égyptienne qui constitue « en matière de foudre la plus belle antiquité qui se puisse imaginer ». Il ajoute « que la publier serait rendre un grand service au public ». En conformité de cette demande, c'est à cet objet qu'est consacré le dernier appendice du livre de Licetus



Fig. 1. — Le manche de couteau et la base du couteau en pierre mexicain figuré par Licetus en 1634.

(4 pages y sont attribuées, suivies de la figure dont ci-contre la reproduction photographique d'après la gravure originale).

Comme on peut s'en rendre compte, il s'agit d'une figure humaine sculptée, représentée à genoux, les deux mains en avant, et tenant contre sa poitrine une lame de couteau en pierre taillée, brisée à peu près à mi-longueur. C'est donc un manche en bois d'un poignard en pierre. Voici d'ailleurs ce qu'en dit Fortunius Licetus :

Simulachrum hoc fœminea facie, capite velis ac vitis circumplexum, reliquo corpore magna ex parte nudum. Zona ad lumbos præcinctum, capite, collo cruribusque contractis coronatum, cum tetræ caudæ præstigio, ex ligno ad laurinum inclinante, fragmentis rudium lapillorum diversi coloris incrustato compactum. Manibus fulgentem lapidem olim mucronatum vibrans, relatu Memphitici cujusdam Mercatoris qui non ita pridem ipsum Navarcho tradidit, inventum fuit inter rudera templi cujusdam Africæ interioris quo secundum traditionem seniorum constuere confugereve potius Idololatræ consueverant quando tonabat : Nec mirum quia prisci gentiles adorabant etiam febrim, Dæmones malos et alia cuncta unde sibi noxam aliquam metuebant quo factum est, ut Antiquitus haberetur commune præceptum apud Ethnicos, sacrificandum esse malis Dæmonibus ne noceant qui nos etiam ætate

patrum nostrorum frequentissimus observatus fuit apud Indos ab Hispanis qui dudum eas provincias subjugarunt.... Unde verisimile satis est hoc Idolum esse Fulminis in Lybia Culti. Adito tertiam conjecturam quoniam Idolum hoc vibrare videtur lapidem illum, cuneatum ac fulgentem quem vulgus existimat esse lapidem fulminis.

Sacerdotes enim gentilium vulgi opinionem sectabantur in plerisque ut fidem suis technis aucuparentur....

En 1687, le docteur en théologie, pasteur et superintendant de Misène (Meissen) en Saxe, environs de Dresde, Mathieu Zimmermann, publiait chez Gunther, bibliothécaire à Dresde, un assez gros volume (824 pages, petit in-4) intitulé *Florilegium philologico historicum*; c'est une sorte de lexique d'archéologie et d'érudition, quelque chose comme la publication de fiches analytiques écrites par un curieux et un érudit. Quelques figures, grossières gravures sur bois, ornent l'ouvrage.

Elles ont pourtant un réel intérêt, telle celle de la page 363 qui illustre l'article de *Fulmine* et *Fulgure*. Cet article est la copie textuelle de l'appendice de Licetus sus indiqué; quant à la figure, c'est la reproduction de celle de Licetus, mais inversée et avec quelques variantes dans de petits détails. Ces deux textes sont donc absolument superposables. Si j'indique celui de Zimmermann, c'est qu'il ne semble pas avoir été noté jusqu'ici.

En somme, la description de l'objet n'est pas mauvaise. Il y est bien précisé que c'est un manche en bois de laurier d'un couteau de pierre, que « le vulgaire pense être une pierre de foudre ».

Pour une glose écrite en 1634, à une époque où la notion de céraunie régnait en maîtresse, c'est déjà fort intéressant, d'autant que l'auteur ajoute nettement que la pierre a été cassée et qu'elle était autrefois pointue.

Voilà donc un auteur du milieu du XVIIe siècle qui avait reconnu la vraie nature d'un instrument en pierre taillée et l'avait nettement différencié des céraunies du vulgaire.

Mais il y a plus : l'objet est indiqué comme incrusté de petites pierres, *diversis coloribus*, que plus loin l'auteur nous dit être rouge, jaune, vert et bleu. Il admire d'ailleurs vivement ce curieux objet : *Gaudeat igitur in sinu sibi nobilis vir Gaffarellus tam raræ antiquitatis possessor.*

Mais, chose curieuse, en parlant des sacrifices exécutés par les Indiens et qu'il devait connaître par les chroniqueurs espagnols, il n'a pas l'idée d'établir un rapport entre eux et son couteau... et cependant c'était pourtant là le nœud de la question.

Emmanchure, lame en pierre, tout cela rappelle bien le couteau à sacrifice mexicain. Mais il y a plus : la comparaison des figures de Licetus et de Zimmermann avec deux objets actuellement existants, montre une telle similitude que vraisemblablement il s'agit des mêmes pièces ou tout au moins d'objets à peu près identiques.

La première de ces pièces de comparaison se trouve au British Museum. C'est un des plus beaux spécimens de la section des antiquités mexicaines.

D'après les renseignements qu'a bien voulu me fournir sur cette belle pièce l'éminent conservateur du British Museum (department of british and medieval antiquities and ethnography), mon excellent ami Read, cet objet provient de Florence ou de Venise (comme nous l'avons vu plus haut, Gaffarelli, son propriétaire en 1633, habitait Venise). Il a fait partie de la collection Hertz, puis de celle de Christy avec laquelle il est entré au British. Il a été étudié par toute une série d'auteurs : Stevens, Brasseur, Tylor, Pigorini, et Read dans son mémoire sur les objets mexicains en bois, incrustés de mosaïques de pierres et coquilles, paru dans l'*Archæologie*, t. LIV.

Je fais passer sous les yeux de l'Académie la figure de cette pièce



Fig. 2. — Le couteau de pierre mexicain à manche de bois incrusté du British Museum.

publiée dans le *Short guide to the american antiquities in the Brit. Museum*, par Read (fig. 2).

La comparaison de ces deux images ne semble pas laisser le moindre doute. L'attitude générale si particulière, la position des mains, celle des jambes, la lame en pierre du poignard, les liens l'attachant au manche, tout cela est grossièrement mais nettement figuré sur le dessin ancien. La seule différence réside dans l'aspect de la tête très dissemblable. Y a-t-il une erreur de dessinateur, ou y avait-il une variante dans ces têtes?

Mais il y a plus encore : Licetus insiste beaucoup sur le manche : *ex ligno ad laurinum inclinante fragmentis rudium lapillorum diversi coloris incrustato compactum*; or le manche du couteau du British est également en bois dur brunâtre et entièrement incrusté de petites plaquettes de turquoises et de coquilles formant une vraie mosaïque aux teintes bleu, vert, rouge, jaune, blanc jaunâtre recouvrant toute la pièce. Ce sont exactement les couleurs que Licetus avait notées.

Reste la lame même du couteau. Toutes deux sont en pierre, mais celle du couteau de Londres est entière, celle du couteau décrit par le vieil auteur a été brisée comme l'indique nettement la figure, mais il ajoute *olim mucronatum*. C'était donc bien le même type de couteau de pierre.

L'autre pièce de comparaison est un superbe manche de poignard presque identique à celui de Londres, et qui se trouve au musée Kircher.

à Rome, avec un autre de forme un peu différente (reproduction d'un monstre animal). Les couteaux de pierre manquent à ces deux manches, qui ont été décrits et figurés en couleur par l'éminent conservateur, notre ami Pigorini (*Mémoires dei Lincei*, Section des Sc. morales et historiques, vol. 12, 1883-84). Il avait signalé également, mais sans détails, le texte de Licetus.

Tout ce qui vient d'être dit ci-dessus de la pièce de Londres peut s'appliquer à celle de Rome. Il est bien probable que l'une ou l'autre est celle qui a appartenu à Gaffarelli et que Licetus a figurée ou au moins que toutes sont l'œuvre d'un même atelier. Et en effet, la ressemblance des deux figures que nous publions est extrême comme on peut le voir.

Reste l'interprétation qu'en donne le vieil auteur. Pour lui c'est un objet trouvé : *inter rudera templi cujusdan Africæ* et qui devait jouer un rôle de protection contre la foudre. A ce propos, il rappelle les sacrifices faits aux démons par les Indiens pour éviter leur influence nocive comme : *observatum fuit apud Indos ab Hispanis qui dudum eas provincias subjugarunt*. Il était donc au courant des récits des chroniqueurs espagnols parlant du Mexique antique et, chose singulière, ce n'est pourtant pas à ce pays qu'il attribue le couteau étudié.

Cette interprétation de rôle protecteur du couteau de pierre contre la foudre est-elle absurde ou se rapproche-t-elle des observations ethnographiques déjà existantes? c'est ce que nous devons examiner en partant du couteau de pierre à sacrifice humain du Mexique ancien.

Ce couteau, comme tous les ustensiles cultuels, était, chez les Mexicains, à la fois un objet usuel, un symbole ou un objet magique.

Le couteau que nous étudions paraît être surtout un objet cérémoniel. La richesse de sa facture, sa fragilité, la forme peu pratique du manche, tout amène à cette interprétation.

Le couteau à sacrifice ordinaire avait un manche droit et uni; on peut s'en assurer en examinant les multiples figurations de sacrifices humains dans les codex mexicains : telle par exemple, la figure du Codex Laud de la Bibliothèque d'Oxford dont je présente ici une image agrandie, la grande figure du Codex Vaticanus 3738, etc.

D'ailleurs, le couteau était un symbole auquel se rattachaient nombre de faits de la théogonie mexicaine, entre autres l'épisode de la création des 16 000 héros. Le Dieu supérieur Ometeuctli désirant créer ces personnages lança sur la terre son fils le *tecpactl*, le couteau de pierre qui, en tombant, se brisa en 16 000 fragments; chacun d'eux donna naissance à un héros.

D'autre part, le tecpactl était considéré comme doué de puissances variées tenant à la fois à sa nature et à son rôle. Instrument divin d'abord, puisque le sacrificateur était fréquemment le représentant ou même l'incarnation du Dieu auquel le sacrifice était fait, il servait à ce sacrificateur, revêtu du costume et des attributs du Dieu, pour consommer le sacrifice. D'autre part, constamment couvert du sang sacré de la victime, il participait ainsi aux vertus saintes de ce sang. De plus, sym-

bole du feu de par sa nature même de *lapis fulmineus*, il représentait souvent le dieu du feu lui-même et c'est ainsi que dans le codex Borbonicus, Xipe Totec, le dieu du feu, est figuré sous forme d'un couteau à sacrifice. Fréquemment, dans les codex, il apparaît tantôt avec cette signification, tantôt avec celle d'un emblème du 18e jour du mois de vingt jours, ou caractérisant tous les cinq ans l'année du siècle mexicain de cinquante-deux ans. On peut voir plusieurs fois ces aspects dans le Tonalamatl d'Aubin.

L'idée du feu et même du feu céleste était attachée, au milieu de conceptions complexes, au couteau en silex. Aussi était-il parfois uniquement un objet cultuel ou magique sans emploi pratique.

J'ai eu l'honneur, il y a deux ans, d'en présenter à l'Académie un curieux spécimen provenant du grand temple de Mexico et dont la pointe était fortement implantée dans une boule de *copal*, la résine sacrée dont les Mexicains se servaient dans leurs cérémonies. J'ai montré alors que, dans le costume rituel des divinités mexicaines, le tecpactl apparaissait parfois comme simple accessoire, soit dans la coiffure, soit implanté dans un bracelet de bras ou dans la jarretière.

Dans les manuscrits astrologiques et divinatoires, le couteau de pierre se montre individualisé et anthropomorphisé. Le dessinateur lui figure un œil et une bouche, parfois des bras. C'est une image magique jouant un rôle dans les pronostics astrologiques. Deux spécimens agrandis d'après le codex Borbonicus que je soumets à l'Académie sont très nets à ce point de vue.

On le voit, l'idée du vieil auteur italien d'attribuer un rôle au couteau qu'il décrivait comme préservateur de la foudre, cadrait bien avec les idées d'alors, et que l'on retrouve d'ailleurs aujourd'hui encore dans le vieux fond des croyances populaires des campagnes, mais aussi avec ce que les récits des vieux chroniqueurs avaient pu lui apprendre touchant les croyances de peuples sauvages.

Donc, à ce point de vue encore, le rapprochement pouvait être fait entre les interprétations des auteurs du XVIIe siècle et ce que l'étude de l'archéologie mexicaine nous apprend.

Ces quelques considérations montrent que ce petit fait iconographique ancien présente un certain intérêt, aussi bien à cause de la comparaison avec deux objets similaires actuels que parce qu'il constitue la première figuration connue d'un objet mexicain antique et même d'un objet en pierre taillée dans un ouvrage du XVIIe siècle.

L'Autriche-Hongrie[1] et le Droit des Gens

Par J. LEFORT

Les publicistes de tous les pays ont, d'après des documents absolument certains, relevé et flétri comme ils le méritaient les forfaits commis par les Allemands en violation du droit international[2]. Le gouvernement d'Autriche-Hongrie a laissé accomplir en Serbie des cruautés non moins nombreuses. Cependant, par des circonstances qui ne se conçoivent guère, si ce n'est peut-être qu'il s'agit de régions lointaines, l'attention publique s'est moins portée du côté des hauts faits dont le « brillant second » (brillant non par ses qualités mais par ses félonies) répondra devant l'histoire, et qui encourent tout aussi bien la réprobation que ceux réalisés en Belgique, dans le Nord ou dans l'Est de notre pays. C'est ce qui a, sans nul doute, déterminé M. Reiss à faire connaître les excès dont les Serbes accusent l'armée d'invasion austro-hongroise. Son travail restera comme un acte d'accusation, et un acte d'accusation empruntant une autorité particulière aux conditions dans lesquelles il a été dressé. D'une part, en effet, M. Reiss est un neutre et un jurisconsulte : il est professeur à l'Université de Lausanne. De plus, les documents qu'il invoque ont été recueillis au cours d'une enquête faite sur place, après l'audition de nombreux prisonniers autrichiens et de centaines de témoins oculaires, après l'ouverture de tombes, l'examen de morts et de blessés, après la visite des villes. Enfin, l'auteur n'a point ajouté de commentaires; il a reproduit les déclarations et relaté les constatations, laissant le lecteur se faire tout seul une opinion. Grâce à M. Reiss, on est fixé sur ce qui s'est passé en Serbie.

Ce qui résulte de son enquête, c'est que l'armée autrichienne n'a reculé devant rien, qu'elle a semblé prendre pour tâche de méconnaître systématiquement toutes les prescriptions du droit des gens. Avec la per-

1. *Etudes et documents sur la guerre. — Comment les Austro-Hongrois ont fait la guerre en Serbie. — Observations directes d'un neutre*, par M. R.-A. Reiss, professeur à l'Université de Lausanne. — (Extr. de la *Revue générale du droit*, 1916, n° 1.)

2. Voy. J. Lefort, L'Allemagne et le droit des gens (*Revue générale du droit*, t. XXXIX, 1915, p. 143, et *Revue anthropologique*, déc. 1915).

fection des moyens en plus, le gouvernement impérial s'est mis sur le même rang que les Turcs dont ses ancêtres avaient eu tant à souffrir.

En premier lieu, c'est l'emploi des balles explosibles. Comme leurs tristes alliés, et avec autant d'impudence, les Autrichiens ont opposé une dénégation. Ce n'était qu'un mensonge de plus, car l'usage de ces projectiles est attesté, non pas seulement par le résultat de fouilles opérées sur les prisonniers, ainsi que par les aveux, par l'examen des blessés traités dans les hôpitaux serbes, mais surtout par la capture de multiples caisses de munitions revêtues de l'empreinte des manufactures impériales et portant la date de 1912, ce qui montre que depuis longtemps cette violation d'une prohibition formelle était prévue.

Vient ensuite le procédé cher aux *Boches*, soucieux de s'imposer par la terreur : le bombardement des villes ouvertes, Belgrade, Chebatz, Losnitza, par l'envoi d'obus non pas sur les seuls bâtiments de l'Etat ou sur les chemins de fer, mais tout aussi bien d'abord sur les légations des pays belligérants en dépit du drapeau espagnol qui les protégeait, puis sur les maisons privées, même situées loin des bâtiments de l'Etat; en dignes disciples de la *Kultur* germanique, les soldats autrichiens ont procédé méthodiquement à l'incendie, munis de pots en fer-blanc contenant un liquide qui servait à badigeonner les bâtiments auxquels il n'y avait plus qu'à mettre le feu.

Les militaires serbes blessés ou prisonniers ont été massacrés tout comme les combattants français et russes. Le fait ne saurait être contesté sous prétexte qu'il a été consigné dans des Rapports émanés des autorités militaires serbes; il se trouve établi par les affirmations de prisonniers autrichiens, par les dépositions de témoins oculaires, et il est mis hors de contestation par des documents photographiques pris sur place et reproduits par M. Reiss. Dans leur passion de carnage, les soldats austro-hongrois en sont arrivés à tuer des civils sans nécessité, en conformité d'ordres donnés par les chefs; des prisonniers austro-hongrois l'ont avoué et leurs déclarations sont en concordance parfaite avec les indications contenues dans les Rapports serbes et avec les renseignements recueillis par M. Reiss au cours d'une enquête personnelle.

Bien entendu, et l'occasion était trop bonne pour ne pas être saisie, la fortune mobilière a été l'objet de pillages : dans un grand nombre de maisons de ville et de campagne visitées par les Autrichiens, on a constaté l'effraction des coffres-forts, la disparition des objets de valeur, la destruction de tous ceux qui ne pouvaient être emportés. Les troupes d'invasion ont été dignes de celles qui opéraient en Belgique et en France. L'imitation a été si complète que, comme les Prussiens, les Bavarois, les Saxons, les soldats de l'empereur d'Autriche, Roi de Hongrie, Roi de Bohême, de Jérusalem, duc de Silésie, de Modène, Parme ....., ont laissé d'autres traces de leur passage, déposant avec soin des déjections sur les tables, dans la vaisselle, sur le plancher, etc.; il y a là une forme spéciale de sadisme qui est peut-être du ressort de la médecine mentale.

Toutes ces infamies étonnent à première vue, car les populations de

la Hongrie et de l'Autriche passaient, sinon pour plus raffinées, au moins pour moins brutes que celles de l'Allemagne qui, en dépit de la *Kultur*, compte encore nombre d'individus à mœurs primitives. Mais sans rechercher si les auteurs de ces méfaits ne sont pas les dignes descendants des soudards qui, lors de l'insurrection hongroise en 1848, se rendirent coupables de véritables crimes, fusillant, par exemple, des personnes reconnues innocentes parce que c'était une façon de faire disparaître de la terre un certain nombre d'ennemis, ce qu'il faut dire, c'est que la responsabilité remonte moins aux soldats, victimes des instincts de la brute faisant taire les sentiments d'honnêteté et d'humanité, qu'aux chefs dressés à une guerre impitoyable, dénués de scrupules, exaspérés par la résistance qu'opposaient des bandes de paysans aux armées d'un empereur puissant dont la domination nominale s'étend au loin, même sur des contrées dont il a été chassé. Les grands coupables sont l'entourage de l'empereur et l'empereur lui-même.

De tout temps, l'Autriche n'avait su que se faire détester par les Serbes, comme par toutes les populations slaves; les progrès de ce petit peuple, s'accroissant, s'enrichissant, prenant au dedans et au dehors le caractère d'une nationalité forte alors que l'Autriche marchait de jour en jours vers sa chute; le succès de cette race qui, par ses instincts démocratiques et par sa passion pour la liberté, avait su attirer les sujets hongrois de race serbe, en même temps qu'il inquiétait les pangermanistes[1], irritait l'aristocratie autrichienne et hongroise persuadée de la décadence de plus en plus marquée du gouvernement des Habsbourg, qui ne se maintenait que par les divisions des peuples, par l'armée, la police, la bureaucratie. Sous l'influence de l'élément allemand et magyare qu'exaspérait le seul nom de la Serbie, privé de l'hégémonie en Allemagne depuis Sadowa, François-Joseph avait songé à établir sa domination dans les Balkans; il convoitait la Serbie, et Salonique était son rêve; mais la Serbie barrait la route, elle s'interposait entre l'Autriche et la mer Egée. Il y avait là un obstacle. Il devait disparaître coûte que coûte, même avec une guerre et une guerre implacable, au prix d'atrocités auxquelles, du reste, oublieux du service rendu[2], le vieil empereur était habitué.

Il était le digne héritier de l'empereur Ferdinand, qui faisait bombarder Vienne par le bombardeur de Prague, et laissait les Croates, sous le sauvage Jellachich, torturer les Viennois, les Autrichiens avec Haynau massacrer les Hongrois, validait l'ordre de Radetzki d'en finir en deux

1. Un des leaders les plus brutaux du parti pangermaniste, rapporte M. Hanotaux, disait : « Il s'agit de savoir si notre suprématie ou celle des Slaves s'implantera en Autriche » (*Histoire illustrée de la guerre de 1914*, t. I, p. 156).

Sur le caractère des Serbes, voir les très intéressantes remarques formulées par M. le Dr G. Hervé, dans sa Conférence faite à la *Journée Serbe* du 27 mars 1915 (*Revue anthropologique*, sept. 1915).

2. N'est-ce pas l'armée croate qui, en 1848, a prêté à l'Autriche un secours efficace contre les Hongrois? — Voir ce que note fort bien M. le Dr G. Hervé (*loc. cit.*).

heures avec le jugement et l'exécution de Milanais arrêtés bien qu'innocents. François-Joseph, pour venger la défaite de ses troupes, avait prescrit des exécutions dans la Lombardie, fait incarcérer les patriotes italiens sous les plombs de Venise et dans les casemates du Spielberg; puis, dédaignant les conseils de modération du czar qui venait de le sauver des insurgés hongrois, il avait prescrit les mesures les plus rigoureuses, le supplice du comte Batthyani et des généraux hongrois, comme plus tard il a fait assassiner le noble comte Karolyi, attirant sur sa race la malédiction de la mère, malédiction réalisée par les événements; il avait ordonné à ses officiers la plus grande sévérité, aussi bien lorsqu'il y eut à réprimer l'insurrection de 1881-1882 qu'en 1905, quand le parti socialiste organisa une manifestation en faveur du suffrage universel; il avait fait peser une véritable tyrannie sur la Bosnie, l'Herzégovine, la Serbie[1].

L'Autriche était trop faible pour établir dans les Balkans l'hégémonie dont elle avait été dépouillée par le traité de San Stefano. N'ayant nulle part au monde fait du bien, selon le jugement de Gladstone, car partout elle avait suscité le mépris par son égoïsme, l'indignation par sa cruauté, elle ne pouvait avoir un allié, tant les gouvernements savaient comment la Monarchie autrichienne se conduit avec les nations unies par un traité et n'ignoraient point la fourberie déployée en Afrique à l'égard de l'Italie, en dépit de la Triple-Alliance. Elle ne pouvait songer qu'à un complice pour imposer aux populations slaves ce régime despotique et cynique de bureaucratie cléricale et policière qui, en Italie jadis, au Trentin depuis, a fait haïr le gouvernement des Habsbourg. L'empereur d'Allemagne s'offrait, désireux à la fois de réaliser l'utopie d'un empire mondial née dans un cerveau malade de mégalomanie, et d'empêcher toute velléité de retour à l'état de choses détruit en 1866. L'entente était facile, le Habsbourg voulant reprendre les contrées qu'il avait dû abandonner[2], le Hohenzollern désirant supprimer tout ce qui pouvait s'opposer à la suprématie allemande déguisée sous le nom de *Kultur germanique* (et ayant à cet effet lié partie avec l'archiduc François-Ferdinand, au point de s'emparer de son esprit pour faire servir les ambitions de celui-ci aux

1. François-Joseph, dit M. Hanotaux, passe pour un bonhomme et on le dit bon; mais dans les limites où ces mots peuvent s'appliquer à un monarque profondément égoïste (*Histoire illustrée de la guerre de 1914*, t. I, p. 167).

2. Tous les historiens de François-Joseph s'accordent à reconnaître qu'il n'a jamais eu d'autre pensée que celle de reprendre les territoires que sa couronne avait perdus ou d'en acquérir de nouveaux. Il n'a nullement pardonné à Napoléon III la double diminution de 1859 et de 1866, de même qu'il n'a point cessé de reprocher à Andrassy, qui pourtant avait fondé la Triple-Alliance, de n'avoir pas annexé la Bosnie et l'Herzégovine en 1878. — On sait que, dès 1913, l'Autriche voulait faire la guerre à la Serbie. Les déclarations de M. Giolitti à la Chambre des députés d'Italie, le 5 décembre 1914, ont été corroborées par celles de M. Take-Jonesco (*Le Temps*, 4 et 10 janvier 1915, et *La Grande Revue*, février 1915). On ne l'ignore pas, la victime de Sarajevo voulait annexer à l'Autriche la Serbie, la Roumanie et la Bulgarie, sous la forme d'Etats confédérés.

desseins de la politique allemande), tous les deux dénués de scrupules, pleins d'astuce et de fourberie. Chacun des souverains comptait sur les événements pour faire éclater le conflit ardemment souhaité de part et d'autre, mais n'était pas éloigné de faire naître l'occasion. Elle se rencontra avec le drame de Sarajevo que la police autrichienne (si bien dressée pourtant qu'elle a pu être citée comme modèle) ne put ou ne sut prévoir en empêchant l'entrée de l'archiduc dans une ville réputée pleine de conspirateurs déterminés à tout et recrutés parmi les Austro-Hongrois, pas plus, du reste, qu'elle n'avait voulu découvrir les assassins de l'archiduc Rodolphe en 1889[1].

Les deux souverains ont trompé leur peuple et le monde entier; l'un en prétendant que le crime de Sarajevo était l'œuvre des Serbes, alors qu'il n'ignorait pas que les véritables assassins (condamnés à des peines moins fortes que les Serbes impliqués dans l'attentat) étaient des Austro-Hongrois; l'autre, en invoquant des prétextes mensongers, des incursions dont les journaux moins asservis (tels que le *Vorwaerts*) ont reconnu la fausseté, en déclarant que la France, d'accord avec les alliés, voulait la guerre, tandis que l'Allemagne préparait ses armements et son espionnage depuis plus de quarante ans.

On a allégué qu'un moment, effrayé de la lutte qui allait éclater, prévoyant peut-être l'épithète de Maudit que lui donneraient des familles en larmes, même dans ses États, et se voyant à la fin de sa vie, le vieil empereur voulut chercher à reculer. S'il s'est produit une résistance à l'accomplissement d'un plan conçu de longue date, elle n'a pas été sérieuse. Sans parler de l'ambition malsaine de la tortueuse maison d'Autriche, il y avait la ferme volonté du Kaiser, décidé, d'accord avec les pangermanistes, le parti militaire, les intellectuels, les junkers, les hobereaux et les agrariens, à ne s'arrêter devant rien, à sacrifier la paix du monde à son orgueil et aussi à faire de l'Autriche sa vassale; il y avait encore le parti magyar qui, prenant sa revanche de l'asservissement de jadis, dominait l'Autriche et soufflait au prince, dont l'esprit était ailleurs, que les phalanges impériales seraient irrésistibles et que l'écrasement de la Serbie laverait le drapeau des défaites de Magenta, de Solférino et de Sadowa.

L'armée n'a rien négligé dans le choix des moyens pour arriver au but. A la lutte loyale telle qu'elle avait été engagée soit en Crimée, soit même dans les plaines de la Lombardie, elle a substitué toute la série des crimes monstrueux dont M. Reiss a fourni le récit; et, se prévalant de l'assentiment donné par le sinistre autocrate oubliant, au fond de son palais, qu'il risquait de s'éteindre en présence d'une mer de sang, elle a marqué d'une tache indélébile le souverain au bord de la tombe, tout comme les méfaits commis en Belgique et en France ont couvert d'opprobre le nom de Guillaume II.

1. Sur les circonstances qui ont amené la Monarchie austro-hongroise à prendre part à la lutte actuelle, on ne peut que recommander la lecture du remarquable ouvrage de M. Yves Guyot : *Les causes et les conséquences de la guerre*; tout y est dit et bien dit.

On s'est parfois demandé, dans les pays neutres, comment de tels forfaits ont pu être commis? Mais on n'a pas remarqué que nulle protestation n'était à prévoir. Il n'en pouvait venir du gouvernement, il était aux mains des Allemands de la Cisleithanie et des Magyars de la Transleithanie dont la haine pour les Serbes est proverbiale; — ni de l'autorité, tant elle considère que la rigueur est un moyen de domination même quand elle s'appuie sur la forfaiture[1]; — ni de la noblesse : égoïste et lâche comme elle l'a sans cesse été, soucieuse avant tout de ses privilèges, ne voyant que la chasse et le jeu, elle ne pouvait que souhaiter la disparition du petit peuple qui refusait de subir la loi d'un pouvoir rétrograde complaisant pour l'aristocratie; — ni de la diplomatie, figée dans une morgue hautaine, cachant son incapacité et son profond dédain pour les idées modernes, mais si bien étrangère à tout sentiment de loyauté qu'elle acceptait les agissements d'un ambassadeur intervenant dans les manœuvres des Germano-Américains aux États-Unis. Des réclamations n'étaient guère possibles : soit de la part du clergé, réglant son attitude sur celle du clergé allemand dont les manifestes ont révolté les consciences catholiques, admirateur naturel de l'absolutisme autrichien, encouragé en voyant le Saint-Siège se désintéresser un peu trop du massacre de personnes innocentes et des prêtres, comme de la dévastation et de la souillure des églises, au point d'avoir été accusé de négocier, grâce à ce silence complaisant, le rétablissement de certains avantages, avec les empereurs centraux cherchant à punir ce qu'ils appelaient la défection de l'Italie; — soit de la population qui, dans sa légèreté et dans la soif de plaisir qui la distingue, a préféré se laisser tromper par de fausses nouvelles, élevée, du reste, dans la crainte de la police; — soit même des journaux, car, dès le début, secondés fidèlement, sinon même surveillés par la presse reptilienne d'Allemagne, ils avaient entamé une campagne de dénigrement systématique contre les Serbes présentés comme pouilleux, voleurs, régicides, massacreurs.

Il ne restait plus, pour prévenir les excès, que l'état-major et l'empereur, chef suprême des armées.

Mais les officiers supérieurs réputaient lettre morte les conventions de La Haye; ils croyaient, en tout cas cherchaient à convaincre leurs troupes que les ennemis étaient des barbares qui se livraient à toutes les tortures et qu'il était de stricte justice de les détruire; pour eux, le mot d'ordre, comme le relève un document militaire rapporté par M. Reiss, était : sévérité la plus grande, dureté.

D'autre part, François-Joseph, personnification du droit divin, n'était pas disposé à abandonner les intrigues de cour, les séniles amours, les plaisirs indignes de sa situation qui, d'après un journaliste averti[2], le font

1. On connaît le procès de Zagreb en 1907 et celui de Friedjung en 1909 : dans le premier, l'accusation était basée sur des faits inventés par un agent provocateur; dans le second, il s'agissait d'un document falsifié par un membre de la légation austro-hongroise à Belgrade.

2. G. D., Le Maudit (*Le Temps*, 14 décembre 1915).

bafouer par les Viennois (peu difficiles pourtant), pour prescrire la clémence; l'homme de toutes les compromissions et de toutes les ingratitudes qui, en 1854, au cours de la guerre de Crimée, avait menacé d'envoyer une armée contre la Russie dont il avait réclamé l'aide peu auparavant quand la révolution le menaçait; qui, battu à Sadowa, s'était incliné en 1872 devant son vainqueur et acceptait de lui des grades dans l'armée prussienne; qui n'avait pas hésité à sacrifier de Béust parce que ce ministre déplaisait à l'Allemagne. Un tel prince n'était pas disposé à contrecarrer le commandement allemand quand il imposait aux chefs et aux soldats d'être impitoyables. Même affaiblie par l'âge, l'intelligence du souverain subsistait assez pour entendre les cris d'horreur que poussait l'Europe et pour imposer sa volonté à ceux qui gouvernent pour lui. Il est vrai que cet entourage savait à quoi s'en tenir sur les sentiments du porte-couronne, quand il songeait à l'indifférence égoïste avec laquelle François-Joseph avait accueilli la fin tragique de son frère Maximilien, le drame de Meyerling dans lequel sombra l'archiduc Rodolphe, le mystère de la disparition de l'archiduc Jean-Salvator devenu Jean Orth, l'isolement volontaire de l'archiduc Louis dans une des îles Baléares, le meurtre de l'impératrice Élisabeth, l'internement de l'archiduc Louis-Victor atteint d'insanité, l'assassinat de François-Ferdinand à Sarajevo.

Brûler des villes, des villages, anéantir des ruines (*etiam periere ruinæ*), massacrer des blessés, des civils ou les emmener en captivité, saccager, piller, violer, telle était la stratégie de Guillaume II. Elle ne s'écartait guère de celle admise par l'empereur d'Autriche, pratiquée par lui comme par ses devanciers; François-Joseph ne pouvait donc qu'imiter le Kaiser et *Sa Majesté apostolique, roi de Jérusalem*, ne répugnait pas plus à l'incendie des édifices religieux et au meurtre des prêtres catholiques que l'empereur protestant, *ami de Martin Luther*, devenu *Hadji Guillioum*.

Quoi qu'il en soit, les délits contre le droit international doivent être punis. La justice immanente s'en chargera. Le jour où, dans l'intérêt de la paix, de la sécurité, de la liberté, il sera procédé au règlement rendu nécessaire par la guerre, l'Autriche ne devra pas être la dernière à subir la peine de ses violations systématiques du droit des gens[1]. Les Habsbourg ont non seulement uni leur sort à celui des Hohenzollern, ils ont copié les procédés de guerre de l'Attila moderne; ils devront subir la loi qui sera faite à ce dernier; comme ils se sont fait cette loi, ce sera logique.

1. Le démembrement de l'Autriche-Hongrie, telle est la solution préconisée. — Cf. Yves Guyot, *Les causes et les conséquences de la guerre*, p. 371.

Livres et Revues

Robert H. Lowie. — *Psychology and Sociology* (in *American J. of Sociology.*, septembre 1915).

L'auteur fait une critique très pénétrante d'une École sociologique qui a fait un grand tapage en France dans ces dernières années, et je suis heureux de voir que les savants américains n'en ont pas été dupes. Cette École rejetait dans l'explication des faits sociaux la psychologie individuelle, et n'admettait que des *sentiments et des idées collectifs.* On devine bien que cette métaphysique fumeuse n'est pas née en France. L'âme des peuples a trouvé sa première expression dans le moi nouménal de Kant et de Fichte ; la pensée individuelle n'en est que le reflet. On reconnaît là ces théories autocratiques et prussiennes, absorbant les individus dans une entité supérieure, qu'il était facile ensuite de confondre avec l'État prussien et le pouvoir royal.

M. Lowie ne remonte pas à l'origine de ces théories, mais il reconnaît et démontre qu'elles n'expliquent rien. « Collectives ideas are blind alleys » écrit-il. Ce sont bien en effet des impasses où la science allemand s'était enfoncée depuis longtemps; je suis heureux de constater que l'École d'Anthropologie est toujours restée indemne de cette contagion.

Dr G. P.

Hubert Langerock. — *A study in professional deformation* (*Americ. J. of. Sociology,* juillet 1915).

L'influence persistante de la profession crée chez l'individu une déformation dans ses processus de raisonnement et une fausse évaluation de sa propre activité dans le groupe social auquel il appartient. Il en résulte un esprit de corps, un *professionalisme*, que l'auteur définit assez heureusement « une espèce d'égoïsme introspectif ». Il donne plusieurs exemples de professionalisme, en se tenant d'ailleurs plus près de la discussion politique que de l'examen psycho-social réel. Il conclut que chaque progrès dans la démocratie amène une diminution du professionalisme. C'est un acte de foi que l'auteur ne tente même pas d'appuyer sur quelques preuves tirées de la Sociologie comparée; pourtant il y a déjà plus de deux mille ans qu'Aristote a créé cette science et donné d'admirables modèles; il serait peut-être temps de s'en servir.

Dr G. P.

Victor S. Yarros. — *Human progress : The idea and the reality* (*Amer. J. of Sociology*, July 1915).

L'auteur se demande si la terrible guerre qui se déroule actuellement ne va pas ébranler la croyance générale au Progrès.

On sait que l'Institut de Sociologie avait tenu il y a quelques années à Berne un congrès sur ce sujet. J'y ai pris part comme rapporteur, mais je dois modestement reconnaître que de l'ensemble de nos travaux n'a pas jailli beaucoup de lumière; j'avais marqué mon scepticisme, à cette époque, et l'article précédent ne le fera pas évanouir. Le concept de progrès est terriblement difficile à définir! Il ne faut le confondre ni avec le simple changement, ni avec l'évolution qui peut être régressive. Il implique, par étymologie, la marche vers un but: mais qui peut, en dehors d'un pur acte de foi, marquer un but à l'humanité, en supposant qu'il y ait une Humanité et non plusieurs.

M. V. Y. pense que l'idéal de progrès ne sera pas profondément atteint par la guerre. Certains croient qu'elle est même un instrument du progrès. Celui-ci, conclut l'auteur, ne repose pas essentiellement sur un intérêt de classe, ni sur le perfectionnement des méthodes scientifiques et techniques, ni même encore sur une organisation sociale, économique et politique supérieure, mais sur le sentiment toujours grandissant de Justice.

Je ne discuterai pas ces conclusions, car je craindrais de faire plutôt de l'Eristique que de la Science; mais je regrette que l'auteur n'analyse pas le concept de Justice, qui est au moins aussi confus et aussi obscur que celui de progrès.

Dr G. P.

ANUARIO DA CASA PIA DE LISBOA. — *Ano economico de 1914-15*, 522 p.

Parmi les nombreux renseignements que donne ce livre sur l'instruction et l'éducation en Portugal, je suis heureux de signaler un discours de notre éminent collègue A. Aurelio da Costa Ferreira, nommé récemment directeur de la Casa Pia, et dont on connaît les intéressants travaux en Anthropologie. « Quand une nation, dit-il, quelle que soit sa culture apparente, en temps de paix, n'élève pas ses soldats de façon à ce qu'en temps de guerre leur cruauté ne les fasse pas confondre avec les bêtes féroces, et leur barbarie avec les sauvages, cette nation n'est pas encore complètement civilisée.... Le Portugal et la France sont deux nations sœurs; toutes deux ont bu *le lait de la louve*, comme dit le grand Anatole France... La France est le cœur de la civilisation latine. »

Ces quelques citations suffisent à montrer l'esprit aussi cultivé que généreux de l'éminent anthropologiste portugais.

Dr G. P.

Le Directeur de la Revue,
G. HERVÉ

Le Gérant
FÉLIX ALCAN

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

Métis de Cochinchine

Par T.-V. HOLBÉ

(*Suite* [1])

MÉTIS FRANCO-ANNAMITES.

J'ai déjà dit que les caractères morphologiques des métis de demi-sang, ici comme ailleurs, sont ordinairement mixtes. Il n'en est cependant pas toujours ainsi et certains métis pourraient fort bien être pris pour de vrais Annamites. C'est ce qui fait dire, beaucoup trop souvent, certainement : les enfants de M. X... ou de M. Y... sont, en réalité, ceux de son cuisinier, de son boy ou de son secrétaire. Si la chose est parfois vraie, et il n'y a pas à en douter, il s'en faut qu'elle soit toujours exacte, car alors comment expliquer que d'autres métis soient d'apparence beaucoup plus européenne qu'annamite? On peut, hélas! ne pas toujours être le fils de *son père*, mais on est toujours fatalement l'enfant de sa mère.

L'enfant que voici (fig. 1), a le teint clair, les cheveux presque blonds, les yeux bleus, ce qui est excessivement rare chez les métis de demi-sang et cependant c'est la mère qui est annamite; il ne peut donc y avoir ici aucune supercherie, aucune fraude.

Voici (fig. 2 et 3), deux jeunes filles métisses — quatorze et dix-huit ans — qui montrent bien que les produits de notre race avec les Annamites sont loin d'être vilains.

A. B., trente ans (fig. 4) — tous caractères mixtes — très sérieux, comme ses frères du reste, et très bon garçon. A toujours été très bien noté par ses chefs. A épousé une Annamite de bonne famille dont il a un très bel enfant. Repris par le service militaire au début de la guerre, il occupe, depuis un an, les fonctions d'interprète dans une de nos grandes usines de la région pyrénéenne, où l'on fabrique des munitions et où l'on utilise la main-d'œuvre de plusieurs centaines d'Annamites.

Mondière avait entrevu le rôle important que pourraient jouer un jour nos métis dans la colonie, lorsqu'il écrivait : « ... mais il est un autre

1. Voir *Revue anthropol.*, 1914, p. 281 et suiv.

procédé pour le peuplement des colonies, ce sont les métis. Sous ce rapport, la Cochinchine semble favorisée; les unions d'Européens et surtout de Français avec les femmes annamites donnent des métis réellement bien doués tant au physique qu'au moral [1]. » Or, quand Mondière quitta la Cochinchine qu'il avait habitée pendant quelques années, la conquête de ce pays datait de moins de vingt ans, les métis n'étaient pas encore nombreux et aucun d'eux n'était adulte. Aujourd'hui, de l'avis des gens les plus compétents, nos métis doivent compter au minimum un millier de représentants et comme je l'ai déjà dit dans la première partie de ce travail, ils ont montré qu'ils sont aptes à remplir dans la colonie les fonctions les plus diverses.

Si l'on voulait tenter le dénombrement exact de nos métis franco-annamites, la chose serait impossible, pour bien des raisons : — plusieurs Français sont mariés légitimement avec des femmes annamites; leurs enfants sont donc des métis, anthropologiquement, mais légalement ces enfants sont tout simplement des Français; — il y a, parmi la population indigène, un nombre appréciable de métis clandestins, dont la plupart ignorent le nom de leur père et dont certains, même, ne se doutent pas qu'ils ont du sang français dans les veines. Anthropologiquement métis, ceux-ci sont, en fait, Annamites; il faut, d'autre part, tenir compte des pseudo-métis dont certains sont nés de mères annamites et *de pères français* avec le concours du boy, du cuisinier et du secrétaire indigène; ils ne sont métis qu'officiellement, quand ils sont reconnus, de même que ces Annamites purs qui, moyennant finances, ont trouvé des Français qui ont consenti à les reconnaître pour leurs fils!

Plusieurs métis retournent à l'Annamite par la volonté raisonnée de leur père. Il y a quelque vingt-cinq ans, étant un jour en excursion dans la province de Bien-Hoâ, je m'arrêtai quelques instants au petit hameau de L... sur les bords du Donnaï, dans la propriété d'un colon nommé M... que je connaissais et qui est mort depuis longtemps. M... avait déjà plusieurs enfants. — « Que comptez-vous faire, plus tard, de toute cette petite famille »? lui dis-je. — « Ma foi, me répondit-il, moi, je suis destiné à mourir ici, je suis pauvre, je vis sur ma propriété que je fais valoir moi-même, au milieu des Annamites dont j'ai, en grande partie, adopté le genre d'existence, mes enfants seront annamites. J'aime mieux qu'ils deviennent de bons Annamites que de mauvais Français. Que voulez-vous, ajouta-t-il, en me désignant son aînée, une fillette superbe, que j'envoie ça dans une école à Saïgon? Mais elle y prendra des habitudes et des goûts de luxe, puis, elle aura honte de sa mère et de moi, et finalement elle deviendra une..., comme il y en a tant dans la capitale. Non, quand elle sera en âge, je la marierai à un brave garçon du pays ; elle fera une bonne mère de famille annamite et je suis convaincu qu'elle sera bien plus heureuse ainsi. » — C'était, à mon sens, parfaitement raisonner. Un autre vieux colon, très connu de tous les anciens

1. *Bull. Soc. Anthropol.*, Paris, 1886, p. 270.


Fig. 1.


Fig. 4.


Fig. 2.


Fig. 3.

Fig. 1-4. — Métis franco-annamites.

Français de Cochinchine qui l'appellent parfois « le patriarche de l'île de la tortue », et qui a eu de deux femmes annamites une assez nombreuse lignée, a agi de même; ses aînés sont déjà mariés avec des gens du pays.

Nous avons actuellement en Cochinchine, non seulement des métis de demi-sang, qui sont évidemment les plus nombreux, mais encore des quarterons, des métis de retour (3/4 de sang annamite), et des sang-mêlé provenant des unions, en tout sens, de ces divers métis entre eux.

Métis Xeno-Annamites.

A) *Métis arabo-annamites.*

Il y a seulement quelques années qu'un petit nombre d'Arabes du sud (une trentaine), sont venus se fixer à Saïgon et dans la banlieue, où ils exercent les métiers de petits marchands ambulants, de prêteurs-usuriers et de gardiens de nuit. Ils n'ont pas amené de femmes avec eux. Je ne sache pas que jusqu'à présent ils aient produit des métis avec nos femmes indigènes, mais cela viendra, *inch'Allah!* car on sait que la continence n'est pas la principale vertu des sectateurs du Prophète. Antérieurement, il n'y avait qu'un seul Arabe qui avait fixé son domicile à Saïgon, on peut dire dès le lendemain de la conquête. Il était chef-chauffeur, recruteur interprète, sur nos bâtiments de l'État, où il servit pendant plus de trente ans. Nadjib, né à Moka, avait fait les campagnes de Chine et de Cochinchine 1858-62. Il était citoyen français et chevalier de la Légion d'honneur, ayant rendu de réels services dans la marine. Il prit sa retraite il y a vingt-trois ou vingt-quatre ans et résida définitivement à Saïgon, où il s'était créé une famille. Il mourut, il y a cinq ans environ, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Il a laissé cinq filles, toutes belles femmes; l'une d'elles a épousé un Français il n'y a pas bien longtemps.

B) *Métis négro-annamites et Métis mulâtro-annamites.*

Les nègres qui ont donné ici quelques métis avec des femmes annamites, étaient des nègres antillais. J'ai connu il y a longtemps deux de ces métis : une fille et un garçon, n'appartenant pas à la même famille. Les caractères nègres dominant beaucoup chez eux, ils étaient l'un et l'autre fort laids. Je ne les ai plus revus depuis de nombreuses années; je crois qu'ils sont fixés dans l'intérieur du pays.

Je connais encore une mère de famille (qui est grand'mère depuis peu de temps, quoique n'ayant pas encore atteint la quarantaine) qui a été et qui est encore une belle et jolie femme. Et un petit garçon qui avait cinq ans la dernière fois que je l'ai vu, il y a sept ou huit ans; il avait de fort jolis traits et des yeux merveilleux. Son père, qui a été envoyé dans une autre colonie, l'a emmené avec lui, paraît-il.

Voici deux jeunes sœurs (fig. 5) *quarteronnes*, nées de mère négro-

annamite et de père annamite pur; l'aînée a les cheveux ondulés, la plus jeune les a droits; les caractères annamites sont plus accentués chez cette dernière que chez sa sœur.

Nous avons à Saïgon et dans le reste de la Cochinchine plusieurs métis de pères mulâtres et de mères annamites; chez presque tous, les caractères nègres peuvent être décelés au premier coup d'œil.



Fig. 5. — Métisses négro-annamites.

Ch..., vingt-deux ans (fig. 6), métis mulâtro-annamite, n'a du blanc que les cheveux fins et châtains; comme teinte et comme finesse, la peau est celle de l'Annamite; la morphologie est presque entièrement nègre : dolichocéphalie, étroitesse du bassin, jambes plutôt longues, mollet haut et peu fourni, etc.. Ch..., que je connais depuis longtemps, était plus Annamite dans son enfance; il semble que les caractères nègres s'accentuent avec l'âge.

Des deux frères M..., l'aîné, employé de l'administration, est un homme sérieux; plusieurs caractères laissent deviner en lui le sang du vieil

ancêtre d'origine africaine. Le cadet est un dissipé et n'a jamais rien pu faire de bon. Je l'ai connu il y a quelque dix ou douze ans, il pouvait avoir dix-huit ans à l'époque. Il n'avait absolument rien du nègre et on aurait fort bien pu le prendre pour un vrai métis franco-annamite.



Fig. 6.



Fig. 7.

Fig. 6-7. — **Métis négro-annamites,**

Cependant, quoiqu'il fut fort joli garçon, il avait incontestablement dans sa physionomie quelque chose de son père mulâtre.

La figure 7 représente un métis de vingt-cinq ans, né de père quarteron martiniquais et de mère annamite; 1/8 s. nègre + 3/8 s. français + 4/8 s. annamite.

C) *Métis hindo-annamites.*

Je réunis sous cette appellation tous les métis nés de mères annamites et de pères natifs de l'Inde, fort différents de types : marchands musulmans, tous plus ou moins teintés, d'origine aryenne ou sémite, dont les ancêtres vinrent de l'Afganistan et de la Perse ou de l'Arabie, pasteurs noirs de la sous-caste des Poullé, Eurasiens basanés (métis européo-hindous), Indiens[1] renonçants (citoyens français), les plus noirs de tous[2], etc...

En général, les enfants métis des Indiens non-renonçants prennent la religion et le genre de vie de leur père et quand plus tard celui-ci retourne au pays d'Hanouman, ils le suivent et sont, de ce fait, perdus pour la Cochinchine. Ce n'est que lorsque le père se trouve définitivement séparé d'eux, par la mort par exemple, les laissant tout jeunes non encore façonnés à la manière hindoue, que ces enfants peuvent se fondre dans la race annamite. Il n'en est pas tout à fait de même des enfants métis d'Indiens renonçants qui, eux, sont plus fréquemment délaissés avec leurs mères et sont destinés à être absorbés par les indigènes.

H. S..., dix-huit ans, au moment de la photographie (fig. 8). — Facies mixte, morphologie plutôt annamite, mais couleur de la peau tirant franchement sur le noir. — Son père, vrai dravidien et citoyen français,

1. On a vraiment fait un abus trop grand de ce mot : Indien. Il sert depuis des siècles à désigner indistinctement tous les indigènes non nègres des pays tropicaux. Je préfère réserver ce terme aux aborigènes des deux Amériques qui n'ont pas d'autre nom pour être désignés en bloc et j'aime mieux appeler tous les natifs de l'Hindoustan, Hindous, quoique ce dernier mot ait été souvent pris dans un sens plus restreint. Ici, cependant, je me crois tenu d'employer le terme officiel, consacré par l'administration : les Indiens renonçants, par opposition aux Indiens non-renonçants.

2. Quels sont ceux parmi les natifs de nos établissements de l'Inde qui ont consenti à renoncer à leurs statuts personnels, à leurs statuts de castes pour devenir citoyen français? Ce sont ceux, bien entendu, qui n'avaient rien à perdre mais qui avaient au contraire tout à gagner au change. C'étaient le plus souvent des gens de tout à fait basses castes et même des hors castes, des gens de race impure, comme les appelaient les autres. Du reste tous chrétiens, ils ont des noms de baptême qui se trouvent dans notre calendrier; plusieurs même ont des noms de famille français, ayant eu, disent-ils, un ancêtre de notre race, aux temps héroïques de Dupleix ou du bailli de Suffren. C'est ainsi que, selon la parole de l'Evangile, les derniers sont devenus les premiers!

Ces gens-là nous ont été fort utiles, certes, dans les premiers temps qui ont suivi la conquête de la Basse-Cochinchine, à cause de l'insalubrité notoire du pays qui rendait difficile le recrutement, dans la métropole, du personnel destiné aux petits emplois des diverses branches de l'administration; mais depuis, le pays s'est considérablement assaini et nous avons donné l'instruction à des masses d'Annamites que la plus élémentaire justice, sans parler des autres raisons, voudrait voir occuper la plupart des situations encore dévolues aux indigènes du Décan. Mais voici : les Annamites ne sont que « sujets de la France », tandis que les Indiens renonçants sont « citoyens français » et partant *électeurs!*

était ici agent de la police municipale. Alcoolique invétéré, il mourut il y a six ans à Pondichéry, sa ville natale, où il se trouvait en congé, quinze



Fig. 8.



Fig. 9.

Fig. 8-9. — Métis hindo-annamites.

jours après s'être légitimement marié avec une femme de son pays. Il avait laissé à Saïgon deux enfants métis d'une concubine annamite : un garçon et une fille qu'il avait reconnus, mais dont il paraît ne jamais s'être beaucoup occupé. La mère annamite apprit, tout en un coup, le

mariage et la mort du père de ses enfants, dont l'aîné, H. S... devait avoir seize ans à ce moment. Courageuse comme le sont presque toutes les mères annamites, elle se mit à travailler et ses enfants ne manquaient de rien. Mais voilà que la mort la prit elle-même deux ans plus tard; alors les deux malheureux enfants commencèrent à connaître de tristes jours. La fillette A. S... fit quelques travaux de couture et H. S... trouva au chemin de fer de Biên-hoâ un petit emploi qu'il perdit au bout de quelques mois, je ne sais trop pour quelle raison, et ce fut la misère noire, c'est le cas de le dire. Je ne revis jamais plus A. S... et je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Quant à H. S... j'essayai d'intéresser à lui M. le commissaire central qui m'avait fourni des renseignements sur son père et voici la lettre que j'adressai à ce magistrat, à la date du 20 février 1913 :

« J'ai revu H. S... et je lui ai fait raconter son histoire, elle est navrante. Il vit comme il peut avec sa sœur; la mère, l'ancienne *congái* de S... étant morte depuis six mois. H. S..., ne touche aucune pension, aucune somme par suite du décès de son père ; tout va à la « légitime » que ce dernier a laissée à Pondichéry. H. S... est citoyen français, puisque son père qui l'a reconnu, l'était lui-même; néanmoins, il ne possède pour ainsi dire pas un mot de notre langue, c'est un vrai paria et cependant, le recrutement saura bien le trouver dans deux ans, pour en faire un soldat de la France. Croyez-vous que ce n'est pas là un cas intéressant? »

H. S..., ignorant, loqueteux, ne trouvait pas à se placer même comme surveillant de travaux ou planton. Les compatriotes et anciens amis de son père lui payaient plus facilement à boire qu'à manger; quand je le rencontrais dans la rue il détournait la tête. La misère est mauvaise conseillère et je crois bien que H. S... en vint à faire partie de cette catégorie d'Asiatiques déclassés comme on en trouve tant dans toutes les villes d'Extrême-Orient, mais qui ont aussi dans nos grandes villes de France et d'Europe des émules dont Tardieu a écrit : *cognomine* pomp... de d... *sive* de n... *quod est horribilis et turpissima appellatio dicuntur*.

Je n'avais plus aperçu H. S... depuis fort longtemps, lorsque au début de la présente année 1916, je fus un jour salué dans la rue par un soldat de l'infanterie coloniale, au teint fort obscur, qui sembla vouloir me parler. Je fis arrêter mon pousse-pousse, le soldat s'approcha, c'était H. S... Il était devenu très vigoureux et sa peau avait considérablement foncé (personne n'ignore que c'est là un signe de bonne santé chez les gens de races noires). Il me remercia de m'être intéressé à lui dans le temps et me dit qu'il était soldat depuis plus d'un an; d'abord envoyé au Tonkin, il faisait partie, depuis quelques mois, de la garnison du Cap Saint-Jacques et était venu à Saïgon, en permission de quatre jours. Le métier de soldat est dur, me dit-il, on nous fait beaucoup travailler, mais on est bien nourri. Il était heureux d'être devenu gaillard, mais il se montra moins enchanté du rembrunissement de sa peau, ce qui pourtant était une conséquence du reste.

Si je me suis étendu un peu longuement sur le cas de H. S..., c'est pour montrer dans quel état pitoyable peuvent tomber certains de ces métis,

moitié figue, moitié raisin, quand ils viennent à être privés de leur famille. Plus de foyer, plus d'affection, plus de ressources, personne ne s'intéresse à eux. Comment, dans ces conditions, ne seraient-ils pas la proie de la misère morale et physiologique? H. S... fut sauvé par le service militaire.

Joseph, trente ans (fig. n° 9). Tout jeune perdit ses parents. Son père était un laitier de la sous-caste des Poullé établi à Cholon, sa mère anna-



Fig. 10. — Métisse hindo-annamite.

mite n'était pas catholique; dans ces conditions, comment se fait-il que Joseph soit un fervent chrétien et s'appelle Joseph? Impossible de pénétrer ce mystère, Joseph est muet sur ce point. Je suppose que l'enfant, étant devenu orphelin de bonne heure, aura été recueilli et élevé par la Sainte-Enfance.

Par la couleur de sa peau, Joseph rappelle les Annamites, mais la teinte, au lieu d'être fondue, uniforme, lorsqu'on regarde de près, parait due à une masse de toutes petites taches foncées, comme des taches de rousseur, rapprochées mais cependant séparées. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de faire la même observation sur des métis dont un des éléments constituants appartenait à une race noire.

La morphologie, chez Joseph, peut être considérée comme mixte mais sa tête n'a rien de l'Annamite; ses traits et sa physionomie sont exclusivement Hindous.

Thi-hai-Nhi, dix-huit ans (fig. 10). Son père, Mougamadou S..., marchand d'étoffes, était un Hindou musulman. Il mourut laissant Thi-hai toute jeune. Sa mère alors se retira dans son village natal à 10 km. environ de Saïgon. Là, Thi-hai s'est tout à fait annamitisée et il faut être

prévenu pour voir, dans le pigment foncé qui borde ses lèvres et qui teinte ses paupières, des preuves de métissage avec une race plus colorée. Thi-hai Nhi, quand je la fis photographier, il y a trois ans, était fiancée; ce doit être aujourd'hui une bonne mère de famille *Annamite*.

D) *Métis tagalo-annamites.*

On sait que, lors de la conquête de la Basse-Cochinchine (1859-1861), nos troupes furent aidées par un contingent tagal que commandait le colonel espagnol Pallanca. Ces soldats avaient été amenés de Manille sur l'aviso à vapeur, *El Cano*, lequel participa avec notre escadre au bombardement de la citadelle de Saïgon. La paix signée avec le gouvernement de Hué, ceux des *filipinos* qui voulurent rentrer chez eux furent rapatriés par l' *El Cano*, les autres furent autorisés à se fixer en Basse-Cochinchine où ils nous rendirent bien des services, au début de l'occupation de ce pays. J'ai connu beaucoup de ces vieux guerriers de Pallanca et quand j'arrivai à Saïgon, au commencement de 1882, un tiers de nos infirmiers, à l'hôpital militaire, étaient d'anciens soldats du contingent hispano-manillais. Tous avaient pris femme dans le pays, leur postérité s'est complètement indigénisée et, dans la plupart des cas, ne saurait plus être différenciée des vrais Annamites. Les ancêtres sont morts, je ne connais que deux survivants fort âgés. Depuis la révolte de Luzon et l'occupation américaine qui a suivi de près, un certain nombre de proscrits sont venus s'établir provisoirement en Cochinchine, mais la plupart sont mariés et ne laisseront que fort peu de traces de leur passage dans le pays.



Fig. 11. — Métis tagalo-annamite.

La photographie que voici (fig. 11) date de décembre 1889; c'est celle d'un de mes anciens boys, métis tagalo-annamite. Quoique, par les traits du visage, il ressemblât beaucoup à son père Augustino, infirmier à l'hôpital, il était impossible de le prendre pour autre chose qu'un Annamite pur.

La figure 12 représente deux enfants *quarterons* (1/4 s. tagal et 3/4 s. annamite); le père étant métis tagalo-annamite et tenant plus du Tagal que de l'Annamite. La fillette, qui est l'aînée, est tout à fait annamite; au contraire, le garçonnet, dont le teint est sensiblement plus foncé que celui de sa sœur, a le type tagal presque autant que son père; il en a

aussi l'expression du regard et le caractère. Il y a un troisième enfant plus jeune, encore une fillette; elle est d'aspect annamite.

E) *Métis malayo-annamites.*

Nous avons en Cochinchine, si l'on peut ainsi dire, deux sortes de Malais :

1° les Malais indigènes, au nombre de deux mille environ, tous fixés sur les bords du Bassac dans la province de Chaudoc. Ces Malais ne se marient qu'entre eux ou avec les filles des Cham musulmans leurs voisins [1].

2° les Malais étrangers, au nombre de près de trois cents, la plupart originaires de la Presqu'île ou des Straits-Settlements; presque tous sont fixés à Saigon ou à Cholon.

Le nombre des femmes étant sensiblement égal à celui des hommes, les mariages mixtes sont plutôt rares; les enfants doivent forcément devenir musulmans et malais et les mères annamites sont traitées à la musulmane, ce qui ne convient guère au caractère annamite. Aussi, lorsque le père meurt en laissant des enfants tout jeunes, non encore façonnés à la malaise, la mère redevient volontiers Annamite avec ses enfants qui se fondent alors dans la masse indigène. J'ai connu deux cas de ce genre, mais, en général, les métis malayo-annamites, quand ils sont parvenus à l'âge adulte, sont complètement malayisés.

La figure 13 nous montre quatre métis malayo-annamites appartenant à trois familles différentes, la jeune fille (16 ans) est la sœur du gamin qui est à côté d'elle. — On voit combien la physionomie des deux aînés, (le jeune garçon a dix-sept ans) est sérieuse; c'est l'expression malaise. Les deux petits, au contraire, ont conservé quelque chose de l'air mutin des jeunes Annamites. Ceci tient, en partie, bien entendu, à leur origine, mais surtout aussi au fait qu'ils passent la plus grande partie de leur temps à jouer dans la rue, avec les gamins annamites de leur âge, dont ils prennent forcément un peu de l'humeur et des habitudes; les pratiques sévères de la religion de Mahomet n'ont pas encore eu le temps de donner à leur physionomie cet air sérieux et réservé qui caractérise les Malais et qu'ils finiront par prendre avec les années. De ces quatre sujets, c'est chez la jeune fille que les caractères ethniques des Malais sont le plus accentués.

F) *Métis chino-annamites.*

C'est, selon moi, abuser quelque peu du mot « métis » et le détourner de son sens primitif précis, que d'appeler ainsi les produits du croise-

1. Ces Malais et ces Cham provenant du Cambodge se fixèrent dans le pays de Chaudoc dans la première moitié du XIXe siècle, à l'instigation du gouvernement annamite qui trouvait en eux d'excellents soldats pour garder la frontière du Sud-Ouest. — Au Cambodge, les Malais ont plusieurs petites colonies échelonnées sur les rives du Mékong. Ces gens, positivement originaires de la presqu'île et des îles malaises, vinrent s'établir en pays Khmer, surtout au cours des XVIe et XVIIe siècles.



Fig. 12. — Métis tagalo-annamites.



Fig. 13. — Métis malayo-annamites.

ment entre Chinois et Annamites; autant vaudrait parler de métis franco-anglais ou austro-espagnols! Cependant, le terme est consacré ici, dans notre Indochine, et l'on dit officiellement : les métis chino-annamites, en parlant de ceux auxquels les Annamites ont, dès les temps anciens, donné le nom de Minh-huong. Ces Minh-huong ont, pendant très longtemps, suivi presque tous la nationalité de leur père chinois. Mais ils auraient fini par constituer un état dans l'état; aussi un édit de l'empereur Minh-Mang, en 1827, conféra-t-il à tous les Minh-huong la nationalité annamite avec les charges et privilèges y attachés. Cet édit tomba en désuétude, dès le début de l'occupation française de la Basse-Cochinchine; ainsi, nos Minh-huong recommencèrent-ils à devenir Chinois et ce n'est qu'en 1892 que l'ordonnance de Minh-Mang fut remise en vigueur par notre administration, non sans quelque résistance de la part des intéressés. Nous pouvons bien, en effet, plier les Minh-huong à nos lois et règlements, en les assimilant aux Annamites, mais nous ne saurions les empêcher d'adopter, quand il leur convient, le costume chinois de préférence au costume annamite, d'employer la langue chinoise plutôt que la langue annamite, de vivre enfin les mœurs chinoises de préférence aux mœurs annamites. Le plus grand nombre des filles Minh-huong épousent des Chinois et de ce fait sont perdues pour la colonie. Quant aux hommes, ceux qui ne quittent jamais le pays de Basse-Cochinchine finissent malgré tout par s'indigéniser avec le temps. Ceux qui, au contraire, suivent leur père en Chine quand le moment de la retraite a sonné pour lui, c'est-à-dire quand il estime qu'il peut aller vivre dans son pays natal du produit des économies réalisées en terre de Nam-Ky, ceux-là deviennent vrais Chinois dès leur débarquement à Canton, à Swabow ou à Amoy; pas besoin pour eux de loi Delbruck! et si plus tard ils croient devoir revenir sur les rives du Donnaï ou du bas Mékong qui les ont vu naître, ils sauront bien se prévaloir de leur qualité de Minh-huong, auprès de l'administration française.

Je suis oiseau, voyez mes ailes; je suis souris, vivent les rats!

Le nombre des Chinois, en Basse-Cochinchine, a toujours été très grand, beaucoup plus grand qu'au Tonkin et en Annam, le pays étant bien moins peuplé et bien plus riche que les deux régions précitées; aussi, je ne crois pas exagérer en disant que l'on retrouverait des traces de sang chinois chez un vingtième au moins de nos Cochinchinois. Certaines régions, telles que celle de Hatien par exemple, furent primitivement colonisées par des Chinois qui prirent des femmes annamites ou cambodgiennes, et ce sont les descendants de ces métis chino-annamites et chino-cambodgiens qui forment la plus grande partie de la population actuelle *Annamite* de Hatien.

Les Minh-huong fixés définitivement dans le pays se fondent dans la population indigène et les Annamites dont le père est Minh-huong ne se distinguent plus des autres.

Voici (fig. 14) un Minh-huong avec sa femme annamite et ses deux enfants complètement annamites.

Et (fig. 15) trois beaux enfants Minh-huong, de neuf, six et trois ans;



Fig. 14.



Fig. 15.

Fig. 14-15. — Minh-huong.

les deux garçonnets ont des caractères mixtes, la fillette, qui est l'aînée, est complètement annamite.

Les figures 16 et 17 représentent deux jeunes filles Minh-huong; la

première (16) a non seulement les traits beaucoup plus chinois qu'annamites mais encore est vêtue et coiffée à la mode chinoise, de telle sorte

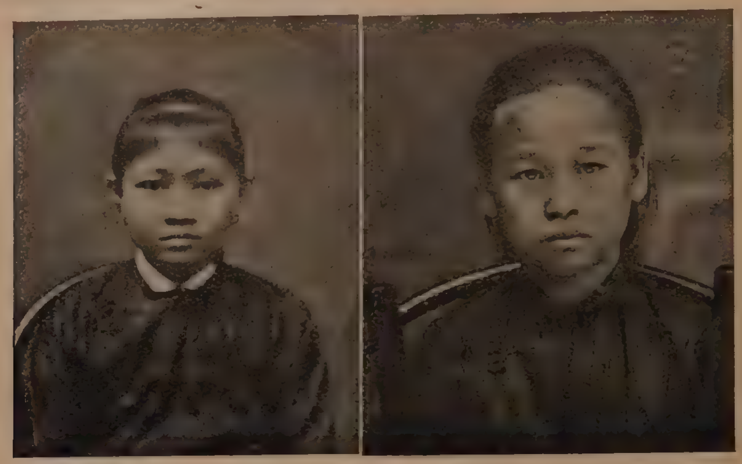


Fig. 16 Fig. 17.

Fig. 16-17. — Fillettes minh-huong.

que rien ne la différencie des vraies Chinoises; par contre la seconde (17), qui est vêtue et coiffée à l'annamite, a aussi les traits tout à fait annamites.



Fig. 18. — Minh huong.

La figure 18 est la photographie d'un Minh-huong de trente ans; la finesse de ses traits et l'expression de son regard peuvent très bien le faire prendre pour un Annamite pur.

Tandis que les deux Minhhuong représentés (fig. 19 et 20), quarante et un ans et quarante-deux ans, n'ont absolument rien d'annamite et ne peuvent être pris que pour de vrais Chinois; c'est cependant leurs mères qui sont annamites!

Ch. v. D... (fig. 21) est un Minh-huong qui avait vingt-quatre ans quand je le fis photographier en 1912. C'est un brave garçon travailleur et sérieux. Il ést tout à fait annamitisé et a pris une femme annamite dont il a trois enfants. Son père, qui était Chinois de Fokien, est mort il

y a plusieurs années. D'après les renseignements qui m'ont été fournis par les Annamites, les Chinois de Fokien seraient beaucoup moins



Fig. 19. Fig. 20.



Fig. 21.

Fig, 19-21. — Minh-huong.

rebelles à l'annamitisation de leurs enfants métis que ceux de Canton.

La mère de Ch. v. D est Annamite de Tayninh.

Par les traits du visage, l'expression de sa physionomie et les autres caractères extérieurs, Ch. v. D. n'est pas plus particulièrement annamite

que chinois, mais il y a en lui quelque chose de très curieux, sa chevelure, qui est toute frisée très serrée. La chose n'est pas très visible parce que la photographie ne rend pas très bien ce caractère; ensuite, surtout, parce que je n'ai jamais pu obtenir d'un Annamite aux cheveux frisés qu'il tînt ses cheveux secs pour venir se faire photographier; il faut qu'auparavant il les mouille, les étire, les aplatisse et naturellement, par ces procédés, la frisure disparaît en partie, momentanément du moins.

De qui Ch. v. D. peut-il tenir une pareille chevelure? Pas de son père ni de ses ancêtres paternels. De sa mère? N'oublions pas qu'un village cham est contigu au centre annamite de Tayninh, que les Cambodgiens sont à quelques kilomètres et que les Moï ne sont pas loin.

On voit, par tout ce qui précède, combien le peuple annamite, déjà si anciennement mêlé, se trouve à présent sollicité par les métissages les plus divers. Et il en sera ainsi de plus en plus et dans tous les pays du monde. Ceci est la première conséquence de la facilité toujours croissante des communications entre les peuples, qui amène le contact de plus en plus grand des diverses races.

Un jour de janvier 1888, me trouvant de passage à Paris, j'assistai, à la Sorbonne, à une conférence de Laffitte. Il affirma que les idées positivistes finiraient, un jour, par dominer le monde, comme une sorte de religion universelle. Par contre, il nia que les diverses races humaines soient appelées à se fondre ensemble, dans un avenir plus ou moins lointain. « Il y aura bien çà et là quelques mélanges, dit-il, mais ces mélanges n'auront jamais une grande importance. » — Je ne partage en rien les opinions de mon conférencier de 1888.

Les Balkans
Leur premier peuplement

Par S. ZABOROWSKI

Les Balkans ne forment vraiment une presqu'île qu'à partir de la ligne de faîte de l'ancien Hœmus. Cette chaîne qui leur a donné son nom n'en limite d'ailleurs au nord que la moitié orientale; elle prend naissance à l'ouest, vers le milieu de leur largeur, non loin du Danube qui la coupe aux « Portes de fer ». Elle n'est séparée que par cette faille des Alpes de Transylvanie avec lesquelles elle forme un vaste *cirque s'ouvrant au nord-est*. La moitié occidentale de la presqu'île est limitée au nord par le cours de la Save, affluent du Danube, qui prend sa source dans les Alpes carniques. Dans cette partie occidentale, les principales chaînes de montagnes ne se développent pas suivant des lignes transversales comme les Balkans de Rhodope à l'Est. Elles se dirigent du Nord au Sud parallèlement au littoral de l'Adriatique. Elles laissent entre elles des vallées qui, en communication avec des vallées plus méridionales, comme celle si importante du Vardar, établissent des relations entre le bassin du Danube et celui de la mer Egée. La presqu'île proprement dite des Balkans se divise donc en deux grandes zones; l'une, dont les Balkans forment l'arête, est asiatique; la seconde est adriatique. Une troisième zone se détache au sud; c'est, avec une partie de l'Albanie, la Grèce et ses îles, une zone méditerranéenne. Je ne crois pas qu'on ait accordé assez d'attention à cette division nécessaire.

L'ouverture des deux fosses médiocrement profondes du Bosphore et des Dardanelles est récente. La mer Noire était un bassin fermé absolument indépendant de la Méditerranée jusqu'au commencement du quaternaire. L'Europe faisait corps avec l'Asie.

Et certes on ne peut pas dire que, même aujourd'hui, l'étroit goulet du Bosphore et des Dardanelles soit un obstacle bien sérieux aux communications incessantes entre les deux continents.

La plaine orientale du Danube, qui se jette d'ailleurs dans le bassin du nord de la mer Noire, participe de la nature et du climat de la Russie méridionale. Les vents du nord-est, venant de l'immense plaine russe, se font sentir souvent et durement sur tout le littoral européen de la mer Noire. La chaîne des Balkans, qui en brise la force ou les arrête, assure évidemment un climat meilleur à la presqu'île qu'elle abrite. Il y

a là, derrière elle, des massifs aussi élevés tels que ceux du Rhodope ou Despoto Dagh, 2300 mètres, de la Thessalie, de l'Olympe même, 2900 mètres. Sur toutes ces hauteurs, qui s'enchevêtrent, le climat est plutôt rude. Mais d'autre part le sirocco se fait sentir jusqu'en Macédoine. Et plus au sud et à l'ouest, c'est la Méditerranée qui est la régulatrice de la température et des saisons.

Au nord-est, des plantes de la flore de la Russie s'étendent jusqu'aux pieds mêmes des Balkans. Au nord-ouest, c'est la flore des plaines de la Hongrie qui l'emporte. Sur les contreforts méridionaux des Balkans au contraire et dans les provinces qu'ils protègent, la Thrace, la Macédoine, de même qu'en Thessalie, en Epire et en Albanie, le caractère de la végétation est nettement méditerranéen. Toute la presqu'île du Bosphore est, d'autre part, intimement unie à l'Anatolie par sa flore. Enfin, du côté de l'Adriatique, c'est la flore lombarde qui couvre le littoral, et c'est celle du Tyrol qui s'étend sur les hauteurs de la Bosnie, de l'Herzégovine, de la Serbie... Cette région se sépare donc bien nettement des autres, de celles situées à l'est et au sud des Balkans. Elle s'oppose, par sa configuration, ses connexités, sa flore, etc., à la zone nord-orientale que les Balkans séparent de la zone asiatique, mais qui subit avec celle-ci des influences semblables.

Cette région adriatique a peut-être eu des habitants à une époque aussi reculée que l'Europe occidentale. Des restes humains (une mandibule et de petits fragments d'un pariétal, d'un occipital, d'un frontal, de portions sus-orbitaires) ont été découvertes à Krapina (comté de Warazdin, Croatie du nord), dans un diluvium, avec des silex taillés. Et M. Gorjanowic, professeur de géologie et de paléontologie à Agram, les a présentés comme quaternaires et comme rapportables à un sous-type à crâne rond de la race de Néanderthal. J'ai discuté ces déterminations en passant en revue les silex et les restes d'animaux mêlés qui auraient accompagné les débris humains, et signalé la difficulté, le péril qu'il y a à reconstruire un crâne dans sa forme primitive avec des menus morceaux. J'ai signalé moi-même un crâne d'une caverne du nord de Cracovie qui présentait des caractères faciaux du *Neanderthaliensis*, sans avoir peut-être la voûte très surbaissée et très allongée; mais il était néolithique.

La race de Néanderthal-Spy a eu des représentants en nombre appréciable, depuis Gibraltar jusqu'au sud de l'Allemagne. Que cette race se soit vraiment répandue dans l'Europe centrale, cela ressort de la survivance de certains de ses représentants, jusqu'à l'époque néolithique, en Moravie et au delà des Carpathes. Nous n'avons pas le moindre indice nous autorisant à supposer que cette première apparition de l'homme en Europe soit due à des relations de celle-ci avec l'Asie. Au contraire, tout nous fait présumer des rapports entre l'arrivée de l'homme primitif et les communications du midi méditerranéen de l'Europe avec l'Afrique.

Le Danube, qui remonte brusquement vers le nord à peu de distance de la mer Noire, débouchait naguère dans un bassin communiquant avec la Caspienne, mais fermé du côté du littoral asiatique de la mer Noire, par

une ligne de faîte qui, coupant cette dernière en deux, joignait les Balkans au Caucase par la Crimée. Nous n'avons pas de restes humains quaternaires ou néolithiques appartenant à la zone asiatique des Balkans. Mais tout ce que nous savons du passé de l'Asie antérieure nous permet d'affirmer que le type de notre homme primitif, du *Néanderthaliensis*, lui fut toujours étranger.

L'Italie même est restée bien sauvage pendant les temps quaternaires. Et les îles de la Méditerranée, à part peut-être la Crète et la Sicile, n'étaient pas ou presque pas peuplées. Il est donc rationnel de penser que les Balkans n'avaient que des habitants clairsemés, *s'ils en avaient*, et que ces habitants ne se sont pas élevés au-dessus de la pure sauvagerie. Après la fin des temps quaternaires, bien après peut-être, une industrie nouvelle y a pénétré, non sans doute pour des besoins qui n'existaient pas, donc avec un peuple nouveau. Il semble que ce soit dû à des relations directes avec l'Asie. Il faut bien rappeler les notions très sûres que nous possédons sur des migrations d'origine asiatique à l'époque de la pierre polie.

*
* *

L'âge du renne a été suivi d'une époque indécise, surtout pluvieuse où la population indigène est restée très clairsemée. Dans l'Europe centrale, ce fut l'époque de la faune des steppes, où l'homme vivait toujours dans des cavernes, n'ayant d'autre ressource que la chasse. Son industrie, pauvre et grossière, s'est enrichie à la fin d'objets importés. La hache polie en pierre dure fut d'abord un objet importé. Restée rare en Afrique et même en Égypte où la taille du silex a atteint une perfection incroyable, elle ne répondait pas partout à des besoins déterminés. Or, elle est assez commune dans l'Europe centrale dont l'industrie de pierre, à la fin, est particulièrement caractérisée par la présence de la *hache-marteau.*

Son emploi est en relation avec la construction des villages lacustres. Ceux-ci ne répondaient nullement aux mœurs des indigènes restés nomades même après l'introduction d'animaux domestiques, et d'un peu de culture. Ils exigeaient un travail patient considérable de la part de leurs auteurs. Et la confection des pilotis nécessitait l'emploi de la hache polie. Or les palafittes ont été introduites en Suisse par le haut Danube. Les plus anciennes sont celles du lac de Constance, à proximité du haut Danube. On les a retrouvées dans la haute Autriche, on les a retrouvées dans les Balkans. Et certaines de celles-ci représentent une énorme durée. Tel est le cas de celle de Ripac où, au-dessus de la pierre polie, on a trouvé l'industrie du bronze, puis celle du fer et enfin des monnaies romaines.

Tel est aussi le cas de celle de Laibach, célèbre pour ses figurines en terre cuite. D'autres palafittes ont été en usage dans les Balkans jusqu'au temps d'Hérodote au moins. Telles sont celles occupées par les Péoniens.

C'est de la région de la Save que l'usage des palafittes a été introduit en Vénétie et sur le lac de Garde, comme il a été introduit de la Suisse au nord-ouest, sur le lac de Varèse. Avec ces villages péniblement construits pour la sécurité de leurs habitants, avec les habitudes sédentaires qu'ils impliquaient, furent introduites des plantes cultivées déjà perfectionnées, le blé en particulier, une orge peut-être, un lin. Ces variétés appartenaient à l'Asie. Leurs introducteurs ont peut-être aussi amené avec eux quelques animaux domestiques, un mouton. Par leurs caractères physiques, eux-mêmes appartenaient incontestablement à l'Asie. D'après des statistiques depuis longtemps dressées (Hervé), ils ont pénétré en France d'abord par le nord-est, puis presque tout le long de notre frontière de l'est. Et cela encore indique bien leur provenance balkanique et danubienne.

Plus tard, des objets de la civilisation de l'Asie mineure ont été directement apportés sur le littoral de la mer Noire, au nord du Danube, alors que les indigènes de ces contrées ne se servaient encore que d'outils de pierre. J'ai maintes fois cité des poteries peintes, des ornements en verre, sur le Dniestre, le Dniepre, en Roumanie, associés à l'industrie locale de pierre. J'ai cité aussi ces pièces si curieuses de Tordos en Transylvanie, statuettes en terre cuite ou vases avec figure de chouette, de la civilisation troyenne. Le métal était depuis longtemps en usage en Asie alors que dans l'Europe continentale on ne connaissait que la pierre. Mais à l'époque même de Tordos et des autres gisements ci-dessus, le cuivre avait pénétré jusqu'en Suisse. Il y a en Suisse des villages lacustres de l'âge du cuivre pur et son emploi s'est quelque peu répandu parmi les indigènes avant la connaissance du bronze. Il y a eu une industrie du cuivre sur le Danube moyen, en Hongrie... — On sait à quelle époque reculée le cuivre a été apporté en Crète et sur quelques points du littoral méditerranéen, en Provence même, par les gens de Crète, de Chypre ou du littoral asiatique voisin. Cependant c'est de l'Europe centrale, de la Suisse ou du haut Danube, que le cuivre a été introduit en Italie. Et c'est un peuple indigène de l'Europe centrale, de la race de nos dolichocéphales néolithiques, le peuple de Remedello Sotto, qui l'y a introduit. Son outillage était celui-là même dont des échantillons ont été récoltés autour de Buda-Pesth. Comment cette pénétration du cuivre aurait-elle pu se faire, s'il n'y avait pas eu par les Balkans des relations incessantes de l'Europe centrale avec l'Asie? Ces relations ont été plus actives encore à l'âge tout proche du bronze. Elles s'accompagnaient d'une affluence considérable d'émigrants. Pendant tout le temps de la diffusion de l'emploi du bronze se montre avec une constance remarquable et une saisissante netteté, en Suisse particulièrement, un élément ethnique (autrefois appelé *type de Disentis*, à crâne globuleux) dont les traits physiques fondamentaux sont les mêmes que ceux des immigrants néolithiques. C'est l'*Eurasiate*, le blanc à cheveux bruns foncés droits, autochtone de l'Asie antérieure, dont la présence y a été relevée dès les temps les plus anciens qui nous soient accessibles.

*
* *

Maintenant pourrait-on soutenir que cet *Eurasiate* occupait les Balkans ou du moins les zones asiatique et méditerranéenne des Balkans, bien avant toute connaissance du métal? C'est là une très grosse question. Je me bornerai à rappeler que des auteurs ont reconnu une origine *hétéenne* à un grand nombre de noms géographiques de la Grèce et que *certainement*, parmi les indigènes que les Grecs ont englobés sous le nom de *Pélasges*, l'*Eurasiate* tenait une place importante, puisque c'est lui qui a introduit le cuivre, le bronze en Crète près de 3 000 ans avant notre ère. Je n'en conclus rien pour les Balkans.

Si les émigrants d'Asie s'étaient emparés de la région centrale de l'Europe en envahisseurs nombreux et puissants, nous devrions reconnaître que tous les éléments de leur civilisation, plantes cultivées, animaux domestiques, mœurs, langue parlée, étaient comme eux d'origine asiatique. Ce n'est pas le cas. Ils ont formé des agglomérations importantes, en Suisse tout d'abord. Mais il semble que ce soit par l'accroissement successif de petites colonies. Des peuples se sont dégagés de leur masse peu à peu, au cours même de l'âge du bronze, comme les Ligures dont la langue avait peut-être quelques points de contact avec le slave, les Ombriens que Sergi a qualifiés de protoslaves, les Vénètes, des protoslaves. Mais aucun de ces peuples ne se composait d'Eurasiates à l'exclusion de tout élément indigène. Aucun ne s'est présenté d'abord en Europe, en conquérant, imposant à des pays entiers une domination durable. Lorsqu'ils surgissent dans l'histoire, ils sont en possession de territoires parfois bien étendus (comme les Ligures), depuis un temps qui n'a pas de point de départ. Partout où leur action a été saisissable, nous les voyons se conduire en colonisateurs, rechercher souvent les indigènes, se mêler ou se souder à eux ou les déposséder lentement, comme à Hallstatt chez les Gaulois, à la manière des Ligures en Étrurie.

Dans la partie adriatique des Balkans, que nous connaissons à peu près seule dans son passé préhistorique, les Eurasiates ne furent d'abord qu'une infime minorité qu'on ne retrouve même pas. J'ai attiré naguère l'attention sur le tombeau-caisse de pierres de Barakowač en Bosnie, dont le squelette accroupi avait un silex à la main. Ce genre d'inhumation et ce rite consistant à placer dans la main droite du mort un couteau de silex, un poignard en bois de cerf ou quelque autre arme, nous les avons observés dans toute l'Europe centrale, du Dniestre, à la Bohême, à la Suisse, chez des peuples de la même race indigène, et aussi en Italie, tout d'abord dans les nombreuses sépultures de Remedello Sotto (entre Brescia et le lac de Garde), où le poignard de cuivre remplaçait le silex.

Le tombeau de Barakowač n'est pas isolé dans les Balkans. Il a été retrouvé en Herzégovine, à Trébizatthale, à Foca... Et si on ne l'a pas retrouvé plus loin encore et plus souvent, c'est que les recherches elles-mêmes et les occasions de découvertes ont presque totalement manqué.

L'homme du tombeau de Barakowač était bien, je le répète, de la race néolithique de l'Europe centrale, qui a afflué en France par le nord-est, celle de nos dolmens. Dans la palafitte de Ripač, un crâne (indice 71), témoigne également de la présence de cette race *à l'âge de pierre* à travers les Balkans. Dans une localité près de Vukovar, en Slavonie, on a découvert, en 1897, sept squelettes couchés sur le côté avec les jambes repliées, comme à Barakowač. Ce sont aussi des néolithiques et ils ont les mêmes caractères. Deux crânes néolithiques de Babska près de l'ancienne Sirmium, de Mitrovic sur la Save, sont identiques avec eux. Et l'un de ces derniers a un indice très bas de 69 hautement caractéristique des plus anciens représentants de la race. Ces faits me paraissent suffisants pour affirmer que les Balkans ont été peuplés dès l'âge de pierre par des peuples de la race indigène de l'Europe centrale, dite néolithique. Nous l'y retrouverons d'âge en âge. Les Hellènes en étaient, les Thraces aussi, et elle a encore des représentants au cœur de la Bulgarie, sans parler des Albanais. Pas un seul crâne d'Eurasiate néolithique n'a encore été recueilli dans la zone adriatique. C'est une lacune dans nos connaissances.

*
* *

Les stations néolithiques explorées sont encore trop peu nombreuses. Mais nous en connaissons d'importantes qui donnent une assez haute idée de la civilisation relative atteinte dans la zone adriatique avant l'emploi des métaux ou au moment où celui-ci allait se généraliser. Ce sont celles de Laibach, de Butmir près de Serajewo, de Jablanica en Serbie...

A Jablanica, sur une colline, à 4 km. de la voie de Belgrade à Nisch, on a trouvé des figurines en terre cuite comme à Laibach, des pesons de métier à tisser, une céramique faite au tour... Sur une colline dominant Serajewo, on a découvert dans le matériel néolithique une pointe de flèche triangulaire en obsidienne (de Hongrie ? de l'archipel italien ? de l'île de Milo ?). A Kraljewine, sur la Bosna, nord-est de Trawnik, l'outillage était varié (flèches, couteaux, perçoirs, haches polies...), les poteries n'étant cependant ornées que d'impressions digitales. La station de Butmir, à 13 km. de Serajewo, sur un petit mamelon entouré de marais, consistait en des fonds de cabane, de 40 à 60 centimètres de profondeur sur 5 à 7 mètres de long. Parmi les cendres et charbons de ces cavités, des débris de poteries ont été ramassés en quantité énorme. Ces poteries, fabriquées sur place avec la terre argileuse des marais voisins et cuites en plein air, sont de formes très variées et couvertes d'une ornementation très riche, tracée parfois avec une sûreté de main et une régularité qui étonnent. Un grand nombre de figurines parmi lesquelles des têtes humaines, étaient mêlées à elles.

L'outillage en silex était riche et varié. Dans cet outillage, il y avait des herminettes polies en *schiste siliceux*, plates d'un côté et bombées de

l'autre, qui devaient servir à ramasser l'argile nécessaire pour la poterie ou à bêcher. Parmi les débris de cuisine abondaient les os d'un petit bœuf. Les habitants de Butmir ont abandonné leur village pour émigrer au sud, avant de connaître l'emploi du métal.

Jusqu'à présent, pour témoigner de l'existence d'un âge du cuivre, on ne possède que des pièces disséminées : dans deux tombes de Glasinac, des lames de poignards triangulaires à base très large, identiques à des pièces trouvées en Italie à Monte Bradoni et en différents endroits, des pics ou pioches avec trou d'emmanchement au milieu, *caractéristiques de l'industrie hongroise du cuivre.*

Pour l'âge du bronze, on ne possède aussi que des pièces trouvées isolément : elles sont d'ailleurs nombreuses et variées. On a découvert cependant une cachette de fondeur (culots de métal, haches, ciseaux, faucilles...), preuve de l'existence dans les Balkans de métallurgistes colporteurs; une station sur la côte d'Albanie, à peine explorée, etc.

La civilisation du premier âge du fer semble avoir été particulièrement brillante dans la zone adriatique des Balkans. J'ai dit plus d'une fois qu'on aurait dû donner à cette civilisation le nom de *Nord-Adriatique*, car c'est par le nord de l'Adriatique qu'elle a pénétré dans le centre de l'Europe, tout d'abord jusqu'à Hallstatt; et parce que c'est par suite des relations maritimes développées par l'Adriatique avec l'Orient qu'elle s'est formée, relations renouvelées si activement au temps de la puissance de Venise. Elle appartient d'ailleurs essentiellement, j'allais dire exclusivement, à cette partie de l'Europe. Les monuments qu'elle a laissés sont des nécropoles souvent remarquables par le nombre et la richesse de leurs tombes. En Italie elle est ombrienne, à part les colonies grecques ou pélasgiques du littoral. Et ces sépultures sont presque exclusivement à incinération. On a découvert en Bosnie une nécropole dont le synchronisme a été nettement établi, terme à terme, avec les différentes nécropoles célèbres de Bologne qu'on a classées entre 1100 et 400 avant notre ère. C'est celle de Glasinac. Au sud-est de Serajewo existe un plateau élevé que couvraient 20 000 tumulus. Ces tumulus, formés de pierres et de terre, représentaient 60 000 sépultures environ. Ce fut probablement la nécropole d'une agglomération de 25 000 habitants pendant près de 600 ans. D'après les objets recueillis, elle aurait été en usage depuis le XIe jusqu'au Ve siècle avant notre ère, comme celles de Bologne. Elle appartient donc en partie à une époque historique, puisque au VIe siècle, Darius (523-485) pénétrait dans les Balkans avec une armée et, passant au nord du Danube, s'aventurait jusqu'en Scythie. Elle est attribuable aux Thraces ou plutôt à un peuple du groupe de ceux-ci et de mêmes mœurs à peu près.

Dans 267 tumulus fouillés de 1895 à 1896, les sépultures à incinération étaient dans la proportion de 30 p. 100, de moins du tiers; celles à inhumation formaient les 60 p. 100; les autres, 10 p. 100, étaient mixtes. La population de Glasinac inhumait donc généralement ses morts, alors que Ombriens et Vénètes les incinéraient tous; elle n'était pas comme ceux-ci de

race *eurasiate*, mais il y avait des *Eurasiates* parmi elle comme à Hallstatt même. Parmi les cimetières vénètes dont plusieurs ont été explorés soigneusement, je citerai seulement celui de Santa Lucia, près Tolmino, en Carniole, qui est tout à fait synchronique des tumulus de Glasinac. Sur 3 000 sépultures qu'on y a comptées, il y en avait seulement trois à inhumation. C'est l'invasion gauloise du ɪvᵉ siècle qui en a déterminé l'abandon. On y a récolté 1 629 fibules en bronze dont 240 à représentations animales comme celles de la Certosa, près Bologne, 108 en fer, 80 vases en bronze de fabrication étrusque, une seule épée et sept lances en fer (de l'industrie de la Tène avec quelques fibules). Dans les tumulus de Glasinac, on a récolté 734 objets de bronze contre 99 en fer, parmi lesquels des épées en bronze et en fer, 1 885 *perles d'ambre*.

Lorsqu'on se rapproche du nord de l'Adriatique, la population est plus mêlée, et du fait de l'influence des Eurasiates qui l'occupent, la proportion des incinérations augmente. Dans le cimetière de Sanskimost sur la Sana (angle nord-ouest de la Bosnie), près de la moitié des tombes est à incinération (haches de bronze, perles de verre et d'ambre, vases peints d'origine grecque comme ceux de la Certosa près Bologne). Dans le cimetière de Jezerine, même région, près de Bihac, sur 553 sépultures, 328 étaient à incinération. Dans celles à inhumation, comme dans les autres, perles de verre bleu (1491) et d'ambre (1281).

Mais lorsque l'industrie de la Tène commence à l'emporter, lorsque les Gaulois arrivent, les inhumations reprennent aussitôt le dessus. Elles représentent 85 p. 100 des sépultures. Au contraire, dès que l'industrie de la Tène tend à disparaître, que les Gaulois se fondent ou s'en vont, leur proportion descend à 40 p. 100; elle tombe à 7 p. 100 pendant l'époque romaine.

En Dalmatie, à Lika, Est de Prozor, on a découvert une nécropole du premier âge du fer qui a été en usage jusqu'à l'époque romaine. Les mêmes vicissitudes à peu près y ont été observées. Dans la Macédoine centrale, au village de Pateli, du côté d'Ostrovo, un cimetière a été signalé qui serait du même genre, mais formé par un peuple ayant les mœurs de celui de Glasinac. Au temps de Philippe II, père d'Alexandre, des Illyriens étaient descendus en Macédoine. Il les repoussa jusqu'au delà du lac *Lychnus*, l'Ochrida actuel, en s'emparant de *Lychnidos*, à 25 kilomètres de laquelle s'est élevée Ochrida, dont plus tard les Romains, plus tard encore les Bulgares (801) ont été les maîtres.

Un gros village fortifié, sur pilotis, datant de la période gauloise, a été fouillé à Donja Dolina sur la Save, cercle de Bosnisch-Gradiska. Avec des épées de bronze, on y a recueilli des fibules du type de la Certosa. Mais on y a trouvé aussi des imitations barbares du tétradrachme macédonien de Philippe II (359-336). Ces monnaies ont été répandues par les Gaulois, en Pannonie, jusque dans le Noricum, leur patrie primitive. Elles ont pénétré même en Dacie. Entre les pilotis du village se trouvaient des tombes à inhumation et dans la nécropole voisine de Greda Dolina, on a mis au jour un squelette de femme surchargée de bijoux, énormes

anneaux d'oreilles, succession de bracelets couvrant tous les avant-bras, torques pectoraux... Ce sont des richesses qu'accumulaient les Gaulois après leurs expéditions suivies de pillage. L'outillage était très varié, les poteries souvent riches. Les pesons de fuseaux en grand nombre, étaient décorés avec soin. Parmi les fibules des types de Glasinac et de la Certosa, il y en avait une avec pendentifs qui était identique à l'une des fibules de Sanskimost appartenant aussi pour partie à l'époque de la Tène. Parmi les animaux domestiques, nous retrouvons tous ceux de l'Europe centrale : un chien (*intermedius*, entre la pierre et le bronze), deux porcs, deux chèvres, le bœuf primitif, le *brachyceros*, le petit cheval de tous les âges... De même pour les plantes cultivées; l'orge, un blé commun, le millet, qui figuraient déjà dans les cultures de l'âge de la pierre en Suisse, le pois de l'âge du bronze, la fève, la lentille... Ces éléments essentiels de la civilisation sont indigènes. Les Gaulois les ont apportés avec eux ou de chez eux. Il m'a été possible de retrouver de leurs descendants dans cette région où ils furent quelque temps établis si solidement. Pour la plupart, ils ont gagné la Macédoine et sont allés fonder, en Asie, le royaume de Galatie qui conservait son autonomie et sa langue encore au temps de saint Jérôme.

*
* *

Dans les premières fouilles des tumulus de Glasinac, on a récolté 32 crânes. Leurs indices céphaliques s'élèvent de 73 à 82. Ils portent donc des traces de mélange; 76 p. 100 étaient cependant dolichocéphales. Ils appartenaient à des individus grands, à téguments clairs, bien voisins encore des néolithiques de l'Europe centrale, de la région même des Balkans. Mais toute la population n'était pas représentée dans cette série. Les incinérateurs y figuraient dans la proportion de 30 p. 100. Et il est admissible que ceux-ci étaient en majorité des Eurasiates bruns à tête globuleuse. Dans la proportion de 24 p. 100 parmi les inhumateurs, ils devaient former au total près de la moitié de toute la population. En 1907 une nouvelle série de 94 crânes, en provenance de Glasinac (63), de Jezerine, de Stolac en Herzégovine, ont été réunis et mesurés. Il y avait parmi eux de purs descendants des néolithiques (25) avec des indices très bas de 63 à 74 (voûte du crâne allongée, nez haut et étroit, orbite basse). Avec 36 autres crânes moins accentués, ils formaient encore une majorité de 60 p. 100 de dolichocéphales. Mais à Jezerine la population se composait en grande majorité d'incinérateurs. Et nous avons d'ailleurs dans le nombre des inhumateurs des brachycéphales très accentués avec des indices de 80 à 94. Dans une petite série provenant de Sirmium (Slavonie), et datant du VIe siècle, les brachycéphales (ind. de 80 à 90) représentaient 57 p. 100 des inhumateurs. A Stolac, en pleine Illyrie, du cimetière de l'époque de Glasinac, 16 crânes ont donné des indices de 75 à 88, accusant aussi une certaine prépondérance des Eurasiates même parmi les inhumateurs. Il faut se rendre à l'évidence de ces faits. Sinon à la fin de l'âge du bronze

du moins pendant le premier âge du fer, la plus grande partie des Balkans a été submergée par une immigration continuelle d'indigènes de l'Asie mineure. Et s'infiltrant partout, ils se sont rapidement mêlés aux indigènes d'Europe. Ce mélange n'a plus cessé de se poursuivre à leur avantage. Puisque par exemple dans la population actuelle de la Bosnie, il n'y a pas 10 p. 100 d'individus qui puissent passer pour représenter assez purement les indigènes néolithiques.

*
* *

Une telle transformation dans la zone adriatique des Balkans, *l'Albanie à part*, nous renseigne bien sur ce qui a dû se passer dans la zone asiatique. Sans changer de nom ni de place, des peuples comme les Mœsiens ont eu leurs caractères physiques changés à peu près complètement. On sait d'ailleurs que de leur côté des groupes d'indigènes des Balkans ont poussé leurs entreprises guerrières en Asie et s'y sont établis bien avant les Gaulois, avant le premier âge du fer de l'Adriatique. Cet entre-croisement de mouvements contraires s'est opéré à une époque voisine de celle où les Hellènes eux-mêmes ont envahi la Grèce.

Ceux-ci, si ignorants en ce qui concernait leurs origines, en ont recueilli des souvenirs. On peut lire dans l'*Iliade* (*XIII*, 3 et *IX*, 71-72) : « Jupiter contemple la terre qui nourrit les Thraces *dompteurs de chevaux* et les belliqueux Mysiens si redoutables dans la mêlée. » Thraces et Mysiens étaient les *indigènes des plaines* de la zone asiatique des Balkans, depuis le Danube. Et déjà avant le IXe siècle, avant notre ère, ils avaient affronté des luttes avec les peuples de l'Asie. Hérodote le dit expressément (*VII*, 73) : « Les Phrygiens s'appelaient Briges, suivant les Macédoniens, tant que ces peuples restèrent en Europe et demeurèrent avec eux. Mais étant passés en Asie, ils changèrent de nom en changeant de pays, et prirent celui de Phrygiens. Les Arméniens étaient armés comme les Phrygiens, *dont ils sont une colonie.* » D'après un auteur plus vieux même qu'Hérodote, Strabon raconte que des Mysiens s'étaient *emparés de la Troade*, et que des Phrygiens les repoussèrent pour prendre leur place sous le nom de Bithyniens. « Il y a lieu d'attribuer à ces différents peuples sans exception, dit-il (*XII*, c. *IV*, 4), une origine thracique, par la raison que les Thraces habitent de l'autre côté du détroit et qu'entre les uns et les autres on *ne remarque pas à proprement parler de différence sensible.* »

Ces différents peuples ont figuré dans l'armée de Xerxès. Et Hérodote en donne le dénombrement : « Les *Thraces asiatiques* avaient sur la tête des peaux de renard, et pour habillement des tuniques et par-dessus, une robe très ample de diverses couleurs avec des brodequins de peaux de jeunes chevreuils. Ils avaient outre cela des javelots, des boucliers légers et de petits poignards. Ces peuples étaient passés en Asie où ils avaient pris le nom de Bithyniens. Ils s'appelaient auparavant Strymoniens, comme ils en conviennent eux-mêmes, dans le temps qu'ils habitaient

sur les bords du Strymon (la Struma à l'ouest de la Macédoine) d'où les chassèrent, suivant eux, les Teucriens et les Mysiens... »

La Thrace, pour les plus anciens Grecs, occupait les Balkans jusqu'au delà du Danube, et c'était encore pour eux comme un réservoir de peuples. « Les Thraces sont, dit Hérodote (*V*, 3), la nation la plus nombreuse de la terre. S'ils étaient gouvernés par un seul homme, ou s'ils étaient bien unis entre eux, ils seraient à mon avis, le plus puissant de tous les peuples. Mais cette union est impraticable, et c'est cela même qui les rend faibles. Ils ont *chacun un nom différent*, suivant la contrée qu'ils habitent. Cependant leurs lois et leurs usages sont en tout à peu près les mêmes, excepté chez les Gètes... »

Les Gètes habitaient au nord du Danube... « Les autres Thraces se contentant d'une seule femme la surveillaient très étroitement, ne l'ayant obtenue qu'après avoir versé un prix élevé aux parents. Ils portaient des stigmates sur le corps (des tatouages). C'était chez eux une marque de noblesse... Rien de si beau à leurs yeux que l'oisiveté, rien de si honorable que la guerre et le pillage, et de *si méprisable que de travailler la terre*. Ils n'adorent que Mars, Bacchus et Diane... Et voici comment se font les funérailles des gens riches. On expose le mort pendant trois jours, et après avoir immolé toutes sortes d'animaux, on fait un festin auquel les pleurs servent de prélude. On lui donne ensuite la sépulture, *après l'avoir brûlé ou non. On élève un tertre sur le lieu* de la sépulture, et l'on célèbre des jeux de toute espèce. »

Ces funérailles, ces tumulus sont bien ceux de la nécropole immense de Glasinac en Bosnie. Et les mœurs décrites, si semblables à celles des Gaulois, des Germains, sont bien celles du premier âge de fer de la zone Adriatique.

Les premières invasions des Thraces en Asie sont sans doute celles qui ont causé la destruction de la seconde ville de Troie, celle de l'âge du bronze. Elles se classent par conséquent aux environs de 2000 ans avant notre ère, ce qui est assez conforme aux suppositions de d'Arbois de Jubainville. Et c'est aussi à cette date que le bronze se répand à travers les Balkans jusqu'en Suisse, avec, sur le Danube, des modèles des pièces recueillies à Troie même. C'est aussi à cette date que se produit cette sorte de ruée d'Eurasiates, ruée lente, incoercible qui les a conduits jusqu'en Irlande. Ces immigrants ne méprisaient pas le travail de la terre comme les Thraces et les autres indigènes. Ils s'acharnaient à sa culture, ainsi que le montre le tableau des mœurs des Ligures qu'a tracé Strabon. Ils ont colonisé le sol; et, submergeant la zone asiatique et le nord des Balkans pendant le premier âge du fer, ils y ont transformé peu à peu la population. Ils ont fait, des terribles Mœsiens de l'époque de la guerre de Troie, les Slaves paisibles au milieu desquels les Bulgares devaient venir se fondre presque complètement.

Le Baiser

Par Charles LEJEUNE

La pudeur a sa fausseté
et le baiser son innocence.
MIRABEAU.

Le Dr Ch. Letourneau, dans sa *Sociologie*, considère que les gestes et par suite les formules de politesse en usage dans toutes les sociétés humaines ont leur origine dans une action réflexe. Chez les animaux sociables, l'ébranlement nerveux causé par un sentiment un peu vif provoque des mouvements involontaires divers, suivant les espèces. Le cheval inquiet braque ses oreilles sur l'objet qui l'effraie, le chien remue la queue en signe de joie et le chat, selon les cas, ronronne ou fait le gros dos. Les singes pratiquent surtout entre eux et avec leurs petits la recherche des parasites, ce que font aussi les oiseaux et les Australiens dont c'était une des principales occupations. Les chiens, les chats, les ours et beaucoup d'autres animaux manifestent leurs caresses par l'action de lécher, qui est pour eux une habitude de propreté et qui est peut-être un acheminement vers le baiser.

Chez l'homme, le prosternement en usage dans certaines monarchies despotiques de l'Orient est analogue à la reptation du chien terrifié. Le baisement des pieds et des mains est comparable à l'empressement du chien qui lèche les pieds et les mains de son maître.

Parmi les facultés attribuées spécialement à l'espèce humaine et qui la distingueraient de toutes les autres, on a mis, avec le langage, le sourire et le baiser. Mais j'ai déjà constaté le rire chez le chien, et le sourire n'en est qu'une variante produite par l'éducation. Les diverses modifications de l'aboiement chez le chien, dont le cri primitif est le hurlement, et les différents cris avertisseurs de l'oiseau qui a des petits constituent bien un rudiment de langage; et, quant au baiser, les longues caresses des colombes, qui manifestent un si grand plaisir à se becqueter, ne permettent pas de leur contester une longue pratique de cet usage.

Le baiser n'est donc pas spécial à l'homme chez lequel il n'a dû naître et se développer qu'avec un certain degré de civilisation. Il est manifeste que le baiser ne peut se pratiquer chez les peuplades qui portent des botoques ou des anneaux de nez retombant sur la bouche. Il paraît avoir été inconnu des Australiens, des Papous, des Esquimaux, des Fuégiens.

des Africains occidentaux, des Laotiens et d'une partie des Polynésiens.

Chez certains Polynésiens, le salut consiste à frotter son nez contre celui de la personne à laquelle on veut faire accueil. En Malaisie et en Chine, on fait encore à peu près de même, mais en reniflant comme pour aspirer le parfum de l'individu; c'est la mimique animale prise sur le fait. A l'île Chamisso, les Esquimaux prirent congé du commandant Beechey et de ses marins en se léchant les mains et en les passant sur leur corps et sur leur figure pour les repasser ensuite sur les figures des Européens. D'autres Esquimaux rencontrés par le capitaine John Ross saluaient en se tirant le nez avec solennité. On sait d'ailleurs que rien n'est plus varié que la manière de saluer chez les différentes populations.

Si le baiser était plus général, on pourrait croire qu'il n'est que le prolongement de l'acte de succion par lequel le nouveau-né absorbe le liquide nourricier, mais, dans tous les cas, il remonte à une très haute antiquité.

Le baiser paraît nous venir de l'Asie et avoir pour origine un rite religieux. C'est en Orient que nous voyons la colombe intimement liée au culte de Vénus-Astarté. Est-ce à ce culte que nous devons la glorification du baiser si fréquent et si prolongé chez ces oiseaux sacrés? Ce qu'il y a de certain, c'est que le rite du baiser s'est développé, avec toutes les religions dont l'Orient nous a gratifiés, en même temps que le culte de la colombe. Il est permis de supposer que les prêtresses et les fidèles de la déesse des amours avaient pu suivre l'exemple et adopter les usages des oiseaux qui remplissaient son temple, ce qui ferait remonter très loin cette coutume que nous constatons en Vendée et en Angleterre.

Chez les Anciens, dont les mœurs étaient plus simples que les nôtres et qui ne s'embarrassaient pas de toutes les distinctions dont nous avons catalogué le baiser, ce fut probablement, au sortir de la sauvagerie, le moyen le plus naturel de manifester son amour et son respect. Ce qui paraît le prouver, c'est que le baiser fit partie essentielle du culte rendu aux divinités et l'adoration (*ad os portare*) ne voudrait pas dire autre chose qu'embrasser.

Le livre de Job nous apprend que les adorateurs du soleil et de la lune étendaient leurs mains vers ces astres et les portaient ensuite à leur bouche. De tout temps on a baisé et l'on baise encore les statues des idoles et des saints. Le baiser que l'on donnait à son hôte le rendait sacré.

Lorsque le baiser se fut généralisé, on en distingua plusieurs sortes et selon qu'il était donné sur la bouche, la joue, la barbe, les yeux, le front, les cheveux, le genou, la main, le pied ou les franges du vêtement, il signifia amour, respect, fidélité, amitié, protection, soumission ou adoration, selon la proximité de parenté, le sexe, l'âge, le rang des personnes et les usages locaux. Chez certains peuples sauvages, le fils recueille sur la bouche le dernier souffle de son père afin que son âme passe en lui. Qui touchait seulement le vêtement d'un personnage puissant, chef guerrier ou religieux, se mettait sous la dépendance de ce chef, qui lui devait protection. Le baiser succéda à l'attouchement. L'échange du sang, qui

liait deux guerriers à la vie, à la mort, fut remplacé par l'échange du baiser qui eut parfois la même signification.

Les danses primitives, qui ont eu presque toujours un caractère religieux, ont dû s'accompagner souvent du baiser et les danses dans lesquelles on s'embrasse, comme dans la bourrée, ont persisté jusqu'à nos jours.

Le catholicisme, qui a conservé les principaux rites des religions qui l'ont précédé, a fait du baiser le signe par lequel les frères en religion se reconnaissaient. Le baiser de paix qui se donnait entre les fidèles, avant la communion, fut aboli par Innocent III, à cause des abus auxquels il avait donné lieu; ce n'était qu'une imitation du baiser de concorde que se donnaient les initiés aux mystères de Cérès. Il fut remplacé par le baisement de la patène. Le prêtre prodigue encore ses baisers à l'autel et à l'évangile pendant la messe et toutes les personnes admises aux audiences du pape doivent embrasser la croix qui se trouve sur sa mule. On adore la croix en embrassant les plaies du Christ et en déposant son offrande, mais on n'embrasse pas sa figure, ce qui rappellerait le baiser de Judas; enfin le pape donne encore son anneau à embrasser. Le baiser donné à la terre le vendredi saint peut être la survivance d'un rite du culte chthonique.

Au Moyen Age, le baiser faisait partie des formalités qu'avait à accomplir le nouveau chevalier et l'accolade est encore pratiquée dans la remise de la croix aux légionnaires. C'était dans certaines coutumes un gage de bonne foi que se donnaient les parties contractantes, correspondant à la poignée de main qui conclut les marchés et c'est encore un signe de réconciliation. Le mot de baisemain désigne un hommage rendu par le vassal à son seigneur et le présent qu'il lui offrait dans cette circonstance.

En Orient, le criminel puni devait baiser la main de son juge et dans l'Inde le fakir, qui marche nu, est exposé aux baisers des fidèles sur toutes les parties de son corps.

L'étiquette des cours a conservé l'habitude de baiser la main du souverain; c'est un signe de loyalisme qui participe, en quelque sorte, de la nature du serment.

L'usage de saluer les dames en les baisant sur la bouche dura longtemps en France, en Allemagne et en Angleterre et Montaigne trouve cette coutume déplaisante et injurieuse aux dames. Je ne sais si les cardinaux usent encore du droit qu'ils avaient de baiser les reines sur la bouche, mais les évêques donnent encore la pierre de leur anneau à baiser. L'habitude de baiser la main des dames pour les saluer a persisté dans le monde des salons jusqu'à notre époque, mais elle est probablement appelée à disparaître avec ce qu'on appelait le bon ton et les belles manières du temps jadis. — On connaît la réponse de Marguerite d'Écosse à ceux qui s'étonnaient qu'elle eût embrassé Alain Chartier pendant son sommeil; ce n'était pas l'homme, disait-elle, mais la bouche qui avait prononcé tant de sages paroles.

Enfin le baiser servit aussi à dissimuler la haine et la vengeance et c'est

en le baisant que les meurtriers de César le frappèrent. Ceci est une exception, car en général le baiser a eu jusqu'à nos jours une bonne renommée et les poètes, les peintres et les sculpteurs l'ont célébré à l'envi sous ses différentes formes. On cite particulièrement les dix-neuf pièces de Jean Second, qui ont été écrites en latin, mais ont été souvent traduites.

Mais on ne s'est pas contenté de le chanter et chez certaines populations les jeunes gens des deux sexes se sont livrés à des baisers prolongés tout à fait comparables à ceux des pigeons. M. le Dr Marcel Baudoin nous a donné une étude très documentée du maraichinage qui se pratique en Vendée [1]. Il serait intéressant de faire une enquête ethnographique pour savoir chez quelles populations on peut constater l'existence de cette coutume. — Elle serait très répandue en Angleterre dans la petite bourgeoisie où des fiancés s'en contenteraient souvent pendant des années. Elle fait l'objet d'une nouvelle appelée *La Reverende*, publiée par Pierre Mille dans le *Le Journal*. — En Amérique, elle paraît avoir produit une variante, qui est le Kis-Kis ou danse du baiser dans laquelle les couples s'embrassent longuement entre chaque pose. Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que cette pratique ne se fait plus dans l'ombre, mais s'affiche publiquement. C'est probablement l'aboutissant d'un flirt poussé très loin.

Dans la féconde Allemagne, la persécution dont le baiser est l'objet prouve sa large expansion. Mais des procès retentissants peuvent faire croire que les Germains n'ont pas encore pu se débarrasser de procédés plus brutaux dont parlait déjà Tacite et qui étaient d'ailleurs répandus un peu partout. Quant aux méridionaux, je leur crois le sang trop bouillant pour se complaire à de très longs atermoiements.

M. le Dr M. Baudoin a étudié l'influence exercée par le maraichinage sur la vie sexuelle dans la Vendée maritime, au point de vue social. De ses nombreuses statistiques, il conclut que cette coutume favorise le mariage et augmente le nombre des naissances sans élever celui des enfants naturels, bien qu'une jeune fille sur quatre se marie enceinte au Marais du Mont, parce que ces filles se marient le plus souvent avec leurs amis. Les parents n'y voient pas de mal parce qu'ils en ont fait autant dans leur jeunesse et l'auteur constate qu'il présente un avantage social, parce que les jeunes hommes épousent les jeunes filles de leur choix et que les enfants non plus ne sont pas abandonnés.

Il n'est pas douteux que la répétition et l'abus de cette pratique vendéenne en atténue l'effet et en émousse la sensation.

On pourrait s'étonner que de pareilles coutumes se soient généralisées chez deux peuples qui affichent les plus grands scrupules de pudeur. Mais si le baiser prolongé a des défenseurs et des pratiquants chez les Anglais et les Américains, il a aussi ses détracteurs qui lui font une guerre acharnée. Ces derniers ont été chercher dans les lois de l'hygiène

1. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1905.

des armes pour le combattre. Pour eux « le baiser n'est qu'un véhicule de microbes et une pépinière de bacilles, il empoisonne l'humanité ». Les savants allemands se joignent aux savants anglais et américains pour prohiber « cette juxtaposition des orifices buccaux à l'état de contraction ».

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont dites!

En Angleterre, l'homme qui a pris de force un baiser à une femme est condamné comme ayant porté atteinte à la considération de la personne, à moins qu'il n'ait l'excuse d'en faire sa fiancée.

Le Dr J. P. Limonds, directeur du laboratoire bactériologique de l'État d'Indiana, a signalé différents cas de méningite tuberculeuse chez de jeunes enfants qui s'étaient trouvés en contact avec des parents atteints de tuberculose pulmonaire avancée et avaient été infectés par les baisers de leurs parents[1].

Au sujet du baiser, M. Marcel Prévost, dans *Lettres de Femmes*, faisait dire par l'une d'elles : « Depuis que le monde est monde, l'amour existe et ses lois ne changent guère, les bras cherchent les tailles, les lèvres cherchent les lèvres avec tant de spontanéité que c'est évidemment la faute au bon Dieu et qu'il aurait mauvaise grâce à s'en fâcher. »

M. Marcel Baudoin a demandé grâce pour le maraichinage qui conserve, dit-il, un peu de poésie dans notre époque surtout pratique. C'est une poésie un peu réaliste dont Dante n'aurait pas mis les adeptes dans son paradis.

Tous les médecins sont d'accord pour proscrire certains baisers anormaux excitant outre mesure le sixième sens.

Je ne nie pas que des avaries et autres maladies contagieuses puissent être communiquées par le baiser, mais ce n'est peut-être pas une raison suffisante pour interdire à tout le monde d'embrasser un enfant. C'est un devoir pour les malades de cette catégorie, dûment avertis, de se priver d'un geste qui peut être dangereux pour leur entourage.

Pour me résumer, je pense que :

Depuis que le baiser existe, il a dû faire plus de bien que de mal et il mérite, au moins dans la plupart des cas, des circonstances atténuantes.

Nous devons prendre la défense du baiser qui n'offre aucun danger entre personnes saines.

Il est une source de vie que nous n'avons pas le droit de laisser tarir dans notre France qui se dépeuple.

Il est le moyen le plus naturel de se témoigner l'amour, l'affection ou l'amitié, choses précieuses que l'on ne cultivera jamais assez.

Enfin c'est le suprême adieu donné, en temps normal, à la personne aimée qui vient de mourir et devant lequel nous devons nous découvrir avec respect.

1. *La Revue*, février 1912.

Livres et Revues

MAJOR LÉONARD DARWIN. — *Eugenics during and after the war* (*The Eugenics review*. July, 1915).

L'éminent fils de Darwin, président de la Société Eugénique, passe en revue les effets que la guerre actuelle peut exercer sur la valeur des futures générations; ils sont nombreux, contradictoires, et leur résultante générale, difficile à préciser, ne sera sans doute pas très « eugénique », même pour les nations victorieuses. Dans les temps primitifs, M. Darwin remarque très justement que la guerre a sûrement exercé d'excellents effets sur la race. Elle exigeait de l'individu beaucoup d'intelligence, de force et de courage moral; elle développait en même temps les sentiments de solidarité dans la tribu. Tout le monde se battait et les faibles étaient les premiers à disparaître. Il s'exerçait ainsi une sélection entre les groupes et une autre sélection entre les individus qui ne pouvait que favoriser les plus aptes.

Mais actuellement les conditions sont bien différentes et infiniment plus complexes. Quel sera son effet sur les groupes? Le vaincu sera plus pauvre ; mais sa nationalité en sera-t-elle diminuée? Les masses d'hommes qu'elle anéantit seront-elles remplacées dans une population, comme celle de l'Angleterre, où la natalité a si rapidement diminué? Ceux qui reviendront exerceront certainement plus d'attraits sur l'autre sexe, mais sera-ce une compensation? 60 p. 100 des gradués des universités sont partis, enlevant à la nation sa classe pensante. N'est-ce pas là une terrible sélection à rebours? L'auteur passe en revue, à ce propos, les divers moyens d'augmenter la natalité des survivants; la polygamie ne lui paraît pas acceptable; les améliorations des circonstances mésologiques lui semblent inefficaces et il fait surtout appel, bien plus qu'à la philantrophie, à l'effort et au sentiment du devoir que l'on doit particulièrement développer chez la femme : c'est elle qui a surtout les charges de cette natalité qui seule peut sauver la race.

Je ne discuterai pas ces idées. Le point de vue eugénique et sélectif est primordial dans ces vastes questions. On y est assez rétif en France, et il me suffit d'attirer l'attention et surtout la réflexion sur ces graves problèmes.

Dr G. P.

P. CHALMERS MITCHELL, membre de la Société royale de Londres. — *Le Darwinisme et la guerre*, traduit de l'anglais par M. Solovine, préface de

M. E. Boutroux, de l'Académie française. 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* (Librairie Félix Alcan).

Les Allemands prétendent que la loi naturelle à laquelle toutes les lois de la nature peuvent être réduites, est la loi de la lutte. La guerre serait donc une loi fondamentale de l'évolution, et l'on trouverait sa justification dans la théorie darwinienne de l'évolution et de la lutte pour l'existence.

Or, la loi formulée par Darwin n'est qu'une hypothèse actuellement encore âprement discutée et n'est pas nécessairement vraie pour l'humanité comme elle l'est pour les végétaux et les animaux. Darwin n'entendait nullement dire que les races favorisées étaient celles qui étaient le mieux armées pour l'extermination violente de leurs semblables, mais bien celles qui étaient le mieux adaptées à leur milieu, à la place qu'elles occupent dans la nature. Mais on ne peut assimiler l'homme aux animaux ou aux végétaux puisqu'il possède la conscience d'une loi morale. Les Allemands forment-ils une race spéciale, une race privilégiée? rien ne le démontre et à cette occasion l'auteur nous établit une carte anthropologique de l'Europe. Aux races préhistoriques ont succédé trois grandes races, la méditerranéenne, la race alpine ou celte, et la race nordique qui se sont partagé l'Europe. Or l'Allemagne presque en totalité est occupée par la race alpine. La prétention d'appartenir à une race privilégiée n'a donc aucune base scientifique, car on n'a pu caractériser chacune des trois races par certaines propriétés physiques ou morales particulières.

Suivent des considérations sur les facteurs sélectifs épigénétiques, qui interviennent pour la formation des nationalités; et l'auteur conclut en disant que l'homme n'est pas sujet aux lois de l'inconscient et ce n'est pas par elles qu'on doit juger sa conduite, mais selon que celle-ci est en harmonie avec le non-moi extérieur et réel que l'homme a construit à travers les âges.

Nous ne pouvons que féliciter le traducteur d'avoir si bien et si clairement rendu l'ouvrage de P. Chalmers Mitchell. Toutefois je ne puis terminer ce compte rendu sans rapporter le mot d'un de nos braves, évadé des prisons de l'Allemagne : « Avant la guerre, je croyais que les Allemands étaient des hommes comme les autres, mais je reconnais, après les avoir connus de près, que ce n'est pas vrai. »

H. W.

TABLE DES MATIÈRES

LEÇONS

ARTICLES DIVERS

ÉCOLE

NÉCROLOGIE

LIVRES ET REVUES

FIGURES DANS LE TEXTE

Le Directeur de la Revue,
G. Hervé

Le Gérant
Félix Alcan

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD

La **Revue anthropologique**, organe de l'École d'Anthropologie de Paris, paraît une fois par mois. Chaque livraison contient :

1° Une *leçon* d'un des professeurs de l'École, ou un article original;

2° Des *analyses* et *comptes rendus* d'ouvrages et de revues concernant l'anthropologie;

3° Sous le titre *Notes et Matériaux* sont publiés des documents, tant anciens qu'actuels, intéressant les sciences anthropologiques.

N. B. — *Tout ouvrage anthropologique ou traitant de questions connexes, envoyé en double exemplaire, sera annoncé; il en sera rendu compte s'il y a lieu.*

S'ADRESSER POUR LA RÉDACTION :

A M. **Georges Hervé**, directeur de la *Revue*, rue de l'École-de-Médecine, 15, Paris, 6e

POUR L'ADMINISTRATION :

A la **Librairie Félix Alcan**, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, 6e.

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an (à partir du 1er janvier) pour tous pays. . . . . 10 fr.

La livraison : 1 fr.

Table décennale, 1891-1900, 1 vol. in-8............... **2 fr.**
— — **1901-1910,** — — .... **2 fr.**

On s'abonne à la LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, *chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste.*

Les années écoulées se vendent séparément .... 10 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Psychologie du peuple français, par **Alf. FOUILLÉE,** de l'Institut. 1 vol. in-8, 4e édit. . . . . 7 fr. 50

La France au point de vue moral, par **LE MÊME**. 1 vol. in-8, 5e éd. 7 fr. 50

Esquisse psychologique des peuples européens, par **LE MÊME**. 1 vol. in-8. 4e édit. . . . . 10 fr.

Lois psychologiques de l'évolution des peuples, par **Gustave LE BON**. 1 vol. in-16, 11e édit. 2 fr. 50

Psychologie des foules, par **LE MÊME**. 1 vol. in-16, 18e édit. . . . . . 2 fr. 50

La foule criminelle, *essai de psychologie collective*, par **SIGHELE**. 1 vol. in-16, 2e édit. . . . . 5 fr.

Les luttes entre sociétés humaines, par **J. NOVICOW**. 1 vol. in-8. 3e édit . . . . 10 fr.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Lois scientifiques du développement des nations, par **BAGEHOT**. 1 vol. in-8, 7e édit., cart. à l'angl. . . . . 6 fr.

Le rôle sociologique de la guerre et le sentiment national, par le Capitaine **A. CONSTANTIN**, suivi de *La Guerre, moyen de sélection collective* par le Dr STEINMETZ. 1 vol. in-8, cart. à l'angl. 6 fr.

Formation de la nation française, *Textes, Linguistique, Palethnologie, Anthropologie*, par **G. de MORTILLET**, professeur à l'École d'anthropologie. 2e édit., 1 vol. in-8, ill., cart. à l'angl. . 6 fr.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD